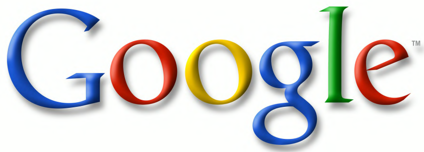


ANNUAIRE DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

Les réunions du Comité ont lieu à l'École des Beaux-Arts, à quatre heures, le premier jeudi de chaque mois; tous les membres de la Société ont le droit d'y assister, et ont voix consultative. Elles sont interrompues pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre.

L'Assemblée générale annuelle a lieu le premier jeudi qui suit la fête de Pâques.

Les demandes de renseignements et les communications relatives aux travaux de l'Association doivent être adressées franc de port, à l'École des Beaux-Arts, 14, rue Bonaparte, ou chez l'agent-bibliothécaire, M. Ch.-Em. Ruelle, 6, rue de Bellechasse.

Les membres de l'Association qui ne résident pas à Paris sont priés de vouloir bien envoyer le montant de leur cotisation, en un mandat de poste, au trésorier, M. Gustave d'Eichthal, 100, rue Neuve-des-Mathurins.

A Paris, les cotisations sont touchées à domicile.

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

ANNUAIRE

DE L'ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869.)

7e Année, 1873

PARIS
A. DURAND ET PEDONE-LAURIEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE CUJAS, 9 (ANCIENNE RUE DES GRÈS)

1873

ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869.)

STATUTS.

§ I. Objet de l'Association.

Art. 1er. L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques. Elle décerne, à cet effet, des récompenses.

2. Elle encourage par tous les moyens en son pouvoir le zèle des maîtres et des élèves.

3. Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

4. Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

5. Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant l'exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques.

§ II. Nomination des membres et cotisations.

6. Le nombre des membres de l'Association est illimité. Les Français et les étrangers peuvent également en faire partie.

7. L'admission est prononcée par le Comité, sur la présentation d'un membre de l'Association.

8. Les cinquante membres qui par leur zèle et leur influence ont particulièrement contribué à l'établissement de l'Association ont le titre de *membres fondateurs.*

9. Le taux de la cotisation annuelle est fixé au *minimum* de dix francs.

10. La cotisation annuelle peut être remplacée par le payement, une fois fait, d'une somme décuple. La personne qui a fait ce versement reçoit le titre de *membre donateur*.

§ III. Direction de l'Association.

11. L'Association est dirigée par un Bureau et un Comité, dont le Bureau fait partie de droit.

12. Le Bureau est composé de :

Un Président,
Deux Vice-Présidents,

et de au moins :

Un Secrétaire-Archiviste,
Un Trésorier.

Il est renouvelé annuellement de la manière suivante :

1° Le Président sortant ne peut faire partie du Bureau qu'au bout d'un an;

2° Le premier Vice-Président devient Président de droit;

3° Les autres membres sont rééligibles;

4° Les élections sont faites par l'Assemblée générale, à la pluralité des suffrages.

13. Le Comité, non compris le Bureau, est composé de vingt et un membres. Il est renouvelé annuellement par tiers. Les élections sont faites par l'Assemblée générale. Les sept membres sortants ne sont rééligibles qu'après un an.

14. Tout membre, soit du Bureau, soit du Comité, qui

n'aura pas assisté de l'année aux séances sera réputé démissionnaire.

15. Le Comité se réunit régulièrement au moins une fois par mois. Il peut être convoqué extraordinairement par le Président.

Le Secrétaire rédige les procès-verbaux des séances; ils sont régulièrement transcrits sur un registre.

Tous les membres de l'Association sont admis aux séances ordinaires du Comité, et ils y ont voix consultative.

Les séances seront suspendues pendant trois mois, du 1er août au 1er novembre.

16. Une Commission administrative et des Commissions de correspondance et de publication sont nommées par le Comité. Tout membre de l'Association peut en faire partie.

17. Le Comité fait dresser annuellement le budget des recettes et des dépenses de l'Association. Aucune dépense non inscrite au budget ne peut être autorisée par le Comité que sur la proposition ou bien après l'avis de la Commission administrative.

18. Le compte détaillé des recettes et dépenses de l'année écoulée est également dressé, présenté par le Comité à l'approbation de l'Assemblée générale, et publié.

§ IV. Assemblée générale.

19. L'Association tient, au moins une fois chaque année, une Assemblée générale. Les convocations ont lieu à domicile. L'Assemblée entend le rapport qui lui est présenté par le Secrétaire sur les travaux de l'Association, et le rapport de la Commission administrative sur les recettes et les dépenses de l'année.

Elle procède au remplacement des membres sortants du Comité et du Bureau.

Tous les membres de l'Association résidant en France

sont admis à voter, soit en personne, soit par correspondance.

§ V.

20. Les présents statuts ne pourront être modifiés que par un vote du Comité, rendu à la majorité des deux tiers des membres présents, dans une séance convoquée expressément pour cet objet, huit jours à l'avance. Ces modifications, après l'approbation de l'Assemblée générale, seront soumises au conseil d'État.

MEMBRES FONDATEURS.

(1867.)

MM.

ADERT, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève*.
ALEXANDRE, membre de l'Institut.
BERTRAND (Alexandre), directeur du Musée de Saint-Germain.
BEULÉ, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
BRÉAL (Michel), professeur au Collége de France.
BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut.
BURNOUF (Émile), directeur de l'École française d'Athènes.
CAMPAUX, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.
CHASSANG, maître de conférences à l'École normale supérieure.
DAREMBERG, de la bibliothèque Mazarine.
DAVID (baron Jérôme), vice-président du Corps législatif.
DEHÈQUE, membre de l'Institut.
DELYANNIS (Théodore-P.), ministre plénipotentiaire de S. M. Hellénique.
DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes.
DIDOT (Ambroise-Firmin), libraire-éditeur.
DUBNER, helléniste.
DURUY (Victor), ancien ministre de l'instruction publique.
EGGER, membre de l'Institut.
EICHTHAL (Gustave d'), membre de la Société asiatique.
GIDEL, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte.
GIRARD (Jules), maître de conférences à l'École normale supérieure.
GOUMY, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*.
GUIGNIAUT, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions.
HAVET, professeur au Collége de France.
HEUZEY, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur à l'École des Beaux-Arts.

HIGNARD, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
HILLEBRAND, professeur à la Faculté des lettres de Douai.
JOURDAIN (Charles), membre de l'Institut.
LEGOUVÉ, de l'Académie française.
LÉVÊQUE (Charles), membre de l'Institut.
LONGPÉRIER (Adrien de), membre de l'Institut.
MAURY (Alfred), membre de l'Institut.
MÉLAS (Constantin), de la maison Mélas frères (Marseille).
MILLER (Emm.), membre de l'Institut.
NAUDET, membre de l'Institut.
PATIN, de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
PERROT (Georges), ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.
RAVAISSON, membre de l'Institut.
RENAN, membre de l'Institut.
RENIER (Léon), membre de l'Institut.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
THÉNON (l'abbé), directeur de l'École des Carmes.
THUROT, maître de conférences à l'École normale supérieure.
VALETTAS (J.-N.), professeur (Londres).
VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
VINCENT (A.-J.-H.), membre de l'Institut.
WADDINGTON (Henri), membre de l'Institut.
WEIL (Henri), professeur à la Faculté des lettres de Besançon.
WESCHER, ancien membre de l'École française d'Athènes.
WITTE (baron J. de), membre de l'Institut.

MEMBRES DU BUREAU POUR 1873-1874.

Président honoraire : M. Patin.
Président : M. Miller.
1er *Vice-président :* M. Heuzey.
2e *Vice-président :* M. G. Perrot.
Secrétaire-archiviste : M. A. Pierron.
Secrétaire-adjoint : M. Louis Havet.
Trésorier : M. Gust. d'Eichthal.

MEMBRES DU COMITÉ POUR 1873-1874.

Nommés en 1871 :

MM. Beulé.
Bréal.
Brunet de Presle.
Darremberg, décédé, remplacé par M. F. Meunier.
Girard (Jules).
Miller, membre du bureau, remplacé par M. de Queux de Saint-Hilaire.
Pierron, membre du bureau, remplacé par M. Éliade.

Nommés en 1872 :

MM. Cougny.
Egger.
Gidel.
Havet (Ern.), démissionnaire, remplacé par M. Geffroy.
Ravaisson.
Vinet.
Witte (de).

KARATHEODORY, 1[er] secrétaire de la légation hellénique à Berlin.
KOSTÈS (Léonidas), à Taganrog (Russie).
LABITTE, libraire, 4, rue de Lille.
LANDELLE, peintre, 17, quai Voltaire.
MAGGIAR (Octave), négociant, 32, boulevard des Italiens.
MALLORTIE, principal du collége d'Arras.
MANOUSÈS (Constantinos), à Taganrog (Russie).
MANOUSÈS (Demetrios), à Taganrog (Russie).
MARCELLUS (comte Édouard de).
MARTIN (Th.-Henri), doyen de la Faculté des lettres (Rennes).
MAVROCORDATO (Nicolas), ancien nomarque de Corfou.
MAVROCORDATO (le colonel Alexandre-Constantin), 71, boulevard Saint-Michel.
MOURIER, vice-recteur de l'Académie de Paris.
NÉGROPONTÈS (Demetrios), à Taganrog (Russie).
NICOLAIDÈS (G.), de l'île de Crète (à Athènes).
NICOLAIDÈS (Nicolaos), à Taganrog (Russie).
PARMENTIER (Théod.), colonel du génie, au Havre (Seine-Inférieure).
PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
QUEUX DE SAINT-HILAIRE (marquis de), 1, rue Soufflot.
RIANT (Paul), docteur ès lettres, de la Société des antiquaires.
RICHARD KŒNIG, négociant, à Alexandrie.
SARAKIOTIS (Basileios), à Constantinople.
SARAPHIS (Aristide), négociant, à Constantinople.
SARIPOLOS (Nicolas), professeur à l'université (Athènes).
SCARAMANGAS (Jean P.), à Taganrog (Russie).
SCARAMANGAS (Jean A.), à Taganrog (Russie).
SCARAMANGAS (Doucas J.), à Taganrog (Russie).
SCARAMANGAS (Stamatios), à Taganrog (Russie).
SOUVAZOGLOU (Basili), banquier, à Constantinople.
STEPHANOVIC (Zanos), négociant, à Constantinople.
SVORONOS (Michel), négociant à Constantinople.
SYMVOULIDÈS, conseiller d'État, etc. (Saint-Pétersbourg).
THÉOCHARIDÈS (Constantinos), à Taganrog (Russie).
TOURNIER, répétiteur à l'École des hautes études.
UNIVERSITÉ d'Athènes.
VALLIANOS (Andréas), négociant, à Constantinople.
ZARIPHIS (Georges), négociant, à Constantinople.
ZOGRAPHOS (Christakis Bitos), négociant, à Constantinople.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES AU 3 JUILLET 1873.

NOTA. Les noms notés d'un astérisque sont ceux des membres donateurs.

MM.

ABDERRAHMAN-BEY, 10, avenue du Boulingrin (Saint-Germain). — Admis en 1869.

ACATOS (Nicolas), négociant, à Constantinople. — 1868.

ADERT, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève*. — 1867.

AFENDOULI (Théodore), professeur à l'École de Médecine (Athènes). — 1867.

AGATHIDIS, professeur, Athenian villa Putney (Londres). — 1867.

AGELASTO (E.), négociant, 49, allée des Capucines (Marseille). — 1867.

ALBERT frères, négociants, rue du Tapis-Vert, 15 (Marseille). — 1868.

ALEXANDRE, président à la Cour d'appel, 174, boulevard Haussmann. — 1872.

ALEXANDRIDÈS (Zacharias), négociant, à Constantinople. — 1868.

ALLAIRE, 50, rue de Berry. — 1867.

* ALPHERAKIS (Achilleus), à Taganrog (Russie). — 1869.

AMBANAPOULOS, négociant, 112, rue Sylvabelle (Marseille). — 1867.

ANASTASIADIS (A.), à Taganrog (Russie). — 1869,

ANDRÉADIS (Mme), directrice de la maison d'éducation franco-grecque, au Caire. — 1867.

* ANQUETIL, inspecteur d'Académie, avenue de Paris, 1 (Versailles). — 1872.

ANTHOPOULOS (Constantin), membre du tribunal de commerce (Constantinople). — 1868.

ARGYROPOULOS (Alciviadès), major dans l'artillerie de l'armée hellénique, à Athènes. — 1873.

ARISTARCHIS STAVRACHIS, membre du conseil d'État (Constantinople). — 1868.

ARISTOCLÈS (Jean), professeur de la grande École patriarcale, à Constantinople. — 1868.
ARMINGAUD, professeur au collége Rollin, 17, rue Cassette. — 1868.
ARYTAIOS (Théodore), professeur à l'École de Médecine (Athènes). — 1868.
ASSELIN, professeur au collége Rollin, 40, rue de l'Ouest.— 1867.
* ATHANASIADIS (Athanasios), à Taganrog (Russie). — 1869.
ATHÉNOGÉNÈS (Georges), négociant (Constantinople). — 1868.
AUBÉ, professeur au lycée Condorcet, 8, rue de Vienne. — 1868.
AUVRAY (l'abbé Emmanuel), professeur au petit séminaire (Rouen). — 1869.
AVEROF, ancien député, à Athènes. — 1873.
AVGERINOS (Antonios), à Taganrog (Russie). — 1869.
AVIERINOS (André), ancien ministre à Athènes. — 1873.

BAGUENAULT DE PUCHESSE (Gustave), docteur ès lettres, 156, rue Bannier, à Orléans (Loiret). — 1867.
BAILLIÈRE (Germer), 17, rue de l'École de Médecine. — 1867.
BAILLY (Anatole), professeur au lycée (Orléans). — 1867.
BAILLY (Ch.-Édouard), 70, boulevard de Neuilly. — 1869.
BALANOS (Spiridion), professeur à l'École de Droit (Athènes). — — 1868.
BALLAKIS (Chr.), négociant (Constantinople). — 1868.
BALTARD, membre de l'Institut, 10, rue Garancière. — 1873.
BAMBAKIS (N.), négociant, à Constantinople. — 1872.
* BANQUE NATIONALE DE GRÈCE (Athènes). — 1868.
BARET, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel, 15, passage Stanislas. — 1871.
BARON (L.), ancien député, Fontenay (Vendée). — 1867.
BARRIAS, 34, rue de Bruxelles. — 1867.
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, de l'Institut, 29 *bis*, rue d'Astorg. — 1867.
BARY, professeur au collége Rollin, 47, rue Pigalle. — 1867.
* BASIADÈS (Héroclès-Constantin), docteur ès lettres et en médecine, 14, rue Hamel-Bachi (Constantinople.) — 1868.
BASILI (G.-A.), sous-gouverneur de la banque nationale de Grèce. — 1867.
BASILI (D.-M.), négociant, 32, rue Breteuil (Marseille).— 1867.
BASILIADÈS (S.), négociant, 32, rue Nicolas (Marseille). — 1867.

Baude (Alph.), inspecteur général des ponts et chaussées, 13, rue Royale St-Honoré. — 1869.

Baudreuil (de), 29, rue Bonaparte. — 1867.

Beau, professeur au lycée Corneille. 71, boulevard Saint-Michel. — 1873.

Beaujean, professeur au lycée Descartes, 39, rue de l'Université. — 1867.

Beaussire, député, 90, boulevard Saint-Germain. — 1867.

Beer (Guillaume), 88, rue Neuve des Mathurins. — 1872.

Becq de Fouquières, 1, rue d'Argenson. — 1869.

Belin (Ferdinand), inspecteur d'Académie (Mâcon). — 1870.

Bélisaire (Jean), professeur de grec, 6, rue Canonge (Marseille). — 1867.

Belisarios (K.), à Taganrog (Russie). — 1869.

Belot, professeur à la Faculté des lettres (Lyon). — 1867.

Beluze, président du cercle catholique, 53, rue de Madame. — 1872.

Benizelos (Miltiadès), professeur à l'École de Médecine (Athènes). — 1868.

Benloew, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — 1869.

Benoist (Eugène), professeur à la Faculté des lettres d'Aix. — 1868.

Benoît (Ch.), doyen de la Faculté des lettres de Nancy. — 1868.

Berçoet, chef d'institution honoraire, 92, boulevard de Neuilly. — 1867.

Bergaigne, licencié ès lettres, 13, rue Daguerre. — 1867.

Berge (de la), du Cabinet des médailles, 93, rue du Bac. — 1867.

Bernard (l'abbé Eugène), 5, rue Gay-Lussac. — 1871.

Bernardakis, à Constantinople. — 1867.

* **Berranger** (l'abbé H. de), à Surville, par Pont-Lévêque (Calvados). — 1869.

Bertrand (Alexandre), directeur du musée (St-Germain en Laye). — 1867.

Bertrand (Gustave), 30, rue Taitbout. — 1870.

* **Beulé**, député, membre de l'Institut, 25, quai Conti. — 1867.

Bikelas (D.), négociant, 11, Southsea house, Threadle neddle street; City (Londres). — 1867.

Bimpos (Théoclète), archimandrite, professeur à l'École de théologie (Athènes). — 1868.

Blache (Dr René), 7, rue de Suresnes. — 1872.

Blackie (John-Stuart), professeur à l'Université (Édimbourg). — 1869.

* Blampignon (l'abbé), aumônier du lycée (Vanves). — 1869.

Blanc (Charles), de l'Institut, à Saint-Gratien (Seine-et-Oise). — 1867.

Blancart, professeur de grec moderne, 49, rue Bonaparte. — 1S67.

Blavet, 18, avenue Raphaël (Passy-Paris). — 1868.

Block (R. de), professeur à l'athénée royal de Mons (Belgique). — 1872.

Blondel (Charles), ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur au lycée de Versailles, 38, avenue de Saint-Cloud (Versailles). — 1867.

Blot (Alfred), rédacteur en chef de l'Instruction publique, 42, rue du Cherche-Midi. — 1872.

Blotnicki, 2, rue Saint-Louis-en-l'Ile. — 1867.

Boissier (Gaston), professeur au Collége de France, 93, rue des Feuillantines. — 1869.

Boissière, inspecteur de l'Académie d'Alger, 8, rue Joinville (Alger). — 1872.

Boissonade (G.), professeur agrégé à la Faculté de droit, 28, rue Gay-Lussac. — 1867.

Bole (Gustave), avocat, 74, rue d'Hauteville. — 1867.

Bonafous (Norbert), doyen de la Faculté des lettres (Aix). — 1868.

Bonfigli, professeur à Savona (Italie). — 1870.

Bonnaire (l'abbé Paul), chez M. de Damanche, à St-Amour (Jura).

Boucherie, professeur au lycée (Montpellier). — 1867.

Boudeau, correcteur d'imprimerie, 49, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1870.

Bouillier, inspecteur général de l'Université, 35, rue de Vaugirard. — 1867.

Boulatignier, conseiller d'État, 45, rue de Clichy. — 1870.

Bouros (J.-D.), rentier, à Athènes. — 1872.

Boutmy (Émile), directeur de l'École libre des sciences politiques, 11, rue de Médicis. — 1870.

Braud (J.-B.), professeur, 9, rue Sainte-Croix (Nantes). — 1868.

Bréal (Michel), professeur au Collége de France, 63, boulevard Saint-Michel. — 1868.

Brelay (Ernest), négociant, 34, rue d'Hauteville. — 1867.

Briau (le Dr R.), 37, rue Joubert. — 1867.

BROGLIE (le duc de), de l'Académie française, 94, rue de l'Université. — 1871.
BROSSELARD (P.), 72, rue des Feuillantines. — 1873.
BROUTTA (Ach.), 8, rue de Furstenberg. — 1871.
* BRUNET DE PRESLE, de l'Institut, 71, rue des Saints-Pères. — 1867.
BUISSON (Benjamin), professeur, Godalming college, Godalming Surrey (Angleterre). — 1870.
BURET, docteur en droit, avocat (Caen). — 1868.
BURNOUF (Émile), directeur de l'École française d'Athènes. — — 1867.
BUSSIÈRES (baron de), ancien ambassadeur, 84, rue de Lille. — 1873.

CABANEL, membre de l'Institut, 17, rue de la Rochefoucauld. — 1807.
CAFFARELLI (comte), député, 58, rue de Varennes. — 1867.
CAFFIAUX, ancien professeur au collége, bibliothécaire de la ville (Valenciennes). — 1868.
CAHEN D'ANVERS (Joseph), 47, rue Laffitte. — 1867.
CAHEN D'ANVERS (Louis), 47, rue Laffitte. — 1867.
CAHEN D'ANVERS (Mme), 118, rue de Grenelle-Saint-Germain. — 1867.
CAILLEMER (Exupère), professeur à la Faculté de droit de Grenoble (Isère). — 1867.
CALLIGAS (Paul), professeur à l'École de droit (Athènes). — 1868.
CAMPAUX, professeur à la Faculté des lettres (Nancy). — 1867.
CARAMANOS (Ph.-G.), négociant, rue de la Grande-Armée, 4 (Marseille). — 1867.
CARLE (H.), répétiteur, 25, rue Gay-Lussac. — 1871.
CASTELLANI (C.), recteur du Lycée royal à Pise. — 1873.
CASTORKI (Euthymos), professeur de philosophie à l'Université (Athènes). — 1868.
CATZIGRAS COSMAS, négociant (Marseille). — 1867.
CAUSSADE (de), bibliothécaire du ministère de l'instruction publique, 25, rue de Laval. — 1868.
CEFFALA (Georges), négociant, 3, Winchester Buildings (Londres). — 1867.
CHABANEAU, receveur des postes, à Cognac (Charente). — 1872.

CHABOUILLET, conservateur du Cabinet des médailles, 58, rue La Bruyère. — 1867.

CHAIGNET, professeur à la Faculté des Lettres (Poitiers). — 1871.

CHANTEPIE (de), bibliothécaire à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1867.

CHAPPUIS, recteur de l'Académie de Grenoble. — 1868.

* CHARAMIS (Adamantios), professeur à Taganrog (Russie). — 1868.

CHASIOTIS (G.), professeur, fondateur du Lycée grec de Péra, à Constantinople. — 1872.

CHASLES, membre de l'Institut, 3, passage Sainte-Marie, rue du Bac. — 1867.

CHASLES (Émile), 2 *ter*, passage Sainte-Marie, rue du Bac. — 1868

CHASSANG, inspecteur de l'Académie de Paris, 13, boulevard Saint-Michel. — 1867.

CHASTELLUX (comte Henri de), 90, rue de Varennes. — 1867.

CHATEL (Eug.), archiviste du département du Calvados (Caen). — 1867.

CHÉNIER (G. de), 55, rue Bellechasse. — 1867.

CHERBULIEZ (André), professeur de littérature ancienne à l'Académie (Genève). — 1867.

CHERBULIEZ (Victor) (Genève). — 1867.

CHEVREUL, membre de l'Institut, au Jardin des plantes. — 1867.

CHEVREUSE (Paul de), 31, rue Saint-Dominique Saint-Germain. — 1869.

* CHEVRIER (Adolphe), avocat général, 13, rue de Téhéran. — 1873.

CHOISY, ingénieur des ponts et chaussées, à Rethel (Ardennes). — 1867.

* CHRYSOBELONIS (Léonidas), négociant à Constantinople. — 1869.

CIRCOURT (comte A. de), aux Bruyères, près Bougival (Seine-et-Oise). — 1867.

CITOLEUX, professeur au lycée Corneille, 1, carrefour de l'Observatoire. — 1872.

CLÉANTHE (Zénon), architecte (Constantinople). — 1868.

CLERMONT-TONNERRE (duc de), 11, boulevard de La Tour-Maubourg. — 1867.

CLERMONT-TONNERRE (comte Aynard de), colonel d'état-major, 9, avenue de Villars. — 1872,

CLUGNET, professeur au collége de Pontoise. — 1869,

COGORDAN (Georges), avocat, 10, boulevard Saint-Michel. — 1873.

COHN (Albert), docteur en philosophie, 42, rue Richer. — 1867.
COLIN, 19, rue Lafayette. — 1867.
COLMET D'AAGE, conseiller à la cour des comptes, 44, rue de Londres. — 1872.
COLMET D'AAGE, doyen de la Faculté de droit, à l'École de droit. — 1872.
COLINCAMP, professeur à la Faculté des lettres de Douai. — 1872.
CONDÉS (Élie), rue Napoléon, 26 (Marseille). — 1867.
CONDURIOTTI, ministre de Grèce, à Florence. — 1868.
* CONSTANTINIDÈS (Zanos), négociant, à Constantinople. — 1863.
CONTAL, 74, boulevard de Neuilly. — 1869.
COQUEREL (Athanase), pasteur-aumônier, 3, rue de Boulogne. — 1870.
CORESIS (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1869.
CORGIALÉGNO (André), négociant, Cours Bonaparte, 87 (Marseille). — 1867.
COSSOUDIS (Thémistocle), négociant (Constantinople). — 1868.
COSTE (Olivier de la), licencié ès lettres, 108, rue du Bac. — 1867.
COUDRAY, chef d'institution, à Joinville (Eure-et-Loir). — 1869.
COUGNY, professeur au Lycée Corneille, 77, avenue de Saint-Cloud (Versailles). — 1871.
* COUMANOUDIS (Étienne-A.), professeur à l'Université (Athènes). — 1873.
COURET (Alph.), substitut à Sens (Yonne). — 1867.
* COUSTÉ, directeur de la manufacture des tabacs, 63, quai d'Orsay. — 1868.
CRASSAS (Johannès), à Taganrog (Russie). — 1869.
CRAUK, 146, rue de Vaugirard. — 1867.
CRÉPIN, professeur au lycée Charlemagne, 262, boulevard Saint-Germain. — 1870.
CROISET (Alfred), docteur ès lettres, professeur au collége Stanislas, 112, rue de Rennes. — 1873.
CROISET (Maurice), professeur au lycée de Montpellier. — 1873.

DAMALAS, négociant, Allée des Capucines, 65 (Marseille). — 1867.
DARESTE DE LA CHAVANNE (Rodolphe), avocat, 9, quai Malaquais. — 1867.
DARESTE DE LA CHAVANNE (Cléophas), recteur de l'Académie de Lyon. — 1868.
DAVID (baron Jérôme), 50, rue de Moscou. — 1868.

Decastros, secrétaire de la Société du Crédit austro-turc, à Constantinople. — 1873.

Decharme (Paul), professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres (Nancy). — 1868.

Dejobe, professeur au lycée de Laval, 86, chaussée Ménilmontant. — 1872.

Delacroix, professeur au lycée Descartes, 15, rue de la Vieille-Estrapade. — 1868.

Delagrave, libraire-éditeur, 58, rue des Écoles. — 1867.

Delalain (Jules), libraire-éditeur, 56, rue des Écoles. — 1867.

Delalain (Henri), libraire-éditeur, 56, rue des Écoles. — 1867.

Delaunay, professeur à Ernée (Mayenne). — 1867.

Delorme (S.), 26, rue de la Ferme-des-Mathurins. — 1869.

Delpech, professeur, Christ's-Hospital (Londres). — 1868.

Delta (Thomas), banque de Constantinople, 3, Winchester Buildings (Londres). — 1867.

Deltour, inspecteur de l'Académie de Paris, 42, rue Abbatucci. — 1867.

Delyannis (Théodore-P.), ancien ministre plénipotentiaire de S. M. Hellénique à Paris (Athènes). — 1867.

Demarquay, docteur-médecin, 47, rue de la Victoire. — 1867.

Depasta (A.-N.), libraire (Constantinople). — 1868.

Depasta (Antoine), négociant (Constantinople). — 1868.

Dervieu (Édouard), banquier, 41, rue de Châteaudun. — 1870.

Deschamps (Arsène), professeur à l'Athénée royal (Liége). — (Louvain). — 1867.

Deschanel (Émile), ancien maître de conférences à l'École normale supérieure, 34, rue de Penthièvre. — 1867.

Des Francs, professeur de rhétorique au lycée de Niort (Deux-Sèvres). — 1867.

* Desjardins, 11, rue Maurepas (Versailles). — 1867.

* Deville (Mme veuve), 112, rue de Provence. — 1868.

Devin, avocat, 12, rue de l'Échiquier. — 1867.

Dezeimeris (Reinhold), 11, rue Vital-Carle (Bordeaux). — 1869.

* Didion, inspecteur général des ponts et chaussées, 9, rue Boissy d'Anglas. — 1873.

* Didot (Ambroise-Firmin), libraire-éditeur, 56, rue Jacob. — 1867.

DILBEROGLOU (S.), négociant, 13, Barnsbury Park, Islington (Londres). — 1867.

DOBIGNY (le docteur), à Coullemogne, par Marseille le Petit (Oise). — 1872.

DOUCET (Camille), de l'Académie française, 32, rue du Bac. — 1869.

* DOUDAS (D.), banquier, à Constantinople. — 1872.

DOVERGNE, avocat, 16, rue Monge. — 1871.

* DOZON, consul de France en Épire, à Prevesa (voie Trieste), Turquie. — 1869.

DRAGOUMI (Marc) secrétaire de la légation hellénique, 22, rue du faubourg Saint-Honoré. — 1872.

DRAPEYRON, professeur au lycée Charlemagne, 3, rue Clotaire.— 1867.

* DRÈME, président à la Cour d'Agen (Lot-et-Garonne). — 1867.

DUC, membre de l'Institut, 162, rue de Rivoli. — 1867.

DU CAMP (Maxime), 50, rue de Rome. — 1867.

DUCOUDRAY, agrégé d'histoire, 2, Petite rue Saint-Antoine. — 1870.

DUFAURE, de l'Académie française, 127, boulevard Haussmann. — 1869.

DUGIT, professeur à la Faculté des lettres (Grenoble). — 1869.

DUMAS (E.-R.), professeur au lycée, 12, rue Rougier (Marseille). — 1867.

DUMONT, inspecteur de l'enseignement moyen, rue Montoyer (Bruxelles). — 1869.

DUMONT (Albert), ancien membre de l'École française d'Athènes, 4, rue de Naples. — 1869.

DUPANLOUP (Monseigneur), évêque d'Orléans. — 1869.

DUQUESNE, 17, rue de Maubeuge. — 1867.

DURAND (Auguste), libraire-éditeur, 9, rue Cujas. — 1867.

DURET (Mme), 17, quai Voltaire. — 1867.

DURUTTI, directeur de la manufacture de soie, à Athènes. — 1868.

* DURUY (Victor), ancien ministre de l'instruction publique, 5, rue de Médicis. — 1867,

DUSSOUCHET, professeur au Lycée Charlemagne. — 1871.

DUVAUX (Jules), professeur au lycée (Nancy). — 1869.

* EGGER (Émile), membre de l'Institut, 48, rue Madame. — 1867.

EGGER (Victor), professeur de philosophie au lycée d'Angers. — 1872.

ÉGINÉTÈS (Dionysios), professeur à l'École de droit (Athènes). — 1858.

EICHTHAL (Adolphe d'), ancien député, membre du Conseil supérieur du commerce, 98, rue Neuve-des-Mathurins. — 1867.

EICHTHAL (Émile d'), 20, Fulham place Macda Hill (Londres). — 1871.

EICHTHAL (Eugène d'), 100, rue Neuve-des-Mathurins. — 1871.

*EICHTHAL (Gustave d'), membre de la Société asiatique, 100, rue Neuve-des-Mathurins. — 1867.

ÉLÈVES (les) de l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm.—1869.

ÉLÈVES (les) du Lycée d'Orléans. — 1869.

ÉLÈVES (les) du collége de Valenciennes. — 1869.

ÉLÈVES (les) de rhétorique du collége Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1869.

ÉLÈVES (les) de rhétorique du lycée Condorcet (division Gidel-Talbot). — 1869.

ELIADE (Léonidas), négociant, 6, rue du Conservatoire. — 1867.

ELIASCOS (Constantin), négociant (Constantinople). — 1869.

ERLANGER (Émile), banquier, consul général de Grèce, 20, rue Taitbout. — 1869.

ESSARTS (Emmanuel des), professeur à la Faculté des lettres (Dijon), — 1867.

ESTOURNELLES DE CONSTANT (Paul d') 23, rue de Bréa. — 1872.

ESTRANGIN (A.), banquier, 18, rue Noailles (Marseille). — 1867.

EUMORPHOPOULOS (A.-G.), négociant, Ethelburg house, Bishopsgate street (Londres). — 1867.

EUSTATHIUS (D.), négociant, 31, boulevard Notre-Dame (Marseille). — 1868.

FABRE (l'abbé Antonin), curé à Champigny (Seine). — 1870.

FALIEROS (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1873.

FAURE (André), 80, rue Taitbout. — 1867.

FAVARD (Eugène), 61, rue de Morny. — 1867.

FAVRE (Jules), de l'Académie française, 91, rue d'Amsterdam. — 1870.

FAVRE (Léopold), élève de l'École des hautes études, 6, rue des Granges (Genève). — 1868.

FEUILLET DE CONCHES (baron), 73, rue Neuve-des-Mathurins. —

FILLEUL (E.), 35 *bis*, rue d'Amsterdam. — 1873.

FILON, ancien inspecteur de l'Académie de Paris, 37, rue de Fleurus. — 1868.

FLORENT-LEFÈVRE, conseiller général du département du Pas-de-Calais, 13, rue de Tournon. — 1867.

FONTAINE (Médéric), ancien notaire, 63, rue Blanche. — 1868.

FORTOUL (l'abbé), à l'église Saint-Leu, rue Saint-Denis. — 1870.

FOSSIOLEY (l'abbé), proviseur du lycée (Laval). — 1872.

FOTIADÈS (G.), négociant, boulevard de Rome, 44 (Marseille). — 1868.

*FOUCART, professeur au lycée Condorcet, 13, rue de Tournon. — 1867.

FOULON (Monseigneur), évêque de Nancy. — 1869.

GAFFAREL, professeur d'histoire au lycée (Tours). — 1867.

GAIDOZ (Henri), directeur de la *Revue Celtique*, professeur à l'École libre des Sciences politiques, 32, rue de Madame. — 1867.

GALUSKY (Ch.), 126, rue de Poissy (Saint-Germain-en-Laye). — 1868.

GANNEAU (Paul), directeur de l'Institution Houllier, 40, boulevard Gouvion Saint-Cyr (Ternes). — 1868.

GANTRELLE, professeur à l'Université de Gand (Belgique). — 1873.

GARELLI (Alexandre), négociant, 77, Cours Lieutaud (Marseille). — 1867.

GARNIER, architecte de l'Opéra, 84, boulevard Saint-Germain. — 1867.

GARNIER (Auguste), libraire, 6, rue des Saints-Pères. — 1867.

GARNIER (Hippolyte), libraire, 6, rue des Saints-Pères. — 1867.

GATTEAUX, membre de l'Institut, 10, rue des Saints-Pères. — 1867.

GAUDRY (Albert), 7 *bis*, rue des Saints-Pères. — 1867.

GAUFRÈS, chef d'institution, 8, rue d'Arcet. — 1870.

GEBHARDT, professeur à la Faculté des lettres (Nancy). — 1868.

GEFFROY, professeur-suppléant à la Faculté des lettres, 8, impasse de la Visitation. — 1872.

GÉNIN (Aug.), 11, rue du Plat (Lyon). — 1871.

GENOUILLE (Eugène), professeur de l'Université, 110, rue du Bac. — 1869.

Georganthopoulos (J.), doct. en droit, avocat (Constantinople). — 1869.

Georgel, professeur au lycée (Nancy). — 1868.

Georgiadès (C.-B.), 19, rue Sénac (Marseille). — 1867.

Georgiadès (D.), négociant, 7, rue Curiol (Marseille). — 1868.

Germain, doyen de la Faculté des lettres (Montpellier). — 1872.

Gérome, membre de l'Institut, 6, rue de Bruxelles. — 1867.

Ghinis, à Taganrog (Russie). — 1869.

* Giannaros (Thrasybule), négociant (Constantinople). — 1868.

Gidel, professeur au lycée Condorcet, 114, rue Saint-Lazare. — 1867.

Giguet, homme de lettres, à Sens (Yonne). — 1867.

Ginouilhac (Monseigneur), archevêque de Lyon (Rhône). — 1868.

Giourdis (B.), à Taganrog (Russie). — 1869.

Girard (Amédée), médecin, à Riom (Puy-de-Dôme). — 1873.

Girard (Jules), maître de conférences à l'École normale supérieure, 3, rue Corneille. — 1867.

Girard (Julien), proviseur du lycée Descartes, rue Saint-Jacques. — 1859.

Giraud (Charles), membre de l'Institut, à l'École de droit. — 1869.

Glachant, inspecteur général de l'instruction publique, 30, rue Scheffer (Passy). — 1868.

Glycas (Nicéphore), archimandrite, professeur à l'école théologique de Chalki (Constantinople). — 1868.

Gombos (Basili), négociant (Constantinople). — 1868.

Gouin (Ernest), constructeur, 4, rue Cambacérès. — 1867.

Goumy, professeur au collége Rollin, 88, boulevard Saint-Germain. — 1867.

Gounod, membre de l'Institut, 19, rue de la Rochefoucauld. — 1867.

Grandgagnage (Charles), à Liége (Belgique). — 1869.

Grandgagnage (J.), premier président honoraire à la cour, villa d'Embourg, par Chenée (Belgique). — 1869.

Grandgeorges (Gaston), 32, rue de l'Échiquier. — 1872.

Grandjean, propriétaire, 85, boulevard Saint-Michel. — 1870.

Grasilier (Léonce), employé au télégraphe, 2, rue Racine. — — 1872.

Graux (Charles), élève de l'École des hautes études, 16, rue des Écoles. — 1872.

GRAVIER (Léopold), conseiller de préfecture du département de l'Aube, à la préfecture (Troyes). — 1869.

GRÉARD, inspecteur général de l'instruction publique, 177, boulevard Saint-Michel. — 1867.

* GRÉGOIRE, archevêque de Chios, à Constantinople. — 1872.

GRÉHAN, professeur au collége de Compiègne (Oise). — 1867.

GRÉLOT, avocat à la Cour d'appel, 11, rue Rataud. — 1872.

GRUYER (Anatole), 22, rue de l'Arcade. — 1867.

GUÉRARD, directeur de Sainte-Barbe-des-Champs (Fontenay). — 1867.

GUIGNIAUT, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 25, quai Conti. — 1867.

GUILLAUME, de l'Institut, directeur de l'École des Beaux-Arts. — 1867.

GUILLHEMASSY, professeur, 5, rue Corneille. — 1867.

GUILLEMOT (Adolphe), professeur au lycée Condorcet, 37, boulevard Malesherbes. — 1869.

GUIMET (Émile), membre de l'Académie de Lyon, 1, place de la Miséricorde (Lyon). — 1868.

GUION (Jean), docteur en droit (Constantinople). — 1869.

GUIZOT (François), membre de l'Institut, 10, rue Billaut. — 1867.

GUIZOT (Guillaume), directeur des cultes non catholiques, 53, boulevard Malesherbes. — 1867.

* GUMUCHGUERDANE (Michalakis), à Philippopolis (Turquie). — 1869.

* GYMNASE DE JANINA (Turquie). — 1872.

* HACHETTE (Louis et Cie), libraires-éditeurs, 79, boulevard Saint-Germain. — 1867.

HALLBERG, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. — 1870.

HALPHEN (Eugène), avocat, 111, rue de l'Empereur (Passy). — 1869.

HAMEL, professeur à la Faculté des lettres (Toulouse). — 1867.

HARCOURT (comte Jean d'), 11, rue Vanneau. — 1867.

HATZFELD, professeur de rhétorique au lycée Descartes, 47, rue du Château-d'Eau. — 1869.

HAVET (Ernest), prof. au Collége de France, à Vitry (Seine). — 1867.

HAVET (Julien), étudiant en droit, élève de l'École des chartes, à Vitry (Seine). — 1870.

Havet (Louis), répétiteur à l'École des hautes études, à Vitry (Seine). — 1869.

Heinrich, doyen de la Faculté des lettres, 29, avenue de Noailles (Lyon). — 1867.

Helleu, professeur au lycée Condorcet, 4, rue de Morny. — 1870.

Henneguy (Félix), président du conseil d'arrondissement, 3, rue Saint-Mathieu (Montpellier). — 1873.

* Héron de Villefosse, attaché au dépôt des antiques, au Louvre. — 1872.

Hesse (Antoine), banquier (Marseille). — 1867.

Hetsch (l'abbé), supérieur du petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin (Loiret). — 1867.

Heuzey, conseiller, 4, rue de Crosne (Rouen). — 1867.

Heuzey (Gustave), 25, rue de l'Impératrice (Rouen). — 1867.

Heuzey (Léon), ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur à l'École des Beaux-Arts, 16, rue Malesherbes. — 1867.

Hierodiaconos (Polycarpos), à Constantinople. — 1873.

Hignard, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 9, rue Sala (Lyon). — 1867.

Hillebrand, 113, via dei Seragli (Florence). — 1867.

Hinstin, professeur au lycée (Lyon). — 1868.

His de la Salle, 51, rue de Clichy. — 1867.

Hittorff (Charles), 5, rue Croix-Boissière (Saint-Germain). — 1867.

*Houssaye (Henry), 49, avenue de Friedland. — 1868.

Hubault (G.), professeur au lycée Descartes, 11, rue Bonaparte. — 1867.

Huillier, ancien notaire, 43, rue de Provence. — 1867.

Huret, ancien inspecteur d'Académie, 146 *bis*, avenue de Neuilly. — 1869.

Inglessis (Panaghis), négociant (Constantinople). — 1868.

Ingres (Mme), 11, quai Voltaire. — 1867.

Jacob (Alfred), élève de l'École des hautes études, 8, rue Monge. — 1870.

Jacobo (Miltiade), 5, place de la Sorbonne. — 1868.

Jannet (Claudio), avocat à Aix (Bouches-du-Rhône). — 1873.

Jardin, avocat, 13, rue Saint-Lazare. — 1871.

JAVAL (Émile), 25, rue Saint-Roch. — 1867.
JEANNEL, professeur à la Faculté des lettres (Grenoble). — 1867.
JOANNON (Antonin), banquier, 22, quai Tilsitt (Lyon). — 1870.
* JOHANNIDÈS (Emmanuel), à Taganrog (Russie). — 1869.
JOLY (A.), doyen de la Faculté des lettres (Caen). — 1867.
JOURDAIN, membre de l'Institut, 21, rue de Luxembourg. — 1867.
JOURDAN (Louis) rédacteur en chef du journal *le Siècle*, 14, rue Chauchat. — 1871.

KALLIADÈS (Constantin), secrétaire du conseil d'État (Constantinople). — 1868.
* KALVOCORESSIS (J. Démétrius), négociant (Constantinople). — 1873.
KANAKIS (Athanase), négociant (Constantinople). — 1868.
KANAKIS (Constantin), négociant (Constantinople). — 1868.
KARAÏ (Nicolaos), à Constantinople. — 1873.
* KARAPANOS (Constantin), docteur en droit, négociant (Constantinople). — 1868.
* KARATHEODORY, 1er secrétaire de la légation de Turquie, à Berlin. — 1872.
KARATHEODORY (Constantin), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.
KARTALIS (S.-G.), négociant (Constantinople). — 1868.
KEBEDGY (Stavro-M.), négociant (Constantinople). — 1868.
KEHAYAS (E.-J.), sous-gouverneur de la Banque de Grèce (Athènes). — 1872.
KERGORLAY (comte Henri de), 48, rue de Varennes. — 1867.
KOCCONIS (D.-J.), négociant (Constantinople). — 1868.
* KOSTÈS (Léonidas), à Taganrog (Russie). — 1869.
KOUMPARIS (Aristide), astronome (Constantinople). — 1868.

L.... présenté par M. Gustave d'Eichthal.
LABARTHE (Jules), membre de l'Institut, 2, rue Drouot. — 1869.
* LABITTE (Adolphe), libraire, 4, rue de Lille. — 1868.
LABOULAYE (Édouard), député, membre de l'Institut, professeur au Collége de France, 34, rue Taitbout. — 1870.
LACROIX (Jules), 22, rue d'Anjou-Saint-Honoré. — 1867.
LACROIX (Louis), profr à la Faculté des lettres, rue de Bréa, 21. — 1872.

LA GRANGE (marquis de), de l'Institut, 29, rue Barbet-de-Jouy. — 1867.

LAGRANGE (l'abbé), à l'Évêché (Orléans). — 1869.

LA GUICHE (marquis de), 16, rue Matignon. — 1867.

LAMARE, sous-préfet des études à l'institution Sainte-Barbe, place du Panthéon. — 1870.

LAMAZE (Albéric de), élève du lycée Condorcet, 6, rue de Tivoli. — 1870.

* LAMPROS (Michel), à Athènes. — 1873.

* LAMPROS (Spiridion), à Athènes. — 1873.

* LANDELLE (Charles), 17, quai Voltaire. — 1868.

LANDOIS, ancien recteur, 37, rue de Saint-Pétersbourg. — 1868.

LANGLACÉ, 8, rue Montbauron (Versailles). — 1871.

LA NOUE (vicomte de), 20, rue de Courcelles. — 1871.

* LAPERCHE (Alexis-Michel), 33, rue de Grenelle. — 1872.

LAPRADE (Victor de), de l'Académie française, 10, rue de Castries (Lyon). — 1867.

LA SAUSSAYE (L. de), membre de l'Institut, recteur de l'Académie de Lyon (Lyon). — 1868.

LASTEYRIE (Ferdinand de), membre de l'Institut, 11, quai Voltaire. — 1867.

LAURENT-PICHAT, député, 39, rue de l'Université. — 1867.

LAZOPOULOS (Georges), professeur (Constantinople) — 1868.

LEBAIGUE, professeur au lycée Charlemagne, 24, rue de Rivoli. — 1872.

LEBERT (Julien), élève de l'École des langues orientales, 6, rue de Breteuil. — 1872.

LE BLANT (E.), de l'Institut, 3, rue Leroux (avenue Uhrich). — 1867.

LE BRET (Paul), représentant de la Compagnie des mines d'Anzin, 22, rue Caumartin. — 1867.

LECOMTE (Eugène), agent de change, 2, rue de la Chaussée-d'Antin. — 1867.

LEFÈVRE-PONTALIS (Amédée), député à l'Assemblée nationale, 37, rue Neuve-des-Mathurins. — 1872.

LEFÈVRE-PONTALIS (Antonin), député à l'Assemblée nationale, 37, rue Neuve-des-Mathurins. — 1872.

LEGENTIL, professeur au Lycée (Caen). — 1868.

LEGOUEZ, professeur au lycée Condorcet, 28, rue de la Rochefoucauld. — 1867.

LEGOUVÉ, de l'Académie française, 14, rue Saint-Marc-Feydeau. — 1867.

LEGRAND (Émile), 25, rue des Petits-Hôtels. — 1870.

LEHMANN, membre de l'Institut, 23, rue Balzac. — 1867.

LEMAÎTRE, professeur au lycée d'Angoulême (Charente). — 1872.

LEMOINNE (John), 109, boulevard Haussmann. — 1870.

LENIENT, maître de conférences à l'École normale supérieure, suppléant à la Faculté des lettres, 48, boulevard Saint-Germain. — 1867.

LÉOTARD (Eug.), ancien élève de l'École normale, place Louis XVI (Lyon). — 1868.

LE PLAY, inspecteur général des Mines, 6, place Saint-Sulpice. — 1872.

LEQUARRÉ (Nicolas), prof. à l'Athénée royal de Liége (Belgique). — 1872.

LEREBOULLET (Dr Léon), répétiteur à l'École de médecine militaire (Montpellier). — 1872.

LEROND, professeur au lycée Charlemagne, 95, boulevard Saint-Michel. — 1868.

LEROY (Alph.), professeur à l'Université, 139, rue Saint-Gilles (Liége). — 1868.

LEROY-BEAULIEU (Anatole), 67, rue Pigalle. — 1870.

LESCURE (Odon), 30, rue Vital-Carle (Bordeaux). — 1873.

LETRONNE (Mlle), 17, quai Voltaire. — 1869.

LÉVÊQUE (Charles), membre de l'Institut, professeur au Collége de France (Bellevue, près Paris). — 1867.

LÉVY-BING, banquier, 15, rue de la Banque. — 1869.

LILLERS (DE), 23 *bis*, avenue Montaigne. — 1868.

LONGPÉRIER (Adrien de), membre de l'Institut, 50, rue de Londres. — 1868.

LONGPÉRIER (Henri de), élève de l'École des hautes études, 50, rue de Londres. — 1869.

LORAIN (Paul), professeur agrégé à la Faculté de médecine, 11, rue de l'Odéon. — 1867.

LOYSEAU, professeur au lycée (Angers). — 1868.

LUGUET, professeur de philosophie au collége de Saintes (Charente-Inférieure). — 1872.

MAGGIAR (Louis), banquier, à Alexandrie (Égypte). — 1870.

*MAGGIAR (Octave), négociant, 32, boulevard des Italiens. — 1868.

MAGNABAL, agrégé de l'Université, chef de division adjoint au ministère de l'instruction publique, 110, rue de Grenelle-Saint-Germain. — 1867.

MAGNIER (l'abbé), curé de Fontaine-lez-Vervins (Aisne). — 1872.

MAIGRET (Édouard) 3, boulevard des Capucines. — 1867.

MAIGRET (Théodore), 3, boulevard des Capucines. — 1867.

MALIACA (Abraham), professeur (Constantinople). — 1868.

MALIADIS (Démétrius), docteur en droit, avocat (Constantinople). — 1868.

* MALLORTIE, principal du collége (Arras). — 1870.

MANDRAS (Georgios), à Taganrog (Russie). — 1870.

MANOLOPOULOS (K.), négociant à Alexandrie (Egypte). — 1872.

MANOS (Alexandre), consul général, agent politique de S. M. Hellénique à Bucharest. — 1873.

* MANOUSÈS (Constantinos), à Taganrog (Russie). — 1870.

MANOUSÈS (Demetrios), à Taganrog (Russie). — 1869.

MANUEL, inspecteur d'Académie, 38, rue de Rome. — 1871.

* MARCELLUS (comte Édouard de). — 1869.

MARIETTE, correspondant de l'Institut de France, au Caire (Égypte). — 1867.

MARION, professeur au lycée (Montpellier). — 1868.

MARTHA, de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres. — 1873.

MARTIN (Henri), historien, 54, Ranelagh (Passy-Paris). — 1867.

* MARTIN (Th.-Henri), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, 2, quai Saint-Yves (Rennes). — 1867.

MASIMBERT, ancien professeur de l'Université, 83, rue de Rome. — 1869.

MASSON (Gustave), professeur de littérature française à l'école de Harrow, Middlesex (Angleterre). — 1871.

MATHIUDAKIS (Alexandre), docteur en droit, juge au tribunal consulaire hellénique (Constantinople). — 1868.

MAUNOIR (Charles), secrétaire de la Société de géographie, 14, rue Jacob. — 1869.

MAURY (Alfred), de l'Institut, directeur des Archives nationales. — 1867.

* MAVROCORDATO (le colonel Alexandre-Constantin), 71, boulevard Saint-Michel. — 1873.

* MAVROCORDATO (Nicolas), ancien nomarque de Corfou (Grèce). — 1868.

MAVROGORDATO (Dimitrios-A.), négociant (Liverpool). — 1867.

Mavrogordato (Emmanuel), négociant, Fenchurch house, Fenchurch street (Londres). — 1871.
Mavrogordato, 5, rue Boissy-d'Anglas. — 1867.
Maximos (Pantaléon), négociant (Constantinople). — 1868.
Mayrargues (Alfred), ancien professeur, 75, rue d'Anjou. —
Mélas (B.), négociant, Southsea house, Threadneedle street; City (Londres). — 1867.
Mélas (Constantin), 103, Cours Bonaparte (Marseille). — 1867.
Mélas (Michel), 103, Cours Bonaparte (Marseille). — 1868.
Menu de Saint-Mesmin, préfet des études au collége Chaptal, rue Blanche. — 1867.
Merlet, professeur de rhétorique au lycée Descartes, 64, boulevard Saint-Germain. — 1869.
Messager (E.), 5, rue Tronchet. — 1867.
Métaxas (Georges), chez MM. Argenti et Ce, Finsbury Circus (Londres). — 1867.
Métaxas (J.), docteur-médecin, Allée des Capucines, 25 (Marseille). — 1867.
Meunier (Francis), docteur ès lettres, 27, rue de Bréa. — 1871.
Meunier du Houssoy, attaché à la légation de France à Athènes, 47, rue de Clichy. — 1870.
Mézières, professeur à la Faculté des lettres de Paris, 77, boulevard Saint-Michel. — 1867.
Michelet (Jules), membre de l'Institut, 76, rue d'Assas. — 1869.
Michoglou (Alexandre), négociant (Constantinople). — 1868.
Micrulachi (S.-E.), négociant, 27, Allée des Capucines (Marseille). — 1871.
Miller (Emm.), membre de l'Institut, bibliothécaire de l'Assemblée nationale, au palais de l'ancien Corps législatif. — 1867.
Milne Edwards, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences, au Jardin des Plantes. — 1870.
Molinos (Léon), ingénieur, 2, rue de Châteaudun. — 1869.
Monginot, professeur au lycée Condorcet, 14, rue de Constantinople, — 1867.
Monnier (Fr.), docteur ès lettres, 9, rue des Missions. — 1867.
Monod (Gabriel), répétiteur à l'École des hautes études, 62, rue de Vaugirard. — 1869.
Montagne (Edmond), directeur de l'institution François Ier (Angoulême). — 1868.
Montgermont (Georges de), 12, place Vendôme. — 1873.

MORAND, juge au tribunal (Boulogne-sur-Mer). — 1868.
MOREAU-CHASLON (Georges), 25, boulevard Malesherbes. — 1869.
MORTEMART (marquis de), 16, rue Matignon. — 1867.
* MOURIER (Ad.), vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — 1867.

NASOS, directeur de la Cie d'assurance *le Phénix*, à Athènes. — 1868.
NAUDET, membre de l'Institut, 74, rue Saint-Lazare. — 1867.
NAVILLE (Édouard), licencié ès lettres (Genève). — 1867.
NAVILLE (Ernest), correspondant de l'Institut (Genève). — 1869.
NEFFTZER, rédacteur en chef du journal *le Temps*, 10, faubourg Montmartre. — 1869.
* NÉGROPONTÈS (Demetrios), à Taganrog (Russie). — 1869.
NÈVE (Félix), professeur à l'Université catholique de Louvain (Belgique). — 1872.
* NICOLAIDÈS (G.), de l'île de Crète (Athènes). — 1868.
NICOLAIDÈS (Théodore), négociant, 4, rue Dieudé (Marseille). —
NICOLAIDÈS (Xénophon), négociant, 48, boulevard Longchamp (Marseille) — 1867.
* NICOLAIDÈS (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1869.
NICOLAIDÈS (Nicolas-Jean), de Smyrne, étudiant en médecine, rue Maguelonne, à Montpellier. — 1870.
NICOLAS (Michel), professeur à la Faculté de théologie protestante (Montauban). — 1867.
NISARD (Auguste), inspecteur honoraire d'Académie, 89, boulevard Haussmann. — 1867.
NISARD (Charles), 27, rue Mosnier. — 1867.
NISARD (Désiré), de l'Institut, 2, rue Casimir-Delavigne. — 1867.
NOMICOS (André), négociant, à Constantinople. — 1868.
NOUGUIER (Henri), ancien avocat au conseil d'État et à la cour de Cassation, 4, cité d'Antin. — 1870.
NOURRIT (Robert), avocat à la cour de Cassation et au conseil d'État, 10, rue Garancière. — 1868.

OLIVIER, secrétaire de l'académie d'Hippone (Bône). — 1870.
OLLÉ-LAPRUNE, professeur au lycée Corneille, 31, rue Gozlin. — 1869.
OPPERMANN, 30, rue Saint-Georges. — 1867,

Orphanidès (Théodore), antiprytane de l'Université, professeur de botanique (Athènes). — 1868.
Orphanidès (Démétrius), président de l'Académie de médecine, professeur à l'Université (Athènes). — 1868.
Oursel (Paul), 231, rue Saint-Honoré. — 1867.

Paisant (Alfred), procureur de la République, à Compiègne. — 1871.
Panorios (N.), 22, boulevard du Nord (Marseille). — 1867.
Pantalidès (Thém.), prêtre de l'Église grecque orthodoxe, rue de la Grande-Armée, 23 (Marseille). — 1869.
Papa (Daniel), négociant (Constantinople). — 1868.
Papadopoulos (Démétrius), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.
Paparrigopoulos, professeur à l'École de droit (Athènes). — 1868.
Pappas, professeur libre, membre du conseil municipal à Montpellier (Hérault). — 1872.
Parapantapoulos (Jean), professeur de l'École commerciale hellénique de Chalki (Constantinople). — 1868.
* **Parmentier** (Th.), colonel du génie, au Havre (Seine-Inférieure). — 1872.
Paris (Gaston), docteur ès lettres, professeur suppléant au Collége de France, 7, rue du Regard. — 1868.
Paspalli (Nicolas), négociant, à Constantinople. — 1868.
Paspatis (Alexandre), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.
Pasquet, professeur au lycée Condorcet, 57, rue Neuve-des-Mathurins. — 1867.
Passy (Louis), député, 45, rue de Clichy. — 1867.
Pastré, 12, rue de Penthièvre. — 1870.
* **Patin**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de Paris, à l'Institut. — 1867.
Pedone-Lauriel, libraire-éditeur, 9, rue Cujas. — 1868.
Pélicier, professeur au collége (Compiègne). — 1867.
Pépin-Lehalleur (Émile), docteur en droit, 14, rue de Castiglione. — 1867.
Perdekidès (C.), négociant, à Constantinople. — 1872.
Périer (Pierre-Casimir), licencié ès lettres, 76, rue Galilée. — 1868.

PERRENS, professeur au lycée Condorcet, 9, rue de Greffülhe. — 1867.
PERROT (Georges), maître de conférences à l'École normale supérieure, 52, rue d'Hauteville. — 1867.
PETAVEL (Emmanuel), docteur en théologie, Brixton-Hall (Londres). — 1872.
PETIT (Mme veuve), à Senlis (Oise). — 1872.
PETIT DE JULLEVILLE, professeur suppléant à la Faculté des lettres (Nancy). — 1868.
PETRALIS (Alexandre), ancien député, à Athènes. — 1873.
PHILIPPOS IOANNOU, professeur à l'Université (Athènes). — 1868.
PHOTIADIS (Nicolas), négociant (Constantinople). — 1868.
PIAT (Albert), 49, rue Saint-Maur-Popincourt. — 1867.
PIERRON (Alexis), helléniste, ancien professeur de l'Université, 76, rue d'Assas. — 1868.
PITTI (A.), négociant, 27, boulevard du Nord (Marseille). — 1867.
PLOCQUE, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, 41, rue Saint-Georges. — 1866.
POITRINEAU, professeur au lycée (Lorient). — 1869.
POTRON, 10, rue d'Antin. — 1867.
POTTIER (René-Jean), professeur, 115, rue de Provence. — 1870.
PRACHE, 290, rue Saint-Honoré. — 1867.
PRAROND (E.), 14, rue de Tournon. — 1871.
PRATT (Hodgron), Lancaster Terrace, n° 8, Regent Park (Londres). — 1871.
PRESSENSÉ (Edmond de), député, 78, rue des Saints-Pères. —
PRETENTERÈS (Typaldos), médecin de S. M. Hellénique, professeur à l'École de médecine (Athènes). — 1868.
PRILEJAEFF (l'archiprêtre), aumônier de l'ambassade de Russie à Paris, à l'église russe, 8, rue Daru. — 1869.
PROU (Victor), ingénieur civil, 15, place de la Bourse. — 1870.
PSARAS, professeur de grec, 17, Alexander street, Westbourne Park (Londres). — 1871.
PSICHA, négociant (Athènes). — 1867.
PSYCHARIS (Mme Marie-A.) (Constantinople). — 1868.
PSYCHARIS (Antoine), négociant (Constantinople). — 1868.

QUESNEL (Adolphe), négociant (Havre). — 1867.
*QUEUX DE SAINT-HILAIRE (marquis de), 1, rue Soufflot. — 1867.

Quinot, professeur au lycée Condorcet, 45, rue de Constantinople. — 1872.

Ralli (Georges), prytane de l'Université, professeur de droit (Athènes). — 1868.

Ralli (Théodore), négociant, Ethelburga house, Bishopsgate street (Londres). — 1867.

Ralli Schilizzi Argenti, négociant, 41, allée des Capucines (Marseille). — 1867.

Rambaud, professeur à la Faculté des lettres (Caen). — 1870.

Rangabé (Rizo), ministre de Grèce, 9, rue Vezelay. — 1868.

Rathier, licencié ès lettres, conseiller de préfecture, 16, quai des Abattoirs (Melun). — 1870.

Ravaisson-Mollien, membre de l'Institut, 9, quai Voltaire. — 1867.

Rayet (Olivier), agrégé d'histoire. 75, rue Notre-Dame des Champs.

Renan, membre de l'Institut, 29, rue Vanneau. — 1867.

Renieri, sous-gouverneur de la Banque nationale à Athènes. — 1867.

Renouard (Léopold), 3, rue de Grammont. — 1867.

Retzinas (D.-G.), négociant, 23, allée des Capucines (Marseille). — 1869.

Reviers de Manny (vte de), à Fontainebleau (Seine-et-Marne). — 1867.

Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1869.

Rhallis (Étienne), négociant (Constantinople). — 1868.

Rhasis (Démétrius), premier drogman de l'ambassade hellénique (Constantinople). — 1868.

Rhoné (Arthur), avocat, 2, rue des Pyramides. — 1872.

* Riant (le comte Paul), docteur ès lettres, de la Société des Antiquaires, 10, rue de Vienne. — 1867.

* Richard Kœnig, négociant, à Alexandrie (Égypte). — 1869.

Ridoux, professeur au collége Stanislas, 15, rue des Missions. — 1872.

Riff, principal du collége de Saint-Dié (Vosges). — 1867.

Rilliet (Albert), ancien professeur de littérature étrangère à l'Académie de Genève (Genève). — 1897.

Rinn, professeur au collége Rollin, 93, boulevard Saint-Michel. — 1867.

RIZO (Michel), consul général, agent politique de S. M. Hellénique à Alexandrie (Égypte). — 1873.

ROBERT (Charles), membre de l'Institut, 9, rue des Saints-Pères. —

ROBERTI (A.), bibliothécaire de la ville de Valence (Drôme). — 1873.

ROBIOU (Félix), directeur adjoint du cours d'antiquités grecques à l'École des hautes études, 5, rue Gay-Lussac, — 1873.

ROCHAS D'AIGLUN (A. de), capitaine du génie (Grenoble).—1873.

ROCHE DU TEILLOY (Alexandre de), professeur au lycée, 34, rue de la Commanderie (Nancy). — 1868.

RODOCANAKI (Emmanuel-P.-T.), négociant (Marseille). — 1867.

RODOCANAKI (T.-E.), négociant (Marseille). — 1867.

RODOCANAKI (Michel), nég[t], allée des Capucines, 25 (Marseille).— 1867.

RODOCANAKI (P.), 42, avenue Gabriel. — 1867.

ROEDTS, 8, rue Tronchet.—1867.

ROERSCH, professeur à l'Université (Liége). — 1873.

ROMANOS (Jean), professeur au gymnase de Corfou (Grèce). — 1873.

RONCHAUD (Louis de), conseiller général du Jura (Lons-le-Saunier), 22, rue de la Plaine, aux Ternes (Paris). — 1867.

ROSSOS (N.), avocat (Marseille). — 1870.

ROZE (Ferdinand), 4, rue de la Bienfaisance. — 1869.

ROTHSCHILD (baron Alphonse de), 21, rue Laffitte. — 1867.

ROTHSCHILD (baron James de), 38, avenue Friedland. — 1869.

ROUCH, professeur, 58, rue du Cherche-Midi. — 1871.

RUELLE (Ch.-Ém.), rédacteur au ministère de l'instruction publique, 6, rue de Bellechasse. — 1869.

SABATIER, ministre plénipotentiaire, 35, avenue de la Reine-Hortense. — 1867.

SAGLIO (Edmond), conservateur au musée du Louvre, 31, rue Saint-Martin (Versailles). — 1872.

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Henri), membre de l'Institut, 47, rue Madame. — 1867.

SAINT-MARC GIRARDIN (Barthélemy), sous-préfet à Corbeil. — 1873.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres, 20, rue Saint-Benoit. — 1867.

SALOMON, professeur au lycée Descartes, 16, boulevard Saint-Michel. — 1867.

SALVAGO PANTALÉON, négociant, 25, allée de Meilhan (Marseille). — 1867.

SAPOUNZAKIS (B.), colonel, inspecteur de l'armée hellénique à * Athènes. — 1873.

* SARAKIOTIS (Basileios), à Constantinople. — 1872.

* SARAPHIS (Aristide), négociant (Constantinople). — 1868.

SARCEY (Francisque), 17 *bis*, rue de la Tour-d'Auvergne. — 1868.

* SARIPOLOS (Nicolas), professeur à l'Université (Athènes). — 1868.

* SCARAMANGAS (Doucas), à Taganrog (Russie). — 1870.

* SCARAMANGAS (Jean-P.), à Taganrog (Russie). — 1870.

* SCARAMANGAS (Jean-A.), à Taganrog (Russie). — 1870.

SCARAMANGAS (Pierre), attaché à la légation hellénique à Paris, 1, rue Malesherbes. — 1872.

* SCARAMANGAS (Stamatios), à Taganrog (Russie). — 1870.

SCHLIEMANN (Henri), 6, place Saint-Michel. — 1868.

SCLAVOS (P. C.), négociant, 76, Palmerston Buildings. (Londres). — 1867.

SCLIVANIOTIS, négociant, 31, boulevard Bonne-Nouvelle. — 1867,

SCOULOUDIS (Étienne), négociant (Constantinople). — 1868.

SÉNART (Henri), licencié ès lettres, 69, rue de Grenelle-Saint-Germain. — 1867.

SEVASTOPOULO (Alexandre), négociant (Constantinople). — 1868

SIDERICUDI NEGREPONTIS, négociant, 4, rue du Théâtre français (Marseille). — 1867.

SIMÉON (comte), 23, quai d'Orsay. — 1867.

SINANO, banquier, à Alexandrie (Égypte). — 1870.

SIPHNÉOS (Jean), négociant (Constantinople). — 1868,

SKYLIZZI (Jean Isidoridis), à Smyrne. — 1868.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉDUCATION ET D'ENSEIGNEMENT, 82, rue de Grenelle-St-Germain. — 1869.

SOPHOCLÈS (Gabriel), directeur de l'école grecque de Péra (Constantinople). — 1868.

SOREL (Albert), publiciste, 8, avenue Percier. — 1871.

SOURY (Jules), attaché à la Bibliothèque nationale, 52, boulevard Saint-Germain. — 1870.

SOUTZO (A.), 2e secrétaire de la légation hellénique à Paris, 15, rue de l'Arcade. — 1872.

* Souvadzoglous (Basile), négociant (Constantinople). — 1868.
Spanoudis (Alexandre), négociant, 80, rue de Rome (Marseille). — 1867.
* Stephanovic (Zanos), à Constantinople. — 1868.
Sugdury, négociant, Gresham-house, Mauro Basich, 50 (Londres). — 1867.
Surell, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 10, rue du parc de Clagny (Versailles). — 1868.
· Svoronos (Michel), négociant (Constantinople). — 1868.
* Symvoulidès, conseiller d'État et médecin principal des lanciers de la garde impériale (Saint-Pétersbourg). — 1872.

Tagis (A.), professeur, fondateur du Lycée de Péra, à Constantinople. — 1872.
Talbot (Eugène), professeur au lycée Condorcet, 108, rue du Bac. — 1867.
Tardieu (Amédée), sous-bibliothécaire de l'Institut. — 1872.
Tarral, 14, cours la Reine. — 1867.
Tattegrain, conseiller à la Cour d'appel d'Amiens, 50, boulevard Longueville (Amiens). — 1867.
Tavernier, 20, rue Neuve-des-Capucines. — 1867.
Tavernier, trésorier-payeur de la Charente, à Angoulême. — 1872.
Taxis (Basile), négociant (Constantinople). — 1868
Telfy (J.-B.), professeur de littérature classique à l'Université de Pesth. — 1869.
Terray (le comte de), 21, rue Saint-Dominique Saint-Germain. — 1869.
Tertu (Comte de), à Tertu par Trun (Orne). — 1867.
Thédenat (l'abbé H.), de l'Oratoire, directeur de l'école Massillon, 23, rue de Turenne. — 1867.
Thenon (l'abbé), directeur de l'école Bossuet, 19, rue d'Assas. — 1857.
* Theocharidès (Constantinos), à Taganrog (Russie). — 1869.
Theodoridis (Nicolas), pharmacien (Constantinople). — 1868.
Theologos (d'Athènes), chef de la maison P. Theologos, à Manchester. — 1872.
Thirion, professeur au lycée Condorcet, 198, rue de Courcelles. — 1867.

THUROT, maître de conférences à l'École normale supérieure, membre de l'Institut, 5, rue Gay-Lussac. — 1867.
TIBERIS, négociant à Constantinople. — 1868.
TILIÈRE (marquis de), 14, rue de Marignan. — 1873.
TIOPOULOS (Achille), rue du Coq, 4 (Marseille). — 1868.
TOUGARD (l'abbé Alb.), professeur au petit séminaire (Rouen). — 1867.
* TOURNIER, répétiteur à l'École des hautes études, 6, rue Servandoni. — 1867.
TOURTOULON (baron de), enclos Tissié-Sarrus (Montpellier). — 1859.
TRANCHAU, inspecteur d'Académie, à Orléans (Loiret). — 1868.
TRAVERS (Émile), conseiller de préfecture à Caen (Calvados). — 1867.
TRESSE, 182, rue de Rivoli. — 1867.
TRÉVERRET (Armand de), professeur à la Faculté des lettres (Bordeaux). — 1869.
TRIAIRE, professeur au lycée Corneille, 53, rue d'Assas. — 1872.
TRIANTAFILLIS, professeur à l'École commerciale (Venise). — 1871.
TRICOT (Lucien), 68, rue de la Chaussée-d'Antin. — 1867.
TURRETTINI (Auguste), ancien conseiller d'État de la république (Genève). — 1867.

UBICINI, 36, rue Montparnasse. — 1871.
* UNIVERSITÉ D'ATHÈNES. — 1868.
URBAIN (Ismayl), ancien conseiller du gouvernement à Alger, 23, rue Curiol (Marseille). — 1867.

VACALOPOULOS (Th.), négociant, 25, allée des Capucines (Marseille). — 1867.
VALASSOPOULOS (Athanase), négociant (Constantinople). — 1868.
VALETTAS (J.-N.), directeur de l'École hellénique, 84, Kensington garden square, Bayswater (Londres). — 1867.
VALLIANOS (André), négociant (Constantinople). — 1868.
VALLIER (Jérôme), négociant, 94, rue Sylvabelle (Marseille). — 1867.
VANEY (Emmanuel), substitut du procureur général, 14, rue Duphot. — 1872.
VAPHIADIS (Apostolos), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.

VAPHIADIS (Georges), journaliste (Constantinople). — 1868.
VARNIER, professeur au lycée (Caen). — 1867.
VATIKIOTIS (le docteur), à Alexandrie (Égypte). — 1870.
VAUZELLE (Ludovic de), conseiller à la cour d'appel (Orléans). — 1867.
VERGOTIS (M.), professeur de grec, 27, boulevard du Nord (Marseille). — 1869.
VÉRIN, professeur de rhétorique à l'École de Pont-Levoy (Loir-et-Cher). — 1869.
VERLAQUE (l'abbé), école Bossuet, 19, rue d'Assas. — 1872.
VERNA (baron de), 6, place Henri IV (Lyon). — 1869.
VÉRON-DUVERGER, prof. à la Faculté de droit, à l'École de droit. — 1872.
VIDAL-LABLACHE, agrégé de l'Université, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur au lycée d'Angers. — 1870.
VILLEMAN, professeur, 5, rue Corneille. — 1867.
VILLENICH (Michel), 15, rue de Madrid. — 1869.
VINET (E.), bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, 1, rue de Madame. — 1867.
VLACHOS (Angelos), ancien chef de division au ministère de l'instruction publique, à Athènes. — 1868.
VLANGALI-HANDJÉRI (le prince), au château de Manerbe, par Lisieux (Calvados). — 1867.
VOUTYRAS (Stavros-Jean), journaliste (Constantinople). — 1868.
VRETOS (Jean-A.), journaliste (Constantinople). — 1868.
VUCINA (Emmanuel), à Odessa. — 1873.

WADDINGTON (H.), membre de l'Institut, député, 8, rue Boissy-d'Anglas. — 1867.
WAGENER (A.), professeur à l'Université (Gand). — 1873.
WALLON (Henri), député, membre de l'Institut, 95, boulevard Saint-Michel. — 1869.
WATEL, professeur au lycée de Troyes (Aube). — 1871.
WEIL (H.), professeur à la Faculté des lettres (Besançon). — 1867.
WESCHER, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 12, rue de la Barouillère. — 1867.
WIDAL, professeur à la Faculté des lettres (Besançon). — 1867.
WITTE (baron de), membre de l'Institut, 5, rue Fortin. — 1867.

WYNDHAM (Georges), 72, boulevard Saint-Germain. — 1872.
WYNDHAM (Charles), 16, rue de Vaugirard. — 1873.

YEMENIZ fils, consul de Grèce (Lyon). — 1867.
YSEUX, maire de Nogent-le-Bernard (par Saint-Come, Sarthe). — 1870.
YUNG (Eugène), directeur de la Revue des cours littéraires et scientifiques, 46, rue de Rennes. — 1867.

ZAFIROPOULO (Constant), négociant, rue du Coq, 4 (Marseille). — 1867.
ZAÏMIS (Thrasybule), ancien député, ancien ministre (Athènes). — 1868.
ZARIFI (Léonidas), négociant, 4, rue du Coq (Marseille). — 1867.
ZARIFI (Périclès), négociant à Marseille. — 1867.
* ZARIPHIS, négociant, à Constantinople. — 1868.
ZIPHOS (L.), négociant, Palmerston Buildings new Broad street (Londres). — 1871.
ZOGRAPHOS (Xénophon), docteur-médecin (Constantinople). — 1868.
* ZOGRAPHOS (Christakis Bitos), négociant (Constantinople). — 1868.
ZYGOMALAS (N.), négociant, 9, Fenchurch house, Fenchurch street ; City (Londres). — 1867.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 AVRIL 1873.

DISCOURS DE M. THUROT

PRÉSIDENT.

Messieurs,

Dans l'année de la présidence que vous m'avez fait l'honneur de me confier, il ne s'est pas produit d'incident important pour l'existence de la Société, qui se maintient dans un état prospère. Elle n'aurait même rien à regretter, si la perte cruelle de quelques-uns de ses membres, pour la plupart bien difficiles à remplacer, n'était survenue et ne l'avait en quelque sorte découronnée. Nous avons à déplorer la mort de M. Alfred Rouvray, ancien professeur au collége Rollin, plein de zèle pour les études grecques et qui avait été secrétaire adjoint de la société; celle de M. Sauvage,

ingénieur en chef des mines, directeur du chemin de fer de l'Est, homme doué de facultés puissantes, à qui les soins absorbants d'une grande administration laissaient assez de liberté d'esprit pour s'intéresser à des études en apparence très-éloignées de son éducation et de ses occupations professionnelles; enfin (sauf omissions qui seront réparées l'année prochaine) celles de MM. de Rougé, Daremberg, Saint-Marc-Girardin, sur la personne desquels je m'arrêterai quelques instants, en raison des liens plus étroits qui les unissaient à nous.

On sait que M. de Rougé était un des premiers égyptologues de l'Europe. Quoique aucun de ses travaux ne concerne particulièrement l'antiquité grecque ni même l'Égypte des Ptolémées, cependant ses études si neuves et si approfondies des antiquités égyptiennes ont éclairé d'une vive lumière les parties de la littérature grecque qui s'y rapportent, Hérodote, Diodore de Sicile, Horapollo.

Le docteur Daremberg a employé toute sa vie scientifique à des recherches sur l'histoire de la médecine, qu'il a poursuivies avec une ardeur infatigable. Sa thèse de doctorat en médecine (1841) avait pour objet l'*exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*. Bientôt il publiait pour la première fois, en 1846, le *Traité sur le pouls attribué à Rufus d'Éphèse*, en grec et en français, avec une introduction et des notes; en 1848, des *Fragments du commentaire de Galien sur le Timée de Platon*, également en grec et en français, avec une introduction et des notes. Il a donné de 1851 à 1862, en collaboration avec feu Bussemaker, les quatre premiers volumes des *OEuvres d'Oribase*, texte grec et traduction française, avec une introduction et des notes; en 1855, les *Œuvres choisies d'Hippocrate*, accompagnées d'arguments, de notes, et précédées d'une introduction générale; en 1854 et 1856, les *OEuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, traduites pour la première fois en francais avec notes (2 vol. in-8°); des recherches sur *la médecine dans Homère*. L'appréciation de ces travaux échappe à mon incom-

pétence; mais l'énumération seule en montre l'étendue et l'importance; et, en tout cas, ils témoignent d'une activité peu commune dans le domaine, encore trop peu cultivé, de l'histoire des sciences.

La vie de M. Saint-Marc Girardin avait été partagée entre la politique et l'enseignement. Professeur de poésie française à la Faculté des lettres de Paris, il eut le rare talent d'enseigner trente-cinq ans sans cesser de captiver les générations toujours renouvelées qui se pressaient autour de sa chaire. On peut prendre quelque idée, quoique affaiblie, de son enseignement dans ses quatre volumes intitulés : *Cours de littérature dramatique ou de l'usage des passions dans le drame* (1849, 1855, 1860), et dans ses deux volumes sur la Fontaine et les fabulistes (1867). En retraçant comment les poëtes ont compris et traité les grands sentiments qui sont, pour ainsi dire, les couleurs primitives de la peinture de la vie humaine, comme les émotions qui tiennent à la douleur physique et à la mort, l'amour paternel, l'amour maternel, la piété filiale, l'amour fraternel et la haine entre frères, l'amour, l'amour conjugal, M. Saint-Marc Girardin a montré par des rapprochements ingénieux, piquants, même espiègles, que l'art grec idéalisait et ennoblissait les passions de l'âme sans leur ôter rien de leur vérité et de leur simplicité touchante. L'homme politique tenait à notre société par un lien encore plus étroit. M. Saint-Marc Girardin avait fait en Orient un voyage, d'où il avait rapporté pour les populations chrétiennes et en particulier pour les Hellènes une vive sympathie, dont ceux qui en étaient l'objet lui ont toujours été profondément reconnaissants. On a porté sur eux tant de jugements tranchants, sommaires, superficiels! Mais ne les imputons pas à la légèreté française. Nous avons vu dans une grande nation, où l'on se pique de sérieux et de profondeur, des hommes considérables condamner un autre peuple avec la sévérité la moins généreuse et régler la politique de leur pays sur ces appréciations passionnées et téméraires. Ayons toujours devant les yeux cet exemple pour ne pas le suivre, songeons bien que les Hellènes unissent à

l'intelligence et à l'activité un dévouement patriotique, qui ne recule devant aucun sacrifice, et auquel notre Association doit rendre l'hommage d'une gratitude en quelque sorte personnelle.

RAPPORT DE M. CHASSANG

SECRÉTAIRE

SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1872-73.

MESSIEURS,

L'année dernière, à pareille époque, je me félicitais de venir pour la cinquième fois vous présenter un rapport sur les travaux de l'année. C'est avec regret que je viens aujourd'hui, pour la dernière fois, remplir cet office d'une fonction qui m'était bien chère. J'ai rendu compte au comité des raisons impérieuses qui m'obligent à me retirer. Un changement survenu dans ma position universitaire ne me laisse plus assez de loisir pour m'acquitter des devoirs de secrétaire de l'Association avec l'exactitude et le zèle qu'ils réclament. Mais si je me vois obligé de résigner des fonctions actives, dont je m'étais fait une douce habitude, je garderai précieusement le souvenir des suffrages répétés de mes confrères, dont l'indulgente estime a bien voulu m'y maintenir si longtemps, et du témoignage officiel que M. le président, en acceptant ma démission, a bien voulu me décerner en séance du comité. Ce que j'aimerai surtout à me rappeler, c'est qu'il m'a été donné d'assister aux modestes commencements

de notre société, puis de la voir se développer et grandir, enfin de participer à sa vie au milieu des épreuves douloureuses qu'a traversées la patrie. Jamais je n'oublierai ces réunions que nous avions tous les quinze jours sous le toit hospitalier de M. Brunet de Presle pendant tout le siége de Paris et jusque pendant le bombardement, dans le rayon duquel était la maison de la rue des Saints-Pères : nous mettions en commun nos douleurs et nos espérances, qui devaient être, hélas ! des déceptions; et, si nous ne nous consolions pas, nous nous aidions du moins à supporter nos misères en élevant nos esprits et nos cœurs, et en nous entretenant des études qui forment entre nous d'indissolubles liens.

Ce sont ces études qui font la vie de notre société et qui assurent sa durée. Aussi comprendra-t-on l'émotion qui s'empare d'un grand nombre de ses membres chaque fois qu'il se produit ou qu'il s'annonce quelque modification dans les programmes de l'enseignement secondaire, chaque fois que le système des études classiques semble remis en question par quelque mesure officielle ou par la polémique des journaux. C'est ainsi que, dès la deuxième année de son existence, sous la présidence de M. Egger, l'Association a consacré à l'examen des méthodes et à la défense de la langue grecque dans l'éducation publique plusieurs séances de discussion approfondie, d'où est sortie une lettre fort remarquée au ministre de l'instruction publique. C'est ainsi que, cette année même, on a cru devoir reprendre l'examen de ces questions, qui sont toujours pendantes, afin de les éclairer d'un nouveau jour, et de faire, au besoin, un nouvel appel à l'autorité et à l'opinion. Pour ne pas laisser la discussion s'égarer ou s'étendre indéfiniment, le comité a rédigé un programme qui fixe d'avance les points principaux sur lesquels doit porter d'abord la délibération. Comme en 1868, tous les membres de l'Association ont reçu communication de ce programme et ont été invités à vouloir bien apporter au comité le concours de leurs lumières et de leur expérience. Cet appel n'est pas resté sans être entendu. Nous

avons déjà reçu un certain nombre de lettres, qui, dépouillées avec soin, ont fourni et fourniront un utile aliment aux discussions du comité sur un sujet qui intéresse à un si haut point tous les membres de l'Association. Mais cette discussion pédagogique ne fait que de s'ouvrir; c'est dans le rapport de l'année prochaine que les résultats vous en seront signalés par le secrétaire de l'Association.

Les séances du comité ayant été remplies cette année soit par les affaires courantes, soit par des lectures de mémoires destinés à l'*Annuaire*, soit par la préparation et le commencement de la discussion que je viens de rappeler, le rôle du secrétaire se borne aujourd'hui à vous entretenir des prix de l'Association et à vous donner la substance des rapports qui ont été présentés à la commission des prix (1) et dont elle a adopté les conclusions.

Mais d'abord, disons quelques mots des prix que l'Association décerne aux lauréats de nos concours généraux et de nos concours académiques. Cette année, en effet, nous avons repris, après une interruption forcée d'un an, la distribution de nos récompenses et de nos encouragements aux élèves qui ont obtenu des prix de version grecque, soit dans le concours général de Paris, soit dans trois des concours académiques de la province.

Les apprentis hellénistes qui ont ainsi été récompensés par l'Association sont les jeunes gens dont les noms suivent :

CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÉGES DE PARIS ET VERSAILLES.

FERNIQUE (Emmanuel-Marie), élève de rhétorique au collége Stanislas.

GAUCHER (Henri-Louis), élève de seconde au lycée Condorcet.

LÉVY (Lucien), élève de troisième au lycée Charlemagne.

(1) Cette commission était composée de MM. Brunet de Presle, Egger, Ernest Havet, Georges Perrot, Gidel, Albert Dumont, Foucart et de Queux de Saint-Hilaire.

CONCOURS ACADÉMIQUE.

PRAUD (Edmond), élève de troisième au lycée de Nantes (académie de Rennes).
VARDIN (Louis), élève de seconde au collége d'Argentan (académie de Caen).
DULIMBERT (Georges), élève de troisième au lycée de Nice (académie d'Aix).

Une importante modification a été apportée cette année au mode de distribution des récompenses que l'Association décerne, en son nom et au nom de M. Zographos, aux auteurs des ouvrages qui sont jugés les plus utiles au progrès des études grecques. Dans sa séance du 5 décembre 1872, le comité a décidé que, au lieu de demander aux auteurs la déclaration qu'ils présentent leurs ouvrages pour les récompenses de l'Association, le comité désignerait lui-même les livres qui lui paraîtraient devoir y prendre part, et qu'il les choisirait parmi ceux dont il aurait été fait hommage à l'Association dans le courant de l'année.

Ces sortes d'hommages ont été cette année assez nombreux (1); mais, par une heureuse rencontre de circonstan-

(1) Ouvrages offerts à l'Association pour l'encouragement des études grecques depuis la clôture du concours 1872 :

Blackie, *Colloquia græca ;* Vinet, *Amphiaraüs, Fragment d'une mythologie d'art ; Statuts des gymnases de Russie ;* Cyprianos, Τὰ ἀπόῤῥητα τοῦ Ἰσοκράτους; Cyprianos, *Traduction grecque de l'histoire de la littérature grecque d'O. Müller*, 2 vol. in-8°, Athènes, 1867-68; Egger, *Note sur un papyrus grec inédit* (extrait de la *Revue archéologique*); Hignard, *le Mythe d'Io;* Hignard, *Étude du grec dans l'éducation française ;* Albert Dumont, *la Population de l'Attique* (*Journal des savants*, décembre 1871); Heuzey, *Un Palais grec en Macédoine*, Paris, 1872, in-8° : Ἰακώβου Ῥίζου Ῥαγκάβη Βιργιλίου Αἰνεῒς μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ λατινικοῦ, 2 vol. gr. in-8°, C. P., 1869-1872 (offert par son fils M. Rangabé, ministre de Grèce); Νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα, nouveau fascicule ; Blachos (*Dictionnaire grec moderne-français* (ouvrage présenté au concours pour le prix ordinaire); Ὁ ἐν

ces, l'Association s'est trouvée plus que jamais en mesure de distribuer des récompenses. Le comité n'avait pas cru

'Αθήναις πρὸς διάδοσιν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων Σύλλογος. Ἔκθεσις τῶν πεπραγμένων ἀπὸ τῆς συστάσεως αὐτοῦ μέχρι τοῦδε (1869-1871), 148 pages in-8°, Athènes, 1872; A. Bressant, *Petite Chrestomathie, imitée de l'Elementarbuch de Jacobs*, Paris, Delalain, x-128 pages in-12, 2 exemplaires; Bernardaki, Περὶ πολυτελείας, C. P., 1872, 64 pages, grand in-8; *Documents relatifs à l'École des langues orientales vivantes*, Paris, 1872, Impr. Nationale, 56 pages in-4°; Koumanoudis, Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι, Athènes, 1871, λϐ'-460 pages, in-4°; Fr. Meunier, *De Homeri vita quæ sub Herodoti Halicarnassei nomine circumfertur Herodoto jucundissimo Musarum auctori eidemque historiæ parenti omnino abjudicanda*, thèse présentée à la Faculté des lettres; Paris, 1857, Durand, 53 pages, in-8°; *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, thèse, Paris, Durand, 1857, 208 pages, in-8°; Cougny, Προγυμνασμάτων παραδείγματα τέτταρα. *Premiers exercices oratoires. Quatre modèles tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Bourges et publiés pour la première fois avec une traduction française et des notes;* Paris, 1863, Durand, 79 pages, grand in-8°; d'Eichthal (G.), *la Sortie d'Égypte, d'après les récits combinés du Pentateuque et de Manéthon, son caractère et ses conséquences historiques, Fragment d'un ouvrage intitulé :* Annales mosaïques; Paris, 1850-1872, vi-79 pages, in-4°; Albert Dumont, *Inscriptions céramiques de Grèce, formant, dans les Archives des missions scientifiques et littéraires, le tome* vi *de la 2ᵉ série;* Paris, Impr. Nationale, 1871, in-8° de 515 pages, 14 planches; Ch.-Émile Ruelle, *Tableau chronologique des archontes éponymes d'Athènes* (Extrait de l'*Annuaire* de 1871); *Notice d'un manuscrit grec relatif à la musique qui a péri pendant le bombardement de Strasbourg* (extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, année 1871); Εὐθύμιος Καστόρχης, Περὶ τῆς ἀρχῆθεν κοινωνίας τῶν Ἑλλήνων πρὸς τοὺς Ἰτάλους; P. Condogiorgi, *Manuscrit d'une nouvelle grammaire grecque moderne;* Λοϐέρδης τὰ τραγούδια τῆς αὐγῆς, poésies, Londres, 1871, in-8°; Chassang, *Nouvelle Grammaire grecque, d'après les principes de la grammaire comparée*, Paris, Garnier frères, 1872, in-8° de 338 pages; Bailly, *Grammaire grecque élémentaire, rédigée d'après les plus récents travaux de philologie grecque et suivant les principes de la méthode comparative*, Paris, Durand et Pedone Lauriel, 1873, 1 vol. in-8° de 410 pages; Caillemer, 10ᵉ *Étude sur les antiquités juridiques d'Athènes;* Emmanuel des Essarts, l'*Hercule grec*, Paris, 1871, in-8° (offert par M. Rangabé); Ἑλληνικὸν

devoir, en 1872, décerner le prix de l'Association ; et, sur le prix Zographos, il n'avait été pris qu'une médaille de 500 francs, décernée, à titre d'encouragement, au travail de M. Politis, intitulé : Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, travail intéressant et distingué, mais qui ne forme pas encore un ouvrage complet. L'Association se trouvait ainsi en possession d'une réserve de 1500 francs qui, en s'ajoutant à la somme dont elle dispose annuellement et à la rente qu'elle tient de la fondation Zographos, formait un total de 3500 francs, que le comité a été heureux de pouvoir distribuer cette année.

Parmi les ouvrages qui nous ont été envoyés dans les anciennes conditions, c'est-à-dire qui ont été présentés en vue d'un concours, est un poëme de M. Antoniadis sur la Crète; il est intitulé : Κρητηῒς ἤτοι τῆς Κρήτης οἱ ὀρεινοί. Si je le mentionne ici, c'est pour que l'auteur ne croie pas que son œuvre ait été oubliée, et aussi pour avertir qu'un poëme, quel qu'en soit le mérite, n'est pas un travail qui puisse être récompensé par la Société pour l'encouragement des études

σχολαστήριον ἐν Παρισίοις, Κλειώ; Alb. de Rochas d'Aiglun, *Traité de fortification, d'attaque et de défense des places*, par Philon de Byzance, traduit pour la première fois en français, Paris, 1872, in-8° (Tanéra); Basiadis, *Discours intitulé :* Θρακικός; Georges Perrot, *Éloquence politique et judiciaire à Athènes ;* Const. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, Venise, 1873, tomes I et III, 2 vol. in-8°; Milsand, *les Études classiques et l'enseignement public ;* Paris, Germer Baillière, 1873, VIII-273 pages, in-12; Amédée Tardieu, *Traduction de la Géographie de Strabon*, tomes I et II, Paris, Hachette, 1867-1873, 2 vol. in-12 ; Boucherie, Ἑρμηνεύματα καὶ καθημερινὴ ὁμελία de Julius Pollux, Paris, Impr. Nationale, 1873, 1 vol. in-4° de 340 pages; Ἀντωνίου Ιω. Ἀντωνιάδου Κρητηῒς ἤτοι ὁ λακκιώτης δράκος καὶ τῆς Κρήτης οἱ ὀρεινοί, ἔπος, 1868, Athènes, 1 vol. in-8° de 374 pages; Δημητρίου Μαυροφρύδου Δοκίμιον ἱστορίας τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, ἐκδοθὲν μετὰ τὴν ἀναβίωσιν τοῦ συγγραφέως δαπάνῃ καὶ ἐπιστασίᾳ τῆς ἐφορίας τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς, 1871, Smyrne, 1 vol. in-8° de 693 pages; divers numéros de la Κλειώ; divers fascicules du Παρνασσός (Νεοελληνικὰ ἀνέκδοτα) et du Παρθενὼν, d'Athènes ; du Φιλολογικὸς Ἑλληνικὸς Σύλλογος, de Constantinople, etc.

grecques en France. Nous ne sommes pas et nous ne saurions être indifférents au talent littéraire; mais ce qui doit nous préoccuper avant tout, ce sont les services rendus à la philologie et à l'histoire dans leurs rapports avec la Grèce.

Pour récompenser de semblables services, la commission des prix n'a eu cette année que l'embarras du choix. Après mûre délibération, et non sans quelques regrets pour plus d'un ouvrage écarté, elle a fixé ses suffrages sur cinq livres éminemment propres à contribuer au progrès des études grecques. Ces suffrages ont été confirmés par l'adhésion unanime du comité.

En conséquence, l'Association décerne d'abord un prix de mille francs aux deux premiers volumes de la traduction de Strabon, par M. Amédée Tardieu, bibliothécaire de l'Institut. L'ouvrage n'est pas encore terminé, mais il est bien avancé : il suffira, pour l'achever, d'un troisième volume de traduction; et l'Association, en récompensant dès maintenant le travail de M. Tardieu, a l'intention de l'encourager à donner suite au projet qu'il annonce de compléter sa traduction par un commentaire géographique et historique sur Strabon. « C'est là, dit le rapporteur, M. Georges Perrot, une des entreprises scientifiques le mieux faites pour tenter aujourd'hui un érudit, après tant de voyages et d'explorations qui fourniraient en abondance des matériaux précieux. »

Du reste, le travail de M. Tardieu est déjà poussé assez loin pour qu'on en puisse juger le mérite, et pour que l'Association croie devoir lui décerner une des récompenses dont elle dispose. Voici en quels termes le rapport de M. Georges Perrot apprécie cette traduction :

« La plupart des traducteurs, de ceux mêmes qui se croient très-consciencieux et qui apportent un scrupule réel à ne rien épargner pour nous donner de leur auteur un calque élégant et fidèle, se contentent de prendre le texte le plus autorisé, et ils le rendent de leur mieux, sans chercher à contrôler la valeur des leçons admises par l'éditeur dont ils suivent la foi. M. Tardieu a compris tout autrement sa

tâche. Le texte de Strabon n'avait pu être établi, par les premiers éditeurs, que d'après des manuscrits dont le plus ancien ne remonte pas au-delà du onzième siècle, et ces manuscrits sont pleins d'interpolations, de lacunes et de fautes qu'a multipliées dans une proportion considérable la fréquence chez Strabon de noms propres rares, inconnus des copistes, qui les défiguraient de manière à les rendre méconnaissables. On devine tout ce que la critique a pu rendre de services à Strabon en comparant sa nomenclature à celle des autres géographes, aux formes que donnent les inscriptions, chaque jour plus nombreuses et mieux étudiées. Les traducteurs français du commencement de ce siècle, La Porte du Theil, Coray et Letronne, avaient déjà, Coray surtout, amélioré le texte dans bien des endroits; mais, depuis le moment où ils avaient achevé leur œuvre, que de secours nouveaux dans les corrections et restitutions de Groskurd, de Kramer et de Piccolos, dans les *Vindiciæ Strabonianæ* de Meineke et surtout dans ce riche *Index variæ lectionis* qui accompagne l'édition de M. Ch. Müller! Tous ces secours, M. Tardieu a tenu à en profiter; sa traduction suppose une révision complète du texte faite par lui, en vue de son travail, à l'aide de tout cet *apparatus* de variantes, de conjectures et de corrections. Dans des notes qu'il lui a fallu faire très-courtes, pour ne pas s'écarter du plan du recueil de traductions dont fait partie la sienne, mais qui sont nettes et judicieuses, toutes les fois qu'il s'écarte des précédents traducteurs et de la vulgate grecque, il indique pour quelles raisons il le fait, comment il constitue le texte et à qui appartient la leçon ou la correction qu'il y introduit. M. Tardieu se hasarde rarement à proposer quelque conjecture qui lui appartienne en propre; mais, dans la manière dont il combine les observations, les restitutions de ses prédécesseurs et dont il choisit, dans les endroits difficiles, entre les corrections proposées, il y a bien de la science et du tact. On peut dire que, dans cet ouvrage, M. Tardieu a fait œuvre d'éditeur autant que de traducteur. »

Deux autres médailles, de cinq cents francs chacune, sont

décernées par l'Association au livre de M. Boucherie, professeur au lycée de Montpellier, livre intitulé : Ἑρμηνεύματα καὶ καθημερινὴ ὁμιλία de Julius Pollux, et à la traduction que M. de Rochas d'Aiglun a donnée pour la première fois en français du *Traité de fortification* de Philon de Byzance.

Dans la dernière séance de la commission, le rapporteur, M. Ernest Havet, et M. Miller se sont inscrits en faux contre l'attribution que fait M. Boucherie des Ἑρμηνεύματα à Julius Pollux, et ils ont fait quelques réserves sur divers points de l'Introduction de l'éditeur. Mais ce n'en est pas moins une publication utile et digne d'éloges que celle de cet ouvrage, qui consiste en des listes de mots grecs accompagnés de la traduction en latin et classés sous divers chefs, comme on fait encore aujourd'hui dans les livres composés pour l'enseignement des langues étrangères : la religion, les fêtes, les parties du corps, les viandes, les habillements, etc.

Cet ouvrage est tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, et M. Boucherie a été autorisé à le publier dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques*. Il était entièrement inédit, mais offre quelques ressemblances avec un ouvrage publié à Bonn en 1832 par M. Böcking, d'après un manuscrit de Leyde, et sous le titre de : *Dosithei magistri interpretamentorum liber tertius.*

« Non-seulement, dit M. Ernest Havet, M. Boucherie rend un grand service en publiant ce texte inédit, mais il a rencontré dans cette publication des difficultés que son travail et son érudition ont surmontées. Au-dessous du texte arrêté par lui, il donne celui du manuscrit avec toutes les fautes qui le remplissent, et chacun pourra juger combien il était difficile à lire. M. Boucherie a dressé de plus un tableau méthodique fort intéressant des diverses espèces d'altérations que les mots grecs ont subies sous la plume du copiste.

« Les quatre glossaires composés par M. Boucherie, et qui forment la quatrième partie de son travail, comprennent : 1° les formes grecques nouvelles ; 2° les formes grec-

ques rares ou prises dans de nouvelles acceptions 3° les formes latines nouvelles ; 4° les formes latines rares ou prises dans de nouvelles acceptions. C'est là qu'on voit à quel point la lexicologie grecque et latine va être enrichie par la publication du manuscrit de Montpellier. »

La traduction donnée par M. de Rochas d'Aiglun du *Traité de fortification, d'attaque et de défense des places* composé par Philon de Byzance est une sorte de complément des plus utiles à la belle publication de M. Wescher sur la *Poliorcétique des Grecs*. A la suite de l'ouvrage de Philon de Byzance, M. de Rochas a donné la traduction d'autres traités spéciaux d'Ænéas, de l'Anonyme de Byzance, d'Héron de Constantinople et de la compilation anonyme sur la défense des places fortes. Dans un second volume, il se propose de montrer comment les anciens ont mis en pratique les préceptes donnés par leurs auteurs didactiques.

M. Miller commence le savant rapport qu'il a consacré au travail de M. de Rochas, par féliciter l'auteur d'avoir comblé une lacune qu'il avait lui-même signalée dans l'ouvrage publié précédemment sous ce titre par M. Wescher. M. Miller reconnaît que nous n'avons encore là qu'une traduction française de ce texte de Philon, devant lequel ont reculé les plus habiles. « Mais c'est déjà beaucoup, ajoute-t-il, et ce premier travail, sérieux et remarquable à plusieurs points de vue, sera un acheminement à une nouvelle constitution de ce texte difficile. » M. de Rochas n'est pas et ne se donne pas pour un helléniste de profession : certaines fautes, qu'on rencontre çà et là, trahissent une certaine inexpérience en fait de philologie; mais cette inexpérience même, loin de nuire à ce savant, augmente encore son mérite en ce sens qu'elle donne plus de prix aux efforts qu'il a dû faire pour s'identifier avec la pensée d'un écrivain qu'il ne pouvait aborder qu'avec le secours de la traduction *latine* des *Mathematici veteres*.

« Il ne faut pas croire, dit M. Miller, que cette traduction latine du recueil de Thévenot, si décriée, soit absolument sans valeur. Très-souvent elle reproduit exactement le sens

de la phrase grecque, et le traducteur n'a pas toujours raison de l'abandonner. » En général, cependant, M. de Rochas se tire d'affaire, grâce à sa parfaite connaissance de la matière. Sans doute son travail prête à plus d'une observation critique. Ainsi M. Miller voudrait qu'il eût suivi le texte avec plus de fidélité; qu'il eût cherché des correspondants parmi les mots de notre langue, et n'eût pas introduit des termes grecs comme *olques* (ὁλκάδες), *lembes* (λέμβοι), etc.; enfin qu'il reproduisît avec plus d'exactitude la dénomination des mesures, et qu'il ne mît pas, par exemple, des *palmes* pour des *spithames*, des *pieds* pour des *coudées :* « On comprend combien, dans un traité, des erreurs de mesure peuvent avoir d'importance. »

« Malgré toutes ces remarques de détail, dit encore M. Miller, l'ouvrage de M. de Rochas mérite de grands éloges. Il ne faut pas oublier qu'il s'est trouvé aux prises avec un texte excessivement corrompu, et pour la restitution duquel les ressources lui manquaient presque absolument. C'est un recueil aussi complet que possible d'ouvrages sur la *Poliorcétique des Grecs*. Le traducteur a joint à son travail des notes nombreuses et substantielles dans lesquelles il montre une lecture variée et une grande justesse d'observation. C'est un ouvrage qui mérite l'attention du monde savant. »

Aux trois récompenses décernées comme prix ordinaires de l'Association, il faut joindre celles que représente le *prix Zographos*. Un prix de mille francs est décerné à l'ouvrage de M. Koumanoudis, Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι; un prix de 500 francs aux nouveaux Ἀνέκδοτα que M. Sathas publie sous le titre de *Bibliotheca græca medii ævi*.

M. Koumanoudis n'en est pas à ses débuts comme épigraphiste : il a déjà fait ses preuves dans le Φιλίστωρ et dans les *Éphémérides archéologiques ;* les savants qui s'occupent d'études grecques n'ont pas non plus oublié ses *Conjecturæ in Rhetores græcos*. Mais ce que l'Association couronne aujourd'hui, c'est son dernier travail épigraphique. « Ce livre, dit le rapporteur, M. Albert Dumont, contient 3943 textes fu-

néraires. Le premier volume du *Corpus* ne donne pour l'Attique que 486 épitaphes. M. Rangabé, dans les *Antiquités helléniques*, en a réuni 1122, parmi lesquelles il a réédité plusieurs inscriptions du *Corpus* qui sont antérieures à la domination romaine. On voit que M. Koumanoudis ajoute 2800 textes environ à ceux que nous connaissions déjà par les collections les plus complètes.

« A peu près tous ceux de ces monuments qui sont conservés en Attique ont pu être retrouvés par l'auteur ; ils ont été revus par lui, souvent à plusieurs reprises. Chaque inscription est accompagnée des renseignements suivants : forme du monument, nature du marbre ou de la pierre, époque à laquelle le texte appartient, présence ou absence de bas-reliefs ; trace de couleur ; lieu où l'épitaphe a été trouvée, où elle est conservée aujourd'hui ; publications qui en ont été faites. On voit combien un pareil travail a dû demander de soin et de peine. M. Koumanoudis s'en est occupé durant vingt-six années. Il y a porté une exactitude, un sens critique qui peuvent nous inspirer toute confiance.

« Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance qu'a ce recueil pour l'étude de l'onomatologie athénienne. On y trouve une riche série de noms propres nouveaux que M. Koumanoudis du reste avait déjà communiqués en grande partie à M. Benseler pour la nouvelle édition du dictionnaire de Pape. — Les inscriptions métriques sont au nombre de près de 200 ; elles forment une véritable anthologie qui a le mérite d'être presque tout entière attique. Les épitaphes publiques, les listes des guerriers morts pour la patrie, intéressent l'histoire générale. Onze cent quarante inscriptions, qui portent les noms d'étrangers, nous fournissent les renseignements les plus précis que nous possédions sur les nationalités relatives des métèques et des marchands qui habitaient l'Attique ; elles nous permettent d'étudier les lois qui réglaient les alliances par mariages entre Athéniens et étrangers. Les épitaphes qui conservent les noms des dèmes de l'Attique éclairent l'histoire de ces dèmes. La section consacrée aux textes chrétiens, et qui renferme 81 monuments,

nous fait connaître, pour les origines du christianisme en Attique, un grand nombre de faits nouveaux, d'autant plus importants que les témoignages épars dans les écrivains de l'antiquité ne peuvent nous être le plus souvent que d'un faible secours.

« Tels sont quelques-uns des renseignements que nous devons à plusieurs parties de ce livre; mais l'ouvrage entier présente un intérêt général qui est de premier ordre. Il précise les règles et les habitudes auxquelles étaient soumises en Attique les inscriptions funéraires. Par le rapprochement seul des monuments, M. Koumanoudis a trouvé ces lois. C'est là pour la science un profit réel. En dehors de ces usages tout extérieurs, ces 3900 épitaphes nous aident à comprendre les idées que les Athéniens se faisaient de la mort et de l'existence de l'âme dans le tombeau.

« Une introduction étendue, qui est un véritable mémoire, expose ces questions. L'auteur y traite aussi un autre sujet que MM. Pervanoglou et Stéphani avaient abordé après Stackelberg : il étudie l'architecture des tombeaux. Ce mémoire, où l'auteur s'appuie sur un nombre d'exemples que personne n'avait réunis avant lui, a une valeur remarquable de nouveauté et de précision. Il restera longtemps classique pour les archéologues.

« L'ouvrage est neuf; il intéresse la philologie, l'archéologie, l'histoire politique et littéraire. L'auteur connaît les vraies méthodes et les applique avec la conscience la plus scrupuleuse. Nous ne saurions oublier non plus les textes inédits que nous donne tous les jours M. Koumanoudis, la libéralité avec laquelle il met son concours au service de quiconque en Europe étudie les choses grecques. Puisque nous avons dit notre opinion sur le mérite scientifique des Ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι, nous ajouterons que cet ouvrage a été entrepris par M. Koumanoudis dans un but patriotique et à ses frais. Il a voulu montrer par cet exemple aux Grecs qui habitent les provinces du royaume de la Turquie l'importance de l'épigraphie, en donner le goût, en indiquer la méthode. M. Koumanoudis, dans des travaux d'ordre très-divers, a

toujours professé pour l'Hellénisme la plus généreuse passion; il croit que la plus sûre manière de le servir est de le faire aimer, de l'honorer, de répandre en Grèce l'habitude des études sérieuses. Il est facile de voir dans tout ce qu'il écrit, et en particulier dans la préface de ce nouveau livre, que le caractère chez lui est à la hauteur de la science. La Société est heureuse quand des couronnes sont attribuées à des mérites aussi élevés, aussi complets; ils en sont dignes à tous égards. »

En commençant son Rapport sur la *Bibliotheca græca medii ævi* de M. Sathas, M. Miller rappelle les travaux des philologues qui ont réuni dans divers recueils les opuscules appartenant aux différents siècles de la littérature grecque et qui se trouvent disséminés dans un grand nombre de bibliothèques. Au premier rang il cite le cardinal Angelo Maï, dont les collections renferment de véritables découvertes littéraires (*Magna Collectio Vaticana*, *Classici Auctores*, *Spicilegium Romanum*, *Nova Patrum Bibliotheca*). Il signale ensuite les *Anecdota* des Villoison, des Bekker, des Bachmann, des Cramer, des Boissonade, etc., et exprime le vœu qu'on arrive à publier ainsi tout ce qui est antérieur à la prise de Constantinople. C'est une œuvre à laquelle M. Miller a travaillé lui-même avec autant de succès que d'ardeur, et, loin de se réserver ce travail avec un soin jaloux, il est le premier à y convier le zèle des philologues et des paléographes. « Dans les monastères grecs de l'Orient, dit-il, les manuscrits (et plusieurs sont uniques) tendent à disparaître tous les jours par suite des incendies ou de l'incurie des moines. On ne saurait donc accueillir avec trop de faveur les publications qui sauvent de la destruction les monuments littéraires de la Grèce, quels que soient d'ailleurs leur mérite et leur importance. Le mauvais comme le bon est utile à connaître. Il est de mode de dire et d'imprimer sans cesse : « La perte de tel auteur, de tel ouvrage, n'est rien moins que regrettable. » Nous ne partageons pas cette manière de voir. L'histoire littéraire d'une nation ne se compose pas uniquement de chefs-d'œuvre. Il faut faire la part des temps et des

lieux. Les écrivains subissent toujours l'influence de leur époque, et, par cela même, ils perdent bien souvent toute leur valeur aux yeux de la postérité. Rien n'est à dédaigner pour qui veut connaître à fond et tracer l'histoire de l'esprit humain, et particulièrement celui de la nation grecque.

« Le recueil d'*Anecdota* que publie en ce moment M. Sathas doit comprendre six volumes, dont le premier et le troisième seulement ont paru. Ce recueil intéresse le moyen âge de la Grèce sous le rapport de l'histoire politique et ecclésiastique et de la philologie. Il est dédié à M. G. Al. Mavrocordato, dont tout le monde connaît le généreux dévouement à l'avancement de la science hellénique, et dont la riche bibliothèque a fourni des matériaux précieux à la présente publication.

« Le premier volume est précédé d'une longue et savante introduction, où l'on trouve des biographies très-détaillées sur les écrivains dont quelque ouvrage y est publié.

« Nous indiquerons rapidement les opuscules inédits qui forment le premier volume.

« Vient d'abord un document très-important et d'un genre assez rare : c'est la constitution d'un monastère fondé par Michel Attaliote en 1077, dans le voisinage de Rhodosto; c'est le texte original et authentique de cette fondation, texte publié d'après un manuscrit du monastère du Saint-Sépulcre à Constantinople. Cette pièce contient des détails très-intéressants sur les biens et les revenus donnés par le fondateur, l'élection de l'Hégumène, le nombre des moines, leur nourriture, la justice, les paroissiens, les receveurs des contributions, etc. Puis viennent l'inventaire des objets sacrés, avec l'indication des tableaux, des portraits sur métal et sur bois, des croix d'or et d'argent, et le catalogue des manuscrits...... Nous signalerons, dans l'inventaire, une grande quantité de termes inconnus qui concernent la matière, la forme et l'ornementation des objets indiqués. Il est regrettable que l'éditeur n'en ait pas donné l'explication, ce qui lui eût été certainement très-facile. Les usages du culte

chez les chrétiens grecs se sont conservés jusqu'à nos jours, et on retrouve dans les trésors des églises des antiquités qui remontent jusqu'à l'époque de Michel Attaliote et même souvent beaucoup plus haut. La tradition a dû respecter, sauf de légères modifications, le vocabulaire qui concerne cette partie de l'art.

« Nous trouvons ensuite sept discours (discours publiés d'après un manuscrit de Venise) de Nicétas Choniate sur Isaac l'Ange, Alexis Comnène et Théodore Lascaris. Cet écrivain, comme on sait, était extrêmement recherché et par cela même souvent obscur, et il se laissait entraîner à une fausse éloquence qui dépare les meilleurs ouvrages de la même époque. Les discours publiés par M. C. Sathas offrent des renseignements précieux pour l'histoire.

« Puis viennent deux ouvrages d'un autre savant grec, mais plus moderne, puisqu'il vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il s'agit de Théodore Métochite. Le premier de ces ouvrages est intitulé Νικαεύς. C'est un éloge de Nicée, où on lit des détails très-intéressants sur la situation, les monuments et les embellissements de cette ville célèbre.

« L'autre porte pour titre Πρεσβευτικός. On sait qu'Andronic Paléologue, désirant contracter une alliance avec Vrâc, le crale de Servie, lui fit offrir en mariage sa propre fille Simonide, malgré la disproportion d'âge : elle était à peine sortie de l'enfance. Théodore Métochite fut chargé de cette négociation en 1298. Il la raconte dans les plus grands détails, en relatant son voyage et ce qui lui arriva à la cour du crale.

« Ces deux opuscules proviennent d'un manuscrit de la bibliothèque de Vienne.

« Les contemporains font un grand éloge de Théodore Métochite qui a composé beaucoup d'ouvrages divers. Plusieurs sont encore inédits ; nous citerons entre autres le recueil de ses poésies, qui sont conservées dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris. Deux de ces poëmes traitent précisément de ses écrits et sont adressés l'un à Nicéphore Grégoras et l'autre à Nicéphore Xanthopule. Malheu-

reusement Théodore, assez bon écrivain en prose, est un poëte détestable. Il est impossible de rencontrer des vers plus rocailleux que les siens et plus contraires aux simples règles prosodiques. Il abuse de l'élision d'une manière fatigante. Lorsqu'une syllabe brève de sa nature le gêne, il la transforme en une longue par l'insertion d'une voyelle. Ainsi il dira σουφὸς et φιλοσουφία, εἱρασταὶ pour ἐρασταὶ, etc. J'ai essayé plusieurs fois d'aborder la lecture de ce recueil de poésies, mais j'ai dû y renoncer. On y trouverait probablement des renseignements précieux sur ce qui le concerne.

« Nous citerons encore, comme ayant contribué à former le premier volume du recueil de M. Sathas, une monodie sur Jean Paléologue par Théodore Potakios, écrivain dont on ne sait rien, des chrysobulles des Andronics Paléologue et d'Étienne, crale de Servie, une chronique d'Hiérax sur l'histoire turque en vers politiques de quinze syllabes, et divers catalogues de plusieurs bibliothèques du mont Athos. Parmi les manuscrits indiqués, nous voyons figurer un Athénée le mécanicien. Comme dans les recherches que j'ai faites moi-même dans les couvents du mont Athos, je n'ai rencontré aucune copie de cet écrivain, j'ai tout lieu de croire que le manuscrit en question n'est autre que le beau volume du dixième siècle, rapporté d'Orient par Mynas et d'après lequel a été publiée la *Poliorcétique* de M. Wescher.

« Le premier volume se termine par le catalogue des manuscrits du monastère du Saint-Sépulcre à Constantinople par ordre alphabétique des noms d'auteurs.

« Si maintenant nous ouvrons le troisième voulume, nous sommes singulièrement surpris en rapprochant les ouvrages qui y sont compris du titre général du recueil, *Bibliotheca græca medii ævi*. Il est en effet difficile de se rendre compte du motif qui ici a dirigé le choix de l'éditeur. Aucun de ces ouvrages n'appartient au moyen âge. Que les Grecs prolongent cette époque un peu au-delà de la prise de Constantinople, nous le concédons volontiers ; mais nous admettons

difficilement qu'ils la fassent descendre jusqu'au commencement de ce siècle.

« En terminant, nous adresserons quelques conseils au savant éditeur. Nous comprenons très-bien qu'il ne puisse pas toujours collationner les ouvrages qu'il publie, mais nous regrettons qu'il ne fasse pas ce petit travail supplémentaire lorsque l'occasion lui en est offerte. La correction de son texte y gagnerait certainement. Cette réflexion nous a été suggérée par l'examen de quelques-uns des discours de Nicétas Choniate qui proviennent d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc. Nous y avons remarqué certaines erreurs qui tiennent plutôt à un manque d'attention qu'à une inexpérience paléographique. Ces erreurs n'auraient évidemment pas résisté à une collation attentive du manuscrit, collation bien facile, puisque le recueil s'imprime à Venise.

« Nous recommanderons aussi à M. Sathas d'adopter l'usage des alinéas. Trente et quarante pages de suite sans un seul repos, c'est bien fatigant pour le lecteur. Pourquoi aussi ne jamais mettre d'esprit sur le ρ minuscule quand cette lettre commence un mot? C'est tout à fait contraire à l'usage paléographique. L'imprimerie vénitienne ne posséderait-elle pas ce signe typographique? »

Le secrétaire n'est que l'interprète de la commission en ajoutant aux observations qui sont adressées avec tant d'autorité à M. Sathas par M. Miller, le conseil d'explorer surtout les bibliothèques de l'Orient, particulièrement celles des couvents grecs, où il aura plus facilement accès que les hommes de l'Occident; ceux-ci de leur côté exerceront surtout leur zèle et leur activité dans les bibliothèques de l'Europe occidentale. De cette façon, il n'y aura aucun effort perdu pour la science.

En décernant ces deux médailles à MM. Koumanoudis et Sathas, la commission est heureuse de se souvenir que M. Sathas a déjà été un des lauréats de l'Association, et d'ajouter un rappel de médaille en faveur du quatrième volume de l'*Histoire de la nation hellénique* de M. Paparri-

gopoulos, dont nous avons couronné les trois premiers volumes en 1871.

La Commission se fait un devoir d'y joindre un hommage tout particulier pour un ouvrage longtemps inédit et qui vient d'être publié après la mort de son auteur, le regrettable M. Mavrophrydis. Sous le titre de Δοκίμιον ἱστορίας τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, et dans un volume de 700 pages in-8° fort compactes, c'est tout un traité sur la langue grecque considérée dans son développement historique depuis l'époque des Ptolémées jusqu'à nos jours.

On le voit, quel qu'ait été cette année le nombre des récompenses distribuées par l'Association, celui des livres qui en étaient dignes a été plus grand encore. L'année a été bonne pour l'Association : car les séances du Comité ont été remplies par des discussions intéressantes, les pages de notre Annuaire sont toujours largement ouvertes aux travaux des hellénistes français, et nous avons été assez heureux pour récompenser par nos médailles plusieurs ouvrages d'un incontestable mérite. S'il est une société qui vive et qui aille à son but, c'est assurément la nôtre : car, depuis qu'elle existe, chaque année a été marquée pour elle par quelque encouragement aux études grecques et aux savants qui s'y sont voués.

RAPPORT

DE

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE.

Comptes de 1872 et budget de 1873.

Recettes de 1872.

En caisse au 31 décembre 1871		2,561 fr.	42
Produit des cotisations :			
7 versements de souscripteurs-donateurs.	700 fr.		
Don annuel de l'université d'Athènes....	400		
Cotisations ordinaires de 1872	5,510		
Total	6,610		
Cotisations arriérées de 1871	780		
d° anticipées de 1873	10		
Total des cotisations en 1872		7,400 fr.	»
Solde chez Hachette et Cie au 1er mars 1872		12	»
d° chez Durand et Pedone-Lauriel (1871 et 1872).		278	»
Arrérages de 8 obligations nominatives du Midi	120		
d° de 7 d° (semestre)	52 50		
d° de 60 obligations de nominatives l'Ouest	900	1,987	50
d° de 61 d°	915		
Divers		11	95
Total des recettes		12,250	87

Observations.

On voit qu'une somme de 780 fr. a été recouvrée sur l'arriéré de 1871, et l'on peut espérer un résultat semblable pour l'arriéré

de 1872; le montant total des cotisations ordinaires de cette année, arrêté ci-dessus à 5,510 fr., pourra dans ce cas s'élever à plus de 6,000 fr.

Dépenses de 1872.

Impression de l'Annuaire..........................		4,072 fr.	70
Impressions diverses..........................		153	35
Frais de gravures des planches annexées..........		900	»
Frais d'impression desdites planches..............		261	30
		5,387	35
Prix Zographos pour 1871 :			
Pour moitié à M. Valettas...............	500		
Pour moitié à M. Sathas...............	500	1,500	»
Prix Zographos pour 1872 :			
Allocation à M. Politis..................	500		
Compte du Secrétaire :			
Frais d'envoi et de distribution de l'Annuaire.	546 40		
Frais divers..........................	163 50	742	»
Achat de livres......................	32 10		
Frais de trésorerie, encaissement des cotisations, etc...		196	52
Services à l'École des Beaux-Arts................		127	»
Frais de mobilier et installation.................		69	»
Prix pour les Colléges..........................		247	»
Total des dépenses diverses..............		8,268	87
Achat de 7 obligations du Midi..................		2,061	35
En caisse au 31 décembre 1872..................		1,920	65
Somme égale à la recette...............		12,250	87

Observations.

Les frais d'impression de l'Annuaire et les dépenses courantes en 1872 (sans l'allocation pour les prix), s'élevaient à 3,817 fr.

Ces mêmes articles, en 1873, accrus des frais de gravure de la coupe de Cœré, s'élèvent à 6,768 fr. 87 c.

C'est une augmentation de plus des trois quarts, mais

qui s'explique par l'accroissement de l'Annuaire de 22 à 34 feuilles, par l'addition de planches gravées, qui à elles seules ont entraîné une dépense de près de 1,200 fr. Les frais de distribution de l'Annuaire augmentent d'ailleurs avec son volume.

A la somme de 247 fr., pour prix aux Lycées, il faut joindre pour mémoire le montant des factures, non présentées au 31 décembre, de MM. Didier et Cie et Firmin Didot frères, fils et Cie.

Nous recommandons aux auteurs qui concourent à la rédaction de l'Annuaire la révision soigneuse de leurs manuscrits, de manière à diminuer autant que possible les frais de correction.

L'Association n'a point décerné cette année son prix ordinaire de 1000 fr., et, sur le prix Zographos, elle a seulement accordé à l'un des concurrents une allocation de 500 fr.. Il y a donc eu de ce chef une réduction de 1,500 fr. sur le budget de l'année. Par contre, il s'est trouvé chargé d'une somme de 1,000 fr. payée cette année pour le prix Zographos de l'exercice 1871.

Notre réserve s'est augmentée d'une somme de 2,061 fr. 35 c., représentée par 7 obligations du Midi.

L'actif de la Société se composait au 31 décembre 1872 de :

60 obligations nominatives, du chemin de l'Ouest, ayant coûté	20,263 fr.	79
15 obligations du chemin du Midi, nominatives	4,424	90
En caisse au 31 décembre 1872	1,920	»
Ensemble	26,608 fr.	69

A ce chiffre il faut joindre pour mémoire la valeur des donations d'ouvrages faites à la Société par Messieurs de Marcellus et Nicolaïdès.

Le fonds Zographos est représenté par 61 obligations du

chemin de l'Ouest, nominatives, ayant coûté 20,065 fr. 05 c.

Au passif nous avons à porter une somme de 500 fr., pour la portion du prix Zographos, qui n'a pas reçu d'emploi en 1872.

Budget de 1873.

Recettes.

Revenus fixes :		
Arrérages de 60 obligations de l'Ouest, impôt déduit.	873 fr.	16
d° de 15 obligations du Midi, impôt déduit	218	10
d° de 61 obligations de l'Ouest, fonds Zographos, impôt déduit...........	887	30
	1,978	56
Montant total des cotisations évalué au minimum de.	5,000	»
En caisse au 31 décembre 1872	1,920	65
Total de nos ressources pour 1873....	8,899	21

Dépenses.

Pour les frais de publication de l'Annuaire et dépenses courantes, nous prendrons le chiffre de l'année 1871, que l'on peut considérer comme une année normale, soit environ....	3,400 fr.	»
A cette somme, il faut joindre le traitement de l'Agent-bibliothécaire nouvellement créé, soit......	600	»
Et un crédit éventuel pour une publication archéologique.......................................	1,000	»
Ensemble................	5,000	»
Prix de la Société..........................	1,000	»
Prix Zographos............................	1,000	»
Total..................	7,000	»

Quelques personnes ont exprimé l'opinion que la somme, habituellement consacrée au prix de l'association et qui n'a pas reçu d'emploi en 1872, devrait servir cette année aux frais d'un deuxième prix, si la Société avait devant elle quel-

que travail qui lui parût mériter cette récompense. Si cette proposition était acceptée, le devis des dépenses pour 1873 devrait être accru de 1000 fr. et porté au total de 8000 fr. Mais, dans ce cas même, on peut espérer que la somme des dépenses resterait encore inférieure à celle des recettes.

Les Membres de la commission administrative,
Émile Pépin Lehalleur.
Ch. Jourdain.
F. Deltour.
R. Dareste.

Le trésorier,
Gustave d'Eichthal.

POÈMES D'HÉSIODE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. PATIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

II [1].

LE BOUCLIER D'HERCULE.

.... Telle encore, quittant la maison de son père, la terre de sa patrie, suivit à Thèbes Amphitryon, ce valeureux guerrier, Alcmène, cette fille du belliqueux roi Électryon. Elle surpassait tout son sexe par la beauté de son visage et la majesté de sa taille; pour la prudence, nulle ne lui en eût disputé le prix, de toutes les filles que de mortelles

(1) Voyez la traduction de la *Théogonie* dans l'Annuaire de 1872, p. 217. Cet ouvrage intéressant particulièrement la science mythologique, le traducteur avait jugé indispensable de conserver scrupuleusement aux noms des dieux et des héros leur forme grecque. Il ne lui a pas paru qu'il y eût une égale nécessité de le faire, contrairement à l'usage reçu, en traduisant les autres poëmes d'Hésiode, d'un intéré seulement épique et didactique.

compagnes ont données à des mortels; de sa tête, de ses noires paupières, rayonnait un charme semblable à celui de la belle Aphrodite; et toutefois, au fond de son cœur, elle honorait son époux plus que jamais n'honora le sien aucune femme. Il lui avait ravi son généreux père, frappé par lui dans un mouvement de colère, pour des troupeaux; et, forcé de fuir sa terre natale, il était venu à Thèbes en suppliant, implorer la pitié des descendants de Cadmus, qui portent le bouclier. Il y trouva un asile et y habitait avec sa noble épouse, mais sans jouir encore de son doux commerce; il ne devait point être reçu dans la couche de la charmante fille d'Électryon qu'il n'eût vengé le trépas de ses frères magnanimes, et porté la flamme dans les bourgades des héros Taphiens et Téléboens. C'était là sa promesse, dont les dieux avaient été témoins. Craignant donc leur courroux, il s'empressa de mettre à fin la grande œuvre que lui imposait un devoir sacré. Avec lui marchaient, avides de guerre et de combats, les Béotiens, guidant des chars rapides et montrant au-dessus de leurs boucliers un visage qui respirait une fureur belliqueuse, les Locriens, ardents à combattre de près, les Phocéens au grand cœur. A la tête de ces peuples marchait, fier de les commander, le brave fils d'Alcée. Cependant le père des dieux et des hommes tramait en son esprit le dessein de se donner un fils, et aux immortels comme aux humains un protecteur puissant. Il quitte donc l'Olympe pendant la nuit, cherchant en lui-même par quelle ruse il s'assurera la possession de la beauté qu'il désire. Bientôt il est sur le Typhaonius, d'où il s'élance au sommet du Phicius, et là il se repose, pensant à son œuvre divine. La même nuit, dans la couche et parmi les caresses de la fille d'Électryon, il l'eut accomplie. La même nuit, le vaillant, l'illustre héros Amphitryon, ayant achevé son entreprise, fut de retour, et, sans prendre le temps de visiter ses serviteurs et ses bergers, entra d'abord au lit de son épouse, tant était vif le désir qui pressait ce pasteur des peuples. Comme un homme joyeux d'échapper aux longs ennuis d'une maladie cruelle, aux chaînes d'un dur escla-

vage, Amphitryon, quitte enfin de sa pénible tâche, rentrait dans sa maison avec joie et bonheur. Toute la nuit il reposa près de son épouse, et jouit avec elle des dons de la belle Aphrodite. De ce double commerce avec un dieu et l'un des premiers parmi les mortels, Alcmène devint mère dans Thèbes, dans la ville aux sept portes, de deux fils bien peu semblables entre eux quoique frères, de natures bien inégales : du fort, du redoutable Hercule, engendré par Jupiter qui assemble les nuages, d'Iphiclée, issu du belliqueux Amphitryon, postérité diverse, comme devaient être le rejeton d'un homme, d'un mortel, et celui du fils de Saturne, qui commande à tous les dieux.

Ce héros, après bien d'autres exploits, tua encore Cycnus, fils de Mars, au cœur magnanime. Il le rencontra dans le bois sacré d'Apollon, du dieu qui lance au loin ses traits, son belliqueux père près de lui, tous deux brillants sous leurs armes de l'éclat de la flamme et montés sur le même char. Leurs coursiers frappaient à pas précipités la terre; du pied de leurs coursiers comme des roues de leur char s'élevait autour d'eux une poussière épaisse ; leur char roulait à grand bruit emporté par leurs coursiers; ils volaient, et Cycnus se réjouissait, dans l'espoir d'immoler de son glaive d'airain le vaillant fils de Jupiter, avec son écuyer, et de les dépouiller l'un et l'autre de leurs magnifiques armes. Mais ses vœux ne furent point entendus de Phébus Apollon, qui anima contre lui le courage d'Hercule. Tout le bois, l'autel même d'Apollon, du maître de Pégase, était comme éclairé par les armes de Mars, par sa splendeur divine, par le feu qui luisait dans ses yeux. Qui eût osé, simple mortel, s'avancer contre lui, hormis Hercule et l'illustre Iolas? Mais grande était la force d'Hercule, invincibles étaient les bras qui descendaient de ses épaules sur son corps vigoureux.

Hercule s'adresse en ces mots au conducteur de son char, à Iolas :

« Noble héros, Iolas, toi que je chéris le plus de tous les mortels, sans doute Amphitryon s'était rendu gravement coupable envers les bienheureux habitants de l'Olympe, lors-

que, pour des bœufs au large front, meurtrier d'Électryon, il lui fallut quitter la forte ville de Tirynthe et chercher un asile dans les remparts dont Thèbes se couronne. Il vint près de Créon et d'Hénioché au long voile, qui l'accueillirent, lui prodiguèrent tout ce que l'on doit aux suppliants, s'attachèrent à lui du fond du cœur. Près d'eux, il vécut dans la splendeur avec la charmante fille d'Électryon, son épouse; et bientôt, les temps étant accomplis, nous vîmes le jour, ton père et moi, divers d'esprit comme de corps. Pour lui, Jupiter égara ses pensées; il abandonna sa maison, ses parents, pour aller servir le criminel Eurysthée, malheureux qui plus tard eut à gémir sur sa faute, mais en vain : elle est irréparable. Quant à moi, le destin m'a imposé de durs travaux. O mon ami ! hâte-toi de saisir les rênes brillantes, le cœur plein de confiance, et pousse en avant le char rapide et les agiles coursiers, sans t'inquiéter du vain bruit de l'homicide Mars, qui maintenant trouble de ses cris furieux le bois sacré de Phébus Apollon, du dieu aux traits inévitables. S'il est redoutable dans les combats, bientôt, crois-moi, je l'en aurai rassasié. »

Le noble Iolas lui répond :

« Ami révéré, il faut que ta tête soit bien chère au père des dieux et des hommes, à Neptune qui règne sur les murs de Thèbes et les protége, puisqu'ils amènent entre tes mains, pour te combler de gloire, un mortel si grand et si fort. Allons, revêts tes armes; poussons au plus vite notre char contre le char de Mars, et que la lutte s'engage! Car ce dieu ne fera point trembler le fils de Jupiter ni le fils d'Iphiclée. Il fuira bien plutôt devant les rejetons d'Alcée, déjà près de lui, brûlants de commencer le combat, qui leur plaît mieux qu'un festin. »

Il dit. Hercule sourit, car ces paroles plaisent à son cœur. « Iolas, reprend-il, nourrisson de Jupiter, nous ne sommes pas loin de la rude épreuve. Toi, qui toujours t'es montré brave, voici le moment de guider encore où il sera besoin notre grand Arion à la noire crinière, et de me prêter assistance selon tes forces. »

Ayant ainsi parlé, il enferme ses jambes dans des bottines d'un métal brillant, magnifique don de Vulcain; sa poitrine, dans une cuirasse d'or habilement travaillée, que lui donna la fille de Jupiter, Pallas, lorsqu'il dut pour la première fois s'élancer aux tristes combats. Il suspend à ses épaules, guerrier redoutable, le fer protecteur. Il rejette sur son dos, loin de sa poitrine que presse la courroie, un carquois profond, tout rempli de flèches terribles qui portent le muet trépas avec elles. Leur pointe homicide est humectée de larmes: longues, effilées, polies au milieu, elles sont revêtues à leur autre extrémité des plumes d'un aigle noir. Le héros saisit ensuite une forte lance armée d'airain, et se couvre d'un casque du fer le plus dur, ciselé avec art, qui s'ajuste à ses tempes et doit garantir sa tête divine.

Enfin il prend ce bouclier éclatant, impénétrable, qu'aucun trait n'eût percé, n'eût rompu, arme merveilleuse à voir. Partout à sa surface brillait le gypse, l'ivoire, l'ambre, et resplendissait l'or; de longues lames d'un acier azuré en formaient l'épaisseur. Au milieu était l'effrayante, l'ineffable image d'un dragon, jetant en arrière des regards enflammés, et la gueule toute remplie de dents blanches, cruelles, menaçantes. Au-dessus de son front terrible volait la Discorde, soufflant le feu de la guerre, affreuse divinité dont l'aspect ôtait le sens et le courage aux mortels assez audacieux pour oser se mesurer avec le fils de Jupiter : aussi leurs âmes sont-elles descendues dans la demeure souterraine de Pluton, tandis que leurs os, dépouillés, desséchés par les rayons dévorants du soleil, se consument sur la terre. Là encore étaient représentées et l'Attaque et la Défense, une mutuelle poursuite; là s'échauffaient la Mêlée et le Carnage; là s'emportaient la Fureur et le Tumulte; l'implacable Parque y saisissait à la fois trois mortels, l'un récemment blessé, l'autre encore sans blessure, un troisième déjà mort et qu'elle traînait par les pieds à travers le combat, monstre au manteau rougi de sang humain, aux regards farouches, aux cris furieux.

Il y avait douze têtes de serpents, dont l'horreur ne se

peut rendre, et qui épouvantaient ceux des mortels assez audacieux pour oser se mesurer avec le fils de Jupiter. Leurs dents s'entre-choquaient à grand bruit quand le héros combattait. Ces figures merveilleuses étaient comme enflammées. On distinguait des taches sur le corps des terribles dragons; leur dos était azuré, noire était leur gueule.

Il y avait des troupes de sangliers et de lions se mesurant du regard, furieux, animés d'une ardeur belliqueuse; ils s'avançaient comme par bataillons; nulle des deux troupes ne semblait craindre; c'étaient partout des cols hérissés; déjà étaient tombés ici un grand lion et auprès deux sangliers, tous privés de vie, leur sang noir dégouttant sur la terre, mais les derniers couchés la tête pendante sous les ongles de leurs terribles ennemis; cependant ils n'en paraissaient, et sangliers sauvages et farouches lions, que plus animés, plus ardents à combattre.

Il y avait le combat des Lapithes belliqueux, et Cénée leur roi, et Dryas, et Pirithoüs, et Hopleus, et Exodius, et Phalérus, et Prolochus, Mopsus, fils d'Ampyx, né sur les bords du Titarèse, élève de Mars, Thésée, fils d'Égée, semblable aux immortels, tous en argent, le corps revêtu d'armes d'or. Contre eux se rassemblaient en foule les Centaures, le grand Pétræus, l'augure Asbolus, et Arctus, et Hurius, et Mimas aux cheveux noirs, et les deux fils de Peucée, Périmède et Dryalus, tous de même en argent, les mains armées de massues d'or. Les uns et les autres semblaient s'élancer, comme s'ils eussent été vivants, et combattre de près avec la lance et la massue.

Là aussi se voyaient, en or, les chevaux rapides du terrible dieu de la guerre; là se voyait Mars lui-même, le ravisseur, l'homicide Mars, la lance à la main, animant de la voix une troupe guerrière, semblant déjà se baigner dans le sang, emporter les dépouilles des vaincus, debout sur son char, et près de lui la Terreur et l'Effroi, ardents à se jeter à sa suite au milieu du combat. Là était la belliqueuse fille de Jupiter, Tritogénie. On eût cru la voir elle-même, empressée de prendre part à l'action, une lance à la main, un

casque d'or sur la tête, l'égide attachée à ses épaules, se précipiter dans l'affreuse mêlée.

C'était encore le chœur sacré des immortels, et au milieu, touchant harmonieusement sa lyre d'or, le fils de Jupiter et de Latone. C'était l'Olympe, sainte demeure des dieux avec leur resplendissante assemblée; c'étaient les Muses qui chantaient, et dont on eût cru entendre les doux accents.

On y voyait représenté, en étain de la veine la plus pure, un port d'un facile accès, qui s'arrondissait sur les bords de la vaste mer, et que semblaient emplir ses flots. Des troupes de dauphins y couraient çà et là, cherchant leur proie et semblant nager. Deux d'entre eux, tout brillants d'argent, poursuivaient en soufflant les muets poissons. Au-dessous s'agitaient ceux-ci, figurés en airain, tandis que sur le rivage se tenait un pêcheur dans l'attente, son filet à la main, prêt à le jeter.

On y voyait le fils de Danaé à la belle chevelure, le cavalier céleste, Persée. Ses pieds ne touchaient point au bouclier; il en était tout proche, sans s'y appuyer, effort d'un art merveilleux! Ainsi l'avait fait l'illustre Vulcain, tout en or. A ses talons étaient ses brodequins ailés; de ses épaules pendait à un noir baudrier son épée d'airain; il volait rapide comme la pensée. Son dos disparaissait tout entier sous la tête d'un être monstrueux, de la Gorgone, dépouille hideuse, qu'il portait enfermée dans un réseau du plus beau travail, à mailles d'argent, à franges d'or. Sur le front du héros était le sinistre casque de Pluton et ses épaisses ténèbres. Tremblant et fugitif, il se hâtait, car à sa suite se précipitaient les redoutables, les horribles Gorgones, impatientes de le saisir. Sous leurs pieds le pâle acier du bouclier semblait résonner d'un son aigu et plaintif. A leur ceinture pendaient deux serpents, dressant la tête, dardant la langue, aiguisant des dents furieuses et lançant d'affreux regards.

Au-dessus des Gorgones se mouvait une vaste scène de terreur. C'étaient des hommes qui combattaient en ennemis, les armes à la main, les uns pour protéger leur ville avec

leurs parents, les autres dans l'ardent désir de la saccager. Beaucoup étaient tombés; un plus grand nombre luttaient encore. Les femmes, au haut des tours, représentées en airain, poussaient des cris, se déchiraient les joues, figures vivantes, prodige de Vulcain. Les vieillards, parvenus au terme de la vie, se pressaient hors des portes, les mains élevées vers les dieux et les implorant pour le salut de leurs fils. Ceux-ci cependant s'acharnaient au combat, et derrière eux de sombres divinités (les Kères), dont les dents blanches s'entre-choquaient à grand bruit, dont les yeux brillaient de fureur, terribles, sanglantes, inabordables, se disputaient les guerriers tombant sur la poussière. Toutes voulaient s'abreuver du sang noir, et, quelle que fût la proie qui d'abord tombât entre leurs mains, un mort ou un blessé, elles enfonçaient dans ses chairs leurs ongles énormes. L'âme descendait chez Pluton, dans le froid Tartare. Pour le corps, lorsqu'elles s'étaient rassasiées de son sang, elles le rejetaient derrière elles et s'enfonçaient de nouveau dans la mêlée et le carnage. Près d'elles se tenaient Clotho, Lachésis, et, ne leur cédant point, Atropos, la puissante divinité, la première entre ses sœurs par le rang comme par l'âge. Toutes trois se livraient pour la dépouille d'un seul mortel un furieux combat; elles se lançaient des regards menaçants, s'attaquaient avec colère et des mains et des ongles.

Non loin se voyait la misérable, la désolante image de la Tristesse, pâle, maigre, consumée par la faim, les genoux gonflés, de longs ongles dépassant ses mains, une affreuse humeur coulant de ses narines, le sang dégouttant de ses joues sur la terre; elle était là, à l'écart, farouche, grinçant des dents, les épaules couvertes de poussière, tout humide de larmes.

Près de là s'élevait une ville, flanquée de grosses tours, et que fermaient, s'ajustant à leurs linteaux, sept portes d'or. Les habitants s'y livraient joyeusement aux jeux et à la danse. On y voyait sur un char une jeune vierge que sa famille menait à son époux; tandis qu'à l'entour s'élevait le

chant d'hyménée, et que brûlaient d'éclatants flambeaux dans la main des esclaves : en avant marchaient des femmes, dans la fleur de la beauté, et derrière des troupes d'hommes dansant : les premières, qu'accompagnait la flûte sonore, faisaient sortir de leur bouche délicate un chant dont résonnait l'écho ; les autres formaient, aux accords de la lyre, d'aimables chœurs. Plus loin, quittant la table du festin, de jeunes convives se mettaient en marche au son de la flûte, les uns se livrant au plaisir du chant et de la danse, les autres folâtrant ensemble ; ce n'étaient que groupes joyeux sous la conduite de joueurs de flûte, et par toute la ville fêtes, chœurs et jeux. Hors des murs, on voyait des cavaliers courir, des laboureurs fendre le sein de la terre, leur tunique retroussée. Il y avait là un vaste champ, tout couvert de moissons : on coupait avec le tranchant de la faucille les blés mûrs, qui pliaient sous le poids des épis, riche présent de Cérès ; on les liait en javelles ; on aplanissait l'aire. Ailleurs, c'étaient des vendangeurs, armés de la serpe et récoltant les raisins ; d'autres qui emportaient des charges de grappes blanches et noires, recueillies dans une grande vigne, aux pampres épais, aux vrilles brillantes, ciselées en argent : un certain nombre était occupé à remplir les corbeilles, et près d'eux s'alignaient des ceps en or, œuvre admirable de l'industrieux Vulcain, que soutenaient des échalas d'argent, où s'agitait un feuillage du même métal, desquels pendaient d'énormes grappes de raisin noir : il y en avait qui foulaient la vendange ; il y en avait qui remplissaient les outres. Quelques-uns s'exerçaient au pugilat et à la lutte. Des chasseurs poursuivaient le lièvre agile, menant devant eux deux chiens, aux dents acérées, empressés d'atteindre leur proie comme celle-ci de les fuir. Des écuyers se disputaient avec ardeur le prix de la course. Des conducteurs de chars poussaient leurs chevaux rapides et rendaient les rênes. Les chars semblaient bondir et voler ; on eût cru entendre le bruit des roues. Pour ces rivaux point de relâche, car il s'agissait d'une victoire difficile et jusqu'à la fin incertaine. Un prix éclatant leur était proposé

et frappait les yeux dans la lice même : c'était un trépied d'or, ouvrage de l'industrieux Vulcain.

Autour du bouclier, et embrassant tous ces tableaux divers, coulait à pleins bords l'Océan. On y voyait des cygnes, au vol élevé, poussant de grands cris et nageant en troupes à la surface des eaux. Près d'eux se jouaient des poissons d'un travail merveilleux, même aux yeux du maître de la foudre, par les ordres duquel Vulcain avait fabriqué de ses mains ce grand et solide bouclier. Le fils de Jupiter le maniait avec aisance : il le prend et s'élance sur son char, pareil, dans sa légère démarche, aux éclairs que fait briller son père, le dieu armé de l'égide. Près de lui se tient le redoutable Iolas, guidant les coursiers. Tout à coup Minerve aux yeux d'azur se présente devant eux, et anime leur confiance par ces paroles :

« Salut, rejetons de l'illustre Lyncée! Aujourd'hui Jupiter, qui règne sur les bienheureux habitants de l'Olympe, vous accorde le pouvoir d'immoler Cycnus et de ravir sa magnifique armure. Mais, ô le premier des mortels, écoute ce que j'ai à te prescrire. Quand tu auras privé Cycnus de la douce existence, laisse-le, avec ses armes, au lieu où il sera tombé, et attentif à l'attaque de l'homicide Mars, qui marchera contre toi, observe bien la place que laissera découverte son riche bouclier, pour y diriger la pointe de ton glaive. Ensuite tu te retireras; car il ne t'est point donné de lui enlever en ce jour ni ses coursiers ni ses armes. »

A ces mots, la grande, la noble déesse s'élance rapidement auprès d'eux, portant dans ses mains immortelles la victoire et la gloire. Le noble Iolas frappe d'un bruyant signal l'oreille des coursiers, qui emportent le char rapide et font voler la poussière. La déesse aux yeux d'azur les anime en agitant l'égide, et sur leur passage la terre gémit. Cependant s'avançaient aussi, semblables à la flamme ou à la tempête, et Cycnus, l'habile dompteur de coursiers, et Mars, ce dieu insatiable de guerre. Les chevaux des combattants sont en présence et poussent des hennissements aigus, qui ébran-

lent l'écho. Le premier, Hercule s'adresse en ces mots à son ennemi :

« Cher Cycnus, qui vous porte tous deux à pousser vos rapides coursiers contre nous, hommes de cœur, faits à la fatigue et à la peine ? Détourne ton char; fais-moi place : car je vais à Trachine, chez Céyx, roi de cette contrée, aussi respecté que puissant, tu le sais mieux que personne, toi, l'époux de sa fille, la belle Thémistonoé aux yeux noirs. Mon ami, Mars ne te sauvera pas de la mort qui t'attend si nous en venons aux mains. Lui-même, sache-le, a déjà fait l'épreuve de ma lance, lorsque, près de la sablonneuse Pylos, il se mesura contre moi, dans son insatiable rage de combats. Trois fois, frappé sur son bouclier, il chancela et dut s'appuyer sur la terre. A la quatrième, rassemblant mes forces, je lui fis à la cuisse une profonde blessure, et du choc de ma lance il alla tomber sur la poussière, sans gloire désormais parmi les immortels et livrant à mes mains ses dépouilles sanglantes. »

Il dit, mais il n'obtient point du belliqueux Cycnus qu'il se détourne de sa route. Alors s'élancent à la fois, de leur char, et le fils de Jupiter et le fils de Mars. Près du lieu où ils doivent combattre se rangent, conduits par les deux écuyers, leurs coursiers à la belle crinière. Les pas des deux héros, qui se précipitent, ébranlent au loin la terre. Lorsque des derniers sommets d'une haute montagne tombent des rochers qui bondissent et s'entre-choquent, chênes altiers, pins et peupliers aux profondes racines, sont partout brisés sur leur passage, tandis qu'ils roulent avec impétuosité jusque dans la plaine. Ainsi se ruaient l'un contre l'autre Hercule et Cycnus, poussant de grands cris. La ville des Myrmidons tout entière, l'illustre Iolcos, Arné, Hélicé, Anthée aux gras pâturages, étaient remplies du bruit de leur voix et des étranges accents avec lesquels ils s'abordaient. Cependant Jupiter fait gronder son tonnerre et répand du haut du ciel une pluie de sang, présage de victoire qui doit accroître la confiance de son fils. Comme on voit quelquefois, dans une profonde vallée, un sanglier, au farouche aspect,

aux dents menaçantes, marcher à sa rencontre des chasseurs, aiguisant contre terre ses blanches défenses, baignant d'écume ses mâchoires frémissantes, les yeux brillants comme la flamme, l'échine et le col hérissés; tel paraissait le fils de Jupiter quand il sauta de son char. C'était le temps où la cigale aux noires ailes, à la voix harmonieuse, cachée dans le feuillage, annonce aux hommes le retour de l'été, et abreuvée, nourrie de la féconde rosée, se répand tout le jour et dès l'aurore en chants inépuisables, durant les plus fortes chaleurs de la dévorante canicule; c'était le temps où pousse les barbes de ses épis le millet récemment semé, où se colore le raisin, doux et dangereux présent que Bacchus a fait aux hommes. Alors combattaient Hercule et Cycnus, et autour d'eux un grand bruit s'élevait. Comme deux lions, qui, se disputant le corps d'un cerf et s'élançant pleins de rage l'un sur l'autre, font entendre d'affreux rugissements, de terribles grincements de dents; ou comme des vautours aux ongles recourbés, au bec retors, qui, sur la pointe d'un roc, se font à grands cris la guerre pour la grasse dépouille de quelque chèvre de montagne, de quelque biche sauvage; un jeune chasseur l'a fait tomber d'un trait parti de son arc, mais il n'a pu la retrouver dans des lieux qu'il ignore, tandis que ces oiseaux ont bien vite senti la proie, et, rassemblés autour d'elle, se livrent un furieux combat : ainsi, poussant de fortes clameurs, se cherchaient les deux héros. Cependant Cycnus, impatient d'immoler le fils du puissant Jupiter, lance son javelot dont l'airain rencontre sans le rompre l'airain du bouclier céleste. Préservé par ce don d'une divinité, l'héritier d'Amphitryon, Hercule, lance à son tour, avec force, un long javelot contre son adversaire, entre le casque et le bouclier, au-dessous du menton, à l'endroit où le col reste à découvert. Les deux tendons sont tranchés par le trait homicide, car il est parti d'une puissante main. Cycnus tombe, comme tombent un chêne ou un roc élevé, frappés par la foudre fumante de Jupiter. Telle est sa chute et sur son corps retentissent ses armes d'airain.

Mais déjà s'en éloigne le fils de Jupiter, au cœur éprouvé par l'infortune. Attentif à l'attaque de Mars, le fléau des mortels, il court le recevoir la fureur dans les yeux : comme un lion qui, tombant sur sa proie, s'applique à la déchirer de ses ongles puissants et lui a bientôt ravi la douce existence ; son cœur au sang noir est plein de courroux ; l'azur de sa prunelle brille d'un éclat terrible ; de sa queue il se bat les flancs et les épaules ; de ses pieds il creuse la terre ; nul n'oserait soutenir son regard, ni s'en approcher pour le combattre. Tel l'héritier d'Amphitryon, insatiable de combats, courait à la rencontre de Mars, animé d'une belliqueuse confiance ; le dieu s'avançait de son côté, l'âme pleine de tristesse, et tous deux se joignirent avec de grands cris. Si d'un sommet élevé vient à tomber une roche, elle roule et bondit au loin avec un grand fracas, jusqu'à ce que sur son passage se rencontre une haute colline qu'elle va frapper et qui l'arrête. Ainsi, pesant sur son char, marchait à grand bruit, avec des cris retentissants, le redoutable Mars : ainsi Hercule soutint le choc.

Cependant se présente, devant le dieu de la guerre, la fille de Jupiter, Minerve, portant la sombre égide de son père : elle le regarde d'un œil farouche et lui adresse ces paroles :

« Retiens, ô Mars, ton ardeur guerrière et tes mains invincibles. Il ne t'est point permis d'immoler, de dépouiller de ses armes le vaillant fils de Jupiter. Va donc, quitte le combat, et ne me résiste point. »

Elle dit, mais ne peut persuader le cœur magnanime de Mars. Il pousse un grand cri, brandit ses armes semblables à la flamme, et court vers Hercule pour le tuer. Brûlant de venger la mort de son fils, il dirige son javelot, armé d'airain, contre l'immense bouclier, mais, se penchant hors du char, la déesse aux yeux d'azur détourne le trait. Une douleur violente saisit le cœur de Mars, il tire son glaive acéré et se précipite sur Hercule. En ce moment, le brave héritier d'Amphitryon l'atteint à la cuisse, au défaut du bouclier, d'un coup violent de sa lance, et blessé profondément le renverse sur la terre. Alors la Terreur et l'Effroi le relèvent,

le placent sur son char qu'ils ont fait approcher, puis, touchant les coursiers, le transportent sur le haut Olympe. Le fils d'Alcmène et l'illustre Iolas, enlevant des épaules de Cycnus les belles armes qui les couvraient, et quittant ce lieu, se rendent rapidement à la ville de Trachine. Pour Minerve, elle retourne sur l'Olympe, dans la demeure de son père.

Cycnus fut enseveli par Céyx et par le peuple nombreux qui habitait près de la ville de cet illustre roi, par ceux d'Anthée, de la ville des Myrmidons, de l'illustre Iolcos, d'Arné, d'Hélicé. Il y eut grand concours aux funérailles, par honneur pour Céyx, cher aux dieux immortels. Mais l'Anaure effaça le tombeau et le monument, les couvrant pendant l'hiver de ses eaux débordées. Ainsi le voulut le fils de Latone, Apollon, parce que Cycnus avait souvent surpris et pillé ceux qui conduisaient à Delphes de riches hécatombes.

III.

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

Venez de la Piérie, Muses, qui dispensez la louange; venez, célébrez dans vos chants Jupiter, qui vous donna le jour. Par lui, par la volonté de Jupiter, sont tous les mortels, grands et petits, célèbres et ignorés. A son gré donne la force ou la retire, ternit la gloire ou tire de l'obscurité, redresse les voies tortueuses du méchant, met en poudre le superbe, Jupiter, qui tonne au haut des cieux, qui habite les régions supérieures. Or toi, écoute, ouvre tes yeux et tes oreilles et rends tes sentences selon la justice; moi je vais te faire entendre, ô Persès, les conseils de la vérité.

Il est plus d'une sorte de rivalité : on en voit deux ici-bas; l'une, que peut approuver le sage, l'autre qu'il doit

condamner; elles ont en effet des caractères tout opposés. Celle-ci entretient parmi nous la discorde, la triste guerre, rivalité cruelle, que n'aime aucun des mortels, mais à laquelle (sous le nom d'Éris) la nécessité et la volonté des dieux les forcent de rendre hommage, tout importune qu'elle est. Celle-là naquit la première, engendrée par la Nuit obscure; le fils de Saturne, le dieu suprême, qui siége dans l'Éther, la plaça aux racines de la terre en même temps que parmi les hommes : elle est de beaucoup meilleure que l'autre; elle éveille, elle excite au travail l'homme le plus indolent. S'il en voit un autre s'enrichir, il sort de son oisiveté et s'empresse à son tour de labourer, de planter, de régler, de faire prospérer sa maison; le voisin stimule le voisin par son ardeur à gagner : cette rivalité (cette Éris) est bonne pour les mortels.

Le potier aussi porte envie au potier, l'artisan à l'artisan, le mendiant au mendiant, le chanteur au chanteur.

O Persès, conserve au fond de ton cœur mes leçons! Que cette méchante rivalité (cette Éris), qui met sa joie dans le mal ne te détourne pas du travail et ne t'entraîne pas sur la place publique pour y prêter avidement l'oreille aux débats des tribunaux. Il a peu de temps à donner aux procès, celui qui n'a pas su amasser des provisions pour son année, et recueillir, dans la saison, ces fruits que porte la terre et que donne Cérès.

Quand tu en seras rassasié, alors, si tu le veux, inquiète par d'injustes attaques les possessions d'autrui. Mais il ne te sera pas donné de le faire une seconde fois. Allons, accordons-nous d'après ces lois équitables qui viennent de Jupiter. Car déjà, quand nous avons partagé notre héritage, tu t'es approprié par violence ce qui ne t'appartenait pas; tu courtisais ces rois mangeurs de présents, qui sont prêts encore à juger notre querelle.

Ils ne savent pas, les insensés, combien la moitié est préférable au tout, et ce qu'il y a de richesse dans la mauve et l'asphodèle.

Les dieux ont caché aux hommes les ressources de la vie.

Autrement tu aurais pu amasser en un seul jour de quoi te nourrir une année entière, même sans travail; tu aurais suspendu le gouvernail à la fumée du foyer, et l'on eût vu cesser les travaux des bœufs et des mulets laborieux. Mais Jupiter nous cacha ces ressources, irrité d'avoir été surpris par les ruses de Prométhée. C'est pour cela qu'il prépara aux hommes de si funestes fléaux.

Il leur cacha le feu; mais le fils de Japet le déroba pour l'usage des mortels, l'enfermant dans la tige d'une férule, et trompant ainsi de nouveau le dieu prudent qui lance la foudre. Alors, indigné, Jupiter, le dieu assembleur de nuages, lui dit :

« Fils de Japet, le plus rusé des dieux, tu t'applaudis d'avoir dérobé le feu et trompé mes conseils. Mais ce larcin te sera funeste, à toi et à la race future des mortels. Qu'ils jouissent du feu; en retour je leur enverrai un don fatal dont le charme séduira tous les cœurs, épris de leur propre fléau. »

Ainsi dit le père des dieux et des hommes et il sourit. Cependant il ordonne à l'illustre Vulcain de former au plus vite un mélange de terre et d'eau, de lui donner la voix humaine, la force du corps, la figure des déesses immortelles, les grâces d'une vierge. Il veut que Minerve l'exerce aux ouvrages des mains, lui enseigne à former de précieux tissus; que la belle Vénus répande autour de sa tête la grâce, le désir inquiet, les soucis rongeurs; que le dieu messager, vainqueur d'Argus, lui donne un esprit impudent et trompeur.

Telle est la volonté du fils de Saturne et les dieux s'empressent d'obéir. Aussitôt, d'après l'ordre de son père, l'illustre Vulcain forme avec de l'argile l'image d'une vierge pudique; Minerve aux yeux d'azur lui attache sa ceinture et la couvre de riches vêtements; les Grâces et la déesse de la persuasion lui passent un collier d'or; les Heures à la belle chevelure la couronnent des fleurs du printemps; le dieu messager, vainqueur d'Argus, place dans son cœur selon l'ordre de Jupiter, du dieu de la foudre, les doux

mensonges, les paroles décevantes, les ruses perfides; puis il lui donne un nom et l'appelle Pandore, parce que chacun des immortels habitants de l'Olympe avait fait un présent à cet objet fatal, préparé pour la perte des mortels industrieux.

Quand Jupiter a terminé les apprêts de sa ruse terrible et inévitable, il envoie à Épiméthée, pour lui offrir ce funeste don, l'illustre vainqueur d'Argus, le rapide messager des dieux. Épiméthée oublia, en ce moment, le conseil que lui avait donné Prométhée, de ne rien recevoir du maître de l'Olympe, et de lui renvoyer tous ses dons, dans la crainte de quelque malheur pour les mortels. Il reçut le présent de Jupiter, et, lorsqu'il en fut possesseur, alors seulement il sentit toute son imprudence.

Auparavant, la race humaine vivait sur la terre loin de tous les maux, loin de la peine, de la fatigue, des tristes maladies, qui ont apporté aux hommes la vieillesse et la mort (car les hommes vieillissent vite dans l'affliction). Mais Pandore, découvrant de ses mains un vase qu'elle portait, laissa échapper tous ces fléaux et les répandit sur les mortels. L'Espérance seule y resta captive, errant sur les bords du vase, prête à s'envoler; car Pandore le referma sur-le-champ, d'après l'ordre du grand Jupiter. Depuis ce temps mille fléaux divers parcourent la demeure des mortels; la terre est pleine de maux, la mer en est pleine; les maladies viennent d'elles-mêmes nous visiter et, le jour, la nuit, nous apportent la douleur; elles viennent en silence, car le prudent Jupiter leur a ôté la voix. (Il n'est donc pas possible de se soustraire aux décrets de Jupiter.)

Maintenant, si tu le veux, je vais te faire rapidement un autre récit, instructif et véridique. C'est à toi de le graver dans ta mémoire. (Apprends comment ont une commune origine les dieux et les mortels.)

En or fut d'abord formée par les immortels, habitants de l'Olympe, la race des hommes à la voix articulée. C'était au temps de Saturne, lorsqu'il régnait encore dans le ciel. Les humains vivaient alors comme les dieux, le cœur libre

de soucis, loin du travail et de la douleur. La triste vieillesse ne venait point les visiter, et, conservant durant toute leur vie la vigueur de leurs pieds et de leurs mains, ils goûtaient la joie dans les festins, à l'abri de tous les maux. Ils mouraient comme on s'endort, vaincu par le sommeil. Tous les biens étaient à eux. La campagne fertile leur offrait d'elle-même une abondante nourriture, dont ils jouissaient à leur gré, qu'ils recueillaient paisiblement ensemble, comblés de biens (riches en fruits de toute espèce et chers aux dieux immortels). Mais, quand la terre eut enfermé dans son sein cette première race, le grand Jupiter en fit des génies bienfaisants, qui habitent parmi nous, veillent à la garde des mortels, observent les actions justes et criminelles, environnés de nuages qui les dérobent à nos yeux, errant sur la surface de la terre, et y distribuant la richesse. Telle est la royale fonction qu'ils reçurent en partage.

Les habitants des demeures célestes formèrent ensuite une seconde race bien inférieure à la première, celle de l'âge d'argent. Ce n'étaient plus les corps ni les esprits de l'âge d'or. Enfant durant cent années, l'homme croissait lentement par les soins, nécessaires à sa faiblesse, d'une mère attentive, à l'ombre du toit paternel. Puis, lorsqu'il arrivait enfin à la jeunesse, il vivait quelque temps encore, sujet à des maux, produits par son peu de raison. Car les mortels ne pouvaient alors s'abstenir entre eux de l'injure funeste, ils ne voulaient point servir les dieux immortels, ni offrir de sacrifices sur leurs autels sacrés, comme le doivent les sociétés humaines. Aussi Jupiter les fit disparaître, irrité de ce qu'ils ne rendaient point d'honneurs aux bienheureux habitants de l'Olympe. Quand la terre eut encore enfermé dans son sein cette seconde race, habitants des demeures souterraines, ils reçurent aussi le nom de bienheureux, placés au second rang, mais non eux-mêmes sans honneurs.

Cependant Jupiter forma une troisième race, la race de l'âge d'airain, ne ressemblant en rien à celle de l'âge d'argent. C'étaient des hommes robustes et violents, issus de la

dure écorce des frênes; ils n'aimaient que l'injure et les œuvres lugubres de Mars; ils ne se nourrissaient point des fruits de la terre; leur cœur avait la dureté de l'acier; mortels formidables, leur force était extrême : d'invincibles bras descendaient de leurs épaules sur leurs membres vigoureux. Ils avaient des armes d'airain, des maisons d'airain, ils ne se servaient que d'airain. Le fer, ce noir métal, était alors inconnu. Tombés sous l'effort de leurs bras, ils descendirent sans gloire dans la sombre et affreuse demeure de Pluton. Tout terribles qu'ils étaient, la pâle mort les saisit, et ils quittèrent pour toujours l'éclatante lumière du soleil.

Mais quand la terre eut encore enfermé dans son sein cette troisième race, le fils de Saturne la peupla d'une race nouvelle, plus vertueuse et plus juste; race divine de ces héros mortels, qu'on appela demi-dieux et qui couvraient la terre immense, dans l'âge qui nous a précédés. La guerre funeste, les combats cruels en enlevèrent une partie près des sept portes de Thèbes, dans la terre de Cadmus, lorsqu'ils y combattaient pour la possession des troupeaux d'Œdipe; elle conduisit les autres, sur des vaisseaux, à travers la vaste mer, dans les plaines de Troie, pour y reprendre Hélène à la belle chevelure. C'est là que la mort les enveloppa de ses ombres. Jupiter leur assigna des demeures aux extrémités de la terre, (loin des immortels. Sur eux règne Saturne.) Le cœur libre de soucis, ils habitent les îles fortunées sur le vaste Océan, héros bienheureux, pour qui la terre fertile se couvre trois fois l'année de fleurs nouvelles et de fruits délicieux.

Pourquoi faut-il que je me trouve dans le cinquième âge? que ne suis-je mort auparavant, ou que ne suis-je encore à naître! C'est maintenant la race de l'âge de fer. Les hommes ne cesseront plus désormais, et le jour et la nuit, de se consumer en peines et en travaux. Les dieux leur enverront des chagrins accablants. Quelques biens cependant se mêleront à tant de maux. Jupiter perdra aussi les hommes de cette race, à peine nés, lorsque leurs cheveux commenceront à blanchir autour de leurs tempes. Plus d'accord

entre le père et les enfants, entre les enfants et le père, entre les hôtes, entre les amis, entre les frères. Le fils sera sans respect pour son vieux père; il l'affligera avec impiété par des paroles cruelles, sans craindre la vengeance des dieux. Les ingrats humains ne payeront plus à leurs vieux parents le prix de leur éducation; ils renverseront avec violence les habitations de leurs semblables. On n'aura plus d'égards pour le mortel fidèle à son serment, juste, vertueux. On n'honorera que l'homme violent et injuste. La justice et la pudeur ne se rencontreront plus ici-bas. Le méchant attaquera l'honnête homme par des paroles injustes, et en y ajoutant de faux serments. L'Envie, au teint livide, aux discours médisants, à la joie cruelle, poursuivra sans relâche les malheureux.

Remontant vers l'Olympe, loin de la vaste terre, et voilant leurs beaux corps de leurs vêtements blancs, la Pudeur et Némésis ont quitté les hommes pour se rejoindre à la troupe des dieux; elles ont laissé aux mortels des maux cruels, qui n'auront point de remède.

Je vais maintenant par une fable instruire les rois, tout sages qu'ils sont.

Voici ce que disait un jour l'épervier au rossignol, qu'il emportait au sein des nuages entre ses ongles recourbés. Comme l'infortuné, percé des serres cruelles du ravisseur, se plaignait en gémissant, celui-ci lui adressa ces dures paroles : «Malheureux ! pourquoi ces plaintes? un plus fort que toi te tient en sa puissance. Tu vas où je te conduis, quelle que soit la douceur de tes chants. Je puis, si je le veux, faire de toi mon repas; je puis te laisser échapper. Insensé, qui voudrait résister à la volonté du plus fort ! il serait privé de la victoire et ne recueillerait que la honte et le malheur.» Ainsi parla l'épervier rapide, aux ailes étendues.

Écoute la voix de la Justice (de Dicé), ô Persès, et n'accrois pas la force de l'Injure (d'Hybris). L'Injure est funeste au misérable, et le puissant lui-même ne la peut supporter; elle l'accable de son poids, quand il rencontre l'infor-

tune. Il est une voie meilleure, celle qui conduit aux actions justes. A la fin la Justice l'emporte sur l'Injure. L'insensé l'apprend par son expérience.

A la suite des jugements iniques court (Horcos) le dieu qui préside aux serments; vient elle-même la Justice, se précipitant où l'entraînent ces hommes avides, ces mangeurs de présents, dont les sentences perverses violent les lois. Elle suit en pleurant; elle traverse les cités et les peuples, enveloppée d'un nuage qui la dérobe aux yeux, répandant les calamités sur ces impies qui la chassent, et qui jugent sans équité.

Mais ceux qui jugent suivant d'équitables lois et les étrangers et leurs concitoyens, qui jamais ne s'écartent du juste, ceux-là voient fleurir leurs villes et leurs peuples prospérer. Sur leur terre fortunée la paix fait croître une jeunesse nombreuse. Jamais le vigilant Jupiter ne leur envoie le fléau de la guerre; jamais, chez ces hommes justes, n'habitent ou la famine ou les désastres. Ils jouissent dans les festins du fruit de leurs travaux. La terre fournit en abondance à leur nourriture. Pour eux, sur les montagnes, les chênes ont en haut des glands, et plus bas des abeilles; d'épaisses toisons couvrent leurs brebis; leurs femmes donnent le jour à des enfants qui rappellent les traits paternels. Rien n'altère leur félicité; ils ne sont jamais montés sur des vaisseaux; ils vivent contents des productions d'une terre fertile.

Mais s'il en est qui préfèrent l'injustice et de criminelles pratiques, le fils de Saturne, aux regards duquel rien n'échappe, leur prépare un châtiment sévère.

Souvent une ville entière porte la peine des iniquités, des crimes d'un seul homme. Du haut du ciel Jupiter fait descendre sur elle quelque fléau terrible, la famine avec la peste : les peuples meurent; les femmes n'engendrent plus; les maisons périssent; ainsi le veut dans sa sagesse le maître de l'Olympe. D'autres fois il détruit leurs armées, renverse leurs murailles, submerge leurs vaisseaux.

Songez, ô rois! songez vous-mêmes à cette sévère justice :

car les dieux se mêlent au milieu des hommes; ils ont les yeux ouverts sur le méchant, qui, par de criminels arrêts, cherche à écraser ses semblables, sans crainte de la vengeance céleste. Au nombre de trente mille sont sur la terre nourricière ces immortels ministres de Jupiter, surveillants des mortels, qui observent leurs œuvres bonnes ou mauvaises, errant en tous lieux, cachés dans un nuage. La Justice (Dicé), cette vierge divine, fille de Jupiter, est auguste et respectée parmi les habitants de l'Olympe. Si quelqu'un lui fait injure et l'insulte, aussitôt elle va s'asseoir près de son père; elle se plaint à lui de la malice des hommes et demande vengeance.

Elle le prie de faire payer aux peuples les iniquités des rois, qui, dans leurs coupables desseins, font pencher la balance des lois et prononçent d'injustes sentences.

Évitez ce péril, ô rois! réformez ces jugements de la corruption, abandonnez ces voies obliques de l'iniquité.

Il travaille à sa ruine, celui qui médite celle d'autrui, et toute injuste entreprise retombe sur son auteur.

L'œil de Jupiter, qui voit tout, qui pénètre tout, s'arrête quand il lui plaît sur vos actions; il n'ignore pas quels arrêts se rendent au sein des villes.

Non, je ne veux plus me montrer juste parmi les hommes, je ne veux plus que mon fils le soit, car c'est un mal d'être juste, si le plus injuste doit l'emporter.

Mais je ne pense pas que ce soit là la volonté de Jupiter, du dieu qui lance la foudre.

O Persès! que mes paroles pénètrent au fond de ton cœur; prête l'oreille à la voix de la justice, et oublie pour toujours les conseils de la violence. Car telle est la loi qu'a établie le fils de Saturne : il permet aux monstres de la mer, aux bêtes sauvages, aux oiseaux ravisseurs, de se dévorer les uns les autres; ils n'ont point la justice. Mais aux humains il a donné la justice, ce don inestimable. Celui qui la connaît, qui l'annonce hautement au milieu de ses concitoyens, reçoit de Jupiter, aux regards duquel rien n'échappe, tous les biens de la fortune. Il n'en est pas ainsi

du méchant, qui porte témoignage contre la vérité, qui ose profaner par des mensonges la sainteté du serment. En blessant la justice, il s'est lui-même blessé à mort; sa postérité s'efface et disparaît, tandis que le juste, fidèle au serment, laisse derrière lui une race toujours florissante.

Je t'enseignerai d'utiles vérités, ô trop aveugle Persès! Sans doute il en coûte peu pour commettre le mal; la pente en est facile, il est sous notre main. Devant la vertu, au contraire, les dieux ont placé la sueur; la route qui y mène est escarpée, d'un accès difficile et rebutant; mais, à mesure qu'on s'élève, elle s'aplanit sous nos pas.

L'homme le plus parfait est celui qui ne doit qu'à lui-même toute sa sagesse, qui sait en chaque chose considérer la fin. Il est encore digne d'estime, l'homme qui se montre docile aux avis du sage. Mais celui qui, ne pouvant se conseiller lui-même, ne veut point écouter les conseils d'autrui, est un être inutile sur la terre.

Sois toujours fidèle à mes leçons, ô Persès, comme moi enfant de Jupiter. Travaille avec tant d'ardeur que la faim te prenne en haine, que Cérès, à la riante couronne, te chérisse et remplisse tes greniers. Car la faim est l'inséparable compagne de l'homme oisif.

L'homme oisif est également en horreur et aux dieux et aux hommes; c'est cet insecte sans aiguillon, ce frelon avide, qui s'engraisse en repos du labeur des abeilles. Pour toi, ne refuse pas de te livrer aux travaux convenables, afin que tes greniers s'emplissent, dans la saison, des fruits de la terre.

L'homme qui se livre au travail voit augmenter ses troupeaux et croître sa fortune. Par le travail tu deviendras plus cher aux dieux et aux hommes; car ils ne peuvent souffrir l'oisiveté.

Travailler n'a jamais rien de honteux; la honte n'est que pour la paresse.

Si tu travailles, tu seras bientôt aux yeux du paresseux un objet d'envie, lorsqu'il te verra t'enrichir. La richesse a pour compagnes la prééminence et la gloire.

Dans l'état présent de ta fortune, le mieux est de travailler, si tu veux, comme je t'y invite, laisser là ces désirs insensés du bien d'autrui, et ramener tes pensées vers d'utiles occupations.

L'indigent est en proie à la honte mauvaise, à la honte qui fait aux hommes tant de mal comme tant de bien.

La honte accompagne la pauvreté, et la confiance la richesse.

Aux biens que ravit la violence préfère les biens que dispensent les dieux. Celui que le brigandage enrichit, ou dont la langue dépouille le faible, comme il arrive si souvent lorsque l'amour du gain égare le cœur de l'homme et que l'impudence chasse la pudeur, celui-là disparaît bientôt de la terre; les dieux l'effacent, sa maison périt, et ses injustes richesses s'écoulent en peu de temps.

Pareil est le crime de celui qui maltraite un hôte, un suppliant; qui monte furtivement dans le lit d'un frère pour souiller son épouse, pressé d'un criminel désir; qui trompe et dépouille d'innocents orphelins; qui insulte de dures paroles un père arrivé au terme de la triste vieillesse. Jupiter s'indigne de tels actes, et, à la fin, il les paye d'un cruel retour. Que ton âme imprudente, ô Persès, les tienne toujours éloignés d'elle!

Sacrifie aux dieux, selon ton pouvoir, avec un cœur pur, des mains innocentes, brûlant sur leurs autels les grasses cuisses de la victime. Ne manque pas de leur offrir des libations et des parfums, soit au moment de te retirer dans ta couche, soit au retour de la lumière. Mérite ainsi qu'ils te soient propices (et que tu puisses acheter l'héritage d'autrui, sans jamais vendre le tien).

Invite l'homme qui t'aime, plutôt que ton ennemi; mais préfère à tous celui qui habite près de toi. Car, s'il t'arrivait dans ton domaine quelque accident, tes voisins s'empresseraient d'accourir, la robe flottante, tandis que tes parents prendraient le temps d'attacher leur ceinture.

C'est un fléau qu'un mauvais voisin, autant qu'un bon voisin est un trésor.

Il est favorisé de la fortune, celui qui en a obtenu quelque honnête voisin.

Ton bœuf ne mourrait pas, si tu n'avais pas un mauvais voisin.

Emprunte à ton voisin, dans une mesure convenable, et sois fidèle à rendre dans la même mesure : fais même davantage, si tu le peux, afin de t'assurer un secours pour le jour du besoin.

Point de gains illégitimes : gagner ainsi, c'est perdre.

Il nous faut aimer qui nous aime, rechercher qui nous recherche, donner à qui nous donne, refuser à qui nous refuse.

On donne au généreux, on refuse à l'avare. Donner est bien, ravir est mal, et conduit à la mort.

L'homme qui donne volontairement, quelque grand que soit le don, est content d'avoir donné, et s'en réjouit dans son cœur. Mais celui à qui, avec impudence et importunité, on extorque un bienfait si petit qu'il soit, en a l'âme mécontente.

Un peu mis avec un peu, si la chose se répète, fera bientôt beaucoup.

Qui ajoute à ce qu'il possède est sûr d'éviter la faim.

Ce qu'on garde en sa maison ne donne point de soucis.

Votre bien est plus sûrement chez vous que dehors.

Il y a du plaisir à prendre de ce qu'on a ; il est dur de n'avoir où prendre ; songes-y bien.

Quand le tonneau s'entame ou qu'il s'achève, tu peux y puiser largement. Ménage-le lorsqu'il est à moitié. Épargner le fond serait une tardive économie.

Si tu payes ton ami, que le prix soit honnête.

Si tu plaisantes avec ton frère, ne le fais pas sans témoins. Trop de confiance, trop de défiance nuisent également.

Garde qu'une femme impudique ne te séduise le cœur par de douces paroles, ne s'introduise dans ta maison. Se fier à la femme, c'est se fier aux voleurs.

N'aie qu'un fils pour soutenir la maison paternelle. C'est ainsi que les maisons prospèrent.

Puisses-tu mourir vieux, laissant après toi un second enfant qui s'élève.

Même à plusieurs, Jupiter donnerait facilement une richesse infinie.

Plus de biens demandent plus de soins, mais produisent davantage.

(Quant à toi, ton cœur est-il possédé du besoin d'acquérir, tu n'as qu'une chose à faire, travailler, et encore travailler.)

Au lever des filles d'Atlas, des Pléiades, on doit commencer la moisson; à leur coucher, le labourage. Quarante nuits et quarante jours elles restent cachées, pour ne reparaître que quand l'année a terminé son cours, et qu'on commence à aiguiser les faucilles. Telle est la loi des campagnes, et pour ceux qui vivent près de la mer, et pour ceux qui, loin de ses flots, habitent la terre fertile des vallées : c'est nu qu'il te faut labourer, semer, moissonner, afin que soient accomplis en leur temps tous les travaux de Cérès, qu'en leur temps aussi arrivent les récoltes, et que tu ne te voies pas réduit, dans l'intervalle, à mendier de porte en porte sans rien obtenir. Car c'est ainsi que dernièrement tu es venu vers moi : mais je ne veux désormais ni te donner, ni te prêter : travaille, insensé Persès; ne te refuse plus à ces travaux auxquels, par des signes certains, les dieux convient les hommes. Autrement il te faudrait, avec tes enfants et ta femme, le cœur rempli d'amertume, aller demander ta vie à des voisins indifférents. Peut-être, deux ou trois fois, te donneraient-ils quelque chose; mais, si tu les fatiguais davantage, tu n'en tirerais plus rien; en vain, redoublerais-tu tes prières, ce seraient paroles perdues. Songe donc, je t'y exhorte, aux moyens d'acquitter tes dettes et de chasser le besoin.

Il te faut avant tout une maison, une femme, un bœuf de charrue; une femme achetée, non une épouse, qui puisse suivre les bœufs. Que ta demeure soit pourvue de tous les instruments de la culture; n'aie jamais à les emprunter; on

te refuserait, et tu perdrais, à chercher, le moment favorable, la saison du travail.

Ne remets point au lendemain, au surlendemain. Qui craint la peine, qui la diffère, ne remplit point son grenier. C'est l'activité qui fait aller l'ouvrage, et le lâche est toujours en lutte avec la misère.

Alors que les traits du soleil, amortis par les pluies de l'automne, cessent de brûler, d'épuiser, que nos membres commencent à se mouvoir avec plus d'agilité; car, en cette saison, l'étoile de la canicule, Sirius, ne demeure pendant le jour que peu d'instants sur la tête des mortels, et achève pendant la nuit la plus forte part de sa course; alors, dis-je, les arbres répandant à terre leur feuillage et cessant de germer, le bois que coupe le fer est moins sujet à se corrompre; alors, ne l'oublie pas, c'est le temps de prendre la cognée. Abats un tronc de trois pieds, pour en faire ton mortier; donne trois coudées au pilon et sept pieds au levier, c'est la mesure la plus convenable. Si tu le coupes de huit, tu pourras en détacher un maillet. Que ton chariot ait dix palmes; que les jantes de ses roues en aient trois. Amasse nombre d'ais recourbés, et, quand tu rencontreras sur la montagne ou dans la plaine quelque morceau d'yeuse, propre à former un corps de charrue, hâte-toi de le transporter dans ta maison; nul ne supportera mieux la fatigue du labourage, lorsqu'un serviteur de Minerve l'aura attaché avec de fortes chevilles à la pièce où s'enclave le soc et au timon. Il te faut deux charrues; occupe-toi, en ta demeure, du soin de les construire; que l'une soit d'une seule pièce, l'autre de bois d'assemblage : ce sera très-bien fait; car, si la première vient à se briser, il te restera la seconde pour y ateler tes bœufs. Les timons les moins sujets à être attaqués par les vers sont en laurier ou en orme; le chêne convient mieux à la partie où s'attache le soc, et l'yeuse au corps de la charrue. Aie un couple de bœufs, de neuf ans : à cet âge, ils seront dans la plénitude de la jeunesse, en possession de toute leur force, les plus propres au travail, et tu n'auras pas à craindre que, dans leurs luttes, ils bri-

sent la charrue au milieu du sillon et laissent le labour imparfait.

L'homme qui les conduira aura quarante ans; il se sera rassasié, avant de partir, d'un pain partagé en quatre compartiments, en huit portions, et fera son unique affaire de tracer droit son sillon, sans chercher de côté et d'autre s'il aperçoit quelque connaissance, le cœur tout entier à son ouvrage. Un plus jeune serviteur ne saurait pas aussi bien jeter la semence avec égalité, éviter de la répandre deux fois au même lieu. Les jeunes gens ont toujours en la pensée leurs compagnons, les amis de leur âge.

Sois attentif au cri que, tous les ans, pousse la grue du haut du ciel. C'est le signal du labourage; c'est l'annonce du brumeux hiver; il pénètre, il déchire le cœur de l'homme qui n'a point de bœufs. Aie donc soin, à cette époque, d'en nourrir dans ta maison qui t'appartiennent. Il est aisé de dire : Prêtez-moi un attelage et un chariot; il ne l'est pas moins de répondre : Mes bœufs sont occupés. Un homme, qui se croit bien riche, se promet alors de se fabriquer un chariot; insensé, qui ne sait pas qu'un chariot se compose de cent pièces, qu'il faut avoir rassemblées d'avance !

Aussitôt que brillera pour les mortels le jour du dernier labourage, mettez-vous à l'œuvre, serviteurs et maître, et retournez la terre sèche, la terre humide, mettant à profit la saison convenable, vous hâtant dès l'aurore, afin que vos champs regorgent de moissons. (Le guéret que tu auras ouvert au printemps, si tu le renouvelles en été, ne trompera point ton espoir.)

Aie soin de l'ensemencer, lorsqu'il est nouveau encore, que la glèbe y est légère. (C'est là un charme puissant pour conjurer les imprécations, apaiser les cris de tes enfants.)

Prie le Jupiter des sombres lieux, la chaste Cérès, de faire croître et mûrir ces fruits divins, présent d'une déesse : invoque-les en commençant ton labour, au moment où tu mets la main à la charrue, où tu touches tes bœufs de l'aiguillon, quand déjà le timon s'ébranle entraîné par les

courroies du joug. Que derrière toi marche un jeune serviteur avec un hoyau, pour recouvrir la semence, et tromper l'avidité des oiseaux. L'ordre est profitable aux mortels, autant que le désordre leur est nuisible. Ainsi, pourvu que le dieu de l'Olympe accorde à tes travaux une suite heureuse, tes abondants épis se courberont vers la terre, et il te faudra chasser les araignées de tes greniers et de tes boisseaux : ainsi, je l'espère, tu pourras puiser joyeusement dans de riches provisions, et, sans crainte de manquer, attendre le retour du printemps à la brillante lumière, ne portant point sur d'autres un œil envieux, envié toi-même et sollicité d'autrui.

Que si tu ne te presses pas de labourer et de semer avant le solstice d'hiver, tu moissonneras à l'aise, assis dans ton champ, ne saisissant autour de toi que de minces javelles, formant irrégulièrement quelques gerbes; tout poudreux et peu content, tu t'en reviendras portant ta récolte dans une corbeille : à peine te regardera-t-on.

Les desseins de Jupiter varient, et il est difficile à l'homme de les pénétrer. As-tu labouré tard? ce n'est pas toujours un mal sans remède. Lorsque le coucou commence à se faire entendre dans le feuillage du chêne, et que son cri réjouit par toute la terre le cœur des mortels, si, trois jours de suite, sans relâche, Jupiter fait tomber la pluie, que l'eau ne s'élève point au-dessus du sabot du bœuf, et ne demeure point au-dessous, alors le laboureur le moins actif sera favorisé à l'égal du plus diligent. (Conserve soigneusement en ta mémoire tous ces secrets; sache prévoir le retour du printemps à la brillante lumière, reconnaître ses pluies favorables.)

Mais garde-toi de fréquenter les forges, les tièdes portiques chauffés par le soleil, tous ces lieux de réunion, dans la saison rigoureuse où le froid détourne du travail des champs. Dans cette saison même, un homme laborieux saurait accroître son bien-être. Crains, en ces jours mauvais de l'hiver, de te laisser surprendre par le besoin, par l'indigence, pressant de ta main amaigrie tes pieds gonflés.

Celui qui se repose, dans une vaine attente, et cependant n'a pas de quoi se nourrir, doit souvent rouler en son esprit de fâcheuses pensées; (et un espoir flatteur ne peut guère s'offrir à lui, lorsqu'il s'amuse à converser assis sous les portiques, et manque du nécessaire. Dis à tes serviteurs, dès le milieu de l'été : « L'été ne durera pas toujours; faites-vous des retraites pour l'hiver. »)

Il faut se garder du mois Lénæon, de ces jours mauvais, si funestes aux troupeaux; de ces tristes frimas, qui se forment alors au souffle de Borée; lorsque, soufflant du fond de la Thrace, cette terre nourricière des coursiers, il soulève la vaste mer, qu'il fait mugir la terre et les bois, que, dans son cours impétueux, il lance au fond des vallées les chênes altiers, les sapins touffus, et remplit de ses mugissements les forêts profondes. Les bêtes sauvages frissonnent; elles ramènent sous leur ventre leur queue engourdie : celles même que protége une peau velue ne sont pas à l'abri du froid; la bise pénètre leurs fourrures, perce le cuir du bœuf, les longs poils de la chèvre; pour les brebis, elle ne peut traverser leur épaisse toison. Le froid courbe le vieillard; mais il ne se fait point sentir aux membres délicats de la jeune fille, retirée dans sa maison auprès de sa mère, vierge encore, étrangère aux jeux de la belle Vénus. Elle se réchauffe par des bains salutaires, elle répand sur son corps une huile parfumée, et repose doucement au fond de sa demeure, dans cette cruelle saison où le polype affamé se ronge les pieds, ne pouvant sortir de sa triste et froide retraite. Car le soleil ne lui montre pas encore de proie sur laquelle il puisse s'élancer. Cet astre roule sur la tête des noirs habitants de l'Éthiopie, et ne brille que plus tard aux yeux des Grecs. Alors les hôtes des bois, les animaux armés de cornes et ceux qui n'en ont point, frémissant, grinçant des dents, se pressent dans les étroits sentiers des forêts. Ils n'ont tous qu'un même soin : ils cherchent leur asile accoutumé, quelque repaire secret, quelque creux de rocher. Semblables au vieillard courbé sur un bâton, dont les épaules sont brisées, dont la tête penche

vers la terre, les hommes fuient devant les tourbillons blanchissants de la neige.

Aie soin alors, je te le recommande, de mettre ton corps à l'abri, sous un épais manteau, sous une longue tunique. Quant à l'étoffe, que la chaîne en soit rare, la trame au contraire fort épaisse. Ainsi couvert, tu éviteras que le poil de ta chair ne frissonne et ne se hérisse. Enferme tes pieds dans de bons souliers de peau de bœuf, bien doublés de chaussons de laine. De quelques peaux de jeunes chevreaux, cousues ensemble avec le nerf du bœuf, fais-toi, dans la froide saison, une couverture pour tes épaules, un rempart contre la pluie. Procure-toi aussi un bonnet de laine, propre à t'envelopper la tête et à garantir tes oreilles de l'humidité. Il fait grand froid le matin quand vient à tomber le souffle de Borée. Le matin s'étend du ciel à la terre, sur les guérets de l'heureux cultivateur, une vapeur féconde : puisée dans l'éternel courant des fleuves, et suspendue dans les airs par la violence des vents, tantôt elle se résout en pluie vers le soir, tantôt elle se dissipe quand Borée, du fond de la Thrace, pousse devant lui les nuages amoncelés.

Tiens-toi donc en garde, hâte-toi d'achever ton ouvrage et de regagner le logis; crains que, du haut du ciel, une sombre nuée ne fonde tout à coup sur toi et ne t'enveloppe, inondant ta tête et tes vêtements; préviens sa chute s'il est possible. C'est maintenant le plus mauvais mois de l'hiver, mauvais pour le menu bétail, mauvais aussi pour les hommes.

En ce temps, il suffit aux bœufs d'une demi-portion d'aliments, mais il faut davantage à l'homme; car, pour les animaux, les longues nuits peuvent suppléer au défaut de la nourriture. (Ne l'oublie pas, et proportionne à la durée de la nuit la ration du jour jusqu'à ce que l'année s'achève, et que la mère commune, la terre, produise de nouveau tous ses fruits.)

Lorsqu'après le solstice d'hiver, Jupiter a accompli un cercle de soixante jours, alors, quittant les flots sacrés de l'Océan, l'Arcture brille dans le ciel de toute sa lumière au

commencement de la nuit. Ensuite, la fille de Pandion, l'hirondelle aux plaintes matinales, revient se montrer aux hommes avec le printemps nouveau. N'attends point son retour pour tailler tes vignes, et ce sera fort bien fait.

Plus tard, quand, fuyant les Pléiades, l'insecte qui porte sa maison montera de la terre sur les plantes, il ne s'agira plus de fouir la vigne, mais d'aiguiser les faucilles et d'animer ses serviteurs. Fuis l'ombre de la maison et le sommeil du matin, au temps de la moisson, alors que le soleil brûle et dessèche la peau. A ce moment hâte-toi dès le point du jour de transporter dans ta demeure les fruits de la terre, pour assurer ta subsistance. A l'aurore appartient le tiers de l'ouvrage; l'aurore est le signal du départ, le signal du travail; l'aurore dont la lumière invite les hommes à se mettre en route, et fait poser le joug sur le cou des taureaux.

Quand fleurit le chardon, quand, retirée dans le feuillage, agitant à grand bruit ses ailes, l'harmonieuse cigale se répand en accents pleins de douceur, dans ces jours les plus accablants de l'été, [les chèvres sont plus grasses et le vin meilleur, les femmes ont plus d'ardeur au plaisir, les hommes au contraire moins de vigueur; l'ardente canicule dessèche leur tête et leurs genoux, épuise, énerve leur corps.] Il faut alors le frais abri d'un antre, du vin de Biblos, des gâteaux de farine et de lait, du lait de chèvres qui n'allaitent plus, la chair de génisses nourries de feuillages, celle de tendres chevreaux. Quand on s'est rassasié de nourriture, il faut s'abreuver du vin noir, assis à l'ombre et le visage tourné vers la pure haleine de Zéphire. Puisant dans le courant d'une source vive et limpide, il faut mêler dans sa coupe trois parties d'eau, seulement une de vin.

Aussitôt que brillera l'astre d'Orion, tu commanderas à tes serviteurs de battre les fruits, que t'aura donnés Cérès, dans un lieu bien exposé, sur une aire bien aplanie, de les mesurer, de les enfermer; puis, quand toute ta récolte sera rentrée et rangée, tu t'occuperas de chercher un domestique hors de maison, une servante sans enfants, je

te le recommande; celles qui ont une famille sont trop difficiles à conduire. Tu élèveras un chien à la dent tranchante, sans épargner sur sa nourriture, afin que les dormeurs de jour ne puissent te dérober ton bien.

Enfin, tu rassembleras chez toi de la menue paille et du foin, en quantité suffisante pour faire vivre pendant un an tes bœufs et tes mulets. Après cela, tu pourras laisser reposer les jambes de tes serviteurs, et dételer tes bœufs.

Quand Orion et Sirius seront parvenus au milieu du ciel, que l'Arcture se montrera aux regards de la vermeille aurore, il te faudra, ô Persès, couper et recueillir tes raisins. Laisse-les exposés au soleil pendant dix jours et autant de nuits, garde-les à l'ombre pendant cinq, et, le sixième, renferme dans des urnes le breuvage, présent du joyeux Bacchus. Quand reviendra le coucher des Pléiades, des Hyades, d'Orion, ce sera, souviens-t'en, le temps de reprendre le labourage. Telle doit être pour les travaux rustiques la distribution de l'année.

Peut-être voudras-tu te livrer aussi aux soins périlleux de la navigation? Lorsque, fuyant devant le redoutable Orion, les Pléiades se précipitent dans le sombre abîme des flots, de tous les points du ciel les vents soufflent avec furie N'aie jamais, en ce temps, de vaisseaux sur la mer; c'est alors, je te le répète encore, ne l'oublie pas, qu'il convient de travailler à la terre. Mets ton navire à sec sur le rivage; assure-le de tous côtés avec des pierres, pour que les vents de cette humide saison ne le puissent ébranler; retires-en la bonde de peur que la pluie de Jupiter ne le pourrisse; emporte en ta maison et serre avec soin ses agrès, ailes légères qui le font voler sur les eaux; suspends son gouvernail à la fumée de ton foyer, et attends ensuite le retour de la saison où l'on navigue. Alors tu lanceras de nouveau ton esquif; tu le chargeras, comme il convient, pour rapporter de ton voyage un gain raisonnable. Ainsi faisait mon père et le tien, frère trop peu sensé, naviguant sur des vaisseaux pour chercher la fortune qui lui manquait. Voilà comme il vint ici,

de Cumes en Éolie, après un long trajet, sur un noir esquif, en homme qui ne fuit ni le gain, ni la richesse, ni l'abondance, mais la pauvreté, présent funeste que Jupiter fait aux hommes. Il se fixa près de l'Hélicon, dans ce misérable village, Ascra, odieux en hiver, triste en été, en aucun temps agréable. Aie soin, ô Persès, de choisir pour tout travail, mais surtout pour la navigation, le temps convenable. Tu pourras faire cas d'un vaisseau de médiocre grandeur, mais c'est un grand vaisseau qu'il te faudra charger de marchandises. Plus forte sera la charge et plus fort le profit qui s'ajoutera à ton avoir, si les vents retiennent en ta faveur leurs pernicieuses haleines.

Quand tes désirs imprudents se tourneront vers le commerce maritime, que tu voudras te soustraire à tes dettes, échapper aux ennuis de la faim, je t'enseignerai les lois de la mer aux flots retentissants, bien que je n'aie aucune connaissance de la navigation et des vaisseaux. Jamais en effet je ne traversai sur un vaisseau la vaste mer, qu'une seule fois, pour passer en Eubée du port d'Aulis, où jadis les Grecs, attendant la saison favorable, rassemblèrent de toutes les contrées de la divine Hellade, contre Troie aux belles femmes, une nombreuse armée. Je me rendais à Chalcis, aux jeux du vaillant Amphidamas. Des prix nombreux avaient été proposés par ses magnanimes enfants. J'y remportai, je puis le rappeler avec orgueil, celui du chant, un trépied à deux anses que je consacrai aux Muses, habitantes de l'Hélicon, le jour où, pour la première fois, elles m'élevèrent au rang des chantres harmonieux. C'est la seule expérience que j'aie faite des vaisseaux aux mille clous. Je ne t'en dirai pas moins la pensée de Jupiter, le maître de l'égide. Car les Muses m'ont instruit dans la science des chants divins.

Pendant les cinquante jours qui suivent le solstice d'été, lorsque touche à son terme l'accablante et laborieuse saison, il est de saison de naviguer. Tu ne risques pas alors de voir ton vaisseau brisé, tes matelots engloutis, si toutefois le dieu qui ébranle la terre, Neptune, ou si Jupiter, le ro-

des immortels, ne veut pas ta perte; car en leurs mains sont également et les biens et les maux. Alors les vents sont réguliers, la mer est calme et douce : ramène avec confiance, au sein des eaux, ton vaisseau rapide et charge-le de marchandises. Mais fais diligence pour retourner au logis. N'attends pas le temps du vin nouveau, ces jours humides de l'automne, ces approches de l'hiver où le souffle impétueux du Notus soulève les flots, et, avec les torrents de pluie que verse Jupiter, rend la mer si difficile.

Il est encore au printemps des jours où l'homme peut naviguer. Lorsque, égales en grandeur tout au plus aux pas d'une corneille, des feuilles se montrent à l'extrémité des branches du figuier, la voie est ouverte sur la mer : c'est la navigation du printemps. Je ne saurais, quant à moi, l'approuver; il ne me plaît point qu'il faille si rapidement la saisir au passage; difficilement on y échappe aux dangers; mais les hommes s'y hasardent également dans leur folie : pour les malheureux mortels, c'est la vie que la richesse. Il est triste pourtant de périr dans les flots; repasse dans ton esprit, je te le recommande, toutes mes instructions.

N'enferme point dans la carène de tes vaisseaux toute ta fortune; laisses-en à terre la meilleure partie, n'expose que la moindre. C'est chose triste que d'aller à travers les mers chercher sa ruine. (Ce serait chose triste aussi, qu'emplissant immodérément ton chariot, tu en rompisses l'essieu et en perdisses la charge.) Garde en tout la mesure et choisis le moment : en toutes choses, c'est le principal.

Choisis pour conduire une femme dans ta maison l'âge où ta jeunesse sera dans sa force, quand tu n'auras ni beaucoup moins, ni beaucoup plus de trente ans. C'est là pour l'homme la saison du mariage. Pour la femme, qu'elle demeure quatre années nubile et se marie la cinquième. Prends-la vierge, afin de former ses mœurs; prends-la dans ton voisinage, et, avant, observe, informe-toi, de peur d'épouser du plaisir pour tes voisins. L'homme ne peut rien rencontrer de meilleur que la femme, quand elle est bonne,

mais rien de pire, quand elle est mauvaise, et qu'adonnée aux fêtes et aux festins, elle consume, sans torche, un époux robuste et le livre à la cruelle vieillesse.

Songe avec crainte à la justice des dieux immortels : ne te hâte point de mettre un ami au rang d'un frère, mais si tu le fais, garde-toi de lui nuire le premier, et n'use jamais à son égard de mensonge même pour amuser ta langue. S'il commence et te provoque par quelque mot, quelque acte d'inimitié, ne manque pas de lui rendre deux fois la pareille. Que s'il revient et t'offre satisfaction, ne le repousse point. Malheureux est l'homme qui change souvent d'amis. Que ton aspect extérieur ne trahisse pas en toi une pensée mauvaise.

Crains qu'on ne t'accuse de recevoir trop d'hôtes, ou de n'en recevoir aucun. Évite de passer pour le compagnon des méchants, pour l'adversaire, le détracteur des gens de bien. N'aie jamais le cœur de reprocher à personne la funeste, la dévorante pauvreté, triste don des bienheureux immortels. C'est pour l'homme le plus grand des trésors qu'une langue ménagère de paroles; c'est la première des grâces qu'une langue qui se modère. Qui parle mal des autres pourra bien entendre pis. Ne porte point une humeur morose dans ces repas nombreux où l'on se traite à frais communs : tu y trouveras du plaisir sans trop de dépense.

Lorsque le matin tu répandras en l'honneur de Jupiter et des autres immortels des libations de vin pur, que ce ne soit point avant d'avoir lavé tes mains : autrement les dieux refuseraient de t'entendre et rejetteraient tes prières. Ne satisfais jamais aux nécessités de la nature, debout et en face du soleil. Lors même que cet astre est couché, garde-toi, pour te soulager, de te tourner vers l'Orient, et soit sur ta route, soit à l'écart, ne le fais point en marchant et découvert; les nuits appartiennent aux dieux. Un homme religieux et modeste aura soin de se tenir accroupi sur du fumier, ou se retirera près du mur de quelque cour bien fermée. Ne va pas non plus dans ta maison, en quittant ta femme, humide encore de ses caresses, t'offrir en cet état à la flamme du

foyer; évite cette profanation. Ce n'est pas au sortir d'un repas funèbre, mais en revenant des sacrés festins, qu'il conviendra que tu travailles à te donner un héritier. N'entre jamais dans le lit de ces fleuves qui coulent sans repos, que tu n'aies d'abord prié, l'œil fixé sur leurs beaux courants, et baigné tes mains dans leurs limpides eaux. Celui qui traverse un fleuve, et, par malice, s'abstient de baigner ses mains, les dieux s'indignent contre lui et lui envoient plus tard des châtiments. Assis à la table des dieux, ne porte point le fer aux cinq doigts de ta main pour retrancher du vert la partie sèche. Ne place point sur l'urne qui contient le vin le vase qui le verse aux buveurs : à cela s'attache un funeste présage. Si tu te bâtis une maison, ne la laisse point inachevée, de peur que la corneille ne vienne s'y poser et y pousser son cri sinistre. D'un vase qui n'a point été consacré, garde-toi de retirer ou des aliments pour ta nourriture, ou de l'eau pour ton bain : cela ne se fait pas non plus impunément. N'assieds point, rien de plus funeste, sur la pierre immobile des tombeaux, un enfant de douze jours : cet enfant ne deviendrait jamais un homme. (Il aurait douze mois, ce serait de même.) Homme, ne te baigne point avec les femmes, ou tu en seras un jour sévèrement puni. Si tu rencontres sur ta route un sacrifice, ne te ris pas des cérémonies saintes; la divinité s'en irrite. Évite de souiller de tes ordures les fleuves à leur embouchure et l'eau des fontaines.

Suis mes conseils, et crains de te faire parmi les hommes un fâcheux renom. La mauvaise renommée est un fardeau, léger à soulever, lourd à porter, difficile à déposer. Jamais la renommée ne périt entièrement, sans cesse entretenue par les discours de la foule : c'est aussi une déesse.

Quant aux jours que nous envoie Jupiter, applique-toi à en connaître les influences, et enseigne-les à tes serviteurs.

Pour inspecter les travaux, pour distribuer les vivres, le jour du mois qui convient le mieux, c'est le trentième, celui où le peuple s'occupe du soin de rendre la justice. Parmi

les autres qui nous viennent aussi de Jupiter sont sacrés : le premier, le quatrième, le septième où de Latone naquit Apollon, à l'épée d'or, le huitième, le neuvième. Il y a deux jours du mois croissant qui sont particulièrement favorables aux travaux des hommes : le onzième et le douzième; ils sont bons l'un et l'autre, le premier pour la tonte, le second pour la moisson; mais des deux le meilleur est le douzième. C'est en ce jour que file, suspendue dans les airs, l'agile araignée à l'heure de la pleine lumière, et que l'insecte prévoyant grossit ses magasins. Qu'en ce jour aussi la femme dresse son métier et se mette à l'ouvrage. Dans la première partie du mois, évite pour semer le treizième jour; choisis-le de préférence pour planter. Le seizième jour au contraire n'est pas du tout favorable à la reproduction des plantes, il l'est à celle des hommes, des mâles du moins, car pour une fille il est fâcheux de naître ou de se marier en ce jour. Le sixième lui-même est peu propice à la naissance des filles. Il est bon pour châtrer les chevreaux et les moutons, pour enclore les parcs où se garde le bétail; il favorise la multiplication de notre sexe; il aime les railleries, les mensonges, les doux propos, les secrets entretiens. Au huitième jour du mois, châtre le chevreau et le bœuf mugissant; au douzième, les mulets laborieux. C'est le vingtième, jour de grande importance, près de son terme, qu'on peut se flatter d'engendrer un homme sage, un homme dont l'esprit soit un jour plein de sens. Le dixième est favorable à la naissance des enfants mâles, le quatorzième à celle des enfants de l'autre sexe. En ce ce jour tu flatteras de la main, pour les apprivoiser, les moutons, les bœufs au pied flexible, aux cornes recourbées, le chien à la dent tranchante, les mulets au travail infatigable; mais tiens-toi en garde contre leur colère. Évite soigneusement tous les quatrièmes jours du mois (4, 16, 24), qu'il commence ou qu'il finisse, de te laisser consumer par la tristesse. Le quatrième jour est sacré. C'est le jour où tu conduiras une épouse en ta maison, après avoir consulté les oiseaux qui président à cet acte de la vie. Mais garde-toi des

jours où se rencontre le nombre cinq (5, 15, 25); ils sont tristes et funestes. C'est en ces jours, dit-on, que les Érinnyes se promènent sur la terre, prêtant leur ministère à Horcos, à ce dieu du serment, qu'engendra Éris (la discorde) pour la perte des parjures. Au dix-septième jour, les dons sacrés de Cérès seront placés par le cultivateur attentif sur une aire aplanie avec soin. Dans le même jour le bûcheron s'occupera de couper les pièces dont se forme le lit nuptial, et toutes celles qui entrent dans la construction des vaisseaux. Le quatrième, on commencera de fabriquer la nef légère. Le dix-neuf est bon dans l'après-midi. Le neuf n'est point du tout à redouter : il convient aux plantations; il est favorable à la naissance des hommes et des femmes; il n'a rien de funeste. Quant au vingt-neuf, bien peu savent que c'est le meilleur jour du mois (pour entamer un tonneau, pour soumettre au joug les bœufs, les mulets, les chevaux rapides), pour lancer sur la sombre mer l'esquif aux bancs nombreux, aux rames agiles. Bien peu encore appellent le dix-neuf un jour de vérité..... On ne sait guère qu'après le vingtième il est, au matin, le plus heureux jour du mois; le soir il vaut beaucoup moins. Voilà les jours profitables aux mortels. Ceux qui en remplissent les intervalles sont tout à fait sans influence, indifférents. On fait cas des uns ou des autres, trop souvent sans s'y connaître. Car tel est comme une marâtre, et tel comme une mère. Heureux et fortuné qui a cette science et y conforme ses travaux, irréprochable devant les dieux, dont il suit les augures, dont il craint de transgresser les lois !

OBSERVATIONS NOUVELLES

SUR

LE GENRE DE DRAME

APPELÉ *SATYRIQUE*

PAR M. EGGER.

De toutes les formes que le drame a prises sur les théâtres de la Grèce ancienne, et particulièrement sur le théâtre d'Athènes, la plus étrange est le drame que l'on nomma *satyrique*, du nom des *Satyres* ou Silènes, qui, d'ordinaire, y composaient le chœur. Depuis Casaubon (1) jusqu'à M. Welcker (2), et M. Wieseler (3) jusqu'à M. Rossignol (4) et M. Patin (5), ce singulier genre de tragi-comédie, cette

(1) De Satyrica Græcorum poesi et Romanorum Satira (Paris, 1605), surtout dans l'édition de Rambach (Halæ, 1774).

(2) Nachtrag zu der Schrift über die Aeschylische Trilogie, nebst einer Abhandlung über das Satyrspiel (1826).

(3) Das Satyrspiel nach Massgaber eines Vasenbildes (1848).—Theatergebäude und Denkmäler des Bühnenwesens, etc. (1861); dans ce dernier ouvrage voir surtout la planche VI.

(4) Dissertation sur le drame que les Grecs appelaient *satyrique* (1830).

(5) Études sur les tragiques grecs, *Euripide*, t. II, p. 272 (3e éd.). Cf. t. I, p. 210.— Otfr. Müller, dans sa belle Histoire de la littérature

« tragédie en belle humeur, παίζουσα τραγῳδία », comme l'appelle le rhéteur Démétrius (1), a été l'objet de travaux nombreux, d'études approfondies, où se marque le progrès d'une critique éclairée par des découvertes successives, par des rapprochements lumineux. Sans reprendre et traiter dans son ensemble une matière si souvent traitée, nous voudrions ici en éclairer quelques parties par des aperçus que nous suggère surtout la publication assez récente d'un renseignement fort précieux sur l'*Alceste* d'Euripide.

On a cru jusqu'à ces derniers temps que le *Cyclope* de ce poëte était le seul exemple parvenu complet jusqu'à nous du drame satyrique. Autour du *Cyclope* on groupait seulement les rares débris de quelques drames perdus parmi les *satyres* d'Euripide et des autres tragiques. Or, un court argument de l'*Alceste*, publié pour la première fois, en 1834, par M. G. Dindorf, nous apprend que cette pièce, qui se trouve ainsi la plus ancienne de celles d'Euripide dont nous connaissions la date et dont nous ayons le texte, fut représentée la 2e année de la 85e olympiade, sous l'archonte Glaucidès, et qu'elle formait la quatrième partie d'une tétralogie dont les trois premières pièces étaient les *Crétoises*, l'*Alcméon à Psophis*, le *Télèphe*. Ces trois pièces étant déjà connues incontestablement pour des tragédies, il est clair que l'*Alceste*, bien que citée elle-même plusieurs fois comme une tragédie par Aristophane (2), figurait

grecque (t. I, p. 159 et 353), néglige un peu cette partie de son sujet, mais il marque supérieurement les idées qui rattachent la tragédie elle-même au culte et aux mystères de Bacchus. Je ne crois pas nécessaire de renvoyer ici aux autres ouvrages généraux sur le drame grec comme ceux de Bode et d'Édél. du Méril. Voir pourtant, dans ce dernier, livre IV, ch. 2, le morceau intitulé : « les Dialogues bachiques. »

(1) De l'Élocution, § 159. Cf. les interprètes sur Horace, *Ars poetica*, vers 225 et suiv.

(2) *Acharniens*, vers 893 (*Alceste*, v. 367); — *Chevaliers*, v. 1252 (*Alceste*, v. 182); — *Nuées*, v. 415 (*Alceste*, v. 691); — *Oiseaux*, vers 1244 (*Alceste*, v. 675). Les autres pièces de cette tétralogie, le *Télèphe* surtout, sont souvent rappelées et parodiées par Aristophane.

comme drame satyrique dans la tétralogie avec laquelle, en 439, Euripide obtint le second rang et vit Sophocle obtenir le premier. Déjà, en effet, dans l'*Alceste*, comme dans l'*Oreste*, une de ses dernières productions, les critiques anciens signalaient un mélange bizarre et peu tragique de la terreur et de la gaieté (1). Ce mélange n'a plus rien qui nous étonne du moment que nous savons que l'*Alceste* avait, cette année-là, occupé la place d'un drame satyrique.

Cela nous aide aussi à comprendre comment, dans la *Vie d'Euripide* attribuée à Thomas Magister, il est dit que sur quatre-vingt-douze drames qui portaient son nom et dont soixante-quinze ou, selon une autre leçon, soixante-dix-sept seulement s'étaient conservés, on ne comptait que huit drames satyriques. D'après la composition habituelle des tétralogies, en comptant trois tragédies pour chacun des drames satyriques, ce chiffre suppose vingt-quatre tragédies, et sur ce total de quatre-vingt-douze ou au moins de soixante-quinze pièces, il en reste un bien grand nombre auxquelles aurait manqué sur la scène l'accompagnement d'un drame satyrique, si l'on n'admettait que plusieurs tétralogies d'Euripide étaient composées comme celle dont l'*Alceste* a fait partie. Ce qui est certain, c'est que dans la liste et les fragments des drames perdus de ce poëte on ne peut constater l'existence de plus de sept drames satyriques : les *Moissonneurs* et le *Sisyphe*, dont la date est connue, le *Sylée*, l'*Autolycus*, l'*Eurysthée*, le *Busiris*, le *Sciron*, auxquels s'ajoute le *Cyclope*, dont la date est inconnue. Le célèbre marbre de notre Musée national, où nous trouvons la première moitié d'une liste, par ordre alphabétique, des pièces d'Euripide, ne nous offre que quatre pièces sur trente-six, qui soient connues pour des drames satyriques : l'*Alceste*, l'*Autolycus*, le *Busiris* et l'*Eurysthée*, ce qui ne ferait qu'un drame satyrique contre huit drames purement tragiques. Parmi les trente-deux que, sur cette liste, on tient d'ordi-

(1) Voir le second des deux Arguments grecs déjà connus avant la publication de la didascalie découverte par Dindorf.

naire pour des *tragédies*, il doit donc s'en trouver plusieurs qui étaient des *satyres* (1).

Mais il nous reste à expliquer comment, dans la période la plus brillante de l'art dramatique, sur un théâtre soumis à des règlements très-précis, où le nombre des acteurs et celui des choristes étaient sévèrement déterminés, où tant de convenances religieuses et civiles dominaient toutes les libertés de l'art, un grand poëte avait pu enfreindre tant de règlements et de convenaces pour substituer une sorte de tragédie à un drame vraiment satyrique dans sa tétralogie, un chœur de vieillards thessaliens à un chœur de satyres, une touchante aventure d'amour conjugal aux légendes moitié terribles, moitié grotesques où s'étaient jusque-là renfermés les disciples de Pratinas (2), et dont le *Cyclope* nous offre un exemple si précieux pour l'histoire de la poésie dramatique.

Le spectacle tragique était né des fêtes mêmes du dieu Bacchus, il en était inséparable. Une tradition, très-conforme à l'esprit de l'hellénisme, raconte que les tragédies jouées dans les fêtes Dionysiaques furent longtemps fidèles à la religion du dieu auquel ces fêtes étaient consacrées; puis, que le génie tragique s'étant peu à peu affranchi de ces traditions gênantes pour traiter les sujets les plus divers et mettre en scène les personnages les plus étrangers au dieu du vin, le peuple s'offensa, peut-être s'ennuya d'une liberté qui, en épurant le drame, lui ôtait du même coup une partie de son charme populaire. « Il n'y a rien ici pour Dionysos (3), » dit-on alors (ce qui passa en proverbe), et, pour répondre à ce reproche, on eut l'idée d'ajouter régu-

(1) Notons, d'ailleurs, en passant, que cette liste ne contient pas l'*Alcmène* attribuée à Euripide par de nombreux témoignages.

(2) Je renvoie une fois pour toutes, sur le détail des sujets satyriques, d'abord aux ouvrages cités dans les premières notes de ce mémoire, puis à l'utile recueil de Friebel : Græcorum satyrographorum fragmenta (Berlin, 1837).

(3) Τί ταῦτα πρὸς Διόνυσον; d'où l'adjectif ἀπροσδιόνυσος, pour « hors de propos ». V. Schneider, *Attisches Theaterwesen*, note 10.

lièrement à chaque trilogie tragique une petite pièce spécialement composée en vue de satisfaire le goût du peuple pour des plaisirs moins délicats. Le chœur, formé des compagnons ordinaires de Bacchus, y exécutait des danses vives jusqu'à l'indécence et qu'un nom particulier (*sikinnis*) distinguait de la danse noble et grave (*emmelia*) des chœurs tragiques. Les personnages principaux étaient le plus souvent des monstres légendaires, Busiris, Sciron, Polyphème; c'était fort souvent Hercule, dont la figure a, dans la légende, deux aspects très-divers : l'aspect sérieux, héroïque, divin, quand il se montre à nous comme l'adversaire et le dompteur des monstres sanguinaires, comme le vengeur de l'humanité opprimée; l'aspect plaisant et ridicule, lorsqu'il apparaît lui-même comme un héros ivrogne, vorace et brutal. Sous cette dernière forme Hercule semble moins un demi-dieu qu'un grandiose personnage de comédie (1). Le drame alors pouvait impunément le traîner sur la scène et le livrer, lui et les impudiques suivants de Bacchus, à la dérision d'une foule enivrée par les plaisirs du vin.

Enlever au drame satyrique le caractère qui le distinguait si nettement de la tragédie, c'était donc une véritable infraction aux règles du théâtre, un défi aux passions du peuple le plus jaloux qui fût au monde de ses amusements grossiers ou délicats.

Comment Aristophane, l'impitoyable censeur d'Euripide, ne lui en a-t-il pas fait reproche, notamment à propos de l'*Alceste*, qu'il a plusieurs fois citée? Comment, dans la belle scène d'une de ses comédies (2), où il met Eschyle aux

(1) M. Emm. des Essarts a soutenu récemment, devant la Faculté des lettres de Paris, une thèse intéressante intitulée : Du Type d'Hercule dans la littérature grecque depuis ses origines jusqu'au siècle des Antonins.

(2) *Les Grenouilles*, vers 794 et suivants. Pour les exemples qui suivent je puis simplement renvoyer aux collections des fragments des comiques grecs par Meineke et Bothe, collections où les tables alphabétiques permettent de vérifier sans peine les titres des ouvrages cités dans cette partie de mon mémoire.

prises avec Euripide devant le tribunal de Dionysos, ne songe-t-il pas à lui faire un crime de cette offense au dieu même des fêtes Dionysiaques?

Diverses raisons peuvent nous expliquer cette contradiction apparente.

D'abord, la comédie, tardivement introduite sur le théâtre attique, y avait pris depuis longtemps une importance considérable, et il faut avouer que ses licences de tout genre avaient de quoi satisfaire largement au goût des Athéniens pour la fantaisie grotesque. Aristophane se vantait d'avoir épuré la comédie (1), et pourtant nous savons ce qu'il lui laisse encore de ses sales gaietés. Au lendemain d'une représentation des *Fêtes de Cérès*, de l'*Assemblée des femmes* ou de *Lysistrata*, on cherche ce que pouvaient désirer les amateurs du gros sel attique et des bouffonneries indécentes. Leurs demi-dieux, Hercule au premier rang, leurs dieux même et entre autres Bacchus, n'y étaient-ils pas assez souvent, assez rudement bafoués? Trois poëtes de l'ancienne comédie, Cratinus, Ecphantide et Phrynichus, avaient intitulé Σάτυροι des pièces où ces personnages formaient sans doute le chœur, et, en tout cas, devaient jouer un rôle important. Il en était de même des six ou sept comédies, presque toutes de la même période, auxquelles Dionysos ou Bacchus donnait son nom, et probablement des trois comédies d'Archippus, de Philyllius, de Nicocharès, portant le titre d'*Hercule*. Il semble que tout cela dispensait bien les Eschyle, les Sophocle et les Euripide de faire place aux parodies bachiques sur la scène tragique, et qu'ils durent être souvent tentés d'éluder la loi qui leur imposait de présenter au concours un drame satyrique après les trois tragédies.

Déjà dans le *Cyclope* l'intention d'un poëte moraliste se laisse bien sentir. Euripide y met sur la scène l'aventure d'Ulysse chez le géant Polyphème, aventure jadis décrite d'une façon demi-plaisante dans l'*Odyssée* d'Homère, et

(1) Voir la parabase des *Nuées*.

qui a pour morale le triomphe de la faiblesse habile sur la force et la méchanceté. Ulysse armé de la ruse pour échapper lui-même au Cyclope et pour venger la mort de ses compagnons que le monstre a dévorés, c'est un épisode de la lutte éternelle qui, sous tant de formes, se renouvelle sans cesse dans le monde, la lutte de l'intelligence contre la force brutale. Le vieux Silène et ses fils, avec leur amour du vin et leur lâcheté, ne font que mieux ressortir le contraste des deux principaux personnages.

Mais une autre fable satyrique d'Euripide met mieux en lumière cette intention morale : c'est le *Sylée*, dont il nous reste une courte analyse et quelques fragments.

Hercule, en punition de l'on ne sait plus quelle faute, est condamné à servir comme esclave auprès d'un vigneron. A peine attaché à son ouvrage, il déracine les plants à coup de hoyau ; il les emporte sur son dos à la maison du maître. Là il se fait cuire de grands pains, sacrifie le plus gros des bœufs qu'il trouve dans l'étable, et le mange ; puis, il enfonce le cellier, tire le vin du meilleur tonneau, arrache les portes pour s'en faire une table où il boit et mange en chantant ; il se moque de l'intendant, à qui il ordonne de lui apporter des fruits et des gâteaux, et enfin il détourne un fleuve dans l'étable qu'il inonde, apparemment pour laver les souillures de sa burlesque escapade.

Assurément voilà, en apparence, une histoire mieux faite pour défrayer la verve d'un Cratinus ou d'un Aristophane que celle d'Euripide. Elle va pourtant nous rappeler le plus terrible et le plus pathétique des drames d'Eschyle, le *Prométhée*. C'est là en effet que Philon le juif, dans un livre « sur le libre arbitre », cherchait ses meilleurs exemples pour montrer l'indomptable force de la liberté humaine.

Hermès, chargé sans doute d'exécuter les arrêts des dieux contre le fils d'Alcmène, dénonçait à Hercule l'ordre de se laisser vendre comme esclave. Le héros lui répondait :

« Brûle, rôtis mes chairs, gorge-toi des flots de mon « sang noir. Les astres descendront du ciel et la terre y

« montera avant que tu obtiennes de moi une parole de « flatterie. »

Prométhée dit-il mieux, dit-il plus à ce même Hermès dans la scène finale de la tragédie d'Eschyle?

« Et maintenant, continue le philosophe juif, cet honnête homme (car Hercule est ici pour lui le type de l'honnête homme), même acheté comme esclave, il n'a pas l'air d'un serviteur, il frappe de respect ceux qui le regardent n'étant pas seulement libre, mais bien près de devenir le maître de celui qui vient de l'acheter. Comme on demande à Hermès si c'est un méchant esclave :

« Point du tout, répond-il, mais au contraire, il a l'air « noble et sans bassesse; il n'a pas l'embonpoint d'un « esclave; brillant à voir, sous ses habits, il manie le bâton « avec aisance. »

Sylée ne tarda pas à s'en apercevoir : « On n'aime point « à acheter pour domestique des gens qui valent mieux que « leur maître. Or, à te voir, chacun tremble; car tu as l'œil « plein de feu comme le taureau qui fait face à l'assaut du « lion. » Puis : « J'accuse ton silence. On dirait que tu ne « veux pas obéir, mais donner des ordres plutôt qu'en « recevoir. »

Il n'y paraît que trop aux travaux d'un nouveau genre qu'accomplit bientôt l'héroïsme du faux esclave. Philon, qui avait sous les yeux le drame aujourd'hui perdu, nous y signale encore la scène étrange où Sylée, apprenant tout ce désordre, veut réprimer les dédains de son serviteur, et où celui-ci, sans changer de couleur et d'attitude, lui dit avec audace :

« Allons, prends un siége et buvons; tu verras bien vite à l'œuvre ce que je suis et si tu vaux mieux que moi. »

« Est-ce bien là, dit encore le philosophe juif, est-ce bien là un esclave ou un dominateur de son maître? » Et, en effet, Platon n'aurait pas mieux saisi la profonde moralité du drame d'Euripide, et il aurait pu s'en servir pour l'éloquent discours qu'il prête à Calliclès, l'adversaire de l'égalité démocratique, dans le *Gorgias*. Un trait même de ce hautain

plaidoyer en faveur des supériorités naturelles rappelle mot pour mot les paroles de Sylée, en présence de son esclave tout prêt à se changer en un maître impérieux (1). L'Hercule d'Euripide est mieux encore : c'est, comme l'indique nettement un vers conservé par Stobée, le grand redresseur des torts, « le héros juste pour les justes, mais aux méchants le plus mortel ennemi qui soit au monde ». Passant du grotesque au sérieux, sa figure a pris une vive expression de grandeur morale.

Mais comment pouvait paraître un chœur de satyres dans le plan du *Sylée?* On ne l'y suppose guère plus facilement que dans l'*Alceste*, où il est remplacé par de graves personnages, par des vieillards. Je suis persuadé que là comme dans maint autre drame satyrique, les satyres ont cédé la place à des personnages tout humains. Il eût été trop difficile de les mettre en rapport avec le fond de l'action développée par le poëte (2). Ce changement se rattache à un remarquable progrès de l'hellénisme, progrès parallèle dans les œuvres poétiques et dans les arts du dessin, qui n'a peut-être pas échappé aux critiques, mais qui, jusqu'à ce jour, n'a pas assez attiré leur attention.

Qu'est-ce, pour les Grecs, que le *satyre* et le *silène*, ce demi-dieu que les Romains ont connu sous le nom de *faune?* La statuaire et la peinture céramique, la peinture murale d'Herculamum et de Pompéi, nous l'apprennent par un grand nombre de représentations qui s'accordent avec les témoignages et les descriptions des poëtes.

Dans l'infinie liberté, dans l'aimable variété de ses formes, le polythéisme grec nous offre non-seulement l'expression

(1) Gorgias, c. 39, p. 484 A. B : « Mais si quelque homme paraissait vraiment né pour cela, il s'échapperait secouant et brisant bien vite ces entraves, foulant aux pieds nos textes écrits, nos enchantements et nos sortiléges, nos lois contraires à la nature, *et se dresserait en maître, lui tout à l'heure notre esclave.* »

(2) Je suis heureux de me trouver d'accord sur ce sujet avec un savant et ingénieux antiquaire, Ch. Lenormant : *Cur Plato Aristophanem in Convivium induxerit* (Parisiis, 1838), p. 14-16.

des forces de la nature extérieure, mais aussi celle des vices et des vertus de l'âme, de ses penchants les plus contraires, de sa faiblesse comme de son héroïsme. L'homme primitif, l'homme sauvage, avec ses besoins sensuels, ses appétits gloutons, ses instincts méchants, est une des conceptions les plus familières à l'imagination hellénique, et l'art s'est plu à la reproduire de mille façons diverses. Comme à chaque trait de notre figure morale, surtout à chacun de nos vices, répond d'ordinaire quelque trait analogue chez les animaux qui nous entourent (1), il a saisi vivement ces analogies, et il en a tiré diverses images où l'homme se montre plus ou moins confondu avec la bête. Tantôt il le présente avec des jambes et des pieds de bouc, avec la poitrine et le dos velus, avec une queue, des cornes au front, des oreilles pointues, le crâne déprimé, la bouche grimaçante, l'œil animé par un regard lascif et bestial; tantôt il l'humanise en lui laissant des pieds d'homme, en redressant le front, en supprimant les cornes et le poil; mais le plus souvent alors il lui laisse, dans sa nudité, le principal signe de sa bestialité grossière : au milieu des scènes les plus gracieuses, quelquefois les plus graves, le satyre est ithyphallique. Faut-il voir dans ces conceptions naïves de l'imagination populaire et dans les types savamment variés d'après elles par l'art hellénique quelques souvenirs d'une humanité antérieure, sur le sol grec, aux invasions de la race aryenne? Un savant anthropologiste, M. de Quatrefages, n'est pas éloigné de le croire. Parmi les figures reproduites par la peinture et la statuaire grecques, il n'hésite pas à reconnaître deux classes distinctes : d'abord celle qui répond au type noble et pur que nous appelons caucasique, puis une autre qui se rapporterait au type *brachycéphale*, et à laquelle appartiendrait l'expressive et célèbre laideur de Socrate. Socrate lui-même (2), on le

(1) Observation déjà consignée, avec beaucoup de finesse, par Aristote dans son *Histoire des Animaux*, VII, 1.

(2) Rapport sur les progrès de l'Anthropologie en France, p. 483; Revue scientifique, 1871, p. 776.

sait, ne repoussait pas cette ressemblance avec les satyres. Platon en plaisante agréablement, dans le *Banquet* (1), sans la moindre offense pour la personne de son vénéré maître, et il se plaît à faire ressortir de cet exemple un contraste piquant entre la laideur du visage et la beauté morale du caractère. Peut-être serait-il imprudent d'accepter dès aujourd'hui comme un fait acquis à l'histoire des races humaines la conclusion qu'un savoir ingénieux tire de ces analogies; mais on avouera qu'elle est bien séduisante.

Quoi qu'il en soit à cet égard, conçu comme le père nourricier ou comme le compagnon de Dionysos, du dieu des vendanges, le satyre ou silène est naturellement ami du vin; s'enivrer, c'est pour lui un plaisir et presque un devoir: il rend ainsi hommage au dieu qui importa la vigne en Grèce et qui réserve (on le voit dans la tragique histoire de Penthée) de cruelles vengeances aux ennemis de son culte et de ses mystères. Il est donc l'acteur obligé dans ces processions bachiques, ou *comoi*, qui ont donné leur nom à la *comédie*, «chant du *comos*» (2). On l'y voit souvent armé tantôt du thyrse, tantôt de la double flûte, ou bien de la syringe, et, en ce dernier cas, il se personnifie surtout dans le musicien Marsyas, imprudent et malheureux rival d'Apollon,

(1) Banquet, c. 37, p. 221, 222, où l'on remarque aussi l'expression σατυρικὸν δρᾶμα καὶ σειληνικόν, qui prouve bien que les Grecs considèrent, en général, le satyre et le silène comme un seul et même personnage. La note du scholiaste sur ce passage mérite également d'être consultée.

(2) L'autre étymologie (*come*, bourg), quoique appuyée sur un témoignage d'Aristote (*Poétique*, c. 3), est vraiment insoutenable, surtout depuis qu'on a pu observer sur des peintures céramiques le personnage féminin κωμῳδία figurant dans une procession bachique ou κῶμος. Voir Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*, t. I, planche XLI. A κωμῳδία répond naturellement, par sa composition, τραγῳδία, «chant du bouc» ou des satyres moitié boucs, premiers chanteurs du dithyrambe, d'où est sorti le drame tragique. Un de ces satyres porte l'inscription Διθύραμβος sur un vase dont le dessin a été plusieurs fois reproduit, entre autres dans les *Denkmäler der alten Kunst* de Wieseler, II, n. 485.

qui le punit par un supplice cruel d'avoir osé lutter contre lui. Plus étroitement rapproché du bouc ou de la chèvre par la forme de la tête, par deux cornes recourbées et par la forme de ses pieds, il est le dieu Pan, habitant des forêts, des vergers et des jardins, qu'il protége et qu'il anime par sa présence et par la musique de sa flûte (1). Petit et trapu, avec un gros ventre, il est le *silène;* avec la queue de cheval, la barbe abondante et plate, un visage plus humain, mais d'une expression peu intelligente, il est le *papposilène* (2).

Comme il a ses divers degrés dans la série animale et dans la famille des dieux secondaires, si je peux m'exprimer ainsi, le satyre a ses âges divers : l'art le saisit dès l'enfance et le suit jusqu'à la vieillesse. Tout enfant, il ne peut guère lui donner qu'une passion, celle du vin, mais déjà il l'exprime d'une façon charmante : « La plus belle « figure d'enfant, dit Winckelmann, que l'antiquité nous ait « léguée, quoique un peu fruste, est un petit satyre d'en« viron un an, de grandeur naturelle, et conservé à la « villa Albani. C'est un bas-relief, mais d'un saillant si « marqué, que presque toute la figure est de ronde-bosse. « Cet enfant, couronné de lierre, boit, probablement d'une « outre qui manque, avec tant d'avidité et de volupté, que « les prunelles de ses yeux sont tout à fait tournées en « haut et qu'on ne voit qu'une trace du point de l'œil (3). » Adolescent, le satyre devient musicien; il reçoit des leçons de musique : c'est dans l'attitude du joueur de flûte *au repos* que le peintre Protogène avait représenté son célèbre satyre ἀναπαυόμενος, imité, dit-on, par les sculpteurs, et dont nous avons peut-être une imitation en marbre dans notre Musée

(1) Ainsi le poëte comique Aratos l'avait représenté musicien dès sa naissance (fragment dans Athénée, IV, p. 175).

(2) Voir Pollux, *Onomasticon*, IV, 142, et les interprètes sur ce passage. Cf. Casaubon, livre cité p. 103, éd. Rambach, et Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, n. 518 et suiv.

(3) *Histoire de l'Art*, IV, 6, p. 254 de la trad. fr., in-4.

du Louvre (1). La musique appelle la danse, et les danses de satyres sont comme un des lieux communs de la peinture et de la sculpture antiques. Le jeune satyre aime aussi la chasse, et on nous le montre accompagné du chien ou de quelque autre animal chasseur. Il n'oublie pas pour cela son goût pour le jus de la treille : on le voit souvent tenir à la main une grappe dont il exprime la liqueur dans un vase, ou portant une outre pleine de vin. Le satyre *ascophore* était un des chefs-d'œuvre de Praxitèle (2). Mais la danse, la musique et le vin ne suffisent pas à sa pétulante jeunesse. Il s'émancipe et il prend goût à d'autres plaisirs. Les nymphes, les bacchantes, qu'il convie dans les bois, sur la montagne, à ses chœurs et à ses danses, éveillent en lui des convoitises que l'art exprime avec une insouciante crudité. Comme ses autres passions, celle-ci survit en lui au déclin de l'âge ; vieux et chenu, il se plaît encore aux gaietés d'une danse lascive : c'est à cet âge que l'avait reproduit Praxitèle dans la statue décrite ainsi par un poëte de l'Anthologie Palatine (3), et qui sans doute, comme le tableau de Protogène, eut beaucoup d'imitateurs :

« Grâce à ton art, Praxitèle, la pierre même voudrait « bondir. Détache-moi d'ici (de ma base), et je sauterai « comme autrefois. Ce n'est pas la vieillesse qui chez nous « est impuissante; c'est le marbre jaloux qui entrave les « jeux des vieux satyres. »

Une seule vertu (si c'en est une) rachète les vices du satyre et du silène : il est paresseux, ivrogne, débauché, lâche même à l'occasion; mais il l'est naïvement. La naïveté domine toutes les légendes où la poésie grecque l'a mis en scène : il y représente comme une enfance de l'humanité

(1) Fröhner : Musée du Louvre, Notice de la sculpture antique, n. 250 et suivants.

(2) A Rome seulement, Winckelman (*Histoire de l'Art*, IV, 2) signalait déjà plus de trente statues antiques dont on supposait que l'original était le satyre de ce célèbre maître. Cf. Anthologie Palatine, IX, 262 et 756.

(3) IX, 756, épigramme d'Æmilianus.

où tout serait ignorance, curiosité, concupiscence (selon le mot de la théologie et de la morale chrétiennes). La naïveté épurée, ennoblie souvent par une grâce idéale, caractérise les chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués encore si nombreux en ce genre. Pour nous borner aux richesses de notre Musée national, les deux jeunes faunes joueurs de flûte, où l'on croit reconnaître des imitations de Praxitèle, le torse de satyre récemment sorti des fouilles du mont Palatin, le célèbre faune chasseur de la même collection, le *panisque* arrachant une épine du pied d'un satyre, le joli bas-relief où l'on voit des satyres forgerons dans l'atelier de Vulcain (1), sont des modèles de cette grâce demi-sérieuse, demi-comique, qu'a si bien décrite Winckelmann (2), et qui fait le charme des connaisseurs.

Or ces modèles, j'ai failli dire ces enfants chéris de la peinture et de la statuaire antiques, ils sont aussi les premiers acteurs dans le *dithyrambe* dramatique, d'où sont successivement sortis la tragédie et le drame satyrique (3). Les premiers chœurs *tragiques* (leur nom même ne permet guère d'en douter) étaient composés de serviteurs de Bac-

(1) Fröhner, livre cité, n. 109. L'auteur croit que ce bas-relief est du seizième siècle ; mais de bons connaisseurs assurent que c'est bien une œuvre antique. M. Fröhner n'a pas remarqué que deux épigrammes de l'Anthologie de Planude (15 et 15 bis) mentionnent des satyres *forgerons*. L'épigramme 15 montre même le satyre aidant à forger des armes pour Achille, comme il paraît faire dans le bas-relief du Louvre. Il est remarquable aussi que le *Cédalion*, drame satyrique de Sophocle, avait pour héros principal un personnage de ce nom, qui, suivant la fable, avait enseigné l'art du forgeron à Héphæstos.

(2) *Histoire de l'Art*, IV, 6 : « La grâce à laquelle j'ai donné le nom de comique est rendue... par un sourire de gaieté qui fait tirer les angles de la bouche en haut. Dans toutes les figures où cette gaieté est marquée par de pareils traits on voit toujours la physionomie caractérisée par un profil commun et aplati ou par un nez enfoncé dans le visage... Voilà pourquoi, dans Platon, *Epicharis* est synonyme de *Simos* (*Pol.*, V, p. 422)—et ailleurs de *Silenos*. »

(3) Voir plus haut, p. 50, note 2, et Schneider, livre cité, notes 4, 11 et 15.

chus, à moitié déguisés en boucs, pour célébrer par des *dithyrambes* les expéditions glorieuses et les aventures bizarres de ce dieu. L'art des premiers poëtes dramatiques tient de très-près à celui des peintres et des sculpteurs de satyres et de silènes. Quand Winckelmann, sur la foi d'un passage, mal compris par lui, de Pausanias (1), prenait pour des sculpteurs Aristias et son fils Pratinas, les premiers auteurs de drames satyriques, il se trompait sans doute; mais, à un point de vue plus élevé dans l'histoire de l'art, il n'était pas si loin de la vérité que d'abord on pourrait le croire. Artistes et poëtes s'exerçaient alors sur le même fonds d'idées populaires; ils lui empruntaient des types souvent grossiers, que leur talent savait habilement embellir sans les rendre méconnaissables. Le satyre qui dans un drame d'Eschyle se traînait par terre pour éviter les coups d'Hercule (2), les silènes qui, chez Euripide, sont les passifs et peureux auxiliaires d'Ulysse dans ses vengeances contre le Cyclope, les petits silènes qui, dans la même pièce, dégustent avec tant de joie le bon vin apporté par le héros grec; cet autre satyre qui, chez Eschyle, apercevant pour la première fois la flamme apportée du ciel par Prométhée, l'admire, s'en approche, veut embrasser un si bel objet et s'y brûle les mains; ce personnage, satyrique sans doute, qui, dans l'*Œnée* de Chérémon, décrivait si complaisamment un groupe de nymphes demi-nues, ne sont-ce pas autant de figures où l'on reconnaît, sans même qu'il soit besoin pour cela de subtiles conjectures, les sujets familiers aux Praxitèle, aux Protogène, à ces nombreux et obscurs artistes dont la main s'est jouée avec une fécondité, avec une délicatesse merveilleuse sur tant d'œuvres de la céramique ancienne?

Or, à travers les riches produits de ces actives écoles,

(1) *Histoire de l'Art*, IV, 2, p. 52. Cf. Pausanias, II, 13, § 6 : Τούτῳ τῷ Ἀριστίᾳ καὶ Πρατίνᾳ τῷ πατρὶ εἰσὶ πεποιημένοι Σάτυροι πλὴν τῶν Αἰσχύλου δοκιμώτατοι.

(2) Cf. dans Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, n. 520, le Silène barbu, à queue de cheval, qui se traine sur le ventre : on dirait le personnage même qu'a décrit Eschyle.

une épuration progressive de l'art se fait vivement sentir, qui répond au perfectionnement des croyances morales et religieuses, aux progrès même de la conscience humaine dans la conception de ses dieux. De plus en plus l'Hellène se refuse à concevoir ses dieux sous la forme de monstres. De plus en plus il les rapproche de sa propre beauté. Il cesse de reconnaître pour immortels ou fils d'immortels des êtres qui offrent le mélange, même idéalisé jusqu'à une beauté relative, de la bête et de l'homme. Le satyre, si voisin d'abord du bouc ou du singe (car le *pappo-silène* surtout a cette grossière et triste ressemblance), se rapproche peu à peu du type de l'humanité. Le satyre, le silène, le faune, perdent un à un les attributs qui les rattachaient au type bestial : ils en gardent à peine quelque indice dans l'allongement de leurs oreilles et dans la frisure de leurs cheveux; ce sont d'ailleurs, et par tout le reste, de beaux enfants, de beaux adolescents, des vieillards à l'expression grave et paternelle. Le faune du Musée du Louvre, qui tient en ses bras un jeune enfant, n'est plus le vieux nourricier de Dionysos, du dieu des satyres ivrognes et des bacchantes échevelées : il nous rappelle plutôt le noble instituteur d'Oreste, celui que le fils d'Agamemnon traite avec un si juste respect, dans l'*Électre* de Sophocle, ou le *pédagogue* que Créuse, une reine, dans l'*Ion* d'Euripide, entoure de pieux égards (1).

La tragédie, à son tour, la tragédie, très-intimement unie à la vie religieuse des Hellènes, devait s'associer à ce progrès. Elle avait, de bonne heure, écarté les chœurs de satyres, et s'était seulement résignée à leur voisinage dans le drame satyrique; mais elle étend bientôt sur ce dernier genre une bienfaisante influence, et elle en transforme peu peu l'action et les personnages jusqu'à les confondre avec l'action et les personnages tragiques. Ainsi nous comprenons que, seize ans après ses débuts sur la scène, Euripide ait pu

(1 Voir la première scène de l'*Électre*, et, dans l'*Ion*, les vers 725 et suivants.

faire représenter comme drame satyrique une pièce qui a si peu ce caractère. Les critiques anciens (1) y remarquaient, comme dans l'*Oreste*, un dénouement heureux après des vicissitudes de terreur et de pitié : cela leur semblait contraire aux règles de la vraie tragédie, et ils y voyaient quelque chose de plus conforme aux *satyres* (σατυρικώτερον). En effet, dans l'*Alceste*, le dialogue d'Apollon avec *Thanatos*, le dieu de la mort, le vulgaire égoïsme du père et de la mère d'Admète, refusant de se dévouer pour leur fils, les chants grossiers d'Hercule, attablé chez le roi de Phères (2), dont il ignore la douleur, sont autant de traits qui répugnent à la gravité tragique, et qui rappellent plutôt les jeux de la muse satyrique telle qu'on l'avait longtemps aimée : c'étaient, en effet, les dernières traces d'une différence qui tendait à s'effacer de jour en jour entre les œuvres de l'un et de l'autre genre; c'étaient (qu'on me permette, en de telles matières, la hardiesse de cette comparaison) les oreilles pointues et les cornes du satyre *humanisé* perçant encore sous les boucles de sa chevelure. Le reste, c'est-à-dire le noble dévouement d'Alceste, ses larmes de mère et celles de ses malheureux enfants, l'héroïque résolution d'Hercule qui va disputer à la mort l'épouse du roi son hôte, la ruse touchante qu'il emploie pour ménager à ce prince les émotions d'une heureuse reconnaissance : tout cela est de la plus pure tragédie. Il est d'ailleurs bon de remarquer que par son côté comique le rôle d'Admète était devenu le sujet de deux comédies, aujourd'hui perdues, l'une d'Aristomène, l'autre de Théopompe, et que cette aventure était familière aussi aux auteurs de ces chansons de table qu'on appelait des *scolies* (3).

Jusqu'à ces dernières années, on pouvait donc bien chercher, comme l'a fait un de nos plus éminents critiques,

(1) Deuxième argument grec de l'*Alceste*.

(2) Ἄμουσ' ὑλακτῶν, dit énergiquement un serviteur de la maison, dans l'*Alceste*, vers 780.

(3) Suidas, au mot Ἀδμήτου μέλος, texte qui se trouve éclairci par Zénobius, dans la première Centurie de ses *Proverbes*, § 18.

des excuses au poëte pour avoir mêlé le rire aux larmes dans ce beau drame en faisant incliner la tragédie vers le drame satyrique (1). Aujourd'hui, le rapport de l'*Alceste* avec les tragédies d'Euripide est comme renversé : ce n'est plus, pour nous, la tragédie qui s'abaisse, mais le drame satyrique qui s'élève en se purifiant.

La même observation paraît s'appliquer à tel drame, aujourd'hui perdu, de Sophocle, dont les fragments nous révèlent le mélange, vraiment inadmissible pour nous, d'une vulgarité ou même d'une grossièreté bizarre avec les plus nobles souvenirs de la Grèce historique. L'Ἀχαιῶν σύλλογος ἢ Σύνδειπνοι de Sophocle, dont Athénée nous a conservé quelques vers d'un caractère tout comique; les *Amants d'Achille*, où le même poëte avait dénaturé l'amitié d'Achille et de Patrocle en l'entachant d'un vice étranger à la Grèce héroïque; l'*Inachus*, où il représentait Junon dans le rôle d'une prêtresse *quêtant pour les enfants d'Inachus* (2), étaient probablement des pièces satyriques, bien qu'on ne puisse dire comment y aurait figuré un chœur de satyres.

A l'égard d'Achille et de Patrocle, Eschyle avait, à ce qu'il semble, déjà pris les mêmes libertés dans ses *Myrmidons*, que pour cela on rangerait plus volontiers parmi les *satyres* que parmi les tragédies.

Gardons-nous, d'ailleurs, de croire que ce dernier genre, pour avoir été quelquefois, et de bonne heure, élevé à une dignité presque tragique, s'y soit, pour cela, toujours main-

(1) M. Patin, livre cité, p. 210.

(2) Cette pièce n'est formellement citée nulle part comme un drame satyrique ; mais les éditeurs des fragments de Sophocle n'hésitent pas, d'après ce qui en reste, à lui attribuer ce caractère. On sait qu'elle renfermait une description de l'âge d'or, sujet très-familier à la comédie antique, et Ruhnkenius (*ad Timæi lexicon*, s. v. Ἀγείρειν) me paraît y rattacher avec beaucoup de vraisemblance le rôle d'Héra ou Junon, tel qu'il est signalé par Platon (dans le deuxième livre de la *République*) et par le scholiaste d'Aristophane (sur les *Grenouilles*, v. 1385). Pour les autres exemples, je puis renvoyer à l'excellente collection des Fragments des tragiques, par M. A. Nauck (Leipzig, 1856).

tenu. Ce serait imposer à l'histoire de l'art une régularité que contredisent bien des témoignages. De même qu'il y a des peintures et des statues de vrais satyres bien postérieures au type presque uniquement humain où s'étaient complu de grands artistes du siècle de Périclès et du siècle d'Alexandre, de même l'*Alceste* n'a pas marqué, peut-être pour Euripide lui-même, le point d'une perfection où le drame satyrique se confond presque avec la tragédie. L'imagination qui domine en reine dans les œuvres de l'art n'a jamais renoncé, tant que durèrent les belles années du monde grec, à des fictions, à des légendes populaires qui mêlaient tant de grâce et de charme à leur grossièreté primitive. On trouve des *satyrographes* de profession sous les Ptolémées; on en trouve jusque sous la domination romaine (1); et il le faut bien pour qu'Horace ait pu raisonnablement donner dans son *Art poétique* les règles de ce genre de drame. Une épigramme, un peu obscure et pourtant expressive, de Dioscoride, dans l'*Anthologie*, célèbre Dosithée comme le rénovateur des vieux satyres, des satyres doriens de Phlionte, véritables ancêtres du satyre attique; c'est l'un d'eux qui, placé sur le tombeau du poëte, s'adresse en ces termes aux passants :

« Et moi aussi, satyre bondissant, à la rouge barbe, je « garde le tombeau de Dosithée, comme un de mes frères « garde Sophocle. Car Dosithée aussi porta la couronne de « lierre en digne émule des satyres phliasiens : j'en prends « les chœurs à témoin. Formé que j'étais aux mœurs nou- « velles, c'est lui qui m'a rendu mes antiques allures et m'a « de nouveau lancé sur le rhythme sévère et mâle de sa « muse dorienne, m'entraînant par sa grande voix. J'aime « le battement du thyrse inculte d'autrefois, qu'agite la « pensée hardie de Dosithée (2). »

(1) Voyez, par exemple, le témoignage des inscriptions agonistiques reproduites dans Le Bas, *Voyage archéologique*, V[e] partie, n° 93; dans le *Corpus inscript. græc.* de Bœckh, n. 1584, 1586.

(2) Anthologie Palatine, VII, 707. L'une des pièces auxquelles le

De tout ce regain de poésie après la grande moisson des maîtres il n'est rien ou presque rien parvenu jusqu'à nous, mais les connaisseurs en œuvres d'art savent que mainte statue, maint bas-relief, mainte peinture offrant des personnages et des scènes satyriques, continuent jusque sous l'empire les traditions de cet *archaïsme* illustré par le poëte alexandrin. L'art a des prédilections obstinées, et il a des libertés qu'il ne laisse pas prescrire. Les anciennes écoles grecques ont créé des types admirables pour toutes les variétés de ce qu'on peut appeler la nature satyrique. L'art des temps romains a continué cet élégant et ingénieux travail. Le moyen âge, qui nous sépare de tant d'habiles artistes, en a plutôt transformé la tradition qu'il ne l'a interrompue. Comme génie du mal et de la luxure, le satyre n'a jamais cessé d'occuper l'imagination populaire, et les artistes de l'Occident chrétien l'ont, le plus souvent sans le savoir, associé aux conceptions inspirées par la nouvelle théologie.

« Il y a un satyre en nous, » a dit un grand connaisseur de l'antiquité. Ce fonds de malice, qui est dans la nature humaine, avait produit dans le paganisme grec une famille de petits dieux populaires qui en étaient l'expression vivante. Il n'a pas complétement disparu sous l'austère simplicité du dogme chrétien. Satan, l'ange rebelle, cette grandiose personnification du mal, de l'orgueil, du vice et du crime en révolte contre Dieu, a eu sa cour de démons, en qui l'imagination chrétienne personnifie, elle aussi, tous les méchants instincts, toutes les mauvaises passions de notre âme; et ces génies du mal ont envahi la légende en vers comme en prose, la sculpture, la peinture; ils ont peuplé nos églises de représentations qui souvent rappellent les obscènes hardiesses de l'art hellénique, mais qui ne rachètent pas, comme en Grèce, la laideur morale des symboles par l'élégance du dessin. Est-ce là un simple effet d'inex-

poëte fait surtout allusion ici paraît être le *Lityerses*, dont un long fragment nous a été conservé par le scholiaste de Théocrite (VIII, 92).

périence chez l'artiste chrétien, ou bien sa conscience lui défendait-elle d'embellir l'image du mal et de le rendre par là moins repoussant? Délicate question que je n'ose pas résoudre. Toujours est-il qu'il n'imprime pas à cette image le caractère de beauté idéale qui excuse chez les Grecs tant de licence, et qui fait pour nous de leurs œuvres un éternel et toujours utile sujet d'imitation.

RECHERCHES

SUR LE RAPPORT

DE LA DÉCLINAISON

DES THÈMES EN o

A LA DÉCLINAISON DES THÈMES TERMINÉS PAR UNE CONSONNE EN GREC ET DANS LES LANGUES CONGÉNÈRES

PAR M. FR. MEUNIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Exposé des faits.

Il y a en grec un très-grand nombre de mots qui se déclinent de deux façons. Je vais citer les plus usités, en commençant par ceux qui sont du masculin ou du féminin et en finissant par ceux qui sont du neutre. Les premiers ont au nom. sing. une consonne suivie tantôt de ος, tantôt de ς; les seconds y ont une consonne qui tantôt est suivie de ον et tantôt n'est suivie de rien.

I. Mots du masculin ou du féminin qui se déclinent de deux façons :

1° κο-ς et κ-ς (ξ) :

ἄμβικο-ς et ἄμβικ-ς subst. m. « vase à distiller ». — Pour

la racine, voir Curtius (*Grundzüge der griechischen Etymogie*, p. 265-266[1]). — C'est de ἄμϐιϰο-ς ou de ἄμϐιϰ-ς, précédé de l'article arabe *al*, qu'est venu, par le latin du moyen âge *al-ambicus*, le français *al-ambic*.

ἄμπυϰο-ς et ἄμπυϰ-ς subst. m. f. « bandeau » ; μον-άμπυϰο-ς (Euripide) et μον-άμπυϰ-ς (Euripide aussi) adj. m. f. « qui est attelé seul ». — Racine obscure.

ἄραϰο-ς et ἄραϰ-ς subst. m. « sorte de gesse ». — Racine obscure.

βάϐαϰο-ς et βάϐαϰ-ς adj. m. « babillard ». — Première forme : βάϐαϰοι· ὑπὸ Ἠλείων τέττιγες· ὑπὸ Ποντιϰῶν δὲ βάτραχοι (Hésychius). — Seconde forme : βάϐαξ (Archil., fr. 32)· μάταιος, λάλος, φλύαρος (Hésychius aussi). — Rac. βαϰ, devenu βαγ, dans βαγ-j-ω, primitif de βάζω (Il. Od.) « je parle », d'où l'intensif βα-ϐάζω « je parle sans cesse, je babille ». Je vois dans βαϰ une forme antérieure à *F*επ, racine (Curt., p. 403-404) de *F*έπ-ος subst. n. « parole ».

γλαυϰό-ς subst. m. « chat-huant » et γλαῦϰ-ς subst. f. « chouette ». — Pour γλαυϰό-ς, voir Hésychius au mot ϰίϰυμος. — Rac. (Curt., p. 163) γλαυϰ dans γλαυϰ-j-ω, primitif de γλαύσ-σ-ω « je brille ».

Γραιϰοί et Γραίϰες nom propre de peuple. — Exemples et étymologies diverses chez Pape et Benseler (*Wörterbuch der griechischen Eigennamen*). — Curtius (p. 161) s'est prononcé pour la racine γερ dans γέρ-ων subst. m. « vieillard »:

δόρϰο-ς subst. m. et δόρϰ-ς subst. f. « gazelle ». — Rac. (Curt., p. 585) δερϰ dans δέρϰ-ο-μαι « je regarde ».

ἥλιϰο-ς adj. m. et ἧλιϰ-ς adj. m. f. « qui est en âge » ; ἐν-ήλιϰο-ς et ἐν-ῆλιϰ-ς adj. m. f. « qui est à la fleur de l'âge » ; ἰσ-ήλιϰο-ς et ἰσ-ῆλιϰ-ς adj. m. f. « qui a le même âge » ; συν-ήλιϰο-ς et συν-ῆλιϰ-ς adj. m. f. « qui est du même âge ». — Racine obscure. Elle a contenu un *F* d'après la glose d'Hésychius : βαλιϰιώτης· συνέφηϐος. Κρῆτες ; car βαλιϰιώτης = *F*αλιϰιώτης.

Καππάδοϰο-ς et Καππάδοϰ-ς nom propre de peuple. — Exemples chez Pape et Benseler (*Wörterb. der gr. Eigenn.*).

κήρυκο-ς (Etym. M.) et κῆρυκ-ς (Il. Od.) subst. m. « héraut ». — Racine obscure.

μαλακό-ς (Il. Od.) adj. m. et βλάκ-ς (Hésychius) adj. m. f. « tendre, faible ». — Pour l'identité de μαλακό-ς et de βλάκ-ς voir Curtius (p. 292-293).

οἶκο-ς, acc. οἰκό-ν-δε (Il. Od.), et οἰκ-ς, acc. οἶκα-δε (Il. Od.), « vers la maison ». — Rac. (Curt., p. 149) Ϝικ dans (Ϝ)ἵκ-ε-το (Il. Od.) « il vint, il entra ».

πάλλακο-ς (Hésychius) et πάλλακ-ς (éolien), πάλληκ-ς (Hésychius), subst. m., « jeune garçon ». — Je change chez Hésychius παλλακός· ἐρρωμένος en παλλακός· ἐρώμενος. Le dernier éditeur d'Hésychius, Maurice Schmidt, a cru que la faute était dans παλλακός; je crois qu'elle est dans ἐρρωμένος. — Racine obscure.

πῖδακο-ς et πῖδακ-ς (Il.) subst. m. « source » ; πολυ-πίδακο-ς (Hy. à Aphr.) et πολυ-πῖδακ-ς (Il.) adj. m. f. « qui a beaucoup de sources ». — Curtius (p. 579) a rattaché πῖδακ-ς à la racine πι « boire ». D'après ce rapprochement πῖδακ-ς signifiera non pas « source (ce qui sourd, du verbe sourdre = jaillir) », mais « abreuvoir (ce qui abreuve = donne à boire) ».

πίθηκο-ς et πίθηκ-ς subst. m. « singe ». — Racine obscure.

ῥηνικό-ς adj. m. « d'agneau » et ῥῆνικ-ς subst. f. « peau d'agneau ». — Voir ci-dessous l'article : ἀρνο-ς et ἀρν-ς.

σκυλακο-ς et σκύλακ-ς subst. m. f. « jeune chien, jeune chienne » ; πολυ-σκύλακο-ς et πολυ-σκύλακ-ς adj. m. f. « qui a beaucoup de jeunes chiens, de jeunes chiennes ». — Racine obscure.

τρἵβακο-ς et τρἵβακ-ς adj. m. « usé », subst. m. « vieux routier ». — Rac. (Curt., p. 201-202) τρϊβ dans τριβ-j-ω, d'où τριβ-β-ω par assimilation, puis τρί-β-ω (Il. Od.) par allongement compensatif, « j'use ». Il y a une racine plus courte τερ dans τερ-j-ω, d'où τερ-ρ-ω par assimilation, puis τεί-ρ-ω (Il. Od.) par diphthongaison compensative, « je perce ». — Pour l'assimilation, l'allongement compensatif et la diphthongaison compensative, voir la *Revue critique* du 15 août 1868.

φῦλακο-ς et φῦλακ-ς (Il. IX, 477) adj. m. « qui garde » ; φύλακο-ς (Il. XXIV, 566) et φύλακ-ς (Il. X, 58) subst. m.

« gardien ». — La racine n'apparaît pas à première vue. Voici une conjecture. Il y a eu un subst. m. *Ϝορο-ς*, qui subsiste dans οὖρος (Il. Od.) « gardien ». Supposons une variante φῦλο-ς. Cette variante a pu exister, puisque *Ϝ* et ρ sont maintes fois devenus l'un φ et l'autre λ. Si elle a existé, φῦλο-ς aura pour dérivé φύλακο-ς.

2° γο-ς et γ-ς (ξ) :

ἅρπαγο-ς adj. m. et ἅρπαγ-ς adj. m. f. « qui ravit ». — Chez Hésiode (Œ. et J., v. 354) ἅρπαγ-ς est un subst. f. qui signifie « rapine ». — Rac. (Curt., p. 238) ἁρπ dans Ἅρπ-υια (Il. Od.) « celle qui ravit ». Le γ de ἅρπ-αγο-ς et de ἅρπ-αγ-ς est un ancien κ, à juger d'après le latin *rap-ac-s*, gén. *rapācis*, adj. m. f. n., « ravisseur ».

αἶγο-ς, ἦγο-ς (béotien), et αἶγ-ς (classique), subst. m. f., « bouc, chèvre ». — Curtius (p. 157) a rattaché ces mots à la racine ἀγ dans ἄγ-ω « je pousse (devant moi) », en insistant sur le sens du latin *ag-i-lis* « agile ». Comme la voyelle radicale est brève en grec dans ἄγ-ω et en latin dans *ăg-i-lis*, comme elle l'est aussi en indien dans a*g*as subst. masculin « bouc » et dans a*g*ā subst. f. « chèvre », on se demande pourquoi on a une diphthongue en grec dans αἶγο-ς, αἶγ-ς. C'est, à mon avis, parce que la racine a été redoublée en grec. On aura dit d'abord ἀγ-ιγο-ς par redoublement de αγ (Cf. ἀτ-ιτ-άλλω, Il., Od., pour l'affaiblissement de αγ en ιγ), puis ἀγ-γο-ς par ecthlipse de ι, et finalement αἶγος par diphthongaison compensative de la perte du premier γ.

Βρύγοι et Βρύγες nom propre de peuple. — Exemples chez Pape et Benseler (*Wörterb. der gr. Eigenn.*).

ζυγό-ς (Hy. à Dém.) et ζυγ-ς subst. m. « joug » ; ἄ-ζυγο-ς et ἄ-ζυγ-ς adj. m. f. « sans joug » ; δί-ζυγο-ς et δί-ζυγ-ς (Il.) adj. m. f. « qui a un joug pour deux » ; ἑτερό-ζυγο-ς et ἑτερό-ζυγ-ς adj. m. f. « mal accouplé » ; εὔ-ζυγο-ς (Od.) et εὔ-ζυγ-ς adj. m. f. « garni de beaux bancs pour les rameurs » ; ἰσό-ζυγο-ς et ἰσό-ζυγ-ς adj. m. f. « également attelé » ; νεό-ζυγο-ς et νεό-ζυγ-ς adj. m. f. « récemment accouplé » ; περί-ζυγο-ς et περί-ζυγ-ς adj. m. f. « qui est de rechange » ; σύ-ζυγο-ς et σύ-ζυγ-ς adj. m. f. « accouplé » ; τρί-ζυγ-ος et τρί-ζυγ-ς adj. m. f.

« attelé de trois chevaux ». — On disait -γο-ς et -γ-ς dès les temps homériques; car l'Iliade contient πολύ-ζυγο-ς et δί-ζυγ-ς. — Rac. (Curt., p. 166) ζυ-γ dans ἐ-ζύ-γ-η-ν « je fus attelé ». Il y a eu une racine plus simple : ζυ = ind. *ju*. Voir Bopp (*Glossarium comparativum linguæ sanscritæ*, p. 310).

ἴλιγγο-ς subst. m. et ἴλιγγ-ς subst. f. « vertige, tournoiement ». — Première et seconde forme ensemble : ἴλιγγος (Nic. Ther., 248) καὶ ἴλιξ· ὁ τῆς κεφαλῆς σκοτισμός. ὁ γὰρ τῶν εντέρων θόρυβος ἰλεός λέγεται, ὁ σπαραγμός. λέγουσι δὲ οὕτω καὶ τὴν τῶν πραγμάτων ταραχήν (Hésychius). A côté de ἴλιγγο-ς et de ἴλιγγ-ς existent εἴλιγγο-ς et εἴλιγγ-ς dans lesquels ειλ est pour (*F*)ε-(*F*)ιλ, groupe où l'élément (*F*)ε est un redoublement intensif et l'élément (*F*)ιλ la racine (*F*)ελ. — Rac. (Curt., p. 322-323) (*F*)ελ dans ἔ-(*F*)ελ-σα (Il. Od.) « je roulai ».

πάταγο-ς (Il.) subst. m. « bruit », πολυ-πάταγο-ς et πολυ-παταγ-ς adj. m. f. « qui fait beaucoup de bruit ». — Seconde forme : dat. sing. πολυ-πάταγι (Etym. M.), acc. sing. πολυ-πάταγα (Pratinas, ap. Athen.). — Le γ de πάταγο-ς est un ancien κ; car πατάσ-σ-ω (Il.) « je frappe avec bruit » remonte à πατακ-j-ω; mais quelle est la racine de πατακ?

πηγό-ς (Il. Od.) adj. m. « assemblé » et ἀντί-πηγ-ς (Euripide) subst. f. « assemblage de planches, caisse »; ἁρματο-πηγός (Il.) subst. m. « qui assemble les pièces d'un char », ναυ-πηγός subst. m. « qui assemble les pièces d'un navire », et γλαγο-πήγ-ς adj. m. f. « qui assemble (coagule) le lait » — Les mots πηγό-ς, ἀντι-πήγ-ς, ont le sens passif, et les mots ἁρματο-πηγό-ς, ναυ-πηγός, γλαγο-πήγ-ς, ont le sens actif. — La racine, qui a une longue dans πηγό-ς (Il. Od.), a une brève dans ἐ-πᾰγ-η-ν (Il.), aor. 2 moy.-pass. de πήγ-νῡ-μι « j'assemble ». Son γ a dû être d'abord un κ, à juger d'après les congénères. Cf. Curtius (p. 241-242).

πτερυγο-ς et πτέρυγ-ς (Il. Od.) subst. f. « aile »; δι-πτέρυγος et δι-πτέρυγ-ς adj. m. f. « qui a deux ailes »; τανυ-πτέρυγο-ς et τανυ-πτέρυγ-ς (Il.) adj. m. f. « qui a les ailes étendues ». — Le γ est un ancien κ; car πτερύσ-σ-ω « j'agite mes ailes » remonte à πτερυκ-j-ω. — Rac. (Curt., p. 190-191) πτε dans πτερόν (Il. Od.) « aile », πετ dans πέτ-ο-μαι (Il. Od.) « je vole ».

σήραγγο-ς et σήραγγ-ς subst. f. « désir ». — Première et seconde forme ensemble : σήραγγος ἢ σήραγγξ· ἐπιθυμία (Hésychius). — Racine obscure. Serait-ce σε(*F*) dans σεύ-ω (Il. Od.) « je pousse, j'excite » ?

φῦγο-ς et φυγ-ς adj. m. « qui fuit » ; πρόσ-φυγο-ς et πρόσ-φυγ-ς adj. m. f. « qui se réfugie ». — Chez Homère φυγ-ς est subst. f. dans φῦγα-δε (Il. VIII, 157 ; XI, 446) « vers la fuite ». — Je crois que dans la glose d'Hésychius πρόσφυγα· καταφύγοντα le mot πρόσφῦγα est l'acc. sing. m. de πρόσφυγ-ς plutôt que le nom.-acc. neut. de πρόσ-φυγο-ς. — Racine (Curt., p. 172) φυγ dans ἔ-φῠγ-ο-ν (Il. Od.), aor. 2 de φεύγ-ω « je fuis ».

3° χο-ς et χ-ς (ξ) :

βόστρυχο-ς et βόστρυχ-ς subst. m. « boucle de cheveux ». — Puisque le mot simple βόστρυχο-ς a près de lui βόστρυχ-ς, c'est pur hasard si les mots composés κατα-βόστρυχο-ς (Euripide) adj. m. f. « bien bouclé », μυρο-βόστρυχο-ς adj. m. f. « qui a les cheveux parfumés », χρυσεο-βόστρυχο-ς adj. m. f. « aux tresses d'or », n'ont pas près d'eux κατα-βοστρυχ-ς, μυρο-βοστρυχ-ς, χρυσεο-βοστρυχ-ς. — Pour le rapport de βόστρυχο-ς, βοστρυχ-ς, à βότρυ-ς « grappe de raisin », voir Curtius (632-633).

βρόγχο-ς et βρούχ-ς subst. m. « gosier ». — Première et seconde forme ensemble : βρούξ· τράχηλος. βρόγχος (Hésychius). De βρογχ-ς est venu βρούχ-ς par diphthongaison compensative, comme de τόνς (argien, crétois) est venu τούς (classique) par diphthongaison compensative aussi. — Rac. βροχ dans βρόξαι· ῥοφῆσαι (Hésychius) « avoir englouti, absorbé ». Si βροχ est pour βορχ, le βορ de ce dernier sera le même que celui de βορό-ς « qui dévore ».

δοχό-ς adj. m. « qui reçoit », subst. m. f. « réservoir », πάν-δοχο-ς et πάν-δοχ-ς adj. m. f. « qui reçoit tout le monde », subst. m. f. « hôtelier, hôtelière ». — Dans la glose d'Hésychius : πάνδοξ· ὁ ἐν πανδοχείῳ οἰκῶν « celui qui habite dans une auberge », le mot πάνδοξ signifie, à mon avis, « celui qui héberge » et non pas « celui qui est hébergé ». Le mot *habite* se prête à l'un et l'autre sens, puisqu'on peut *habiter*

en qualité de *propriétaire* ou en qualité de *locataire;* mais, πάν-δοχο-ς ayant le sens actif, πάν-δοξ doit l'avoir aussi. — La racine, qui a un χ dans δέχ-ο-μαι (Il. Od.) « je reçois », a un κ dans δέκ-ο-μαι (même sens) qui est plus ancien (Curt., p. 445).

τριχο-ς et τριχ-ς (θρίξ, Il. Od.) subst. f. « cheveu »; ὄ-τριχο-ς et ὀ-τριχ-ς (ὄ-θριξ, Il.) adj. m. f. « qui a la crinière semblable »; ὁμό-τριχο-ς et ὁμο-τριχ-ς (ὁμό-θριξ) adj. m. f. « qui a les cheveux semblables »; πολύ-τριχο-ς et πολυ-τριχ-ς (πολύ-θριξ) adj. m. f. « qui a beaucoup de cheveux »; πυρρό-τριχο-ς (Euripide) et πυρρο-τριχ-ς (πυρρό-θριξ) adj. m. f. « qui a les cheveux roux »; τανύ-τριχο-ς et τανυ-τριχ-ς (τανύ-θριξ, Hésiode) adj. m. f. « qui a les cheveux longs »; εὔ-τριχο-ς et ἐυ-τριχ-ς (εὔ-θριξ, Il.) adj. m. f. « bien chevelu »; καλλί-τριχο-ς et καλλι-τριχ-ς (καλλί-θριξ) adj. m. f. « qui a de beaux cheveux »; λευκό-τριχο-ς (Euripide) et λευκο-τριχ-ς (λευκό-θριξ, Euripide aussi) adj. m. f. « qui a des cheveux blancs ». — Racine obscure.

ὄνυχο-ς et ὄνυχ-ς (Il. Od.) subst. m. « ongle »; ἀκρώνυχο-ς et ἀκρῶνυχ-ς adj. m. f. « qui touche du bout des doigts, qui marche sur la pointe des pieds »; γαμψώνυχο-ς et γαμψῶνυχ-ς (Il. Od.) adj. m. f. « qui a les ongles crochus »; κρατερώνυχο-ς et κρατερῶνυχ-ς (Il. Od.) adj. m. f. « qui a le sabot solide »; μονώνυχο-ς et μονῶνυχ-ς, μῶνυχ-ς (Il. Od.), adj. m. f., « qui n'a qu'un ongle »; πλατυώνυχο-ς et πλατυῶνυχ-ς adj. m. f. « qui a les ongles larges ». — Pour les conjectures faites sur la racine, voir Curtius (p. 288).

κατώρυχο-ς et κατῶρυχ-ς (Od.) adj. m. f. « creusé sous terre ». — Il y a un subst. f. κατῶρυχ-ς « souterrain ». — Rac. (Curt., p. 463) ὀρυχ dans ὀρυχ-j-ω, primitif de ὀρύσ-σ-ω (Il. Od.) « je creuse »; mais quelle est la racine de ὀρυχ?

πτυχο-ς et πτύχ-ς (Il. Od.) subst. f. « pli, couche »; δί-πτυχο-ς (Il. Od.) et δί-πτυχ-ς adj. m. f. « qui a deux plis, deux couches ». — Puisque δί-πτυχο-ς a près de lui δί-πτυχ-ς, c'est pur hasard si πολύ-πτυχο-ς (Il.) adj. m. « qui a beaucoup de plis, de sinuosités » et τρί-πτυχο-ς (Il.) « qui a trois plis, trois plaques » n'ont pas près d'eux πολυ-πτυχ-ς et τρι-

πτυχ-ς. — Rac. (Curt., pp. 438, 446, 463) πτυχ dans πτυχ-j-ω, primitif de πτύσ-σω (Il. Od.) « je plie ».

στίχο-ς et στιχ-ς subst. m. f. « rang, ligne ». — Seconde forme : gén. sing. στιχός (Il.), nom. plur. στίχες (Il.), acc. plur. στίχας (Il.). — Rac. (Curt., p. 178) στιχ dans ἔ-στιχ-ον, aor. 2 de στείχω (Il. Od.) « je marche en rang ».

4° το-ς et (τ)-ς :

βλητό-ς adj. verb. m. et βλή(τ)-ς adj. verb. m. f. « lancé, frappé » ; ἄ-βλητο-ς (Il.) adj. m. f. « non frappé » et ἀ-βλή(τ)-ς (Il.) adj. m. f. « non lancé » ; ἐπί-βλητο-ς adj. m. f. « ajouté » et ἐπι-βλή(τ)-ς adj. m. f. même sens, subst. m. « verrou » ; κατά-βλητο-ς adj. m. f. « jeté en bas » et κατα-βλή(τ)-ς, d'où κα-βλή(τ)-ς (Hésychius), subst. m. « verrou » ; πρό-βλητο-ς adj. m. f. « jeté en avant » et προ-βλή(τ)-ς (Il. Od.) subst. m. « saillie, contre-fort, promontoire ». — Rac. (Curt., p. 416-417) βαλ dans βαλ-j-ω, d'où βάλ-λ-ω (Il. Od.) par assimilation « je jette » ; βλη dans βέ-βλη-κα (Il. Od.) « j'ai jeté ».

βρωτό-ς adj. verb. m. « dévoré », ἄ-βρωτο-ς et ἀ-βρώ(τ)-ς adj. m. f. « non dévoré » ; ἡμί-βρωτο-ς et ἡμι-βρώ(τ)-ς adj. m. f. « à demi dévoré ». — Outre le sens passif « non dévoré », ἀ-βρώ(τ)-ς a le sens actif « non dévorant ». Composé qui ne se trouve qu'avec le sens passif: νεό-βρωτο-ς (Hésychius) « nouvellement dévoré ». Composés qui ne se trouvent qu'avec le sens actif : ἀνδρο-βρώ(τ)-ς, σιδηρο-βρώ(τ)-ς, χειρο-βρώ(τ)-ς, « qui dévore l'homme, le fer, la main », βαρυ-βρώ(τ)-ς « qui dévore en causant une profonde douleur », ὠμο-βρώ(τ)-ς « qui dévore tout cru ». — Rac. (Curt., p. 419) βορ dans βορό-ς « qui dévore » ; βρω dans βρῶ-μα « ce qui est dévoré (nourriture) ».

γνωτό-ς (Il. Od.) adj. verb. m. « connu », ἄ-γνωτο-ς et ἀ-γνώ(τ)-ς adj. m. f. « inconnu ». — Rac. (Curt., p. 163-164) γον = all. *ken* dans *ken-ne* « je connais » ; γνω dans γνώ-μεναι (Il. Od.) « connaître ».

δμητό-ς adj. verb. m. « dompté », ἄ-δμητο-ς (Il. Od.) et ἀ-δμή(τ)-ς (Od.) adj. m. f. « non dompté » ; νεό-δμητο-ς et νεο-δμη(τ)-ς (Hy. à Apol.) adj. m. f. « nouvellement dompté ».

— Rac. (Curt., p. 209-210) δαμ dans δαμ-ά-ω (Il. Od.) « je dompte » ; δμη dans δμῆ-σι-ς (Il.) « action de dompter ».

θνητό-ς adj. verb. m. « sujet à mourir, mortel », ἡμί-θνητο-ς adj. m. f. « à demi mortel (à demi immortel) » et ἡμι-θνή(τ)-ς « à demi mort ». — ἀνδρο-θνή(τ)-ς (Eschyle) adj. m. f. « mis à mort par un homme », λιμο-θνή(τ)-ς (Eschyle) adj. m. f. « qui est mis à mort par la faim », νεο-θνή(τ)-ς adj. m. f. « mort depuis peu ». — Rac. (Curt., p. 479-480) θαν dans θάν-α-το-ς (Il. Od.) « mort » ; θνη dans τέ-θνη-κα « je suis mort ».

κμητό-ς adj. verb. m. « fatigué », ἀ-κμητο-ς (Hy. à Apoll.) et ἀ-κμή(τ)-ς (Il.) adj. m. f. « non fatigué » ; νεό-κμητο-ς et νεο-κμή(τ)-ς adj. m. f. «nouvellement fatigué », c'est-à-dire « travaillé ». — Rac. (Curt., p. 99) καμ dans κάμ-α-το-ς (Il. Od.) « fatigué » ; κμη dans κέ-κμη-κα « je suis fatigué ».

κρᾶτο-ς adj. verb. m. « mélangé », αὐτό-κρᾶτο-ς et αὐτο-κρᾶ(τ)-ς adj. m. f. « naturellement mélangé » ; νεό-κρᾶτο-ς et νεο-κρᾶ(τ)-ς (Eschyle) adj. m. f. « nouvellement mélangé ». — Voir Hésychius, au mot νεόκρατος et au mot νεοκράς. — Rac. κερ dans κερ-ά-ω (Il. Od.) « je mélange » ; κρᾱ ou κρη dans κρᾱ-τήρ (dorien) ou κρη-τήρ (Il. Od.) « vase pour mélange ».

στρωτό-ς adj. verb. m. « jonché », φυλλό-στρωτο-ς et φυλλο-στρώ(τ)-ς adj. m. f. « jonché de feuilles ». — Rac. (Curt., p. 195-196) στορ dans στορ-έν-νῡ-μι (Il. Od.) « je fais une jonchée » ; στρω dans στρῶ-σι-ς « l'action de joncher ».

τμητό-ς adj. verb. m. « coupé » et ἰθυ-τμή(τ)-ς adj. m. f. « coupé en ligne droite ». — Rac. (Curt., p. 200) ταμ dans ἔ-ταμ-ο-ν (Il. Od.) « je coupai » ; τμη dans τέ-τμη-κα « j'ai coupé ».

5° δο-ς et (δ)-ς :

δα(Ϝ)ϊδο-ς et δα(Ϝ)ί(δ)-ς (Il. Od.) subst. f. « torche » ; ἔν-δᾳδο-ς et ἐν-δᾳ(δ)-ς (Eschyle) adj. m. f. « accompagné de torches ». — Rac. δα(Ϝ) dans δα(Ϝ)-j-ω, primitif de δαί-ω (Il. Od.) « je brûle ». Le Ϝ de δα(Ϝ) est prouvé par les congénères cités chez Curtius (p. 208-209).

κλάδο-ς (classique) et κλα(δ)-ς (poétique) subst. m. « ra-

meau ». — Seconde forme : dat. sing. κλαδί (Alcée), acc. sing. κλάδα (Thesaurus), acc. plur. κλάδας (Thesaurus). — Rac. κλα dans κλά-ω (Il. Od.) « je brise ».

6° θο-ς et (θ)-ς :

πείρινθο-ς et πείριν(θ)-ς (Il. Od.) subst. f. « panier d'osier adapté à un chariot ». — Première forme : πείρινθος· πλέγμα, τὸ ἐπὶ τῆς ἁμάξης· τὸ πλινθίον, τὸ ἐπιτιθέμενον τῇ ἁμάξῃ τετράγωνον (Hésychius). — Racine obscure.

στροῦθο-ς et στροῦ(θ)-ς subst. m. « moineau ». Première et seconde forme ensemble : στροῦς· ὁ στροῦθος (Hésychius). — Il est probable que le latin *stur-nu-s* « étourneau » est de même famille. — Curtius (p. 627) a rapproché στροῦ-θο-ς du gothique *sparva* et du vieux haut-allemand *sparo* qui ont le même sens. Il aurait pu rapprocher στροῦ-θο-ς de ἄ-στρα-λο-ς et de ψάρ (deux mots qu'il cite, p. 319), si j'ai raison de croire que στροῦ-θο-ς est de même famille que *stur-nu-s*.

7° πος et π-ς(ψ) :

ἄνθρωπο-ς et δρώπ-ς subst. m. « homme ». — Première et seconde forme ensemble : δρώψ (Thespis, 52. 4)· ἄνθρωπος (Hésychius). — Je suppose que δρώπ-ς remonte à ἀνδρωπ-ς. On sait que ἀνήρ a fait au gén. sing. d'abord ἀνέρος (Il. Od.), puis ἀνρος, devenu par insertion d'un δ ἀνδρός (Il. Od.). Au lieu d'un δ on aura inséré un θ dans ἄνθρωπος. Je vois dans ἄνθρωπο-ς et dans δρώπ-ς : 1° un thème ἀνθρο et un thème ἀνδρο « homme », 2° un substantif ayant commencé par ὀκ et signifiant « face », d'où le sens : « qui a face d'homme (être à face humaine) ». Cette explication est à peu près la même que celle de Curtius (p. 275-276). Mais, s'il me paraît avoir raison en ce qui concerne le sens de ἄνθρωπο-ς et de δρώπ-ς, il me paraît s'être complétement trompé en ce qui concerne l'étymologie de ἀνήρ. Voir ci-dessous l'article ἀνερο-ς et ἀνερ-ς.

ὀπο-ς et ὄπ-ς, ὠπο-ς et ὤπ-ς, subst. f., « œil, visage ». — On a d'abord ὀπο-ς et ὀπ-ς (par ο) dans χαρ-οπό-ς (Od., Hy. à Herm.) adj. m. f. « qui a l'œil brillant de joie », Χάρ-οπο-ς (Il. II, 672) et Χάρ-οπ-ς (Il. XI, 426) nom propre d'homme, ainsi que dans αἴθ-οπ-ς (Il. Od.) adj. m. f. « qui a l'aspect, la cou-

leur rougeâtre du feu », Αἰθί-οπ-ς (Il. Od.) nom propre de peuple « qui a le visage brûlé par le soleil », μῆλ-οπ-ς (Od. VII, 104) « qui a l'aspect (la couleur jaunâtre) d'un coing ». On a ensuite ὠπο-ς et ὠπ-ς (par ω) dans γοργ-ωπό-ς (Euripide) et γοργ-ώπ-ς adj. m. f. « qui a le regard horrible », δειν-ωπό-ς (Hésiode) et δειν-ώπ-ς adj. m. f. « qui a le regard terrible », μυ-ωπό-ς et μυ-ώπ-ς adj. m. f. « qui a la vue basse », πολυ-ωπό-ς et πολυ-ώπ-ς adj. m. f. « qui a beaucoup d'yeux (de trous) », φλογ-ωπό-ς et φλογ-ώπ-ς adj. m. f. « qui a l'aspect, l'éclat du feu ». On a simultanément ο ou bien ω dans οἰν-οπο-ς et οἶν-οπ-ς (Il. Od.) ou bien οἰν-ωπό-ς (Euripide) et οἰν-ώπ-ς (Sophocle) adj. m. f. « qui a l'aspect (la couleur) du vin ». — Rac. (Curt., p. 407) ὀπ, plus anciennement ὀκ « voir ». C'est cette racine qui existe dans ὀπο-ς, ὄπ-ς. Quant à ὠπο-ς, ὤπ-ς, ils représentent ὀπ-πο-ς, ὀπ-π-ς, c'est-à-dire la racine ὀπ et un suffixe πο-ς, π-ς. La forme ὀπ-πο-ς remonte par ὄκ-κο-ς (Hésychius) à ὀκ-Ϝο-ς, comme ἵπ-πο-ς remonte par ἴκ-κος à ἰκ-Ϝο-ς. — L'Iliade contient tantôt la finale πο-ς (χαρ-οπό-ς, στειν-ωπό-ς), tantôt la finale π-ς (Χάρ-οπ-ς, ἑλίκ-ωπ-ς). L'Odyssée offre de même tantôt πο-ς (στειν-ωπό-ς), tantôt π-ς (Κύκλ-ωπ-ς). — Lorsque la finale est en π-ς, le nom. sing. doit être en οπ-ς ou en ωπ-ς, selon que l'acc. sing. est en οπα ou en ωπα. Cette règle a été maintes fois méconnue par les modernes. Les nom. sing. οἶν-οπ-ς et οἶν-ωπ-ς sont admissibles dans un dictionnaire du grec de toute provenance, puisque les acc. sing. οἶν-οπα et οἶν-ωπα existent ici ou là; mais le nom. sing. μῆ-λοπ-ς est seul admissible dans un dictionnaire spécial du grec homérique, parce que l'acc. sing. μῆλ-οπα (Od., VII, 104) existe seul chez Homère. — Il faudrait enfin écrire soit uniformément αἴθ-οπ-ς, οἶν-οπ-ς, soit uniformément αἴθ-όπ-ς, οἶν-οπ-ς, au lieu d'écrire ici αἴθ-οπ-ς et là οἶν-οπ-ς.

ῥῖπο-ς et ῥίπ-ς subst. m. « claie, natte ». — Mot de même famille (Curt., p. 316) que le latin *scirpu-s* subst. m. « jonc ».

ῥῶπο-ς subst. m. et ῥώπ-ς subst. f. « menu bois ». — Racine obscure.

A cette section appartient aussi, malgré la différence des voyelles :

ἀπαφό-ς et ἔποπ-ς subst. m. « huppe (oiseau) ». — Première et seconde forme ensemble : ἀπαφός · ἔποψ τὸ ὄρνεον (Hésychius). — Le φ de ἀπαφό-ς provient d'un π, puisque ἔποψ fait au gén: ἔποπος. — Curtius (p. 239) a rapproché ἔποψ du latin *upupa*, sans mentionner ἀπαφός.

8° βο-ς et β-ς (ψ) :

γρυβό-ς et γρύβ-ς subst. m. « griphon (oiseau fabuleux) ». — Première et seconde forme ensemble : γρυβός · γρύψ (Hésychius), glose qui prouve que γρύψ a fait au génitif γρυβός, au lieu de γρυπός. Voir ci-dessous l'article λατραβό-ς et λάτραβ-ς pour un autre exemple du fait que parfois β = π. — Racine obscure.

λατραβό-ς adj. m. et λάτραβ-ς adj. m. f. « bruyant ». — Les mots cités par Hésychius : 1° λατράζειν · βαρβαρίζειν, 2° λατραβίζειν · ἐσπουδασμένως καὶ ἀσήμως λαλεῖν, 3° λατραβός · λαμυρός, 4° λατραβῶν · ἀλαζονευόμενος, 5° λατραπία · λαμυρία μετὰ ἐρυθριάσεως, 6° λάτραψ · ὑετός, se tiennent, à mon avis, par un sens qui leur est commun, celui de « bruire ». Ils doivent être de même famille que le latin *latrāre* « aboyer », qui signifie aussi « brailler ». Le n° 1 λατράζειν et le n° 2 λατραβίζειν = *latrāre* « brailler ». Le n° 4 λατραβῶν = *latrans* « braillant ». Le n° 3 λατραβός · λαμυρός = *latrātor* « braillard » ; car λαμυρός signifie « qui parle beaucoup », témoin la glose d'Hésychius : λαμυρόν (Epicrat. com. p. 368) · εὔλαλον. εὐτράπελον. καταπληκτικόν. Le n° 5 λατραπία est un dérivé de λατραπος, forme qu'on peut rapprocher du n° 3 λατραβός. Voir ci-dessus l'article γρυβό-ς et γρύβ-ς pour un autre exemple du fait que parfois π = β. Reste le n° 6 λάτραψ · ὑετός. Or la pluie qui tombe sur un abri quelconque, sur un toit ou sur une tente, est *bruyante* pour celui qui est sous cet abri. Ce dernier mot est donc aussi de la famille des précédents.

νιβο-ς et νιβ-ς subst. f. « eau » ; χερ-νιβ-ος adj. m. f. « qui lave les mains » et χέρ-νιβ-ς (Od.) subst. m. « eau qui lave les mains ». — Je pose νιβ-ς d'après la glose d'Hésychius : νίβα · χιόνα καὶ κρήνην. — Il a dû exister un nom. m. f. χερ-

νιϐο-ς, puisqu'il existe un nom. n. χέρ-νιϐο-ν (Il.) « bassin où on se lave les mains ». — La racine me paraît avoir été d'abord (σ)νιϝ, d'où (σ)νιϐ dans l'acc. sing. νίϐα et (σ)νιφ dans l'acc. sing. νίφα (cité ci-dessous). Voir Curtius (p. 284-285, n° 439 et n° 440).

τρῖϐο-ς (Hy. à Herm., v. 448) subst. m. « usage, exercice, adresse », τρῖϐο-ς (Euripide) subst. f. « voie battue, route frayée », et ἁλό-τριϐ-ς subst. m. « pilon pour écraser le sel », ἀχυρο-τριϐ-ς adj. m. f. « qui écrase la paille », οἰκό-τριϐ-ς adj. m. f. « qui ruine une maison », οἰκό-τριϐ-ς subst, m. f. « esclave né dans la maison », παιδό-τριϐ-ς, subst. m. « celui qui exerce les enfants », πεδό-τριϐ-ς subst. m. « (esclave) qui use les entraves ». — Pour la racine voir ci-dessus l'article : τρῖϐακο-ς et τρῖϐακ-ς.

χάλυϐο-ς et χάλυϐ-ς subst. m. « acier » ; Χάλυϐοι et Χάλυϐες nom propre de peuple. — Exemples de Χάλυϐοι et de Χάλυϐες chez Pape et Benseler (*Wörterb. der gr. Eigenn.*). — Curtius (p. 179) a rapproché χάλ(υϐο-ς) de χαλ(κό-ς) « airain ».

9° φο-ς et φ-ς (ψ) :

κίνυφο-ς et κίνυφ-ς subst. m. « moucheron ». — Il est possible que ces mots soient de la même famille que κνίζω « je pique ».

νιφο-ς subst. f. « neige », ἀγά-ννιφο-ς (Il.) adj. m. f. « qui a beaucoup de neige », et νιφ-ς subst. f. « neige ». — Seconde forme : acc. sing. νίφα (Hésiode, Œ. et J., v. 533). — On sait que ἀγά-ννιφο-ς est pour ἀγα-σνιφο-ς. — La racine me paraît avoir été d'abord (σ)νιϝ, d'où (σ)νιϐ dans l'acc. sing. νιϐα (cité ci-dessus) et (σ) νιφ dans l'acc. sing. νίφα. Cf. Curtius (p. 284-285, n° 439 et 440).

σκνιφό-ς et σκνίφ-ς subst. m. « homme avare, ladre ». — A côté de σκνιφό-ς existe κνιφό-ς adj. m. « avare, ladre ». Quelle est la plus ancienne des deux formes ? celle par σκν ou celle par κν ? A côté du subst. m. σκνίφ-ς, gén. σκνιφός, existe le subst. m. σκνίπ-ς, gén. σκνιπός. On a de même à côté de l'adj. m. κνιφός l'adj. m. κνιπός. La forme par π est probablement la plus ancienne. Ces mots sont-ils de même fa-

mille que κίνυφο-ς et κίνυφ-ς, cités ci-dessus ? Curtius (p. 633) est muet sur la racine.

10° νο-ς et ν-ς :

ἄγωνο-ς (éolien) et ἀγων-ς, d'où ἀγών (Il. Od.) par chute du ς, subst. m., « combat ». — Première forme : acc. sing. ἄγωνον (Alcæi fr. 120) · τὸν ἄγωνα. Αἰολεῖς (Hésychius), dat. plur. ἀγώνοις (*Corp. inscr.*). — Rac. (Curt., p. 156) ἀγ dans ἄγ-ω « (Il. Od.) je pousse (devant moi) ».

ἀρνο-ς et ἀρν-ς subst. m. « jeune bélier » ; πολύ-αρνο-ς et πολυ-αρν-ς adj. m. f. « qui a beaucoup de jeunes béliers ». — Seconde forme : gén. sing. ἀρνός (Od.), dat. sing. πολύ-αρνι (Il.). — Voir ci-dessous l'article ῥηνο-ς et ῥην-ς.

αὔχενο-ς et αὔχεν-ς, par assimilation αὔχεν-ν, par allongement compensatif αὐχή-ν (Il.), subst. m., « cou », πολυ-αύχενο-ς et πολυ-αύχεν-ς adj. m. f. « qui a plusieurs cous (têtes) » ; ῥιψ-αυχενο-ς et ῥιψ-αύχεν-ς adj. m. f. « qui lève le cou » ; ὑψ-αυχενο-ς et ὑψ-αύχεν-ς adj. m. f. « qui porte le cou haut ». Je pose ῥιψ-αυχενο-ς et ὑψ-αυχενο-ς d'après les verbes dénominatifs ῥιψ-αυχενέ-ω et ὑψ-αυχενέ-ω. — Pour la racine voir Curtius (p. 423-424).

Βράχμᾶνοι et Βραχμᾶνες nom de prêtres indiens. — Exemples chez Pape et Benseler (*Wörterb. der gr. Eigenn.*).

ἴκτῖνο-ς, ἰκτῖνο-ς, et ἰκτῖν-ς, d'où ἰκτί-ς par ecthlipse du ν et ἰκτίν par chute du ς, subst. m., « milan (oiseau) ». — On a ἰκτῖνο-ς et ἰκτί-ς dans ἰκτίς · ὁ ἰκτῖνος. Περγαῖοι (Hésychius). — Racine obscure.

κάρβᾶνο-ς (Eschyle, *Suppl.*, v. 914) et καρβᾶν-ς, d'où καρβᾶν (Eschyle, *Suppl.*, v. 118) par chute du ς, adj. m. f., « qui parle une langue étrangère ». — Racine obscure.

κίνδῡνο-ς (classique) et κινδῡν-ς, d'où κίνδῡν (éolien) par chute du ς, subst. m., « danger ». — Pour κίνδῡν, v. Ahrens (*De græcæ linguæ dialectis*, I, 121). — Curtius (p. 138) a rapproché κίνδῡνο-ς et κίνδῡν de κῑνέω (Il. Od.) « je mets en mouvement ».

κλωνο-ς subst. m. « rameau », εὔ-κλωνο-ς adj. m. f., « qui a de beaux rameaux », πολύ-κλωνο-ς adj. m. f. « qui a de nombreux rameaux », et κλων-ς, d'où κλών par chute du ς,

subst. m., «rameau».—Ce mot est-il comme κλάδο-ς et κλαδ-ς «rameau», de même famille que κλά-ω (Il. Od.) «je brise» ?

κοινωνό-ς et κοινων-ς, d'où κοινών par chute du ς, subst. m., «compagnon».—Première et seconde forme ensemble : κοινῶνας (Xén., KΠ VII, 5, 35)· κοινωνούς (Hésychius).—Ces mots tiennent à κοινό-ς, κοινή, κοινό-ν, «commun», adjectif rattaché chez Curtius (p. 477) à une préposition κον = préposition latine *cum* « avec ». — Curtius (p. 569) me paraît s'être mépris sur l'origine et le sens du suffixe dont le nom. est ων et le gén. ωνος.

λιμενο-ς subst. m. « port », ἀ-λίμενο-ς (Euripide) adj. m. f. «sans port», πολυ-λίμενο-ς adj. m. f. «qui a beaucoup de ports», et λιμεν-ς, d'où λιμεν-ν par assimilation, puis λιμήν (Il. Od.) par allongement compensatif, subst. m., « port ». — Rac. (Curtius, p. 328-329) λἴ.

μηνο-ς et μην-ς, d'où μήν par chute du ς, subst. m., «mois»; δί-μηνο-ς et δί-μην adj. m. f. « qui a deux mois » — Seconde forme : dat. sing. δί-μηνι (Etym. M.). — Il est probable que μηνό-ς remonte par μηννο-ς à μηνσο-ς. Voir Ahrens (*De gr. ling. dial.*, I, 51) et Curtius (p. 299). — La forme μην-ς a donné d'un côté μήν par chute du ς et d'un autre côté d'abord μησ-ς par assimilation, puis μεί-ς (Il., XIX, 117; Hy. à Herm., v. 11) par diphthongaison compensative.

μόσσῡνο-ς et μοσσῡν-ς, d'où μοσσῡν par chute du ς, subst. m., « tour en bois »; Μόσσῡνοι et Μόσσῡνες nom propre de peuple. — Exemples de Μόσσῡνοι et de Μόσσῡνες chez Pape et Benseler (*Wörterb. der. gr. Eigenn.*).

Πελεκᾶνο-ς et πελεκᾶν-ς, d'où πελεκάν par chute du ς, subst. m., « pélican (oiseau) ».—Il est probable que ces mots sont de même famille que πελεκᾶς, gén. πελεκᾶντος, subst. m., « pivert (oiseau) », mot rattaché par Curtius (p. 150) à πέλεκυς subst. m., « hache ». — Rac. πλακ « frapper ».

ῥηνο-ς et ῥην-ς, d'où ῥην par chute du ς, subst. m., « agneau, brebis » ; πολύ-ρρηνο-ς (Od.) et πολύ-ρρην (Il.) adj. m. f. « qui a beaucoup d'agneaux, de brebis ». — Rac. (Curt., p. 309-310) (Ϝ)αρ dans πολύ-(Ϝ)αρ-νο-ς, πολύ-(Ϝ)αρ-ν-ς ; (Ϝ)ρη dans πολυ-Ϝρη-νο-ς, πολυ-Ϝρη-ν, d'où πολύ-ρρη-νο-ς, πολύ-ρρη-ν, par

assimilation. Au lieu de (*F*)αρ on a (*F*)ερ dans (*F*)έρ-ιον (Od.) « laine ». — Le latin *vervēx*, gén. *vervēcis*, subst. m., « mouton », me paraît contenir *ver-*, « laine » et *-vēx*, *-vēcem*, contraction de *-vehex, -vehi-cis*, « qui porte », adj. tiré de *veh-e-re* « porter », comme *vert-ex* de *vert-e-re* et *vort-ex* de *vort-e-re*. Pour la contraction de *veh-ex* en *vēx* je rappellerai celle de *vehemens* en *vēmens*. On aurait donc *ver-vēx*, d'abord adj. m., « porte-laine », puis subst. m., « mouton », comme on a *lāni-ger*, d'abord adj. m., « porte-laine », puis subst. m., « mouton ». — On sait que *lā-na* « laine » remonte par * *vlā-na* jusqu'à *val-na*, dont la racine est *val*, plus anciennement *var*.—Nous voilà revenus au (*F*)αρ de πολύ-(*F*)αρ-νο-ς, πολύ-(*F*)αρ-ν-ς.—Maintenant le latin *ar-ie(t-)s*, subst. m., « bélier », est-il pour *var-ie(t-)s*? Je le croirais volontiers.

ῥῖνο-ς et ῥῖν-ς, d'où ῥί-ς (Il. Od.) par ecthlipse du ν et ῥίν par chute du ς, subst. m., « nez » ; ἄ-ρρῖνο-ς et ἄ-ρρῖν adj. m. f. « sans nez » ; εὔ-ρρῖνο-ς et εὔ-ρρῖν adj. m. f. « qui a un bon nez. » — Rac. (Curt., p. 316-317) (σ)ρῖ « couler ». — Le latin (*s*)*nāsu-s* subst. m. « nez » vient de même de (*s*)*nāre* « couler ». — Le nez est en effet un *canal* d'écoulement.

τίβηνο-ς et τιβην-ς, d'où τίβην par chute du ς, subst. m., « trépied ». — Racine obscure.

Je citerai encore, bien que la voyelle ne soit pas la même: γέρᾰνο-ς (Il.) subst. m. f. et γερεν-ς, d'où γερεν-ν par assimilation, puis γέρη-ν par allongement compensatif, subst. f., « grue ». Rac. (Curtius, p. 161) γαρ « crier ».

πέπανο-ς et πεπον-ς, d'où πεπον-ν par assimilation, puis πέπω-ν (Il. Od.) par allongement compensatif, adj. m., « cuit, mûr, tendre ». — Rac. (Curt., p. 408-409) πεπ dans πεπ-τό-ς « cuit ».

11° μο-ς et μ-ς :

ἁμό-ς adj. m. « quelqu'un » et ἑμ-ς, d'où εἷ-ς (Il. Od.) par diphthongaison compensative, adj. m., « un ». — Que ἁμό-ς et εἷ-ς soient de même famille, cela me paraît probable. Cf. Curtius (p. 351-352, n°s 598, 599, 600). Mais, dira-t-on sans doute, εἷ-ς ne fait pas au génitif ἑμος par un μ ; il y fait ἑνός par un ν. J'avoue qu'il y a là une difficulté. Mais, si l'on

n'admet pas que le μ de ἔμος est devenu ν dans ἑνός, εἷς ne tient plus au fém. μία (Il. Od.) et il n'a plus de congénère dans la famille indo-européenne. — Rac. ἑ « un ».

12° ρο-ς et ρ-ς :

ἀκτορο-ς subst. m. « conducteur », διά-κτορο-ς (Il. Od.) subst. m. « conducteur », συν-δι-άκτορο-ς subst. m. « qui est conducteur avec un autre », et ἄκτορ-ς, d'où ἄκτορ-ρ par assimilation, puis ἄκτω-ρ (Eschyle) par allongement compensatif, subst. m., « conducteur », Ἄκτω-ρ (Il.) nom propre d'homme. — Rac. (Curt., p. 156) ἀγ dans ἄγ-ω (Il. Od.) « je pousse (devant moi) ».

'ᾰ-ορο-ς et 'ᾰ-ορ-ς, d'où 'ᾰ-ορ-ρ par assimilation, puis 'ᾰ-ω-ρ par allongement compensatif, subst. m. ou f., « glaive »; χρῡσ-άορο-ς (Il. V, 509); XV, 256) et χρῡσ-ἄω-ρ (Hy. à Apol., v. 123) adj. m. f. « qui porte un glaive d'or ». — Je crois que l'acc. plur. (masc. ou fém.) ᾆ-ορας (Od. XVII, 222) désigne des « glaives ». A côté de lui existe un substantif neutre homérique (Il. Od.) dont l'α est tantôt long : ᾱ̓-ορ, tantôt bref : ᾰ̓-ορ. Les dictionnaires homériques devraient donc accentuer cet ἀ-ορ de deux façons, ainsi que je viens de le faire. Ils ont d'autant plus tort de donner seulement ἄορ que ᾆορ existe chez Hésiode (Boucl., v. 221).—Rac. ἀ-(σϜ)ερ dans ἀ-(σϜ)ερ-j-ω, d'où ἀ-σϜερ-ρ-ω par assimilation, puis ἀ-εί-ρ-ω (Il. Od.) par diphthongaison compensative, « je suspends ». Le *suspendu* désignait un « glaive » chez les Grecs, comme chez nous une *suspension* désigne un « support en bronze ». — Curtius (p. 317-318) a prouvé parfaitement que l'on a dit ἀ-(σϜ)ορ avant de dire ᾆορ puis ἄορ. J'en conclus que l'on peut placer sur la même ligne le grec τὸ ἀ-(σϜ)ορ et l'allemand *das schwer-t* « le glaive ».

ἀ-στερο-ς, d'où ἀ-στρο-ς par ecthlipse, subst. m., « astre »; ἀν-άστερο-ς, d'où ἄν-αστρο-ς par ecthlipse, adj. m. f., « sans astre », πολυ-ά-στερο-ς, d'où πολύ-α-στρο-ς par ecthlipse, adj. m. f., « qui a beaucoup d'astres », et ἀ-στερ-ς, d'où ἀ-στερ-ρ par assimilation, puis ἀ-στή-ρ (Il. Od.) par allongement compensatif, subst. m., « astre ». — Si le nominatif sing. masc. ἀ-στερο-ς, ἀ-στρο-ς par ecthlipse, ne se trouve pas, le

nominatif sing. neutre ἄ-στρο-ν (Il. Od.) « astre » existe. — Rac. (Curtius, p. 187) στερ dans στέρ-οψ « brillant ».

ἐρί-ηρο-ς (Il. Od.) et ἐρι-ηρ-ς, d'où ἐρί-ηρ par chute du ς, adj. m., « très-bon ». Je pose le sing. ἐρι-ηρ-ς d'après le plur. ἐρί-ηρ-ες (Il. Od.). — On a rapproché (ἐρί-ηρο-ς) de l'indien *vara-s* « eximius, egregius ». Curtius (p. 305-306) a contesté la valeur de ce rapprochement. Il n'y pas trace du *F*, dit-il. Pour moi, je crois que (ἐρι-)ηρο-ς et (ἐρι-)ηρ-ς sont de même famille que ἦρα, mot qui se lit six fois chez Homère, et s'y lit mieux chaque fois avec que sans *F* : μητρὶ φίλῃ ἐπὶ (*F*) ἦρα φέρων, Il., I, 572 ; πατρὶ φίλῳ (*F*)ἦρα φέρειν, Il., I, 578 ; θυμῷ (*F*)ἦρα φέροντες, Il., XIV, 132 ; αὐτῷ ἐπ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι (*F*)ἦρα φέροντες, Od., III, 164 ; λαοὶ δ' οὐκέτι πάμπαν ἐπ' ἡμῖν (*F*)ἦρα φέρουσιν, Od., XVI, 375 ; μήτις ἐπ' Ἴρῳ (*F*)ἦρα φέρων, Od., XVIII, 56. Avec le *F* aucun de ces vers n'est faux ; sans lui, plusieurs le sont. Le *F* est donc prouvé pour ἦρα. Il l'est donc aussi pour ἐρί-ηρο-ς et ἐρι-ηρ-ς, si ces mots sont de la même famille que lui.

Je m'aperçois que Bekker a rétabli le *F* partout dans le simple ἦρα et dans les composés ἐρί-ηρο-ς et ἐρι-ηρ-ς. Il a bien fait. Enfin si l'on prête à ἦρα, ἐρί-ηρο-ς, ἐρι-ηρ-ς, des sens correspondant à ceux de l'indien *vara-s*, le résultat est préférable à celui qu'on obtient en leur prêtant le sens du grec ἀρ-αρ-ί-σκ-ω.

θηρο-ς subst. m. « animal féroce », ἄ-θηρο-ς adj. m. f. « sans animal féroce », ἔν-θηρο-ς adj. m. f. (Euripide) « semblable à un animal féroce », πολύ-θηρο-ς (Euripide) adj. m. f. « qui a beaucoup d'animaux féroces », et θηρ-ς, d'où θήρ (Il. Od.) par chute du ς, subst. m., « animal féroce ». — On a proposé pour racine θ*F*αρ (lat. *fer-ī-re*) « frapper ». Cela me paraît admissible. Cf. Curtius (p. 231).

κηρο-ς subst. f. « mort », ἐπί-κηρο-ς adj. m. f. « sujet à la mort », et κηρ-ς, d'où κήρ (Il. Od.) par chute du ς, subst. f., « mort ». — Rac. (Curt. p. 136-137) κερ dans κερ-j-ω, d'où κερ-ρ-ω par assimilation, puis κεί-ρ-ω (Il. Od.) par diphthongaison compensative, « je coupe ».

λαστορο-ς adj. m. « qui oublie », ἀ-λάστορο-ς et ἀ-λαστορ-ς,

d'où ἀ-λαστορ-ρ par assimilation, puis ἀ-λάστω-ρ par allongement compensatif, adj. m. f., « qui n'oublie pas, vengeur, vengeresse », Ἀ-λάστω-ρ (Il.) nom propre d'homme. — Rac. λαθ dans ἔ-λαθ-ο-ν (Il. Od.) « j'oubliai ». De ἀ-λαθ-το-ρο-ς on a fait ἀ-λάσ-το-ρο-ς par changement de θ en σ devant un τ, comme de εὐ-πρη-θ-το-ς, on a fait εὐ-πρη-σ-το-ς (Il.) par même changement. Il faut, en effet, partir de εὐ-πρη-θ-το-ς, puisque le verbe est πρή-θ-ω « j'allume ».

λεκ...., ἀ-λεκτορο-ς et ἀ-λεκτορ-ς, d'où ἀ-λεκτορ-ρ par assimilation, puis ἀ-λέκτω-ρ par allongement compensatif, adj. m. fém., « qui ne dort pas (éveillé) », ou bien « qui ne partage la couche de personne (non marié) », Ἀ-λέκτωρ (Od.) nom propre d'homme. Cf. en français *Léveillé*. — Rac. (Curt. p. 177) λεκ dans λέκ-το (Od.) « il se coucha ».

μάρτῠρο-ς (Il.) et μαρτυρ-ς, d'où tantôt μαρτυσ-ς par assimilation de ρ à ς, puis μάρτῡ-ς par allongement compensatif, tantôt μαρτυρ-ρ par assimilation de ς à ρ, puis μάρτῡ-ρ par allongement compensatif, subst. m., « témoin »; ἐπι-μάρτῠρο-ς (Il. Od.) subst. m. « témoin en sus » et συμ-μάρτῡρ subst. m. « témoin avec ». — Rac. (Curt., p. 296-297) (σ)μαρ « se souvenir ».

φῶρο-ς et φωρ-ς, d'où φώρ par chute du ς, subst. m., « voleur ». — On a φῶρο-ς dans φῶρος· κατάσκοπος (Hésychius), et φώρ dans φώρ καὶ φῶρας (Callim., Anth. Pal., XII, 134)· κλέπτας, λῃστὰς, κατασκόπους, πληθυντικῶς καὶ ἑνικῶς (Hésychius). — Schmidt a eu tort de condamner φῶρος. — Curtius (p. 102 et p. 296) a proposé de rattacher φώρ (= lat. *fūr*) à la racine φερ dans φέρ-ω (= *fer-o*) « je porte ». Mais *je porte* n'est pas *j'emporte*. La racine est donc encore à trouver.

χερο-ς et χερ-ς, d'où χερ-ρ par assimilation; subst. fém., « main », χερ-jο-ς, d'où χερ-ρο-ς par assimilation, puis χει-ρο-ς par diphthongaison compensative, et χερ-j-ς d'où χερ-ρ-ς par assimilation, puis χει-ρ-ς par diphthongaison compensative, et χεί-ρ (Il. Od.) par chute du ς, subst. f., « main »; ἑκατόγ-χει-ρο-ς (Il.) et ἑκατόγ-χει-ρ adj. m. f. « qui a cent mains »; εὔ-χερο-ς et εὔ-χερ-ς adj. m. f. « qui a la main ha-

bile »; πολύ-χει-ρο-ς et πολύ-χει-ρ (Eschyle) adj. m. f. « qui a beaucoup de mains. — Rac. (Curt., p. 181-182) χαρ = ind. *har* dans *har-ā-mi* « je prends ».

Je citerai encore, bien que la voyelle ne soit pas la même: ἀνερο-ς et ἀνερ-ς, d'où ἀνερ-ρ par assimilation, puis ἀνή-ρ (Il. Od.) par allongement compensatif, subst. m., « homme »; ἀν-ανε-ρο-ς, d'où ἀν-ανρο-ς par ecthlipse, puis ἄν-ανδ-ρο-ς par insertion d'un δ, et ἀν-ηνορ-ς, d'où ἀν-ηνορ-ρ par assimilation, puis ἀν-ήνω-ρ (Od.) par allongement compensatif, adj. m., « qui n'est pas homme, qui est lâche »; ἄντ-ανδρο-ς et ἀντ-ήνω-ρ (Eschyle) adj. m. f. « qui tient la place d'un homme », Ἀντ-ήνω-ρ (Il.) nom propre d'homme; ἀλέξ-ανδρο-ς adj. m. f. « qui repousse l'ennemi », Ἀλέξ-ανδρο-ς (Il.) nom propre d'homme, et ῥηξ-ήνωρ adj. m. f. « qui force l'ennemi », Ῥηξ-ήνω-ρ (Od.) nom propre d'homme; ἀν-αρπάξ-ανδρο-ς (Eschyle) adj. m. f. « qui entraîne les hommes » et ἀ-στεργ-άνω-ρ (Eschyle) adj. m. f. « qui n'aime pas l'homme »; εὔ-ανδρο-ς adj. m. f. « vraiment viril », Εὔ-ανδρο-ς nom propre d'homme, et εὐ-ήνω-ρ (Od.) adj. m. f. « vraiment viril », Εὐ-ήνω-ρ (Od.) nom propre d'homme; πολύ-ανδρο-ς et πολυ-ά-νω-ρ (Euripide) adj. m. f. « bien peuplé »; φίλ-ανδρο-ς (Eschyle) et φιλ-άνω-ρ (Eschyle) adj. m. f. « qui aime son mari ». — Dans ces mots la racine est γαν, puis *F*αν, d'où tantôt ᾱν, tantôt ἄν, et il y a entre elle et le suffixe ρο-ς, ρ-ς, tantôt un ε, tantôt un ο. Mais, comme ε et ο représentent tous les deux un α, j'ai cru pouvoir placer sur la même ligne : ἀν-ανερο-ς et ἀν-ηνορ-ς. — Je dis que la racine est γαν, parce que, selon Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.*, I, 20) ἀνήρ remonte à *F*ανήρ. Curtius (p. 275-276) a rejeté ce témoignage. Selon lui, il n'y a pas de trace de *F*ανήρ par *F*. Mais ἀντι-άνειρα (Il.), βωτι-άνειρα (Il.), κυδι-άνειρα (Il.), ne supposent-ils pas ἀντι-*F*άνειρα, βωτι-*F*άνειρα, κυδι-*F*άνειρα ? Mais Θέσ-σανδρος que Curtius cite (p. 230) peut-il être autre chose que Θέσ-*F*ανδρος ? Je tiens donc le témoignage de Denys pour incontestable et je pars de ce témoignage pour soutenir que *F*ανήρ « homme » vient, comme βανᾱ́ (béotien, Ahrens, *De gr. ling. Dial.*, I, 172) « femme », de la racine γαν « procréer », c'est-

à-dire tantôt « engendrer », tantôt « enfanter ». Voir le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 2, p. LXXIII. — Legerlotz, avant moi, a proposé de rattacher ἀνήρ par Ϝανήρ à la racine γαν ; mais il n'a pas mis le témoignage de Denys d'Halicarnasse hors de contestation. Aussi son opinion n'a pas prévalu sur celle de Bopp, de Pott et de Grimm, qui ont rapproché ἀνήρ de l'indien *nar*, *nr*, « homme ». Selon Curtius, ἀνήρ commence par l'ἀ dit prosthétique. Curtius a oublié que l'ἀ dit prosthétique est toujours bref devant une consonne simple et que l'ἀ de ἀνήρ est souvent long : ὦ φίλοι, ἀνέρες ἔστε καὶ ἄλκιμον ἦτορ ἕλεσθε, Il., V, 529 ; ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ, Il., XIII, 131, etc.

ἰᾱτερο-ς, d'où ἰᾱτρο-ς ou ἰητρό-ς (Il. Od.) par ecthlipse, et ἰᾱτορ-ς, d'où ἰᾱτορ-ρ par assimilation, puis ἰᾱ́τω-ρ par allongement compensatif, subst. m., « médecin ». — Rac. (Curt., p. 348-349, n° 591) (Ϝ)ι(σ)α dans (Ϝ)ι(σ)ά-ο-μαι (Il. Od.) « je guéris ».

κρατερό-ς (Il. Od.) adj. m. « puissant » et αὐτο-κρατορ-ς, d'où αὐτο-κρατορ-ρ par assimilation, puis αὐτο-κράτω-ρ par allongement compensatif, adj. m., « puissant par soi-même », ναυ-κράτω-ρ (Hérodote) adj. m. « puissant par ses vaisseaux ». — Rac. (Curt., p. 142) καρ dans κάρ-τ-ος, subst. n., « force » ; κρᾰ dans κρᾰ-τ-ος, subst. n., même sens.

πατερο-ς et πατερ-ς, d'où πατερ-ρ par assimilation, puis πατή-ρ (Il. Od.) par allongement compensatif, subst. m., « père » ; ὁ-πατερο-ς, d'où ὅ-πατρο-ς (Il.) par ecthlipse, adj. m. f., et ὁ-πατορ-ς, d'où ὁ-πατορ-ρ par assimilation, puis ὁ-πάτω-ρ par allongement compensatif, adj. m. f., « qui a le même père » ; ὁμό-πατρο-ς et ὁμο-πάτω-ρ adj. m. f. « qui a le même père », μητρο-πάτω-ρ (Il.) subst. m. « père de la mère ». — On voit que l'auteur de l'Iliade a dit ὅ-πατρο-ς par τρο-ς et μητρο-πατορ-ς par τορ-ς. — Rac. (Curt., p. 243) πα = ind. *pā* « nourrir, protéger ».

13 λο-ς et λ-ς :

πάσσαλο-ς et πάσσαλ-ς subst. m. « clou ». — On a πάσσαλ-ς dans πάσσαλερ · σφῆνες (Hésychius). Le nominatif plur. masc. πάσσαλερ est une forme laconienne pour πάσσαλες, et οἱ πάσ-

σαλες est à ὁ πασσαλ-ς comme οἱ ἅλες « les grains de sel » est à ὁ ἅλ-ς « le grain de sel ». Enfin πάσσα-λο-ς remonte par πασ-ja-λο-ς à πακ-ja-λο-ς. Je crois que Curtius (p. 241) a tort de diviser le mot ainsi : πάσσ-αλο-ς.—Rac. πᾰκ « fixer », d'où πᾰγ dans ἐ-πᾰγ-η-ν (Il.) « je fus fixé ».

σάλο-ς subst. m. « gonflement des flots », ἅλο-ς subst. m. « sel », f. « mer », ἀγχί-αλο-ς (Il.) adj. m. f. « qui a la mer proche de soi », ἀμφί-αλο-ς (Od.) adj. m. f. « qui a la mer autour de soi », ὠκύ-αλο-ς (Il. Od.) adj. m. f. « qui fend la mer rapidement », et ἅλ-ς (Il. Od.) subst. m. « sel », f. « mer ». — L'ordre des sens me paraît être celui-ci : 1° « eau gonflée (mer) », 2° « eau salée (sel) ».—Rac. σ(*F*)αλ = all. *schwel* dans *schwel-l-en* « être gonflé ». Il doit y avoir eu une racine plus courte : σ(*F*)α. Curtius (p. 334, n. 556, et p. 382, n. 653) présente les choses un peu autrement ; mais je crois qu'on doit toujours préférer le sens du verbe au sens du nom.

14° jo-ς et j-ς :

υἱό-ς (Il. Od.) et υἱ-ς subst. m. « fils ». — Je pose υἱ-ς d'après le gén. sing. υἷος (Il., II, 230; Od., XI, 452), le dat. sing. υἷι (Il., II, 20 ; Od., VI, 143), l'acc. sing, υἷα (Il., XII, 129 ; Od., IV, 765), le nom. duel υἷε (Il., II, 679 ; Od., XV, 242), le nom. plur. υἷες (Il., I, 162 ; Od.; II, 51), le dat. plur. υἱᾶσι (Il., V, 463; Od., III, 32), l'acc. plur. υἷας (Il., II, 72 ; Od., II, 115). — J'ai laissé au gén. sing. υἷος et au dat. sing. υἷι l'accent circonflexe traditionnel ; mais de quel droit l'ont-ils ? Leur nominatif étant monosyllabique, ils devraient être oxytons. Pourquoi ne font-ils pas υἱός et υἱί ? — On rapporte le gén. plur. υἱῶν au nom. sing. υἱός. Soit, mais on pourrait aussi bien le rapporter au nom. sing. υἱ-ς, puisque πολίων (Il., I, 125) est le gén. plur. du nom. sing. πόλι-ς. —L'ι de υἱό-ς, υἱοῦ, etc., est un ancien j, et l'on doit maintes fois le lire j, si l'on veut avoir un vers juste : οὐδὲ γὰρ οὐδὲ Δρύαντος ὑjὸς κρατερὸς Λυκό*F*εργος, Il., VI, 130 ; ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Ποδῆς ὑjὸς Ἠετίωνος, Il., XVII, 575 ; etc. Ce mot contient donc la racine συ = ind. *su* dans *sav-ā-mi* « gigno » et le suffixe jo-ς. Cf. Curtius (p. 353-354).

15° σο-ς et σ-ς :

Διόνῦσο-ς et Διονῦσ-ς, d'où Διονῦς par chute du ς, nom propre d'un dieu. Exemples chez Pape et Benseler (*Wörterb. der gr. Eigenn.*).

16° *F*ο-ς et *F*-ς :

δμω(*F*)ό-ς et δμώ(*F*)-ς (Il. Od.) subst. m. « esclave », ὑπο-δμώ(*F*)-ς (Od.) subst. m. « serviteur ». — Rac. (Curtius, p. 209-210) δαμ dans δαμ-ά-ω (Il. Od.) « je dompte » ; δμᾱ ou δμη dans δμᾱ-τό-ς ou δμη-τό-ς « dompté ». L'ω de δμω(*F*)ό-ς et de δμω(*F*)-ς est à l'α long de δμᾱ-τό-ς comme l'ο de δόμ-ορ-τις (Hésychius) est à l'α bref de δάμ-αρ (Il. Od.).

λᾱ(*F*)ᾰς (Il. Od.) et λᾱ(*F*)-ς (Il. Od.) subst. m. « pierre ». — Homère n'a de la première forme que le nom. sing. λᾱ(*F*)ας ἀναιδής (Il., IV, 521; Od. XI, 598) et l'acc. sing. λᾱ(*F*)αν ἀείρας (Il., VII, 268; Od., X, 537). Il a de la seconde le gén. sing. λᾱ(*F*)ος (Il. XII, 462; Od. VIII, 192), le dat. sing. λᾱ(*F*)ι (Il. XVI, 739), le nom. duel λᾱ(*F*)ε (Il., XXIII, 329), le dat. plur. λᾱ́(*F*)εσσι (Il., III, 80 ; Od., IV, 10). — Je cite le gén. sing. λᾱ(*F*)ος et le dat. sing. λᾱ(*F*)ι tels que je les trouve ; mais pourquoi ne trouvé-je pas λα(*F*)ός et λα(*F*)ί ? — Le gén. plur. λᾱ́(*F*)ων (Il., XII, 29) qui appartiendrait par son accentuation à la forme λᾱ(*F*)ας, appartient probablement comme le gén. sing. λᾱ(*F*)ος à la forme λᾱ(*F*)ς. — On a au nominatif λᾱ(*F*)ᾰ-ς et à l'accusatif λᾱ(*F*)ᾰ-ν, comme on a au nominatif μέγᾰς et à l'accusatif μέγᾰ-ν. — Bekker n'a pas rétabli le *F*. Je le mets parce que le rapprochement de λᾱ(*F*)ας et de l'indien *grāvan* « pierre » (Curtius, p. 486) me paraît juste.

λᾱ(*F*)ό-ς (Il. Od.) subst. m. « peuple » et βασι-λᾱ(*F*)-ς, βασι-λη(*F*)-ς, d'où βασι-ληυ-ς par changement de *F* en υ, puis βασι-λεύ-ς (Il. Od.) par changement de η en ε devant la voyelle υ, subst. m., « qui fait marcher le peuple ». — Dans le principe la longue de λᾱ-ό-ς subsistait aux cas obliques : gén. βασι-λῆ-ος, dat. βασι-λῆ-ι, acc. βασι-λῆ-α, etc. — Pour la preuve du *F* de λᾱ(*F*)ός et pour l'interprétation de βασι-λεύ-ς, voir Curtius (p. 325-326).

νᾱ(*F*)ο-ς et νᾱ(*F*)-ς (dorien), d'où νᾱυ-ς par changement de *F* en υ, subst. f., « vaisseau » ; λιπό-να(*F*)-ς (dorien), d'où

λιπό-ναυ-ς par changement de *F* en υ, adj. m. f., « qui a quitté le vaisseau ». — A côté de νᾶυ-ς existe νηῦ-ς (Il. Od.). Tous les deux sont monosyllabiques. — Rac. (Curt., p. 281-286) (σ)νᾶ dans (σ)νᾶ-χ-ω, (σ)νη dans (σ)νή-χ-ω (Od.), « je nage. »

νό(*F*)ο-ς, d'où νοῦ-ς par contraction, et νο(*F*)-ς, subst. m., « esprit ». — Seconde forme : sing. gén. νο(*F*)ός, dat. νο(*F*)ί, acc. νό(*F*)α ; plur. nom. νό(*F*)ες, acc. νό(*F*)ας, — Rac. (Curt., p. 163-164) γνω dans γι-γνώ-σκ-ω (Il. Od.) « je connais ». L'ω de γι-γνώ-σκ-ω est à l'ο de (γ)νό-(*F*)ο-ς, comme l'ω de δῶ-ρο-ν est à l'ο de δο-τό-ς.

πλό(*F*)ο-ς, d'où πλοῦ-ς (Od.) par contraction, et πλο(*F*)-ς, subst. m., « navigation ». Seconde forme : sing. gén. πλο(*F*)ός (Arrien, *Périple*), dat. πλο(*F*)ί (Thesaurus) ; plur. nomin. πλό(*F*)ες (Thesaurus). — Rac. (Curt. p. 251-252) πλε(*F*) dans πλέ(*F*)-ω (Il. Od.) « je navigue » ; πλῶ dans πλώ-ω (Il. Od.) « je flotte ».

φλο(*F*)ο-ς, d'où φλοῦ-ς par contraction, et φλο(*F*)-ς, subst. m., « écorce ». — Seconde forme : acc. sing. φλό(*F*)α (Nicandre). — Rac. (Curt., p. 270-272) φλα « jaillir ».

χνό(*F*)ο-ς, d'où χνοῦ-ς (Od.) par contraction, et χνο(*F*)-ς, subst. m., « (tout ce qui est raclé), duvet, écume ». — Seconde forme : dat. sing. χνο(*F*)ί (Théophraste). — Rac. (Curtius, p. 441) κνά dans κνά-ω (Il.) « je racle ».

χό(*F*)ο-ς,, d'où χοῦ-ς par contraction, et χο(*F*)-ς, d'où χοσ-ς par assimilation, puis χώ-ς (Ahrens, *De gr. ling. dial.*, II, 240) par allongement compensatif, subst. m., « conge (mesure pour les liquides) ». — Première forme : λοετρο-χό(*F*)ο-ς (Il. Od.), adj. m., « qui verse de l'eau pour le bain » ; nom. sing. χοῦ-ς (class.), acc. sing. χοῦ-ν (class.). — Seconde forme : sing. gén. χο(*F*)ό-ς, dat. χο(*F*)ί, acc. χό(*F*)α ; plur. nom. χό-(*F*)ες, gén. χο(*F*)ῶν, dat. χο(*F*)σι, devenu χουσί, acc. χό(*F*)ας (Thesaurus). — Rac. (Curt., p. 186) χε(*F*) dans χέ(*F*)-ω (Il. Od.) « je verse (de l'eau) ».

χό(*F*)ο-ς, d'où χοῦ-ς par contraction, et χο(*F*)-ς, subst. m. f., « amas, levée de terre ». — Première forme : sing. nom., χοῦ-ς, gén. χοῦ, acc. χοῦ-ν Thesaurus). — Seconde forme :

sing. gén. χο(*F*)ός (Plutarque), dat. χο(*F*)ί Hésychius.— Rac. (Curt., p. 508 et p. 553) χε(*F*) dans χέ(*F*)-ω (Il. Od.) « je verse (de l'eau) ». On a en grec χέ(*F*)-ω « je verse (de l'eau) et χοῦ-ς « amas, jetée de terre », comme on a en latin *fundo* « je verse (de l'eau) » et *fundus* « fonds de terre ».

χρό(*F*)ο-ς, d'où χροῦ-ς par contraction, et χρο(*F*)-ς, subst. m., « surface, peau, couleur ». — Composé : ἄ-χρου-ς, adj. m., « sans couleur ». — Première forme : dat. sing. χρο(*F*)ῳ, d'où χρῷ (classique) par contraction. — Seconde forme : sing. gén. χρο(*F*)ός (Il. Od.), dat. χρο(*F*)ί (Il. Od.), acc. χρό(*F*)α (Il. Od.). — Rac. (Curt., p. 185) χρα(*F*) dans χραύ-ω (Il.) « je touche à la surface, j'effleure ».

II. Mots du neutre qui se déclinent de deux façons :

πέλωρο-ν (Il., II, 321 ; V, 741 ; Od., X, 168, 219) et πέλωρ (Il., XVIII, 410 ; Od., IX, 428 ; XII, 87 ; Hy. à Apol., v. 374) subst. « monstre ». — Racine obscure.

πῦρο-ν et πῦρ subst. « feu ». — Première forme : nom.-acc. plur. πῦρά (Il., VIII, 509, 554 ; IX, 77 ; X, 12), dat. plur., πύροῖς (Euclide) ; en composition, nom.-acc. sing. ἄ-πυρο-ν (d'après ἀπύρους τρίποδας, Il., IX, 122, 264, et ἄπυρον λέβητα, Il. ; XXIII, 267), adj., « qui n'a pas été mis au feu ». Une preuve que le nom.-acc. plur. πυρά vient de πῦρο-ν, c'est qu'il est oxyton. — Seconde forme : sing. nom.-acc. πῦρ (Il. Od.), gén. πυρός (Il. Od.), dat. πυρί (Il. Od.). — Racine obscure. Voir toutefois Curtius (p. 258) qui admet la possibilité d'un rapport entre πῦρ « feu » et πρή-θ-ω « j'allume ».

Remarque. A côté d'un nom.-acc.-voc. neutre en κο-ν, γ-ον, χο-ν, en το-ν, δο-ν, θο-ν, en πο-ν, ϐο-ν, φο-ν, on trouve toujours, non pas un nom.-acc.-voc. neutre en κ, γ, χ, en τ, δ, θ, en π, ϐ, φ, mais bien un nom.-acc.-voc. neut. en κ-ς, γ-ς, χ-ς = ξ, en τ(-)ς, δ(-ς), θ-(ς), en π-ς, ϐ-ς, φ-ς = ψ. Cela vient de ce que le ς du nom. masc.-fém. a passé au nom. et même à l'acc. et au voc. neutre. On a, par exemple, à côté du nom.-acc.-voc. neutre ἰσ-ήλικο-ν, non pas le nom.-acc.-voc. neutre ἰσ-ηλικ, mais bien le nom.-acc.-voc. neutre ἰσ-ῆλικ-ς = ἰσ-ῆλιξ. Autant il y a d'adjectifs masc.-fém. qui ont tantôt κο-ς et tantôt κ-ς (ξ), autant il y a d'adjectifs neut.

qui ont tantôt κο-ν, et tantôt, non pas κ, mais bien κ-ς (ξ), et ainsi de suite pour les autres muettes. Les mots du neutre qui se déclinent de deux façons sont donc très-nombreux.

L'auteur se propose d'indiquer dans le prochain *Annuaire* les conséquences qu'il a cru pouvoir tirer de ces faits.

SUR UNE

INSCRIPTION DE THÉRA

PAR M. FR. MEUNIER.

Que dans l'inscription de Théra du *Corpus inscr. gr.*, n° 13, la leçon fautive ΙΣΟΚΑΗΙΑΟ doit être changée, non pas en ΙΣΟΚΑΕΙΔΑΟ, mais tout simplement en ΙΣΟΚΛΗΙΑΟ, forme plus ancienne que ne le serait ΙΣΟΚΛΕΙΑΟ et tout aussi grecque, tout aussi dorienne, que cette dernière pourrait l'être.

La copie d'une vieille inscription de Théra, *Corpus inscr. gr.*, n° 13, porte à la fin d'une ligne ΙΣΟΚΑΗ et au commencement de la ligne suivante ΙΑΟΘΕΤΟΝ, c'est-à-dire Ἰσοκαηίαο θετὸν (υἱόν) « fils adoptif d'Isoc..... » Comme ΙΣΟΚΑΗΙΑΟ n'est pas grec, Boeckh a changé cette leçon évidemment fautive en ΙΣΟΚΛΕΙΔΑΟ. Cette correction m'est suspecte pour les raisons suivantes : d'abord elle présente une lettre de plus que la leçon fautive; puis la lettre insérée a-t-elle été insérée où elle pourrait s'être perdue, c'est-à-dire, soit après ΙΣΟΚΑΗ qui finit une ligne, soit avant ΙΑΟ, qui en commence une autre? Non, elle est insérée entre l'I et l'A de ΙΑΟ, où il n'y a pas de place pour intercaler un Δ; enfin, il est tout à fait inutile de supposer et d'admettre qu'une lettre s'est perdue sous les injures du temps,

ou a été omise soit par le graveur, soit par le copiste ; car, si, au lieu de changer ΙΣΟΚΑΗΙΑΟ en ΙΣΟΚΛΕΙΔΑΟ, qui a une lettre de plus, on le change simplement en ΙΣΟ-ΚΛΗΙΑΟ, qui a tout juste le même nombre de lettres, l'on a dans l'ΙΣΟΚΛΗΙΑΟ que je propose un génitif qui n'est pas moins grec, pas moins dorien que l'ΙΣΟΚΛΕΙΔΑΟ adopté par Bœckh.

En un mot Bœckh a changé........ ΙΣΟΚΑΗΙΑΟ
en............................ ΙΣΟΚΑΕΙδΑΟ
par le changement de............ ΑΗΙ
en............................ ΑΕΙδ

changement trop compliqué pour être facilement admissible ; car il ne respecte qu'une lettre du texte.

Il suffirait, à mon sens, de changer ΙΣΟΚΑΗΙΑΟ
en............................ ΙΣΟΚΛΗΙΑΟ
par l'unique changement de....... Α
en............................ Λ

changement assez simple pour être facile à admettre ; car chacun comprend qu'un Λ primitif a pu prendre à la longue l'apparence d'un Α ou bien a pu être pris pour un Α par des yeux distraits ou peu familiers avec le déchiffrement des vieilles inscriptions.

Mais le génitif Ἰσοχλητάο a-t-il la double qualité d'être d'abord grec en général, puis gréco-dorien en particulier ? Oui, il est à la fois l'un et l'autre. Car par quel côté paraîtrait-il pécher, soit contre la grécité, soit contre le dorisme ? Pour moi je ne le vois pas. A quelque point de vue que je l'examine en effet, au point de vue général de sa composition, comme aux deux points de vue particuliers de son orthographe et de sa terminaison, il me semble de tous points irréprochable, et je crois qu'il paraîtra tel aussi à quiconque voudra bien ne pas oublier qu'il se lit dans une inscription qui remonte évidemment à une très-haute antiquité. Car la très-haute antiquité de l'inscription où il se lit, est un point capital que Bœckh et Ahrens me paraissent avoir trop ou-

blié, lorsqu'ils l'ont condamné et rejeté comme un barbarisme, le premier à cause de son orthographe, le second à cause de sa terminaison (1). Car, puisqu'il se lit dans une inscription de l'ère archaïque, son orthographe et sa terminaison non-seulement peuvent mais doivent même être archaïques. S'il en était autrement en effet, s'il se présentait à nous sous la trop élégante chlamyde classique, ce serait en ce cas qu'il pourrait aisémemt nous paraître suspect. Mais puisqu'il se lit, je le répète, dans une inscription de l'ère archaïque, moins il est classique par son orthographe et sa terminaison, plus il doit par cela même nous paraître authentique et légitime ; car il y a ainsi un parfait accord entre la date très-reculée de l'inscription et la très-antique coupe de son manteau aux plis trop larges et quelque peu traînants.

§ 1. *Du génitif* Ἰσοκληΐαο, *au point de vue général de la composition.*

Ἰσοκληΐαο est un génitif qui suppose comme nominatif Ἰσοκληΐας, et le nominatif Ἰσοκληΐας est un composé qui contient évidemment : 1° le thème de l'adjectif ἔϊσο-ς (forme homérique), d'où ἶσο-ς, puis ἴσο-ς, ἴση, ἴσο-ν, « égal » ; 2° la même racine que le substantif neutre archaïque τὸ κλέϜ-ος, d'où le poétique τὸ κλεῖ-ος et le classique τὸ κλέ-ος, « la gloire » ; 3° un suffixe ϊα-ς, qui est commun au dialecte homérique, à l'éolien, au béotien, au dorien et à l'attique, et dont la forme ionienne serait ϊη-ς.

Or le nom propre masc. ὁ Ἰσο-κλη-ΐας est au substantif neutre τὸ κλέϜ-ος, primitif du poétique τὸ κλεῖ-ος et du classique τὸ κλέ-ος, comme les noms propres masc. ὁ Καλλ-ίας (*ap.*

(1) « Errore Πηληϊάδαο doricum dicitur in Ann. Oxx. I, 346, 26 et Et. Gud. 456, 38; nec magis credimus Bœckhio in antiquo titulo Theræo, n° 13, Ισοκλείδαο θετὸν sc. υἱόν ex Ισοκαηιαο θετον restituenti. » Ahrens oublie que, si le génitif dorien est Ἀτρείδα dans les temps classiques, il était certainement Ἀτρείδαο dans les temps archaïques, puisque sans Ἀτρείδαο il n'y aurait pas eu d' Ἀτρείδα.

Démosth., περὶ τῆς παραπρεσϐ., p. 428, l. 27), ὁ Μειδ-ίας (*ibid.*, κατὰ Μειδίου, p. 514, etc.), ὁ Νικ-ίας (*ibid.*, Ὀλυνθιακὸς γ′, p. 34, l. 21), et ὁ Κυδ-ίας (*ap.* Aristot., *Rhet.*, II, § 6) sont aux substantifs neutres : τὸ κάλλ-ος, « la beauté », τὸ μεῖδ-ος, « le sourire », τὸ νῖκ-ος, « la victoire », et τὸ κῦδ-ος, « la jactance ».

Il y a donc parité absolue au point de vue de la composition entre τὸ κάλλ-ος et ὁ Καλλ-ίας, τὸ μεῖδ-ος et ὁ Μειδ-ίας, τὸ νῖκ-ος et ὁ Νικ-ίας, τὸ κῦδ-ος et ὁ Κυδ-ίας d'une part, et entre τὸ ἴσον κλέϜ-ος, κλεῖ-ος ou κλέ-ος, et ὁ Ἰσο-κλεϜ-ίας, ou Ἰσο-κλη-ίας, de l'autre.

Le génitif Ἰσο-κλη-ίαο est donc irréprochable au point de vue général de sa composition. Restent les deux points de vue particuliers de son orthographe et de sa terminaison.

§ 2. *Que la présence d'un* η *après* Ἰσοκλ *dans le génitif* Ἰσοκλη-ίαο *est très-légitime dans une inscription gréco-dorienne de l'ère archaïque.*

Mais, dira-t-on sans doute, il y a un η dans ὁ Ἰσο-κλη-ίας, tandis que vous êtes obligé d'écrire d'une part ὁ Ἰσο-κλεϜ-ίας par un ε et qu'il y a certainement d'autre part un ε dans τὸ κλέϜ-ος, ou κλεῖ-ος, ou κλέ-ος.

Oui, et cette différence d'orthographe entre Ἰσο-κλη-ίας et κλέϜ-ος, κλεῖ-ος, κλέ-ος, qui a choqué Bœckh, est précisément ce qui aurait dû lui plaire et ce qu'il aurait dû respecter dans une inscription aussi vieille que celle où l'on a lu ΙΣΟΚΛΗΙΑΟ.

Car d'une part l'histoire générale des langues est là pour nous apprendre qu'une seule et même racine n'a pas toujours le même sort dans tous les mots où elle existe ; que des racines dont la voyelle est longue, par exemple, gardent souvent leur longue dans tel mot et la laissent souvent devenir brève dans tel autre, et que les formes archaïques ont ordinairement plus d'ampleur et plus d'étendue que les formes classiques. Et d'autre part l'histoire particulière de la racine qui est dans le mot κλη de Ἰσο-κλη-ίας est aussi là

pour prouver que cette racine est précisément une de celles dont la quantité et l'orthographe ont été soumises aux divers changements dont je viens de parler.

On a par exemple :

1° d'une part κλη par η dans Ὀϝι-κλή-ης, Ὀϊ-κλή-ης, εὐ-κλη-ής, εὐ-κλη-ής, et κλει par ει dans : Ὀϝι-κλεί-ης, Ὀϊ-κλεί-ης, εὐ-κλει-ής, εὐ-κλει-ής : Ἀντιφάτης μὲν ἔτικτεν Ὀϊ-κλῆ-α μεγάθυμον· αὐτὰρ Ὀϊ-κλεί-ης λαοσσόον Ἀμφιάραον (Od. XV, 234-244), Δὸς δὲ πάλιν ἐπὶ νῆας ἐϋ-κλεῖ-ας ἀφικέσθαι (Il. X, 281), Εὐρυμαχ', οὔπως ἔστιν ἐϋ-κλεῖ-ας κατὰ δῆμον ἔμμεναι, οἳ δὴ οἶκον ἀτιμάζοντες ἔδουσιν ἀνδρὸς ἀριστῆος (Od. XXI, 331-333). Cf. ἐϋ-κλει-ῶς dans : ἠέ κεν αὐτὸν ὀλέσθαι ἐϋ-κλει-ῶς πρὸ πόληος (Il. XXII, 110). Cf. encore κλει dans ἐϋ-κλεί-ης ἐπίβησον, Il. VIII, 285, et dans ἐϋ-κλεί-η τ' ἀρετή τε, Od. XIV, 402. Et d'autre part κλε par ε dans : Πατρο-κλέϝ-ης, Πατρο-κλέ-ης, ἀγα-κλεϝ-ής, ἀγα-κλε-ής, εὐ-κλεϝ-ής, εὐ-κλε-ής : ὦ μοι, Διογενὲς Πατρό-κλεϝ-ες οἷον ἔειπες (Il. XVI, 49). Ἥφαιστε, σχέο, τέκνον ἀγα-κλε-ές· οὐ γὰρ ἔοικεν ἀθάνατον θεὸν ὧδε βροτῶν ἕνεκα στυφελίζειν (Il. XXI, 379-380), ὦ φίλοι, οὐ μὰν ἧμιν ἐϋ-κλε-ὲς ἀπονέεσθαι νῆας ἔπι γλαφυράς (Il. XVIII, 415-416.)

2° d'une part κλη par η dans les génitifs en κλῆ-ος : Ἀγα-κλῆ-ος, Il. XVI, 571 ; cf. 738 ; Διο-κλῆ-ος, Il. V, 542 ; Od. III, 488 ; XV, 186 ; Ἐχε-κλῆ-ος, Il. XVI, 189 ; Ἡρα-κλῆ-ος, Il. XVIII, 117 ; Πατρο-κλῆ-ος, Il. XVI, 554 ; XVII, 670 ; Od. XI, 468 ; dans l'accusatif en κλῆ-α : Πατρο-κλῆ-α, Il. XVI, 125, 818 ; et d'autre part κλε par ε dans les génitifs en κλέ-ος : Ἱππο-κλέ-ος, Διο-κλέ-ος, etc. (Ahr., II, 235 : *in Tegeat. Megalop. Hermion. Megar. Acarn. Corcyr. Cret. Agrip. Gel. Acr.*), par contraction κλεῦς : Ἀριστοκλεῦς, *Astypal.* 2483, Εὐ-κλεῦς, *Astypal.* 2485, III, Διο-κλεῦς, *Rhod.* 2530, Θρασυ-κλεῦς, *Cyren.* 2, Χαρι-κλεῦς, *Cyren.* 2, Ἰσο-κλεῦς, *Ther.* 2448, III, 15, 17, Σωσι-κλεῦς, *Anaph.* (Ross. 1, 5), Σωφο-κλεῦς, *Corcyr.* 1905, Σωσι-κλεῦς, *in titulis Erycinis Torremuzz.* XV, 42 (Ahr., II, 235) ; dans le datif en κλέ-ϊ, par contraction κλεῖ : Φαινο-κλεῖ, *Corcyr.* 1840. Θαμι-κλεῖ, *ibid.*, ap. Ahr., II, 235 ;

dans l'accusatif en κλέ-α : Μενε-κλέ-α, *Cret.*, 5052, ap. Ahr., II, 235 ; par contraction κλῆ : Στρατοκλῆν, *Astyp.*, 2488, ap. Ahr. II, 235.

3° d'une part κλη par η dans κλη-ηδών : ἤλυθον, εἴ τινά μοι κλη-ηδόνα πατρὸς ἐνίσποις (Od. IV, 317), Ἡρα-κλή-ειος, -είη, -ειον : ἐλθὼν γὰρ ῥ' ἐκάκωσε βίη Ἡρα-κλη-είη (Il. XI, 690), υἱέες υἱωνοί τε βίης Ἡρα-κλη-είης (Il. II, 666), ὃν τέκεν Ἀστυόχεια βίη Ἡρα-κλη-είη (Il. II, 648), τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίην Ἡρα-κλη-είην (Od. XI, 601) ; et d'autre part κλε par ε dans κλεϜ-ηδών, κλε-ηδών : ὣς ἄρ' ἔφαν · χαῖρεν δὲ κλε-ηδόνι δῖος Ὀδυσσεύς (Od. XVIII, 117 ; cf. *Ibid.* XX, 120), Ἡρα-κλέϜ-ιος, ἡρά-κλε-ιος : Ἡρα-κλεϜ-ίδης, ·Ἡρα-κλε-ίδης (Il. II, 653) ; Ἡρα-κλεϜ-ίδαο, Ἡρα-κλε-ίδαο (Il. II, 679), cf. Θεω-κλε-ίδας, *Ther.* n° 102, ap. Ahr. II, 215, cf. encore : Ἡρά-κλε-ια, Strabon, 559, 45 ; 587, 15, édit. Didot, « poëme en l'honneur d'Hercule, » Ἡρά-κλε-ια, nom d'un grand nombre de villes, voy. Strab. 818, ἡ ἡρά-κλε-ος ἄκρα, Strab. 469, 52, « le promontoire d'Hercule », τὰς ἡρα-κλε-ίους στήλας, Strab. 56, 11, « les colonnes d'Hercule », Ἡρά-κλε-ιον, nom d'un grand nombre de lieux, voy. Strab. 818.

On voit que les choses étant ainsi, κλη par un η dans le théréen Ἰσο-κλη-ίας, Ἰσο-κλη-ίαο, est à κλε par un ε dans l'homérique Ἡρα-κλε-ίδης, Ἡρα-κλε-ίδαο, comme κλη par un η dans les homériques Ὀϊ-κλή-ης, εὐ-κλη-ής, κλη-ηδών, est à κλε par un ε dans les homériques ἀγα-κλε-ής, εὐ-κλε-ής, κλε-ηδών.

La présence de l'η dans Ἰσο-κλη-ίαο est donc, au point de vue général de la grécité, incontestablement légitime. L'est-elle maintenant au point de vue particulier du dorisme ?

Oui, car où le grec a κλη dans Ἡρα-κλῆ-ς, class., et κλει dans Ἡρα-κλει-τός, Strabon, 548, 18 ; κλει-τός, ή, όν, class. ; Κλει-σθένης, attiq. ; le dorien a uniformément κλη dans Ἡρα-κλῆ-ς, Sophron., Μῖμοι, fragm. n° 27 et fragm. n° 99 b, ap. Ahr., II, 235, 467 et 475 ; Ἡρά-κλη-τος, « Heracl. B. 5, 9, etc. in nummis Heracleensibus apud Mionn., suppl. I, p. 298 et Carentibus Descr. I, p. 142 », Ahr., II, 202 ; Κλή-τα, « Pausan.

III, 18, 4 et Alcm. 43 W. », Ahr., *ibid.*, Δαμο-κλή-τα, Εὐρυ-κλή-τα, Cyren. 2, Ahr., *ibid.*, Κλη-σθένης, Cret. 2558, Id., *ibid.*

Si Ἰσο-κλη-ίαο par un η est à la fois 1° grec, 2° dorien, Bœckh a eu tort de changer l'η de la leçon ΙΣΟΚΛΗΙΑΟ en ι.

INSCRIPTIONS

INÉDITES

DE THRACE

RECUEILLIES PAR G. DEVILLE.

En 1866, le gouvernement français chargea G. Deville, docteur ès lettres, et M. Coquart, architecte, d'explorer l'île de Samothrace et d'exécuter des fouilles pour retrouver ce qui restait du sanctuaire des Cabires. Un rapport, inséré dans les Archives des missions scientifiques (*nouv. série*, t. IV, p. 254 et suiv.), contient un résumé sommaire de leurs premières recherches. Après avoir relevé le plan de la ville et du sanctuaire, ils avaient mis au jour un temple rond en marbre blanc; une inscription trouvée dans les fouilles faisait connaître que le monument avait été consacré aux Grands Dieux par Arsinoé, fille de Ptolémée.

Cette importante découverte semblait promettre les résultats les plus intéressants. Malheureusement, la maladie vint interrompre l'exploration commencée. Deville fut obligé de revenir en France, et, quelques mois après, une mort prématurée l'enlevait à sa famille et à la science. Épuisé par le mal, il n'eut même pas la force de préparer la publication des recherches qu'il avait faites dans la Thrace pendant un voyage précédent, encore moins de rédiger le travail qu'il se proposait de donner sur l'île de Samothrace. M. Coquart doit faire paraître prochainement la restauration du temple

rond des Cabires. Les notes recueillies par Deville n'auraient pu être mises en œuvre que par leur auteur. Il est seulement possible de publier quelques inscriptions qu'il avait relevées dans une excursion sur la côte de Thrace. On s'est contenté de donner le texte épigraphique avec un essai de transcription. Ce sera aux savants d'entreprendre un travail plus complet sur ces monuments.

1.

Ænos, à l'est de la ville, dans le jardin Iovalaki. Le marbre est brisé dans la partie inférieure. Au-dessous de l'inscription, un serpent se dresse en se déroulant.

ΑΥΡΗΛΙΟϹΝΑΥΚΛΗΡΟΣΘΑΡΑΠΕΥΤΗϹΤΟΥΦΙΛΑΝ
ΡΩΠΟΥΘΕΟΥΑΣΚΛΗΠΙΟΥΤΑΣΟΙΛΕΓΟΜΕΝΑΤΑΥΤ
ΑΝΑΠΟΘΑΝΗϹΟΥΚΑΠΕΘΑΝΕΣΗΔΕΨΥΧΗϹΟΥ
ΙΑΧΩΡΗϹΑΙΑΝΓΕΙΟΝΒΩΜΩΤΟΝΙΝΑΣΟ
ΩΣΙΝΑΠΕΛΑΒΕΣΤΗϹΑΠΟΔΗΜΙΑ
ΙΙ ΝΟΥΟΠΟΥΕΓ

Αὐρήλιος ναύκληρος θαραπευτὴς τοῦ φιλαν-
θ]ρώπου θεοῦ Ἀσκληπιοῦ. Τά σοι λεγόμενα ταῦτ[α·
Ὅτ]αν ἀποθάνῃς, οὐχ ἀπέθανες· ἡ δὲ ψυχή σου....
....αχωρῆσαι ἀνγεῖον.....................
.....ωσιν ἀπέλαβες τῆς ἀποδημία[ς...........
. . . .

M. Miller, dans la séance du 20 juin 1873, a fait, au sujet de l'inscription d'Ænos, une communication qui a vivement intéressé l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On trouvera dans la *Revue archéologique* cet important travail, où l'auteur a étudié, avec une ingénieuse perspicacité, les difficultés du texte et la restitution des trois dernières lignes.

2.

Ænos. — Magasins de M. Eteck. — Marbre encastré dans un mur.

—ΥΧΗ
ΑΝΗΝ
ΛΕΙΝΑΝ
ΑΝΣΕΒΑ
ΥΛΗ ΚΑΙ
ΟΑΙΝΙΩΝ

Ἀγαθῇ] τύχῃ
. . . . ανην
. . . . . λειναν
. . . . . αν Σεβα-
στὴν ἡ βο]υλὴ καὶ
ὁ δῆμος] ὁ Αἰνίων.

Dédicace en l'honneur d'une impératrice inconnue.

3.

Maronée. — Sur un piédestal placé dans le porche de l'église neuve.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟ
ΡΑΤΡΑΙΑΝΟΝ
ΑΔΡΙΑΝΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑΣΕΒΑ
ΣΤΟΝΤΟΝΣΩ
ΤΗΡΑΟΔΗΜΟΣ

Αὐτοκράτορα Τραϊανὸν Ἁδριανὸν Καίσαρα Σεβαστὸν τὸν σωτῆρα ὁ δῆμος.

4.

Maronée. — Sur l'ancien port.

ΒΡΟΥΤΤΙΟΣ-ЄΠΙ
ΝЄΙΚΟΣ-ΖΩΝЄΠΟ
ЄΙ-ЄΑΥΤΩ-ΚΑΙΤΗ
CΥΜΒΙΩΒΡΟΥΤΤΙ
ΔΗΜΗΤΡΙΑ-ΤΟΜ
ΜΑ

Βρούττιος Ἐπίνειχος ζῶν ἐπόει ἑαυτῷ καὶ τῇ συμβίῳ Βρουττί[ᾳ Δημητρίᾳ τὸ μ[νῆ]μα.

5.

Dédé-Agatch. — Marbre brisé à gauche et en bas. Dans la partie supérieure, dessin d'un fronton dans lequel est inscrite la formule ἀγαθῇ τύχῃ.

ΘΗΤΥΧΗ
ΙΚΑΙ
Λ
/ΠΕΡΤΙΝΑ
ΝΤΩΝΕΙΝΟ\
Ι
ΑΙΙΟΥΛΙ/

Ι /ΤΩΝΟΙΚΟΥ
ΠΟΝΤΗΣΘΡΑΚΩΝΕ
ΚΑΙ ΙΚΙΝΙΟΥ ΛΑΡΟΥΠΟ

ΠΟΛΕΩϹΦΥΛΗ
ΜΕ ΝΗΑΠΟΤΑΥΤΗϹ
ΕΞΗϹΜΕΙΛΙΑ·Γ<·
ΤΗΛΗϹΚΛ
ΩΜΑΙ–
ΜΑ.Ρ
Γ

Ἀγα]θῇ τύχῃ
Ὑπὲρ σωτηρίας] καὶ [νείκης
Αὐτοκρατόρων Καισάρων] Λ.
Σεπτιμίου Σεουήρο]υ Περτίνα-
κος καὶ Μ. Αὐρηλίου Ἀ]ντωνείνου
Σεβαστῶν καὶ Π. Σεπτιμίου Γέ]τ[α
Καίσαρος....... κ]αὶ Ἰουλία[ς
[Δόμνας Σεβαστῆς καὶ Πλαυτίλλας]
καὶ σύμπαντος α]ὐτῶν οἴκου,
ἡγεμονεύοντος] τῆς Θρακῶν ἐ-
παρχείας] Κ. [Σ]ικινίου Κλάρου Πο
............πόλεως φυλὴ
.......ἀρχο]μένη ἀπὸ ταύτης
τῆς στήλης τὰ] ἑξῆς μείλια γ'
............σ]τήλης κ

Le légat Sicinius Clarus est connu par une médaille de Trajana Augusta. La fin de la ligne 8 a été martelée; elle devait contenir le nom de Plautilla, femme de Caracalla, qui fut exilée en 203.

6.

Gallipoli. — Sur un sarcophage en marbre blanc ; dans le téké des derviches tourneurs.

	Ε.ΤΟΙ'...	
ΑΥΡΚΑΡΠΟϹ	ΚΕΤΟΙϹΤΕ	ΘΟΥΛΗΘΗ
ЄΑΥΤω	ΚΝΟΙϹΕΙΔΕ	ΑΙΓΕΙΔωϹΕΙ
ΚΕΤΗΓΥ	ΤΙϹΕΤΕΡΟϹ	ΤωΙΕΡωΤΑ·
ΝΕΚΙΔ.ΟΥ	ΚΗΤωΠΟΙΕΙΔΗ	ΜΕΙωΔωϹΕΙ
	ΝΑΡΙωΝΜΥΡΙΑΔΕϹ	ΔΗΝΑϙΙωΝΜΥ
		ΡΙΑΔΕΠΑΙΟ
		ϹΙΑϹ

	....	
Αὐρ. Κάρπος	κὲ τοῖς τέ-	....
ἑαυτῷ	κνοις· εἰ δέ	.... δώσει
κὲ τῇ γυ	τις ἕτερος	τῷ ἱερῷ τα-
νεκὶ δ. ου	(?) κητωποιει δη-	μείῳ δώσει
	ναρίων μυρία...	δηναρίων μυ-
		ρία.......
		...

Voyez Vidal Lablache, *de Titulis funebribus græcis in Asia Minore.*

EXTRAITS D'UN LEXIQUE

MANUSCRIT

LATIN-GREC ANCIEN

ET

GREC MODERNE,

PAR M. P. DECHARME.

Le Glossaire manuscrit dont nous donnons plus loin quelques extraits a appartenu au président Bouhier, et fait aujourd'hui partie de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier (1). C'est un in-4, sur papier, de 183 feuillets, qui a pour premier titre : *Glossarium græco-latinum a Bono Accurtio Pisano compilatum ex Glossa Joannis* (2) *Monachi carmelitani*. Suit une préface latine, et à la feuille 3 un second titre qui est celui-ci : Λεξικὸν κατὰ ἀλφάβητον λατινικόν. *Dictionarium secundum alphabetum latinum*. Le lexique est en effet latin-grec et non grec-latin, comme semblait l'indiquer le premier titre, qui est celui de l'ouvrage original dont l'ordre a été interverti.

Ce manuscrit est, comme on le voit, une copie du premier vocabulaire grec-latin qui ait été imprimé à l'époque

(1) N° 415 du catalogue imprimé.

(2) Bouhier a ajouté en interligne : *Crastoni*.

de la Renaissance (1) : celui que Jean Crastone ou Crestone de Plaisance, moine carmélite, avait rédigé; que publia à Milan, vers 1480, Buonnacorso, et que reproduisit avec quelques additions, Alde l'Ancien, dans le dictionnaire qu'il imprima en 1497.

Si le manuscrit de Montpellier était une simple copie de l'ouvrage imprimé, il serait dénué d'intérêt. Mais voici ce qui en fait la valeur. A côté des mots latins et grecs, et sur une troisième colonne parallèle on lit de nombreuses interprétations en *grec moderne*. Ces interprétations sont quelquefois développées et constituent de vraies scholies. C'est ainsi que le mot ἀναξυρίς, *femorale*, est expliqué par : καλλωπισμὸς ἁρμάτων εἰς τὸ μερίν; le verbe κατεσθίω, *devoro*, par τρώγω ὡσὰν λύχος, etc. Le plus souvent cependant le manuscrit n'offre que la traduction, mot par mot, en langue vulgaire, des termes anciens qui avaient disparu de l'usage. De telles indications, on le comprend facilement, ne sont pas à dédaigner. Elles peuvent avoir leur utilité pour l'étude de la langue néo-hellénique, et, si elles étaient plus nombreuses et plus complètes, elles fourniraient les éléments d'un lexique grec moderne-grec ancien qui nous manque encore aujourd'hui.

M. Hase, qui a le premier signalé l'importance de ce Glossaire (2), y a reconnu la main de Georges Hermonyme de Sparte, l'excellent calligraphe à qui notre Bibliothèque nationale doit plusieurs belles copies des manuscrits grecs. Georges Hermonyme (3), qui expliqua publiquement Homère et Isocrate à Paris en 1476, n'était au témoignage d'Érasme, son contemporain, rien moins qu'un savant et un helléniste. Si l'auteur du *Dialogue sur la prononciation* pouvait être soupçonné de quelque partialité à ce sujet, on ne peut plus

(1) Il n'en est qu'une copie abrégée, comme a bien voulu s'en assurer pour moi sur les exemplaires de la Bibliothèque nationale mon ami et collègue M. Blondel.

(2) Catalogue des mss. des bibliothèques publiques, t. I[er], p. 451.

(3) Voir la page que lui a consacrée M. Egger dans son *Histoire de l'hellénisme en France*, t. I, p. 146.

douter du peu de science d'Hermonyme, quand on a dépouillé le manuscrit de Montpellier. Hermonyme ne prend pas le Pirée pour un homme, mais il commet des erreurs presque aussi lourdes. Le nom du frère d'Eschyle, Cynégire, est pour lui un nom de plante. Il confond Amycus, le roi des Bébryces, avec le latin *amictus* et il le traduit en conséquence par le mot vulgaire φόρεμα. Le nom d'une des Harpyes, Ἀελλώ, devient pour son ignorance un verbe qu'il traduit par συναθροίζω, etc. Peut-être ne faut-il pas reprocher trop durement ces erreurs mythologiques à un Byzantin émigré, dont l'unique ambition était de gagner son pain à copier du grec ou à essayer d'interpréter quelques textes classiques. Il faut dire d'ailleurs, à la décharge d'Hermonyme, que, s'il paraît peu versé dans la connaissance de l'histoire et de la religion de ses ancêtres, il se trompe assez rarement, dans son interprétation, sur le sens des noms communs, et que la plupart des barbarismes qui lui échappent sont le résultat de la confusion produite par l'iotacisme. Malgré ses erreurs et ses incorrections, l'œuvre d'Hermonyme est donc un monument assez exact de la langue grecque du quinzième siècle. Elle en est un monument utile : car la forme du glossaire permet d'y étudier, chemin faisant, soit les altérations de sens, soit les changements phonétiques que les mots grecs ont subis depuis l'époque classique. C'est surtout ce dernier point de vue qui nous paraît intéressant.

La phonétique du grec vulgaire a peu attiré jusqu'à présent l'attention des philologues. L'exemple qu'avait donné le regretté G. Deville dans son remarquable travail sur le *Dialecte tzaconien* n'a pas été suivi; et personne, à notre connaissance, n'a encore sérieusement étudié la transformation de la langue grecque ancienne en la langue grecque moderne pour en établir les lois phonétiques. Une telle étude serait sans doute assez complexe, si l'on songe à toutes les variétés que présente, selon les cantons et selon les différentes classes de la société, la langue parlée actuellement par les Hellènes. Mais, en restreignant la question,

à ne s'en tenir qu'aux monuments littéraires en grec vulgaire dont le texte est le mieux établi (1), ne pourrait-on recueillir un certain nombre de faits intéressants et arriver à fixer quelques lois générales ? N'y aurait-il pas lieu, en un mot, d'instituer sur la langue néo-hellénique des études analogues à celles qui se poursuivent, avec tant de succès, sur les langues néo-latines ? La philologie grecque-moderne n'aurait sans doute jamais l'importanee de la philologie romane, car son domaine est plus restreint ; mais elle aurait encore son intérêt, et elle pourrait apporter son contingent de faits particuliers aux études générales de philologie comparée.

On serait singulièrement aidé dans de telles recherches, si l'on possédait un dictionnaire grec moderne vraiment complet, et où chaque mot de la langue actuelle serait rapproché du mot ancien dont il dérive. Or, un tel dictionnaire n'existe pas. Le *Glossaire* de Du Cange est aujourd'hui incomplet quant au vocabulaire et plus qu'insuffisant sous le rapport étymologique. Quant aux dictionnaires publiés à Athènes depuis vingt ou trente ans, ils n'ont aucun caractère scientifique ; et leurs auteurs, préoccupés du désir de voir la langue actuelle revenir à la pureté classique, ont exclu systématiquement de leur nomenclature beaucoup de mots qui ne sont que des altérations de la langue ancienne, altérations intéressantes pour le philologue. Le lexique publié par Sophoclis en 1860, dans les mémoires de l'Académie américaine (*a Glossary of later and byzantine greek*) ne renferme qu'à son *Appendix* un très-petit nombre de mots appartenant au grec vulgaire. Aujourd'hui encore, le petit dictionnaire publié en 1825 par M. Dehèque est celui qui donne l'idée la plus exacte du grec actuel, et le seul où l'on trouve de justes indications étymologiques. Mais les limites restreintes de ce lexique n'ont pas permis à M. Dehèque d'y

(1) On consulterait avec profit les belles publications de M. Émile Legrand (*Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*) et celles de M. Gidel dans l'*Annuaire des études grecques*.

donner une large place aux rapprochements entre les mots nouveaux et les mots anciens; rapprochements que sa connaissance profonde de l'histoire de la langue grecque aurait pu rendre si instructifs. Son excellent travail mériterait aujourd'hui d'être développé et complété.

Le lexique manuscrit d'Hermonyme, hâtons-nous de le dire, est beaucoup trop incomplet pour qu'il puisse servir à combler la lacune que nous venons de signaler. Mais il renferme d'utiles éléments de comparaison entre la langue moderne et la langue ancienne, et il devra être consulté de quiconque voudrait entreprendre une étude d'ensemble sur la question. Pour notre compte, ne pouvant songer à un tel travail, nous avons cru utile cependant de recueillir dans le manuscrit d'Hermonyme le petit nombre de mots qui n'ont pas leur place dans les lexiques de grec-moderne publiés jusqu'alors (1), de classer ces mots par ordre alphabétique et d'essayer de les expliquer.

---

1. Ἀλογινός — ἵππειος. *Equinus.*

2. Ἀνυπακοή — ἀπειθεία (ms. ἀπειθία). *Diffidentia.*
Ce composé semble appartenir plutôt à la langue ancienne (cf. ἀνυπήκοος) qu'à la langue vulgaire ; mais il ne se trouve dans aucun lexique.

3. Ἀποξενεύω — ἀπαλλοτριόω. *Abalieno.*
Grec ancien : ἀποξενόω.

4. Βαλμάς (*sic*) — ἱπποκόμος. *Agaso.*
Mot dont je ne trouve pas d'explication satisfaisante.

5. Γαμέας — ὀχευτής. *Fututor.*
Adjectif employé substantivement, formé de γαμέω,

(1) Nous avons surtout consulté le Glossaire de Du Cange, le Dictionnaire de M. Dehèque, ceux de Byzantios et de Sophoclis. Deux ou trois mots, parmi ceux que nous citons, se trouvent déjà dans ces lexiques; mais nous essayons d'en donner des explications nouvelles.

qui, même dans le grec ancien, a quelquefois le sens qui lui est attribué ici.

6. Γουλλιέτα — πόρπη. *Fibula.*

Mot d'origine étrangère, avec une altération de sens. Cf. italien : *collaretto;* français : *collier*. Le changement de la gutturale sourde initiale *c* = κ en la gutturale sonore γ est un fait dont le grec moderne offre de nombreux exemples.

7. Διεγειρμός — παρόρμησις. *Concitatio.*

De même composition que le grec ancien ἀγερμός de ἀγείρω. L'orthographe régulière du mot serait : διεγερμός.

8. Διημερίας..... *Biduum.*

Le grec ancien ne possède que l'adjectif διήμερος.

9. Δενδρόπουλα — θάμνος. *Frutex.*

Emploi remarquable du diminutif ποῦλος (grec ancien πῶλος ; cf. latin : *pullus*). Dans le grec actuel ce mot a, en composition, le sens de *petit* d'un animal, et une signification patronymique. Ici il est le diminutif d'un objet inanimé.

10. 'Εγκριματεύω — ἐνεδρεύω. *Insidior.*

Il faut reconnaître dans ce mot le verbe ἐγκληματεύω, de ἔγκλημα qui, dans la langue vulgaire, a le sens de : *crime, attentat.* Double corruption d'orthographe : permutation fréquente des deux liquides λ et ρ; iotacisme.

11. 'Επαίρνω (ms. ἐπέρνω) — ἀφαιρέω. *Demo.*

Ce mot n'est autre chose que le grec ancien ἐπαίρω, avec une modification de sens. L'ε initial est tombé dans la prononciation, et l'on écrit aujourd'hui 'παίρνω. Quant à l'insertion du ν entre le thème verbal et la désinence, c'est un fait qui rentre dans une loi à peu près générale qui peut se formuler ainsi : *Quand, dans le grec ancien, le thème verbal se termine par une voyelle ou par une liquide, le grec moderne insère un* ν *entre le radical et la désinence.* C'est ainsi que δέ-ω devient δέ-ν-ω ; φέ-ρω devient

φέ-ρ-νω, etc. On remarquera que ce procédé de formation existait déjà dans le grec ancien pour un certain nombre de verbes. Ex. τίω et τίνω, δύω et δύνω (V. Regnier; *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, p. 341).

12. Εὐγαλτικός — ἀφαιρετικός. *Ablativus.*

Adjectif verbal de εὐγάλλω = ἐϐγάλλω; orthographe qui s'explique par l'identité de son du β et de l'υ précédant une consonne. Ἐϐγάλλω est le même mot, par métathèse et changement du κ en γ, que le grec ancien ἐκϐάλλω. Cf. ἐκϐαίνω qui devient ἐϐγαίνω.

13. Εὐχολοκινησία — εὐκινησία. *Agilitas.*

Le seul composé de εὔκολος qu'on trouve dans le grec ancien est εὐκολοκράτητος.

14. Εὐχολολογία — εὐπροσηγορία. *Affabilitas.*

15. Ἰσομήλικος — ὁμῆλιξ. *Coætaneus.*

Composé où ἴσος redouble le sens d'égalité déjà exprimé par ὁμός.

16. Ἰσχάδιν — ἰσχάς. *Carica.*

17. Καλεστικαί — θοῖναι. *Dapes.*

Adjectif employé substantivement. Cf. κάλεσμα, καλεσμός, mots usités aujourd'hui avec le sens de : convocation (καλέω), invitation, et par suite : banquet.

18. Καλοζώναστος — εὔζωνος. *Expeditus.*

Adjectif verbal de l'inusité καλοζωνάω. De même, en grec ancien, quelques adjectifs verbaux ont pour primitifs des verbes qui n'existent pas dans la langue. Ex. χαλοιώνιστος, φολιδωτός, etc.

19. Καλοχαιρέτητος — εὐπροσήγορος. *Affabilis.*

On ne trouve chez les auteurs byzantins que la forme καλοχαιρέτης (Cantacuz. Hist. p. 79).

20. Καμπίσιος — πεδινός. *Campester.*

Adjectif de κάμπος, latinisme usité dans le grec vulgaire pour πεδιάς. L'ι qui précède le suffixe σιος est une lettre de liaison.

21. Καρναμοῦζαν (παίζω τὴν) — αὐλέω. ***Modulor.***

De l'italien ***cornemusa*** avec une altération d'orthographe.

22. Κιβεντιστής — κήρυξ. ***Caduceator.***

Du verbe κιβεντίζειν = γυβεντίζειν que du Cange explique par : ***proclamare***, quidpiam edicere sub pœna ***gibeti.***

23. Κολλάρα — ὁρμός. ***Monile.***

Latinisme. Du Cange : κολλάριον. Le scholiaste d'Aristophane (Guêpes, v. 897) explique par ce dernier mot le grec ancien χλοιός.

24. Κονταροσυρτής — ἀκοντιστής. ***Jaculator.***

Composé de σύρω, tirer, qui prend ici le sens de ***lancer***, et de κοντάρι(ον) employé à l'époque byzantine comme synonyme de κοντός (cf. latin ***contus***), épieu, javelot.

25. Κούμπος — πέδα. ***Compes.***

Variante de κόμπος = κόμβος, ***lien***, ***nœud.*** De même κομβίον devient dans le grec vulgaire κουμβί, avec le sens de ***bouton.***

26. Λειόνω — ἐξαλείφω. ***Deleo.***

Grec ancien λειόω, polir, user et détruire par le frottement. Pour l'insertion du ν, voir plus haut au mot ἐπαίρνω.

27. Λιχνιτάριν — λιχνίον. ***Cuna.***

Le mot grec ancien donné ici par le glossaire ms. n'existe dans les lexiques que sous la forme λίκνον avec le sens de ***van ou corbeille.*** Mais le mot grec vulgaire est régulièrement composé de λιχνί-ον et du suffixe αριον qui lui donne la valeur d'un diminutif. Le τ est une consonne de liaison. Ce mot paraît donc avoir le sens de ***petite corbeille.*** Aujourd'hui le mot usité en Grèce pour désigner le berceau de l'enfant est κούνια = ***cuna.***

28. Λιμενεύω — προσορμίζω. ***Appello.***

29. Λογάδης — μυθώδης. ***Fabulosus.***

Les formes anciennes analogues λογάς et λογάδην se rattachent à λέγω, dans le sens de ***choisir.*** Celle-ci au con-

traire doit s'expliquer par le verbe λογάω, avoir envie de parler. Il y a ici une erreur d'interprétation.

30 Λουμάκα — κοχλίας. *Limax.*

Grec ancien λεῖμαξ. Il a subi la même altération que le mot latin qui est devenu en italien : *lumaca*.

31. Λοξιάζω — ἰλιγγιάζω (erreur de sens). *Singulto.*

32. Λόξημα — λύγξ. *Singultus.*

Ces deux derniers mots sont des variantes de λυγκίαζω = λουξίαζω et λύγξιγγας = λούξιγγας, mot formé par allongement du grec ancien λύγξ, λυγγός.

33. Ματζουκοφόρος — κορυνηφόρος. *Claviger.*

Composé de ματζούκα, mot dérivé du latin, malgré le grec ancien μάζα. En effet ματζούκα et le français *massue* font nécessairement supposer le mot latin vulgaire *massuca* dérivé de *massa*. C'est par un même phénomène de *tsitacisme* que *massuca* s'est changé en ματζούκα dans le grec vulgaire et *massa* en *mazza* dans l'italien.

34. Μελιὰ μελιά — μεληδόν. *Membratim.*

Cet adverbe redoublé paraît être le pluriel neutre de l'adjectif inusité μέλιος de μέλος, membre (R. μερ). Mais ne pourrait-on l'expliquer comme une forme substantive, altération de μέλος, de même que μέρος devient μεριά en grec vulgaire?

35. Μίλιγγας — κρόταφος. *Tempus.*

Nicétas : μέλιγγος. Grec actuel : μελίγγι. Grec ancien : μήνιγξ, μήνιγγος. Son sens s'est modifié.

36. Ναυάλερος — ναυπηγός. *Navicularius.*

Il est difficile de supposer ici une double faute d'orthographe et de lire ναύκληρος, qui d'ailleurs n'est pas un mot de la langue vulgaire. Le mot, tel qu'il est donné par Hermonyme, se rattache sans doute au latin *navale*.

37. Νερόγαλα — ὄρρος. *Serum.*

38. Νούτζικος — νεανίας. *Adolescens.*

Du Cange : νεούτζικος, qui équivaut à νεόσσικος, diminutif

de νέος. Contraction de εο en ου; changement de σσ en τζ par *tsitacisme*, Cf. ἀδελφούτζικος, dimin. de ἀδελφός, ὀλιγούτζικον, dimin. de ὀλίγον, etc.

39. Ξιοῦμαι — κνήθω. *Prurio.*

Grec ancien : ξύομαι. Du Cange : ξυσμάρα, *impetigo*.

40. Πατρεμένος — ὑποζύγιος. *Jugalis.*

Le sens attribué ici au mot ancien ὑποζύγιος est sans doute une erreur d'Hermonyme qui ne traduit exactement qu'une des significations du mot latin *jugalis*. Il faut reconnaître en effet dans πατρεμένος une forme singulièrement abrégée du mot ὑπανδρευμένος, usité surtout, comme l'indique la composition du mot, au féminin ὑπανδρευμένη, *mariée*. La chute de la voyelle initiale est un fait fréquent dans la langue grecque vulgaire. Dans l'intérieur du mot, la chute de la nasale ν et de l'υ (prononcé comme le *v* français) s'explique par affaiblissement de la prononciation. C'est aussi par affaiblissement que la sourde dentale τ est substituée à la sonore dentale δ.

41. Πάχωμα (ms. πάχομα) — στέαρ. *Adeps.*

Du verbe inusité παχό-ω. Grec ancien πάχος, épaisseur, matière épaisse.

42. Πουλόπουλον — ὀρνιθάριον. *Avicula.*

Diminutif de πουλί, oiseau. Le mot usité aujourd'hui est πουλάκι.

43. Πιλατήριον — βάσανος. *Cruciatus.*

Du Cange : πιλάτεμα. Ce mot nous paraît pouvoir s'expliquer par le grec ancien πειρατήριον (iotacisme et changement de ρ en λ) qui aurait acquis le sens spécial d'*épreuve* de douleur, question, torture.

44. Πιλαλισμός — καταδρομή. *Decursio.*

Du Cange : πηλάλημα, πηλαλεῖν. On remarquera que le mot grec moderne a exactement le sens du grec ancien ἐπέλασις. Le verbe πιλαλεῖν ou πηλαλεῖν s'explique peut-être par ἐπηλαλεῖν, composé de ἐπὶ et ἐλάω. La voyelle initiale

est tombée ; la consonne λ du radical a été redoublée et insérée entre le thème verbal et la désinence. Dans le grec ancien ε-λαϜ-ω devient ε-λαϜ-ν-ω (ἐλαύνω) par insertion du ν ; un τ est inséré entre le radical et la désinence dans le composé ἱππ-ηλα-τ-ῶ. C'est à ce dernier mot que M. Dehèque rattache πηλαλεῖν.

45. Πουλιέζος — Ἰάπυξ. *Appulus.*
Chute de l'*a* initial. Cf. italien : *Puglia.*

46. Προσθένω — προστίθημι. *Adjicio.*
Ce mot n'est indiqué dans les lexiques que sous la forme προσθέτω. Altération remarquable de τίθημι en θένω. Suppression du redoublement : racine θε. La désinence ancienne en μι est remplacée par celle en ω ; le ν est inséré entre le thème verbal et la désinence, suivant une habitude générale du grec moderne. De même δίδωμι fait place à δίνω, ἀφίημι à ἀφίνω, δείκνυμι à δείχνω, etc.

47. Προβίζιο — ἔρυμα. *Munitio.*
Latinisme. Le mot *provisio* a quelquefois, dans le latin du moyen âge, le sens qui lui est attribué ici. Du Cange : *Provisio, omnis apparatus bellicus.*

48. Σάλβια — σίελος. *Salivia.*
Latinisme. En grec ancien, ce mot ne se trouve que dans Dioscoride où il désigne la plante qui porte en latin le nom de *tussilago.*

49. Σγουρομάλης — οὖλος. *Crispus.*
Ce mot se trouve dans le dictionnaire de M. Dehèque; mais l'étymologie n'en est point expliquée.— Composé de μαλλός, toison, chevelure (grec actuel μαλλί et μαλλιά, cheveux), et de l'adjectif σγουρός, frisé, crépu : mot d'étymologie douteuse, sur lequel nous proposerons deux conjectures.

L'explication la plus simple consiste à considérer ce mot comme une altération de γυρός. Le changement de υ en ου s'observe fréquemment dans les dialectes anciens, particulièrement chez les Béotiens et les Laconiens. On

en trouve aujourd'hui de nombreux exemples dans le dialecte tzaconien (v. Deville, p. 90), en Béotie où ξύλον se prononce ξοῦλον, et même dans la langue commune. Quant au σ proagogique, c'est un fait qui se présente souvent soit dans le grec ancien (σ-κάριφος, σ-κνίψ, σ-κόρδυλος) soit dans le grec moderne (σ-κόνις, σ-βῶλος, σ-βουνιά, etc.).

Est-il impossible cependant d'expliquer σγουρός par le grec ancien οὖλος = Ϝοῦλος? Le changement de λ en ρ n'offre aucune difficulté. Quant au γ, il représenterait le son du digamma primitif. C'est ainsi que le mot ancien οὖλα, gencives, est devenu en grec moderne γούλια, que ἄωρος (= α-Ϝ-ωρος) s'est changé en ἄ-γ-ουρος, et πλέω (πλε-Ϝ-ω) en πλέ-γ-ω. Quant au σ, il serait proagogique comme dans l'explication précédente.

50. Σύκονα (*sic*) — ἐξέγερσις. *Excitatio.*

Cf. Du Cange : σικόννειν, *excitare.* — Altération de σήκωμα. Extension de sens du mot grec ancien qui signifie seulement : *poids.* Le verbe usité actuellement, σηκόνω, a le sens de *porter* (un poids), par suite *lever* en portant. Le moyen σηκόνομαι signifie : *se lever.*

51. Σχουντουφλία — λαῖλαψ. *Turbo.*

Le verbe σχουντουφλεῖν a aujourd'hui le sens de *se heurter, butter.* L'explication de ce mot est incertaine pour nous. La première partie peut être rapprochée des verbes κουντῶ, pousser, κουνῶ, agiter (R. κι, Cf. κινέω, κεντῶ, κόντος).

52. Σουρουλάν (ὁποῦ παίζει τὸν) — αὐλητής. *Fidicen.*

Du Cange : σουραύλιον, *instrumentum musicum.* Composé de συρίζω (changement de υ en ου, dialecte béotien et langue populaire) et αὐλός. Altération de αυ en ου. De même, en grec ancien, οὖρος = αὔρα, mots auxquels doit se rattacher αὐλός (v. Curtius, *Griech. Etym.*, p. 347).

53. Σταμί (ms. σταμοί) — συνθήκη. *Pactum.*

Diminutif σταμί(ον) de στάμα que Du Cange explique par *quies, cessatio.* Ce mot aurait donc le sens de *trêve*, et par suite celui de *pacte, convention.*

54. Συντζακίζω — συνθλάω. *Concutio.*

Composé de τζακίζω, briser. Ce mot se rattache probablement au grec ancien ψάω, réduire en poussière, par l'intermédiaire de ψά-κ-ιον, de même que ψακάζω, qui appartient à la même racine, est dérivé de ψακάς. Le changement du ψ en τζ est un phénomène de *tsitacisme* très-fréquent en grec moderne.

55. Συντζακισμός — σύνθλασις. *Concussio.*

56. Ταναλια — λαβή. *Manubrium.*

Latinisme. Du Cange : *tenalia* et *tanalia*. Italien, *tanaglia.* Dans l'Index grec ancien-grec vulgaire qui précède la traduction de l'*Iliade* par Nikolas Loukanis (publiée par M. Ém. Legrand), ce mot se trouve indiqué comme synonyme de πυράγρα.

57. Ταβούλιν — κύμβαλον. *Cymbalum.*

Ce mot, comme le français *tambour*, est d'origine arabe. Il a été apporté par les Francs dans l'empire d'Orient. Les formes diverses de ce mot, dans le latin du moyen âge, sont : *tabur, tambures, tamburium, tamburlium.* V. Du Cange, *Gloss. Med. Græc.*, Append., col. 8. Θαμβούριον.

La forme donnée par Hermonyme, ταβούλιν, pluriel ταβούλια, est la seule qui soit usitée aujourd'hui en Grèce.

58. Φατά — σῖτα. *Esculenta.*

Syncope pour φαγητά.

59. Φθιάριν — πτύον. *Ventilabrum.*

Forme diminutive du mot grec ancien. Le changement de π en φ devant le τ est un fait fréquent dans la langue vulgaire. Cf. πέφτω = πίπτω ; φταίω = πταίω, etc. Le θ est amené ici par le φ qui précède; mais il serait plus conforme aux habitudes du grec vulgaire d'écrire φτιάριν. La prononciation moderne supprime en effet souvent l'aspiration du θ là où elle serait difficile : par ex. ἦλθε se prononce ἦρτε.

60. Χειροβολίασμα — δράγμα. *Manipulus.*

Grec ancien χειροβολία et χειρόβολον.

61. Χλυμιντρίζω — φρυάττω. *Fremo.*
Du Cange : χλημητρίζειν. Altération du grec ancien χρεμετίζειν, *hennir.*

62. Χλυμιτρισμός — φρύαγμα. *Fremitus.*
Du Cange : χλημητρισμός. Grec ancien χρεμετισμός.

63. Χωραφόπουλον — ἀγρίδιον. *Agellus.*
De χωράφι, champ. Le diminutif usité aujourd'hui est χωραφάκι.

A la colonne du grec ancien on trouve quelques mots qui n'ont pas leur place dans le *Thesaurus*. Ces mots sont malheureusement ἀδέσποτα. Nous citerons seulement les quatre suivants qui nous paraissent pouvoir être acceptés comme étant d'une formation régulière :

Ἀνακτικός. *Imperatorius.* Adjectif formé de ἄναξ, ακτος, de même que ἀνακτόριος et ἀνακτορικός dérivent de ἀνάκτωρ.

Ἰσοσταθμίζω. *Æquipondero.* Cf. ἰσοσταθμία.

Καιόντως. *Ardenter.*

Χορτοδοχεῖον. *Fœnile.*

REMARQUES

SUR LA

PRONONCIATION DU GREC

A M. le Président de l'Association pour l'encouragement des études grecques,

PAR M. R. RANGABÉ.

Monsieur le Président,

Permettez-moi de vous présenter un exemplaire de la seconde édition de ma petite grammaire du grec actuel. Je vous l'offre moins pour son importance, qui est minime, que pour avoir voulu me ménager une occasion de dire quelques mots du sujet dont traite la Préface de cette grammaire, et qui, compris dans notre programme, me semble en effet se rattacher très-intimement, comme je demande la permission de vous l'exposer, au but que nous poursuivons. Je veux parler de la prononciation du grec.

Ce n'est pas que je prétende avoir rien à dire qui ne soit à peu près connu, ou qui n'ait été dit avec plus d'autorité par quelques-uns des hellénistes profonds qui sont parmi les membres de cette association même; mais je considère l'adoption d'une bonne prononciation comme une condition si indispensable pour le progrès des études du grec en France, qu'il me paraît nécessaire que les arguments qui militent en faveur de cette opinion reçoivent une nouvelle sanction

étant reproduits devant vous, et qu'ils servent peut-être de base à une nouvelle discussion.

Ce n'est pas à mes savants auditeurs que j'ai besoin de rappeler la vitalité sans exemple de la langue grecque, qui s'est perpétuée à travers les siècles, avec les seules altérations que le temps fait nécessairement subir à tout ce qui vit. Il ne lui est pas arrivé, comme aux langues mortes, de se décomposer au point qu'il n'en reste que le squelette. Comme elle est parlée et écrite aujourd'hui par les classes les plus éclairées de la nation grecque, elle est la continuation non interrompue de cet idiome, dont la culture est le principal objet de notre association.

L'étude d'une langue morte est toujours lente et laborieuse. Elle demande une application sérieuse et continue pour interroger les monuments écrits, seule source où l'on en puisse puiser la connaissance, pour retenir ce qu'on en a appris.

Dans les colléges et les universités de l'Europe, les élèves consacrent plusieurs années aux études du grec; mais, à part ceux qui se vouent à la philologie, la plupart des autres se lassent de ces savantes occupations, qui leur valent beaucoup de peine, et plusieurs ferment à jamais, au sortir du collége, ces livres où ils n'ont appris qu'imparfaitement à lire, et où ils croient n'avoir rien à puiser qui leur soit de quelque utilité pratique.

Il en est tout autrement des langues vivantes : on les apprend facilement et vite, on les pratique après les avoir apprises, et on ne les oublie guère. La littérature contemporaine, les livres nouveaux, les journaux, alimentent l'intérêt que leur étude inspire, la conversation facilite et active, et les relations sociales stimulent leur apprentissage.

Cet immense avantage peut être appliqué à l'étude du grec : l'élève qui en apprend les règles dans la grammaire peut s'y exercer par la conversation, par des lectures d'un intérêt vivant, et, remontant du connu à l'inconnu, du plus proche et du plus facilement abordable au plus difficile et au plus éloigné, acquérir, en aussi peu de temps qu'il le fe-

rait de l'allemand ou de l'anglais, la connaissance de l'idiome classique, en même temps qu'il s'approprierait, en outre, celle d'une langue qui lui ouvre l'accès de l'Orient.

Mais, pour arriver à ce résultat, une condition, on le comprend, est indispensable : il faut rendre au grec la prononciation qu'il a dans son pays natal. C'est par ce seul moyen qu'on peut utiliser les notions acquises au collége, pour parler le grec avec ceux dont il est la langue, et pour le comprendre lorsqu'ils le parlent.

Il y a une autre considération encore qui me semble ne pas recommander moins puissamment l'adoption de la prononciation adoptée en Grèce dans toutes les universités de l'Europe. Depuis que, prenant au sérieux une boutade d'Érasme, les savants de l'Europe ont abandonné la prononciation jusqu'alors bien connue et non mise en doute du grec, trouvant plus commode de se dispenser de l'étudier, chaque pays prononça cette langue selon les règles de la sienne : il en résulta une confusion qui peut donner une idée de ce qui se passa lors de la construction de la tour de Babel, et dont le résultat fut que ceux qui apprenaient une même langue ne pouvaient pas s'entendre en l'employant. Rétablissons l'unité de la prononciation, et nous offrons à tous ceux qui ont étudié le grec, c'est-à-dire à tous les hommes d'éducation, à quelque pays qu'ils appartiennent, un organe précieux pour communiquer entre eux, ou plutôt un moyen de faire usage de cet organe qu'ils possèdent.

Ce n'est pas au point de vue de l'euphonie qu'on regretterait d'abandonner la manière dont le grec est aujourd'hui travesti par les prononciations les moins compatibles avec ses accents, autrefois si mélodieux. A ma première visite en Allemagne, tout jeune, j'assistais, dans un des grands établissements d'éducation, à une distribution solennelle de prix. Un jeune homme s'avança et déclama avec beaucoup de feu une tirade qui paraissait impressionner plusieurs des spectateurs. Cependant je n'étais pas peu étonné de voir les regards se tourner souvent, avec une certaine expression de curiosité, sur moi, un étranger inconnu, presque un enfant alors. Quand

la déclamation fut finie aux applaudissements de l'auditoire, on me demanda ce que j'en pensais. « Je ne sais pas l'allemand, » répondis-je avec une naïveté qui excita un rire général. Ce que nous venions d'entendre était le monologue d'Ajax de Sophocle, et était prononcé d'une manière qui eût fait honneur aux chefs-d'œuvre de Schiller.

Il y a peu d'années, j'étais témoin d'une solennité du même genre dans le nouveau monde. Les élèves, donnant des preuves de leurs notions polyglottes, prononçaient des discours dans toutes les langues connues ou inconnues, et, ce qui excitait surtout mon intérêt, dans celles des sauvages du grand désert. Elles sont barbares et cacophones. L'une d'elles me parut la plus barbare de toutes. Je demandai à mon voisin, un Américain, à quelle tribu cette langue appartenait. « C'est du grec, » me répondit-il.

Ceux qui donnent leur propre prononciation au grec ne prétendront sans doute pas lui restituer celle qu'il avait dans l'antiquité. Ils s'y croient réduits par l'ignorance où ils se trouvent, disent-ils, de ce que cette prononciation a pu être. On se déciderait peut-être encore à adopter une prononciation unique pour fournir un organe commun aux hellénistes des divers pays; mais il n'est pas dit que ce serait celle du grec moderne, qui, dit-on, n'est pas non plus la prononciation ancienne. Mais cette assertion est-elle prouvée? C'est ce qu'il serait nécessaire d'examiner.

Pour une langue qui continue à vivre, la présomption existe en faveur de la conservation de sa prononciation, au moins pour ses parties les plus importantes. Il n'est pas des langues comme des serpents, qui changent d'épiderme. Sans doute, ayant subi à travers les siècles plus d'une modification grammaticale et syntactique, le grec peut avoir vu s'altérer aussi certaines parties des plus délicates de sa prononciation; mais c'est ce qui arrive à toutes les langues. Dans le français, on ne grasseye plus aujourd'hui comme on le faisait encore au commencement du siècle; l'*e* est devenu plus ou moins ouvert dans beaucoup de mots; l'*ai* a remplacé l'*oi* dans d'autres. Rien ne serait plus oiseux et plus

impossible que d'essayer de fixer et surtout de retrouver toutes les finesses des sons d'une langue pendant toute la durée de son existence. Mais, à part ces variations inévitables de l'orthophonie pour ainsi dire mobile de la prononciation de chaque langue, le fond de cette prononciation reste inaltérable aussi longtemps que la langue à laquelle elle appartient continue à être transmise par la parole vivante.

Un maire de village, en Grèce, ayant trouvé un antique lion en marbre, voulut en orner l'entrée de l'église de sa localité. Certaines parties de la sculpture étaient un peu endommagées. Le digne magistrat crut faire merveille en faisant enlever toute la surface antique et en rajeunissant le lion. N'est-ce pas agir comme ce maire de village, lorsque, pour certaines altérations que la prononciation a pu subir avec le temps, nous voulons la changer en entier?

En l'absence de toute certitude, il resterait toujours la probabilité que le peuple qui depuis quarante siècles parle sa langue sans interruption, a conservé le dépôt de sa prononciation d'une manière plus exacte que toutes les théories qu'on lui opposerait.

Il y en a une, toutefois, qui semble victorieuse aux adversaires de la prononciation actuelle : la présence de deux ou plusieurs lettres de l'alphabet, ou de certaines combinaisons de lettres pour exprimer un son identique (l'iotacisme), ne suffit-elle pas pour prouver que la prononciation a été altérée depuis la première adoption de ces lettres? Ce raisonnement est juste, mais il s'applique à toutes les langues, au français non moins qu'aux autres. Un Asiate, qui n'aurait jamais eu occasion d'entendre prononcer cette langue, ne serait-il pas tout autant autorisé à taxer d'ignorance quiconque prononcerait, par exemple, *ils aimaient* au lieu de *ils aïmaïente?* Et qu'on ne m'objecte pas que le français est une langue dérivée, car le grec l'est aussi, et, en outre, dans la longue période de son existence, et sur la grande étendue du monde ancien où il était parlé, plus d'un mot a sans doute changé de forme et de manière d'être prononcé, sans que le fond de la langue en fût affecté.

Ce qu'il y aurait donc d'important, ce serait de rechercher à quelle époque on pourrait faire remonter la prononciation actuelle, ou, si l'on veut, les altérations dont elle a résulté. C'est ce que j'ai tâché de faire dans la préface de la petite grammaire que j'ai eu l'honneur de vous présenter, et c'est ce que je ne crois pas inutile de résumer en peu de mots devant vous, car, ainsi que j'ai essayé de le montrer, cette question me semble de première importance pour l'étude du grec, et mon but est d'y attirer plus particulièrement votre attention.

Sur les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, il n'y en a que sept dont la prononciation ait été sérieusement contestée par les érasmiens; ce sont les consonnes β, γ, δ, θ, χ, et les voyelles η et υ. Encore peut-on en supprimer les quatre : γ, δ, θ, χ, qui sont moins discutées qu'elles ne sont mal prononcées par manque d'habitude et d'exercice, et dont la prononciation réelle est admise par tous ceux qui trouvent les sons correspondants dans leur propre langue, celle du δ et du θ par les Anglais, celle du χ, et même du γ, par les Allemands. Il est évident que si l'on prononce *f* le π aspiré (le φ), il n'y a nulle raison pour ne pas vouloir changer la prononciation du κ et du τ lorsqu'ils sont également aspirés (χ et θ). Nous ne disons rien du ι, prononcé *aï* par les Anglais. C'est une conséquence logique des principes érasmiens.

Reste donc le β parmi les consonnes, et les deux voyelles.

Contre la prononciation actuelle de la première de ces lettres on a élevé deux objections principales. La première est que Cratinus, dans une comédie non conservée, faisait dire βῆ βῆ à ses brebis, dont le cri est cependant, dit-on, *bé bé*. Et si le son dur du b manquait à la langue? N'eût-il pas été naturel alors que le poëte eût recours à celle des lettres qui en approchait le plus? Du reste, les cris inarticulés ne sauraient être cités comme des exemples probants. Aristophane fait crier *coï coï* à ses porcs, tandis que le verbe produit d'une autre manière d'entendre le même son est γρύζω et que le français en tire le mot *grouin*. Pour le serpent, le

grec dit σίζω, le français *siffler*, l'allemand *zischen*. Le cri du bœuf est βοῦ pour les Grecs, *bo* pour les Latins, *beu* pour les Français. Ῥοῖζος et φλοῖσβος expriment également le bruit des vagues.

Le second argument est que Cicéron écrit *bini* pour exprimer le mot grec βινεῖ. Mais, contrairement aux conclusions qu'on en veut tirer, il y a des preuves que les anciens Latins prononçaient le *b* comme *v*; et c'est probablement leur contact avec les races plus rudes des aborigènes qui aura changé cette prononciation. Ainsi, des inscriptions confondent les deux lettres et écrivent *serbus*, *bixit*, *venemeritus*. Le latin offre une autre preuve certaine de l'ancienneté de la prononciation du *b* comme *v*, dans plusieurs de ses mots dérivés du grec, comme *vivo* (βιῶ), *vado* (βαδίζω), *volo* (βούλομαι), etc. Quant à l'époque de Plutarque, cette prononciation ne peut être sujette à contestation, car à chaque pas nous trouvons dans cet auteur le β grec exprimant le *v* des noms propres, et alternant avec le ου, qui est une atténuation du son doux. Ainsi : Ὀκτάβιος, Ὀκταούϊος, Σέρβιος, Σερούϊος.

Le dialecte macédonien, remplaçant quelquefois φ par β (comme Βίλιππος, Βερενίκη, pour Φίλιππος, Φερενίκη), offre une nouvelle preuve de la prononciation molle de cette consonne.

Il n'est cependant pas impossible que dans quelques dialectes plus rudes et plus grossiers du grec cette lettre ait eu, à une certaine époque, un son approchant de celui que les érasmiens lui attribuent. On pourrait même l'affirmer avec un certain degré de certitude pour quelques dialectes de l'éolien, qui, dans quelques mots, remplace par le β le π de la langue commune, la lettre qui par sa prononciation approche le plus du *b*. Ainsi, pour πέλεκυς, πικρὸς, ils disaient βέλεκυς, βικρὸς, probablement bέλεκυς, bικρός.

Ce qui me semble enfin confirmer d'une manière indubitable l'absence du son rude du β de la langue grecque, c'est une inscription de la 90ᵉ olympiade, qui, pour rendre ce son dans le nom épirote d'Arybas, oncle d'Alexandre, a

recours à la réduplication du β, comme par celle du γ on exprime le son du *g*. Que ce nom ait été écrit ainsi en Épire, c'est prouvé par les orthographes diverses dont les auteurs grecs essayent de le rendre, écrivant tantôt Ἀρύβας, tantôt Ἀρύμβας, Ἀρύμπας, ou même Ἀρύββας, comme dans l'inscription.

Des deux voyelles controversées, l'une, Υ, avait sans nul doute, à certaines époques et dans certaines parties de la Grèce, le son de l'U français, que quelques-uns des érasmiens lui attribuent. Cette prononciation lui a été à peu près conservée jusqu'à nos jours dans quelques localités, où elle affecte cependant plutôt le son de l'*u* anglais (iou). Ainsi le bas peuple prononce, à Athènes, à Mégares et ailleurs Κιούριος, ξιούλα (pour Κύριος, ξύλα), et plus généralement χρουσὸς, θρούμβη (pour χρυσὸς, θρύμβη). Dans l'antiquité, sa prononciation n'était pas non plus toujours et partout uniforme. Ainsi, chez les Béotiens, elle approchait également de l'*ou*, et on y trouve dans les inscriptions et ailleurs : Κούνις, Κάρουξ; chez les Éoliens, elle affectait presque le son de l'*o* (car ils disaient ὄνυμα, χελύνη) ; ou bien elle s'atténuait en ι, de manière qu'ils écrivaient ἴπὲρ, ἴψος (pour ὑπὲρ, ὕψος). Cette dernière manière de prononcer paraît avoir prévalu dans le dialecte commun, qui écrivait avec un ι δρίον, φῖτις, πίαρ, μόλιβδος, δοριχτήτωρ, ἱδρὼς, βίβλος, et d'autres mots, dont les uns s'écrivent aussi avec un υ, les autres dérivent de racines qui ont cette orthographe. De même les mots φρύγω, ὕννος, ἄδακρυς, σῦκον, passent dans le latin sous la forme *frigo*, *ginnus*, *alacris*, *ficus*; et les Allemands ont fait *licht* de λύχη. Dans la langue allemande, nous voyons de même l'*ü* affecter dans sa prononciation la plus recherchée le son de l'*i*, de sorte que Schiller fait rimer *süss* avec *Paradies*. Il est inutile d'invoquer ici le témoignage des inscriptions où, par des erreurs d'orthographe qui indiquent l'identité de la prononciation, le lapicide confond l'ι avec l'υ (par exemple, ὑποχράτης). Ces inscriptions sont de date postérieure, mais elles ne nous reportent pas moins à quinze cents ans en arrière.

La lettre dont la prononciation a été le plus disputée est

l'η. Pourquoi, a-t-on dit, inventerait-on le signe qui la représente, si sa prononciation ne différait point de celle de l'ι? Cet argument eût été irréfutable si l'alphabet grec n'avait été originairement créé pour une autre langue. On pourrait également se demander pourquoi le premier K de Κέκροψ prend le son de *s* en français, le mot étant prononcé *Cécrops*.

Quelques érasmiens ont prétendu que la forme même de l'H indique sa prononciation, car elle a résulté de deux EE réunis. Théodose le Grammairien ne pense pas comme eux. Ce sont au contraire, d'après lui, deux II que Simonide aurait réunis par une barre. Mais la vérité est que cette lettre, dans sa forme primitive (⊟), passa dans l'alphabet grec du phénicien pour désigner tout d'abord, dans quelques parties de la Grèce au moins, l'aspiration.

Les érasmiens ont accumulé des preuves qui leur semblent ne laisser aucun doute que l'H ait été prononcé par les anciens comme un E long.

1. L'H, ont-ils dit, est produit de la contraction de deux εε; par exemple, ἤλπιζον (de ἐέλπιζον); mais ils oublient que l'η contracte n'est pas moins produit de εα, par exemple ἐαγάπων, ἠγάπων· τείχεα, τείχη.

2. Homère écrit δέελος pour δῆλος; mais cela ne prouve rien, car δῆλος est le contracte de δέελος.

3. Le même poëte écrit aussi ξερὸς pour ξηρός; mais c'est la première de ces formes qui est la plus rapprochée de la racine ξέω, et qui s'est aussi conservée dans le grec actuel, ainsi que φόρεμα, βάρεμα, de φορέω, βαρέω. Il y a, du reste, plus d'un mot grec qui, dans divers dialectes ou à diverses époques, a changé de voyelles, sans que cela indique ou ait pour conséquence l'identité de prononciation. Ainsi Κέρκυρα se disait aussi Κόρκυρα (Corcyre), ἔργον était ἄργον en dorien, et dans le grec moderne ζηλεύω devient ζουλεύω, σηπία devient σουπία, ξηρὸς devient ξουράφι. C'est à une altération de cette nature, et non à la parité de la prononciation, qu'il faut aussi attribuer le mot ἐμεῖς, ἐμᾶς, du grec moderne, remplaçant le ἡμεῖς, ἡμᾶς ancien. C'est le pluriel de ἐμέ.

4. Ce mot même, ἡμεῖς, a fourni un autre argument con-

tre l'iotacisme. Est-il possible, a-t-on dit, que ἡμεῖς et ὑμεῖς, *nous* et *vous*, ne se fussent distingués que par l'orthographe, et nullement par la prononciation? Ce n'était certainement pas le cas dès l'origine. Mais le mot αὐτοὶ n'a-t-il pas fini plus tard par signifier également *nous*, *vous* et *eux?* et dans d'autres langues ne rencontrons-nous pas des confusions semblables? *Sie* en allemand signifie *elle* aussi bien que *vous*. *Der* signifie *le*, *de la*, *des* et *qui*.

5. Le βὴ des brebis de Cratinus est un des arguments qu'on répète le plus souvent. Je viens de dire combien peu il est possible d'en tirer une preuve concluante.

6. L'η du dialecte ionique, ajoute-t-on, devient un ε dans d'autres dialectes; par exemple, βασιλῆα, βασιλέα. Mais ne devient-il pas tout aussi souvent α dans l'éolo-dorien, de même que ει se change quelquefois en η, comme μνημεῖον, μναμῆον?

7. Les Latins ont substitué *e* à l'η des mots grecs qu'ils ont adoptés. Cette assertion n'est pas toujours exacte, et c'est au contraire par un *i* que l'η est quelquefois remplacé en latin, comme dans *genitor*, *domitor*, *pepigi*, etc. Quintilien dit que dans le mot *Here* l'*e* avait, *chez les anciens*, une prononciation intermédiaire entre celle de l'*e* et celle de l'*i*.

On ne saurait douter que tel n'ait été dans le principe le son de cette voyelle, nommée, à cause de cela, une diphthongue de l'ε par Galénus. Si, comme on le croit d'ordinaire, elle n'eût été qu'un ε long, l'ε serait un dichrone, et, pas plus que pour l'α, l'ι et l'υ, on n'aurait eu besoin d'un double signe pour le désigner.

Cette prononciation ambiguë, participant de l'ε et de l'ι, penchait en différents lieux et à différentes époques, tantôt vers l'un de ces sons et tantôt vers l'autre, comme nous avons vu l'υ devenir tantôt ου et tantôt ι. C'est ainsi qu'au temps de Platon, à Athènes même, le bas peuple, qui conserve toujours plus inaltérable la tradition de la prononciation, prononçait η comme ι, et que les vieilles femmes disaient ἱμέρα ce que la partie la plus raffinée de la société prononçait ἡμέρα. C'est ainsi encore que plusieurs mots

grecs s'écrivent indifféremment par un η ou par un ι, comme ἀλήτης, ἦχω, τάπης, ἀμαξητός, πίδαξ (de πηδάω). Quant aux manuscrits et aux monuments inscrits des premiers siècles chrétiens, ils contiennent souvent une foule d'erreurs orthographiques, où l'η alterne avec le ι, et qui prouvent qu'à cette époque aucune distinction n'était faite entre la prononciation de l'une et de l'autre de ces lettres.

Après les lettres, qu'il me soit permis de passer rapidement en revue les diphthongues, que les érasmiens ont encore moins épargnées.

Les principales diphthongues sont produites par la combinaison des voyelles α, ε, ο, avec ι ou υ.

Le nom même de *diphthongue* a été cité comme une preuve que leur prononciation devait faire entendre *deux* sons. Et cependant ceux qui mettent en avant cet argument ne l'appliquent point à la diphthongue ου, et, tout en disant τοῖς σοφοῖς, ils ne disent point τοῦς σοφοῦς. Ensuite l'appellation de diphthongue donnée, comme je l'ai dit, par Galénus à la lettre η, prouve que ce mot n'était pas employé pour indiquer *deux sons*, mais bien un son douteux et tenant le milieu entre deux autres. Dans les langues modernes, le plus souvent, les diphthongues n'expriment qu'un son.

Il est sans doute à présumer qu'à l'origine de la langue, et quand et où ces diphthongues ont été écrites tout d'abord, elles n'étaient pas destinées à exprimer les simples sons de lettres que le grec actuel attribue à quelques-unes d'entre elles; mais, ici aussi, ce qu'il importe d'examiner, c'est si leur prononciation originaire s'est conservée dans la langue pendant toute la période classique, et partout où le grec était parlé, ou si la manière dont elles sont prononcées aujourd'hui est une corruption des temps modernes.

Pour la prononciation de l'αι comme *e*, de l'ει et οι comme *i*, nous avons des preuves du neuvième siècle de l'ère chrétienne, dans la Bible slavonne, qui écrit : *Késar, Egypes, Nephthalim, Kilisiria;* des huitième et septième, dans les Psaumes, publiés en Angleterre en lettres latines, et où l'on écrit : *ke, kero, apotelite, mélétisi, amartoli;* du cin-

quième siècle, lorsque Palladas fait ce calembour d'une assonance plaisante : Οὐκ ἐθέλω, δόμινε· οὐ γὰρ ἔχω δόμεναι; du quatrième, où saint Basile croit nécessaire de prescrire les cas où certaines syllabes doivent être écrites par un αι ou par un ε, par un οι ou par un υ; du même siècle, la confusion qu'Asius fait des mots καινοφανής et κενοφωνία, et le jeu de mots de Théon d'Alexandrie qui rapproche παῖς οὖσα de πεσοῦσα; du deuxième siècle, l'opinion de Sextus que αι et ει n'étaient, comme ου, que des lettres, c'est-à-dire des sons simples; des médailles de Commode et, au premier siècle, de Néron, où on lit : Κατεβάτου, Ποππέα. Enfin de nombreuses inscriptions, non-seulement des provinces éloignées, mais du centre même de l'hellénisme, de Mégares par exemple, où dans les premiers temps chrétiens on écrivait, par ignorance sans doute, mais une ignorance fort instructive pour le sujet qui nous occupe : Κε, κέκρυπτε, δόξες, κῖτε, etc. Bien avant, Denys d'Halicarnasse écrivait Πρενεστῖνοι le nom qui ailleurs s'écrit Πραινεστῖνοι. Au troisième siècle avant Jésus-Christ, Callimaque joue avec ναίχι καλὸς et ἄλλος ἔχει. Platon écrit αἰώρα ce que Sophocle épelle ἐώρα; de même Apollodore de Rhodes écrit ἐόλλω le verbe qui dans Pindare et dans Homère est αἰόλλω. Un peuple de la Phthiotide est écrit et scandé Ἐνιᾶνες par Homère, tandis que les géographes et une inscription des beaux temps de la Grèce écrivent ce nom par un Αἰ. Le dérivé de γαία est γεωμετρία. L'orthographe pour ει alterne aussi entre γίνομαι et γείνομαι, εἴκελος et ἴκελος, λείχω et λίχω, φείδομαι et φιδίτιον; pour οι entre φλοιὰ et φλιὰ, γλοιὰ et γλιὰ, μνοῖον et μνῖον, οἴσωπος et ὕσωπος; et l'on connaît l'ambiguïté de l'oracle qui avait prédit le λοιμὸς ou λιμὸς aux jours de la guerre du Péloponnèse. Enfin, dans les meilleurs temps de l'antiquité, les inscriptions béotiennes écrivent dans la conjugaison des verbes le ει des terminaisons par un ι (ἄρχις, ἄρχι), ce qui ne laisse subsister aucun doute qu'alors au moins, et dans cette partie de la Grèce si rapprochée du centre, l'ει n'ait eu la prononciation franche de l'ι.

Les érasmiens ont prétendu que l'interjection αἶ αἶ ne

pouvait être prononcée que ἄϊ ἄϊ, car, ont-ils dit, c'est ainsi que la douleur s'exprime. Et que font-ils de l'allemand *Weh?*

Dans les mots qui du grec ont passé dans le latin, αι n'est pas devenu *aï*, mais bien *æ*, comprenant la lettre *e*, et sans doute approchant beaucoup de sa prononciation; car il y a des mots où *e* remplace même entièrement αι, comme *fenestra*, dérivé de φαίνω, *chimera*, ainsi écrit par Virgile. Ει, et très-souvent aussi οι, est exprimé en latin par *i*, comme *vinum*, *vicus*, et la terminaison du nominatif masculin de la deuxième déclinaison au pluriel. Le français enfin écrit *pédagogie*, *hémorragie*, *la mer Égée*, etc., ayant sans doute trouvé cette prononciation de l'αι dans la langue où il puisa ces mots.

Quant aux diphthongues composées de l'υ, nous passons sur l'ου, dont la prononciation n'est point contestée, bien que les anciens, dans les temps les plus reculés, l'aient souvent écrit par un O, et que dans le latin il ait passé tantôt comme un *o* (dans l'accusatif pluriel du masculin de la deuxième déclinaison), tantôt comme un *u*.

Αυ et ευ sont prononcées aujourd'hui *av* et *ev* (ou *af* et *ef*). Est-ce arbitraire? Est-ce sans précédent? L'Υ était le digamma voyelle. Une médaille de Capoue substitue l'une à l'autre de ces lettres (ΚΑΠϜ). Des inscriptions d'Orchomène écrivent la diphthongue ΑΥ en y insérant le digamma, ΑϜΥ, comme pour désigner cette même prononciation que les érasmiens prétendent proscrire. Une autre inscription de Laconie paraît en faire autant de ΕΥ (ΤΕϜΥΚΡΟΣ). Dans les temps postérieurs, des lapicides, trompés par la parité du son, écrivent Εὐφεσίων, Ἐφροσύνη. Dans les manuscrits de Plutarque, le même nom (romain) s'écrit tantôt avec αυ et ευ, tantôt avec αϐ et εϐ (Ὀκτάϐιος, Σεϐῆρος, ou Ὀκταούϊος, Σευῆρος). Enfin on ne saurait pourquoi les érasmiens nieraient à l'υ grec le son de *v*, qu'ils lui reconnaissent cependant en latin et dans les langues qui en dérivent.

On le voit bien, la prononciation actuelle des lettres grecques se fonde sur une pratique très-ancienne, et re-

monte jusqu'aux temps classiques, pour l'une ou l'autre localité de la Grèce, le plus souvent pour toutes.

Pour compléter ce que j'avais à observer sur ce qui concerne les lettres, il ne sera pas inutile d'ajouter que des monuments épigraphiques et autres prouvent la conservation dans la bouche du peuple grec de plus d'une particularité et d'un détail des plus délicats de la prononciation ancienne. Ainsi le ν, devant le β, le μ et le π, est changé en μ dans le grec ancien (ἐμϐαίνω, ἐμμένω, ἔμπειρος), et des inscriptions des meilleurs temps font cette substitution même dans les mots disjoints, et là où l'orthographe ordinaire ne la faisait point (TOM ΠΟΛΕΜΟΝ, etc.). Les Grecs prononcent aujourd'hui le ν toujours comme un μ devant ces mêmes consonnes; ils disent : τὸμ πόλεμον, τὸμ βασιλέα. Le ν devant le γ, le κ et le χ était changé en γ (ἐγχειρίζω, ἔγκαιρος), et dans des inscriptions nous lisons : ΤΗΓ ΓΥΝΑΙΚΑ, etc. Aujourd'hui le peuple grec prononce de même τὸγ καλὸν, τὴγ χεῖρα. Le σ devant le μ est prononcé aujourd'hui comme z, et pour σμαρίς on prononce ζμαρίς. Sur une médaille de Smyrne on lit de même l'exergue ΖΜΥΡ pour ΣΜΥΡ, prouvant que ces particularités même si fines de la prononciation se sont conservées à travers les siècles.

Outre les lettres, les signes d'aspiration constituent aussi une différence entre la prononciation des érasmiens et celle des Grecs d'aujourd'hui : ces derniers ne prononcent pas l'esprit aspiré, dont l'esprit ténu n'est que la négation. En cela ils ne font que suivre la pratique des anciens Éoliens, qui étaient ψιλωταί. Cette pratique paraît cependant s'être graduellement et promptement généralisée. Sous la guerre du Péloponnèse, l'usage qu'on fait de l'esprit dans les inscriptions attiques n'est qu'un reste de l'ancienne orthographe, qui ne s'appuyait plus sur la prononciation. Ainsi on y rencontre ΗΑΦΟΝ pour ΑΦΗΟΝ, ΗΕΣΑΣ pour ΕΣΗΑΣ, ΠΡΟΣΗΑΠΕΔΟΜΕΝ pour ΠΡΟΣΑΠΕΔΟΜΕΝ, etc. Dans une inscription beaucoup plus ancienne de Théra, on voit le signe H (⊟) servir pour désigner non-seulement l'esprit aspiré, mais simultanément aussi la voyelle η, ce qui paraît indiquer que

d'un côté l'aspiration commençait à disparaître, tandis que de l'autre le besoin, qu'on a reconnu un peu plus tard à Athènes et ailleurs, de désigner la prononciation de l'η par un signe différent de l'ε, commençait déjà à se faire sentir à Théra.

Il me reste un dernier point à toucher, qui constitue une différence importante entre la prononciation érasmienne et celle des Grecs modernes : c'est celui des accents et de la prosodie.

Les Grecs, sans nul égard pour la longueur des voyelles et pour la qualité de l'accent, se bornent à allonger dans la prononciation celle des syllabes qui porte un accent quelconque, et à lui donner dans le mot une force prépondérante. Les érasmiens au contraire allongent les voyelles longues, autant que cela peut se faire lorsqu'il y en a plus d'une dans le même mot, et ne prononcent point les accents, ou font de vains efforts pour les prononcer lorsqu'ils sont placés sur des syllabes courtes. En France, on simplifie encore : on accentue ou on allonge la dernière syllabe de chaque mot, comme on fait pour le français.

Laquelle de ces deux manières de prononcer approche davantage de celle des Grecs anciens? Que les accents aient eu leur importance dans la prononciation des anciens, on ne saurait en douter. En leur absence on ne pourrait distinguer entre πότε et ποτὲ, ὅτε et ὁτέ; la bévue intentionnelle de Démosthène, prononçant μίσθωτος pour μισθωτὸς, aurait manqué sa portée; et Aristophane de Byzance n'aurait pas, au troisième siècle avant notre ère, inventé des signes pour les exprimer. A la même époque, Aristote parle de trois accents et les nomme. Leur nombre ainsi que leurs dénominations prouvent qu'ils désignaient trois degrés différents d'acuité.

Cette position plus ou moins élevée des syllabes sur la portée de la voix humaine est entièrement étrangère à la prosodie métrique, qui ne dépend que de la durée relative des sons. Aussi le grec ancien ne prend-il les accents en nulle considération pour la composition du vers.

Ces deux attributions de la voix, sa durée diverse et ses différents degrés d'élévation, constituent ensemble le chant. Aussi le grec, qui en admettait la combinaison, devait être une langue fort musicale.

Peut-être même ne l'était-il que trop. Ce qui constituait une qualité pour des compositions métriques, destinées à être chantées, pouvait dégénérer en défaut pour la parole sérieuse et sobre. C'est une observation assez générale que les sociétés en se raffinant, et les langues en se développant, tendent à perdre l'accent chantonnant, qu'elles abandonnent volontiers aux idiomes populaires. Elles ne conservent surtout que l'élément rhythmique.

Cette marche doit aussi avoir été suivie par la langue grecque. Sa littérature a débuté par la poésie spontanée, éclose de l'inspiration et du sentiment populaire, et uniquement destinée à être chantée. Elle l'était non-seulement dans les temps les plus reculés par les rhapsodes, mais encore sous la lyre des dramaturges, dont le dialogue même était soutenu par un accompagnement de flûte.

Pour cette poésie, peut-être même pour toute la langue pendant toute la période où la poésie était l'élément prépondérant de la littérature, il est probable que les deux éléments de la prononciation ont été simultanément tolérés, ont même été exigés, celui de la durée, indispensable au rhythme, et celui de l'élévation, qui aidait au chant. Même alors cependant, ce dernier, dans la simple conversation, restait peut-être un peu dans l'ombre.

Mais le moment vint où la prose l'emporta sur les vers; l'histoire, la discussion des portiques, les harangues de la tribune, sur le drame; et Thucydide, Démosthène, Aristote, succédèrent à Sophocle et à Aristophane. Alors probablement la langue, qui ne s'exprimait plus qu'en prose, affectant l'allure calme et sévère qui convenait aux sujets qui l'occupaient déjà de préférence, renonçait en partie à l'un des deux éléments qui lui donnaient cet accent chantonnant, à celui sans doute de la longueur des syllabes qui constituait le rhythme et qui lui devenait dorénavant inutile.

Elle négligeait tout au moins cet élément, et s'attachait plus à l'autre, celui que la retraite de la poésie au second plan n'affectait point, à la distinction des syllabes ou plus ou moins élevées, faisant ressortir dans chaque mot celle qui était la plus aiguë, ou, s'il n'y en avait pas, la dernière de toutes. C'est ainsi que ces syllabes, devenant prépondérantes, sans un autre élément qui en modérât la force, auront absorbé toute l'intensité de la prononciation de chaque mot, concentrant en elles l'*ictus*, comme disaient les prosodistes, et auront fini avec le temps par assumer aussi la longueur, ou la valeur métrique, que les autres syllabes auront perdue. Ainsi les syllabes marquées d'un accent, au lieu de continuer, comme dans la période que j'appellerai poétique, à être les plus aiguës, seront devenues, après le commencement de l'ère de la prose, les plus longues, et les accents, ou plutôt l'accent (car sous ses trois formes il n'avait plus qu'une même valeur) n'aura plus servi qu'à montrer les syllabes qui devaient être prononcées comme les seules longues de chaque mot.

Cette théorie paraîtra compliquée, et tout au moins hasardée. Mais des faits incontestables paraissent l'appuyer et la rendre nécessaire : le grec actuel fonde toute sa prosodie métrique sur les syllabes qui portent les accents. Cependant ce n'est pas l'accent, selon le sens donné primitivement à ce mot, ce n'est pas l'élévation de la voix sur la gamme des sons, mais bien la mesure ou la différence de durée des syllabes, qui peut produire la prosodie. Voilà pourquoi il est indispensable d'avouer que les accents, ayant cessé de remplir leur mission primitive, désignent aujourd'hui, non les syllabes les plus hautes, mais les plus longues, qui ont enlevé cette qualité à celles qui l'avaient anciennement. Aussi le grec actuel a-t-il conservé presque toutes les formes des vers anciens, qu'il obtient en plaçant des syllabes accentuées aux positions réservées aux longues par l'ancienne métrique.

Il est difficile de dire quand ce changement a été opéré. Il aura été graduel, comme j'ai essayé de l'indiquer; mais

il doit être aussi ancien, car il a embrassé toute la langue, s'étendant sur tous les dialectes les plus éloignés les uns des autres. Il paraît être antérieur à leur formation.

Il y avait peut-être un temps où les deux courants de la prononciation existaient simultanément, où l'ancienne déclamation chantante relevait encore certaines syllabes, tandis que le débit prosaïque et la conversation donnaient la prépondérance à d'autres. Pour mieux élucider ma pensée, je rappellerai qu'en français même, dans le premier vers de la *Marseillaise*, par exemple, l'article *la* dans les mots « de la patrie », qui est bref dans la lecture sans emphase, est long dans le chant ou dans une lecture qui en suit le mouvement. Il en est de même de la première syllabe du mot « tyrannie » dans le troisième vers.

On faisait sans doute encore des vers, mais ils devenaient de plus en plus des hors-d'œuvre littéraires. Bientôt ils finirent par n'être plus que des imitations de l'ancienne poésie, et l'on sait que sous les Byzantins ce n'étaient que des jeux d'esprit, presque des tours de force, peu lus, peu appréciés, souvent mal faits même au point de vue métrique, et ne produisant probablement plus aucune harmonie saisissable au lecteur de ces temps, jusqu'à ce qu'on commençât à les faire d'une manière plus conforme au changement depuis longtemps survenu dans la langue.

Les fautes d'orthographe, si fréquentes dans les manuscrits et dans les inscriptions des premiers siècles chrétiens, qui échangent par ignorance l'ε avec l'αι, l'ο avec l'ω, prouvent qu'à cette époque la prosodie ancienne des syllabes avait déjà cessé d'être sensible à l'oreille. Une copie des Psaumes, du neuvième siècle, nous offre la preuve que l'accent n'avait alors plus sa signification antique, celle d'indiquer trois degrés différents d'élévation de la voix, car dans ce manuscrit il n'y a qu'un seul accent, représenté par un point, et remplissant les fonctions de l'accent d'aujourd'hui. Il désigne la syllabe longue de chaque mot, qui est prédominante dans la prononciation et en porte le ton (l'*ictus*).

Au septième siècle (sous l'empereur Phocas, 602-610), on

trouve déjà des chansons populaires composées d'après ce qu'on a appelé le système tonique, où les syllabes accentuées sont les longues. Le changement était donc déjà ancien et fortement enraciné dans la langue, pour avoir pénétré jusqu'à ses couches inférieures. Au quatrième siècle, Grégoire de Nazianze avait aussi recours à ce même procédé.

Ainsi, la seule véritable altération que le grec ait subie depuis les temps classiques, celle de l'intonation, est très-ancienne elle-même ; elle remonte peut-être aux plus beaux temps, et n'est que le résultat de ce conflit de deux éléments qui ne pouvaient pas coexister longtemps depuis que la langue était cultivée, et qui était écarté par la prépondérance des voyelles longues dans la période poétique, par celle des voyelles autrefois accentuées, depuis la période des prosateurs.

Sous ce rapport donc aussi, non moins que sous tous les autres, la prononciation actuelle du grec est bien plus rapprochée de l'ancienne, de celle au moins qui est conservée depuis deux mille ans, que les diverses manières défectueuses de prononcer que tolèrent les universités de l'Europe.

Si par conséquent la prononciation actuelle du grec a les avantages que je me suis efforcé d'indiquer, et si elle est exempte des défauts qu'on lui suppose, on ne saurait assez désirer de la voir adopter par l'École normale, qui en confierait la propagation à ses élèves. Il y aurait peut-être un moyen encore plus prompt pour arriver au résultat désiré : ce serait de faire venir pour un an, dans chacun des principaux colléges de France, un jeune Grec, qui exercerait facilement dans sa prononciation le professeur lui-même. Au bout d'un an la bonne prononciation pourrait ainsi être enseignée dans toutes les institutions.

NOTE

SUR LE TEXTE GREC

PUBLIÉ PAR M. EMM. MILLER,

Pages 47 et suivantes de l'*Annuaire* de 1872,

PAR G. WYNDHAM.

Je désire soumettre deux ou trois tentatives de restitution au savant éditeur de ce texte et aux lecteurs de notre recueil.

Page 47, πειρασμοῖς ἐγχωσθεὶς οὓς οἶμαι τὸν πτερνιστὴν ἀνορύξαι. — La vraie leçon n'est-elle pas ἂν ὀρύξαι? La pensée demande, non pas ἀνορύξαι, *déterrer,* mais un synonyme de ἐγχώννυμι, par exemple, ὀρύξαι, *enfouir*. (Pour ce sens voir Xén., *OEc.*, 19, 2.) Puis il faut le conditionnel ἂν ὀρύξαι. Je traduis mot à mot ce membre de phrase : « écrasé par des tourments d'esprit qui, je le crois, eussent enseveli le donneur de croc-en-jambe. » Le mot πτερνιστής n'est que la traduction du nom hébreu Jacob. Le héros fit ses preuves comme lutteur à Penuel (Gen., 32, 24), mais, dit Pantechnès, il aurait succombé à des soucis pareils aux miens.

Page 47. Au mot προσηγχιζόμην, le savant éditeur dit en note : « Ce composé était inconnu. » Ce serait, selon lui, si je devine juste, l'imparfait de προσαγχίζομαι (πρός, ἄγχι). Mais on se demande s'il ne faut pas lire προσηγγιζόμην. Il n'y aurait alors d'insolite que l'attribution d'une voix moyenne

à προσεγγίζω. Les Byzantins confondent souvent les voix; celui-ci, par la faute contraire, a écrit φθέγγουσι pour φθέγγονται, à la page 49.

Page 48, σκυλάκων σαίνουρα. Ce mot σαίνουρα n'entre pas dans la syntaxe du contexte. Il faut peut-être σαινούρων. Le membre de phrase serait alors : καὶ σκυλάκων σαινούρων καὶ εὐγενῶν ὀρνίθων παιδαγωγοὶ καὶ ἀετιδῶν ποππυσταί. Au lieu de προπτυσταί, je lis ποππυσταί qui se trouve page 51, ligne 11 à partir du bas. Le ποππυστής (de ποππύζω) était l'aide du θηριοκόμος, du ὀρνεοκόμος; il pratiquait le *suaviter in modo*, eux, le *fortiter in re*. Quant à des προπτυσταί, on ne voit pas quel serait leur office dans l'éducation des bêtes ou des oiseaux.

Je dois dire que σαινούρων ne me satisfait pas. Pourquoi cette épithète? Elle fait pendant, dira-t-on, à l'épithète εὐγενῶν accolée à ὀρνίθων. Mais cette épithète-là est descriptive, ces oiseaux étant *nobles*, au point de vue de la fauconnerie, parce qu'ils sont batailleurs et destructeurs, tandis que σαινούρων est un *epitheton ornans*, tout à fait oiseux et indigne de Pantechnès.

Une autre conjecture sur ce membre de phrase se présente à mon esprit. Elle consisterait à lire σκυλάκων στασιουροί, « gardiens de chenils. » Ce second mot ne se trouve que dans Euripide (Κύκλ., 53) et sous la forme στασιωρός. Mais Pantechnès aura pensé aux doubles formes πυλωρός, πυλουρός, κηπωρός, κηπουρός. En prenant ce mot poétique et rare au lieu du mot ordinaire, il aura suivi le procédé familier aux Byzantins.

Page 52, ἀναβρασθέντα. Il faut lire ἀναβρασθεῖσα.

PRÉFACE

D'UN

AUTEUR BYZANTIN

PAR M. EMM. MILLER.

Sous le titre de *Description d'une chasse à l'once,* j'ai publié, dans l'Annuaire de l'année dernière, un opuscule provenant d'un manuscrit grec conservé dans la bibliothèque de l'Escurial. C'est d'après le même manuscrit que je donne aujourd'hui une autre pièce également intéressante, mais d'un genre tout à fait différent. Il s'agit d'un prologue, d'une espèce de préface qu'un auteur byzantin, nommé Nicéphore Basilacas, avait placée en tête de ses œuvres. Il y a quelques années, j'en avais fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, travail qui eut même les honneurs d'une seconde lecture dans une des réunions trimestrielles de l'Institut, et qui, peu après, fut imprimé dans une revue périodique (1).

Cet article, ne devant pas être accompagné du texte grec, avait été fait à un point de vue particulier. J'avais cherché à me bien pénétrer des idées de l'auteur, et, tout en le suivant aussi exactement que possible, je leur avais donné une forme qui me paraissait plus acceptable pour des lecteurs français. Tantôt j'analysais, tantôt je traduisais littérale-

(1) Dans le *Correspondant,* n° du 25 octobre 1866.

ment; le plus souvent je prenais le sens général des phrases, en les arrangeant à ma manière.

J'avais d'abord l'intention de reproduire ici ce travail tel qu'il avait paru, en le faisant suivre du texte grec. Je pensais qu'il serait suffisant pour faire connaître la nature et le ton de la pièce à ceux qui ne sont pas très-familiarisés avec la langue grecque. Quant aux hellénistes de profession, ils pouvaient très-bien se passer de mon analyse, et aborder directement le texte lui-même. Toutefois, avant de prendre ce parti, j'ai voulu consulter mon confrère M. Thurot, afin d'avoir l'avis d'un homme de goût, de savoir et de grande compétence. Il trouva cette pièce extrêmement curieuse, mais en même temps très-difficile à comprendre. Il fut séduit par la difficulté même, et il essaya de traduire littéralement un certain nombre de passages. Il a bien voulu me communiquer cet essai de traduction, en ajoutant avec sa modestie habituelle que, en raison des obscurités dont le style est hérissé, peut-être vaudrait-il mieux se contenter de donner le texte grec sans la traduction.

Tel n'a pas été mon avis. Je n'ai pas voulu que l'essai tenté par M. Thurot fût perdu, et, si je me suis permis d'en profiter presque contre sa volonté, j'espère qu'il voudra bien me le pardonner. Du reste je préviens le lecteur, et cela sans fausse modestie, que tout ce qu'il y a de bon dans ce travail vient de mon savant confrère; tout le reste m'appartient, et je revendique pour moi seul les critiques qui nous pourraient être adressées. Mais revenons à Nicéphore Basilacas.

Cet écrivain vivait sous Manuel Comnène, et non sous Alexis, comme le prétendent Allatius (1) et Fabricius (2). Les historiens grecs Nicétas et Cinname disent positivement que c'est sous le règne du premier, vers 1161, qu'il y eut une grande discussion religieuse, à la suite de laquelle Nicéphore

(1) Préface de ses *Excerpta*.

(2) Bibl. Gr., t. VI, p. 52. Et t. VII, p. 669, « circa 1160 ». Alexis II est mort en 1183.

fut, avec plusieurs autres, exclu des fonctions ecclésiastiques. Ce renseignement chronologique est confirmé par une monodie de ce dernier, conservée dans le même manuscrit de l'Escurial, sur son frère Constantin mort pendant la guerre de Sicile. Manuel eut deux guerres avec les Siciliens. Dans la première, qui eut lieu en 1149, la flotte de Roger fut battue. La seconde date de l'année 1154. L'oncle de l'empereur, Constantin l'Ange, commandant de la flotte grecque, y fut vaincu et fait prisonnier. C'est probablement pendant cette dernière guerre que périt Constantin Basilacas.

Nicéphore était professeur de rhétorique, et s'acquit par ses ouvrages une assez grande réputation. Il est auteur d'un petit nombre de fables et de quelques éthopées ou exercices oratoires écrits avec assez d'élégance. A l'exemple de tous les savants de l'époque, il voulut, comme nous l'avons dit plus haut, prendre part aux discussions religieuses ; il composa même un commentaire sur les Épîtres de saint Paul, commentaire dont Nicétas Choniate paraissait faire grand cas. Sur la fin de sa vie, plusieurs de ses amis le prièrent de former un recueil de ses écrits. Dans l'intention de leur être agréable, il réunit tout ce qu'il put trouver de ses anciennes compositions, et il plaça en tête une espèce de préface ou d'avant-propos. Cette préface peut être considérée comme une autobiographie littéraire de l'auteur.

Écoutons son début :

« Faites peu de livres, disait Salomon ; c'est un travail incessant ; la continuelle méditation de l'esprit afflige et use le corps. C'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes, ou naviguer sur une mer immense, exposé à tous les orages sans jamais arriver au port. S'épuiser de lassitude pour une peine inutile est la preuve d'une grande sottise. Ce sont les fatigues et les soucis littéraires qui ont occasionné une inflammation du sang à Chéréphon, ce philosophe athénien, ami de Socrate et que les poëtes comiques poursuivaient de leurs sarcasmes en l'appelant *l'homme à la couleur jaune*. »

Basilacas continue sur ce ton, puis il fait intervenir l'élo-

quent Platon, le partisan de Socrate qui n'a rien écrit, et il invoque le témoignage de Marc-Aurèle s'écriant : « Évitez la soif des livres, si vous ne voulez pas ressembler à ces jeunes débauchés qui boivent incessamment sans jamais pouvoir se désaltérer. » « Je savais tout cela, ajoute-t-il. Et comment pouvait-il en être autrement? Moi, qui dès ma plus tendre enfance ai été élevé dans l'étude des belles-lettres, qui ai toujours puisé à la source de l'antiquité comme à une fontaine divine, et qui même n'ai pas dédaigné de sacrifier aux muses modernes. J'admirais ces hommes habiles qui nous ont donné de si bons conseils et qui nous ont dit la vérité sur les choses humaines. Toutefois je pensais qu'il n'était pas séant de se promener sur l'Hélicon de la sagesse sans cueillir quelques-unes des fleurs suaves qu'on y rencontre, et qu'il fallait, à l'imitation des abeilles, en composer un miel aromatique, je veux dire des ouvrages inspirés par les muses. C'est ce que j'ai fait dans l'intention d'être utile au public et aux empereurs. Les uns sont charmés par les péans et les odes que je compose en leur honneur et que je leur offre comme un présent digne d'eux ; les autres en entendant chanter ces panégyriques sont excités à la vertu, pensant qu'elle ne doit pas rester sans admirateurs et que ceux qui aiment l'honneur ne passeront pas inaperçus. Mes ouvrages, semblables à des prés fleuris, offrent une abondante moisson à la jeunesse amie des muses ; et tous ceux qui aiment à entendre des choses pieuses et divines font des progrès dans la pratique du bien, à la lumière dont nous éclairons, comme une sorte d'hiérophante, les mystères de l'Esprit.

« Après les exercices de la grammaire que je regarde comme une très-bonne préparation aux autres genres d'étude, je me mis à étudier d'une manière approfondie cet art ordinairement plein d'attraits pour la jeunesse, je veux dire la rhétorique, l'art des sophistes, ou, pour l'appeler par son nom, l'*art dupeur*. Les finesses de Mercure charmaient mon âme, et, lorsque je parlais au public, j'attirais par mes discours une foule de jeunes gens. Toutefois je ne suivais pas l'ancienne méthode, j'évitais les labyrinthes et

les obscurités de langage, comme une mode surannée et entachée d'archaïsme, par conséquent sans grâces et sans charme; c'était à mes yeux comme une langue barbare. J'avais adopté une manière de parler qui, sous le rapport du fond et de la forme, ne laissait rien à désirer. Aussi ai-je acquis une grande réputation, et je réunis autour de moi un certain nombre de disciples distingués, qui admiraient ma méthode et désiraient recevoir cet enseignement. Presque tous les jeunes gens éloquents et intelligents quittèrent l'ancienne méthode pour adopter la mienne, séduisante par ce qu'elle montrait, et embellie par ce qu'elle cachait. Aussi partout aujourd'hui se sert-on du terme βασιλακᾶν, écrire à la manière de Basilacas, comme autrefois on disait γοργιάζειν dans le sens d'imiter le rhéteur Gorgias.

« Ainsi donc grande jalousie contre moi parmi les partisans des anciens, parmi ceux qui, aveuglés par leur sottise, sont ennemis déclarés des grâces. Aussi leurs compositions sont-elles ridicules et pleines de solécismes, bien qu'ils professent la grammaire, qui est l'art de parler et d'écrire correctement. Quand ils cherchent l'exactitude, ils font preuve d'ignorance; s'ils sont graves, c'est avec bassesse, et, s'ils veulent être sublimes, ils tombent dans la trivialité. Ils reprochaient à mes disciples le βασιλακισμὸς, comme autrefois on reprochait le φιλιππισμὸς aux partisans de Philippe et le μηδισμὸς à ceux des Mèdes.

« Après ce travail pénible, je me tournai du côté des charmes de la poésie : je fus abondant et mes vers coulèrent comme de source. Et qu'on ne croie pas que je suis ici le jouet de la vanité ou d'un sot orgueil. Je puis prendre à témoin une renommée que le souffle de l'envie, si puissant qu'il fût, n'a pu éteindre. Je n'ai pas renfermé mon amour du mètre, et pour ainsi dire du rhythme, dans les bornes du trimètre uniforme, je veux dire le trimètre acatalectique pur, qui est d'un emploi si commun aujourd'hui. Ce n'était pas assez pour moi de ne faire que des ïambes; j'ai entrepris de faire aussi des trochées, j'ai fait des ïambes et des trochées de toute forme, sans négliger les autres mètres,

pour que ma facilité d'expression et ma vivacité d'esprit ne se manifestât pas seulement par l'emploi de la forme métrique, mais encore par la variété et la diversité des mètres. Comme la jeunesse aime à rire et se laisse facilement entraîner aux plaisanteries et aux jeux, j'ai fait aussi des compositions où je maniais le style comique avec d'autant plus d'à-propos que tout ce qui se faisait alors prêtait beaucoup à rire. C'est ainsi que Solon, jeune encore, se livrait à la poésie, plutôt par plaisanterie que sérieusement, et faisait des vers moins en vue d'être utile que pour faire plaisir. »

Basilacas nous donne ici les titres des quatre pièces comiques qu'il avait composées; ce sont :

1° Ὀνοθρίαμβος.

2° Στύπαξ ἢ Παραδεισοπλαστία.

3° Στεφανῖται.

4° Ὁ ταλαντοῦχος Ἑρμῆς.

Malheureusement, notre poëte ne nous donne aucun détail sur ces compositions, dont par conséquent nous ne pouvons avoir aucune idée, puisqu'elles sont perdues aujourd'hui. Perte très-regrettable, parce que nous ne possédons rien en ce genre datant de l'époque byzantine. Il est certain toutefois que les pièces en question n'étaient pas de nature à être représentées. Les Grecs du moyen âge transcrivaient Aristophane, Eschyle, Euripide et Sophocle, mais ils n'auraient pas essayé de faire une comédie ou une tragédic pour le théâtre ; une pareille composition eût été blamée comme une entreprise impie et dangereuse.

« J'ai fait, dit-il, beaucoup d'autres pièces en vers qui ne forment pas un ensemble; beaucoup sont sans nom, comme les étoiles qui ne sont pas réunies en constellations. »

Basilacas raconte ensuite comment, ayant bu aux sources de la divine sagesse, il a eu honte de ces frivoles occupations et a livré au feu toutes ces compositions légères, afin de ne pas devenir lui-même la proie des flammes de l'enfer.

« Beaucoup de gens l'ont su alors, et tous ne l'ont pas approuvé; car plusieurs de ces ouvrages étaient remplis de

grâce, d'atticisme, d'érudition et de pensées plus utiles que badines. Les quatre pièces citées plus haut, et qui avaient une grande étendue, ont ainsi été condamnées par le zèle des choses divines, et il ne reste de mes écrits satiriques que quelques fragments qui ont été conservés dans la mémoire de mes contemporains. Quant à mes autres poésies, elles sont en diverses mains qui ne veulent pas les lâcher. Aussi je n'ai pu réunir ici qu'une partie de mes vers, qui, comparée au reste, est comme un verre d'eau par rapport à la mer.

« Quant à la littérature épistolaire, je ne l'ai cultivée que pour rendre service à mon oncle maternel, qui, ayant beaucoup d'amis et une grande position, avait à écrire de nombreuses lettres. Quant à moi, je n'en ai écrit qu'un petit nombre, peu visité que j'étais par le Mercure de l'opulence et par celui de l'amitié. Je suis un homme d'école, je ne fréquente point les palais des grands et je ne suis pas un courtisan. Je n'avais pas besoin de me jeter dans le tourbillon de la vie et le tumulte des affaires. J'avais encore une autre infirmité : j'étais un juge impartial et difficile de mes propres ouvrages; ils ne m'enchantaient pas plus qu'il ne fallait, et je n'étais pas, comme les singes, aveuglé par les illusions admiratives de la paternité. »

Notons ici, en passant, une certaine allure de modestie, allure à laquelle l'auteur ne nous a pas habitués. Mais reprenant bien vite son ton ordinaire : « J'attendais, continue-t-il, l'arrivée de l'âge mûr et des circonstances meilleures, afin de pouvoir montrer à propos la fécondité de mes talents. Je n'étais pas comme ces auteurs dépourvus de sens qui courent les spectacles et les lieux publics pour lire leurs ouvrages et se faire admirer. Mais je m'occupais de ma besogne de professeur. Aussi j'abandonnais mes ouvrages au hasard, sans y attacher une grande valeur; je les entassais dans des boîtes, où la plupart ont été rongés par les mites. Quelques-uns ont été prêtés à des amis qui ne me les ont pas rendus. Autant de raisons qui expliquent pourquoi je n'ai pu réunir qu'une faible partie de mes écrits, celui-ci d'un

côté, celui-là d'un autre; ce n'est qu'avec de très-grandes difficultés que je suis parvenu à en former un volume. Et si j'ai pris cette peine, c'était pour répondre au désir de quelques amis qui m'en avaient prié. Comme je leur représentais que la plupart de mes ouvrages étaient les productions d'un esprit encore jeune et inexpérimenté, ils me répondaient que les Thersites ne se moqueraient pas d'Achille même bégayant.

« Malgré les envieux et les ennemis dont j'étais entouré, je cultivai l'éloquence avec succès. Je faisais des discours brillants, et la foule se pressait pour m'entendre, comme les mouches autour du lait. Le chœur était rempli d'une foule agitée, et le chef de l'Église entrait en courroux contre moi, semblable à Critias ou à Hippias, qui craignaient une insurrection en voyant les Athéniens accourir pour entendre certains orateurs. La longueur de mes discours indignait ce prélat : il rugissait comme un lion, parce que, malgré son violent appétit, il était obligé d'attendre que j'eusse terminé, pour aller prendre ses repas.

« Quelquefois je fulminais contre la scélératesse des hommes, et je me livrais à des réflexions morales semblables à celles qu'on trouve dans l'Écriture sainte; alors cet homme se fâchait, parce qu'il croyait voir des allusions dans ce que je disais. Un jour, faisant une conférence sur saint Paul, j'expliquais cette parole de l'apôtre à Timothée : « En toute chose apportez une grande attention, » quand vous pratiquez les mystères de l'Église. Je vis alors notre homme s'agiter, froncer les sourcils et contenir mal son indignation. Les louanges que je donnais à saint Paul lui semblaient sa propre condamnation, et il avait en aversion les cymbales de la vertu (1). A la fin, il crut devoir me donner un livre contenant un commentaire sur les Épîtres de saint Paul, livre fait tout au plus pour une femme, et dépourvu d'érudition théologique. Il m'avait donné ce petit manuel dans l'espérance que j'y trouverais la grande théologie des

(1) C'est-à-dire qu'on parlât de vertu.

apôtres. J'avais ordre de m'y conformer, et il ne m'était pas permis de faire le moindre changement aux paroles qui étaient contenues dans ce livre, comme si j'étais un enfant fréquentant encore les bancs de l'école. C'est ainsi que par ses vexations il espérait éteindre mon zèle et affaiblir sensiblement ma puissance de parole. Mais j'étais un orateur, et je ne voulais pas devenir un homme inculte, ni passer pour un imbécile, comme il le désirait. Je ne tins donc aucun compte de ses recommandations, et je choisis une autre route que le commun des orateurs ne peut pas prendre : j'improvisai mes homélies. Une improvisation est comme une eau qui s'écoule : la mémoire et l'écriture ne peuvent la fixer.

« Telle est l'histoire de mes ouvrages. Je dois maintenant parler de leur style et des idées qu'ils renfermaient.

« Mes discours sont harmonieux et prétendent à la sonorité. Cependant mon langage n'est pas trop retentissant. Le rhythme est en général dansant, quelquefois même pirouettant. Le style est partout aisé à entendre et d'une clarté lumineuse, néanmoins il évite la vulgarité et la trivialité; car un langage vulgaire et trivial accuse l'ignorance et l'inexpérience de l'orateur. La clarté de mon style ne lui fait rien perdre en noblesse et en élévation, et a même parfois quelque chose de pompeux et de poétique. Il exhale un parfum suave comme celui d'une prairie. Il est remarquable par les tropes, et, quand il devient âpre, il paraît encore plus doux. Il fuit les imitations et les emprunts faits à d'autres écrivains. Il veut être en rapport immédiat avec la pensée, de telle sorte que les expressions conviennent uniquement aux choses, et qu'il n'y ait rien de creux. Un style d'emprunt, travaillé à loisir, ne produit qu'un vain bruit qui ne caresse que l'oreille sans aller jusqu'à l'esprit : car le langage ne suit pas alors la pensée; il lui est étranger, il l'étouffe comme un bruit de cymbales et il la traîne comme le chariot traîne le bœuf, suivant le proverbe. Dans les figures qu'il emploie, il s'écarte de l'usage commun; cependant il rejette comme désagréable à l'oreille un langage constamment figuré et attique ou trop extraordinaire. Il recherche ce qui est à la

fois orné et agréable. Notre style aime les périodes divisées en membres symétriques d'égale longueur, terminées par des consonnances, et les autres ornements de ce genre, mais il y renonce, quand même ils se présentent d'eux-mêmes, dans la crainte de paraître affecter des grâces trop pédantesques. On y trouve encore des histoires et des proverbes, fréquemment, mais sans exagération. Ne pas les employer est languissant; les prodiguer, c'est manquer d'art, c'est tomber dans l'obscurité, quelque charme que cela ait par l'air d'érudition.

« Notre éloquence touche aussi à la philosophie morale, et s'élève parfois plus haut, puisqu'elle touche à la nature des astres et du ciel, et monte même jusqu'à l'artisan de l'univers, qu'elle glorifie et qu'elle adore. Il y a là une majesté, qui peut n'être pas complète et sans mélange, mais qui s'y trouve du moins dans une certaine mesure.

« Tels sont les mérites communs à tous mes discours; voici ceux qui sont particuliers à chacun d'eux. Celui que j'ai composé pour le nomophylaque pourrait mieux s'intituler le Sophiste. Il frappe l'imagination et offre souvent une harmonie semblable à celle des poëtes lyriques les plus mélodieux; le rhythme de la phrase danse plutôt qu'il ne marche. Le second discours, fait pour le même personnage, est d'une composition plus solide et d'un style plus élevé. Quant au troisième, c'est un coursier noble et fougueux qui court à travers champs et dépasse tous ses rivaux. Métaphore d'une grande justesse, car il est en rapport avec le sujet, et la forme ne reste pas au-dessous du fond. Il est très-harmonieux et riche de mots choisis; il couvre des fleurs les plus parfumées l'empereur, qui, après avoir vaincu les barbares, est rentré en triomphateur.

« Le discours suivant est également consacré à l'empereur et aux victoires qu'il a remportées. Mais à côté du précédent il est comme un enfant qui saute auprès de sa mère. Je l'ai composé pour un homme encore novice dans l'art oratoire, et j'ai dû le proportionner à ses forces.

« La déclamation pour Muzalon a été faite pour un jeune

homme qui suivait encore les leçons de son maître. Mais, si l'on retranche quelques fictions et certains artifices destinés à faire illusion, afin qu'un enfant encore novice dans l'art oratoire ne parût pas parler la langue d'autrui, semblable à une flûte où l'on souffle, on reconnaîtra que ce discours est supérieur aux autres et cache l'art le plus délicat.

« Le discours pour le Grand Domestique montre aussi beaucoup de science. Il ne recherche pas la nouveauté dans la diction, néanmoins il ne donne pas dans une vigueur dure et désagréable. J'en dirai autant d'un autre genre d'ouvrage, de mes *Monades*, et surtout de la dernière, la plus soignée, car je l'ai composée dans un âge mûr et elle est le produit d'une longue méditation.

« Dans le genre judiciaire, la déclamation contre Bagoas se distinguerait par la pensée, l'expression et l'art en général; car c'est le dernier fruit de mon esprit en travail. »

Nous laissons à d'autres le soin de traduire ce qui suit jusqu'à la fin. Le sens ne s'entrevoit que trop confusément, et nous craindrions de ne pas bien rendre les idées de Basilacas.

Comme on le voit, le tableau est complet. Rien n'y manque. C'est au point, si Michel Psellus et Tzetzès ne nous fournissaient des exemples analogues, c'est au point qu'on serait tenté de croire que l'auteur ne parle pas sérieusement et qu'il a voulu faire une plaisanterie, un jeu d'esprit. A toutes les époques, dans tous les pays, l'amour-propre et la vanité de certains écrivains se sont manifestés avec une grande transparence. Quelques-uns même, ayant la conscience de leur génie, ont pu, dans un élan d'enthousiasme poétique, s'écrier comme Horace : *Exegi monumentum.* Mais on n'en a jamais vu qui, épuisant à leur profit le vocabulaire des formules laudatives, aient poussé plus loin la manie de la glorification personnelle.

Chose singulière ! aucun des ouvrages mentionnés ici par Nicéphore Basilacas n'a été conservé, à l'exception d'un des discours sur l'empereur, et il ne dit pas un mot des opuscules que nous possédons sous son nom. Quoi qu'il en soit, cette petite pièce inédite, dont nous avons essayé de repro-

duire, sans l'exagérer, l'exacte physionomie, est intéressante à plus d'un point de vue. Elle nous montre un curieux spécimen de la naïveté, et, disons le mot, de la sottise byzantine, et on y trouve un nouveau chapitre pour l'histoire littéraire des Grecs au moyen âge. Elle nous fournit de plus l'occasion de regretter que l'antiquité ne nous ait pas laissé un plus grand nombre d'ouvrages de ce genre. Les détails que Xénophon, César, Marc-Aurèle, Libanius nous donnent sur eux-mêmes, ne sont pas de nature à diminuer ces regrets. De quel prix seraient pour nous l'autobiographie littéraire d'écrivains tels qu'Aristophane, Ménandre, Platon, Aristote ou Plutarque !

Voici maintenant le texte de cette pièce d'après le manuscrit grec de l'Escurial, II. V. 10, fol. 524, r°.

Τοῦ αὐτοῦ (τοῦ Βασιλάκη κυρ. Νικηφόρου) λόγος ὃν ἐποίησεν ὡς πρόλογον καὶ οἱονεὶ πίνακα εἰς βίβλον περιέχουσαν πονήματα αὐτοῦ.

« Υἱὲ, φύλαξαι τοῦ ποιῆσαι βιβλία πολλὰ », Σολομῶν (1) ὁ σοφὸς ἐνουθέτησε, καὶ οὐδὲ τὴν αἰτίαν ἀγνοεῖν ἀφῆκε τοὺς θέλοντας. « Οὐχ ἔστι (2), φησὶ, περασμὸς καὶ κόπωσις πολλὴ σαρκός· » ὃ ταυτὸν ἂν εἴη καὶ λέγειν ὡς ἀπέραντον μὲν τὸ πολυγραφεῖν, τὸ δὲ ἀπεραντολογεῖν ὡς ἐπίπονον καὶ πολέμιον σώματι. Τί γοῦν δεῖ καὶ ἀνήνυτα κάμνειν, ἢ διώκειν ἀκίχητα (3), βίβλους μὲν φιλοτεχνοῦντα (4) καὶ λό-

(1) Eccles., 12, 12, où il y a une autre ponctuation. L'auteur a arrangé cela à sa manière.

(2) Encore un changement : « καὶ μελέτη πολλὴ κόπωσις σαρκός ».

(3) Cod. ἀχίκητα. Expression homérique (Il. P, 75) : Σὺ μὲν ὧδε θέεις ἀκίχητα διώκων. Le *Thesaurus* cite aussi le proverbe : Ἵνα μὴ τὰ ἀκίχητα διώκων εἰς μάτην πονῇς.

(4) Strab., XV, p. 734 : Δείλης δὲ φυτουργεῖν, καὶ ῥιζοτομεῖν ἀσκοῦσι, καὶ ὁπλοποιεῖν, καὶ λίνα καὶ ἄρκυς φιλοτεχνεῖν. Id., ibid., p. 717 : Τὴν φιλοτεχνίαν τῶν Ἰνδῶν.

γους ἐπαντλοῦντα κατὰ τὸν Δαναΐδων πίθον (1), τέλος δὲ οὐχ ὁρῶντα οὐδαμοῦ, ἢ καὶ ὡς ἐν ἀχανεῖ πελάγει περικλυζόμενον μὲν ἀεὶ, γῆς δὲ οὐκ ἐφικνούμενον. Ὅπου γὰρ ξὺν τῷ ἀτελέστῳ καὶ τὸ ἐπίμοχθον, ἠλίθιος ὁ διαπονούμενος, πάντες δὲ οἱ λόγοι ἔγκοποι· Σολομῶν καὶ τοῦτο ἀπεγνωμάτευσεν (2). Ὑπὸ φροντισμάτων γὰρ καὶ Χαιρεφῶν ὁ Ἀθήνησιν ἐνόσει τὸ αἷμα, καὶ ἡ κωμῳδία πύξινον (3) αὐτὸν ἐκάλει. Ψυχῆς δὲ πάντως ὠδῖνες (4) αἱ φροντίδες καὶ δριμεῖαι μελεδῶνες. Ἐνταῦθα μὲν οὖν τοῦτο τῆς πολυγραφίας αἰτιᾶται καὶ τοῦ πρὸς διφθέραις ἔχειν ἀεὶ, ἀλλαχοῦ δὲ ἄλλως τοῖς αὐτοῖς ἐφιστάνει καὶ περὶ τῶν αὐτῶν διαγνωμονεῖ ὡς οὐ χρὴ πολυλογεῖν· ἁμαρτοεπὲς γὰρ τὸ πολύμυθον. Τὸ γὰρ, « Ἐκ (5) πολυλογίας οὐκ ἐκφεύξῃ ἁμαρτίαν », ἐς τοῦτο διανοίας τῷδε ἀνδρὶ (6) καὶ ἄλλοις ἐπιτείνει (7). Ταύταιν δὴ ταῖν γνώμαιν τὴν μὲν ὁ μελιχρὸς τὴν γλῶτταν Πλάτων εἰς Ἀττικὴν εὐγλωττίαν ὑπαμείψας, ἕτερον ἐφιλοσόφησε τρόπον Ἑλλήνιον, εἰδέναι (8) λέγων ὡς οὐκ ἀνεύθυνά οἱ ἔσται φιλοσοφοῦντι καὶ οἰκεῖα ξυντάττοντι, ὅτι μηδ' ἔστι τῶν ἁπάντων ὃς διαφευξεῖται τὴν αἰτίαν τοῦτο τὸ μέρος, καὶ διὰ τοῦτο τῆς Σωκράτους (9) φιλοσοφίας ὑποφήτης γενέσθαι, καὶ τοῖς ἐκείνου χρῆσθαι τὴν γλῶτταν ὡς ᾄσμασιν ἀνδρὸς περιδεξίαν (10) τὴν μουσικήν. Τὴν δ' ἑτέραν ἐκείνην τὴν καὶ προτέραν Μάρκος ὁ Ἀντωνῖνος ἐσύλησε, καὶ ἡμεῖς ἐπέγνωμεν (11) ἰδόντες τὰ φώρια. « Τὴν (12) γὰρ τῶν βίβλων δίψαν, φησὶ, ῥίψον ἵνα μὴ γογγύζων ἀποθάνῃς, » δίψαν ἐκεῖνος καλῶν τὸν εἰς αὐτὰς (13) ἄπληστον ἔρωτα, καὶ τὴν ἐντεῦθεν τῆς δοξομανίας μέθην, ἀεὶ μὲν ἐπιρρέουσαν, οὐδέποτε κατευνόουσαν (14), ἀλλ' ἐπὶ

(1) Fort., τὸν τῶν Δ. Sur le tonneau des Danaïdes, voyez les Parœmiographes de Gaisford, Zenob., II, 6, et la note de Schott.

(2) Le composé ἀπογνωματεύω peut être ajouté aux lexiques.

(3) Voy. Meineke, *Fragm. Poet. com. ant.*, t. 2, p. 516.

(4) Voy. Tryphiod., vs. 380.

(5) Prov., 10, 20.

(6) Leg., τἀνδρί.

(7) Cod., ἐπητείνει.

(8) Je ne trouve point cette pensée dans les œuvres de Platon.

(9) Fol. 524, v.

(10) Leg., περιδεξίου.

(11) Cod., ἐπέγνωκεν.

(12) M. Anton, II, 3 : Τὴν δὲ βιβλίων δίψαν κ. τ. λ.

(13) Cod., αὐτὰς au-dessus de εἰς τό.

(14) Fort., κατευνῶσαν, ou κατευνάζουσαν.

μᾶλλον ἐκκάουσαν καὶ τηροῦσαν τὸ πολυδίψιον (1) κατὰ τοὺς ὅσοι τῶν ἐπισφαλεστέρων νέων τὰς γνώμας νυκτὸς καὶ ἡμέρας κωμάζοντες, οὐδὲν ἧττον διψῶσι τὸν ἄκρατον, ὡς γογγυσμὸν αὖθις ἀνακεκραμένον (2) θανάτῳ, [διὰ] τὸ ἐκ τοῦ δυσέργου πόνηρον (3) ᾧ ἐπακολουθεῖ τὸ ἐπίνοσον καὶ ἡ στονόεσσα τελευτή.

Ταῦτ' οὖν εἰδὼς ἐγὼ, καὶ πῶς γὰρ οὔ; λόγοις παιδόθεν ἐντραφεὶς καὶ ὡς θεοῤῥύτου μὲν πηγῆς καὶ τῆς παλαιᾶς σοφίας ὁσήμεραι ἀπαρυόμενος, ἀλλ' οὐδὲ τῆς θυραίας ἀμελῶν μούσης, ἐθείαζον μὲν τῆς γνώμης τοὺς ἄνδρας, καὶ ὡς τἀληθῆ περὶ τῶν ἀνθρωπείων διαγνωμονοῦντας, ἐκρότουν· ἠξίουν δὲ ὅμως μὴ μάτην τὸν τῆς σοφίας Ἑλικῶνα περιχορεύειν, μηδ' εἰς κενὸν οὕτως εὐόσμου καὶ ἡδείας ἄνθης ἀποσυλᾶν, ἀλλὰ καὶ εἰς σίμβλον τὴν καρδίαν φιλοτεχνεῖν καὶ φιλεργεῖν (4) ὡς μέλι τὸ ἔσμουσον (5) καὶ ὡσεὶ κηρία πλάττειν τοὺς λόγους; ἵνα κατὰ τὴν Σολομώντειον (6) μέλισσαν, σεμνὴν καὶ ἡμεῖς τὴν ἐργασίαν ποιησώμεθα, καὶ τῶν ἡμετέρων πόνων καὶ ἰδιῶται καὶ βασιλεῖς ὄναιντο (οἱ (7) μὲν παιᾶνας καὶ κρότους ἐπινικίους ἡμῶν ὑπηχούντων καὶ δωροφορούντων αὐτοῖς γέρας τοῦτο σεμνὸν καὶ βασίλειον, οἱ δὲ τὸν ἐπαινέτην λόγον προσιέμενοι θειασμοῖς τισὶν εὐφήμου γλώττης πρὸς ἀρετὴν ὑποπτεροῦνται, καὶ ὥσπερ ὑπεσχημένον οὐ παρῆκεν (8) ἀθαύμαστον μηδὲ εἰς τὸ μέλλον περιόψεσθαι φιλοκαλοῦντας (9)), ἀποδρέψαιντο δὲ τῆς ἐμῆς φιλοπονίας, ὡς εὐανθοῦς λειμῶνος, οὐκ ὀλίγα τῆς εὐμουσίας ἄνθη καὶ ὅση νεότης φιλόμουσος, ἐπιδοίη δὲ πρὸς ἐργασίαν καὶ ἄσκησιν τοῦ καλοῦ καὶ ὅση φιλευσεβὴς ἀκοὴ καὶ τὰ θεῖα φιλήκοος, ἱεροφαντούντων ἡμῶν ὑπὸ πολλῷ τῷ φωτὶ, καὶ ἀνακαλυπτόντων ὁπόσα μυστηριώδη τοῦ Πνεύματος.

Τοιαῦτα ἐφιλοτιμούμην, τοιούτων ἐγλιχόμην, ἐπὶ τούτοις ἤσκουν τὴν

(1) Le mot πολυδιψία, qui manque aux lexiques, se rencontre dans un écrit anonyme, cod. Ven., fol. 158, r°.

(2) Cod., ἀνακεκραμμένον.

(3) Probablement dans le sens de « pénible », suivant l'étymologie.

(4) Prius, φιλεργατεῖν.

(5) Sic. Fort., ἔμμουσον, sive εὔμουσον.

(6) Prov., 16, 24.

(7) Il y a là probablement une parenthèse jusqu'à l'optatif suivant ἀποδρέψαιντο.

(8) Fort., παρήσειν.

(9) Fort., φιλοκαλοῦνται.

γλῶτταν, ταύτῃ τοι καὶ ὡς ἐπὶ κλίμακος ἐποιούμην τὰς ἀναβάσεις, φιλομαθῶν καὶ παιδείας ξυμπάσης τὸν νοῦν ἐμπιπλῶν. Ταῦτα μὲν οὖν μετὰ τὴν γραμματικὴν ἐμπειρίαν, ἣν ἐγὼ πάγκαλόν τι προτεμένισμα τίθεμαι σοφίας τῆς ἄλλης, μετῄειν δὴ τὴν νέαν ταύτην καὶ ὡς ἐν παισὶ σοφιστικὴν, τὴν ὡς ἐν ὀνόμασι κλεπτικήν. Ἔθελγε γάρ μου τοῦ Ἑρμοῦ τούτου τὸ δόλιον, καὶ θαμὰ θεατρίζων ὅλας νέων ἀγέλας εἰς ἑαυτὸν ἐπεσπώμην· οὐ τὸν ἀρχαῖον μέντοι τρόπον τοὺς λαβυρίνθους τούτους διετεχνώμην· ἀγλευκὲς γάρ μοι ἐδόκει (1) καὶ ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης ἀξέστου τὸ μὴ ξὺν ἡδονῇ λέγειν, ἢ καὶ ὅλως ὑποβαρβαρίζειν. Ὅθεν οὐκ ἀνίην τοὺς γρίφους καὶ τὰς πλεκτάνας, καὶ τὰ ἐκτὸς μὲν εἰς ἀγλαΐαν ὑπογράφων, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰ ἐντὸς ἱκανῶς βοστρυχίζων καὶ διαπλέκων εἰς ὥραν· καί τις ἔδοξα τοῦτο τὸ μέρος, καὶ ἦν ἑταιρία περὶ ἐμὲ οὐ φαύλη, ζήλῳ τοῦ ἐπιτηδεύματος καὶ ἱμέρῳ τῆς εὐπαιδευσίας ταύτης, ὡς ὀλίγου μεταῤῥυῆναι πάντας ὁπόσοι τῶν νέων εὔστομοί τε καὶ ἀκροφυεῖς ἀπὸ τῆς ἀρχαιοτρόπου καὶ παλαιᾶς σχεδικῆς ἐπὶ τὴν ἡδυεπῆ ταύτην καὶ ἡμετέραν, ἣν καὶ τὸ φαινόμενον καταμελιτοῖ καὶ τὸ κρυπτόμενον ἀγλαΐζει. Καὶ ἦν ἤδη λεγόμενον τὸ βασιλακίζειν ἐν σχεδοπλόκοις (2), ὡς πάλαι τὸ γοργιάζειν ἐν σοφισταῖς. Καὶ ὁ φθόνος πολὺς ὑπεκάετο, τούτοις δὴ τοῖς τὸ ἀρχαιότροπον καὶ σαπρὸν μεταδιώκουσιν, ὑπ' ἀμαθίας καὶ τοῦ μὴ φύσεως εὖ ἔχειν, τοῖς τῶν χαρίτων ἐχθροῖς, τοῖς ὑποξύλοις καὶ γελοίοις τὴν πλοκὴν, οὐχ ἥκιστα δὲ καὶ ὑποσολοίκοις καὶ ταῦτα γραμματικὴν ἐπαγγελλομένοις ἐκπαιδεύειν, ἧς τὸ εὖ λέγειν καὶ ὀρθοεπεῖν ἐπιτήδευμα, ὧν καὶ τὸ ἀκριβὲς ἀμαθὲς, καὶ τὸ εὐσταθὲς ἀγεννὲς, καὶ τὸ ὑψηλὸν χθαμαλὸν, οἳ καὶ βασιλακισμὸν ὡς φιλιππισμὸν ἢ μηδισμὸν τοῖς τῶν ἡμετέρων ζηλωταῖς ἐνεκάλουν.

Μετὰ μέντοι τὴν ἐργωδίαν ταύτην, ἐπὶ τὴν μετρικὴν χάριν ἔβλεψα, καὶ ἦν πολὺς ῥέων ὡς ἐξ ἀμάρας ὑπερβλυζούσης τῆς γλώττης· καὶ ὅτι οὐκ ὀφρὺς αὐτὰ καὶ φύσημα (3), ἱκανὸν ἐκ τῆς φήμης εἰς δεῦρο μαρτύριον, ἣν οὐδ' ὁ φθόνος οὕτω πολὺς πνεύσας ἀποσβέσαι ἴσχυσεν. Οὐ γὰρ τῷ τριμέτρῳ περιέγραψά μου τὸ φιλόμετρον καὶ, ὡς οὕτως εἰπεῖν, φιλόῤῥυθμον, καὶ τούτῳ μονοειδεῖ τῷ ἀκαταλήκτῳ λέγω καὶ καθαρῷ, πολλῷ τε ὄντι καὶ τοῖς καθ' ἡμᾶς ἐπιχωριάζοντι, ἀλλὰ σμικρὸν ἡγού-

(1) Fol. 525, r°.
(2) Ce composé manque aux lexiques.
(3) Cod., φύσσημα.

μενος ἰαμβίζειν μόνον, ἤδη καὶ τροχαΐζειν ἐπεβαλόμην, καὶ ἄμφω ταῦτα, πάντα καὶ παντοίως, καὶ οὐδὲ τῶν ἄλλων ἠμέλουν, ἵνα καὶ ἡδονή τις ἕποιτο καὶ γλώττης εὐστροφία καὶ ῥυμὴ νοὸς ὑποφαίνοιτο μὴ τῷ μέτρῳ μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πολυμετρίᾳ καὶ τῷ πολυειδεῖ ταύτης καὶ ὑπαλλάττοντι. Ἐπεὶ δὲ καὶ τὸ νέον ὡς ἐπίπαν φιλόγελων καὶ ἀστεϊσμοῦ καὶ φιλοπαιγμοσύνης ἧττον, καὶ εἰς τὸ κωμικὸν τοῦ λόγου ἐξεκυλίσθην, καὶ μάλισθ᾽ ὅτι καὶ γελωτοποιὰ τὰ τότε δρώμενα ἔτυχεν. Οὕτω καὶ Σόλων ἔτι νεάζων ποιήσει ἐδεδώκει, μᾶλλον παίζων ἢ σπουδάζων, καὶ εἰς ἡδονὴν πλέον ἤπερ εἰς ὠφέλειαν τὰ μέτρα ἐρρύθμιζε. Τέτταρες οὖν μοι πραγματεῖαι εἰς γέλωτα ἐξεχύθησαν· Ὀνοθρίαμβος καὶ προσέτι Στύπαξ ἢ Παραδεισοπλαστία, ἐπὶ τούτοις οἱ Στεφανῖται, καὶ ὁ Ταλαντοῦχος Ἑρμῆς. Στιχηρὰ δὲ ἄλλα καὶ οὐ συστηματικὰ, πολλὰ καὶ ἀνώνυμα ὡς τῶν ἀστέρων οἱ σποράδες.

Μέχρι μὲν (1) οὖν ἐς ἴουλον ἀνθοῦντα καὶ χνοάζουσαν παρειὰν, χανδὸν τοῦ γέλωτος ἐνεφορούμην· καὶ ἄλλως ἀνακεραννὺς τὸν παυσίλυπον (2) καὶ λαθικηδῆ τοῦτον κρατῆρα (3), οἳ μέχρι καὶ εἰσέτι ἀποσπάδας τῆς ἐμῆς κωμικῆς παρακατέχουσι τῷ νῷ καὶ διατηροῦσι τῇ μνήμῃ. Ἐπεὶ δ᾽ εἰς τὸν τῆς ἡμετέρας θεοσοφίας λειμῶνα παρακύψας ἑάλων κατάκρας ὡς οἱ γευσάμενοι τοῦ λωτοῦ, καὶ αὐτίκα ἐγενόμην τοῦ Πνεύματος, καὶ « Μακάριοι (4) μὲν οἱ πενθοῦντες, οὐαὶ (5) δὲ οἱ γελῶντες », ἤκουσα, ταχὺ μάλα εἰς ἑαυτὸν ἐπανῄειν ὡς ἐκ μέθης καὶ κάρου πολλοῦ διανήψας τῷ διυπνίζοντι καὶ διανιστῶντι τῆς χάριτος. Ἐντεῦθεν ματαιοσπουδίαν ἑαυτοῦ καταγνοὺς, καὶ κλάειν οὐ γελᾶν τοὺς ἀπὸ Χριστοῦ προσήκειν μαθὼν, πυρκαιὰν ὅτι μεγίστην πολλῷ καὶ καχλάζοντι τῷ τοῦ γέλωτος ὑπανάπτω βρασμῷ καὶ πυρὸς παίγνια τίθημι πάντα, ἵν᾽ ἐκφύγω τὸ τοῖς γελῶσι κληροδοτούμενον, πῦρ ἐκεῖνο τὸ ἄσβεστον. Τοῦτο μὲν οὖν τοιοῦτον καὶ πολλοῖς εἰς γνῶσιν ἦλθε τότε, καὶ οὐ πάντες τὸ πρᾶγμα ἐπῄνεσαν· πειρῶ (?) γὰρ πολλὰ καὶ χαρίεντα καὶ Ἀττικῆς

(1) Fol. 525, v°.

(2) Nicét. Chon., cod. Ven., fol. 114, r° : Ταῦτα δὴ τὰ ὡς ἐν καλοῖς μεγίστοις τοῖς συμφυέσιν ἡμῖν ἀνοχεύματα, καὶ ψυχῶν κατωδύνων ἀλεξίλυπα φάρμακα. Le mot ἀλεξίλυπος, qui est ici employé dans le même sens que παυσίλυπος, est inconnu aux lexiques.

(3) Le texte est très-altéré. Il y a peut-être une lacune après κρατῆρα.

(4) S. Matth., 5, 4.

(5) S. Luc, VI, 25.

εὐστομίας οὐ πόῤῥω μηδὲ πολυμαθίας ἀπέχοντα καὶ νοημάτων ἐσμοῦ (1) πλείω τὴν ὄνησιν ἐπιχορηγούντων ἢ τὸν καγχασμὸν καὶ τὸν γέλωτα.

Τῶν μὲν οὖν δὴ τεττάρων τούτων πονημάτων μακρηγόρων καὶ πολυστίχων πάντων οὕτω ζῆλος κατεκράτησε θεῖος καὶ τοιοῦτον κατεψηφίσατο τέλος, ὡς νῦν οὐκ ἔστιν ὃς τῶν ἐμῶν σατυρικῶν πλὴν ὀλίγων καὶ τούτων σπαρέντων μετρίων, καὶ ὅσα δύναιτ' ἂν ἴσχειν ἀνθρωπεία μνήμη. Τὰ δ' ἄλλα τῶν ἐμμέτρων ἄλλος ἄλλη παρακατέχει, καὶ τοιχωρυχοῦσιν οἱ πολλοὶ τὰ ἡμέτερα, καὶ παρὰ τοῦτο τῶν οἰκείων ἡμεῖς ἀμοιροῦμεν, οὐ μεταδιδόντων ἐκείνων· ὅθεν οὐδὲν ἡμῖν ἔμμετρον ἐνταῦθα ἐπισυνῆκται ἢ ὅσον ἐκ θαλάττης κυαθιαῖον (2) ἄντλημα. Ἐπιστολιμαίων δὲ περὶ γραμμάτων, τῷ μὲν πρὸς μητρὸς θείῳ πολλῷ τούτων ἐδέησε, καὶ ἡμεῖς ὑπεδρηστεύσαμεν, ὅτι καὶ πολύφιλος ἦν ὁ ἀνὴρ, καὶ ὡς ἐκ τύχης ἔχων τὸ ἀξιωματικὸν καὶ σεμνὸν, καὶ πρὸς πολλοὺς μὲν εἰκὸς ἦν τοιοῦτον ὄντα ἐκεῖνον χαράττειν ἐπιστόλια, παρὰ πολλῶν δὲ κομιζόμενον αὖθις δεξιοῦσθαι τούτους τοὺς φιλικούς· τὸ γὰρ ἀπαρήγορον ἄφιλον καὶ ὡς ἐν ἀρχαῖς ἥκιστα χρήσιμον. Ἡμῖν δὲ ὀλίγος μὲν ὁ φίλιος, ὀλίγος δὲ καὶ ὁ πομπαῖος Ἑρμῆς, ἄλλως τε καὶ σχολαστικὸν ἄγουσιν ἦθος καὶ εἰς τὰς τῶν δυναμένων οἰκίας οὐ θαμίζειν οὐδὲ θυραυλεῖν ἀνεχομένοις ἀθώπευτα ἦν πρὸς πάντας, καὶ οὐδὲ χρεία τις ἤπειγεν, ὅτι μηδ' εἰς τὸν τοῦ βίου βρασμὸν καὶ τὸν τῶν πραγμάτων σάλον καὶ περὶ αὐτό που μέσον τὸ ἄμφοδον φέρων ἐμαυτὸν ἔῤῥιψα. Ἐνόσει δέ μοι καὶ τοῦτο ἡ γνώμη (3)· δυσάρεστος ἦν καὶ ἄτεγκτος κριτὴς τῶν ἐμῶν καὶ οὔ με πέρα τοῦ μετρίου ὡς τέκνα ὑπέσαινεν, ὃ πάσχουσιν οἱ πολλοὶ τυφλώττοντες ἀτέχνως καὶ κατὰ τὰς πιθηκίδας (4) ὑπερφιλοῦντες τὰ ἔγγονα, ὡς καὶ πιθήκους ὄντας ἀγάλματα νομίζειν καὶ ἡδέως ὑπαγκαλίζεσθαι· ἀνέμενον δὲ καὶ ἡλικίαν τελεωτέραν καὶ τύχην εὐγνώμονα, ἵν' ἐπιδειξαίμην ἐν καιρῷ τὸ γόνιμον, οὐχ ὡς ἀπειρόκαλος εἰς θέατρα καταβαίνων, ἀλλ' ὡς αὐτὸ τοῦτο καλούμενος ἢ ῥητόρων ἔργα μετιὼν ἢ διδασκαλικοὺς πόνους ἐπιφορτισθεὶς, ἐν οἷς ἅπας (5) εὐάφαρμον τὸ φιλότιμον. Διὰ ταῦτα παρεώρων τοὺς ἐμοὺς πόνους ὅποι καὶ

(1) Fort., ἐσμούς.
(2) La forme adjective κυαθιαῖος est inconnue aux lexiques.
(3) Fol. 526, r°.
(4) Voy. mon éd. de Philé, t. II, p. 25.
(5) Fort., ἅπαν.

τύχῃ παρεῤῥιμμένους καὶ οὐκ ἐτιμώμην πολλοῦ, φιλοκαλῶν ἄλλως, ἢ καὶ εἰς πυξίδας συνάπτων· ὅθεν καὶ θριπηδοῦσθαι συνέβαινε τὰ πλείω, καὶ τέλεον ὑπ' ἀχρηστίας διεφθορέναι. Ἔστιν ἃ καὶ φίλοις αἰτησαμένοις προέμενοι οὔθις οὐκ ἀπεκομισάμεθα, τὸ μὲν καὶ ὑπὸ τῆς ἡμετέρας μεθημοσύνης ἢ καὶ ἀμελείας, τὸ δ' ὅτι καὶ οἱ νῦν ἄνθρωποι κρείττους λαβεῖν ἢ μεθιέναι. Παρὰ τοσαύτας καὶ τοιαύτας αἰτίας βραχέα ὄντα καὶ ὡς ἐξ ἐράνου καὶ ταῦτα καὶ ὡς ἐκ μετοικίας ἰσχύσαμεν, ἄλλων ἄλλοθεν ἀγειρόντων, εἰσοικίσασθαι πάλιν καὶ εἰς βίβλον μίαν ξυνθεῖναι, πολλῶν δή με καὶ τοῦτο ἐκλιπαρησάντων καὶ οὔτι πω ἑκόντα βιασαμένων· οἵ με καὶ ἀναινόμενον ὁρῶντες καὶ ἰσχυρογνωμονοῦντα περὶ τὴν συλλογὴν, καὶ τοῦτο προϊσχόμενον εἰς παραίτησιν, ὡς ἀτελοῦς ἡλικίας καὶ νοὸς ἔτι τὰ σοφιστικὰ μὴ πάνυ ἐξακριβοῦντος οἱ πλείους τῶν λόγων, « ἀλλὰ καὶ Ἀχιλλέως, ἔφασαν, οὐ καταγελάσονται Θερσῖται καὶ ψελλίζοντος τὰ πολέμια. »

Τὸ μὲν οὖν πολλὰ τῶν ἐμῶν ἐκλελοιπέναι ὅθεν καὶ ὅπως ἱκανῶς εἴρηται τὸ δὲ καὶ χρόνῳ προήκοντα· καὶ εἰς τὸ τῆς διδασκαλικῆς ἀξίας ὕψος ἀναβάντα, μὴ καὶ ὡς ἀηδόνα λειμῶνος μεγάλου τῆς ἐκκλησίας δραξάμενον πλείω τερετίσαι (1) καὶ γενέσθαι λαλίστερον, τοῦτο δὲ καὶ λέξων ἔρχομαι (2). Πολύς (3) μοι ὁ τοῦ φθόνου δαίμων ἐπέχραε καὶ πάντα ἦν πολεμῶν (4)· εἰς κάλλος ἀπέξεσα τὴν φωνὴν καὶ λαμπρὸν ἐδημηγόρουν, καὶ τὸ πλῆθος ἐπέῤῥει ὡς αἱ μυῖαι περὶ τὸ γλάγος, καὶ τὸ βῆμα ἐκύμαινε, καὶ ὁ τῆς ἐκκλησίας πολιτάρχης ἠγρίαινεν, ὡς εἴ τις Κριτίας ἢ καὶ Ἱππίας τοὺς Ἀθηναίους ὁρῶν τῶν τινας ῥητόρων (5) περιστοιχίζοντας, καὶ δεδιὼς τὴν ἐπίθεσιν. Μακροτέρας ἐποιούμην τὰς διαλέξεις· ἀλλὰ καὶ οὕτω θηρίον ἐκεῖνος ἦν καὶ ὑπεβρυχᾶτο λεόντειον, ὥσπερ εἰ πρὸς τὸ τοῦ λόγου μῆκος ἀπέχναιεν, ὀξυπείνης (6) ὢν καὶ προτένθης, οὐκ ἐξὸν αὐτῷ κελεῦσαι τοῖς τραπεζοποιοῖς κανηφορῆσαι καὶ διασκευάσαι τὸ δεῖπνον, ὁπότε ἡ γαστὴρ κελεύσειεν, ἢ καταδαρθέντι

(1) Cod., τερεττίσαι.

(2) Peut-être manque-t-il quelque chose après ἔρχομαι.

(3) Les phrases πολύς μοι et εἰς κάλλος sont sans liaison.

(4) Fort., πόλεμος.

(5) Cod., Θηβαίων, et au-dessus de ce dernier mot pointillé, ῥητόρων. Quant à la construction τῶν τινας ῥητ., elle est connue. Voy. un peu plus bas, τῶν τις παλαιοτέρων. J. Cinnam., p. 45 : Τῶν τινας Ῥωμαίων εἰς τὴν κατόπιν ἰοῦσαν ἐκπέμψας.

(6) Voy. mon éd. de Philé, t. II, p. 236.

μετὰ τὰς παροψίδας καὶ τοὺς κρατῆρας ὁπόσον καὶ βούλοιτο σπάσαι τοῦ κώματος. Εἰς ἦθος ὁ λόγος ἐνεῖτο, καὶ κακίαν ἐκόλαζεν ὁποῖα πολλὰ τῆς Γραφῆς· καὶ ἦν ἐκεῖνος πάλιν καχύποπτος, εἰς ἑαυτὸν ἕλκων ὡς αἱ σικυῖαι τὰ χείριστα. Διῄειν ποτὲ τὴν Παύλου ποιμαντικὴν, καὶ ὑπεζωγράφουν τῷ λόγῳ τῷ πρὸς Τιμόθεον ἐκεῖνο τὸ « Νῆφε (1) ἐν πᾶσιν » ἱεροφαντῶν, καὶ οὐδὲ ταῦτα ἡδέως ἤκουσεν, ἀλλὰ καὶ πάλιν ἐπισυνῆγεν ἡμῖν βαρὺ τὸ ἐπισκύνιον, τοξοποιῶν (2) τὰς ὀφρῦς καὶ μηνιῶν ἀκάθεκτα. Τὸν γὰρ τοῦ Παύλου ἔπαινον σαρκασμὸν οἰκεῖον ἡγεῖτο, καὶ τὰ τῆς ἀρετῆς ἐδυσχέραινε κρόταλα· καὶ τέλος καὶ βιβλίον δοὺς ἐπίτομον φέρον τῶν Παύλου Ἐπιστολῶν τὴν ἐξήγησιν, ὃ καὶ πρὸς γυναῖκα βραχύπονον (3), καὶ ὀλιγόνουν τὰ θεῖα (καί τι γὰρ ἢ (4) γυναῖκα τρυφῶσαν καὶ βασιλίδα τῶν τις παλαιοτέρων ἐθώπευσεν, ὡς Καρνεάδης ὁ Ἀθηναῖος πάλαι τὴν Κλεοπάτραν ὑπῄει), τοῦτό με φέροντα μεγάλης καὶ ἀποστολικῆς διανοίας μικρὸν ἐγχειρίδιον ἠξίου τὴν γλῶσσαν ἐπὶ τοσοῦτον ἀποστενοῦν καὶ ὑποθλίβειν (5), ὁπόσον ἂν κἀκεῖνος ὑπεβαττάρισε, καὶ μηδὲ τὴν λέξιν ὑπαλλάττειν μηδ' ὁτιοῦν· τοῦτο δὲ καὶ παῖς ἂν εἰς γραμματιστοῦ φοιτῶν πάντως αὐχήσειεν. Οὕτω με τῆς φιλοτίμου προθέσεως ἁπανταχόθεν ἐκεῖνος ἐξέκρουσεν, οὕτω σοφιστικὴν ῥώμην πλουτοῦντα παντελῶς ἐξενεύρισεν. Ἐπεὶ δὲ ῥήτωρ ὢν ἐγὼ οὐκ ἔμελλον ἐξαγροικισθῆναι πάντη καὶ κληθῆναι μαμμάκουθος (6), ὡς ἐκεῖνος ἠβούλετο, τοῦτο μὲν ὡς πλατὺν γέλων οὐδὲ τὴν πρώτην ἀκοὴν ἤνεγκα, ἑτέραν δὲ καὶ ταύτην ἄβατον τοῖς πολλοῖς ἐτραπόμην· ἐποιούμην τὸ ἀπὸ τοῦδε τὰς ὁμιλίας, ἐξ ὑπογυίου ῥέων καὶ πνέων σχέδια·

(1) Ep. ad. Tim., II, 4, 5.

(2) Anon. cod Ven., fol. 172, v° : Ἀναφλέγεταί τε πρὸς θυμὸν ὁ Ἡγήσανδρος καὶ τοξοποιήσας εἰς αὐτὸν τὸν ὀφρῦν καὶ πικρὸν ἐνιδὼν ὑφαίμοις βλεφάροις τοὺς ὑμνουμένους ἐκείνους ἰάμβους ἀναπεφώνηκε·

Στόμαργος ἧς, ἄνθρωπε, πόῤῥω μου τρέχε·
Ἡρακλῆς ἐγγὺς καὶ τεμεῖ σε τὴν Ὕδραν.

Ces vers sont des ïambiques du moyen âge. L'ïambe au second pied n'y est même pas observé dans Ἡρακλῆς ἐγγύς.

(3) On peut ajouter ce composé aux lexiques, ainsi que le suivant ὀλιγόνους. On ne connaissait que le substantif ὀλιγόνοια.

(4) Fort., καί τινα γὰρ ἤδη γυν.

(5) On ne comprend pas ὑποθλίβειν avec ὁπόσον. Il faut le construire avec τὴν γλῶσσαν pour complément.

(6) Cod., μαμάκουθος.

λόγος δὲ σχέδιος εἰς τὸ μέλλον ἀταμίευτος ἴσα καὶ ῥοῦς ὀξέως φερόμενος, μνήμαις καὶ γραφαῖς ἁπάσαις ἄληπτος.

Ταῦτα μὲν οὖν τοιαῦτα καὶ οὕτως ἔχοντα· λοιπὸν τὴν ἰδέαν προσθεῖναι καὶ τὸν χαρακτῆρα ὑποτυπώσασθαι. Οἱ λόγοι εὐῤῥυθμοῦσι μὲν καὶ κρότου ἀντιποιοῦνται· οὐ μὴν καὶ ἤχους αὐτοῖς τοσοῦτον μέτεστι. Καὶ ὁ ῥυθμὸς ὑπορχεῖται μὲν, εἰ καὶ σωφρόνως, ἔν γε τοῖς πλείοσιν, ἐν ἐνίοις δὲ καὶ κυβιστᾷ, ὡς ἡ λέξις εὔσημος παρὰ πᾶσι καὶ τὸ τῆς σαφηνείας ὑπαυγάζουσα φῶς, ἐκπέφευγε δὲ καὶ τὸ κοινὸν καὶ ὡς ἐν τριόδῳ περιημαξευμένον· τριοδῖτις γὰρ λέξις καὶ καταπεπατημένη ἀπαιδευσίαν κατηγορεῖ καὶ ἰδιωτισμὸν ῥήτορος· οὐ μὴν καὶ ὄγκου διὰ τὸ σαφὲς καὶ μεγέθους ἀμοιρεῖ, ἀλλ' ἔστιν οὗ καὶ θεατρική τίς ἐστι καὶ πεποίηται· ἀπόζει δὲ καὶ ἡδύ τι ὡς ἐκ λειμῶνος. Ἀριστεύει δὲ μάλιστα περὶ τὰς τροπὰς, καὶ ὅτε δριμεῖα γίνεται, τότε γλυκίων φαίνεται. Τὸ δ' ἐξ ἐράνου καὶ συμπεφορημένον ἀποστυγεῖ· βούλεται γὰρ αὐτόθεν συναναφύεσθαι τοῖς πράγμασιν, ἵνα καὶ τὸ σημαντικὸν ξυγγενὲς ἔχῃ καὶ οὐκ ἐπείσακτον, καὶ τὸ διάκενον ἀποφεύγῃ. Τὸ γὰρ ὀθνεῖον καὶ τεταμιευμένον τῶν λέξεων ὄγκον μὲν ἢ καλλιῤῥημοσύνην εὐτυχεῖ διὰ τὸ ἐπιλέγδην καὶ κατὰ σχολὴν ἀπανθίζεσθαι, πένεται δὲ τὰς ἐννοίας καὶ διάκενον ψόφον ἀποτελεῖ καὶ περικτυπεῖ τὰς ἀκοὰς μόνον, μήτε πᾶσι νοήμασιν ἐφαρμόττον καὶ τῶν πλειόνων (1) ἀποστατοῦν. Οὐ γὰρ, ᾗ τὸ πρᾶγμα καὶ ὁ νοῦς βούλεται, καὶ ἡ λέξις ἕπεται, ἀλλ' ἐκτὸς καὶ πόῤῥω τυμπανίζει καὶ ὑπαυλεῖ καὶ περιέλκει μᾶλλον τὴν ἐννοίαν, ἢ (2) ἅμαξα τὸν βοῦν, παροιμιάσαιτ' ἄν τις εὐστόχως. Τὰ σχήματα ἔστιν οὗ ξενίζουσι· τὸ δὲ πάντη ἐξηλλαγμένον καὶ Ἀττικὸν, ὑπέρφευ ἢ καὶ ἄλλως καινότροπον, ὡς ἀκοαῖς πολέμιον ἀποσείεται· ἀλλ' εἴ τι που μετὰ τοῦ κομψοῦ καὶ ἡδονὴν ἔχει, τοῦτο ἐπιτηδεύει. Παρισώσεις οὖν καὶ παρηχήσεις καὶ τὸν ἄλλον περιάπτον κόσμον ὑπερφιλεῖ μὲν ὁ ἡμέτερος χαρακτήρ· ἀποκρύπτεται δὲ τὰ πολλὰ, κἂν ἐκ ταὐτομάτου ἐκεῖνα ἐπίῃ, δεδοικὼς μὴ καὶ παιδευτικώτερον ὡραΐζεσθαι δόξειεν. Ἔστι καὶ ἱστορίας εὑρεῖν παρ' αὐτῷ, καὶ παροιμιάζεται πολλαχοῦ, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ τοσοῦτον οὐδ' ἱστορικώτερον, ἀλλὰ λογικώτερον· τὸ μὲν γὰρ ὑπτιασμὸν δυστυχεῖ, τὸ δ' ἀτεχνίαν νοσεῖ καὶ εἰς ἀσάφειαν ἐκτραχηλίζει, κἂν δελεάζῃ τῷ πυκνῷ καὶ τῷ πολυμαθείας εὖ ἔχειν δοκεῖν ὑποσαίνῃ. Ἅπτεται καὶ τῆς ἠθικῆς φιλοσοφίας ἐνιαχοῦ, παρακεντρίζει

(1) Fol. 527, r°.
(2) Fort. ἡ.

καί τινας τῶν ὑψηλοτέρων ἐννοιῶν, ὡς καὶ αὐτῶν ψαύειν ἀστέρων καὶ οὐρανοῦ φύσεως, ἤδη δὲ καὶ εἰς τὸν τοῦ παντὸς δημιουργὸν ἄνεισιν, ἀποσεμνύνων τὸν εὐφημούμενον καί, ὡς εἰκός, ἀγάμενος· ταῦτα δὲ εἰ καὶ μὴ τῆς πρώτης καὶ ἀμίκτου, τέως (1) δ' οὖν σεμνότητος.

Ταῦτα κοινὰ πλουτοῦσι πάντες οἱ λόγοι, ὡς ἐκεῖνα ὑπαλλάττουσιν· ὁ ἐπὶ τῷ νομοφύλακι Σοφιστὴς δικαίως ἂν μᾶλλον καλοῖτο· φαντασίαν τε γὰρ μᾶλλον ἐμποιεῖ, καὶ θαμὰ προαναχροῦται (2), ὡς οἱ τῶν ᾠδικῶν εὐφωνότεροι, σκαίρει τε πλέον ἢ βέβηκεν. Ὁ δ' ἐπὶ τούτῳ καὶ δεύτερος εὐπαγέστερά τε τὰ μέλη εὐτυχεῖ, καὶ ὑψηγορίαν μᾶλλον ἐπιτηδεύει. Ὡς δ' γε τρίτος γαῦρός ἐστι καὶ ἀγέρωχος ἵππος εἰς πεδίον κροαίνων, παροιμιασαίμην ἂν εὐκαίρως, καὶ ὑπερίπταται τοὺς πρὸ αὐτοῦ· μιμεῖται γὰρ τὴν ὑποβεβλημένην ὕλην καὶ τηρεῖ τὸ ὑπερέχον, λαμυρὸς (3) τέ ἐστιν ὅτι μάλιστα καὶ πολλαῖς καὶ ἀλληλαλλήλοις ταῖς λέξεσι καὶ πᾶσιν (4) ἥδιστον ἀνθούσαις ἀνθοβολεῖ τὸν βασιλέα τῆς βαρβάρου καταδραμόντα καὶ εἰς τὴν οἰκείαν ἄρτι μετὰ τροπαίων ἐλάσαντα. Ὡς δ' γε μετ' αὐτόν, βασιλικὸς μὲν καὶ αὐτὸς καὶ τοῖς αὐτοῖς τροπαίοις ἐπιγαυριῶν, ἀλλ' ἔοικεν ὡς παῖς μητρί, τῷ μεγάλῳ παρασκαίρειν βασιλικῷ· νεοτελὴς γάρ τις τὰ σοφιστικὰ καὶ ὑποψελλίζων ἔτι τοῦτον τῆς ἐμῆς γλώττης ἐδρέψατο, καὶ ἦν ἀνάγκη πᾶσα τὸν λόγον παραμετρεῖσθαι τῷ ῥήτορι. Ὁ (5) δ' ἐπὶ τῷ Μουζάλωνι (6) λόγος, νέῳ μέν τινι καὶ ὑπὸ διδασκάλους ἔτι τελοῦντι καὶ τοῦτον ἐχρήσαμεν· ἀλλ' εἴ πού τις μικρά τινα ὑπεξέλοι προσχήματα καὶ δέλεαρ καὶ περίκρυψιν (7) καὶ ἀπάτην ὑφ' ἡμῶν τεθειμένα, ἵν' ὡς ἔτι παῖς καὶ λόγου σοφιστικοῦ πρωτοχύμων (8) μὴ καὶ ὀθνείᾳ δόξῃ τῇ γλώττῃ φθέγγεσθαι ἴσα καὶ αὐλὸς ἐμπνεόμενος, γνοίη ἄν, οἶμαι, τοῦτον καὶ ὑπερφωνοῦντα τοὺς

(1) Fort., τινος.

αι
τ
(2) Cod., προαναχρόυρ (*sic*).

(3) Fort., γλαφυρός.

(4) Fort., πάσαις.

(5) Il y a ici anacoluthe; le nominatif ὁ .... λόγος est suspendu ; il est repris par τοῦτον.

(6) Les Muzalons, famille célèbre de Constantinople, commencèrent leur illustration sous les Comnènes.

(7) On peut ajouter ce mot aux lexiques.

(8) Le *Thesaurus* ne cite qu'un seul exemple de ce mot. Théodore Prodrome en fait un fréquent usage.

ἄλλους καὶ τοῦ τεχνικοῦ ...'του μάλιστα ἐξεχόμενον. Εἰς ἐπιστήμην καὶ ὁ ἐπὶ τῷ μεγάλῳ δομεστίκῳ λόγος ἠκρίβωται, οὐ νεωτερίζων (1) τὴν φράσιν, ἀλλ' οὐδὲ πρὸς τὸ ἀηδὲς καὶ σκληρὸν ἐξανδρούμενος. Τοιαύτας ἂν ἴδοι τις καὶ τὰς Μονάδας ἁπάσας καὶ τούτων μάλιστα τὴν τελευταίαν καὶ ἡμῖν ἀπευκταιοτάτην (2), ἐπεὶ καὶ τελεωτέρας ἡλικίας γέννημα ὡς αὖθις καὶ τῶν μελετηρῶν ὑποθέσεων. Τοῦ πολιτικοῦ τύπου προὔχοι ἂν ἡ κατὰ Βαγώα μελέτη καὶ νοήμασι καὶ ὀνόμασι καὶ τῇ ἐπὶ πᾶσιν ἀκριβείᾳ, ὑστάτας γάρ μοι καὶ αὕτη τὰς τοῦ νοὸς ὠδῖνας ἔλυσεν. Οὐδὲ τὰ τῆς σοφιστικῆς γυμνάδος παλαίστρας προνοήματα τῆς αὐτῆς ἰσχύος (3) καὶ τέχνης ἅπαντα, ὅτι μηδὲ τῆς αὐτῆς ἡλικίας οἷον τῶν λόγων ἱεροὶ, τοῦδε τοῦ λόγου ὑπεξῃρημένων (4), ὅτι καὶ σοφοὶ μᾶλλον καὶ ἐπιστήμονες, ὅπου καὶ ἴδια (5) τούτους προδιεγράψαμεν, γοργῶς καὶ ὡς ἐν τύπῳ φιλοτεχνήσαντες, ἐξ ὧν οὐ δυσχερῶς ἄν τις φωράσειε, καὶ τοὺς Ἐξηγηματικοὺς ὅπως ἄρα εὐπροσωπίας ἔχουσιν. Ὁ μέντοι Ὀρθολέκτης (6) ἐξεπονήθη μοι βιβλίον ἕτερον, μεγέθει μὲν τοῦ παρόντος ἀποδέων, πολυμαθείας δὲ καὶ μάλιστα εὖ ἥκων· ὁ δὲ πλουτεῖ μὲν τὸ τῆς γλώττης εὔστροφον καὶ ἄμαχον εἰς πειθὼ, οὐ

(1) Fol. 527, v°.

(2) Voudrait dire la plus maudite, mais le mot doit être corrompu. Il faudrait un mot dans le sens de ἀκριβεστάτην, peut-être σπουδαιοτάτην. C'est ainsi que j'ai traduit.

(3) Cod., ἰσχύοι.

(4) Cod., ὑπεξηρείθων (η suprascr.) (*sic*).

(5) Leg., ἰδίᾳ.

(6) Ce substantif manque aux lexiques. Le verbe ὀρθολεκτέω, connu seulement par Eustathe, a aussi été employé par Nicétas Choniate, cod. Ven., fol. 114, r° : Τὰ τῶν ὀρθολεκτούντων τελεσθεὶς, εἶτα τοῦ τῆς Καλλιόπης νάματος ἐμφορηθεὶς καὶ στομωθεὶς τὴν γλῶτταν ῥητορείας πυρσεύμασιν. Anon., ibid., fol. 131, r° : Καὶ τίς ἄν σοι, ὦ φιλτάτη, ἐπιμέμψηται γλῶτταν ἐξελληνιζούσῃ καὶ ἱστορίαν ἐπισυναγούσῃ καὶ τοῖς μέτροις ἐπιστατεῖν ἐπισταμένῃ καὶ ἐκδιδασκούσῃ ὀρθολεκτεῖν. Un peu plus loin, fol. 131, v°, le même écrivain emploie le mot ὀρθολέκτρια, qui est également inconnu : Νῦν δὲ ἄρα οὐ γλῶττά μοι γραμματικευομένῳ καλλιρρήμων πρώην μένει καὶ ὀρθολέκτρια. Aux deux exemples cités dans le *Thesaurus* pour ὀρθολεξία ajoutez Germain de Constantinople, cod. gr. Coisl., 278, fol. 205, v°. Par occasion, j'indiquerai encore le mot nouveau ὀρθοεπὴς comme se trouvant aussi dans notre manuscrit de l'Escurial, fol. 425, v°.

μὴν καὶ ψευδολεσχεῖν (1) ἐθέλει καὶ σοφίζεσθαι τἀληθῆ· τῆς γὰρ προγόνου σοφίας καὶ παλαιγενοῦς ἀρύεται πάντα. Κοινωσόμεθα δὲ καὶ τοῦτο πάντως, εἴ γε μὴ τοὺς ὑπομνηματισμοὺς ἔλαχεν ἀπολέσας ὁ τῶν ἐμῶν προτένθης δαιτυμῶν, καὶ διὰ ταῦτα οὐκ ἀνειμένων τὸ ξύσσιτον· ἢ καὶ ἡμᾶς ἀποστερήσει τῶν οἰκείων, ἅτε τοῖς ἄλλοις βασκαίνων τῆς μετοχῆς. Τοιοῦτον γὰρ πᾶς ἐραστὴς παρακατέχει τὸ φιλούμενον, καὶ μόνος τοῦ ἔρωτος εἰς κόρον ἀπολαύει.

(1) Ajoutez ce mot aux lexiques.

DEUX MORCEAUX INÉDITS

DE

GEORGES PACHYMÈRE

SUR L'ARC-EN-CIEL,

PAR M. CH.-ÉM. RUELLE.

Lorsqu'on a sous les yeux l'édition des *Météorologiques* donnée par Ideler (1), il paraît inadmissible que ce savant ait négligé de reproduire, d'analyser, ou tout au moins de mentionner un seul des commentaires auxquels a donné lieu ce texte d'Aristote. L'autorité du philologue, l'étendue de son livre, dont les deux volumes forment un ensemble de près de 1500 pages, enfin et surtout le préjugé qui trop souvent nous porte à supposer que l'érudition germanique ne laisse rien à faire après elle, tout concourait jusqu'ici à maintenir cette opinion longtemps encore. Et cependant plusieurs bibliothèques, notamment la Bibliothèque Nationale, possèdent, sous le nom d'un philosophe mathématicien de la fin du treizième siècle, Georges Pachymère, une paraphrase des

(1) Aristotelis meteorologicorum libri IV. Græca verba denuo post Bekkerum ad codicum veterumque editionum fidem recensuit, novam interpretationem latinam confecit, excerpta ex commentariis Alexandri, Olympiodori et Johannis Philoponi, suos commentarios adjecit et præfatus est Julius Ludovicus Ideler. Lipsiæ, 1834-1836, 2 vol. in-8°.

Météorologiques à laquelle Ideler n'aurait pas manqué de faire des emprunts s'il l'avait connue (2).

Voici comment je me suis trouvé conduit à constater cette lacune et à faire toucher du doigt, par la publication de courts fragments, l'intérêt que pourrait offrir celle des commentaires de Pachymère, qui ne portent pas seulement sur les *Météorologiques*, mais bien sur l'œuvre entière d'Aristote.

Je venais de comparer quelques variantes recueillies l'an dernier à l'Escurial en divers passages de Théon de Smyrne relatifs à la musique, avec les leçons d'un manuscrit que Boulliau, son unique éditeur, n'avait certainement pas mis à profit, puisqu'il n'est entré à la Bibliothèque Nationale

(2) Notons en passant d'autres omissions analogues dans l'ouvrage publié par Ideler. Comment ce philologue n'a-t-il pas donné le moindre spécimen ni même fait la moindre mention du commentaire d'Averroës, *Expositio media meteorologicorum*, texte traduit en latin par Jac. Mantinus et publié à Venise, en 1489, avec la collection des œuvres d'Aristote, puis, en 1560, avec les autres commentaires et paraphrases d'Averroës ? — Rien n'est plus intéressant que l'histoire des textes aristotéliques traduits du grec en syriaque, du syriaque en arabe, de l'arabe en hébreu, et, vers le douzième siècle, de l'hébreu en latin (A. Jourdain, *Reherches critiques sur les traductions d'Aristote*, 2e édition par Ch. Jourdain, Paris, 1843, in-8°.) Cette histoire n'est pas encore complétement faite, même après les publications de Fluegel (*Dissertatio de arabicis scriptorum græcorum interpretibus. Misenæ*, 1841, in-4°), et celle de Wenrich (*de auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armeniacis, persicisque. Lips.* 1842). — L'ouvrage de Jourdain, qu'Ideler a souvent cité, lui fournissait encore une indication dont il aurait pu faire son profit, celle d'un commentaire latin sur les *météores*, écrit au XIe siècle par le philosophe anglais Alfred. Le catalogue de la Bibliothèque nationale désigne le ms. gr. n° 384 du fonds Coislin comme renfermant un commentaire de Michel Psellus sur les *météorologiques;* mais ce texte, incomplet à son début, est celui d'Olympiodore. Cp. *Catalog. mss. Angliæ*, in-fol. n° 9091. — On sait que le recueil de Psellus *De omnifaria doctrina* contient quelques paragraphes sur la météorologie ; mais ils n'ont pas un grand intérêt, et Ideler est excusable de les avoir passés sous silence.

qu'en 1839 (3). Il y occupe le numéro 450 du supplément grec. En voici le contenu :

1° Nicomaque, introductio narithmétique;

2° Théon de Smyrne (l'ouvrage précité);

3° *Georges Pachymère, sur l'arc-en-ciel;*

4° Cl. Ptolémée, sur la force indicative et dominative;

5° Porphyre, sur les circonstances qui conduisent aux Intelligibles;

6° Proclus, institution théologique;

7° Théophraste, caractères.

Le troisième article attira mon attention comme pouvant être inédit. Il n'était pas mentionné dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, édition Harles. Le rapprochement de ce prétendu *Traité de l'arc-en-ciel* et du texte aristotélique sur le même sujet (*Météorologiques*, liv. III, chap. 4 et 5), texte que l'auteur suivait de très-près, me donna un instant la pensée que, malgré la présence du nom de Pachymère, il y avait là une seconde rédaction partielle des *Météorologiques*. Plusieurs faits autorisaient cette hypothèse. Ideler (Præfatio, p. xii) a remarqué que Stobée et Sénèque ont cité des passages de ce traité qui ne se retrouvent pas sous la même forme dans la rédaction actuelle. Olympiodore d'Alexandrie, dans son Commentaire sur les *Météorologiques* (fol. 47), cite un passage d'Aristote, περὶ βροντῆς καὶ ἀστραπῆς, qui ne figure pas dans le chapitre 9 et dernier du livre II, ni dans le 1er du livre III. Enfin le même Olympiodore, dans la praxis ou section 15 de son Commentaire, présente une observation sur la diversité de rédaction qui règne dans les *Météorologiques*. Puis je songeai à la méprise qui fit longtemps comprendre la paraphrase du petit traité aristotélique περὶ τῶν ἀτόμων γραμμῶν, composée par Georges

(3) En ce qui concerne Théon de Smyrne (Notions de mathématiques utiles pour la lecture de Platon), ce manuscrit donne une copie faite au XVe siècle et généralement semblable au C. R. 3 de Boulliau (aujourd'hui no 2450) et n'offre aucune particularité, sauf une scholie inconnue au savant éditeur. Je reviendrai ailleurs sur ce texte.

Pachymère, dans le corps des éditions complètes du Stagirite, et l'idée me vint que le morceau sur l'arc-en-ciel pouvait fort bien, comme le traité des *Lignes insécables*, appartenir à l'ouvrage auquel Georges Pachymère donna le titre de ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ et qui porte, dans les catalogues de manuscrits, celui de *Paraphrasis in universam philosophiam Aristotelis*, œuvre considérable divisée par son auteur lui-même en douze livres, quarante-sept titres et deux cent trente-huit chapitres.

En effet, le livre V de cette paraphrase est consacré à l'éclaircissement des *Météorologiques*, et, dans cette partie, le chapitre 6 du titre II correspond exactement au texte que le ms. 450 du supplément grec présentait comme un traité spécial περὶ ἴριδος.

De plus, l'opuscule de Pachymère περὶ τῶν ἀτόμων γραμμῶν remplit dans cette paraphrase tout le titre II du XII[e] livre (4).

(4) Ce n'est qu'en 1557 que fut publiée la rédaction aristotélique de ce traité. Les éditions plus ou moins complètes du philosophe n'en avaient donné jusque-là que la paraphrase, d'abord sans nommer l'auteur, puis sous le nom de Pachymère. Le premier éditeur du traité d'Aristote, Henri Estienne, le fit entrer dans un volume qui a pour titre : *Aristotelis et Theophrasti scripta quædam* quæ vel nunquam antea vel minus emendata quam nunc edita fuerunt græce; cum H. Stephani ad calcem annotationibus. Parisiis, 1557, in-8°. Il ne fut compris pour la première fois dans les éditions générales d'Aristote qu'avec celle que publia Casaubon à Lyon en 1590. Estienne, dans l'épître placée en tête de son livre, ne ménage guère ceux qui ont pu confondre le texte avec la paraphrase; il joue même à leurs dépens sur le mot Παχυμέριος dont il rapproche l'épithète παχεῖς pour les en gratifier. Il est bien vrai que la confusion eût dû être impossible puisque l'auteur du texte en question y parle expressément du « Philosophe »; mais le célèbre helléniste, si sévère pour autrui, ne paraît pas même soupçonner que la paraphrase fit partie d'un grand ouvrage de Pachymère, ce qui en eût établi dès lors l'authenticité. Aussi Léon Allatius, près d'un siècle après lui, disait encore timidement, en parlant de cette paraphrase : « Cujuscunque illa est » (*De Georgiis*, dans Fabricius, B. G., t. X, p. 706). Fabricius, en annotant Allatius, reste sur cette attribution, dans un vague systématique (Cp. B. G., t. II, p. 149). Ailleurs (t. V, p. 466), il place ce texte au nombre des

Cette expression consacrée : « les ténèbres du moyen âge, » à peine applicable aujourd'hui à l'histoire littéraire de l'Occident, l'est beaucoup moins encore à celle de la Grèce. Chaque siècle de cette période compte au moins un représentant pour ainsi dire encyclopédique. Photius au neuvième, Constantin Porphyrogennète au dixième, Michel Psellus au siècle suivant, Eustathe au douzième, ont consacré leur vie entière au culte de l'antiquité classique. Georges Pachymère, au treizième siècle (1242-1310), semble avoir eu pour mission de continuer cette tradition. Voici la nomenclature des écrits qu'il a laissés et dont une bonne partie, comme on va le voir, gisent inédits encore dans les bibliothèques.

A. Textes publiés.

1. *Paraphrasis in S. Dionysium Areopagitam*, ed. gr. G. Morellus, Paris, 1561, in-8°, et Cl. Morellus, Paris, 1615, in-fol. Ed. gr.-lat. B. Corderius, Antverp., ap. Plantin. 1634, in-fol. Édition reproduite par M. l'abbé Migne dans les t. 3 et 4 de sa *Patrologie grecque*.

La Bibliothèque Nationale en possède un manuscrit exécuté, dit le Catalogue, par Andronic Lepentrenus en 1302, par conséquent du vivant même de l'auteur (ms. gr. n° 448). — Autre copie du quatorzième siècle aussi, ms. gr. n° 449.

Cette paraphrase, au dire de Fabricius (B. G., ed. Harl., t. VII, p. 9), suit d'assez près les scholies de Maxime le Moine, publiées comme elle dans l'édition de Cordier.

2. *De Musica* (περὶ Ἁρμονικῆς), traité inséré par M. A.-J.-H. Vincent dans les Notices et Extraits des manuscrits, t. XVI, 2e partie, 1847, in-8°, p. 384 à 553.

parties publiées de la *Paraphrase universelle*, mais sans préciser, comme je viens de le faire, le lieu qu'elle y occupe. On croirait que Buhle n'a pas vu ce passage, car il distingue encore (*Aristotelis opera*, 1791 ; t. I, p. 301) : 1° la grande paraphrase de G. Pachymère et 2° celle qui se rapporte aux Lignes insécables. L'édition de Fabricius donnée par Harles (B. G., t. III, p. 261, t. VII, p. 782 et t. XII, p. 62) n'ajoute rien aux renseignements contenus dans la précédente.

C'est la seconde partie du *Quadrivium* composé par Georges Pachymère. (Voir plus bas aux ouvrages inédits.)

3. *Historia Byzantina* (1258-1308). Ed. gr. lat. P. Possinus. Romæ, 1666 et 1669. In-fol., ed. Imm. Bekker, 1835 (*Corpus histor. byzant.*). La première partie (liv. I à VI) se rapporte au règne de Michel. La seconde, qui se compose de sept livres, correspond au règne d'Andronic. (Collection Migne, t. 143-144.)

Cette histoire, qui a été mise en français par le président Cousin, se trouve à la Bibliothèque Nationale dans le manuscrit grec coté 1723. Elle a fait dire à Gibbon : « Sans comparer Pachymère à Tacite ou à Thucydide, j'admire la clarté, l'éloquence et la liberté avec lesquelles il raconte l'élévation des Paléologues. » (*Décad. de l'emp. rom.*)

4. *Epistola ad Athanasium*. C'est la préface de la paraphrase de Denys l'Aréopagite. Cette lettre se lit dans le ms. gr. de Paris n° 996.

5. *De processione Spiritus sancti*. Ed. gr.-lat. L. Allatius. *Græciæ orthodoxæ*, t. I. Romæ, 1652, in-4°, p. 390-395, et *De utriusque ecclesiæ perpetua consensione*, p. 517-522. (Collection Migne, t. 144.)

G. Pachymère était un partisan modéré de la doctrine inaugurée par Photius. (Cf. Possin. Præfat. in G. Pachym. *Hist. byz.*)

6. Extraits publiés de la Paraphrase d'Aristote ou *Philosophia* :

a. De lineis insecabilibus, morceau compris, nous l'avons vu, dans les premières éditions générales du Stagirite (*Philosophia*, l. XII, tit. II, 5 chapitres).

b. De sex philosophiæ definitionibus et de V vocibus, tum de X prædicamentis (κατηγορίαις) *compendium*, gr.-lat. Venet. 1532. — Paris, 1548, in-8°. — Basil., 1572. — Ed. Jo. Camerarius, Lips., 1564. — Ed. Bernhard, Oxon., 1666, in-8°. (*Philosophia*, liv. Ier, tit. I et II ; en tout 10 chapitres.)

On voit que, sur les 238 chapitres qui composent ce commentaire, 223 sont restés inédits.

7. *Augustalis* (Αὐγουστεῶνος) *in templo Sophiæ Constantino-*

politano descriptio. Ed. gr.-lat. Boivin ad Gregorium, t. II, p. 764. Ed. gr. lat. Bandur. *Imp. orient.*, t. I, p. 114. (Collection Migne, t. 144.)

C'est le treizième article des Μελέται, qui font l'objet du paragraphe suivant. (Chap. 11 dans les *Rhetores* de Walz.)

8. Μελέται... Texte désigné par les bibliographes sous le titre de *Exercitamenta rhetorica in Progymnasmata et status*.

La nomenclature de ces Exercices oratoires, qui sont au nombre de 29, a été publiée plusieurs fois. (Voir L. Allatius, *De Georgiis*, p. 369; Fabricius, B. G. t. X, p. 711; ed. Harles. t. XII, p. 65; Collection Migne t. 143 (5). Le texte des articles 1 à 16 figure dans les *Rhetores* de Walz, t. I, n° 8 (1832); et le reste dans le volume de Boissonade intitulé: *G. Pachymeris Declamationes XIII, quarum XII ineditæ, Hieroclis et Philagrii Grammaticorum* Φιλογέλως *longe maximam partem ineditus, curante Jo. Fr. Boissonade, sumptus in editionem erogante N. Yemeniz*. Paris, Dumont et Leleux, 1848, in-8°.

B. Textes inédits.

1. *Paraphrasis universa in Aristotelem* ou Φιλοσοφία. (Voir ci-dessus, n° 6.) Cet ouvrage a été traduit en latin par un médecin érudit du seizième siècle, Philippe Bechius. Basil. 1560, in-fol. (6).

(5) Le *Cursus completus patrologiæ* comprend *tous* les écrits *imprimés* de Georges Pachymère, *excepté* les extraits de la *Paraphrase aristotélique*, les 29 Μελέται et le traité *De la musique*.

(6) La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cette traduction. Bechius déclare lui-même (præf.) qu'il a dû faire son travail sur deux manuscrits remplis de lacunes et de fautes, à peu près dépourvus de ponctuation. Pour expliquer mieux encore la difficulté qu'il a trouvée à rendre le texte de Pachymère, il ajoute que celui-ci, dans les parties originales de son œuvre, emploie un vocabulaire peu usité et qu'il use largement de la parenthèse. Allatius, Fabricius, Buhle et Harles ont pris trop à la lettre cette déclaration du modeste traducteur.

Boissonade a signalé une autre traduction latine de la *Para-*

La Bibliothèque Nationale possède cinq manuscrits du texte grec : les nos 1929, 1930, 1931, 2135 de l'ancien fonds et le n° 164 du fonds Coislin (7).

2. *De IV scientiis mathematicis* (*Arithmetice, Geometria, Astronomia, et* [pour mémoire] *Musica*). On vient de voir (A, n° 2) que la musique est éditée. L'importance de cette

phrase universelle, à propos des vers suivants de Manuel Philé:

Ὁ γὰρ κατά σε τεχνικὸς διδάσκαλος
Ἄριστος ἐκτήσατο καὶ φίλον τέλος
ΑΝΑΛΥΤΙΚΩΣ ἐκδοθεὶς τοῖς πατράσι.
(G. Pachym., *Declamat.* XIII, p. 256.)

Après avoir reproduit cette note de Wernsdorf : « Alludit poetaster ad libros analyticos Aristotelis, memorans Pachymeræ beatam ἀνάλυσιν »; il ajoute : « Scripsit Pachymeres in universam *Aristotelis* artem epitomen cujus interpretatio latina, Rasarii opus, Venetiis fuit evulgata a. 1545. Insunt priores philosophi et posteriores Resolutiones. Quam editionem ob id memoro quod de ea taceant Fabricius et Harlesius. » (Cp. Fabric. *B. G.*, t. X, p. 705.) — L'explication des *Analytiques* occupe les titres IV à IX du livre Ier dans la *Paraphrase* de G. Pachymère.

(7) Weiss, dans son article *Pachymère* de la *Biogr. univ.*, ne parle que des mss. de la *Paraphrase* conservés à la bibliothèque impériale de Vienne. Le ms. de Paris n° 2136 contient un texte de Georges Pachymère intitulé *De anima, etc.*, au sujet duquel le catalogue imprimé porte cette observation : *Ineditum puto.* C'est la partie de la *Paraphrase universelle* correspondant aux livres VII et VIII. — Buhle (Aristot. opp., t. I, p. 174) parle d'une copie de l'*Acroasis physica* ou *Leçons de physique* d'Aristote, accompagnée, dans un manuscrit florentin, d'un commentaire de Georges Pachymère. Il est probable que ce texte ne fait qu'un avec le livre II de la Paraphrase. — On a dit plus haut que le ms. 450 du supplément grec de Paris en contenait la partie relative à la théorie de l'arc-en-ciel. — Allatius, dans son traité *De Georgiis*, dit avoir en sa possession un opuscule de Pachymère intitulé *De apparatu et constructione argumentorum*, dont les premiers mots seraient : Πᾶν κατασκευάζεται δι' ἕξ, et qu'il qualifie en ces termes : « Breve quidem sed succo plenum. » (Fabric., B. G., t. X, p. 677.) Je croyais retrouver ce texte dans la partie de la Paraphrase relative à l'*Organum*, mais cette conjecture ne s'est pas réalisée. — Allatius (*De Georgiis*, p. 366), Fabricius, Buhle et Harles ont signalé, en diverses bibliothèques, l'existence de quelques autres parties de la *Philosophia* (*ll. cc.*) présentées aussi comme des traités spéciaux.

section, mise en pleine lumière par M. Vincent, est un gage de l'intérêt que présenterait la publication des trois autres.

Manuscrits de Paris nos 2338, 2339, 2340, 2341 (ce ms. ne contient que l'arithmétique et la géométrie), 2438, 2536 (contenant seulement la musique), et suppl., n° 51.

3. *Poëme* sur sa vie, en vers héroïques. Ce poëme est mentionné par Georges Pachymère lui-même au livre X de son *Histoire byzantine*. Villoison en a donné un spécimen d'après la compilation de Macarius appelée *Rhodonia*. Ces vers, où se rencontrent des tours de force vraiment puérils, rappellent assez heureusement en d'autres endroits, — du moins c'est le jugement de Villoison, — la belle poésie classique et notamment la forme d'Homère. (*Anecdota gr.*, t. II, p. 76.)

C. Texte perdu.

Recueil de lettres, dont l'existence aurait été reconnue, suivant Conrad Gesner, dans quelques bibliothèques d'Italie. Mais Allatius, en rapportant ce témoignage, ajoute qu'il n'a pu découvrir un seul exemplaire de ces lettres. Tel est trop souvent, comme on sait, le sort des manuscrits mentionnés dans la *Bibliotheca* de Gesner.

D. Texte supposé.

Casaubon avait attribué à Georges Pachymère une *Vie de saint Jean Chrysostome* (*Casauboniana*, p. 21). Harles, dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius (t. VII, p. 785), a rendu ce morceau à un autre Georges, l'évêque d'Alexandrie, dont Photius a mentionné dans son *Myriobyblion* (n° 96) un écrit intitulé τὸ περὶ Ἰωάννην τὸν Χρυσόστομον.

Nous n'avons à nous occuper ici que de la Paraphrase aristotélique. Georges Pachymère ne s'y prend pas toujours de la même façon pour commenter son auteur. Tantôt le texte d'Aristote est analysé en détail ou sensiblement abrégé,

mais Pachymère nomme alors « le Philosophe » et son travail est plutôt un commentaire proprement dit : c'est ce qui a lieu dans les chapitres sur les *Lignes insécables*. Ailleurs, il prend la plume d'Aristote lui-même, et ne se fait aucun scrupule de recourir à des expressions telles que celle-ci : ὡς ἐλέγομεν ἐν τῷ περὶ οὐρανοῦ. Et comme sa langue est toujours assez correcte, peu s'en faut qu'on ne prenne le change sans mériter pour cela le reproche de παχύτης si justement appliqué par Henri Estienne aux premiers éditeurs d'Aristote. Tantôt enfin il emploie un troisième procédé qui consiste à faire, dans le domaine de la philosophie ou de la science, des excursions dont il enrichit sa paraphrase. L'ouvrage de Georges Pachymère, dans ces endroits, n'est plus une simple analyse « φέρουσα πᾶσαν τὴν τοῦ Σταγειρίτου ἐν τύπῳ καὶ κατὰ σύνοψιν », comme il l'a dit lui-même dans son avant-propos, mais une œuvre toute personnelle.

C'est principalement sous ce dernier aspect que la *Philosophia* me semble avoir droit, sinon à l'admiration, du moins à l'intérêt de la critique moderne. L'histoire de la philosophie, des sciences mathématiques ou naturelles (8), et celle de la grammaire, peuvent gagner à cette étude, que je ne puis qu'indiquer aujourd'hui comme un *desideratum*.

Je détache du livre V, affecté au Commentaire sur les *Météorologiques*, deux morceaux où Georges Pachymère applique à l'exégèse d'Aristote ce que je viens d'appeler son troisième procédé, celui qui donne à ses démonstrations un caractère particulièrement original.

Chacun de ces morceaux commence au point où Pachymère cesse de paraphraser Aristote. J'ai reproduit les deux passages des *Météorologiques* qui amènent le paraphraste à devenir commentateur, me bornant à donner un résumé

(8) Il est surprenant que l'ouvrage important de Heilbronner (*Historia matheseos universæ* (Lipsiæ, 1742, in-4°) ne mentionne pas la Paraphrase de Pachymère. — Le chapitre de Hauckius, consacré particulièrement à l'historien, se contente d'en citer quelques lignes. (*De Byzantin. rerum scriptoribus græcis*, p. 567.)

analytique des paragraphes qui suivent respectivement ces passages et contiennent des développements auxquels Pachymère a cru devoir substituer les siens propres.

Dans ce chapitre des *Météorologiques,* Aristote veut montrer que l'arc-en-ciel ou iris ne peut être une circonférence entière, ni même comprendre plus d'une demi-circonférence (9).

(9) « Quand les rayons du soleil tombent sur des gouttes de pluie, alors on voit dans la région du ciel qui lui est opposée un ou deux arcs de cercle teints des couleurs du prisme et connus sous le nom d'*arc-en-ciel.* Si ces deux arcs sont complets, ils sont aussi concentriques, et des mesures exactes prouvent que leur centre se trouve là où est l'ombre de la tête du spectateur. . . . . .

« Supposons un moment l'observateur au-dessus du nuage, tournant le dos au soleil et voyant distinctement l'ombre de sa tête sur le nuage : s'il imagine un plan passant par le soleil et sa tête, il verra distinctement une image rouge du soleil dans chaque goutte placée de manière que la ligne qui va de chacune de ces gouttes à son œil fasse un angle de 42° 23'. Ces rayons rouges forment donc un cône dont l'axe passe par l'œil et par le soleil, et dont les plans tangents à la surface du cône font avec cet axe un angle de 42° 23 ; les rayons violets font un angle de 40° 29'. Les seconds arcs-en-ciel forment un cône analogue.

« Ce cône existe aussi quand l'obervateur est à la surface de la terre ; » etc. . . . . . . (L.-F. Kaemtz, trad. Ch. Martins, Cours complet de météorologie. Paris, 1843, in-12, pages 440 et suivantes.)

Sur la théorie de l'arc-en-ciel au moyen âge, il est intéressant de lire les écrits de Alhazen qui vivait en Égypte au XIe siècle et ceux de Vitellon ou Vitellion, qui, au XIIIe, donna le premier une explication vraiment scientifique de la réfraction. (*Opticæ thesaurus Alhazeni Arabis libri VII nunc primum editi, etc., item Vitellionis Thuringo-Poloni* [*perspectivæ*] *libri X a Fr. Risnero, Basil.,* 1572.) Les articles *Alhazen* par Am. Jourdain et *Vitellion* par Gley, dans la *Biographie universelle,* dénotent une étude sérieuse de ces deux physiciens, dont le premier, si je ne me trompe, n'est pas nommé par Ideler. Voir aussi dans les Mémoires de l'ancienne Académie des inscriptions, t. XLVI, p. 356, *Doctrine d'Alhazen et de Vitellon touchant la réfraction des rayons solaires,* par Dupuy (janvier 1780).

TEXTE D'ARISTOTE, 1er PASSAGE.

Météorolog., l. III., c. v ; p. 375 ed. Bekk. (10).

1. Ὅτι δ' οὔτε κύκλον οἷόντε γίγνεσθαι [a] τῆς ἴριδος, οὔτε μεῖζον ἡμικυκλίου τμῆμα, καὶ περὶ τῶν ἄλλων τῶν συμβαινόντων περὶ αὐτὴν, ἐκ τοῦ διαγράμματος ἔσται θεωροῦσι δῆλον.

2. Ἡμισφαιρίου γὰρ ὄντος ἐπὶ τοῦ ὁρίζοντος κύκλου τοῦ ἐφ' ᾧ [b] τὸ Α, κέντρου δὲ τοῦ Κ, ἄλλου δέ τινος ἀνατέλλοντος σημείου ἐφ' ᾧ [b] τὸ Η, ἐὰν [c] αἱ ἀπὸ τοῦ Κ γραμμαὶ κατὰ κῶνον ἐκπίπτουσαι [d] ποιῶσιν [e] ὥσπερ [f] ἄξονα τὴν ἐφ' ᾗ [g] ἡ ΗΚ, καὶ ἀπὸ τοῦ Κ ἐπὶ τὸ Μ ἐπιζευχθεῖσαι ἀνακλασθῶσιν ἀπὸ τοῦ ἡμισφαιρίου ἐπὶ τὸ Η ἐπὶ τὴν μείζω γωνίαν, πρὸς κύκλου περιφέρειαν προσπεσοῦνται αἱ ἀπὸ τοῦ Κ[h].

3. Καὶ ἐὰν μὲν ἐπ' ἀνατολῆς [i], ἢ ἐπὶ δύσεως τοῦ ἄστρου ἡ ἀνάκλασις γένηται, ἡμικύκλιον ἀποληφθήσεται τοῦ κύκλου ὑπὸ τοῦ ὁρίζοντος τὸ ὑπὲρ γῆν γιγνόμενον, ἐὰν [c] δ' ἐπάνω, ἔλαττον ἀεὶ [k] ἡμικυκλίου [l] · ἐλάχιστον δὲ, ὅταν ἐπὶ τοῦ μεσημβρινοῦ γένηται τὸ ἄστρον.

[a] *Alias :* γίνεσθαι, γενέσθαι.
[b] *Al.* ἐφ' οὗ.
[c] *Al.* ἄν.
[d] *Al.* ἐκπίπτωσιν. — *Al.* ἐμπίπτουσαι.
[e] *Al.* ποιοῦσιν.
[f] *Al.* ὡσπερεὶ.
[g] *Al.* ἐφ' ὧν.
[h] *Al.* Η.
[i] *Al.* ἀπ' ἀν....
[k] *Al.* ἀεὶ ἔλαττον.
[l] *Al.* ἡμικύκλιον.

(10) Je donne le texte d'Aristote d'après l'édition de Bekker, suivie généralement par celle de la collection Didot. Je reproduis les variantes signalées par Bekker, mais sans rapporter les sigles des manuscrits d'où elles sont tirées, indication qui serait sans objet dans la circonstance. Tout en proclamant l'utilité incontestable de la collection aristotélique entreprise sous la direction de Bekker, je maintiens ici, sur son imperfection et sur ce qui reste à faire pour la rendre moins incomplète, les observations que j'ai présentées avec preuves à l'appui en 1857, à propos d'un passage d'Aristote relatif à la mécanique (*Revue archéologique*, XIVe année). — Il m'a paru inutile de signaler les omissions des manuscrits.

Reprise des §§ 1, 2 et 3 et résumé des §§ 4 à 13.

On suppose le soleil en H (cp. fig. 2), le nuage irisé en M, le centre de notre hémisphère en K. On fait passer un plan par le triangle M H K. Les points M, H, K étant donnés, le rapport de M H à M K est donné aussi. Le point M est situé sur une circonférence donnée [perpendiculaire au plan M H K]. Par suite la section des circonférences est donnée aussi. Tout cela posé, le rapport de M H à M K ne pourra exister à partir des points donnés, dans le même plan, sur toute autre partie de la circonférence M N.

Aristote considère en particulier une ligne composée D, B (11), d'une longueur telle que la partie D soit à B comme M H est à M K. M H > M K par position; donc D > B. Ajoutons à B la ligne Z dont la longueur sera telle que l'on ait B + Z : D :: D : B, puis supposons que B : K P :: Z : H K (12). La valeur de K P ainsi déterminée, on mène la ligne M P. P sera le pôle du cercle sur lequel (*sc.* sur la circonférence duquel) tomberont les lignes partant de K.

On aura

$$Z : HK :: B : KP :: D : MP.$$

Pour montrer que le point P ne peut avoir une autre position, plus ou moins rapprochée de M, il le suppose situé en R et imagine que l'on puisse avoir les lignes P R (cp. fig. 6) et même K R; on aurait par suite

$$PH : PR :: PR : KR$$

mais

$$MH : MK :: D : B$$

(11) Aristote indique ici les lignes par un seule lettre qui probablement était placée à leur point initial. Dans la figure 4, ΔB correspond à la ligne Δ d'Aristote, BZ à B, ZΞ à Z.

(12) Cette proportion fait voir que P n'est pas le pôle du cercle dont K est le centre, comme on l'a cru quelquefois, mais plutôt un point placé hors de ce cercle ainsi que le P de Georges Pachymère.

donc, à partir des points H, K, ce ne serait pas seulement [au point M] de la circonférence M N, mais encore en d'autres points, que l'on pourrait établir des lignes ayant le même rapport que celui de M H à M K; ce qui est impossible.

Si donc on décrit un cercle en prenant P pour pôle et M P pour rayon, ce cercle touchera tous les angles que font en se brisant les lignes partant de K, H (*alias*, du cercle M A). Sinon ce serait admettre que toutes les lignes passant par tel ou tel autre point du demi-cercle seraient dans le même rapport, ce qui est impossible.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a proclamé à plusieurs reprises l'obscurité de ce passage (*Météorologie d'Aristote*, pages 255, 256, 257, 258, 259). Il s'étonne que le Philosophe ait recours à la ligne D + B, et que les parties de cette ligne soient indiquées par une seule lettre. Il a peine à admettre la proportion « PR : PC (ΠK) :: PS (ΠH) : PR » (qui doit être présentée ainsi : P S : P R :: P R : P C). Les raisonnements et les procédés de Pachymère vont résoudre jusqu'à un certain point ces difficultés. D'abord, l'utilité des lignes prises comme terme de comparaison se fait mieux voir chez l'exégète, où chacune d'elles reçoit une valeur numérique. De plus, ces mêmes lignes désignées par une seule lettre dans les *Météorologiques* le sont par deux dans le commentaire, ce qui dissipe tous les doutes sur la signification des lettres uniques, et vient fortifier les conjectures présentées à cet égard par l'éminent traducteur. Enfin, la proportion précitée n'y figure plus sous une forme insolite, mais se trouve rattachée au rapport épitrite ou de 3 à 4 qui règne dans toute la démonstration, d'où résulte une précision qui manque à l'argumentation du Stagirite.

Les manuscrits que j'ai consultés, au nombre de *cinq*, appartiennent tous à la Bibliothèque Nationale. Ce sont :

A, supplément grec, n° 450 (quinzième siècle), folio 5 du morceau Περὶ ἴριδος. (Volume non paginé.)

B, n° 1929, fol. 105, r° (quinzième siècle).

C, n° 1930, fol. 94, v° (quatorzième siècle).

D, n° 1931, fol. 103, r° (commencement du seizième siècle).

E, fonds Coislin, n° 164 (quinzième siècle).

On trouve dans le ms. *A* une particularité caractéristique. La lettre α y est généralement remplacée par le signe ÷ placé au-dessus de la consonne précédente; exemples : παντάπασιν, π̈ντ̈π̈σιν, — ταῦτα, ταυτ̈. Le texte de *A* est entaché de lacunes et d'incorrections.

Le ms. *B* est d'une bonne écriture et pourrait servir de modèle pour une transcription qui serait destinée à l'impression de la *Paraphrase universelle.*

L'exécution du ms. *C*, contemporaine ou peu s'en faut de G. Pachymère, ne vaut pas celle du précédent au point de vue calligraphique, mais cette copie fournit des leçons préférables qui lui sont propres. L'auteur d'une note placée en tête du volume, au dix-huitième siècle, dit : « Finis desideratur; » c'est inexact; du moins les derniers mots y sont les mêmes que dans les autres exemplaires : Ἅπαντα ἀνάγκη εἰς τοῦτο δὴ ἀθροίζεσθαι. Comme ces mots terminent le verso d'un feuillet et ne sont suivis d'aucune ponctuation, il semble en effet que la fin de l'ouvrage manque.

Ms. *D*. Écriture et texte le recommandent aussi bien que *B*, qui paraît être de la même famille, au futur éditeur de notre paraphraste. Ce volume contient (comme le n° 1779 de Paris) une copie du chant funèbre composé par Manuel Philé en l'honneur de G. Pachymère, son maître. Boissonade l'a mise à profit dans la nouvelle édition qu'il a donnée de ce petit poëme. Il la note *b*. (*G. Pachym. Declamationes*, p. 253 et suiv.)

Le ms. *E* est encore mieux écrit que *B* et *D*; mais le copiste avait sous les yeux un apographe qu'il ne pouvait pas toujours lire et dont il a dû souvent laisser le texte en blanc. Le dessin des figures a été réservé. Cet exemplaire a généralement les mêmes leçons que les mss. *B* et *D*.

PARAPHRASE ARISTOTÉLIQUE DE G. PACHYMÈRE.

Premier extrait.

Ἔστω εὐθεῖα δοθεῖσα ἡ Η Π καὶ τετμήσθω εἰς δύο σημεῖα τό τε Κ καὶ Θ, ὥστε εἶναι τὸ ἀπὸ τῆς Κ Θ Π τετράγωνον ἴσον τῷ τε [a] ἀπὸ τοῦ λοιποῦ τμήματος τῆς Η Κ τετραγώνῳ, καὶ τῷ ὑπό [b] τε τῆς ὅλης καὶ τῆς Θ Π ὀρθογωνίῳ. Λέγω ὅτι δίχα τέτμηται ἡ Η Θ ἐπὶ τὸ Κ. Ms. A, fo 5 ro.

Ὡς ἂν δὲ καὶ διαλευκανθείη τὸ θεώρημα, ἔστω τὸ δι' ἀριθμῶν τέως ὑπόδειγμα ἀντὶ τῆς προσηκούσης αὐτῷ ἀποδείξεως διὰ τὸ σαφέστερον.

Εστω ἡ πᾶσα μοιρῶν ις', καὶ τετμήσθω εἰς μὲν ζ' καὶ θ' κατὰ τὸ Κ, εἰς δὲ δεκατέσσαρα καὶ δύο κατὰ τὸ Θ. Καὶ λοιπὸν τὸ ἀπὸ τῆς Κ Θ Π, δηλονότι τῶν ἐννέα μοιρῶν τετράγωνον, ὅπερ ἐστὶν [c] πα' (ἐννάκις γὰρ τὰ ἐννέα πα') ἴσόν ἐστι τῷ τε ἀπὸ τῆς Η Κ, δηλονότι τῶν ἑπτὰ μοιρῶν τετραγώνῳ, ὅπερ ἐστὶ μθ'· ἑπτάκις γὰρ τὰ ἑπτὰ μθ', καὶ τῷ ὑπό τε τῆς ὅλης τῆς Η Θ Π, δηλονότι τῶν ις' μοιρῶν καὶ τῆς Θ Π [d], ὅπερ ἐστὶ δύο ὀρθογωνίω· δὶς γὰρ τὰ ις', λβ'· λβ' δὲ καὶ μθ', πα'. Ἀφαιρεθείσης τοίνυν ἐκ τῆς ὅλης τῶν [e] ις' μοιρῶν τῆς Θ Π, ἅπερ εἰσὶ δύο, ἐγκατελείφθησαν δεκατέσσαρες· τέτμηται δὲ αὐτη [f] κατὰ τὸ Κ δίχα, εἰς ἑπτὰ καὶ ἑπτά· καὶ κέντρῳ μὲν τῷ Κ, διαστήματι δὲ τῷ Κ Η, ἢ μᾶλλον πόλῳ μὲν τῷ Η, ἄξονι δὲ τῷ Η Κ σφαῖρα γεγράφθω [g], καὶ ἔστω Κ μὲν τὸ κέντρον, ἡ γῆ, Η δὲ ὁ ὁρίζων, ἡμισφαίριον δὲ τὸ Η Μ Θ Fo 5 vo.
περὶ ἡμᾶς. Οὐ λυμαίνεται δὲ τῷ λόγῳ τῆς ἀποδείξεως, εἴπερ ἔξω τοῦ κύκλου τὸ Π τέθειται, πόλος γὰρ τμήματος σφαίρας ἐστὶ, δυτικὸς ὑποτεθεὶς ὥσπερ δὴ καὶ ὁ Η πόλος ἑῷος κατὰ τὸν ὁρίζοντα· οὗ δὲ τμήματος σφαίρας ἡ ἐπιχειλὴς ἐπιφάνεια ὡς κύκλος, τὸ Ο ἕξει κέντρον, ὅπερ ἐστὶν ἐπὶ τῆς ὑποτεθείσης γραμμῆς, τῆς ὡς ἐν κύκλῳ διαμέτρου, ἢ ἄξονος ὡς ἐν σφαίρᾳ, κείμενον κατὰ τὸ πλάγιον ἔξω τοῦ Κ τοῦ ὑποτεθέντος [h] κέντρου τῆς περὶ ἡμᾶς περιφερείας.

Οὕτω τοίνυν ἐννοηθείσης τῆς περιφερείας, διήχθω ἀπὸ τοῦ Κ

[a] C : τότε.
[b] Fort. legend. : ἀπό.
[c] A C : ὅπέρ ἐστιν (accentuation suivie généralement dans les mss.).
[d] A om. δηλονότι τ. ις' μ. κ. τ. θπ.
[e] A : τῆς.
[f] A : ἡ αὐτή.
[g] B : γεγράφω.
[h] A C : ὑποτιθέντος.

πρὸς τὸ[l] Μ ἐπιζευχθεῖσα γραμμὴ, καὶ ἀνακεκλάσθω πρὸς τὸ Η· καὶ ἐπεζεύχθω ἡ Μ Π[k]· συνέστησαν γοῦν ἔντος τῆς περιφερείας ἐν κοινῇ γωνίᾳ τῇ πρὸς τῷ Π δύο τρίγωνα ὁμόλογα· τό τε Μ Η Π[l], καὶ τὸ Μ Κ Π[m], καὶ ἔστι τοῦ μὲν Μ Η Π[n] μείζων ἡ Η Π, τοῦ δὲ Μ Κ Π μείζων ἡ Μ Π· ὁμόλογα δὲ μεγέθη λεγόνται τὰ μὲν ἡγούμενα τοῖς ἡγουμένοις, τὰ δὲ ἑπόμενα τοῖς ἑπομένοις.

Ὡς ἂν δὲ καὶ αὐτὸ διαλευκανθείη, ἔστωσαν δύο τρίγωνα, τό τε Α Β Γ καὶ τὸ Δ Ε Ζ, γραμμάς ἔχοντα ὁμολόγους, οὕτως· ἔστω ἡ μὲν Β Γ μοιρῶν δέκα, ἡ δὲ Ε Ζ μοιρῶν ε′, καὶ ἡ μὲν Α Β μοιρῶν η′, ἡ δὲ Δ Ε μοιρῶν δ′[o]· καὶ αὖθις ἡ μὲν Α Γ μοιρῶν ς′, ἡ δὲ Δ Ζ μοιρῶν γ′.
Fo 6 ro. Εἰσὶ γοῦν τὰ μὲν τοῦ Α Β Γ ἡγούμενα, τὰ δὲ τοῦ Δ Ε Ζ ἑπόμενα, ὡς ἡ Β Γ πρὸς τὴν Ε Ζ, οὕτως καὶ ἡ Α Β πρὸς τὴν Δ Ε, καὶ ἡ Α Γ πρὸς τὴν Δ Ζ· ὥσπερ δῆτα κἀκεῖναι πρὸς ἀλλήλας ὁμολόγους ἔχουσι τὰς πλευράς· ἤγουν ὡς ἡ Α Β πρὸς τὴν Α Γ, οὕτως ἡ Δ Ε πρὸς τὴν Δ Ζ· ἐν ἐπιτρίτῳ γὰρ λόγῳ εἰσί· καὶ αὖθις ὡς ἡ Β Γ πρὸς μὲν τὴν Α Β τὸν ἐπιτέταρτον σώζει λόγον· πρὸς δὲ τὴν Α Γ τὸν ἐπιδίτριτον· οὕτω καὶ ἡ Ε Ζ πρὸς μὲν τὴν Δ Ε τὸν ἐπιτέταρτον λόγον σώζει· πρὸς δὲ τὴν Δ Ζ, τὸν ἐπιδίτριτον· καὶ ταῦτά εἰσι τὰ ὁμόλογα μεγέθη.

Δείξωμεν[p] τοίνυν καὶ τὰ ἐν τῇ περιφερείᾳ τρίγωνα ταῦτα ὁμόλογα, τό τε Μ Η Π[n] τὸ μεῖζον, καὶ τὸ ἐμπεριειλημμένον αὐτῷ τὸ Μ Κ Π. Τέως ἰστέον ὅτι ἐπεὶ ἐπὶ κοινῇ γωνίᾳ καὶ ἀμφοτέρων τῇ πρὸς τῷ Π συνίστανται, καὶ ἀμφότερα[q] εὑρίσκεται ἡ Μ Π γραμμὴ ἡ αὐτὴ καὶ ἑπομένη καὶ ἡγουμένη, ὅτι καὶ κοινὴ[r] τῶν δύο τριγώνων ἐστί·... τοίνυν[s] καὶ ὡς μὲν πλευρὰ τοῦ μεγάλου τριγώνου τοῦ Μ Η Π, ἡγουμένη ἐστὶν, ὡς δ' αὖθις καὶ τοῦ ἐμπεριεχομένου τριγώνου πλευρὰ, ἑπομένη. Καὶ ἔστιν οὕτως ἡ αὐτῶν ἀναλογία.

Τέως ἐκκείσθω γραμμὴ ἡ Δ Ζ, καὶ τετμήσθω κατὰ τὸ Β καὶ προσ-

[i] A : τοῦ.
[k] C : Η Μ Π.
[l] A C E : τὸ Μ τε Η Π.
[m] E : Μ Η Π.
[n] A : Μ ἡ Π.
[o] A om. δ'
[p] A : Δείξω μὲν.
[q] A : συνίσταται καὶ ἀμφότερον.
[r] A : κοινῇ.

[s] Les cinq mss. donnent cette ponctuation ; τοίνυν placé en tête d'une proposition est une irrégularité tellement grave que je suis porté à le faire précéder conjecturalement d'un mot qui d'ailleurs serait assez opportun, αὕτη (sc. γραμμή).

ποιήσθω πρὸς τῷ Z ἑτέρα τόση γραμμὴ [t], ὥστ' εἶναι καὶ ἔχειν λόγον τὸν [u] ἀπὸ τῆς [x] B Z σὺν τῇ ἐφεξῆς πρὸς τὴν Δ B, ὃν [y] αὐτὴ ἡ Δ B ἔχει [z] πρὸς τὴν B Z· καὶ λαμβανομένης διττῶς τῆς Δ B, καὶ ἑπομένης καὶ ἡγουμένης, εὑρίσκεται ἡ ἀναλογία ἐν τέσσαρσι μεγέθεσι. F° 6 v°.

Ἔστω τοίνυν ἡ Δ B ἐν μοίραις ιϐ', ἡ δὲ B Z ἐν μοίραις ἐννέα, ὡς σώζειν τὴν Δ B πρὸς τὴν B Z τὸν ἐπίτριτον λόγον. Καὶ ἔστι νῦν ἡγουμένη ἡ Δ B· ληφθείσης δὲ ἑπομένης, ζητείσθω ἡ ἐπίτριτος τοῦ ιϐ', καὶ ἔστιν ὁ ις'· καὶ ἐπεὶ ἡ B Z ἐννέα ἦν, προσκεῖται τῇ B Z καὶ μοιρῶν ζ' γραμμή, ὥστε ἔχειν τὴν B Z σὺν τῇ ἐφεξῆς, λόγον πρὸς τὴν Δ B, ὃν αὐτὴ ἡ ΔB πρὸς τὴν B Z ἔχει.

Ἐφεξῆς τοίνυν κείσθωσαν οὕτως B Z Ξ, Δ B [a], B Z, καὶ αἱ τῶν τριγώνων γραμμαὶ H Π, M Π, K Π· ἀνάλογον τοίνυν, ὡς ἡ H Π [b] πρὸς τὴν M Π (αὗται γάρ εἰσιν αἱ μείζους γραμμαὶ τῶν τριγώνων), οὕτως ἡ M Π πρὸς τὴν K Π, καὶ λαμβάνεται δὶς ἡ M Π, ὡς μὲν γραμμὴ τοῦ μείζονος τριγώνου, ἡγουμένη, ὡς δ' αὖθις γραμμὴ καὶ τοῦ ἐλάττονος, ἑπομένη· ὥσπερ καὶ ἡ Δ B δὶς ἐλαμβάνετο· λοιπαὶ [c] ἄρα ἥτε K M καὶ ἡ H M. Ἐπεὶ γὰρ ἐδόθησαν τὰ σημεῖα τὸ M καὶ H, καὶ K, δεδομέναι ἂν εἶεν καὶ αἱ M H, H K γραμμαί· ἀλλ' ἡ H K τῇ K M ἴση, ἀπὸ κέντρου γάρ· μείζων δὲ ἡ H M τῆς M K· ἐπεὶ καὶ γωνίαν μείζονα ὑποτείνει [d] τὴν ὑπὸ H K M τῆς ὑπὸ M H K, ἣν ἡ K M [e] ὑποτείνει, ὥστε λόγον ἔχει καὶ ἡ M H πρὸς τὴν M K, ὃν εἶχον ἥ τε H Π πρὸς τὴν M Π, καὶ ἡ M Π πρὸς τὴν K Π, καὶ ἔτι ἄνωθεν ὡς ἡ B Z Ξ πρὸς τὴν Δ B, καὶ ἡ Δ B πρὸς τὴν B Z· ἀλλ' αὗται τὸν ἐπίτριτον λόγον εἶχον· καὶ ἡ M H ἄρα πρὸς τὴν M K ἐπίτριτος· ἔστι δὲ ἡ M K, ἐπεὶ ἴση τῇ H K, ὅτι καὶ ἀπὸ κέντρου, ὡς ἐῤῥέθη, μοιρῶν ἑπτά· οὕτω γὰρ ὑπέκειτο [f] ἐν τῇ τομῇ τῆς διαμέτρου τῆς H Θ [g]· καὶ ἡ H M ἄρα, ἐπεὶ ὁ ἑπτὰ ἀριθμὸς ἐπίτριτον οὐκ ἔχει, ὅτι οὐδὲ τρίτον, ἐν τομῇ μονάδος κατὰ τὰ λεπτὰ ἔσται μοιρῶν θ' καὶ λεπτῶν εἴκοσι· τὸ γὰρ τρίτον τῶν ἑπτά ἐστι δύο καὶ τρίτον, τὰ δὲ κ' τρίτον τῶν ξ', F° 7 r°.

[t] A répète ici : ἡ δε δ ζ καὶ τετμήσθω κατὰ τὸ β.

[u] Mss. τήν.

[x] A : τοῦ.

[y] Mss. ἥν.

[z] A : ἔχῃ.

[a] A om. Δ B.

[b] A : ἡ Π.

[c] A B D : λοιπή.

[d] A : ὑποτείνῃ.

[e] A répète : τῆς ὑπὸ M H K, ἣν ἡ K M.

[f] C : ἐπέκειτο.

[g] Mss. : H Π (voir plus loin la note 17 dans la traduction française).

μοῖρα δὲ εἰς ξ' λεπτὰ τέμνεται. Αἱ οὖν ἀπὸ τῆς Η Κ ἀναγόμεναι γραμμαὶ ἄλλαι οὐ συσταθήσονται ἐν τούτῳ τῷ λόγῳ τοῦ ἐπιτρίτου ἐπὶ τοῦ ἐφ' οὗ Α ἡμικυκλίου πρὸς ἄλλο καὶ ἄλλο σημεῖον. Εἰ δ' οὖν· ἀλλὰ συνεστάτω κατὰ τὸν ἀντιλέγοντα, καὶ ἔστω [h] ὡς ἡ Μ Η [i] πρὸς τὴν Μ Κ, ἴσαι ἄλλαι καὶ τὸν αὐτὸν ἔχουσαι λόγον, ἡ Η Ρ, Ρ Π· καὶ ἐχέτω καὶ [k] ἡ Η Ρ πρὸς τὴν Ρ Π τὸν ἐπίτριτον λόγον: ἀλλ' ἀδύνατον [l]. ἔσται γὰρ καὶ ἡ Ρ Π πρὸς τὴν Κ Π τὸν ἐπίτριτον λόγον ἔχουσα· καθὼς ἄρα καὶ ἡ Μ Π, καὶ ἔσται λοιπὸν ἴση ἡ Ρ Π τῇ Μ Π ἡ ἐλάσσων τῇ μείζονι, ὅπερ ἀδύνατον· ἀλλὰ μὴν ἔσται καὶ ἡ Η Ρ τῇ Η Μ ἴση, ἡ μείζων τῇ ἐλάττονι· ὅτι δὲ μείζων ἡ Η Ρ τῆς Η Μ ὁ Γεωμέτρης
Fo 7 vo. δείκνυσιν. Ἐγγυτέρω γὰρ αὕτη τοῦ κέντρου Κ παρὰ τὴν Η Π· αἱ δ' ἐγγυτέρω τοῦ κέντρου ἐκβαλλόμεναι πρὸς τὴν τοῦ κύκλου περιφέρειαν μείζους τῶν ἀπωτέρω εἰσί. Καὶ τρίτον ἀδύνατον ἕψεται ἐντεῦθεν ὅτι ἄλλοθι καὶ ἄλλοθι τῆς περιφερείας ἐν τῷ αὐτῷ ἐπιπέδῳ ὁ αὐτὸς λόγος συνίσταται, ἀπὸ τῶν αὐτῶν σημείων· ἀλλ' ἔστι τοῦτο τῶν ἀδυνάτων, ὥσπερ καὶ τὸ ἀπὸ [m] τῆς αὐτῆς εὐθείας ἄλλας δύο εὐθείας ἴσας ταῖς προτέραις ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μέρους τὰ αὐτὰ πέρατα ἐχούσας ἐπὶ ἄλλο καὶ ἄλλο σημεῖον, ἀδύνατον.

Ἐπεὶ γοῦν ταῦτα, ἔστω ὁρίζων [n] ὁ Η Π καὶ ἐν τῷ Η ὁ ἥλιος ἔστω, ἢ ἐν τῷ Π δυόμενος [o]. Κ. τ. λ.

[h] A : οὕτως.
[i] A : H M.
[k] A C om. καί.
[l] A omet ἀλλ' ἀδ. jusqu'à λόγον.
[m] BCD : ἐπί, — A E : ἀπό. Bechius a traduit comme s'il avait lu ἀπό.
[n] A : ὁρίζον.
[o] B δυνόμενος.

TRADUCTION.

Fo 5 ro. Soit donnée [fig. 2] la ligne H P (H Π) (13) coupée de telle façon aux points K et C (Θ) que le carré formé sur K C P (K Θ Π) soit égal au carré fait sur la section restante H K, plus le rectangle ayant pour

(13) Pour traduire les lettres dont Georges Pachymère fait usage, on adopte ici la correspondance établie par M. Vincent, d'après Wallis, dans son édition grecque-française de la *Dioptre* d'Héron le mécanicien. (*Notices et extraits des mss.*, t. XIX, 2e partie, p. 173.) Voici

côté la ligne entière H P et la section C P (Θ Π). Je dis que la ligne H C (H Θ) est coupée en deux parties égales au point K (14).

Pour élucider ce théorème, nous aurons recours aux nombres au lieu de donner une démonstration particulière; ce sera plus clair.

Soit la ligne entière H P divisée en 16 parties et décomposée par le point K, en deux sections, l'une de 7 parties, l'autre de 9, et au point C (Θ), en deux autres sections, l'une de 14 parties, l'autre de 2. Donc le carré élevé sur K C P (K Θ Π), ligne qui comprend évidemment 9 parties, c'est-à-dire [le carré] 81, car $9 \times 9 = 81$, est égal au carré élevé sur H K qui comprend 7 parties, c'est-à-dire au carré 49, car $7 \times 7 = 49$, plus le rectangle ayant pour côtés la ligne entière H C P (H Θ Π) qui comprend 16 parties et la ligne C P (Θ Π) qui en comprend 2, car $16 \times 2 = 32$, or $32 + 49 = 81$.

Maintenant, si l'on retranche de la ligne totale de 16 parties, la ligne C P (Θ Π) qui en a deux, il restera une ligne de 14 parties décomposée, par le point K, en deux sections égales de 7 parties chacune. Or, prenant K pour centre, K H pour rayon, ou plutôt H pour pôle et H K pour axe, décrivons une sphère dont la terre sera le centre, placé en K; H représentera l'horizon (15), H M C (H M Θ) l'hémisphère [céleste] qui nous entoure. Fº 5 vº.

Ce n'est pas un inconvénient pour la suite de la démonstration, que P soit placé hors du cercle, car ce point est le pôle d'un segment de sphère, pôle supposé occidental, de même que le pôle H est l'oriental suivant le cercle de l'horizon. La surface qui sert de bordure à ce segment de sphère formera un cercle qui aura pour centre

le tableau de cette correspondance, réduit aux vingt-quatre lettres de l'alphabet.

Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ Ι Κ Λ Μ Ν Ξ Ο Π Ρ Σ Τ Υ Φ Χ Ψ Ω.
A B G D E Z H C I K L M N X O P R S T U F Q V Y.

On ne reproduira plus les lettres grecques à côté des lettres romaines lorsqu'il y aura rapport de prononciation entre les unes et les autres, tel que celui qui existe, par exemple, entre *b* et *6*, *p* et *π*, *r* et *ρ*, etc. — La figure 1re donne le tableau des chiffres dits *indiens*, dont quelques-uns sont employés dans les figures 2, 4 et 6.

(14) Dans cette proposition, Georges Pachymère semble avoir en vue et vouloir réfuter celle d'Olympiodore, comme quoi le point K n'est pas exactement au centre de la sphère. (Cp. Ideler, t. II, p. 143 et p. 146.)

(15) Ou, en d'autres termes, un point H pris sur le cercle horizontal. Dans les figures, l'orient est placé à gauche et le couchant à droite.

le point O, lequel est situé sur la ligne considérée comme diamètre d'un cercle ou comme axe d'une sphère, à côté et en dehors du point K, donné par hypothèse comme centre de la surfacce (sphérique) qui nous environne.

Considérant donc ainsi cette surface, menons, à partir de K, en son point M, une ligne KM; replions cette ligne jusqu'en H; puis joignons MP. Il en résulte la construction, à l'intérieur de la circonférence, de deux triangles homologues MHP, MKP, ayant [en P] un angle commun. Or le triangle MHP a pour grand côté la ligne HP et le triangle MKP, la ligne MP. (On appelle grandeurs homologues celles où les antécédents sont homologues aux antécédents et les conséquents homologues aux conséquents.)

Essayons de jeter quelque clarté sur cette partie de la démonstration.

Soient [fig. 3] les deux triangles ABG, DEZ, ayant des côtés homologues. Soit le côté BG composé de 10 parties, et EZ de 5; AB de 8 et DE de 4; AG de 6 et DZ de 3. Les éléments du triangle
6 r°. ABG sont des antécédents et ceux du triangle DEZ des conséquents. On a donc

AB : DE, et AG : DZ :: BG : EZ

donc, de même que ces triangles ont des côtés homologues entre eux, c'est-à-dire que

DE : DZ :: AB : AG

(car ces termes sont dans le rapport de 4 à 3), et que de plus

BG : AB :: 5 : 4

et

[BG] : AG :: 5 : 3

de même aussi

EZ : DE :: 5 : 4

et

[EZ] : DZ :: 5 : 3

toutes ces grandeurs sont homologues.

Montrons maintenant que les deux triangles MHP et MKP compris [en partie] dans la circonférence, l'un plus grand [comme enveloppant], et l'autre enveloppé dans le premier, sont des triangles homologues.

Il faut savoir que, comme ils ont un angle commun, savoir, l'angle situé en P, et que la ligne MP est à la fois considérée comme conséquent et comme antécédent, vu que c'est un côté commun aux deux triangles, il en résulte que cette ligne, comme côté du grand triangle MHP, est un antécédent et que d'autre part comme côté du

triangle enveloppé, elle est un conséquent; et ce sont là des grandeurs homologues entre elles.

Menons [fig. 4] la ligne D Z, coupée en B, et ajoutons au point Z une autre ligne d'une longueur telle que la ligne B Z jointe à son prolongement [en Ξ] soit à D B comme D B est a B Z. La ligne D B se trouvant considérée deux fois, d'abord comme conséquent, puis comme antécédent, la proportion est donc établie sur quatre grandeurs.

Soit donc la ligne D B divisée en 12 parties et B Z en 9; on aura

$$DB : BZ :: 4 : 3$$

Ici, DB est un antécédent. Après avoir obtenu le conséquent, cherchons les $\frac{4}{3}$ de 12 : c'est 16, et, comme B Z comprend 9 parties, on ajoute à B Z une ligne de 7 parties, de manière que BZ augmentée de son prolongement soit à D B, comme la ligne D B elle-même est à B Z. Fo 6 vo.

Plaçons côte à côte [fig. 5] les lignes B Z X, D B, B Z et les côtés de nos triangles, H P, M P, K P. On obtiendra ainsi la proportion

$$HP : MP :: MP : KP$$

(Les deux premiers termes représentent les plus grands côtés des triangles.) M P figure deux fois dans cette proportion : d'abord, comme côté du plus grand triangle, c'est un antécédent, puis comme côté du plus petit, c'est un conséquent. C'est ainsi que tout à l'heure la ligne D B était considérée deux fois.

Restent les lignes K M et H M. Comme les points M, H et K ont été donnés, les lignes M H, H K pourraient être regardées comme données aussi. $KM = HK$ comme rayon, tandis que $HM > MK$, puisque cette ligne H M soustend un angle H K M plus grand que l'angle M H K que soustend la ligne K M, de sorte qu'on a la proportion

$$MH : MK :: HP : MP :: MP : KP$$ Fo 7 vo.

et pour reprendre la proportion donnée plus haut :

$$\ldots\ldots\ldots :: BZX : DB :: DB : BZ.$$

Or toutes ces lignes étaient [par hypothèse] dans le rapport de 4 à 3. La ligne M H est donc sesquitierce de M K (16). Mais la ligne M K qui est égale à H K comme rayon, comprend, ainsi qu'on l'a vu 7 parties; car c'était l'hypothèse adoptée dans la section du diamètre H C

(16) C'est-à-dire que l'on a la proportion

$$MH = \left(7+\frac{7}{3}\right) = 9\frac{1}{3} : MK :: 4 : 3.$$

(H Θ) (17). Ainsi donc pour ce qui est de HM, comme le nombre 7 ne comporte pas le rapport de 3 à 4 (18) puisqu'il n'est pas même divisible par 3, au moyen de la division de l'unité en minutes, la longueur de cette ligne correspondra à 9 parties et 20 minutes, car le tiers de 7 est 2 $\frac{1}{3}$, or 20 est le tiers de 60 et la partie (ou degré) se divise en 60 minutes.

Ainsi donc, on n'élèvera pas d'autres lignes sur H K [à partir des points H et K] suivant ce même rapport du sesquitiers vers tel ou tel autre point de la demi-circonférence A.

En effet, admettons que l'on puisse le faire [fig. 6] : plaçons ces lignes au gré de l'adversaire dans le même rapport que M H : M K. Supposons qu'il y ait encore d'autres droites égales et dans le même rapport, savoir, H R et R P. Supposons aussi que la ligne H R soit avec R P dans le rapport sesquitiers. Or c'est chose impossible, car R P serait avec K P dans le rapport de 4 à 3, comme aussi la ligne M P, et nous aurions par suite R P = M P, c'est-à-dire une ligne plus courte égale à une autre ligne plus longue, ce qui est impossible. De plus nous devrions avoir pareillement H R = H M, c'est-à-dire une plus grande ligne égale à une plus petite.

F° 7 v°. Quant à ce fait que la ligne H R > H M, le Géomètre le démontre (19), et en effet, cette dernière ligne est plus proche du centre K situé sur H P ; or les lignes élevées vers la circonférence du cercle à proximité du centre sont plus grandes que celles qui en sont plus éloignées.

Il résultera une troisième impossibilité de cette circonstance que sur tel ou tel lieu, dans un même plan, le même rapport serait établi à partir des mêmes points, ce qui est aussi impossible que d'admettre que, à partir d'une seule et même droite deux autres droites égales aux précédentes, aient les mêmes limites avec la même fraction [numérique] sur tel point puis sur tel autre.

Tout cela ainsi établi, soit l'horizon en H P, le soleil en H, ou bien à son coucher, etc. (*La suite comme dans Aristote, sauf quelques variantes explicatives*).

(17) Les manuscrits et Bechius donnent HΠ, qui me paraît inadmissible. C'est la ligne HC, et non pas HP, qui, dans le moment de la division, a été considérée comme un diamètre. Il faut donc lire HΘ (HC). — Cp. dans le texte grec la note [5].

(18) L'auteur entend par ces mots que les $\frac{4}{3}$ de 7 ne peuvent être exprimés au moyen d'un nombre entier.

(19) Euclide, *Éléments*, l. III, prop. 7.

TEXTE D'ARISTOTE, 2e PASSAGE.

Météorolog., l. III, c. v, p. 376 ed. Bekk. (20).

14. Ἂν οὖν περιαγάγῃς τὸ ἡμικύκλιον τὸ ἐφ' ᾧ τὸ Α περὶ τὴν ἐφ' ᾗ Η Κ Π διάμετρον, αἱ ἀπὸ τοῦ Η Κ [a] ἀνακλώμεναι πρὸς τὸ ἐφ' ᾧ τὸ Μ ἐν πᾶσι τοῖς ἐπιπέδοις ὁμοίως ἕξουσι, καὶ ἴσην ποιήσουσι γωνίαν τὴν Κ Μ Η, καὶ ἣν ποιοῦσι [b] δὲ γωνίαν αἱ Η Π καὶ Μ Π ἐπὶ τῆς Η Π, ἀεὶ ἴση ἔσται.

15. Τρίγωνα οὖν ἐπὶ τῆς Η Π καὶ Κ Π [c] ἴσα τῷ Η Μ Π καὶ Κ Μ Π συνεστήκασιν· τούτων δ' αἱ κάθετοι ἐπὶ τὸ αὐτὸ σημεῖον πεσοῦνται τῆς Η Π καὶ ἴσαι ἔσονται. Πιπτέτωσαν ἐπὶ τὸ Ο. Κέντρον ἄρα τοῦ κύκλου τὸ Ο, ἡμικύκλιον δὲ τὸ περὶ τὴν Μ Ν ἀφῄρηται ἀπὸ [d] τοῦ ὁρίζοντος.

[a] Je propose : ἀπὸ τῶν Η Κ. Voir note 21, dernier paragraphe.
[b] *Alias* : ποιήσουσι.
[c] *Al.* Η Π.
[d] *Al.* ὑπὸ.

Reprise des §§ 14 *et* 15 *et résumé des* §§ 17-19.

Le demi-cercle est tracé sur le diamètre H K P; les lignes menées des points H et K vers M seront égales dans tous les plans (21) et feront l'angle égal K M H.

(20) Le texte de la collection Didot est, dans ce passage, absolument conforme à celui de Bekker.

(21) Une donnée qu'Aristote n'a pas énoncée, mais qui ressort nécessairement de sa démonstration, c'est que M n'est pas un point, mais bien un plan limité par une circonférence. Pachymère et Alexandre l'Aphrodisien, à propos du § 4 d'Aristote (διοίσει γὰρ οὐθέν), donnent cette paraphrase qui est un lumineux commentaire : Οὐδὲν γὰρ διαφέρει ἢ τὸν κύκλον γραφόμενον ἐφάπτεσθαι τοῦ Μ, ἢ τὸ Μ περιαγόμενον γράφειν τὸν κύκλον. « Il importe peu de dire que le cercle décrit touche le point M ou que la révolution du point M (avec le rayon donné) produira le tracé d'un cercle. » Cette importante obser-

Les triangles faits sur H P et sur K P [et ayant pour sommet un point de la circonférence M] seront [tous] égaux aux triangles H M P et K M P. Les perpendiculaires menées de leurs sommets respectifs tomberont sur un même point de H P et seront toutes égales. Soit O ce point. O sera donc le centre du cercle [M] et le demi-cercle M N est coupé par l'horizon.

Ici nous rencontrons le § 16 dont Pachymère, à l'exemple d'Alexandre, n'a pas tenu compte, et que M. Barthélemy Saint-Hilaire serait d'avis de transporter à la fin du chapitre.

Au § 17, on suppose l'horizon représenté par A B G. On fait monter l'astre (ou le point H), et l'axe [qui passe par les points H, K] sera représenté par la ligne H P. Le pôle P descendra au-dessous de l'horizon au fur et à mesure que H s'élèvera au-dessus. Le pôle P, le centre [K] du cercle horizontal, et le point H qui détermine maintenant l'élévation de l'astre, sont situés sur la même ligne, car le cercle (ou plutôt le demi-cercle fait sur l'axe H P) est représenté par H P. Mais, comme K H est au-dessus du diamètre A G, le centre [du cercle passant par U (Υ) et perpendiculaire à H P] serait au-dessous de l'horizon A G sur la ligne K P, au point O.

Par suite, la section située au-dessus [de l'horizon] sera moindre que le demi-cercle V U Y (ΨΥΩ), car V U Y était déjà un demi-cercle; mais maintenant il est coupé par l'horizon A G. La section U Y sera invisible si le soleil lui-même vient à s'élever, et elle arrivera à son minimum lorsque le soleil sera à midi; car, plus le point H est élevé, plus bas est le pôle et le centre du cercle qui a H P pour diamètre.

vation explique l'expression que M. Barthélemy Saint-Hilaire trouve avec raison assez obscure: *dans tous les plans*. Il s'agit de *tous* ceux que déterminent les lignes menées de H et de K sur la circonférence M, laquelle est située dans un plan perpendiculaire au cercle qui a HP pour diamètre, ce dont le Philosophe a négligé de nous prévenir.

J'ai aussi profité d'une heureuse transformation du texte d'Aristote recueillie dans les manuscrits de notre exégète : ἀπὸ τῶν H, K, au lieu de ἀπὸ τοῦ HK.

Cette démonstration, malgré les commentaires de toutes sortes auxquels elle a donné lieu, renferme encore plusieurs difficultés. M. Barthélemy Saint-Hilaire écrit, avec cette simplicité du vrai savoir qui caractérise son vaste travail d'interprétation aristotélique : « Je ne me dissimule pas tout ce qu'ont d'incomplet les explications que je viens d'essayer de donner; mais je n'ai pu faire mieux, et j'ai des raisons de douter que même les géomètres les plus habiles puissent dissiper les obscurités de ce passage (§ 15)..... Le texte est évidemment altéré et très-insuffisant. » (p. 260)

Je ne crois pas que M. Barthélemy Saint-Hilaire maintienne ces conclusions après avoir examiné le commentaire de Pachymère, d'autant plus que l'état du texte n'a pas empêché le savant traducteur d'expliquer avec exactitude les phénomènes décrits par Aristote.

PARAPHRASE ARISTOTÉLIQUE DE G. PACHYMÈRE.

Second extrait.

Τὸ ἄρα κέντρον τοῦ γινομένου κύκλου, οὗ ἡμικύκλιον ἔσται ἀφῃρη- Ms. A, f° 8 r°.
μένον ὑπὸ τοῦ ὁρίζοντος ὑπὲρ γῆν διὰ τὸ εἶναι τὸ Ο ἐπὶ τῆς τοῦ ὁρί-
ζοντος διαμέτρου.

Δεῖ δὲ νοεῖν ὅτι ὅσῳ αἴρεται τὸ ἄστρον ἀνώτερον, τοσούτῳ γίνεται
μὲν ἡ ὑπὲρ γῆν περιφέρεια τῆς ἴριδος ἐλάττων. Προσλαμβάνεται δὲ
εἰς σχῆμα, καὶ αὖθις ἡμικυκλίου, καὶ ἀπὸ τῆς ὑπὸ γῆν περιφερείας,
ὅσον ἐνταῦθα ἤρθη [a] τὸ ἄστρον καὶ αὖθις ὅσον αἴρεται τοῦτο ἐνταῦθα, F° 8 v°.
τόσον προσλαμβάνεται, μείζων ἡ ὑπὸ γῆν περιφέρεια ἥτις ἡμῖν ἀόρα-
τός ἐστιν· εἰκὸς δὲ κἀκείνην χρωματίζεσθαι ὁμοίως τῇ ὑπὲρ γῆν. Καὶ
ἔστι κατὰ διάμετρον τό τε ἄστρον καὶ ὁ πόλος ἐκεῖνος· ὡς γίνεσθαι
τὴν νοουμένην διάμετρον ἄξονα· πόλον δὲ τὸ σημεῖον ἐκεῖνο τὸ ὑπο-
κάτω τῆς γῆς. Ἔστω δὲ τὸ Υ ἀφ' οὗ νοείσθωσαν ἐκπίπτουσαι κω-
νοειδῶς [b] κατὰ σφαῖραν γραμμαὶ εἰς κυκλοτερῆ ἀποτελεύτησιν πρὸς

[a] C : ἤρθρη.
[b] A : κοινοειδῶς.

τῷ[c] Ο, κατὰ τὸ ἐπιχειλὲς τοῦ κώνου (πᾶς[d] γὰρ κῶνος ἐπιχειλοῦται[e] εἰς κύκλον), καθὼς ἄρα καὶ ἀπὸ τοῦ Π ἐν τῷ ὁλοτελεῖ ἡμικυκλίῳ[f] τῷ ὑπὲρ γῆν, ἀνάγκη ἦν κῶνον νοεῖσθαι ἔχοντα, τὸ μέν Π τὸ ὀξὺ, τὸ δὲ ἔντος πλάτος κυκλοτερῆ ἐπιχειλίδα[e] τοῦ κώνου· οὗτινος δὴ κύκλου, τὸ Ο ἔσται κέντρον, ὥστε εἰ καὶ εὐθεῖα φαίνεται, ἡ ΜΟΝ[g], οὐ δεῖ εὐθεῖαν ταύτην νοεῖν, ἀλλὰ περιφερῆ καὶ ἡμικύκλιον, τοῦ ἑτέρου ἡμικυκλίου νοουμένου[h] κάτωθεν, ὡς ἐν σφαίρᾳ στερεᾷ, καὶ οὐκ ἐν κύκλῳ μόνον ὄντος[i], τοῦ θεωρήματος, καὶ ἔστω οὗτος ὁ κύκλος ὁ τῷ Ο[k] κέντρῳ χρώμενος, τοῦ ἀπὸ τῆς Π κώνου ἐμβεβλημένου γύρωθεν οἷόν τις ἐπιχειλίς. Κατὰ δὲ τὴν ἐπάλλαξιν τοῦ Π πρὸς τὰ[l] ὑπὸ γῆν μεταφερομένου, κατὰ τὴν τοῦ ἄστρου ἀνύψωσιν καὶ ἐπιπλέον ἄρσιν, ἐπαλ-
F° 9 r°. λάξει ὡς ὁ κῶνος, οὕτω καὶ ἡ τοῦ κώνου ἐπιχειλίς· ὅσον δὲ ἀνώτερον τὸ Η, οἷον ὁ ἥλιος, κατώτερον ὅ τε πόλος καὶ τὸ κέντρον ἔσται τοῦ[m] εἰς τὴν ἐπιχειλίδα τοῦ κώνου τεταγμένου κύκλου.

[c] B τὸ.
[d] A : πῶς.
[e] Ἐπιχειλόω et ἐπιχειλίς manquent dans le *Thesaurus*.
[f] B ἡμικύκλῳ.
[g] A : Μ'ΟΛ. — B : ΜΟλ. — C : μολ. — D : ΜΟΑ. — E laisse le signe en blanc. La même variété de leçons existe dans les figures des mss.
[h] A : νοούμενον.
[i] A : ὄντως.
[k] D om. O.
[l] A : τὴν.
[m] A : τό.

TRADUCTION.

A, f° 8 r°. Le point O sera donc le centre du cercle ainsi formé, cercle dont la moitié, située au-dessus de la terre, aura été coupée par l'horizon, vu que le point O se trouve sur le diamètre du cercle horizontal. Or il faut concevoir que plus l'astre s'élèvera haut, plus l'arc de l'iris situé au-dessus de la terre sera diminué. Pour [compléter] la figure du demi-cercle [supérieur], on ajoute, de l'arc situé au-dessous de la terre, une portion correspondante au degré d'élévation de l'astre [au-
8 v°. dessus de l'horizon], et réciproquement, autant l'astre s'est élevé, autant on y ajoute de la partie de l'arc située au-dessous de la terre, partie qui est invisible pour nous. Et il est vraisemblable que cette partie est colorée d'une façon analogue à la partie située au-dessus de la terre. De plus l'astre et ce pôle (22) sont situés sur une ligne dia-

(22) Pachymère dit *ce* pôle, supposant connu et déjà mentionné

métrale de façon que le diamètre conçu théoriquement devient un axe et que cet axe a pour pôle le point situé au-dessous de la terre.

Soit U [fig. 7] ce point (dans le grec, Υ). Concevons des lignes partant du point U (Υ) en forme de cône, et se dirigeant, dans la sphère vers le point O pour y constituer une configuration circulaire à la bordure du cône (car tout cône a un bord circulaire (23)); de même que, à partir du point P (Π), dans le demi-cercle, lorsqu'il était tout entier au-dessus de la terre [fig. 2], il fallait nécessairement concevoir un cône ayant ce même point P pour sommet et la largeur intérieure pour bord circulaire. Quel que soit le cercle, il aura le point O pour centre, de façon que, bien que la ligne M O N paraisse être une ligne droite, il ne faut pas la considérer comme telle, mais comme circulaire et même semi-circulaire, l'autre demi-cercle étant supposé à la partie inférieure. Ce théorème s'applique à une sphère solide et non pas seulement à un cercle [plan], et le cercle qui a le point O pour centre sera comme la bordure du cône qui aura P pour sommet. Fo 9 ro.
Or dans le mouvement du point P transféré vers les régions situées au-dessous de la terre au fur et à mesure de l'ascension de l'astre et de son élévation, en même temps que le cône, se déplacera sa bordure, et plus l'astre, par exemple le soleil, sera élevé [au-dessus de l'horizon], plus seront abaissés le pôle et le centre du cercle érigé en bordure du cône. (*La suite comme dans Aristote, sauf quelques variantes et additions explicatives.*)

Quelle conclusion tirer de l'examen auquel on vient de soumettre les deux fragments de G. Pachymère ainsi rapprochés des *Météorologiques?* Le lecteur qui prendra la peine de suivre pas à pas, le texte d'Aristote à la main, l'ouvrage dont ils sont extraits (et j'ai surtout en vue la partie mathématique et physique de cet ouvrage), ne manquera pas d'y

implicitement le point qui limite, à l'opposite de l'axe, le demi-cercle *ainsi* complété.

(23) Les mots ἐπιχειλόω, ἐπιχειλίς ne correspondent pas exactement à l'idée de la base d'un cône. L'ἐπιχειλίς, c'est la *circonférence* qui limite cette base, et, dans le cas présent, l'expression a beaucoup plus de précision que n'en offrirait le terme classique de βάσις, lequel est destiné à représenter une *surface*, un *cercle*.

Au folio 7 vo, dernière ligne du ms. A, se lit le mot ἐπεντράνησις pareillement inconnu aux lexiques. (B, D: ἐπεντράνισις, qui est connu.)

reconnaître une source abondante d'éclaircissements sur la pensée du Stagirite, en même temps qu'un tableau de l'état des sciences en Grèce vers le milieu du treizième siècle. Deux circonstances nuisent fort, il est vrai, au crédit de l'écrivain que j'essaie de faire connaître sous un nouveau jour. D'abord son commentaire est souvent une paraphrase, et l'on est accoutumé à ne voir dans ce genre de composition qu'un pur amusement des littératures en décadence. Puis il appartient à une époque si éloignée d'Aristote, si proche de la nôtre! Que peut-il y avoir d'original, de sérieux, d'antique, en un mot de vraiment utile, dans un livre écrit en plein moyen âge? Mais je demanderai à mon tour : les passages d'Aristote commentés dans les pages qu'on vient de lire, passages qui ont torturé un si grand nombre d'interprètes et d'annotateurs, ne sont-ils pas élucidés jusqu'à un certain point par cette paraphrase (24)? Ce simple spécimen n'a-t-il pas enrichi la lexicographie grecque de trois mots nouveaux? Enfin ce double profit, exégétique et grammatical, ne peut-on pas l'espérer à bon droit de mainte autre partie encore inexplorée?

Peut-être trouvera-t-on dans cet essai les premiers éléments d'une réponse affirmative à ces diverses questions, que l'examen du texte entier permettrait d'approfondir. J'ai la confiance que si cet examen était abordé par les savants hellénistes qui, depuis trente ans, nous ont révélé plusieurs textes appartenant à la littérature byzantine, ou par ceux qui ont consacré leurs veilles à l'explication de l'œuvre aristotélique, l'autorité de leurs encouragements et de leur exemple déterminerait la publication de la *Paraphrase universelle* de Georges Pachymère. Ce serait là un monument de plus élevé tout ensemble à la philologie grecque, à l'an-

(24) Le commentaire qui nous occupe, comme la plupart des textes analogues, est resté totalement inconnu aux fondateurs de la scolastique. Relire à ce point de vue le chapitre de l'*Hellénisme en France* où M. Egger a traité des études, de langue et de littérature grecques dans notre pays au moyen âge (t. I[er], pp. 43-62).

Fig. I. *Tableau des chiffres dits indiens dans les mss. B, C, D (Om A, E)*

	α'	β'	γ'	δ'	ε'	ϛ'	ζ'	η'	θ'
B	/	ʳ	ɱ	ς	o	ɥ	v	ʌ	9
C	/	ʳ	μ	ς	ϑ	ɥ	ϒ	ɺ	9
D	/	ʏ	μ	s	o	ɥ	v	ʌ	9

Fig. 2. (F°. 5, v°.)

Τοῦτο ἄνευ τοῦ ἀδυνάτου.

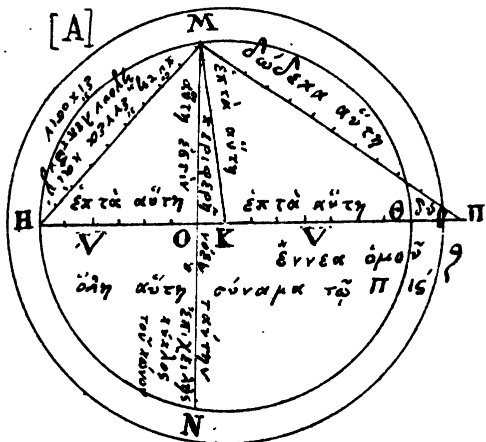
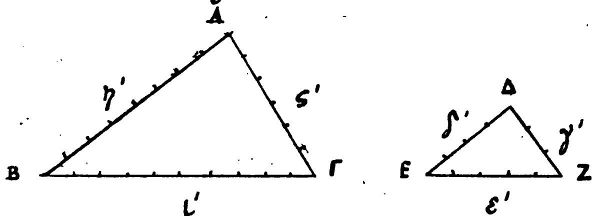
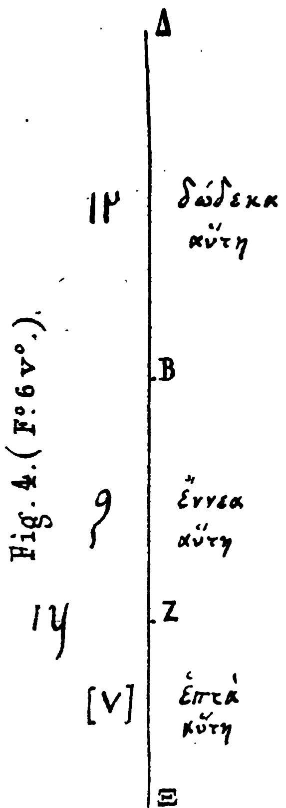


Fig. 3. (F°. 5, v°.)



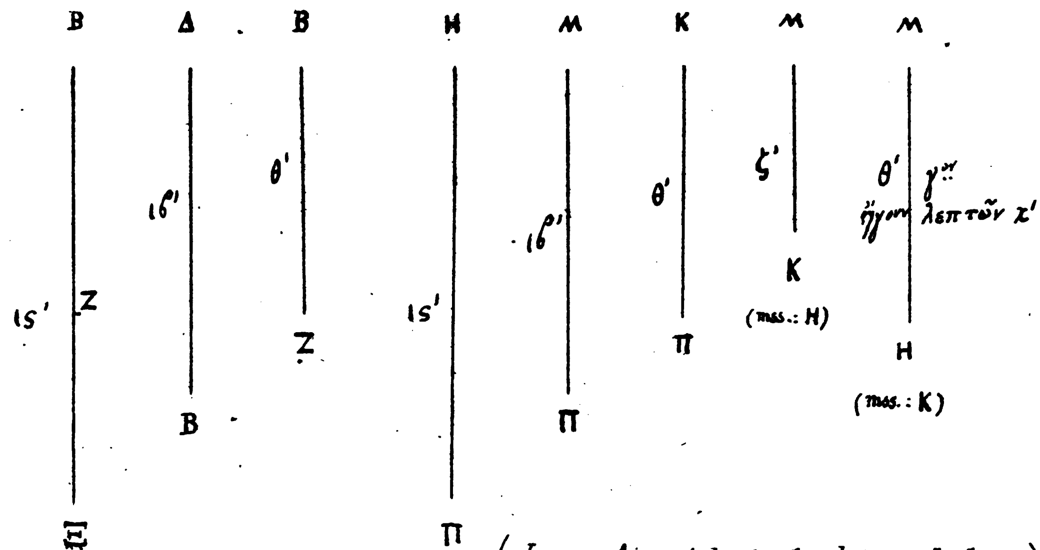
(Dans les mss. on a $HO > O\Theta$ et $HM = M\Pi$.)

Fig. 4. (F° 6 v°.)



λόγος ἐπίτριτος.

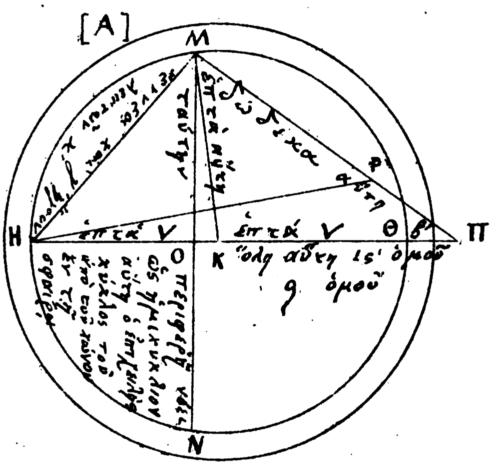
Fig. 5. (F° 6 v°.)



(Le ms. A omet toutes les lettres du bas.)

Fig. 6. (F° 7 v°.)

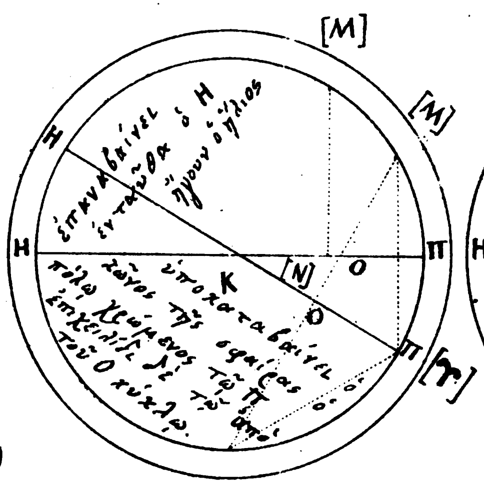
Ὁ λόγος ἐπίτριτος. – Τοῦτο διὰ τοῦ ἀδυνάτου.

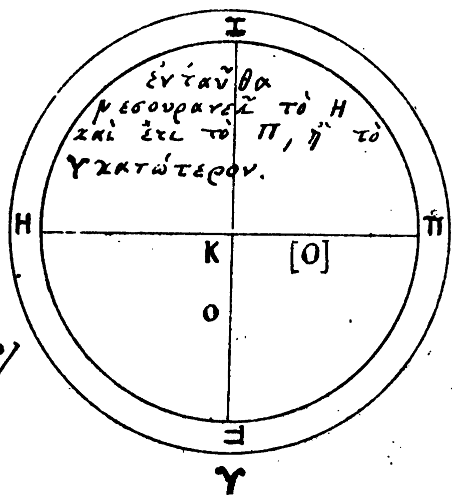


(Dans les mss. on a ΗΟ > ΟΘ et ΗΜ = ΜΠ.)

Fig. 7 (F° 8 v°.)

Les lignes pointillées ne sont pas dans les mss.)





tiquité scientifique et à la philosophie péripatéticienne. Nous n'avons pas besoin de nous en remettre à l'érudition étrangère du soin de cette publication. La Bibliothèque Nationale renferme des ressources au moins suffisantes pour l'exécuter, et l'entreprise pourrait être poursuivie à Paris même, par un compatriote des Villoison et des Boissonade (25).

(25) On pourrait consulter aussi les quatre copies du XVI[e] siècle conservées à l'Escurial. Trois d'entre elles comprennent tout l'ouvrage. (Miller, Catalogue des mss. gr. de l'Escurial, n[os] 10, 92, 135 et 374.)

ÉTUDE SUR UN POËME GREC INÉDIT

INTITULÉ

Ο ΦΥΣΙΟΛΟΓΟΣ

PAR M. CH. GIDEL.

SUIVIE DU TEXTE GREC

ÉDITÉ

PAR M. ÉMILE LEGRAND.

1° Manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de Paris, nos 390 et 929. — 2° Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἐπιφανίου ἐπισκόπου τῆς Κωνσταντείας Κύπρου εἰς τὸν φυσιολόγον τὸν διεξελθόντα περὶ τῆς ἑκάστου γένους φύσεως τῶν θηρίων τε καὶ τῶν πετεινῶν, t. II, Parisiis, 1622. Latine vertit P. P. Petavius, S. J. — 3° *Les Bestiaires*. — 4° Jacques de Vitry.

Le Père Petau, de la Compagnie de Jésus, a donne, au tome second des OEuvres de saint Épiphane, évêque de Constance, en Chypre, un petit traité en prose sur la nature de quelques animaux sauvages et de quelques oiseaux. Cette composition s'annonce sous ce titre : Εἰς τὸν φυσιολόγον περὶ τῆς ἑκάστου γένους φύσεως τῶν θηρίων τε καὶ πετεινῶν. Ce qui s'explique ainsi : le pieux évêque rapporte un passage d'histoire naturelle emprunté à un auteur inconnu, qu'il appelle ὁ Φυσιολόγος ; il y joint ensuite une interprétation, ἑρμηνεία, qui donne un sens moral aux notions transmises par le naturaliste. Occupé du salut des âmes, le commentateur du *Physiologus* applique aux vérités de l'Écriture sainte, à ses dogmes, à ses préceptes, aux institutions du

christianisme, les observations faites sur la nature des animaux et des oiseaux par l'auteur qu'il a sauvé de l'oubli.

Le cardinal Guillaume Sirlet fit, le premier, une traduction latine de ce livre d'Épiphane. Ponce de Léon, à son tour, offrit à Sixte-Quint l'hommage d'une traduction de cette œuvre, en l'accompagnant d'une préface et d'un commentaire que le Père Petau a transcrits dans son édition. Avec l'élégance apprêtée des dédicaces du seizième siècle, Ponce de Léon dit qu'il veut imiter ces gouverneurs d'une maison des champs, *rusticos quosdam villicos*, qui, par l'envoi d'une fleur ou d'une autre offrande de ce genre, témoignent à leur maître un dévouement affectueux que leur peu de fortune met à l'étroit et réduit à de minces cadeaux : *Qui flosculo quopiam, aut alio simili symbolo dominis misso, animi sui devotionem, ingentem quidem illam et promptissimam, sed ab iniqua et paupere fortuna oppressam, testificari solent.* Il ne laisse pas néanmoins d'attacher quelque prix à son envoi. L'ouvrage d'Épiphane lui paraît devoir plaire au saint Pontife par les allégories pieuses qu'il contient, et qui peuvent être fort utiles aux prédicateurs pour instruire les peuples : *Addo, Pater beatissime, non omnino fore Sanctitati tuæ argumenti genus injucundum, cum pias quasdam allegorias contineat, quæ erudiendo pro concionibus populo apprime solent esse utiles* (1587).

Dans son avertissement au lecteur, laissant là le style fleuri de la dédicace, Ponce de Léon établit l'authenticité de ce *Bestiaire* de saint Épiphane. Il en fonde les preuves sur la conformité du style de cet ouvrage avec tous ceux d'Épiphane que personne ne lui a jamais contestés ; il fait observer que l'on retrouve dans un discours intitulé Ἀγκύρωτός, et dans le traité contre les *Hérésies*, deux passages, l'un sur le *Phénix*, l'autre sur le *Serpent*, rapportés absolument dans les mêmes termes, et contenant sur le Phénix des détails qu'on ne rencontre chez aucun autre de ces auteurs qu'on appelle du nom de *Physiologus*. Du reste, ajoute-t-il, aucun de ceux, jusqu'à ce jour, qui ont composé les *indices* des bibliothèques n'ont hésité à attribuer à saint Épiphane le *Physiologus*, non plus qu'un traité sur les pierres. Le dernier éditeur de cette composition, ajoute-t-il, écrit ces mots : *Et ego alium etiam ejusdem Epiphanii non editum hactenus Physiologi titulo*

librum manuscriptum habeo, in quo ex professo ductâs ab animalium num. 39 *naturis similitudines explicat, quem alio tempore, si divina faverint, edam.*

Ponce de Léon se plaint beaucoup du texte sur lequel il eut à travailler. Le temps l'avait défiguré de bien des manières. Outre que le style de saint Épiphane manquait d'élégance et même de correction, car c'était un Hébreu qui s'était mis tard aux lettres grecques et n'avait jamais beaucoup estimé l'élégance de la parole, les copistes qui avaient d'âge en âge transcrit son œuvre y avaient fait entrer nombre d'expressions empruntées à la langue vulgaire. Des trente-neuf animaux décrits par Épiphane, il n'en avait pu retrouver que trente-six; encore avait-il dû laisser de côté onze articles tellement gâtés par l'incorrection qu'il lui avait été impossible de les comprendre. Il déclare même que, dans le texte qu'il a édité, il a fait beaucoup de suppressions, beaucoup de changements, qu'on peut accepter cependant en toute confiance, parce qu'il a consulté pour ce travail trois exemplaires de l'ouvrage de saint Épiphane.

Tel est le *Physiologus* que nous a transmis le Père Petau.

C'est donc, comme on le voit, une œuvre très-incomplète. Il est à regretter que Ponce de Léon n'ait pas été à portée de consulter un seul manuscrit du *Physiologus*. Lambecius, dans son catalogue de la bibliothèque impériale, en signale un à Vienne. MM. Moustoxydis et Démétrius Schinas en indiquent un autre, dans la livraison du mois de mai 1816 d'un recueil destiné à rassembler des pièces inédites d'auteurs grecs, soit en prose, soit en vers. « Notre manuscrit, disent les éditeurs, appartenait autrefois à la bibliothèque des Nani, patriciens de Venise, et aujourd'hui il est allé augmenter le trésor de la bibliothèque de Saint-Marc. C'est un manuscrit en papier, in-quarto, du quinzième ou du seizième siècle, d'une belle écriture, avec le portrait de saint Épiphane, et des miniatures qui représentent avec beaucoup de talent chacun des animaux dont il est successivement question dans l'ouvrage. »

Les extraits donnés par M. Moustoxydis sont beaucoup plus étendus que les articles édités par Ponce de Léon. Les détails d'histoire naturelle sont plus abondants, l'interprétation morale

plus développée, les allégories plus longtemps et plus curieusement poursuivies. Tels sont les passages, par exemple, qui concernent l'éléphant, le vautour et beaucoup d'autres. Quelques-uns des animaux, dont Ponce de Léon regrettait de n'avoir pu lire la description, reparaissent ici, grâce au manuscrit des Nani. Ainsi, le *Cheval d'eau* (ὕδριππος), la *Gorgone*, le *Héron*, etc., etc. L'ordre d'arrangement, qui n'est pas celui du traité de Ponce de Léon, la différence des détails, diminuent de beaucoup l'importance de la publication de cet éditeur. On en voit maintenant l'insuffisance. Le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc est beaucoup plus complet. On peut craindre néanmoins, avec M. Moustoxydis, qu'il ne soit encore privé de beaucoup de passages dont se composait l'œuvre originale. Voici un fait qui peut expliquer et fonder ces appréhensions de M. Moustoxydis. Le Bénédictin Beaugendre a publié (1708), parmi les œuvres de Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, un *Physiologus* qu'il lui attribue. Ce bestiaire, écrit en vers latins, est d'un auteur qui se nomme à là fin de son poëme et s'appelle lui-même maître Théobald ou Thibauld. Or, cet ouvrage, qui n'est que la traduction du manuscrit des Nani, donne, sur l'Araignée, sur la Baleine, sur les Sirènes, sur l'Onocentaure et sur la Panthère, des renseignements qu'on ne trouve pas dans le *Physiologus* grec.

Ce que nous venons de dire doit donc faire désirer qu'on puisse rencontrer un jour quelque manuscrit original et authentique dans lequel on ait la confiance d'avoir l'œuvre complète de saint Épiphane; il serait intéressant d'avoir l'ouvrage que tant d'auteurs grecs, latins et français ont traduit, abrégé, commenté, imité, chacun dans sa langue, car il n'est pas de compositions plus répandues pendant tout le moyen âge que ces *Physiologus* ou *Bestiaires*. Il en existe même un en langue provençale dans les papiers de La Curne de Sainte-Palaye, qui sont à la bibliothèque de l'Arsenal (1).

(1) Au tome V, p. 182. Voici un échantillon de ce Bestiaire :

Aiso son las Naturas d'alcus auzels e d'alcunas bestias. M. d'Urfé f. 135. R°. Col. 1. chan. 964.

Del pol (Poulet, Coq).

La natura del pol es que canta li vespre, cant sent venir la nuech pus

Ce n'est pas ce précieux manuscrit que je viens vous offrir après l'avoir découvert, mais c'est une traduction en vers grecs populaires d'une œuvre en prose qui remonte sans doute au temps de saint Épiphane. Ce poëme, dont nous allons donner le texte pour la première fois, a l'avantage de répondre au manuscrit des Nani dans les parties où celui-ci est plus complet que le texte de Ponce de Léon; il a l'avantage, plus considérable encore, de combler les lacunes regrettées par M. Moustoxydis, de nous donner les articles primitifs, qui se retrouvent dans le poëme latin de maître Thibauld. Il offre, surtout, des ressemblances surprenantes avec les fragments d'un *Physiologus* qu'à publiés le cardinal Angelo Maï, dans le t. VII, de ses *Autores classici*. Je ne sais même si l'on ne devrait pas dire qu'il est l'original de cette œuvre latine attribuée à saint Ambroise. L'auteur de cette composition, quel qu'il soit, rapporte l'opinion d'un *Physiologus* qui lui sert d'autorité. On ne voit rien de semblable dans le poëme grec. Pourtant les détails consacrés à certains animaux dans les fragments du savant cardinal sont de tout point

soven. El mati, cant sent venir lo iorn, canta pus soven. E vas la mieia nueg engrueissa sa votz e canta pus tart e pus clar.

De l'Aze.

La natura de l'aze es que canta cant a fam. E om.... mais se trebalha.

De Lop.

La natura del lop es que cant ve homz enans conz lo veya, el li tol lo parlar, et si home lo ve enans, l'om li tol la forsa......

De la Vibra (Vipère).

La vibra cant ve hom nut ela non l'auza regardar de paor. E cant lo ve vestit no'l preza re et saut a li dessus:

Del Leon.

Cant lo leo apreza e home li passa denan, ia no'l tocara, que passar y pot VII vets, sol quel home n'ol regarde, mas si home lo garda... E cant honz lo cassa, que ve que nos' pot defendre e l'aven a fugir *il cobis* sas pezadas ab la coa dereire, per so conz no veya son esclau (pas). E cant la leonessa a leonat (fait son petit) el nains mort. E III jorns lo paire crida e rugis sobre el e fay lo vieure.

ceux de notre poëme. On peut s'en convaincre par le morceau sur la Vipère que je donne en note (1).

C'est dans le manuscrit grec de la Bibliothèque nationale, coté sous le numéro 390, que j'ai vu une première copie de ce poëme. Elle commence au recto du folio 71 et porte ce titre : **Ἐκ τοῦ Φυσιολόγου περὶ φύσεως καὶ εἴδους ζώων καὶ ἑρπετῶν, καὶ ἡ ἀναγωγὴ τῶν ἀνθρώπων ὡς ἔχει.**

Ce manuscrit, d'où j'ai déjà tiré les morceaux qui ont eu l'honneur de paraître dans l'*Annuaire* de notre association (2), appartient au quinzième siècle. Toutes les pièces qu'il renferme remontent beaucoup plus haut et viennent d'un temps où la langue grecque, quoique déjà sensiblement altérée, n'a pas encore perdu tous les caractères de l'époque classique. Ce *Physiologus*, écrit dans l'idiome mélangé des œuvres populaires du douzième siècle, présente une suite de 1132 vers de 15 syllabes. A ce nombre il faut ajouter une certaine quantité de pages et de lignes où s'offre un étrange accident. La versification est tout à coup suspendue ; il succède aux vers un certain nombre de pages en prose qui reproduisent, non pas le texte publié par Ponce de Léon, mais celui du manuscrit des Nani. Chose singulière, ce n'est pas un accident produit par le hasard, le sens n'y souffre aucune interruption, et le même fait se retrouve au même endroit, de la même manière, dans une autre copie de ce poëme.

La Bibliothèque nationale possède en effet, dans le manuscrit grec coté sous le numéro 929, folio 325, un autre exemplaire du *Physiologus*. Il est attribué au quatorzième siècle. L'écriture,

(1) Vipera genus est serpentis venenosæ. Physiologus autem de Vipera dicit : quoniam capite usque ad umbilicum femina est; de umbilico usque ad caudam Crocodrilli habet figuram. Vadum autem feminæ non habent in sinu suo, sed et foramen acus habent; si masculus voluerit cognoscere feminam, effundit semen in os feminæ, et cum sorbuerit femina præcidit necessaria masculi, et statim moritur masculus. Dum autem creverint in utero matris filii, comedunt matris ventrem, et sic foris exeunt. Patrolæ ergo sunt et matrolœ, t. VII, p. 588.

(2) 1871. *Étude sur une Apocalypse de la Vierge-Marie.* — 1872. *Histoire de Ptocholéon*, étude sur un texte grec inédit.

plus facile à déchiffrer que celle du numéro 390, dont les abréviations sont d'une hardiesse et d'une quantité surprenantes, ne laisse pas d'offrir encore des difficultés, parce que l'encre, en beaucoup d'endroits, a rongé le papier, qui n'offre plus alors que le vide d'une déchirure régulière et irréparable. Cette nouvelle copie a ajouté elle-même quelques détails au texte que j'avais eu d'abord sous les yeux ; elle l'a complété en plusieurs endroits, elle a comblé quelques lacunes, rétabli quelques vers qui avaient échappé au copiste du quinzième siècle.

A part ces légères différences et d'autres encore qui viennent d'un changement de disposition dans l'ordre des animaux, assez insignifiant pour l'ensemble du poëme, ces deux copies reproduisent le même ouvrage. En nous le donnant à deux reprises, à la distance de cent ans, elles nous font comprendre que cette œuvre d'une physique souvent bizarre, mais d'une orthodoxie irréprochable dans les sens anagogiques qui suivent l'histoire de chaque animal[1], était d'un usage très-répandu. On peut croire qu'elle se recommandait surtout aux prédicateurs du moyen âge, puisque nous avons entendu Ponce de Léon, en dédiant cet opuscule de saint Épiphane au pape Sixte-Quint, déclarer qu'il pouvait grandement servir à l'instruction des peuples.

Si MM. Moustoxydis et Schinas n'avaient pas fait connaître le manuscrit des Nani qui porte expressément le nom de saint Épiphane, on aurait pu croire, en comparant nos deux manuscrits au texte de Ponce de Léon, que l'auteur du *Physiologus* en vers qui nous occupe n'avait fait qu'une amplification du texte assez réduit du saint évêque de Constance. C'est l'idée qui s'offre d'abord à l'esprit. Mais il faut y renoncer quand on compare ensemble l'article de l'éléphant tel qu'il se lit dans Ponce de Léon, dans le manuscrit des Nani et dans nos deux copies versifiées.

Celui de Ponce de Léon est d'une composition sèche et serrée ; il est loin de donner tous les détails du manuscrit des Nani. Entre la prose de celui-ci et les vers des manuscrits n°s 390 et 929 la ressemblance, au contraire, est complète. On lit également dans la prose et dans les vers, après toutes les autres inventions débitées au sujet de l'éléphant, ces indications qu'aucun naturaliste ne vou-

drait garantir aujourd'hui : l'éléphant s'appuie pour dormir au tronc d'un arbre ; le chasseur le scie méchamment, il tombe. Ælien nous apprend cette manière de s'emparer de l'éléphant ; mais voici ce qu'il ne dit pas : «Si l'on ne se hâte de mettre la main sur la bête, elle s'éveille, elle pousse d'une voix forte des cris plaintifs. A ces cris accourt un grand éléphant. Il essaie de le soulever, il ne peut y parvenir. Il crie encore ; quatre éléphants viennent à cette fois, leurs efforts sont inutiles. Deux se mettent à crier, survient un petit éléphant, qui se glisse sous la bête renversée et la remet sur ses pieds. » L'interprétation pieuse de ce texte est de tout point la même dans les manuscrits. « Quel est le grand éléphant qui ne peut relever la victime du chasseur ? c'est Moïse. Les quatre autres, qui sont-ils ? les Évangélistes. Qui sont les deux qui crient ? ce sont les apôtres. Et le petit éléphant ? c'est Jésus-Christ, qui a fait sortir Adam du tombeau ».

Les articles consacrés au Vautour, à la Gorgone, présentent de même une abondance de détails qui font paraître plus décharnés les minces extraits d'Épiphane, et complètent l'œuvre mutilée de Ponce de Léon.

Peut-on dire que le poëme a été l'original de la version en prose ? Non ; le style du manuscrit des Nani est d'une langue très-correcte et tout à fait ancienne. Il a certainement devancé d'un grand nombre de siècles le *Physiologus* en vers dont nous avons deux copies à Paris. La nature du style en est une preuve assez forte, outre que la critique ne peut se refuser à en voir une plus forte encore dans la transformation de la prose en vers politiques. Nos poëmes chevaleresques du moyen âge ont eu, il est vrai, un sort tout différent ; composés en vers, ils ont été mis en prose vers la fin du quatorzième siècle. La raison en est facile à saisir. Lorsque la fécondité poétique d'un premier âge s'épuise dans une littérature qui suit un développement régulier, la prose, perfectionnée par les progrès du temps, vient en aide à l'inspiration languissante et concourt, en auxiliaire utile, à la propagation d'œuvres capables d'intéresser encore les lecteurs. Dans la Grèce du moyen âge, il se produisit un mouvement contraire. Les œuvres en prose d'une époque littéraire, qui conservait les traditions d'un style pur et sévère, subirent, dans la décadence de la

langue, une métamorphose. Il fallut, pour les rendre populaires, les accommoder au goût nouveau du peuple.

Il y eut, dans la Grèce des onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles, une abondance surprenante de compositions en vers de toute sorte. Les vicissitudes de la politique et de la conquête des Occidentaux d'abord, des Turcs ensuite, ramenèrent les peuples de la Morée et ceux des régions qui avoisinaient Constantinople à cette sorte d'enfance où les vers sont un langage attrayant pour les lecteurs, un instrument facile aux mains d'auteurs épuisés, de compilateurs fatigués et d'arrangeurs infatigables.

Je ne crois pas m'éloigner de la vérité en attribuant à ces causes la transformation qu'a subie le texte du manuscrit des Nani. Les extraits qu'en ont donnés les éditeurs, dont j'ai rappelé plus haut les noms, m'empêchent de douter que le *Physiologus* en vers qu'on va lire ne soit l'arrangement d'un texte en prose beaucoup plus ancien, très-différent surtout du texte donné par Ponce de Léon. L'édition de ce poëme permettra une confrontation facile avec l'ouvrage que renferme aujourd'hui la bibliothèque de Saint-Marc, et jettera quelque lumière sur l'opuscule que le Père Petau a publié dans les œuvres de saint Épiphane.

Les manuscrits de Paris, complétés l'un par l'autre, ajouteront un anneau à la chaîne qui rattache les plus anciens *Physiologus* grecs à nos *Bestiaires* du moyen âge. Dans la très-savante préface que M. Hippeau a mise au-devant du Bestiaire de Guillaume, clerc de Normandie, on peut suivre, depuis l'époque d'Origène, de saint Basile, d'Eustathe, de saint Ambroise, jusqu'au treizième siècle, la filiation de ces œuvres qui s'enfantent les unes les autres, animent la prédication chrétienne, passent dans l'enseignement des écoles, trouvent leur place dans les miniatures des parchemins, s'étalent sur les vitraux des églises, sur les pierres de nos cathédrales, s'inscrivent enfin comme authentiques et confirmées dans les savants recueils d'Albert le Grand et de Vincent de Beauvais.

Nous lisons à ce propos un passage curieux dans les lettres de saint Bernard : c'est celui où il reproche aux églises et aux cloîtres les trop brillantes parures dont ils s'embellissent au

grand dommage de l'attention dans la prière ou dans les lectures. « Que signifient, dit-il avec l'accent d'un Juvénal chrétien, cette ridicule monstruosité, cette élégance merveilleusement difforme, ces difformités élégantes étalées aux yeux des frères pour les troubler sans doute dans leurs prières ou les distraire dans leurs lectures ? Que nous veulent ces singes immondes, ces lions furieux, ces monstrueux centaures ou semi-hommes, ces tigres à la peau mouchetée, ces soldats qui combattent, ces chasseurs qui soufflent dans leurs cors ? Ici, ce sont des corps multiples à une tête unique ; là, plusieurs têtes sur un seul corps. C'est un quadrupède ayant une queue de serpent, ou un poisson portant une tête de quadrupède. Voici un animal dont une moitié représente un cheval et l'autre moitié une chèvre ; en voilà un autre ayant des cornes et se terminant en un corps de cheval. Enfin, c'est partout une telle variété de formes, qu'il y a plus de plaisir à lire sur le marbre que dans les parchemins, et que l'on passe plus volontiers les journées à admirer tant de beaux chefs-d'œuvre qu'à étudier et à méditer la loi divine. »

Ce luxe, cette abondance de merveilles taillées par le ciseau des sculpteurs, ou finement exprimées par le pinceau des enlumineurs, n'était qu'une traduction affaiblie des nombreux *Volucraires* et *Bestiaires* dont la fantaisie du moyen âge avait déjà multiplié partout les prodiges, souvent insensés, mais toujours ramenés à un but d'éducation populaire.

Cette habitude de *moraliser* (l'expression est du moyen âge) l'histoire naturelle remonte aux temps les plus anciens du christianisme, et même les dépasse. Les premiers fidèles en trouvèrent l'exemple dans la Bible et dans l'Évangile. Ces deux livres, dont chaque parole renfermait une vérité, fondèrent l'interprétation allégorique, qui ne fit que se développer davantage avec les subtilités de la scolastique. Jésus-Christ se sert du mot de renard pour flétrir la malice de ses ennemis. Samuel Bochart, dans un ouvrage intitulé *Hierozoïcon*, a rassemblé tous les passages où sont désignés les animaux dont l'Esprit saint s'est servi pour rendre plus sensibles des vérités de morale. Nous y voyons qu'avec des bêtes telles que le bœuf, le chameau, l'âne, le lion, le tigre, le renard, le lièvre, la colombe, la tourterelle, l'hirondelle,

l'aigle, le pélican, les auteurs des divines Écritures n'hésitent pas à recourir à des êtres merveilleux, dont l'existence n'a pas été contestée avant qu'une méthode rigoureuse et scientifique eût fait évanouir ces prodiges. Tels étaient le Tragelaphus, le Gryphe, l'Ixus, le Myrmécoléon, le Phénix, les Faunes, les Satyres, les Sirènes, les Lamies, les Onocentaures, la Licorne. Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, qui n'étaient pas les inventeurs de ces fables, les ont consacrées. Ces animaux douteux, *dubia animalia*, comme les appelle Samuel Bochart, n'ont pas laissé d'embarrasser un peu les interprètes modernes de la Bible ; mais, pendant toute la durée des âges qui se sont écoulés entre l'apparition du christianisme et la Renaissance, ils ont été reconnus comme des êtres réels. On les a vus, on en a décrit la forme avec une assurance qui défiait le doute.

Saint Jérôme rapporte que saint Antoine fit au désert la rencontre d'un hippocentaure. Je marque ce témoignage avec d'autant plus d'attention que cette apparition, qu'on peut lire dans les Lettres familières de ce grand saint (épître I, liv. III), se retrouve dans notre *Physiologus* grec. Le même Antoine vit aussi, quelques instants après, une espèce de petit homme au nez crochu, au front cornu; son corps se terminait par des pieds de chèvre. Il l'interrogea ; cet être bizarre répondit : « Je suis un de ces hommes que la gentilité, abusée par tant d'erreurs, a appelés faunes et satyres. Je m'acquitte ici d'une commission que m'a donnée la troupe à laquelle j'appartiens. Nous vous prions d'implorer pour nous votre Dieu, qui est aussi le nôtre ; nous savons qu'il est venu pour le salut du monde, et le bruit s'en est répandu dans l'univers entier. » Saint Jérôme se demande si l'hippocentaure n'était pas une de ces illusions dont le diable se plaît à tromper parfois les yeux des hommes ; mais, pour le satyre, il n'y a pas l'ombre d'un doute dans son esprit. Au temps de Constantin, dit-il, on amena dans Alexandrie un de ces faunes. Une multitude immense de peuple le vit. Il mourut, et l'on transporta dans du sel, pour le préserver de la corruption, car on était en été, son cadavre jusqu'à Antioche, où se trouvait alors l'empereur.

Il ne restait qu'à donner un sens moral à ces phénomènes

de la nature. Rien n'était plus conforme au penchant de l'esprit humain et aux habitudes de l'enseignement chrétien.

Les apologues anciens, répandus sous le nom d'Ésope, ont la même origine. Au début des sociétés, les hommes, plus naïfs et plus rapprochés de la nature, n'ont jamais manqué d'observer les animaux. Ils ont pénétré jusqu'au fond de leur caractère, si l'on peut ainsi dire; ils ont surpris leurs défauts, leurs ruses, leurs habitudes. Rien ne leur a échappé de leurs bonnes et de leurs mauvaises qualités. Les analogies les plus fines, que nous n'apercevons plus, ont été saisies par les premiers chasseurs entre la conduite des animaux et celle des hommes, suivant ce principe reconnu par la Fontaine, que nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures raisonnables.

Il en est résulté toute une langue riche en métaphores et en comparaisons. Des rapports, qui nous semblent bizarres aujourd'hui, ont été exprimés par des mots pittoresques ou des légendes singulières. Ainsi, dans les Védas, dans les Ithiasas, dans le Dharma Sâstra, cités par M. Hippeau, on trouve mentionnés l'éléphant, le loup, le tigre, le lion, la cigogne, la corneille, avec des traits de *moralisation* qui sont dans les *Bestiaires*. Ainsi, chez ces peuples, les diverses espèces de voleurs sont transformées en loups, en ours, en singes, en boucs, en vautours, selon des ressemblances que l'imagination populaire a saisies ; les voleurs de soie, par exemple, changés en perdrix grise ou rouge, réveillent dans l'esprit de ces peuples des idées d'une concordance exacte, où se retrouvent tout à la fois les notions d'histoire naturelle acceptées par tout le monde et les analogies entre le plumage de l'oiseau et la couleur de l'objet dérobé par les voleurs.

Dans l'Église grecque, aussi bien que dans l'Église latine, les docteurs qui fondaient le dogme chrétien ne pouvaient négliger les preuves de la puissance de Dieu écrites en caractères si manifestes dans la nature. *Cœli enarrant gloriam Dei*, avait dit le Psalmiste ; saint Jérôme dit à son tour : *Bestiæ Christum loquuntur*. Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, n'ont pas été les seuls à composer en grec des dissertations consacrées à l'exposition de l'œuvre des six jours. Cette démonstration éloquente et facile de l'existence de Dieu avait été tentée longtemps avant eux.

Ces divers ouvrages n'ont pas survécu tous ; de quelques-uns il ne reste que de rares fragments, et, pour le plus grand nombre, il n'en demeure plus que le souvenir. Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, saint Justin, saint Théophile d'Antioche, avaient mêlé les allégories morales à la science du monde telle que leur âge la comprenait. Origène, Candide, Appion, Maxime, ont mérité qu'Eusèbe et saint Jérôme aient transmis, pour des compositions de ce genre, leurs noms à la postérité. Saint Pantène, philosophe stoïcien converti au christianisme, avait traité, dans un ouvrage spécial, de la création du monde. Des ouvrages du même genre, attribués à saint Denis ou dus à saint Cyrille, n'avaient devancé que de quelques années celui de saint Basile, archevêque de Césarée. La littérature latine n'était pas moins riche en ces sortes d'ouvrages. Tertullien, Lactance, Arnobe, saint Augustin, saint Ambroise, ont eu leurs Hexamérons.

On peut bien croire que ces sujets, diversement traités pendant une suite assez longue d'années, devinrent des lieux communs désignés aux orateurs. Vraisemblablement alors, il dut venir à l'esprit de quelque docteur de ramasser en un manuel commode les traits principaux de cet enseignement. L'ouvrage de saint Épiphane me paraît être un de ces recueils dont l'habitude ne s'est jamais perdue dans l'éducation des prédicateurs chrétiens. Ce qui me fait incliner à cette opinion, c'est le ton moins relevé de ce traité. Ce n'est plus la mise en œuvre éloquente de connaissances laborieusement acquises, c'est l'abrégé succinct, le résumé populaire des notions d'histoire naturelle qu'on regardait comme les plus utiles à l'instruction des premiers chrétiens. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'un ouvrage du même genre, désigné par le même titre de *Physiologus*, fut composé en latin. Il existait encore, au temps du pape Gélase ; on l'attribuait à saint Ambroise : c'était à tort ; car, en 494, il fut déclaré apocryphe par l'autorité de l'Église (1).

Le mot grec Φυσιολόγος et le terme latin *Physiologus* ne désignent pas les traités eux-mêmes consacrés à l'étude des animaux ; ils ne sont en aucune façon le synonyme de ce mot français *Bestiaire*.

(1) Conciles, t. IV, p. 260.

Ils indiquent un auteur sur lequel on a travaillé plus tard (1). C'est proprement le *naturaliste*.

Or quel est ce premier observateur, dont les études ont eu un si long succès? Ponce de Léon hésite. Il croit qu'on pourrait entendre par là Salomon, dont la science avait tout scruté, depuis le chêne jusqu'à l'hysope. On ne saurait admettre cette supposition ; le texte de saint Épiphane ne le permet pas. Il y a des articles où l'opinion du *Physiologos* vient la première, suivie bientôt de celle de Salomon. Ὁ φυσιολόγος μὲν λέγει, ὁ δὲ Σολωμών. Cette opposition nettement indiquée montre bien qu'il s'agit de deux personnages différents qu'il est absolument impossible de confondre.

On remarquera la même opposition dans notre poëme : on pourra y discerner encore une autre nuance. Les faits rapportés sous l'autorité de Salomon n'ont rien de scientifique et s'appliquent le plus souvent à ces animaux douteux dont parle Samuel Bochart; celles que l'on donne au nom du *Physiologos*, sans exclure tout à fait les détails fabuleux, ont un caractère plus rigoureux et qui donne mieux l'idée d'une méthode et d'une observation scientifiques.

Après Salomon, l'éditeur d'Épiphane cite le nom d'Aristote. Il paraît se rapprocher alors davantage de la vérité. Aristote, c'est incontestable, a laissé dans la science une trace ineffaçable. On a de lui huit livres d'une Histoire des animaux, et ce n'est qu'une portion du grand ouvrage qu'il avait consacré à cette partie de la physique. De même qu'en morale, qu'en politique, en métaphysique il garda longtemps le premier rang; de même que le moyen âge désignait sa souveraineté par ce seul mot, le *Philosophe*, on peut penser que les premiers siècles du christianisme n'hésitèrent pas à lui déférer une souveraineté égale dans l'histoire naturelle, et qu'on l'appela dès lors le *Physiologos*, ὁ Φυσιολόγος.

(1) C'est ce que dit fort bien le titre d'un manuscrit d'Épiphane dont M. Constantin Sathas a retrouvé la désignation dans un catalogue des manuscrits du couvent du Saint-Sépulcre, à Constantinople; voyez le premier volume de la *Bibliotheca Græca medii ævi* : Ἐπιφανίου εἰς τὸν φυσιολόγον τὸν διδάσκοντα περὶ τῆς ἑκάστου γένους φύσεως τῶν θηρίων καὶ τῶν πετεινῶν.

Un manuscrit de la bibliothèque de Vienne semblerait trancher la question. MM. Moustoxydis et Schinas l'ont cité avec l'inscription qu'il porte et que voici : Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἐπιφανίου ἐπισκόπου Κύπρου ἐκ τοῦ Ἀριστοτέλους φυσιολόγου τῶν ζώων. On ne sait quelle confiance on doit attribuer à cette épigraphe. Il est permis toutefois de la rapprocher de cette autre indication d'Athénée (IX, 298. Tauchnitz) qui attribue au précepteur d'Alexandre une Histoire des animaux sous le titre de Ζωϊκόν. On peut faire remarquer encore que le *Physiologos* est cité par Origène, mais qu'il ne saurait remonter au-delà des temps d'Alexandre, car le chapitre de la Gorgone fait mention d'Alexandre comme étant antérieur de quelques années.

On sent, du reste, que les emprunts faits au grand naturaliste par Épiphane ou d'autres compilateurs, tels que celui du *Physiologus Syrus*, se sont moins attachés aux notions positives qu'aux merveilles qu'Aristote lui-même avait trop complaisamment accueillies. M. Egger a dit avec raison que le *Traité des animaux* passait chez les anciens, comme il est tenu chez les modernes, pour un véritable chef-d'œuvre ; il ajoute que, si c'est assez pour la raison et l'histoire, ce n'est pas assez pour l'imagination et le roman (1).

Le même critique a fait observer encore avec quelle facilité la fiction s'était glissée jusque dans les récits officiels des expéditions d'Alexandre ; il est tout naturel que, dans cette physique à moitié légendaire, les successeurs d'Aristote n'aient vu que les prodiges, que les *traditions tératologiques*.

Le demi-savoir qui régnait vers les premiers siècles du christianisme, le besoin du merveilleux, toujours vif dans l'esprit humain, mais plus impérieux encore à cette époque douteuse où le vieux monde allait finir, toutes ces circonstances ont donné, sans aucun doute, beaucoup plus d'autorité à la *Lettre d'Alexandre à Olympias et à Aristote sur les merveilles de l'Inde* et aux fables de Ctésias qu'aux cinquante volumes sur les animaux dont Pline le Naturaliste (VIII, I, § 7) attribue la compilation à Aristote. Un souvenir affaibli des enseignements du précepteur d'Alexandre,

(1) *Mémoires de littérat. ancienne*, 1862. XVIII, p. 455.

beaucoup de fables empruntées à des récits apocryphes, telles sont à peu près les sources où puisa sans doute Épiphane; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de se croire et de se dire un disciple d'Aristote.

Du saint évêque de Chypre jusqu'à Guillaume, clerc de Normandie, trouvère du treizième siècle, auteur du *Bestiaire divin*, la transmission de cette zoologie populaire se fait au moyen d'anneaux fort nombreux et fort divers. Saint Avit (sacré évêque de Poitiers en 490), Georges de Pise, garde des chartes et référendaire à Constantinople (630), saint Isidore (601-636), évêque de Séville, saint Hildefonse, évêque de Tolède, nous conduisent jusqu'à l'époque d'Hildebert, évêque du Mans, né en 1055. Le poëme qu'Antoine Beaugendre a publié (1708) sous son nom ne lui appartient pas; c'est un poëme latin de 319 vers hexamètres, élégiaques et saphiques, qui a le titre de *Physiologus*. Il ne contient que douze articles consacrés au lion, à l'aigle, au serpent, à la fourmi, au renard, au cerf, à l'araignée, à la baleine, à la sirène, à l'onocentaure, à la tourterelle et à la panthère. L'auteur s'est nommé dans les deux derniers vers :

> Carmine finito sit laus et gloria Christo,
> Cui, si non alii, placeant hæc metra Thibaldi.

Le nom de Thibauld, dit M. Hippeau, qui se retrouve dans le titre d'un grand nombre de *Bestiaires* manuscrits, est suivi, dans l'*explicit* d'un de ceux que décrit M. Paulin Paris (1), du mot *Placentinus*. L'œuvre faussement attribuée à Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, serait celle d'un Thibauld de Plaisance qui aurait vécu au moins au huitième siècle. De Sinner mentionne, en effet, dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne, un ouvrage désigné sous ce titre : *Liber Fisiolo. To.* (forsan Theobaldi) *Expositio de natura avium seu Bestiarum*. On recommandait expressément aux clercs (2) de lire le *Physiologus* dont le commencement est *Tres leo naturas*. C'est celui de maître Thibauld.

Le poëme latin de Marbode, évêque de Rennes au commen-

(1) Ms. de la Bibliothèque du Roi, t. VI, p. 494.
(2) Bebelius, *Opuscula varia*.

cement du douzième siècle, appartient à ce genre d'écrits, puisque c'est une interprétation morale des pierres.

Jusque-là nous n'avons rencontré que des traductions latines du *Physiologus*, elles sont sèches et brèves ; nous allons maintenant voir passer en langue vulgaire les notions réservées jusque là aux livres savants. A peine paru, le livre de Marbode se traduit en français. C'est à la même époque qu'apparaissent des imitations du *Physiologus*. Il est difficile de dire à quel original les traducteurs eurent recours. Il ne s'agit plus, en effet, de celui d'Épiphane, tel que nous le donne Ponce de Léon. Philippe de Than, un des premiers auteurs de *Bestiaires* en français, dit qu'il traduit un auteur latin, sans le désigner.

On ne me permettrait pas d'offrir notre poëme grec en vers politiques comme l'intermédiaire entre nos poëtes et l'œuvre d'Épiphane ; je n'y songe pas moi-même. Le grec n'était pas un idiome propre à servir de véhicule à ces sortes d'ouvrages. Il dut exister pourtant des compositions latines plus rapprochees du manuscrit en prose que signalent MM. Moustoxydis et Schinas, et par conséquent de notre *Physiologos*. Presque tous les *Bestiaires* écrits en langue française abondent en détails ignorés d'Épiphane et qui se retrouvent dans le manuscrit des Nani et dans le poëme grec de notre Bibliothèque nationale. Il faut que j'en offre un exemple : ce sera le même que j'ai déjà rapporté au sujet de l'éléphant. M. Le Roux de Lincy, dans son livre des *Légendes*, a donné d'assez longs extraits de l'*Image du monde*, empruntés au ms. 7595 de notre grande Bibliothèque. Il a choisi les passages qui regardent l'Inde et s'intitulent *de l'Inde et de ses coses*. J'y lis les détails qui suivent sur l'éléphant :

Comme il dort si est apoiés
A .j. arbre est dort en estant.
Li venéor qui vont cerqant,
Li arbres à coi il s'apoient
Les trencent par dessous et soient,
Si qu'à terre ne caient pas ;
Et cil, ki ne set pas le quas,
Quant là s'apoie, si chiet jus
Or ne se puet relever sus.

Lors baaille et gemist et pleure
Tant qu'aucune fois li vient seure
Autre olifant por lui aidier,
Et quant n'el poent redrechier
Si gémissent et font dolor.
Et li petit, ki vont entor,
Mucent par desus, s'el soulièvent
Tant qu'acune fois le relièvent...

A propos du Phénix je trouve encore dans l'*Image du monde* beaucoup plus de rapports de ressemblance avec notre poëme qu'avec le texte en prose d'Épiphane. Je cite le passage donné par M. Le Roux de Lincy afin qu'on en puisse juger :

Si est Syre la grant province
Et la région de Fénice
Qui prent nom d'un oisel Fénix
Dont il n'est tous jors c'uns seus vis.
Quant muert si renaist uns oisiax;
Grans est de cors et gens et biax;
Au cief a une creste en son
A la manière d'un paon;
Pis et gorge li resplendist
A color d'or et si rougist
Comme rose par deseur le dos,
Et viers la keue ensi blos
Comme est li chius quant il est purs.
Et quant d'aage est bien méurs,
Lors va en .j. mont haut et biel,
Là si renouviéle sa piel.
Sor ce mont cort une fontainne
Molt grans et large et claire et sainne,
Et .j. grant arbre a par desus
Que on voit de molt loing en sus;
Là fait son repaire et son ni
Desus cel arbre tout en mi.
D'espisses i a tel odor
C'ôn ne poroit trover millor;
Puis se dresse dedens son ni
Quant il l'a parfait et furni.
Si muet ses eles et débat
Viers le soleil tant qu'il s'en bat

Ou cors une si grant calor
Qu'il esprent et art tout entor,
Tant qui tos ars et brullés est
Et de chou uns austres renaist.

Je pourrais prolonger davantage ces citations. Les merveilles racontées par l'auteur de l'*Image du monde*, sur la Panthère, sur la Licorne, montreraient avec la même évidence les fréquentes analogies qui existent entre le *Physiologos* en vers grecs et nos différents auteurs de Bestiaires. Ce ne sont plus les traces effacées d'Épiphane que suivent les trouvères : ils se rapprochent d'une manière plus directe et plus étroite de notre version populaire. Il semble bien que Guillaume de Normandie adopte à peu près l'ordre suivi par saint Épiphane et s'y tienne plus fidèlement, qu'il emprunte à l'évêque de Chypre, ou plutôt à quelque version latine du genre de celle de Thibauld, les détails de son histoire naturelle et de sa moralisation ; mais Philippe de Than surtout, qui vivait cent ans avant Guillaume, nous offre des traits sur le lion qu'on ne trouve que dans notre poëme grec :

Leuns quant volt chacer
E perie (proie) volt manger,
De sa cue en verté,
Si cum est esprové,
Un cerne (cercle) fait en terre :
Quant volt praie conquerre,
Si laisse une bace
Que iceo seit en *reiee* (?)
As bestes qu'il désire,
Dont volt faire sa prise.
E tel est sa nature
Que ja n'est beste nule
Ki puisse trespasser
Sun merc, ne altre aler....

De même encore Thibauld, comte de Champagne et roi de Navarre (1), rapporte sur le Pélican des détails conformes à ceux de notre *Physiologos :*

(1) Lévesque de la Ravallière, t. II, p. 158.

Diex est ensi, come le Pelicans,
Qui fait son nit el plus haut arbre sus;
Et li mauvais oiseau, qui vient de jus,
Les oseillons ocist, tant est puans;
Li père vient, destrois et angosseus,
Dou bec s'ocist; de son sanc dolereus
Vivre refait tantôt les oseillons.
Dieu fist autel, quant vint sa passions,
De son doux sanc racheta ses enfans
Du deauble, qui tant par est poissans.

Je n'ai pu manquer de signaler des analogies tellement manifestes et si curieuses. Quant à les expliquer, je ne saurais le faire qu'en supposant des compositions aujourd'hui perdues, inspirées par les mêmes traditions que suit notre poëme grec. Malgré tout, je ne crois pas être téméraire en attribuant à l'influence de l'Orient le nombre considérable de *bestiaires*, de *lapidaires* et de *volucraires*, que l'on vit éclore en France au commencement du douzième et du treizième siècle.

Alors nous arrivent du monde nouveau, que les croisades ont ouvert à notre curiosité, des récits à moitié fabuleux, à la façon des merveilles de Ctésias, dont Photius nous a conservé des extraits dans sa Bibliothèque. Les voyages fréquents en Orient éveillent l'imagination de nos trouvères. Nos historiens même n'échappent pas à cette influence, et ceux qui passent la mer pour en rapporter l'histoire authentique et fidèle des croisés n'ont pas tous, comme Guillaume de Tyr, une exactitude scrupuleuse et une attention sévère à ne raconter que la vérité : ils penchent du côté des fables et nous en rapportent une ample récolte.

Tel est, par exemple, Jacques de Vitry. Cet historien, qui naquit à peu près entre 1170 et 1190 et mourut en 1244, a recueilli, dans son histoire des croisades, une quantité de récits et de détails qui montrent la crédulité naïve d'un voyageur beaucoup plus que le discernement d'un historien. Après une suite de merveilles bizarres qu'il débite sur les Indes, il a la bonne foi d'ajouter : « Tous les détails que je viens de raconter, en interrompant un moment mon récit historique, je les ai empruntés soit aux écrivains orientaux et à la Carte du Monde, soit aux

écrits des bienheureux Augustin et Isidore et aux livres de Pline et de Solin. » Ces sources étaient connues depuis longtemps, et là n'est pas pour moi l'originalité de Jacques de Vitry.

A côté de ces merveilles il en est d'autres qui se rattachent à notre *Physiologos* et qui peuvent en venir, ou venir de tout autre ouvrage semblable. Jacques de Vitry n'ignorait pas le grec. En voici la preuve : il parle d'une montagne noire sur laquelle habitent beaucoup d'ermites de races et de nations diverses, où sont plusieurs couvents tant grecs que latins, et il ajoute : « Comme elle est toute couverte de sources et de petits ruisseaux, on l'a nommée *Neros,* parce que ce mot, en grec, veut dire *eau*, et les hommes simples et les laïques l'ont traduit par *Noire* en langue vulgaire. »

C'est déjà quelque chose que cette signification rendue à un mot défiguré par l'ignorance. Cette erreur redressée montre que Jacques de Vitry avait appris la langue vulgaire, puisque ce mot de νερόν ne se retrouve que dans l'idiome du peuple. Nous avons mieux que cela encore : il assure qu'il a trouvé des livres divers dans les armoires des Latins, des Grecs et des Arabes. Tout le monde sait avec quelle défiance il faut accueillir ces assertions. Il n'y a pas de roman, quelque fabuleux qu'il soit, qui ne repose, s'il faut en croire son auteur, sur une histoire authentique. Sans doute, il faudrait se garder de prendre au mot Marbode, l'évêque de Rennes, lorsqu'il prétend devoir son *lapidaire* à un roi des Arabes, *Évagre* ou *Évax*, malgré la lettre certifiée conforme d'*Évax* à Tibère. Rien ne s'oppose toutefois à ce que nous croyions très-sincère et très-vraie la déclaration de Jacques de Vitry. Les livres abondaient en Orient, enfermés dans les armoires des moines ; il était naturel que Jacques, animé, comme il le dit, « du désir d'apprendre des choses nouvelles, » fouillât ces armoires, lût les livres qu'elles contenaient ou se les fît expliquer par les hôtes complaisants des monastères où il reçut l'hospitalité.

Jacques de Vitry donne beaucoup de détails qu'il a pu obtenir par son expérience personnelle. Tout ce qu'il dit de certains arbres, de certains fruits, il l'a sans doute vu de ses yeux. Il est bien loin cependant de s'être imposé la loi de n'écrire que ce

qu'il aurait vu. S'il parle du dictame, que les bêtes sauvages blessées d'une flèche recherchent pour se guérir, de la mandragore qui a quelque chose de la forme d'un homme, des montagnes d'or gardées par des dragons et par des griffons, on voit bien qu'il ne fait qu'enregistrer des fables venues de l'Orient et consacrées par l'imagination des Grecs. Il désigne plusieurs fois Alexandre, il emprunte à son histoire des traits merveilleux, qui rappellent les folies répandues dans l'antiquité sous le nom de Ctésias.

Il parle, comme Photius, de cette terrible *mantichore* ou *martichore* dont Ctésias dit qu'elle a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Parfois pourtant l'esprit de critique s'éveille en lui, même sur ces récits venus de l'Inde. « Quant aux oiseaux, dit-il, qu'Alexandre vit en Perse, qui rendaient la santé aux malades qu'ils regardaient en face, tandis que ceux sur lesquels ils ne voulaient pas tourner les regards mouraient sans aucun doute, et quant à ces autres oiseaux que saint Brendan vit sur un arbre très-grand et très-beau, et dont l'un lui répondit qu'ils étaient des esprits qui faisaient pénitence dans des corps d'oiseaux, je laisse à la sagesse du lecteur le soin de juger si cela est vrai ou possible (1). »

Au reste, la position des chroniqueurs du moyen âge était des plus difficiles. Leur foi leur imposait la croyance à de telles merveilles qui, bien qu'en dehors des dogmes de l'Église, s'y rattachaient pourtant, qu'il leur était peu aisé de discerner le vrai d'avec le faux, le possible d'avec l'impossible. Si l'on admettait en Europe la véracité des pèlerins qui avaient visité le Purgatoire de saint Patrice ou des conteurs qui amplifiaient dans les romans les surprenantes féeries de la forêt de Broceliande, comment refuser d'admettre les légendes des Grecs ? Jacques de Vitry nous explique très-bien cet état de l'imagination en ces temps, lorsque, laissant à chacun la liberté de croire selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit, il ajoute : « Nous pensons qu'il n'y a aucun danger à croire les choses qui ne sont point con-

(1) *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Jacques de Vitry, trad. de M. Guizot, p. 200.

traires à la foi ou à la bonne morale. » C'est la négation de toute méthode scientifique.

Pline, saint Augustin, Isidore de Séville, que Jacques de Vitry cite comme ses auteurs, nous indiquent la source d'un grand nombre de détails mis en œuvre par l'historien des croisades. On peut croire qu'il a consulté d'autres écrits vraiment originaux et dus aux Grecs. Quelques lignes de lui sur les *onces* rappellent et résument, pour ainsi dire, le morceau inédit que notre savant confrère M. Miller a publié dans l'*Annuaire* de notre association, en 1872. Sur ce point il a profité, soit d'une expérience personnelle, soit des renseignements que des chasseurs lui ont transmis.

Mais c'est surtout au *Physiologos* qu'il a fait les plus larges emprunts. Tous les animaux qu'on trouve d'ordinaire dans ces traités d'histoire naturelle, Jacques de Vitry en donne la description comme s'il les avait vus. On trouve, dit-il, dans les contrées de l'Orient des oiseaux admirables qu'on ne voit nulle autre part, et il cite le Phénix et les Sirènes. Il parle du Lion et de ses ruses, de la Panthère et de l'odeur extrêmement suave qui sort de son gosier, de l'Éléphant et de la manière de le prendre, du Serpent, qui fuit devant l'homme nu, presque dans les mêmes termes que notre poëme. Il n'a pas vu l'*Onocentaure*, que saint Jérôme et l'auteur du *Physiologos* en vers appellent *hippocentaure*, mais il écrit : l'*Onocentaure* est, dit-on, un animal monstrueux et à double forme, ayant la tête comme celle d'un âne et le corps à peu près comme celui de l'homme.

Je ne prolongerai pas davantage ces rapprochements ; l'histoire de Jacques de Vitry fait partie de la collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, publiés par M. Guizot (1), et chacun pourra vérifier ce que j'avance. Je ferai remarquer, en terminant, que Jacques de Vitry ne manque jamais de citer les mots grecs qui désignent les animaux dont il parle ; on doit y voir, je pense, la preuve qu'il n'ignorait pas tout à fait cette langue et qu'il était à même de consulter les textes originaux.

Est-ce à dire maintenant que Jacques de Vitry ait popularisé en

(1) Il n'y en a que des extraits.

France ces notions de zoologie fabuleuse? non, sans doute. Elles étaient connues bien avant lui. Le *Physiologus* attribué à Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, le *Bestiaire* de Philippe de Than, celui de Richard Fournival, avaient devancé de beaucoup la relation du voyageur. Seulement il a pu servir au clerc de Normandie du nom de Guillaume, qui paraît, au treizième siècle, avoir donné une forme définitive à des légendes propagées par les prédicateurs ; il a pu servir aussi aux compilations de Vincent de Beauvais et d'Albert le Grand, qui enregistrent ces mêmes fables, sans dédaigner les allégories et le sens moral auxquels elles donnent lieu. N'est-il pas aussi fort digne de remarque qu'entre saint Épiphane, dont l'ouvrage semble être le point de départ de cette zoologie chrétienne, et Jacques de Vitry, qui se flatte d'avoir lu les livres des Orientaux et des Grecs, nous trouvions, dans les manuscrits de notre Bibliothèque nationale, un poëme en vers grecs qui semble être un des agents qui ont servi à la transmission de ces fables et de ces allégories pieuses ? C'est par ce titre qu'il se recommande à l'attention des lecteurs (1).

(1) Au dernier moment, M. Émile Legrand vient de découvrir à la *Bibliothèque nationale*, un φυσιολόγος en prose attribué à Épiphane. Il est contenu dans le manuscrit du XIVe siècle où se trouvent divers traités d'Aristote et un extrait de saint Thomas d'Aquin, traduit en grec. Ce manuscrit porte le n° 2,027. Voici le titre de l'ouvrage qui nous occupe : Ἐπιφανίου ἀρχιεπισκόπου Κύπρου περὶ τῆς φυσιολογίας, ὃς ἐλάλησε περὶ φύσεως ἑκάστου γένους θηρίων τε καὶ πετεινῶν [f° 213]. Ce manuscrit présente les animaux dans le même ordre que l'édition du P. Petau. Seulement il est plus complet. C'est le même texte que le manuscrit Nani à en juger par les extraits de MM. Moustoxydis et Schinas. C'est à peu de chose près celui des articles en prose qu'on trouvera dans notre poëme. Ce texte nouveau démontre donc d'une manière plus complète l'insuffisance de l'édition du P. Petau. Les différences qui se trouvent entre notre poëme et l'œuvre en prose d'Épiphane sont peu considérables, elles n'éclairent pas davantage l'origine de cette composition. Le détail le plus curieux c'est qu'il y est fait mention, dans un article spécial, d'une pierre de l'Inde, et l'on sait que l'Épiphane a donné un petit traité de pierres précieuses. M. Sathas a cité dans son *Appendice à l'histoire de la littérature Néo-hellénique*, p. 24, des passages d'un Physiologus composé par Damascène Stouditis, métropolitain de Naupacte, en 1568 et publié à Venise en 1695. On peut croire que c'est le dernier ouvrage de ce genre.

ANALYSE SOMMAIRE DU POËME.

I.

L'Éléphant.

Le plus grand des animaux; usage qu'il fait de sa trompe, raideur de ses jambes, effet de la mandragore sur un couple d'éléphants, temps de la gestation, petits des éléphants déposés dans l'eau. Ruses des chasseurs pour prendre ces animaux, secours qu'ils reçoivent de leurs semblables. — Moralisation. Ressemblance entre Adam et Ève, application du mystère de la Rédemption.

II.

Le Cerf.

Sa forme extérieure, comment il rajeunit à cinquante ans en avalant un serpent. — Moralisation. L'homme peut aussi se rajeunir et se renouveler dans la pénitence et dans les larmes du repentir.

III.

L'Hydrippos (Cheval d'eau).

C'est un animal des régions de l'Orient. Par la moitié de son corps il ressemble au cheval; effet qu'il produit sur les poissons à certaines époques de l'année; ils le suivent en troupe, les pêcheurs en profitent pour les prendre. — Moralisation. L'hydrippos représente Moïse; la mer représente le monde; les poissons représentent les hommes; le Levant, le Christ et l'Église; les pêcheurs, les démons et la damnation.

IV.

Le Basilic.

Son regard donne la mort, sa tête est celle d'un rat, elle a une couronne comme celle d'un roi; sa queue est longue; ruse dont

il se sert pour tuer ses victimes. — Moralisation. Invitation à l'homme de s'apprêter à la lutte pour triompher du Lion, du Dragon et de ses ruses.

V.

Le Coq.

Cet oiseau, au bout de sept ou huit ans, pond des œufs ; il les recouvre de fumier. Au bout de quarante jours, il en sort deux petits. Ils ont une propriété terrible : leur regard tue ceux qu'il atteint. Si l'on peut les voir avant qu'ils aient vu, on n'a rien à craindre. Expérience qu'a faite sur eux le roi Alexandre. — Moralisation. L'homme doit éviter de vieillir dans le mal. Ses vices sont un poison qui tue les autres.

VI.

Le Corbeau.

(Morceau en prose ; paroles de J.-C.).

VII.

Le Hibou.

Ressemblance avec le corbeau. Ses petits sont d'abord blancs; ils s'envolent du nid, reviennent au bout de trois jours, blancs encore ; au bout de sept jours ils sont noirs. Manière étrange dont ils se nourrissent. Il préfère les ténèbres à la lumière du jour. — Moralisation. Ainsi firent les Juifs. Invitation à l'homme de mettre sa confiance en Dieu.

VIII.

L'Autruche.

Sa taille, sa conformation; elle mange le fer. Manière dont elle couve ses œufs. — Moralisation. Usage de pendre des œufs d'autruche dans les églises.

IX.

La Grenouille.

Deux sortes de grenouilles : l'une vit sur la terre, l'autre dans l'eau. Leur nature différente. Autre grenouille verte qui habite les prairies ; l'animal qui la mange meurt sur-le-champ. — Moralisation. Conseils à l'homme de savoir supporter la tentation.

X.

L'Ichneumon.

Ennemi du dragon ; il a de la ressemblance avec l'homme et avec le serpent ; il a des ailes, comme l'aigle ; il a deux cornes. Sa manière de combattre le dragon. — Moralisation. Ainsi notre Sauveur a revêtu la chair humaine pour vaincre le démon, prince des ténèbres.

XI.

L'Enhydros.

Autre animal ennemi du crocodile ; il s'insinue dans sa gueule pendant qu'il la tient ouverte en dormant. Lacune. Point de moralisation.

XII.

Le Chameau.

Lacune. Il attaque l'homme et le maltraite. — Moralisation. Que l'homme se préserve du mal.

XIII.

Le Chien.

Sa soumission à son maître. Il endure le chaud, le froid ; il

partage les joies et les chagrins de l'homme ; les mauvais traitements n'altèrent pas son amitié pour son maître. — Moralisation. L'homme doit suivre cet exemple. S'il a irrité le ciel, il ne doit point désespérer ; il doit le fléchir à force d'humilité.

XIV.

L'Ours.

Sa force, sa cruauté, ses combats avec l'homme ; l'ours se dresse sur ses pieds de derrière, serre l'homme dans ses bras, ou bien il fait rouler des pierres sur lui. L'homme ne peut le combattre qu'avec une cuirasse et une épée. Autres ruses de l'ours. — Moralisation. Ressemblance entre le Diable et l'Ours ; l'homme doit, pour le combattre, s'armer de la cuirasse et du glaive de la foi.

XV.

L'Onagre.

Job et David en ont parlé ; ils vont en bande. Mutilation que le chef leur fait subir. — Moralisation. Application aux Juifs et aux prêtres du Nouveau Testament.

XVI.

La Vipère.

La Vipère a le visage de l'homme. Les pieds et la queue sont ceux du Crocodile. Manière dont les Vipères se reproduisent. — Moralisation. Le Précurseur de Jésus-Christ a dit aux Juifs : Race de vipères. Ils ont tué les prophètes et mis le Christ en croix.

XVII.

La Vipère de mer.

La Vipère de mer s'attache à un navire, paralyse les mouve-

ments du timon ; le vaisseau s'arrête ; il ne reprend sa marche que lorsqu'on a percé la Vipère avec un long croc de fer. — Moralisation. Les plaisirs arrêtent l'homme, il doit y renoncer. Qu'il imite Joseph.

XVIII.

La Belette.

Manière dont elle enfante. Son inimitié avec les rats. Sa ruse pour saisir le rat dans son trou. — Bien des chrétiens apportent à l'église, comme la belette, un faux semblant de piété.

XIX.

La Sirène.

Il y a dans la mer des animaux dont la voix est pleine de douceur ; le haut du corps est celui d'une belle femme. — Moralisation. On les compare à Arius, aux hérétiques qui l'ont suivi ; on croirait que ce sont des hommes ; ils en ont la forme ; pour l'intelligence, ce ne sont que des ânes.

XX.

Le Porc-Épic ou le Hérisson.

Le moyen qu'il emploie pour dévaster une vigne. Il fait tomber les grappes et ses petits les emportent. — Moralisation. Les chrétiens doivent l'imiter, aller à l'Église, qui est la vigne du Seigneur, y prendre le corps du Christ et son sang précieux, et priver le démon des fautes qui sont sa vendange.

XXI.

La Panthère.

Sa conformation, sa beauté, sa grandeur ; après s'être repue, elle s'endort et son sommeil dure trois jours. Quand elle se

réveille, il sort de ses entrailles une odeur exquise; pendant trois jours cette odeur continue à s'exhaler. Les animaux accourent de toutes parts et jouent avec elle. — Moralisation. Le Christ est resté trois jours enseveli, au bout desquels il est sorti de sa tombe. Bonne odeur qu'il a répandue dans le monde, vertus qu'il y a fait connaître.

XXII.

La Baleine.

Sa grandeur effrayante; les matelots la prennent quelquefois pour une île; ils débarquent, ils ancrent, allument du feu pour préparer leurs aliments; quand elle sent la chaleur, elle plonge dans l'eau en emportant tout avec elle. Quand elle a faim, elle ouvre la bouche; il en sort un parfum qui attire à elle toutes sortes de poissons. — Moralisation. Image du diable; poissons, image des chrétiens que le plaisir attire à leur perte.

XXIII.

Le Renard.

Il contrefait le mort; les animaux s'approchent; il se dresse et dévore ceux qu'il peut saisir. — Moralisation. Le diable est également un ennemi rusé; ceux qui s'approchent de lui contractent tous les vices.

XXIV.

Le Castor.

Pressé par le chasseur, le Castor se mutile et sauve sa vie. — Moralisation. L'homme doit aussi se séparer de ses passions, de ses mauvaises habitudes.

XXV.

Le Satyre.

Rencontre d'un Satyre et de saint Antoine au désert. — Moralisation. Les animaux confessent le Christ et l'homme le renie.

XXVI.

L'Hippocentaure.

Autre animal merveilleux, moitié homme, moitié cheval, dont saint Antoine a fait la rencontre au désert. — Moralisation. Que l'homme s'applique donc à conserver le caractère divin que le ciel lui a imprimé.

XXVII.

Le Paon.

Le Paon est fier de ses belles plumes, mais, lorsqu'il regarde ses vilains pieds, la tristesse remplace la joie ; il pleure et jette des cris de désespoir. — Moralisation. Réjouissez-vous de vos bonnes actions, mais regardez, ô hommes, vos péchés et pleurez.

XXVIII.

La Salamandre.

Elle éteint le feu quand elle y pénètre. Un homme, oint de sa graisse, peut braver les flammes tout nu, il n'en ressent aucun mal. Point de moralisation.

XXIX.

Le Héron.

Le Héron fait son nid au sommet des arbres, comme la Cigogne (Morceau incomplet et obscur.)

XXX.

L'Aigle.

Il s'appelle ainsi à cause de sa longue existence ; il vit cent ans, et alors il rajeunit ; moyen qu'il emploie pour se refaire une nouvelle vigueur. — Moralisation. Ainsi l'homme doit se rajeunir en se jetant sur la pierre de la foi, en se lavant dans les larmes, en se chauffant au soleil, c'est-à-dire à la doctrine de l'Église.

XXXI.

Le Vautour.

Sa voracité, manière dont il découvre et attaque sa proie. Secours qu'il apporte à sa femelle lorsqu'elle pond. — Moralisation. Invitation à l'homme de fuir la gourmandise. (Tout ce passage est en prose. Ce n'est pas le texte de saint Épiphane donné par le P. Petau ; c'est à peu de chose près celui du manuscrit des Nani, donné par M. Moustoxydis.)

XXXII.

La Cigogne.

La Cigogne se distingue par un grand amour pour ses petits. A l'approche de l'hiver elle se retire au désert et ne revient qu'au printemps. Quand la Cigogne est vieille, ses petits la nourrissent. — Moralisation. Grand exemple pour les hommes. Ils doivent garder leur foi comme la Cigogne garde son nid, fuir la tentation, nourrir leurs parents quand ils sont vieux, afin d'obtenir leur bénédiction.

XXXIII.

La Colombe.

Habitudes de douceur, de fidélité ; les petits, au sortir de l'œuf, restent trois jours sans vie ; le père les ranime ; il leur porte la

nourriture, tant qu'ils ne peuvent pas voler. Il leur enseigne aussi à se servir de leurs ailes. — Moralisation. Que l'homme imite dans ses mœurs la pureté des mœurs de la Colombe. Le Christ, lui aussi, est resté trois jours dans la mort.

XXXIV.

La Perdrix.

Elle dérobe les œufs de ses compagnes. Ruse dont elle se sert pour faire échapper ses petits au chasseur. La perdrix à qui l'on a pris ses œufs sait faire revenir à elle les petits qui en sont éclos. — Moralisation. La perdrix représente l'Église ; le chasseur représente le diable.

XXXV.

La Tourterelle.

Sa fidélité. Si elle perd son tourtereau, elle ne s'unit plus à aucun autre ; elle le pleure sans relâche ; elle ne boit plus sans troubler l'eau qu'elle doit boire. — Moralisation. Que l'homme imite cette fidélité de la tourterelle. Si la mort lui ravit son épouse, qu'il ne recherche pas un nouvel hymen. Voilà pourquoi Moïse ordonne d'offrir deux tourterelles lorsqu'on présente l'enfant au temple du Seigneur.

XXXVI.

Le Phénix.

Sa beauté. Il habite près d'Héliopolis, dans les cèdres du Liban. Il vit cinq cents ans. Sa mort sur l'autel du temple d'Héliopolis ; de sa cendre sort un ver qui devient un oiseau. Celui-ci retourne aux lieux d'où il était venu. — Moralisation. Le Phénix, c'est le Christ, qui reste trois jours dans le tombeau et ressuscite ensuite.

XXXVII.

Le Pélican.

Son amour pour ses petits ; il se perce les flancs pour les ramener à la vie quand ils sont morts. Le Serpent est le grand ennemi du Pélican. — Moralisation. Le Pélican est le Christ, ses petits, ce sont les hommes ; le Serpent, c'est le diable.

XXXVIII.

L'Hirondelle.

Son plumage. Une moitié de son année se passe au désert, l'autre dans les villes. Affection pour ses petits. Herbe dont elle se sert pour rendre la vue à ses petits, s'ils deviennent aveugles. — Moralisation. Toi aussi, ô homme, va au désert pleurer tes fautes, pour avoir l'héritage du Seigneur.

XXXIX.

Le Pic.

Ses efforts pour percer un arbre à coups répétés de son bec. Si l'arbre résiste, il en cherche un plus tendre. — Moralisation. Ainsi fait le diable ; il tente les hommes et s'établit dans l'âme de ceux dont le cœur est tendre à la tentation.

XL.

La Huppe.

Son amour pour ses petits. Ceux-ci ne sont pas ingrats. Quand leurs parents ont vieilli, ils s'approchent d'eux, les couvrent de leurs plumes dont ils se dépouillent, ils leur lèchent les yeux et leur rendent la vue. — Moralisation. Sache imiter, ô homme, ces bons sentiments ; sois pieux envers tes parents pour recevoir leur bénédiction.

XLI.

La Gorgone.

Elle ressemble à une belle femme ; ses cheveux blonds se terminent en tête de serpents. Toute sa personne est pleine de charmes, mais la vue de sa figure donne la mort. Au temps de sa fureur, d'une voix harmonieuse, elle appelle à elle le lion, le dragon, les autres animaux ; pas un ne se rend à son appel. Enfin, elle invite l'homme. Celui-ci s'engage à s'approcher d'elle, si elle veut bien cacher sa tête ; elle le fait, on en profite pour la prendre. Avec elle on tue les lions et les dragons. Alexandre avait avec lui la Gorgone Scylla... — Moralisation. Redoutez, mortels, la Gorgone. Fuyez le péché ; nul ne peut dire, quand il est tenté : C'est Dieu qui me tente ; non, c'est du cœur que vient la tentation.

XLII.

Le Lièvre.

Son agilité, ses ruses. Il est tantôt mâle et tantôt femelle. Il ne dort pas ; il a toute la nuit les yeux ouverts. — Moralisation. Veille aussi, toi, chrétien, veille pour ne pas tomber dans les mains de l'amour, ne pas t'incliner vers la terre comme l'âne ; pour échapper au chasseur, l'ennemi funeste des hommes.

XLIII.

Le Lion.

Quand le chasseur le poursuit, il efface avec sa queue la trace de ses pas. Pour prendre les animaux, il use de stratagème. La lionne enfante un lionceau qui reste à terre comme mort pendant trois jours ; le lion vient ensuite, lui souffle trois fois dans la gueule ; il s'anime et cherche la mamelle de sa mère. Le lion dort les yeux ouverts. — Moralisation. Le Lion, roi des animaux, désigne le Dieu du ciel, le Verbe du Dieu vivant qui s'est fait chair, et pendant trois jours est resté dans la tombe d'où son père l'a retiré.

XLIV.

La Licorne.

Animal petit, gracieux, mais fort. Elle a une corne au milieu de la tête. On ne parvient à la prendre qu'en introduisant dans son repaire une belle jeune fille. La licorne joue avec elle, se laisse prendre et porter par elle où elle veut. David en a parlé. — Moralisation. L'homme, instruit par cet exemple, doit fuir la passion qui entraîna Salomon dans les fautes qu'il a commises.

XLV.

L'Hydrippos (ou Hippopotame).

C'est un gros et vigoureux animal qui a la taille d'un bœuf; sur la tête il a deux grandes cornes; il vit dans l'eau; il en sort souvent pour jouer sur les rives des fleuves qu'il habite. On le prend lorsqu'il a embarrassé ses cornes dans un arbre qui croît sur les bords de l'Euphrate. Les cris douloureux qu'il pousse attirent les chasseurs qui le tuent. — Moralisation. Les deux cornes de cet animal sont le symbole des deux Testaments; l'océan, c'est le plaisir ; le chasseur, c'est le diable.

XLVI.

Le Serpent.

Le Serpent a en lui un venin mortel. Quand il est vieux, il perd la vue; alors il jeûne quarante jours, quitte sa vieille peau et redevient jeune comme auparavant. S'il veut boire, il dépose sur une pierre son venin et revient le reprendre quand il a bu. Quand le Serpent voit l'homme nu, il en a peur ; s'il le voit vêtu, il l'attaque. — Moralisation. Dieu nous a dit : Soyez prudents comme le serpent ; jeunes, matez votre corps, passez par la voie étroite, et vous entrerez au ciel.

XLVII.

La Fourmi.

Salomon envoie le paresseux s'instruire à l'école de la fourmi. A l'odeur elle distingue le froment et l'orge ; elle ne touche pas à l'orge, parce qu'elle est destinée à nourrir les animaux. Bel ordre d'une fourmilière. Pour empêcher le grain de blé de germer, les fourmis en retranchent une partie. Elles se multiplient vite et beaucoup. Dieu, irrité contre elles, leur donne des ailes ; elles s'envolent et les oiseaux les détruisent. — Moralisation. Que l'homme fasse provision de la parole divine pour n'être point pris au dépourvu. Qu'il s'instruise auprès de ce petit animal. La parole de Dieu est plus douce que le miel.

XLVIII.

L'Abeille.

L'Abeille industrieuse fait avec les fleurs sur lesquelles elle se pose un mets délicieux qui plaît à tous. Elle travaille sans y être contrainte ; elle travaille sans relâche, le jour et la nuit. Salomon la propose en exemple aux paresseux. — Moralisation. O homme, imite l'abeille, fais comme elle un miel délicieux.

CH. GIDEL.

ἘΚ ΤΟΥ̃ ΦΥΣΙΟΛΌΓΟΥ

περὶ φύσεως καὶ εἴδους ζώων καὶ ἑρπετῶν, καὶ ἡ ἀναγωγὴ τῶν ἀνθρώπων, ὡς ἔχει.

I.

[Περὶ τοῦ ἐλέφαντος.]

Οὕτως [τοῦ λόγου] τὴν ἀρχὴν, τὸ εἶδος καὶ τὴν φύσιν
τοῦ ἐλεφάντος ἄρξομαι, ὅς μέγεθος τῶν πάντων
μεγεθεστάτος πέφυκεν, καὶ προμηχίαν ἔχων
μακρὰν ἔξω τῆς φύσεως παρὰ τῶν ζώων ὅλων·
καὶ μὲ τὴν προμηχίδαν του πᾶν ζῶον διαφθείρει,
ἔναι μακρὰ, καμαρωτὴ ὡσὰν δρεπάνου τάξιν,
καὶ πάντα ζῶον καταλῦ καὶ πάντα τρῷ κ' ἐσθίει,
καὶ κλάσματα οὐ κέκτηται, ἤγουν γονάτων κλίσεις,
ἢ ἁρμονὴν [ἐν] ἑαυτῷ, νὰ κύψῃ νὰ ὑπνώσῃ·
Ἄκουε καὶ πῶς συγγίνονται τὸ ἄῤῥεν μὲ τὸ θῆλυ·
ἀμφότερα γὰρ βόσκονται τὸ ἄῤῥεν μὲ τὴν θήλην,
ἡ θήλη δὲ πορεύεται, εὑρίσκει τὸ βοτάνι,
. . . . τὸ λέγουν μαντραγοῦρα·
ἐκεῖνον τὸ βοτάνι τρῷ ἡ θήλη, εὐθὺς πυροῦται,

(Ce qui se trouve entre crochets ne figure pas dans le manuscrit.)

Manuscrit 929. Du folio 325 au folio 403.

Titre. ὕδους.

I. Vers 1. οὗτος ἡ ἀρχή. — 3. προμυσχίαν. — 5. διαφθείρη. — 6. ὡς ἐν. — 7. καταλύει. καὶ ἐσθείη. — 8. κλήσεις. — 9. ἁρμονὴν ἑαυτῶ. κύψει. ὑπνώσει. — 10. συγγίνωνται. — 11. θήλυν. — 12. θήλυ. βοτάνη. — 13. λέγουσιν. — 14. ἐκένον. βοτάνει τρώγει. θήλυ.

Manuscrit 390. Du folio 71 au folio 104.

Titre : φῦσἶολλόγου. ἤδους.

I. Vers 5. προμἶκίδαν. διαφθείρη. — 6. ὡς ἐν. — 7. καταλύει. τρὼ καὶ ἐσθείη. — 8. κλήσεις. — 9. ἁρμονὴν ἑαυτῶ. κύψει. ὑπνώσει. — τὴν θύλην. — 11 manque. — 12. θύλη. βοτάνην. — 14. βωτάνει. τρώγει. θύλη.

καὶ ἔρχεται ςτὸν ἄῤῥεναν καὶ παίζει μετ' ἐκεῖνον,
καὶ βάλλει τὰ ῥουθούνια της ςτ' ἀρσενικοῦ τὴν ῥῖνα,
καὶ κρούει τον ἡ εὐωδιὰ [ταύτης] τῆς μανδραγούρας,
εὐθὺς ἐκεῖ πυρόνεται, συγγίνεται τῇ θήλῃ,
κἀκείνη ἐγγαστρόνεται, καὶ ἔγκυος ὑπάρχει.
Χρόνους πενῆντα τὸ βαστᾷ τὸ ἔγκυον ἡ θήλη,
καὶ, ὅτε ἔλθῃ ὁ καιρὸς καὶ θέλῃ νὰ γεννήσῃ,
εἰς ποταμὸν πορεύεται, εἰς λίμνη τῶν ὑδάτων,
καὶ καταβαίνει ςτὸ νερὸν, ἕως νὰ πλησιάσουν
ἡ ῥώγαις τῶν βυζίων της ἀπέσω εἰς τὴν λίμνην·
ἐκεῖ γεννᾷ γὰρ τὸ λοιπὸν, καὶ τὸ γεννηθὲν πιάνει
τὴν ῥῶγαν, καὶ θηλάζουσα πλέει, κ' ἔξω τὸ βγάλλει·
εἰ δὲ γεννήσῃ το ςτὴν γῆν, οὐ δύνατ' ἀναστῆναι,
ὅτι ἁρμοὺς οὐ κέκτηται, οὐδὲ γονάτων κλίσεις.
Καὶ, ὅταν θέλῃ γὰρ αὐτὸ τὸ ζῶον νὰ ὑπνώσῃ,
εὑρίσκει δένδρον δυνατὸν 'ς ἐκεῖνο ν' ἀκουμπίζῃ,
κὴ οὕτως ὑπνεῖ αὐτὸς ὁ θὴρ ὁ θαυμαστὸς καὶ μέγας.
Γινώσκοντες οἱ κυνηγοὶ τὰ δένδρα καὶ τοὺς τόπους,
ὑπᾶσι καβαλλάριδες ἐκεῖ, καὶ κυνηγοῦσιν
μὲ τρόπον καὶ μηχάνημα, καὶ μὲ τεχνολογίαν,
παίρνουν πρίονας δυνατοὺς, τὸ δένδρον πριονίζουν,
ἀφίνουν [νὰ] ὑποκρατῇ ὀλίγον γὰρ τὸ δένδρον·

15. εἰς πέζη. — 16. εἰς τοῦ. ρεῖνα. — 17. κρούη. — 18. θήλει. — 19. ἐγκαστρώνεται. — ἔγγυος. — 20. θήλυ. — 21. γενήσει· — 22. λύμναι. — 23. καταβέννη εἰς. — 24. οἱ ρόγες. λύμνην. — 25. εὐθὺς τὸ γεννηθὲν πιάννη. — 26. ρόγαν. θυλάζουσα. πλέη ἔξω τὴν γῆν τὸ εὐγάλλη. — 27. οἱ δὲ γενήση. εἰς. δύναται. — 29. θέλει. αὐτόν. ὑπνώσει. — 30. ἀκονπίζει. — 31. καὶ οὗτος. θείρ. — 32. γυνώσκοντα. — 34. μιχάνημα. — 35. πέρνουν. — 36. ὑπὸ κρατεῖ.

15. εἰς. πέζη. — 16. εἰς τὸ. ῥεῖναν. — 17. κρούη. — 18. πειρώνεται. θύλη. — 19. ἐγκαστρώνεται. ἔγγυος. — 20. πεντῆντα. ἔγγυον, θύλη. — 21. ἔλθοι. γενήση. — 22. λύμνας. — 23. καταυαίνει εἰς. — 24. οἱ ῥόγες. λύμνην. — 25. γενά. εὐθὺς τὸ γενηθὲν πῖάνη. — 26. ῥόγαν. θυλάζουσα. πλέη ἔξω τὴν γῆν τὸ εὐγάλει. — 27. οἱ δὲ γενήση. εἰς. δῦναται. — 28. κλήσεις. — 29. αὐτόν. — 30. εἰς. νακουμπίζει. — 31. κοὶ οὗτος. θείρ. — 32. γυνόσκοντες. κυνηγεῖ. — 33. καυαλάριδες. — 35. μιχάνημαν. — 35. πέρνουν. πριονήζουν. — 36. ὑποκρατεῖ.

ἔρχεται ὁ ἐλέφαντας νὰ κοιμηθῇ ςτὸ δένδρον,
ἤγουν ν' ἀκουμπίσῃ, εὐθὺς πίπτει [καὶ] τὸ θηρίον,
κ' εὐθὺς οἱ κυνηγοὶ ἕτοιμοι καὶ ἀποκτείνουσίν το.
Εἰ δὲ πολλάκις τὸ θηριὸν, ὁ ἔλεφας ἐκεῖνος
ὁ θαυμαστὸς καὶ ἔνδοξος, καὶ τὸ ὡραῖον ζῶον,
πίπτει ἐξ ἀμελείας του καὶ ἐξ ἀπροσεξιᾶς του,
βάλλει φωνὴν ὀδυνηρὰν, κράζει μεγαλοφώνως,
χὴ ἔρχεται ἄλλος ἔλεφας ἵνα τοῦ βοηθήσῃ,
καὶ μὲ τὴν προμηκίδαν του πάσχει νὰ τὸν σηκώσῃ·
βάλλουν φωνὰς ὁμοῦ οἱ δυὸ εἰς ὅσον ἠμποροῦσιν,
ἔρχουνται ἄλλοι δώδεκα τάχα νὰ βοηθήσουν,
κ' ἐκεῖνοι ὅσα πάσχουσιν ποσῶς οὐδὲν μποροῦσιν
νὰ τόνε βοηθήσουσιν, ἕως οὗ νὰ προσέλθῃ
ἄλλον θηριὸν ὀνόματι μονόκερως, ἀκούων
τῶν ἐλεφάντων τὰς φωνὰς καὶ τὰς κραυγὰς ἐκείνων·
εὐθὺς εὑρίσκεται καὶ μὲ τὸ κέρατόν του βάλλει,
καὶ σκόνει τὸν ἐλέφανταν ἐκεῖνον τὸν μεγάλον.

Ἀναγωγή.

Ἀνάγονται παρόμοια αὐτὰ τὰ δύο ζῶα,
ὁ ἔλεφας ἀρσενικὸς ὁμοῦ μετὰ τῆς θήλης,
πρὸς τὸν πρωτόπλαστον Ἀδὰμ καὶ πρὸς τὴν πρώτην Εὔαν·
ὥσπερ ἡ Εὔα ἥψατο πρώτη ἀπὸ τοῦ ξύλου
θανατηφόρου τοῖς βροτοῖς, πικρᾶς τε τιμωρίας,

37. ἔλαφας. εἰς. — 38. ν' manque. ἀκουμπήσει. θηρίον εἰς τὴν γῆν. — 39. καὶ. — 40. οἱ. ἔλαφος. — 31. ὀραῖον. — 42. Le second ἐξ manque. — 43. ̓υάλλη. μεγαλοφώνος. — 44. καὶ. ἔλαφας. βοηθήσει. — 45. πριμικίδαν. συκώσει. — 46. ὑποροῦσι. — 48. καὶ. ποσὸς. ὑποροῦσιν. — 49. τὸν βοηθήσουν ἐξ οὗ ὅτι ἔρχεται. — 50. μονόκερος. — 52. βάλλη. — 53. σικόννη του τὸ ἔλαφον. μέγαν. — 55. ἔλαφος. θήλυς. — 57. πρώτι. 58. υροτοῖς.

37. ὀλέφας. εἰς. — 38. νακουμπήση. θηρίον εἰς τὴν γῆν. — 39. καὶ. κυνηγεῖ ἀποκτένουσιν αὐτόν. — 40. οἱ. ὁ ἔλαφος. — 41. καὶ ̓θαυμαστός. — 43. βάλλη. μεγαλοφώνος. — 44. καὶ. ἔλεφας (ainsi accentué dans le Ms.). βοηθήσει. — 45. πρῖμῖκῖδαν. σϋκώσει. — 46. ϋποροῦσιν. — 47. νοηθήσουν. — 48. καί. ποσός. ϋποροῦσιν. — 49. τὸν βοηθήσουν ἐξ οὗ ἕως ἔρχεται. — 50. μονόκερος. — 52. βάλλη το. — 53. σϋκόνη. ἔλαφον. μέγαν. — 55. ἔλαφος. θύλης. — 56. τήν est effacé. — 57. πρῶτον.

καὶ μετὰ ταῦτα ἔδωκε καὶ τῷ αὐτῆς συνεύνῳ·
οὕτως ἡ θήλη ἅπτεται πρῶτον τῆς μανδραγούρας,
καὶ τότε τῷ ἐλέφαντι τὴν εὐωδία δίδει.
Ἡ λίμνη πάλιν ποῦ γεννᾷ ἀνάγεται κἀκείνη
ςτὸν πάντερπνον παράδεισον, δικαίων τὴν ἐλπίδαν,
τὰ δένδρα ςτὸν παράδεισον μυρίζουσιν τὰ ἄνθη·
. . . .
καὶ τὴν ἀξίνην τὸ λοιπὸν ςτοῦ ὄφεως τὴν γλῶτταν,
τὸν πρῶτον τὸν ἐλέφανταν πρὸς Μωϋσῆν τὸν μέγαν,
τοὺς δώδεκα ἐλέφαντας τοὺς δώδεκ' ἀποστόλους,
καὶ τὸν μονόκερον θηριὸν πρὸς τὸν δεσπότην πάντων,
καθὼς ἤγειρεν τὸν Ἀδὰμ ἐκ τοῦ ᾅδου τὰ βάθη.

II.

Περὶ τοῦ ἐλάφου.

Ὁ ἔλαφος ἔχει μορφὴν παρόμοιον δορκάδος·
καὶ τρεῖς ἀρχαὶ τὰ κέρατα ὑπάρχουν τοῦ ἐλάφου·
αὐτὸς γὰρ ζῇ ἔτη πολλὰ μόνον τὸ μὴ ἐδρωθῆναι·
ὅταν πεντήκοντα χρονῶν γενήσεται τὸ ζῶον,
τότε ἐκτρέχει, ὡς καλὸς δρομεὺς παρὰ τὸ πρῶτον,
τὰς νάπας, καὶ τὰς κοῖλας τε, καὶ φάραγγας διώκει,
καὶ τῶν ὀρέων τὰς κορφὰς καὶ τῶν βουνῶν τὰ ὕψη·
εἰς τὰς ὀπὰς ὀσφραίνεται τρὶς ἐκδυτὸν τοῦ ὄφι,
ἐκ τῶν ῥουθήνων τὴν ὀσμὴν εὐθὺς καταλαμβάνει

59. ἔδοκε. τό. — 60. οὖτος. θῆλυ. — 61. τό. τή. — 62. λύμνη, ὅπου. κακεί-νοι. — 63. εἰς. Le scribe a oublié les deux dernières syllabes de δικαίων. ἐλπίδα. — 64. εἰς. — 65. εἰς. — 69. καθὼς αὐτὸς ἤγυρεν.

II. 70. ἔχων. παρόμιον. — 71. τρίς — 72. αὐτόν. ἀγρωθῆναι. — 73. πεν-τίκόντα. — 75. κύλας. — 76. ὡραίων. υὀυνῶν. ὕψει. — 77. ὀπεῖς. — 78. ρου-θίνων. ἐθύς.

60. οὖτος. θύλη. — 61. τό. τή. — 62. λύμνη. ὅπου γενά. κακεῖνοι. — 63. εἰς. — 64. εἰς. — 66. τό. — 69. καθὼς αὐτὸς ἤγυρεν τὸν ἀδὰμ ἐκ τοῦ τάφου.

II. 70. παρόμῖον. — 71. τρίς. — 72. αὐτόν. εὐρωθῆναι. — 73. πεντί-κοντα. — 75. κύλας. — 76. ὡραίων. ὕψι. — 77. ὀπεῖς. ὄφει. — 78. ῥουθί-νων.

τὸν ὄφιν πόθεν ἵσταται καὶ πόθεν ἐν' κρυμμένος,
καὶ τρεῖς φωνὰς γὰρ φθέγγεται μεγάλας καὶ ἀγρίας,
τίθησιν τὸ ῥουθούνιον αὐτοῦ ἐπὶ τὴν τρῦπαν,
καὶ ἀναφέρει τὴν πνοὴν ἔσω εἰς τὴν ὀπήν του·
εὐθὺς ἐκ βάθων ἄγεται, ἀνέρχεται ὁ ὄφις
ἐν τῷ λάρυγγι. . . . .
καὶ καταπίνει γὰρ αὐτὸν, εὐθὺς ϛτὸ ὕδωρ τρέχει,
ὡς λέγει ὁ μακάριος ὁ ψαλμῳδὸς Δαϐὶδ τε·

« Ὃν τρόπον ἐπιποθεῖ γὰρ ὁ ἔλαφος ἐπὶ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων,
οὕτως ἐπιποθεῖ ἡ ψυχή μου πρὸς τὸν θεὸν τὸν ἰσχυρὸν, τὸν ζῶνταν. »

Τρεῖς ὥρας τρέχει ἄνω [τε] καὶ κάτω τὸ ἐλάφι,
καὶ, ὅταν δὲν εὕρῃ νερὸν, χωνεύεται ὁ ὄφις,
ἀπὸ τὸν δρόμον τὸν πολὺν τῆς ἐλάφου χωνεύει,
καὶ γίνεται ϛτὸν ὀφαλὸν τῆς ἐλάφου ὁ μόσχος,
καὶ ζῇ [τὸ] πάλιν ἑτέρους ἄλλους πενῆντα χρόνους.
Ἔλαφος ὀνομάζεται διὰ ἑλεῖν τοὺς ὄφεις.

Ἀναγωγή.

Ἀνακαινίσεις κέκτησαι καὶ σὺ, ἄνθρωπε, τρεῖς τε·
ὡς γὰρ ἐκεῖνος τρεῖς φωνὰς ἄλλας ἀνακαινίζει,
καὶ ὁ ὄφις σπαράττεται, εὐθὺς ἔξω ἐκτρέχει.

79. La deuxième syllabe du premier πόθεν a été oubliée par le scribe. — 80. τρίς. — 81. αὐτῶ. τρίπαν. — 82. πνωήν. — 83. υάθων. — 84. Exactement comme dans le Ms. 390. — 85. ἐκεῖ καταπίννη. εἰς. — Verset. γάρ manque. ἡ ἔλαφος. πιγάς. οὖτο. — 87. τρίς. ἄνο. ἐλάφη. — 88. χονεύεται. — 89. πολλήν. χονεύει. — 90. εἰς. — 91. πενίντα. — 92. ἐλόν. ὄφις. — Le mot ἀναγωγή est deux fois répété. — 93. κέκτηται. — 94. ἐκεῖνον τρίς. — 95. ἐκτρέχῃ, puis ει au-dessus de la dernière syllabe.

79. κρῦμένος. — 80. τρίς. — 81. αὐτῶ. τρίπαν. — 82. πνωήν. — 84. ἐν τῶ λάρῦγγῖ τῶ ἐν σοι τῆς ἐλάφου. Je n'ai pu réussir à reconstituer le texte de ce vers. — 85. ἐκεῖ καταπίνῃ. εἰς. — Verset. ἡ ἔλαφος. οὖτος. Rien après ἰσχυρόν. — 87. τρίς. ἐλάφη. — 88. χονεύεται. — 89. πολλήν. χονεύει. — 90. εἰς. ὀφαλλόν. — 91. πεντήντα. — 92. ὄφις. — 93. κέκτηται. — 94. ἐκεῖνον τρίς. ἀνὰ καὶ νίζει. — 95. παράττεται.

Ἀναχαινίσου καὶ ἐσὺ χαρίσματα τριῶν τε·
τὸ βάπτισμα τὸ πρῶτόν τε, ὅπερ ἐν' ἀφθαρσίας·
τὸ δεύτερον μετάνοια καὶ ἀποχὴ σὺν τούτῳ·
τρίτον ἐξομολόγησις καὶ δάκρυα ὡσαύτως·
τότε ἐλεῖς τὸν ὄφιν τε, ἤγουν τὴν ἁμαρτίαν,
ἐκ σῆς καρδίας ῥυπαρᾶς, ψυχῆς μεμολυσμένης·
καὶ δράμε πρὸς τὰ ὕδατα, πηγάς τε τῶν δακρύων,
ὡς ἔλαφος ἐπὶ πηγὰς ἐν δίψῃ κατατρέχει
τῶν προφητῶν, καὶ τοῦ Χριστοῦ, καὶ θείων ἀποστόλων,
μαρτύρων τε κὴ ὁσίων τε καὶ θείων διδασκάλων,
ἀναχαινίσου 'κ τῶν γραφῶν, νέκρωσον ἁμαρτίας.

III.

Περὶ τοῦ ὑδρώπου.

Ὁ ὕδρωπος εὑρίσκεται ςτῆς Ἑῴας τὰ μέρη·
ἀπὸ τὴν μέσην κὴ ἄνω τε ἔχει τὴν μορφὴν ἵππου,
καὶ ἐκ τῆς μέσης κάτω [τε] ὁμοιάζει πάλιν κῆτος·
αὐτὸς πολλάκις εἰς τὴν γῆν, εἰς τὸν ἄμμον ἐβγαίνει,
καὶ παίζει μὲ τὰ ἄλογα τῆς γῆς [ὡς νᾶτον ἵππος.]
Καὶ, ὅταν 'στρηνιάσουσιν τὰ ψάρια τῆς θαλάσσου,
πορεύονται ςτὸν ὕδρωπα ἐκ νότου καὶ βορέως·
αἱ θῆλαι πᾶσιν ἔμπροσθεν, οἱ ἄῤῥενες ὀπίσω,

96. ἀνήσου (*sic*). — 97. ἕναι. — 98. τοῦτο. — 99. ὡς αὔτος. — 100. ἐλί. — 101. μεμολισμένης. — 102. Au lieu du second hémistiche, il y a ἐν δίψει (*sic*) κατατρέχει, comme dans le vers suivant. — 103. δίψει. — 105. καὶ. Le second τε manque. — 106. ἀνακαινήσου.

III. ὕδρωπὸς. — 107. εἰς. — 108. μέσιν καὶ. — 109. ὁμοιάζειν. Après κῆτος il y a ἤγουν ψάριν. — 110. εὐγέννη. 111. πέζη μετά. — 112. στρινηάσωσιν. — 113. 'ς manque. νώτου. — 114. θήλυ. αἱ.

96. ἀνὰ καὶ νήσου. — 98. τοῦτο. — 99. ὡσἄυτος. — 100. ἐλίς. — 102. δίψει. — 106. ἀνακαίνήσου ἐκ.

III. 107. εἰς. — 108. μέσιν. καί. — 109. καὶ κάτω. κείτος ἤγουν ψάριν. — 110. εὐγένη. — 111. πέζη μετὰ. — 112. στροινηάσωσιν. — 113. πορεύονται τόν. νώτου. βορρέως. — 114. θύλαι. αἱ.

ἀκολουθοῦσιν ἔμπροσθεν τὰ μέρη τῆς Ἑῴας·
ἐκεῖ ἐστὶν ὁ βασιλεὺς ἰχθύων τῶν ἁπάντων·
μορφὴν ἔχει νηπίων τε ἀπὸ τὴν μέσην κὴ ἄνω,
ὀμμάτια σαπφειρωτὰ, χρυσόῤῥοαις αἱ τρίχες,
αὐτὸς ἀπὸ τὸν τόπον του ποτὲ οὐ μεταπίπτει·
χρυσὸς καλεῖται ὁ ἰχθὺς ὁ βασιλεὺς [τῶν πάντων],
ἐν πέτρᾳ γὰρ προσήλωται τὸ πλέον τῆς ζωῆς του,
καὶ κύματα οὐ δύνονται αὐτὸν νὰ τὸν σαλεύσουν.
Τότε ἐλθὼν ὁ ὕδρωπας πρὸς τὸν χρυσὸν ἰχθύαν,
ἀσπάζεται, καταφιλεῖ αὐτὸν καὶ περιλείχει,
αὐτὸν δὲ περιλείχουσιν οἱ ἄῤῥενες ἰχθύες,
καὶ τότε ἐπιστρέφουσιν εἰς τοὺς ἰδίους τόπους.
Ἔμπροσθεν πᾶν τ' ἀῤῥενικὰ [καὶ] ὄπισθεν αἱ θῆλαι,
τὸν γόνον γὰρ λαμβάνουσιν ἐκ τῶν ἀῤῥενικῶν τε,
καὶ ἐγκυοῦνται γὰρ εὐθὺς, καὶ τότ' ἀναχωροῦσιν
τ' ἀρσενικὰ ἀπ' τῶν θηλυκῶν, μικρά τε καὶ μεγάλα,
καὶ εἰς ἡμέρας γὰρ ἑπτὰ ὅλα εὐθὺς γεννῶσιν,
καὶ, ὅταν δὲ πορεύωνται εἰς ὕδρωπον νὰ πᾶσι,
οἱ ἁλιεῖς πορεύονται ςτὴν στράταν τῶν ἰχθύων,
ἰχθῦς δὲ, ἐκ τῆς μέθης τῆς πυρώσεως ἣν ἔχουν,
εὐκόλως [γὰρ] ἐκπίπτουσιν ἁλιέων τὰς χεῖρας·
ἀφ' ὅτης δὲ ἐγγαστρωθοῦν, τότε διασκορποῦνται,
καὶ χάνουσιν οἱ ἁλιεῖς τοὺς τόπους καὶ τὰς στράτας.

Ἀναγωγή.

Ὁ ὕδρωπος ἀνάγεται ςτὸν Μωϋσῆν τὸν μέγαν,
ὁ κόσμος πρὸς τὴν θάλασσαν, οἱ ἄνθρωποι πρὸς ἰχθύας,

117. καί. — 118. σαπφυρωτὰ χρυσοροαῖς. — 124. εἰσπάζεται. περιλύχει. — 125. αὐτόν deux fois. περιλύχουσιν αἱ. ἰχθύαις. — 127. ὑπᾶσιν τά. θῆλυ. — 128. λαμβάννουσιν. ἀρρενικόν ται. — 129. τότε ἀναχορούσιν. — 130. τὰ. ἀπό. ται. — 133. εἰς. — 134. — ἰχθύαις. — 136. ἀφότοις. ἐγκαστροθοῦσιν. σκορποῦνται. — 138. εἰς. — 139. ἰχθύαις.

117. καί. — 118. σαφυρωτὰ χρυσοροαῖς. — 121. πλέων. — 124. περιλύχει. — 125. περιλύχουσιν αἱ. — 127. ὕπαση τὰ ἀρσενικά. θύλη. — 128. ἀρενικόν. — 129. ἐγγυοῦνται. τότε. — 130. τά. θυλικῶν. — 131. γενῶσιν. — 133. εἰς. — 136. ἐγγαστρωθοῦσιν τόται σκορποῦνται. — ἡ ἀναγωγή.

καὶ ἡ ὁδὸς τῶν εὐσεβῶν καὶ τῆς ὀρθοδοξίας·
ἀνατολὴ δὲ πρὸς Χριστὸν καὶ πρὸς τὴν ἐκκλησίαν·
οἱ ἁλιεῖς οἱ δαίμονες, τὰ δίκτυα ἀπώλεια·
λοιπὸν ἂς 'κολουθήσωμεν τῶν προφητῶν τὰς ῥήσεις,
τοῦ Μωϋσέως τοῦ σοφοῦ καὶ τῶν ἑξῆς ἁγίων·
ἐκεῖνοι τοίνυν πρότερον ἐλάβασιν τὴν χάριν,
καὶ ἐξ ἁγίου Πνεύματος, καὶ ἐξ αὐτῶν ἡμεῖς δὲ
τὰς διδαχὰς ἁλίσκομεν καὶ παρακολουθοῦμεν,
καὶ μὴ ἐκκλίνωμεν ὁδοῦ εἰς ἡδονὰς καὶ μέθας,
ἵνα μὴ ὑπὸ κυνηγῶν δαιμόνων ἀγρευθῶμεν,
ἀλλὰ πρὸς τὸν χρυσὸν ἰχθὺν, αὐτὸν τὸν μαργαρίτην,
πρὸς τὸν δεσπότην τὸν Χριστὸν ἂς δράμωμεν εὐθέως,
καὶ αὐτὸν προσκυνήσωμεν, εὐθὺς νὰ χαρπωθῶμεν
καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος τὴν χάριν καὶ τὴν δόξαν,
καὶ ἐναντίων πονηρῶν δαιμόνων λυτρωθῶμεν.

IV.

Περὶ τοῦ βασιλίσκου.

Τὰ δὲ περὶ τοῦ βασιλίσκου ἐκ τοῦ Ἡσαΐου λέγοντος· « Ὡς ἀσπίδων ἐῤῥηξαν, καὶ ὁ μέλλων τὸ ὠὸν φαγεῖν συντρίψας εὗρεν οὔριον καὶ ἐν αὐτῷ βασιλίσκον· εἶτα τῶν ἀσπίδων ῥηγνύντες ὠὰ οὐδὲν ἕτερον εὑρήσουσιν εἰ μὴ βασιλίσκον· ὄφεως δὲ κύημα ὁ βασιλίσκος.

Παγχάλεπον καὶ ἐξ αὐτοῦ θανατοποιὸν βλέμμα,
εἶν' δὲ θηρίον φοβερὸν ὁ βασιλίσκος οὗτος,

140. ὁδός manque. εὐσευῶν. — 141. ἐκλησίαν. — 142. δίκτια ἀπόλεια. — 143. κολουθήσομεν. — 147. ἁλίσκωμεν. — 148. ἐκλίνωμεν εἰς. ἡδονάς. μέθας. — 149. κοινηγῶν. — 150. μαργαρήτην.

IV. Περὶ βασιλίσκου. — νασιλίσκου. μελλόντων ὠῶν. νασίλισκος. εὑρίσουσιν ἡμὴ νασίλισκον. νασιλίσκος. — 155. παχάλεπον. βλέμα τι. θανατουπιόν. — 156. ἦν. Ce que je lis οὗτος est figuré par un sigle tout à fait bizarre. Peut-

140. εὐσευῶν. — 142. δίκτια ἀπόλεια. — 143. λοιπῶν. κολουθήσομεν. — 147. ἁλίσκωμεν. — 148. ἐκλίνωμεν εἰς ὁδὸν ἡδονὰς καὶ μέθας. — 149. κοινηγῶν. — 150. μαργαρήτην. — 153. τὴν τοῦ. Après χάριν καί il y a une lacune qui va jusqu'au vers 184 inclusivement. Selon toutes les apparences, cette lacune ne doit pas être attribuée à une inadvertance du copiste, mais il me semble plus admissible qu'elle provient de la disparition

ςτὴν ἔρημον εὑρίσκεται, εἶναι πολλὰ μεγάλος,
ὑπάρχει ὁλοστρόγγυλος σὰν μύλος ποῦ ἀλέθει.
Ἡ κάρα του παρόμοια ὡς ποντικοῦ τὸ εἶδος,
καὶ στέφανον ςτὴν κεφαλὴν σὰν βασιλέως ἔχει,
καὶ ἡ οὐρά του εἶν' μακρειὰ, πλατεῖα καὶ μεγάλη,
καὶ, ὅταν θέλῃ βουληθῇ ἄνθρωπον νὰ σκοτώσῃ,
ἢ λέονταν, ἢ δράκονταν, καθὼς καὶ ἡ ἀσπίδα
περιμαδεύει, σφίγγεται, στρουφνίζει τὴν οὐράν του,
ὥσπερ τὸ σύρμα ὁ χρυσοχὸς οὕτως τὴν κουλουριάζει,
καὶ τότε ξαναστρέφεται ἕνα πρὸς ἕνα γῦρον,
καὶ κάθ' ἀργυρὸν ἀπολεῖ, ἱστίαν ὡς βολίδες,
καὶ καταφλέγει, πυρπολᾷ ἢ ἄνθρωπον ἢ ζῶον.

Ἀναγωγή.

Ἄκουε τὴν ἀναγωγὴν, ἄνθρωπε, τοῦ θηρίου·
ἐπεί 'σαι μέγας, δυνατὸς, καὶ βασιλεὺς εἰς ὅλα,
περίσφιγγε τὴν μέσην σου, ὡς ὁ Δαβὶδ βοᾷ σοι,
τὴν ἰσχύν σου περίζωσε ὡς ἐπὶ τῶν μηρῶν σου,
καὶ νὰ νικήσῃς λέοντα καὶ δράκοντα νοητόν τε,
τὰς πανουργίας τὰς αὐτοῦ ὡς πῦρ νὰ κατακαύσῃς,
καὶ νὰ νικήσῃς τὰς αὐτοῦ κακαῖς του συμβουλίας.

être la leçon que je donne n'est-elle pas la vraie. — 157. εἰς. εὑρίκεται. μεγάλως. 158. ὁλοστρόγγιλος. ὡσάν. ὁποῦ ἀλέθη. — 159. παρόμια. — 160. εἰς. ὡσάν. — 161. εἶναι. — 162. ἄνθροπον. σκοτόσι. — 164. σφήγγηται. — 165. χρουσοχός οὗτος. — 166. ξυνοστρέφεται. — 168. πῦρ πολλά. — 170. ἐπήσε. — 171. περίσφιζε. μέσιν. υοά. — 172. περίζωσαι. μιρῶν. — 173. νικήσεις. κακές. συμυουλίας.

d'un feuillet, disparition qui a certainement eu lieu avant que le Ms. ne fût revêtu de sa reliure actuelle. Il est à croire que les autres lacunes signalées plus loin proviennent de la même cause.

V.

Περὶ τοῦ πετεινοῦ.

Ὁ πετεινὸς γὰρ τὸ πουλὶν, τὸ ἥμερον τὸ ζῶον,
ὅταν γηράσῃ εἰς ἑπτὰ [ἢ ὀκτὼ] χρόνους νὰ ζήσῃ,
τότε γεννᾷ δύο αὐγά· εἰς τὴν κοπριὰν τὰ χώνει·
'ς ἡμέρας τεσσαράκοντα εὐθὺς ἐξηπουλιάζουν·
γεννοῦνται πετεινάρια καθὼς ἔχει ὁ γόνος,
ἔχουν τὰ ὄρνεα αὐτὰ δεινὸν, πικρὸν φαρμάκιν·
εἴ τιναν τύχῃ νὰ ἰδοῦν, εὐθὺς ἐξεψυχίζει,
ἢ ἄνθρωπον ἢ θηριὸν, εἴτε ἄλλον [τι] κτῆνος,
εἰ δὲ καὶ βλέποντα ἡμεῖς προτήτερον ἐκεῖνα,
οὐδὲν μᾶς βλάπτει τὸ πικρὸν φαρμάκιν ὁποῦ ἔχουν.
Ὁ βασιλεὺς Ἀλέξανδρος ποῖκεν αὐτὰ τὰ ζῶα,
ἐποῖκεν κάτω εἰς τὴν γῆν ἕναν μεγάλον θόλον,
καὶ ἔβανεν καὶ τρέφουνταν ἀντάμα καὶ τὰ δύο,
χρόνους τρεῖς τ' ἀπεκράτησεν, ἦσαν φυλακισμένα,
καὶ πρόβιον κρέας τἄτρεφεν ἕνα ζῶ τὴν ἡμέραν,
καὶ μετὰ ταῦτα σφάζει τα καὶ τὰ 'ξύγγια των βγάλλει,
καὶ, μὲ τῶν ζώων τὴν χολὴν, τὴν χυμίαν ἐποῖκεν,
χρυσὰ τὰ ὅλα ἔκαμνεν μὲ τέχνην καὶ σοφίαν.

Ἀναγωγή.

Καὶ ἐσὺ τοίνυν, ἄνθρωπε, βλέπε μηδὲν γηράσῃς

V. 176. πουλλήν, — 177. γηράσει. ζήσει. — 178. χόννυ. — 179. εἰς. — 180. γενούντε. — 181. φαρμάκην. — 182. ἥ. ἐξεψυχήζει. — 183. ἦται — 184. ἥ. 185. πικρὸν δυνὸν φαρμάκην. — 186. ἐπίκεν. — 187. ἐπίκεν. κάτω manque. θῶλον. — 188. ἔυανεν. — 189. τὰ ἐκράτεισεν. — 190. πρόυιον. τὰ ἔτρεφεν. ζῶον. — 191. σφάζη. εὐγάλη. — 192. μετὰ τὴν χολὴν μὲ μεγάλην τέχνην καὶ σοφίαν. — 193 manque. — 194. σύ. υλέπε. γυράσεις.

185. φαρμα (*sic*). Le scribe a oublié la dernière syllabe. — 186. ἐπίκεν τὰ ζῶα. — 187. ἐπήκεν. θώλον. — 190. Le mot κρέας est effacé par suite de la vétusté du papier. τὰ ἔτρεφεν. ζῶον. — 191. σφάζη. ξίγγια. του ἐυγάλλει. — 192. μετὰ τὴν χολὴν μὲ μεγάλην τέχνην καὶ σοφίαν, τὴν κήμιαν ἐπίκεν, τὸ χύμαν καὶ τὸ χάλκωμαν, μολίϐδην καὶ κασύτερον. — 194. μηδέ. γυράσεις.

ἐν ἀτοπίοις πράξεσιν πορνείας καὶ μοιχείας,
καὶ ἔχῃς ἰὸν φαρμακερὸν, καὶ ἄλλους θανατώσῃς,
καὶ γενήσῃ ςτὸ γῆράς σου πορνοβοσκὸς εἰς ἄλλους,
ἀλλὰ ἀπόθου τὸ κακὸν, βλέπε μηδὲν χρονίσῃς,
καὶ πάγῃς εἰς τὴν κόλασιν εἰς ὅσα καὶ ἂν ζήσῃς.

VII.

Περὶ τοῦ κόρακος.

Εἶπεν ὁ κύριος τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ· « Κατανοήσατε τοὺς κόρακας, ὡς ὁ θεὸς τρέφει αὐτούς· οἱ γὰρ κόρακες τίκτουσιν μὲν, οὐ τρέφουσιν δὲ, ἀλλὰ μένουσι τῶν νεοσσῶν τοῖς δὲ ἐξ ἀέρος παραδόξως ὑπό τινος ἡ τροφὴ αὔρας συνωθούμενον κατὰ τοῦ στόματος φέρεται, ἣν χηνῶντες ὑποδέχονται καὶ οὕτως τρέφονται. »

VIII.

Περὶ τοῦ νυκτοκόρακος.

Ὁ νυκτοκόραξ γὰρ ἐστὶν ἀκάθαρτον τοῦ νόμου,
ὁμοίως καὶ ὁ κόρακας ποῦ κράζει τὴν ἡμέραν.
Ὅταν ἐξεπουλιάσωσιν τὰ ἑαυτῶν πουλία,
ὑπάρχουν τὰ πιπίγκια τους ἄσπρα ὡς περιστέρας,
εὐθὺς αὐτὰ ἀφίνουν τα καὶ πέτονται καὶ φεύγουν.
Εἰς τρεῖς ἡμέρας στρέφονται, βλέπουν τα πάλιν ἄσπρα,

195. εἰς ἀτοπίοις. — 196. ἔχεις. φαρμακαιρόν. θανατώσεις. — 197. γενήσει. πορνουοσκός. — 198. υλέπε. χρονήσεις. — 199. πάς. εἰς manque. ὅσαν καὶ ἀνηζήσεις.

VII. Περὶ τοῦ νυκτοκόραξ καὶ κόρακος. ὁ κεραμεύς. J'ai divisé l'article et transporté au numéro suivant le titre qui lui convient, après l'avoir corrigé. μένουσιν. νεωσσῶν. συνοθούμενον. φέρετε. χυνῶτες.

VIII. 201. ὁποῦ. — 203. ὑπάρχουνται πιπήγκια. — 204. πέτωνται.

195. εἰς ἀτόπείας. — 196. ὑἱόν. θανατώσεις. — 197. εἰς. — 198. μηδὲ χρονήσεις. — 199. πάς. ζήσεις.

VII. Περὶ τοῦ νυκτοκόραξ καὶ κόρακος λέγει ὁ κεραμεύς. παραδόξος. φέρετε.

VIII. 202. πιπήγκια. — 204. πέτωνται.

καὶ πάλιν φεύγουν ἀπ' αὐτὰ, πάγουσιν ὅπου θέλουν,
καὶ τὴν ἑβδόμην ἔρχονται, βλέπουν τα καὶ μαυρίζουν,
καὶ κάθουνται καὶ τρέφουν τα, ὡς ὅπου νὰ πετάσουν.
Ἀλλ' ἄκουε ἔλεος θεοῦ, ἰδὲ φιλανθρωπίαν,
πῶς μεριμνᾷ περὶ αὐτῶν νὰ μηδὲν ἀποθάνουν·
ἐκεῖνα κλαίουν, χαίνουσι, καὶ μυίγαις καὶ ἀκρίδες
ὑπᾶσιν καὶ ἐμπαίνουσιν ἀπέσω ςτὴν κοιλιάν τους·
οὕτως χορταίνουσιν αὐτὰ χωρὶς νὰ κυνηγοῦσιν.
Ὁ δὲ γὰρ νυκτοκόρακας πάντα τὴν νύκταν κράζει,
αὐτὸς τὴν νύκταν ἀγαπᾷ πλεὸν παρὰ τὴν ἡμέραν·
καθὼς καὶ ὁ Δαβὶδ φησὶν· « Ὡς νυκτοκόραξ ἐν οἴκῳ. »

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ οἱ ἀχάριστοι, τὸ γένος τῶν Ἑβραίων,
ἠγάπησαν τὰ σκοτεινὰ καὶ ὄχι τὴν ἡμέραν·
ἀλλὰ πλανῶνται γὰρ ἀεὶ τῇ ἑαυτῶν καρδίᾳ.
Καὶ σὺ τοίνυν, ὦ ἄνθρωπε, μηδὲν γὰρ μεριμνήσῃς·
[καὶ] μνήσθητι τῶν πετεινῶν, οὐ σπέρνουν, οὐ θερίζουν,
καὶ ὁ οὐράνιος πατὴρ ἐκτρέφει γὰρ καὶ τοῦτα.

IX.

Περὶ τοῦ στρουθοκαμήλου.

Εἶναι τὸ στρουθοκάμηλον μέγα πουλὶν ὡραῖον,
ὁ σφόνδυλάς του εἶν' μακρὺς καθὼς καὶ τῆς καμήλας,

206. — πάσιν. — 207. υλέπουν. μυρίζουν. — 209. ἀλλά. — 211. κλέουν καὶ. χένουσι. μίγες. — 212. ἐμπένουσιν. εἰς. — 213. κοινηγοῦσιν. — 216. ὡς ἐνυκτοκόραξ ἐν οἴκω πέδω. — 217. ὕτω. ἐυραίων. — 218. ὄχη. — 219. πλανόνται· καρδίαν. — 220. σοί. μεριμνήσεις.

205. στρέφουνται. — 206. πάσιν. — 207. ἐυδόμην. — 209. ἀλλά. — 210. αὐτόν. — 211. κλέουν καὶ χένουσιν. μΐγες. — 212. ἐμπένουσιν. εἰς. — 213. οὗτος. χορτάνουσιν. κοινηγοῦσιν. — 216. φησήν. ἐνυκτοκόραξ ἐνοίκω πέδω. — 217. ἐυραίων. — 218. ὄχη. — 219. πλανόνται. — 220. σοί. μεριμνήσεις — 221. τὸν πετεινόν.

IX. στρουθοκάμιλου. — 223. ἦν καὶ, στρουφοχάμιλον μέγαν πουλλὶν ὁραῖον. — 224. σφονδηλάς. ἦν μακρίς.

IX. στρουτοκάμιλου. — 223. ἦν καί. στρουτοκάμιλον. μέγαν. ὁραῖον. — 224. — σφόντηλας. ἦν μακρίς. καμίλας.

ἡ κεφαλή του ὡς ὄχεντρα, ἡ ῥάχη του κομπώδης,
ἔχει πτερούγαις δυναταῖς καὶ πέτεται ὀλίγον.
Αὐτὸς τρώγει τὸ σίδερον, ἐσθίει τὰ χαρφία·
εἶν' τὸ στομάχιν του θερμὸν κὴ ὅλα εὐθὺς χωνεύει·
πορεύεται τ' ἀρσενικὸν ὁμοῦ μετὰ τῆς θήλης,
καὶ κάμνουν τὴν φωλίαν τους, δύο αὐγὰ γεννοῦσιν,
κάθουνται καὶ πυρόνουν τα μετὰ τοὺς ὀφθαλμούς τους·
ὅταν καθίσῃ θηλυκὴ, τ' ἀρσενικὸν ὑπάγει,
καὶ βόσκεται καὶ νέμεται ἕως νὰ ἔλθῃ ὥρα,
καὶ πᾷ, καθίζει καὶ αὐτὸς, καὶ 'γέρνεται ἡ θήλη,
βόσκεται τοίνυν καὶ αὐτὴ ὡς καὶ πάλιν νὰ ξεύρῃ.
Οὕτως διαμερίζονται ἡμέρας τε καὶ νύκτας·
ἂν γένῃ κτύπος ἢ φωνὴ, καὶ στρέψουσιν ὀπίσω,
νὰ 'δοῦν τὸ τί ἔναι ἡ φωνὴ, ὁ κρότος καὶ ὁ κτύπος,
εἰ τύχῃ κὴ ἀποκοιμηθοῦν, ὅταν τὰ πυριάζουν,
εὐθέως γουριάζουσιν, καὶ χάνουν τὰ πουλιά τους.
Κάμνουν χολὰν οἱ ἄνθρωποι διὰ τοὺς ὀφθαλμούς τους·
καὶ βάλλουν ἐκ τῶν τριφλιῶν ὠὰ στρουθοκαμήλου.

Ἀναγωγή.

Διὰ τοῦτο τοίνυν, ἄνθρωπε, κρέμουνται τὰ αὐγά των
ἀπάνω ἐνδω τῆς ἐκκλησιᾶς δι' ἐνθύμησιν τοῦ λόγου,
νὰ ἐνθυμᾶσαι καὶ ἐσὺ μήπως [νὰ] ῥαθυμήσῃς,
καὶ χάσῃς τὴν μετάνοιαν, χάσῃς τὴν προσευχήν σου.
Ἀλλ' ἄκουε τὸν ἀγγελικὸν τὸν ὕμνον ὁποῦ ψάλλουν,

225. κυμπόδης. — 226. πτέρυγες. — 227. αὐτὸν τρόγει. ἐσθήει. — 228. ἦν. στομάχην. καί. χονεύει. — 229. τό. θῆλυς. — 231. πυρώνουν. — 232. καθήσι. τό. ὑπάγη. — 233. υόσκεται. — 234. θῆλυ. — 235. ἕως. ξεύρει. — 236. οὗτος. — 237. γένηται. τρέψουσιν. — 238. τό manque. κρώτος. — 239. τύχει καί. πηριάζουν. — 240. εὐθύς. — 242. βάλουν. στρουφοκαμήλου. — 245. διά. ῥαθυμήσεις. — 246. χάσεις. χάσεις. — 247. τῶν ἀγγελικῶν τῶν.

225. καὶ φαλή. ἔχεντρα. κῦμπόδης. — 226. ἔχη. — 227. αὐτὸν τρόγη. καὶ χαρφία. — 228. ἦν. στομάχην. χονεύει. — 229. τό. θύλης. — 230. γενοῦσι. — 232. καθήση. θῦλικῆ τό. ὑπάγη. — 234. θύλη. — 235. πάλην. ξεύρει. — 237. γένητε. — 238. κρώτος. — 239. ἤ τυχει καί. πηριᾶζουν. — 240. εὐθύς. — 241. χολλάν. — 242. βάλουν. — 243. κρέμουντε. — 244. διά. — 245. ραθυμήσεις. — 246. χάσεις (le deuxième). — 247. ἀλλά. τῶν ἀγγελικῶν.

καὶ πᾶσαν τὴν βιωτικὴν καὶ μέριμναν τοῦ κόσμου,
ἀπόθου καὶ ἀπόδεξον ἀπὸ τὸν λογισμόν σου,
καὶ βάλε πόθον ςτὸν Χριστὸν, τῶν ὅλων βασιλέαν,
μὴ ποίσῃς οὔριαν ψυχὴν διὰ ἀπροσεξίας.

X.

Περὶ τοῦ βατράχου.

Ἔστι χερσαῖος βάτραχος καὶ ἔστιν καὶ ὑδρώδης·
ὁ μὲν χερσαῖος δύναται τὸν καύσωνα βαστάζειν
ἡλίου τε τοῦ φλογεροῦ, τοῦ πάντα καταφλέγων.
Εἰ μὲν σφοδρὸς χειμῶνός τε καὶ ὑετὸς γὰρ λάβῃ
χερσαῖόν τε τὸν βάτραχον, εὐθὺς γὰρ ἀποθνήσκει·
ὁ μόνος καὶ ὑδρώδης τε, ὁ βάτραχος δὲ λέγω,
ἂν ἔβγῃ ἀπὸ τὸ νερὸν, καὶ δώσῃ τον ὁ ἥλιος,
εὐθὺς αὐτὸς τοίνυν γοργὸν ὁμοίως ἀποθνήσκει·
ἔναι καὶ ἄλλος βάτραχος πράσινος εἰς λειβάδι,
φαρμακερός τε καὶ πικρὸς, καὶ οἷος τοῦτον φάγῃ,
ἢ ἄλογον ἢ κτῆνόν [τε], εὐθὺς γὰρ ἀποθνήσκει.

Ἀναγωγή.

Βλέπε καὶ σὺ, [ὦ] ἄνθρωπε, εἶσαι ἀνδρειωμένος
νὰ ὑποφέρῃς δυνατὰ τὸν καύσωνα τοῦ ἥλιου·
μήπως σοῦ ἔλθῃ πειρασμὸς, εὐθὺς γὰρ ῥαθυμήσεις,
ὡς ὁ χερσαῖος τὸν χειμὸν οὐ δύναται βαστάζειν,

248. νιώτικήν. — 250. εἰς. νασιλέαν. — 251. δι' ἀπροσεξίαν.

X. νατράχου. — 252. χερσέως νάτραχος. — 253. χερσέως δύνατε. — 255. οἱ. χειμόνος. — 256. χερσέων. τὸ νάτραχον. — 257. νάτραχος. λέγων. — 258. ἀνεύγη. δόση. — 260. ἔνε. νάτραχος. λῖνάδη. — 262. κτεινόν. Après ἀποθνήσκει on lit καὶ ψωφᾶ ἀκολίτος. — 263. ἦσε ἀνδριωμένος. — 264. ὑποφέρεις. καύσοναν. — 265. σοῦ manque. ῥαθυμήσεις. — 266. χερσαίως. δύνατε. ναστάζειν.

250. εἰς. — 251. πήσης. δι.

X. Περὶ βατράχων. — 252. δὲ χερσέως. — 253. χερσέως δύνατε. — 255. δι. — 256. χερσέων. — 258. ἐυγῆ. — 260. λιβάδη. — 262. κτεινόν. — 263. ἦσε ανδριομένος. — 264. ὑπὸφέρεις. του *abest*. — 265. ἔλθει. — 266. χερσαίως. δύνατε.

ἀλλ' ὡς ἀπόστολος φησὶν, ὁ Παῦλος, τοῦ κυρίου·
« Πάντα νὰ ὑπομένετε στεῤῥῶς διὰ τὴν πίστιν,
καὶ θλίψιν, καὶ ὑστέρησιν, καὶ κακουχίαν, λέγω,
ἵνα καὶ κρείττονος ζωῆς ἡμεῖς ἐπιτυχῶμεν. »

XI.

Περὶ τοῦ ἰχνεύμονος.

Ἐχθρὸς πάνυ τοῦ δράκοντος ὑπάρχει ὁ ἰχνεύμων·
ζῶον ὑπάρχει γὰρ αὐτὸν παρόμοιον ἀνθρώπου,
τὸ στῆθι καὶ τὴν κεφαλὴν ὅμοιον ὡς ἀνθρώπου,
τὸ δὲ λοιπόν του τὸ κορμὶν ὡς φίδιν καὶ θηρίον,
οἱ πόδες του παρόμοιοι καθὼς καὶ οἱ ἀσπίδες·
ἔχει πτερὰ ὡς ἀετοῦ, καὶ κέρατα γὰρ δύο·
ὅταν νὰ εὕρῃ δράκοντα, θέλει νὰ πολεμήσῃ,
ὑπάγει εἰς βρύσιν θολερὴν, ἐκεῖ ἐμπαίνει μέσα,
καὶ χρίεται ἐκ τοῦ πηλοῦ, ὡς διὰ τὸ φαρμάκιν
τοῦ δράκοντος τοῦ θηριοῦ μήποτε ἀποθάνῃ,
καὶ τότε πᾷ ςτὸν δράκονταν, καὶ, μὲ τὰ κέρατά του,
εἰς τὰ ῥουθούνια του κτυπᾷ, ἕως νὰ τὸν σκοτώσῃ.

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ ὁ σωτὴρ ἡμῶν, ὁ κτίστης τῶν ἁπάντων,
λαβὼν τὴν σάρκαν ἐξ ἡμῶν, τὴν χοϊκὴν δὲ λέγω,
ἀπέκτεινεν τὸν δράκοντα, τὸν ἄρχοντα τοῦ σκότους·
εἰ γὰρ ἐφάνη ὁ Χριστὸς ἀσώματος ἐν κόσμῳ,

268. ὑπομένεται στεῤῥὸς. — 269. θλίψην.

XI. Περὶ ἰχνεύων. — 271. πάνη. ἰχνεύων. — 274. κορμήν. φίδην. — 277. ὅτανα. πολεμήσει. — 278. ὑπάγη. υρῶσιν. ἐμπέννη. — 279. χρήεται. φαρμάκην. — 280. μήποται ἀποθάνει. — 281. ὑπᾶ εἰς. — 282. κτιπά. σκοτόση. — ἀναγογή. — 284. λαυών. λέγων. — 286. ἤ.

268. στερρός. πίστην.

XI. Περὶ ιχνεύων. — 271. πάνη. ἰχνεύων. — 274. κορμήν. φίδην. — 278. βρόσην. ἐμπένη. — 279. χρίετε. φαρμάκην. — 280. ἀποθάνει. — 281. ὑπά. — 282. κτιπά. — 284. λαυῶν. — 286. ἤ.

πρόφασιν εἶχεν [τὸ] λοιπὸν ὁ ἄρχοντας τοῦ σκότους,
ἀλλ' ὥσπερ ἂν ἠπάτησεν αὐτὸς κατηπατήθην.

XII.

Περὶ τοῦ ἐνύδρου.

Ἄλλον θηρίον ἔνυδρος τὸ ὄνομα ἀκούει·
τοῦ κορκοδείλου ἐν' ἐχθρὸς, αὐτὸς τὸν θανατόνει·
μορφὴν ἔχει ὁ ἔνυδρος ὡσὰν [μορφὴν] τοῦ σκύλου·
ὅταν γὰρ ὁ κορκόδειλος ὕπνος βαθὺς τὸν λάβῃ,
τὸ στόμα του ἔνι ἀνοικτὸν καὶ τὰ ἐντός του χάσκουν·
αὐτὸς τοίνυν ὁ ἔνυδρος εἰς ποταμὸν ἐμπαίνει,
κυλίεται ςτὸν βόρβορον, ὁλόπηλος ἐβγαίνει,
ὑπᾷ εἰς τὸν κορκόδειλον καὶ ςτὴν κοιλιάν του 'μπαίνει.
. . . .

XIII.

[Περὶ τοῦ καμήλου.]

. . . .
Κὴ οὐ δύναται νἀκδικηθῇ πρὸς τὸ παρὸν ἐτότε·
βλέπει, θωρεῖ τὸν ἄνθρωπον ἄχρι ποδῶν καὶ κάρας,

288. ὤπερ. καταπατήθην.

XII. 290. κορκοδήλου ἔναι ἐχρός (*sic*). θανατώνη. — 292. κορκόδηλος. — 293. — ἔναι ἀνηκτόν. — 294. ἐμπέννη. — 295. ἐυγέννη. — 296. κορκόδηλον. εἰς. ἐμπέννει. — Il n'y a pas ici de lacune dans le Ms., mais il est évident que, par suite de l'inadvertance de l'un des scribes, une page ou deux ont été omises et deux articles distincts tronqués et fondus en un seul. J'ai jugé bon de les séparer dans cette édition.

XIII. 297. καί. δύνατε νὰ ἐκδικηθῇ. ἐτώτε. — 298. βλέπι. θωρῇ. ἄχρη.

287. ἔσχεν. — 288. ὤπερ.

XII. 290. κορκοδήλου ἔναι. θανατώνη. — 291. σκύλλου. — 292. κορκόδηλος. λάυη. — 293. ἀνηκτόν. — 294. τοίνην. — 295. εἰς τό. εὐγένη. — 296. — εἰπά. κορκόδηλον. καί εἰς. ἐμπαίνει. — Je ne pourrais que répéter ici l'observation ci-contre. Le fait que j'y signale est une nouvelle preuve de la communauté d'origine de nos deux textes.

XIII. 297. καὶ. δύνατε νὰ ἐκδικηθῇ. τὸν. ἐτῶτε. — 298. ἄχρη.

μήπως τὸν εὕρῃ ἐν καιρῷ καὶ ἐκδικηθῇ ἀντί του,
καὶ νὰ ἴδῃ τὸν ἄνθρωπον καὶ νὰ τὸν ἀγνωρίσῃ,
τρέχει ἐξαίφνης [πρὸς αὐτὸν], δράσσει τον ἀποπίσω,
δακάνει καὶ τινάσσει τον ἀπάνω τε καὶ κάτω·
ἐκεῖνος ἐκ τὸν φόβον του χάνει τὸν λογισμόν του,
σκοτίζουνται τὰ μάτια του, κ'ἐκείνη ἐξαπολᾷ τον,
ἐκεῖνος πέπτει ὡς νεκρὸς, αὐτὴ ποδοπατεῖ τον.

Ἀναγωγή.

Πρόσεχε τοίνυν, ἄνθρωπε, μὴ γένῃς ὡς τὸ ζῶον,
τὴν κάμηλον τὴν πονηρὰν· ἄχρι τέλους ὑπομένε,
φυλάγε καὶ τὴν κάκητα ἐκεῖ ὅπου νὰ τῆς δώσου,
μὴ σὲ σκοτίσῃ ὁ λογισμὸς, κ'ἔβγῃς ἀπὸ τὸν νοῦν σου,
καὶ τοῦ κυρίου τὴν φωνὴν οὐδὲν τὴν ἐκπληρώσῃς·
ϛτὸν γὰρ ῥαπίσαντα, φησὶν, τὴν δεξιὰν σιαγόνα,
στρέψον καὶ τὴν ἀριστερὰν, ὁ κύριος βοᾷ σοι·
ἢ δὲ φησὶν ὁ κύριος· πλὴν ἀγαπᾶτε, λέγων,
[πλὴν] ἀγαπᾶτε τοὺς ἐχθροὺς, ἵνα σᾶς ἐλεήσω
ὁ πανοικτίρμονας θεὸς ἐν ὥρᾳ τοῦ θανάτου.

XIV.

Περὶ τοῦ κυνός.

Ὁ κύων ὑποτάσσεται τοῖς ἑαυτοῦ δεσπόταις,
καὶ νῦν ἀκέραιος λοιπὸν ὡς ἡ περιστερά τε·

299. — ἐκδικιθῇ. της. — 300. ἀγρονίσει. — 301. ἐξέφνης δράσῃ. ἀπὸ πήσω. — 302. δακάνῃ. τινάσσῃ. — 303. φόυον. χάνῃ. — 304. ὁμάτια. καὶ κύνῃ. — 305. ποδοπατῇ. — 307. ὑπομένει. — 308. φυλάγῃ. ὥπου. — 309. μή σε κτήσει ὁ. καὶ εὔγης. νοῦ. — 310. ἐκπληρώσεις. — 311. ῥαπήσαντα. ἀγώνα. — 313. οἱ. ἀγαπέτε λέγον. — 314. ἐγώ (avant σᾶς, qui ne se trouve pas dans ce Ms.). — 315. πανοικτίρμωνας.

XIV. κύον. — 316. κύον. τούς. δεσπότας. — 317. ἀκαίρεος.

299. ἐκδικιθῇ. της. — 300. ἀγνωρίσει. — 301. ἐξέφνης. δράσῃ. ἀποπήσω. — 302. δακάνῃ. τινάσσῃ. — 303. ἀκ. χάνῃ. — 304. σκοτίζουνται. ὁμάτια. καὶ κύνῃ ἐξαπὸλά. — 305. ποδοπατῇ. — 307. ὑπομένοι. — 308. φυλάγει. — 309. σκοτήσει. καὶ ἔυγεις. — 310. ἐκπληρώσεις. — 311. ῥαπήσαντα. ἀγώνα. — 313. οἱ. — 315. πανοικτίρμωνας.

XIV. περὶ‸του κύων. — 316. κύον. τοὺς ἑαυτόν. — 317. νῆν ἀκαίρεος. οἱ.

ὅπου ὑπάγει ἀφέντης του, τρέχει, ἀκολουθεῖ τον,
καὶ στέκεται καὶ βλέπει τον μὲ φόβον καὶ μὲ τρόμον,
συμπάσχει δ' ἄχρι τελευτῆς μὲ τὸν αὐτὸν δεσπότην·
ἂν ἔναι ὁ καιρὸς ψυχρὸς, ἢ καμματώδης, φλέγων,
καὶ στέκεται ἀφέντης του, ἐκεῖ στέκει κὴ ὁ κύων·
βαστάζει καὶ τὸν καύσωνα, βαστάζει καὶ τὸ πάγος,
εἰ δὲ συμπάσχει μέ τινα ἢ συναγωνιᾷ τε,
ἢ μὲ θηριὸν ἢ ἄνθρωπον συμπάσχει καὶ ὁ κύων,
βάλλει φωνὰς γὰρ δυνατὰς, τρέχει ἄνω καὶ κάτω,
τριγύρου γύρου τὸν ἐχθρὸν τὰς σάρκας του δακάνει.
Ἂν ἔν' καὶ τὰ κουτάβια του ἄλλος τινὰς νὰ δώσῃ,
ἢ νὰ τὰ πνίξῃ [ϛτὸ νερὸν] κ' ἐκεῖνος δὲν θωρῇ τα,
τότ' ἀναφεύγει καὶ ὑπᾷ καθὼς περιστερά τε·
οὐ φεύγει, οὐδὲ στρέφεται ἐκ τοὺς αὐτοῦ δεσπόταις·
εἰ δὲ καὶ δώσῃς τον ῥαβδιαῖς τὸν κύων ὅσας θέλεις,
εὐθὺς πάλιν φωνάζῃς τον, τρέχει καὶ ἀκολουθεῖ σε,
κυλιέται εἰς τοὺς πόδας σου, λείχει, καταφιλεῖ τους.

Ἀναγωγή.

Ἀκούσατε, ὦ ἄνθρωποι καὶ συνετοὶ καὶ γνῶσται,
ὁ κύων ὁ ἀκάθαρτος τὴν δουλωσύνην δείχνει,
καὶ βάλλει τὸ κεφάλιν του, θέλει καὶ ν' ἀποθάνῃ·

318. ὑπάγη. ἀκολουθῆ. — 319. υλέπη. — 320. σὺ πάσχει δέ. — 321. ἔνε. καματώδης. — 322. στύκεται. — 323. υαστάζει. υαστάζει. τὸ παγετόν. — 324. οὐ πάσχει. — 326. βάλλη. — 327. τρυγήρου γήρου. δακάνη. — 328. ἔναι. κουτάυια. τὰ δώσει. — 329. πνίξεις. καὶ. σύδὲν τὰ θορεῖ. — 330. τότε ἀναφύγει καὶ νά. περιστεράς. — 331. αὐτῶν. — 332. ἠδέ. δώσει. ῥαυδίαις. κύον ὥσας θελης. — 333. ἀκολουθήσει. — 334. κοιλίεται. λήχει. καταφιλῆ τους, ἔχει χαρὲς μεγάλας. — ἀναγωγή τοὐ. — 335. σύνεται. γνῶται. — 336. κύον. δείχνη. — 337. υάλλει. κεφάλην. θέλη.

318. ὑπάγη. ἀκολουθῆ του. — 320. συπάσχει. δέ. — 321. ψυγρός. καματώδης λέγων. — 322. καὶ ὁ. — 323. βαστάζει καὶ τὸν παγετὸν, τὸν καύσωναν ὁμοίως. — 324. σῦπάσχει ει. — 327. τρυγήρου. ἐχθόν. δακάνη. — 328. ἔναι. δώσει. — 329. πνίξεις καὶ ἐκύνος οὐδέν. θορεῖ. — 330. τότε νὰ φύγει. περΐστεράς. — 331. οὐδέν. αὐτῶν. — 332. ἡ. ῥαυδίαις. — 333. φονάζης: ἀκολουθήσει. — 334. κοιλίεται. λήχει καταφιλῆ. — 336. κύον. τί. δείχνη. — 337. κεφάλην. νὰ ἀπὸθάνη. καὶ *abest*.

διὰ τοὺς δεσπόταις ἑαυτοῦ βούλεται ν' ἀποθάνῃ·
καὶ σὺ ἀρνεῖσαι τὴν ψυχὴν, τὴν ἐδικήν σου, λέγω,
καὶ κάμνεις δούλην τὴν ψυχὴν, τὸ σῶμά σου δεσπότην·
οὐκ ἐνθυμεῖσαι θάνατον, οὐκ ἐνθυμεῖσαι κρίσιν,
ἀλλ' ὅταν ἦλθες 'ς πειρασμὸν, τὴν ἐκκλησιὰν ἀρνεῖσαι,
καὶ τὸν θεὸν ὀργίζεσαι καὶ πάντας τοὺς ἁγίους·
καὶ, εἴ τις ἔλθῃ πειρασμὸς, τότε μὴ δεσπηριάζῃς,
μηδὲ ἀρνεῖσαι τὸν Χριστὸν, μηδὲ τὴν ἐκκλησίαν,
ἀλλὰ μὲ ταπεινώσεως εὐμένιζε τὸ θεῖον.

XV.

Περὶ τῆς ἀρκούδας.

Ἡ ἄρκος εἶν' δεινότατον, πολλὰ κακὸν θηρίον,
ἀνήμερον καὶ ἄγριον, πολλὰ παράβουλόν [τε]·
οὐ μόνον δὲ μὲ τ' ἄγρια θηρία πολεμίζει,
ἀλλὰ καὶ μὲ τὸν ἄνθρωπον στέκεται, πολεμίζει,
ὅταν στέκῃ ἀπὸ μακρὰ, καὶ βλέπῃ πρὸς τὸν ἄνδρα,
πατεῖ ὀπίσω ςτὰ πόδια της καὶ ἵσταται ὀλόρτη,
καὶ σύρνει πέτρας δυνατὰ ὅσον κὴ ἂν ἠμπορήσῃ·
εἰ δ' ἔναι εἰς κατήφορον ὁ ἄνθρωπος νὰ στέκῃ,
ἂν ἔχῃ λίθον μέγαν [δὲ] εἰς τὸν κρημνὸν νὰ στέκῃ,
μὲ ὅλην της τὴν δύναμιν ἀξαπολεῖ τὸν λίθον,
κὴ, ἂν ἔναι ὁ τόπος στενὸς, τὸν ἄνθρωπον σκοτόνει,

338. ἑαυτῶν. — 339. σοὶ ἀρνήσαι. — 340. κάμνης. — 341. οὐ θυμῆσαι. ἐνθυμήσαι. — 342. εἰσῆλθες πειρασμὸν. ἀρνήσαι. — 344. ἔλθει.

338. ἑαυτόν. — 339. σοὶ ἀρνήσαι. — 340. κάμνης δούλη. δεσπότη. — 341. οὐ θῦμῆσαι. ἐνθυμῆσαι. — 342. εἰσῆλθες πειρασμόν. ἀρνήσαι. — 344. ἔλθει. δεσπηργιἅζης. — 345. ἀρνήσαι.

XV. 347. ἦν δηνὸν. — 348. παπαραβοῦλον. — 349. πολεμήζει. — 351. στέκει. βλέπει. — 352. εἰς. ἵστατε. — 353. καί. ὑμπορήσει. — 354. ἥ. στέκει. — 355. ἔχει. χρυμνόν. στέκει. — 356. ἀπολή. — 357. καί. ἔνε. σκοτόννη.

XV. Ἡ ἀρκοῦδα. — 347. ἦν δηνόν. — 349. τά. — 350. *abest.* — 351. στέκει. — 352. εἰς τας πόδας της. — 353. σόρνη. ὑμπορήσει. — 354. ἡ. στέκει. — 355. ἔχει. κριμνόν. στέκει. — 356. ἀξαπολῆ. — 357. καί. σκοτώνη.

ἢ ζῶον ἢ ἄλλον τι κτηνὸν, οἷον λάχῃ καὶ ἔναι.
Εἰ δὲ καὶ πάγει ἄνθρωπος [ὡς] διὰ τὴν ἀρκοῦδα,
θώρακα νἄχῃ σιδηρὰν καὶ βάλλῃ τὴν ἐκείνην,
ὁλόγυρον τοῦ θώρακος ὅλον ξιφάρια ἔχῃ,
ἀλλὰ νὰ ἦναι δίστομα, καλὰ ὡς ὀβελίσκους,
ὅλα ὑπάρχουν κοπτερὰ ὡς διὰ τὸ θηρίον·
τὰ χέρια του κ' ἡ κεφαλὴ, οἱ πόδες τοῦ ἀνθρώπου,
ὅλα ἦναι ὁλοσίδερα, ὅλος ἁρματωμένος.
Τοῦτος στριγγίζει δυνατὰ, βάλλει φωνὴν μεγάλην,
καὶ ἡ ἀρκοῦδα ἔρχεται καὶ πάγει πρὸς ἐκεῖνον·
ἀναγκαλίζει τὸ θηριὸν τὸν ἄνθρωπον ἐκεῖνον,
ὁμοίως καὶ ὁ ἄνθρωπος πέπτει εἰς τὸ θηρίον,
καὶ τὸ θηρίον σφάζεται ἀπὸ τὴν μηχανίαν.
Ἔχει καὶ ἄλλον φυσικὸν ἡ ἄρκος τὸ θηρίον,
ἂν κυνηγήσῃ τίποτες ἐκείνη τρώγει πρῶτα,
καὶ τότε τὰ παιδία της δίδει τους διὰ νὰ φᾶσιν,
καὶ δίδει των χωρία τους καὶ πάλιν τἄλλον χώρια·
ἂν ἔν' τὸ ἕνα λαίμαργον κὴ ἁρπάσῃ ἀπὸ τὸ ἄλλον,
ἐγέρνεται ἡ μάννα τους καὶ δράσσει καὶ δακᾷ το,
χαμοκυλεῖ τὸ 'δῶ κ' ἐκεῖ, κὴ ἀφίνει το καὶ κεῖται
χαμαὶ εἰς τὴν γῆν [ἁπλόνεται] καὶ βλέπει το καὶ τἄλλον,
[ποῦ] στέκεται καὶ τρώγει [το] τὸ μερτικὸν ποῦ δίδει·
κ' ἐκεῖνον ὁποῦ κείτεται χαμαὶ ςτὴν γῆν δαρμένον

358. κτινόν (ainsi accentué dans le Ms.). λάχει. — 359. ἤ. πάγη. — 360. νὰ ἔχει. ἐκείνη. — 361. ξιφάρα. — 362. υελίσκους. — 365. ἁρματομένος. — 366. τοῦτο. υάλλη. — 367. ὑπάγη. 370. Après μηχανίαν le Ms. donne τοῦ ἀνθρώπου. — 372. κυνηγήσει. τρόγη. — 373. δίδη. — 374. δίδη. — 375. ἔναι. λέμάργον καὶ ἁρπάσει. — 376. μάνα. δράσση. — 377. χαμοκυλῆ τον ἔνδω καὶ ἐκεῖ, καὶ ἀφήνη καὶ κείταιτε. — 378. χαμέ. βλέπη. τό. — 379. στέκη. τρόγη: ὁποῦ τοῦ. — 380. καὶ. στέκει (au lieu de κείτεται). εἰς.

358. κτινόν. τι *abest*. λάχει. — 359. ἡ. πάγη. — 360. να ἔχι. — 361. ξιφάρεια ἔχει. — 362. βελίσκους. — 364. καί. — 366. τοῦτο. βάλλη. — 367. πάγη. — 370. μῖχανίαν. του. — 372. κυνηγήσει τίπωτες. τρόγει. — 373. δίδη. — 374. δίδη τον. τάλλον. — 375. ἔναι. ἔναν λέμαργον καὶ ἁρπάσει. — 376. μάνα. δράσει. — 377. χαμοκυλῆ. καὶ κεῖ καὶ ἀφίνη. — 378. χαμέ. — 379. στέκει καὶ τρώγει τὸ μερτικὸν ὁποῦ τοῦ. — 380. καὶ. κεῖται.

οὐδὲν τολμᾷ νὰ σηκωθῇ ὥστε νὰ τὸ σηκώσῃ.
Καὶ τὸ μελίσσιν τὸ σοφὸν πολλὰ τὸ δραπετεύει·
ἂν εὕρῃ τὴν ἀπιδιὰν νἆναι καλὰ γεμάτη,
ὑπάγει καὶ τινάσσει την, καὶ τὰ παιδιά της στέκουν,
ἕως νὰ φᾷ αὐτὴ καλὰ, καὶ τότε δίνει ἐκεῖνα.

Ἀναγωγή.

Ὁ διάβολος ἀνάγεται, ἄνθρωπε, στὴν ἄρκοῦδα,
καὶ εἶν' φθορεὺς, πολεμιστὴς τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων.
Ἐνδύσου τοίνυν καὶ ἐσὺ ὅπλα τὰ τοῦ πολέμου,
τὴν πίστιν ἀντὶ θώρακα, τὴν χάριν ἀντὶ ἀσπίδα,
ἀντὶ τὸν κόντον τὸν σταυρὸν ὁπλίσου κατ' ἐκεῖνον,
ἵνα νικήσῃς τὰς αὐτοῦ πολλάς τε μηχανίας.

XVI.

Περὶ τοῦ ὀνάγρου.

Ἄγριος ὄνος γάρ ἐστιν, ὃν ὁ Ἰὼβ γάρ φάσκει·
« καὶ τίς ἀφῆκεν ἄγριον ἐλεύθερον δὲ ὄνον; »
Ὁ δὲ Δαβὶδ ὁ ψαλμῳδὸς οὕτω βοᾷ καὶ λέγει·
πορεύσονται γὰρ ὄναγροι εἰς δίψαν αὐτοῦ.....
Ἐκεῖ ὅπου πορεύονται τὰ ἄγρια γαδούρια,
καὶ ἀγελάρχην ἔχουσι καὶ πείθουνται εἰς ἐκεῖνον,
καὶ ἐὰν γὰρ γενήσωνται ἄῤῥενες ἐνομάδες,

381. σιχοθῇ ὡς τινα. συχώσοι. — 382. μελίσιν. — 383. τοὶν ἀπιδιὰ νάνε. — 384. ὑπάγη. — 386. διάυολος. εἰς. — 387. ἦν φθορς πολεμηστὴς τὸ γένος. — 388. ἐσοί. — 390. ὀπλήν σου. — 391. νικήσεις.

XVI. 392. ἰώυ. — 394. υοά. — 397. ἔχουν καὶ ἀγελάρχην. πίθουνται. — 398. γενήσονται ὅσαις ἄῤῥενας αἵ νομάδαις.

381. σῖχοθῇ ὥστι. συχώσει. — 382. μελίσσειν. — 383. ἐυρη τοίνυν ἀππιδιὰν νάνε. — 384. ὑπάγη. τῖνάση. — 386. δῖάυολος. εἰς. — 387. ἦν. τὸ γένος. — 388. ἐσοί. — 389. πίστην. — 390. ὅπλοίσου. — 391. ἵνανα νικήσεις. μῖχανίας.

XVI. 396. ἄγροια. — 397. ἔχουν καὶ ἀγελάρχην. πίθουνται. — 398. ὅσαις ἄῤῥενες. νομάδαις.

εὐθὺς ὁ ἀγελάρχης [των] τὰ μόριά των κόπτει,
ἵνα μὴ σπερματίσωσιν, διὰ τοῦτο τ' ἀποτέμνει.

Ἀναγωγή.

Οἱ μὲν γὰρ Ἰουδαῖοί τε παρόμοιοι ὑπάρχουν·
σπέρμα ζητοῦσιν καὶ αὐτοὶ σπερματικὸν τοῦ σπεῖραι,
οἱ δὲ θεῖοι ἀπόστολοι, τὰ νοερὰ δὴ τέκνα
τῆς ἐκκλησίας λέγω γὰρ ἤγγισεν ἐγκρατείας
καὶ σπέρμα γὰρ οὐράνιον ὁμοῦ καὶ σωφροσύνην.

XVII.

Περὶ ἐχιδνῶν.

Ἡ ἔχιδνα δὲ τὸ θηριὸν, τ' ἀρσενικὸν δὲ λέγω,
πρόσωπον ἔχει ὡς ἀνδρὸς, ὁμοίως καὶ ἡ θήλη·
ἀνθρώπου θέαν ἔχουσιν ἕως τὸν ὀμφαλόν των,
τὰ πόδια των καὶ ἡ οὐραῖς ὅμοια κορκοδείλου.
Οὐχ ἔχει πόρον ἡ γυνὴ νὰ δέχεται τὸν γόνον,
ἀλλ' ὡς ὀπὴν ῥαφίδος τε ἔχει διὰ τὸ οὖρον·
ὅταν ὁ ἄῤῥην βούλεται νοχλεύειν τὴν θηλεῖαν,
διὰ τοῦ στόματος αὐτῆς νοχλεύει μετ' ἐκείνην,
καὶ, ὅταν δὲ τὸ σπέρμα του ἐκρέῃ πρὸς τὴν θήλην,
καὶ γνοῦσα δὲ ἡ θηλυκὴ ὅτι κατέπιέν το,
εὐθὺς φράσσει τὸ στόμα της, καὶ κόπτει τ' ἀναγκαῖα
ἐμόρια τοῦ ἄῤῥενος, κἀκεῖνος ἀποθνήσκει·
αὐξάνονται τὰ τέκνα της δύο εἰς τὴν κοιλιά της,

399. μώρια. κόπτη. — 400. ἀποτέμνη. — 402. ζητοῦσι.

XVII. 406. ἡ manque. τό. — 407. θήλυ. — 409. οἱ οὐρές. κορκοδήλου. — 411. ὡ ὀπίν. — 412. ἄῤῥεν. θηλύαν. — 414. ἐκρέει. θήλυν. — 416. τις. τά. — 417. ἐμώρια. — 418. αὐξάνων τε.

399. μώρια. κόπτη. — 400. ἵνα ἀπὸσπερματίσωσιν. τὰ ἀποτέμνη. — 405. οὐράνοιον.

XVII. 406. τὸ ἀρσενικόν. — 407. θύλη. — 409. του. οι οὐρές. κορκοδήλου. — 411. ἀλῶς ὀπὶν ῥαφίδος το. — 412. ἄρρεν. θυλίαν. — 414. ἐκρέει. θύλην. — 415. θυλικῆ. — 416. στόμαν. τὰ. — 417. ἐμώρια. — 418. αὐξάνωντε.

ἀρσενικὸν καὶ θηλυκὸν πάλε διὰ ν' ἀπομείνουν,
καὶ τὴν κοιλίαν τῆς μητρὸς ἐκεῖνα κατατρώγουν,
κ' ἐκεῖνα βγαίνουν εἰς τὸ φῶς, κ' ἐκείνη ἀποθνήσκει.

Ἀναγωγή.

Καλῶς τοίνυν ὁ Πρόδρομος τοῖς Ἰουδαίοις εἶπεν·
γεννήματα τῶν ἐχιδνῶν ἐκάλεσεν κἀκείνους·
τοὺς προφήτας ἀπέκτειναν τοὺς ἑαυτῶν πατέρας,
καὶ τὸν Χριστὸν ἐσταύρωσαν τὸν κύριον τῆς δόξης.

XVIII.

Περὶ ἐχίδνης τοῦ πελάγου.

Ὀψάριον ἐστὶν ἐν τῇ θαλάσσῃ λεγόμενον ἀφκράτης· ἔχει εἶδος ἰχθύος· εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ ἔχειν καὶ κρατεῖν τὴν ναυτικήν.

Ἐστὶν δὲ κὴ ἄλλη ἔχιδνα ςτὸ πέλαγος ἀπέσω·
αὐτὴ ὑπάρχει δυνατὴ καὶ εἶν' μικρὰ τὸ εἶδος,
ἡ μούρη της ἔναι μακριά, οἱ ὀδόντες μεγάλοι·
καὶ τὸ καράβιν δράσσει το, δαγκάνει τὸ τεμῶνι,
καὶ εἰς τὴν ὥραν στέκεται, οὐ δύνατ' ἀρμενίζειν,
εἰς ὅσοι ἄνεμοι τὸ φυσοῦν ἀπαρασάλευτον ἔναι.
Εὐθὺς δένουσιν ἄνθρωπον, βάλλουν τον εἰς τὸ βάθος,
λαμβάνει σίδερον χοντρὸν, αὔξει το εἰς τὴν μύτην,

419. ἀρενικὸν. Τρώγη τὴν κοιλιάν της forme le second hémistiche. — 420 et 421. ἐκεῖνα κατατρώγουν καὶ ἐκεῖνα εὐγένουν εἰς τὸ φῶς καὶ ἐκείνη ἀποθνύσκην. — Καὶ ἡ ἀναγωγή του.

XVIII. κρατεῖ. — 426. καὶ ἄλλην. εἰς. — 427. αὐτόν. δυνατόν. ἦν μικρόν. — 428. ἡ. — 429. χαράβην δράσση. δαγκάνη. τεμόνη. — 430. δύναται ἀρμενίζει. — 432. δένουσιν οἱ ἄνθρωποι ἄνθρωπον. υάλουντο. υάθος. — 433. χοτρὸν. αὔξη. εἰ. μήτήν.

419. θυλικὸν, καὶ τρώγη τὴν κοιλίαν της. — 420. ἐκεῖνα κατατρώγουν καὶ ἐκεῖνα. εὐγένουν εἰς τὸ φῶς, καὶ κίνη ἀπὸθνήσκη (le premier hémistiche du vers 420 et celui du vers 421 manquent).

XVIII. 426. δὲ *abest*. καὶ ἄλλην ἔχιδναν. ἀπέσσω. — 427. αὐτὸν. δυνατόν. ἦν μικρόν. — 428. ἡ ὀδόντες. — 429. καράυην δράσση. δακκάνη. τιμόνη. — 430. δύνατε ἀρμενίζει. — 432. βάλουν το. — 433. ἄυξη. μήτην.

καὶ χρούει [την] τὴν ἔχιδναν ςτὴν ῥῖναν καὶ πονεῖ την·
αὐτὴ ςτὸ βάθος βάλλεται, καὶ τὸ χαράδιν πάγει.

Ἀναγωγή.

Βλέπε καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε, τὸ πονηρὸν θηρίον,
αὐτὸν γὰρ τὸν διάβολον, μηδὲν σὲ ἀπατήσῃ,
εἰς ἡδονὴν δὲ τῆς σαρκὸς νὰ μὴ σὲ σταματήσῃ·
ἀλλὰ γυμνώσου καὶ ἐσὺ τὴν ἡδονὴν ἐκείνην·
ὡς Ἰωσὴφ ὁ πάγκαλος ἀφῆκε τὸν χιτῶνα,
οὕτως δός τον κατάμουρα διὰ τῆς μετανοίας,
νὰ πέσῃ εἰς τὰ τάρταρα, ςτὰ βάθη τῶν ἀβύσσων,
καὶ σὺ εὐθὺς νὰ λυτρωθῇς ἐκ τῶν αὐτοῦ παγίδων.

XIX.

Περὶ νυμφίτσας.

Ὁ νόμος τοίνυν γὰρ φησὶν, λέγει περὶ τὴν γάλην,
ὅτι ἀκάθαρτη ἐστὶν, μηδεὶς αὐτὴν ἐσθίῃ.
Αὐτὴ ἀπὸ τοῦ ἄῤῥενος ἐκ στόματος λαμβάνει,
καὶ γενομένη ἔγκυος ἐκ τοῖς ὠσὶ γεννᾷ γάρ.
Αὐτὴ ἐχθρὸς τῶν ποντικῶν ὑπάρχει ἡ νυμφίτσα,
ἂν σώσῃ κὴ ἀποφύγῃ την καὶ ἔμπῃ εἰς τὴν τρῦπαν,

434. χρούι τῆς ἔχιδνας εἰς. πονή. — 435. ’ς manque. βάθος. χαράβην. — 437. ἀπαντήσει. — 436. κακεῖσαι σταματίσει. — 440. πάγγαλος. — 441. οὗτος καὶ ἐσὺ δός τον κατὰ·πρόσωπα. — 442. πέσει. εἰς. — 443. λυτρωθεῖς.

XIX. Περὶ νυμφήτζας. 444. γάλιν. — 445. ὅ (la deuxième syllabe a été oubliée). μηδής. ἐσθίειν. — 446. ἄερος. λαμβάννη. — 447. ἔγκυος γενομένη. τῆς ὠσῆ. — 448. αὐτὴ γάρ. νυμφίτζα. — 449. σώσοι καί. τρίπαν.

434. χροῦ τῆς ἔχῖδνας εἰς. πονή. — 435. αὐτὴ τό. χαράυην ὑπάγη. — 437. ἀπατήσει. — 438. κακεῖσαι σταματίσει. — 441. οὗτος καὶ ἐσὺ δός τον κατὰπρόσωπα. μετανίας. — 442. καὶ πέσει. εἰς τά. — 443. λῦτρωθεῖς.

XIX. Περὶ νυφήτζας. — 444. γάλην est ainsi accentué dans le Ms. — 445. ἀκάθαρτοι. ἐσθίειν. — 446. ἄρενος. ἐκ τοῦ. — 447. καὶ ἔγγυος γενομένη ἐκ τῆς ὠσῆ. — 448. αὐτὴ γάρ. νυμφίτζα. — 449. σώσει. τρίπαν.

στέκεται, κλάνει δυνατὰ ἀπέσω εἰς τὴν τρῦπαν,
καὶ πνίγεται ὁ ποντικὸς ἐκ τὸν πολὺν τὸν βρῶμον.

Ἀναγωγή.

Πολλοί τινες γὰρ ἐξ ἡμῶν ὑπᾶν ςτὴν ἐκκλησίαν,
μ' ἐμμορφωμένον πρόσωπον τάχα τῆς εὐσεβείας,
καὶ ἐκ τῶν ἔργων δὲ αὐτῶν ἀρνούμενοι τὴν φύσιν,
ὡς παρὰ φύσιν ἡ γαλῆ γεννᾷ καὶ συλλαμβάνει.

XX.

Περὶ τῶν ἐχενταύρων.

Ὑπάρχουν θανατήσιμα ζῶα ἐν τῇ θαλάσσῃ·
μούσαις φωναῖς γὰρ ἔχουσιν γλυκέα ν' ἀγκαρίζουν,
δι' ὃ σειρῆναι κράζονται κὴ ὤμορφα τραγουδοῦσιν.
Τὸ στῆθος, καὶ ἡ κεφαλὴ, ὁμοῦ τε καὶ αἱ χεῖραι,
ὁμοῖα ὡς ἀνθρώπου τε καὶ εἶδός τε καὶ κάλλος,
τὰ ὄπισθεν ὡς ὄνου τε ἀπὸ τὸν ὀφαλόν των.

Ἀναγωγή.

Αὐτὰ παρομοιάζονται ςτὸν Ἄρειον τὸν ἄφρων,
καὶ ςτοὺς ἑξῆς αἱρετικοὺς, λύκους τῆς ἐκκλησίας·
διὰ τὴν ξυλοσοφίαν [των] πολλοὺς ἐξηπατῆσαν,
ὡς ἄνθρωποι μὲν τῇ μορφῇ ἐφαίνοντο τοῖς πᾶσιν,
τὴν πίστιν ὡς ἀπάνθρωποι, ὡς ὄνοι δὲ τὴν γνῶσιν.

450. κλάνη. τρίπαν. — 451. τῶν πολλήν. υρόμον. — 452. τιναῖς. εἰς. ἐκλησίαν. — 455. γενά. συλαμυάνει.

XX. 457. γλυκαία ναγκαρίζουν. — 458. δισυρῖναι. αἱ ὄμορφα τραχωδοῦσιν. — 461. τῶν ὀφαλόν. — 462. παρομιάζονται εἰς. ἄριον. ἄφρον. — 463. εἰς.

450. στέκετε κλάνη. ἀπέσσω. τρίπαν. — 451. πνίγετε. τῶν πολλήν. βρόμον. — 452. εἰς. — 453. μεμορφομένον. εὐσευείας. — 454. ἔργων γάρ. — 455. συλαμβάνει.

XX. 457. γλυκαία. δἰσυρίναι. κὴ *abest*. ὄμορφα. — 459. ἐχεῖραι. — 461. τῶν. — 462. παρομιάζονται. ἄριον. 463. εἰς. ἐρετικούς. — 464. ἐξεπάτησαν. — 466. πίστην.

XXI.

Περὶ ἀκανθοχοίρου.

Εἶν' δὲ κὴ ὁ ἀκανθόχοιρος ἄγριον ζῶ χερσαῖον·
σχοίνου μορφὴν γὰρ ἔχουσιν αὐτοῦ τοίνυν αἱ τρίχες,
ὁλόσφαιραις, ὁλόκεντραις, μακριαῖς καὶ πλουμισμέναις.
Εἰς ἄμπελον ἀτρύγητον κάμνουν ζημιὰν μεγάλην,
τὸν βότρυν ῥίπτουν εἰς τὴν γῆν καὶ ξηῤῥωγίζουσίν τον,
καὶ πίπτουσιν ἀνάσκελα, κυλιοῦνται εἰς τὰς ῥώγας,
αἱ ῥώγαις ςτ' ἀκανθόκεντρα ἐμπαίνουν καὶ κολλοῦσιν,
καὶ παίρνουν τα καὶ πάγουσιν, ταγίζουν τὰ παιδιά τους,
τὸ κλῆμα μένει εὔκαιρον, καὶ ἔν' σὰν τρυγημένον.

'Αναγωγή.

Οὕτω καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε, μιμήσου τε τὸ ζῶον,
πορεύθητι ςτὴν ἐκκλησιὰν, ςτὴν ἄμπελον κυρίου,
ςτὰ ἔμπροσθεν τοῦ βήματος λάϐε αὐτοῦ τὸ σῶμα,
ὁμοίως καὶ τὸ τίμιον αἷμα τὸ τοῦ δεσπότου,
ἄφες κενὸν τὸν δαίμονα, τρύγα τὰς ἁμαρτίας.

XXII.

Περὶ τοῦ πανθήρου.

Ποικίλον ζῶον γὰρ ἐστὶν, καὶ ἥσυχον, καὶ πρᾷον,
ὡραῖόν τε καὶ ἔμμορφον ὁ πάνθηρος ὁ μέγας·
ἐχθρὸς μόνον τοῦ δράκοντος ὑπάρχει ὁ πανθήρης,

XXI. 467. ἦν. καί. ἀκανθόχειρος. ζῶον. — 468. σχίνοι. — 469. ὁλοσφερές. ὁλόκεντρες. — 470. ζυμίαν — 471. ῥύπτουν. ξηρογύζουσίν το. — 472. κυλοῦνται. ῥόγας. — 473. ῥόγες. εἰς. ἐμπένουν. — 475. ἔναι ὡσὰν τριγημένον. — 477. εἰς. ἐκλησιὰν, εἰς τόν. — 478. υήματος. — 480. καινόν.

XXI. 467. ἦν. καί. ἀκανθόχειρος. ζῶον. — 468. σχίνοι. τοίνην. — 470. ζυμίαν. — 471. ῥύπτουν. ξηρογύζουσίν το. — 472. κυλιοῦνται. ῥόγας. — 473. ῥόγες. εἰς. — 474. πέρνουτα. — 475. κλήμαν. ἔναι. τριγημένων. — 476. τόν. — 477. εἰς. εἰς. — 480. δέμοναν.

καί, ὅταν φᾷ καὶ χορεστῇ, κοιμᾶται τρεῖς ἡμέρας·
χωνεύουσιν τὰ βρώματα ἀπέσω ςτὴν κοιλιάν του,
ἐβγάλλει ξένην μυρωδιὰν ἐκ τὴν κοιλιά του μέσα,
βάλλει φωνὰς μεγάλας τε ὅσον νὰ ἠμπορήσῃ,
ἡ εὐωδία τρέχει δὲ ἀπάνω τε καὶ κάτω,
ἐβγαίνει ἀπὸ τὸ στόμαν του μετὰ [τὰς] τρεῖς ἡμέρας,
καί, παίρνοντες τὴν μυρωδιάν, ἔρχονται τὰ θηρία,
καὶ τὰ ἐγγὺς καὶ τὰ μακράν, καὶ παίζουν μετ' ἐκείνην.

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ ὁ Χριστὸς ἡμῶν τριήμερος ἀνέστη,
τὴν εὐωδίαν γὰρ αὐτοῦ προσήγαγεν τοῖς πᾶσιν,
καὶ τοῖς μακρὰν καὶ τοῖς ἐγγὺς τὴν εἰρήνην πληρώσας,
τὸ εὐαγγέλιον αὐτοῦ τὸ ποικίλον διδάξας,
τὴν πίστιν, τὴν ἐγκράτειαν, ὁμοῦ τὴν παρθενίαν·
τοῦτα γὰρ κτῆσαι, ἄνθρωπε, τὰ τοῦ εὐαγγελίου,
ἵνα ἐχθρὸς ἀναφανῇς τοῦ νοητοῦ θηρίου.

XXIII.

Περὶ τοῦ κήτους.

Ἡ ἀσπιδοχελώνη γὰρ κέκληται αὐτὸν κῆτος,
ἔναι μεγάλον, φοβερόν, ὡσὰν νησὶν ὁμοιάζει·
πολλάκις φενακίζονται οἱ ναῦται εἰς τὸ κῆτος,
ὑπᾶν καὶ ῥάσσουσιν ἐκεῖ, ῥίπτουσιν τὰς ἀγκύρας,
καὶ τοὺς πασσάλους τῶν πλοιῶν ἀπάνω πρὸς ἐκεῖνον·
πυρὰν ἐξάφτουσιν εὐθύς, βρώματα θέλουν ψήσειν,

XXII. 484. τρίς. — 485. εἰς. — 486. εὐγάλη. μυροδίαν. — 487. νάλγει. ὑμπορησει. — 489. εὐγένη. μετὰς τρεῖς. — 490. πέρνοντες. μυροδίαν. τή. — 491. μακρά. πέζουν. — 496. πίστην. — 498. ἀναφανεῖς.

XXIII. 500. μεγάλων. νησὴ ὁμοιάζη. — 501. φαιναχίζονται. — 504. ἐξαύτουσαν. υρωμάτων θέλου ψήσιν.

XXII. 482. ὅμορφον. — 484. τρίς. — 485. εἰς. — 486. εὐγάλη. μυροδίαν. — 487. ὑμπορήσει. — 489. εὐγένη. — 490. πέρνοντες. μιροδιάν. τῇ θηρία. — 491. μακρά. πέζουν. ἐκείνον. — 496. πίστην.

XXIII. 500. νυσσην ὁμιάζη. — 501. φαιναχίζονται. — 503. πασάλους. — 504. ἐξάπτουν. ψήσιν.

ἐκεῖνο γοῦν θερμαίνεται, καὶ ςτὸν βυθὸν βυθίζει·
πολλάκις συμβυθίζεται τὸ πλοῖον μετ'ἐκεῖνον.
Ἔχει αὐτὸν καὶ φυσικόν· ἄκουε πῶς ἀγρεύει·
ὅταν πεινάσῃ, στέκεται τὸ στόμα [του] ἀνοῖκτον,
εἶθ' οὕτως γὰρ ἐξέρχεται ἐκ τῶν αὐτοῦ τε σπλάγχνων
τῶν ἀρωμάτων εὐωδιὰ, ὁ τόπος ἐκπληροῦται,
τὰ ψάρια τοίνυν τὰ μικρὰ τρέχουσιν αὐτομάτως,
κ' ἐμπαίνουσιν ςτὸ στόμα του, καὶ τρώγει καὶ χορταίνει,
τὰ δὲ μεγάλα φεύγουσιν διατί ἠξεύρουν τρόπον.

Ἀναγωγή.

Αὐτὸν τὸ κῆτος γὰρ ἐστὶν ὁ διάβολος ὁ μέγας,
καὶ οἱ ἰχθύες οἱ μικροὶ, οἱ ἄνθρωποι· ἡ φύσις
ποῦ ἔναι καταχυλιστὴ καὶ τρέχει πάντα κάτω
εἰς ἡδοναῖς τοῦ σώματος, εἰς πάθη ἀτιμίας·
ἀλλ' ἀποφύγωμεν τἄργα του, ὡς τὰ μεγάλα ψάρια.

XXIV.

Περὶ τῆς ἀλώπεκος.

Δόλιον ζῶον γὰρ ἐστὶν ἡ ἀλουποῦ ἡ κλέπτρια·
ἐὰν πεινάσῃ τὸ λοιπὸν κοὐκ ἔχῃ τί νὰ·φάγῃ,

505. θερμένεται. εἰς. υυθὸν υυθίζει. — 506. συνυυθύζεται. πλοίων. ἐκύνον. — 507. πῶς τοῦ. — 508. πινάσει. — 512.— καὶ μπένουσιν εἰ. τρώγη. χωρτάννη. — Καὶ ἡ ἀναγωγή του. — 514. διάυολος. — 515. αἱ ἰχθύαι. οἱ φύσις. — 516. ὁποῦ.— 518. ἀλλὰ ἀποφύγομεν τὰ ἔργα.

XXIV. Περὶ τῆς ἀλώπηξ. Cet article se trouve répété à peu près dans les mêmes termes après le chapitre consacré à la *licorne*. Je donnerai plus loin les leçons du Ms. pour ce qui concerne cette répétition, afin d'éviter ici toute confusion. — 519. ἀλώπηξ. 520. ποινάσει. τὸ λοιπὸν. κ manque,

505. ἐκεῖνον. θερμένεται. εἰς. — 506. σηνβιθύζεται. ἐκύνον. — 507. πῶς τοῦ. — 508. πινάση. — 512. καὶ μπένουσιν εἰς. — 513. τὸν τρόπον. — 514. διάυολος. — 515. ἰχθύαι. οἱ φύσις. — 516. ὁποῦ. — 518. ἀλλὰ ἀπὸφύγομεν τὰ ἔνεργά του.

XXIV. Περὶ ἀλώπηξ. — 519. οἱ κλέπτια. — 520. ποινάσει. λυπόν. οὐχ. ἔχει.

ὑπάγει εἰς ἀχυρόκοπρον ὅπου νὰ ἔχῃ ἥλιον,
καὶ πίπτει ἐκεῖ ἀνάσκελα ὡσὰν ἀποθαμμένη·
οὔτε πνοὴ ἢ ἀναστεναγμὸς δεικνύων ὅτι ἔχει,
νομίζουσιν τὰ πετεινὰ ὅτι ἔναι ψοφισμένη,
συνάγονται κ' ὑπάγουσιν, θέλουν διὰ νὰ τὴν φᾶσιν,
καὶ, ὅταν τὴν πλακώσουσιν, ἐκείνη γὰρ ἐξαίφνης
ἐγέρνεται καὶ πιάνει [τα], καὶ τρώγει ὅσα νὰ δράξῃ.

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ ὁ διάβολος δόλιος πάνυ ἔσται,
καὶ πάντα πολεμίζει γὰρ τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
καὶ ὅσοι θέλουν ἅψονται τὰς σάρκας τοῦ διαβόλου,
εὐθὺς ἀναπληρόνονται πρὸς φόνους, πρὸς πορνείας,
καὶ πρὸς φιλαργυρίας τε καὶ πρὸς [τὰς] φιλαρχίας·
φεύγωμεν τοίνυν καὶ ἡμεῖς τὸ δολερὸν θηρίον.

XXV.

Περὶ τοῦ κάστορος.

Ὁ κάστωρ ἤπιον ἐστὶν πάνυ καὶ ἥσυχόν τε·
τὰ δ' ἀναγκαῖα γὰρ αὐτοῦ μεγάλην χρείαν ἔχουν,
εἰς ἀσθενοῦντα ἄνθρωπον μεγάλην ἰατρείαν·
ὅταν τοίνυν διώκεται ὑπὸ τοῦ κυνηγοῦ [τε],
εὐθὺς κόπτει τὰ μόρια, τῶν κυνηγῶν τὰ ῥίπτει,
κὴ ὁ κυνηγὸς λαμβάνει τα, καὶ πλεὸν οὐδὲν διώκει·

mais se trouve plus bas au même article. — ἔχει. — φάγει. — 521. ὑπαγη. ἔχει. — 522. ἀποθαμένη. — 523. πνωή. δακρύων au lieu de δεικνύων. — 525. συνάσονται καὶ. θέλουσιν. — 526. ὅτα. ἐξέφνης. — 527. πιάννη καὶ τρόγει ὅσαν δράξει. — 528. διάυολος. ἤσται. — 530. διαυόλου. — 531. ἀναπληρῶνται. — 533. φεύγομεν.

XXV. Περὶ κάστωρ. — 534. δέ. χρίαν. — 536. ἱατρίαν. — 538. μώρια. — 539. καὶ. λαμυάνη. πλέων.

522. ἀπὸθαμένη. — 525. συνάσσονται καί. θέλουσι. — 527. πιἄνη. τρόγει ὤσαν ἀδράξει. — 528. διἄυολος. πάνη. — 531. ἀναπληρώνονται. — 532. φυλαργυρίας. — 533. φὐγομεν τοίνην.

XXV. Περὶ κάστωρ. — 535. δέ. χρίαν. — 536. ἰἀτρίαν. — 538. μώρια. — 539. καί. λαμβάνη. πλέων οὐδέ.

εἰ δὲ πολλάκις προλαβὸν παρ' ἄλλου ἦσαν κομμένα,
καὶ 'δῇ ὅτι διώκει τον ἄλλος νὰ τοῦ τὰ κόψῃ,
ἐκεῖνος πίπτει ἀνάσκελα καὶ δείχνει τὰ μεριά του,
χὴ ὁ κυνηγὸς κατανοεῖ τὸ πῶς [αὐτὰ] δὲν ἔχει·
εὐθὺς φεύγει, ἀναχωρεῖ, ἀφίνει τον κ' ὑπάγει.

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ σὺ, πολιτευτὰ, ἀπόδος τῷ διαβόλῳ,
τῷ κυνηγῷ τῆς σῆς ψυχῆς ἀπόκοψον τὸ πάθος·
ἐὰν πορνείαν κέκτησαι, ἢ φόνον, ἢ μοιχείαν,
ἀπόκοψον καὶ βόησον καθὼς καὶ ὁ προφήτης·

« Ὅτι ἡ ψυχὴ ἡμῶν ἐῤῥύσθη ἐκ τῆς παγίδος τῶν θηρευόντων. »

XXVI.

Περὶ τοῦ σατύρου.

Ἄλλον θηρίον σάτυρον ὀνόματι τὸ λέγουν·
αὐτὸ καὶ ὁ πατὴρ ἡμῶν, Ἀντώνιος ὁ μέγας,
ηὗρεν αὐτὸ ςτὴν ἔρημον ὅτε ὑπῆγεν [πάλαι]
ςτὸν μέγαν ἀναχωρητὴν, [τὸν] Παῦλον τὸν Θηβαῖον.
Ἀπὸ τὰ ὑπογάστρια ἕως τὴν κεφαλήν του
ὑπάρχει ἀνθρωποειδὴς καὶ κεφαλὴ καὶ τ' ἄλλα,
πλὴν δύο κέρατά ἔχει ςτὴν κεφαλὴν ἀπάνω·
ἔχει πτερὰ ὡς ἀετοῦ, κ' οἱ πόδες του ὡς αἶγας.
Αὐτὸς, ὅταν ηὑρέθηκε μὲ τὸν ἅγιον Ἀντώνιον,

540. οἱ. προλαβών. κομένα. — 541. διώκη. — 542. δίχνει. — 543. καί. κατανοῆ. πός. — 544. φεύγη ἀναχωρῆ ἀφήνη. καὶ ὑπάγη. — Καὶ ἡ ἀναγωγή του. — 545. διαυόλω. — 547. πορνοίαν. — 548. υόησον.

XXVI. σατήρου. — 549. σάτηρον. — 551. αὐτώ. Ἀντόνιος. — 552. εἰς. θηυαίον. — 554. ἄνθρωπον εἶδος. τά. — 555. εἰς. — 556. καί. — 557. αὐτῶ. ηὑρέθη. Ἀντόνιον.

540. οἱ. προλαυῶν. κομένα. — 541. καὶ δῆ πάλιν. διώκη. νά της. — 542. δίχνη. — 543. καί. κατανοῆ. πός. — 544. φεύγη ἀναχωρῆ ἀφήνη. καί. — 545. διαυόλω. — 546 τό. — 547. πορνοίαν καὶ κτησαι.

XXVI. Περὶ τοῦ σατήρου. — 549. σάτηρον. — 550. αὐτῶ. — 552. εἰς. — 554. ἀνθρωποειδεῖς. τά. — 555. εἰς. — 556. καί. — 557. αὐτῶ. ἠυρέθη.

σκύπτει, φιλεῖ τοὺς πόδας του, παρακαλεῖ καὶ λέγει·
« Ἐγὼ, νὰ ξεύρῃς, ἅγιε τοῦ θεοῦ, ζῶ ὑπάρχω·
« ὥσπερ τὰ ζῶα ἅπαντα ὅλα τῆς οἰκουμένης·
« οἱ τῆς Αἰγύπτου ἄνθρωποι, κακῶς ἐπλανηθέντες
« ἐκ τοῦ ἐχθροῦ τοῦ Σατανᾶ, τιμὴν γὰρ δίδουσίν [μοι],
« καὶ ὡς θεὸν μᾶς προσκυνοῦν, καὶ τὸν θεὸν ἀρνοῦνται·
« εὔξου [λοιπὸν], ὦ ἅγιε, πρὸς τὸν θεὸν τῶν ὅλων
« δι' ἐμὲ καὶ τὴν ἀγέλην μου, κὴ ὅλην τὴν συντροφιάν μου. »
Ταῦτα εἰπὼν ἀπέφυγε, ςτὴν ἔρημον ἐδιάϐην.

Ἀναγωγή.

Ἀκούσατε καὶ φρίξατε, ὦ ἄνθρωποι τοῦ κόσμου,
πῶς τὰ θηριὰ ὁμολογοῦν [καὶ] τὸν θεὸν τῶν ὅλων,
καὶ σὺ ἀρνεῖσαι τὸν Χριστὸν καὶ τὴν κυρὰν τοῦ κόσμου·
καὶ πάντα εἰς τὰ ψέματα καὶ εἰς παρανομίας
τὸ ὄνομα γὰρ τοῦ θεοῦ εἰς τὰ χείλη σου στέκει·
οὐκ ἤκουσας γὰρ τῆς γραφῆς, ὅλως μηδὲν ὀμώσῃς
ἄλλον εἰ μὴ τὸ ναὶ, ναὶ, καὶ τὸ οὒ, οὒ [ἵνα λέγῃς.]

XXVII.

Περὶ τοῦ ἱπποκενταύρου.

Ἄλλον θηρίον συναντεῖ Ἀντώνιος ὁ μέγας·
ἀπὸ τὸ στῆθος κὴ ἄνω [τε] ἔχει ἀνθρώπου εἶδος,
τὸ δὲ λοιπὸν ὡς εὔμορφη ἀλόγου θεωρία,

559. ἠξεύρης. ζῶον. — 560. ὡς πτερὰ ὥσπερ. — 561. ἡ τῆς. — 562. προσκυνοῦσιν. — 565. τῆς ἀγέλης. καὶ ὅλης τῆς συντροφίας. — 566. εἰς. ἐδιάϐην καὶ ἀναχώρισεν. — 569. ἀρνῆσαι. — 571. τά manque. στέκη. — 572. Au lieu de τῆς γραφῆς, il y a τὴν φωνήν. — 573. ἄλλον manque. ἦμη.

XXVII. Περὶ τοῦ ὑποκένταυρος. — 574. σύναντῆ ὁ μέγας Ἀντώνιος. — 575. καί. — 576. ἔνμορφη.

558. ἠξεύρης. ζῶον. — 559. ὥπερ. — 560. ἡ. δίδουν. — 565. τῆς ἀγέλης. καὶ ὅλης τῆς συντροφίας. — 566. ὑπῶν. εἰς. ἐδιάυην. — 569. ἀρνῆσαι. — 570. παρανομίαις. — 572. μηδέ. — 573. ἡμῆ.

XXVII. Περὶ ὑποκένταυρος. — 574. σηναντῆ ὁ μέγας ἀντώνιος. — 575. καί. ἔχι.

τέσσαρεις πόδας ἔχει γάρ, καθὼς ἔχει ὁ ἵππος,
ὃν ἱπποκένταυρον αὐτὸν ἱστορίζουν οἱ ζωγράφοι·
τοῦτον ἰδὼν ὁ Ἀντώνιος, στέκει, ἀναρωτᾷ τον
ἐν ποίῳ τόπῳ κατοικεῖ ὁ δοῦλος θεοῦ Παῦλος·
ἐκεῖνος, μὴ δυνάμενος ἀπόκρισιν νὰ δώσῃ,
ἀντὶ τῆς γλώττης τῇ χειρὶ αὐτοῦ διερμηνεύει,
καὶ τοῦτον προσκυνήσασα ςτὴν ἔρημον ἀπέδρα.

Ἀναγωγή.

Ἀκούσατε τὴν ὑπακοὴν τὴν ἔχουν τὰ θηρία·
ὅσοι γὰρ ἐφυλάξασιν τὸ κατ' εἰκόνα σῷον,
αὐτὸ τοίνυν φυλάξατε, ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες,
καὶ πλούσιοι καὶ πένητες, μικροί τε καὶ μεγάλοι,
ἵνα ἐχθροὺς διώξατε νὰ πᾶσιν εἰς τὸ βύθος,
καὶ κληρονόμοι ἀγαθῶν τῆς ἄνω βασιλείας,
γένητε εἰς ἀπειρίαν τους. . . . .

XXVIII.

Περὶ τοῦ παγωνίου.

Καὶ τὸ παγώνιον τὸ τερπνὸν εἶν' ὡρῃὸν παρὰ πάντα·
ἀνοίγει τὰς πτερούγας του, θωρεῖ καὶ χαίρεταί τας,
ὅταν στραφῇ ςτὰ πόδια του νὰ 'δῇ τὴν ἀμορφιάν τους,
ἀγριοφωνάζει γὰρ καὶ κλαῖ, καὶ λαλεῖ, καὶ βρουχεῖται.

577. τέσσερεις. — 579. ἰδὼν ὁ μέγας ἀντόνιος. το. — 581. ἐκείνων. δυνάμενον ἀπόχρησιν. δώσει. — 583. εἰς. ἀπέδρασεν καὶ ἀναχώρισεν. — 584. θηρίαν. — 586. αὐτοί. — 588. διόξατε. νύθος (ainsi accentué dans le Ms.). — 590. γένηται. ἀπερίαν τοὺς.

XXVIII. 591. ἦν. ὡραιόν. — 592. ἀνοίγη. πτέρυγας. χαίρετε. — 593. εἰς. ἰδῆ. — 594. ἀγριοφονάζει. κλαίει. βρουχεῖται καὶ λαλεῖ.

577. τέσσαρης. ἔχι. — 578. οἱ. ζωγράφη. — 579. οἰδῶν ὁ μέγας. τό. — 581. ἐκῦνον. δῦνάμενον. ἀπόκρησιν δώσει. — 583. εἰς. — 586. ὦση. σῶον. — 586. αὐτῶ. — 588. βύθος est ainsi accentué dans le Ms. — 590. γένητε (le reste manque).

XXVIII. 591. ἦν ὡραῖον. — 592. ἀνοίγη. πτέρυγας. χέρετε. — 593. εἰς. ἰδῆ. ἀμορφιά. — 594. ἀγριοφονάζει. κλαίει.

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ σύ, ὦ ἄνθρωπε, εὐφραίνου καὶ ἀγάλλου,
ὅταν τοῦ θεοῦ τὰς ἐντολὰς [σὺ] ποιεῖς καὶ τὰς πράξεις,
ἀτένισε τοὺς πόδας σου, ἐνθύμου τὰς ἁμαρτίας,
καὶ κλαῦσον, θρήνησον καὶ σὺ καθὼς καὶ τὸ παγῶνι.

XXIX.

Περὶ τῆς σαλαμάνδρας.

Ἡ σαλαμάνδρα τὸ πουλὶν ἔχει τούτην τὴν χάριν,
ἂν ἔμπῃ εἰς τὴν κάμινον, εὐθὺς σβέννυται ὅλη,
καὶ εἴ τις τὸ ὀξύγγιν της γυμνὸς περιλειφθῇ το,
καὶ ἔμπῃ εἰς τὴν κάμινον, ποσῶς οὐκ ἀδικεῖται·
ἀδάμας τοίνυν λέγεται αὐτό τε τὸ πουλάκι,
διότι οὐ δαμάζεται, ἀλλὰ τὸ πῦρ δαμάζει.

XXX.

Περὶ τοῦ κελεύει ὁ θεῖος Δαβὶδ « τοῦ ἐρωδιοῦ ἡ κατοικία. ».

Ὁ ψαλμῳδός τε ὁ Δαβὶδ φάσκει καὶ λέγει οὕτως·
« Τοῦ ἐρωδιοῦ ἡ κατοικιὰ ἡγεῖται αὐτῶν..... »
Τὸ ὄρνεον ὁ πελαργὸς φωλεύει ἐν ἐρήμῳ,
ςτὰς κορυφάς τε τῶν δενδρῶν ποιεῖ τὴν φωλεάν του,

596. τὰς ἐντολὰς τοῦ θεοῦ. — 597. ἀτένισαι. ἀνθύμου. ἀμαρτιάσου. — 598. καὶ σὺ ὡς τὸ πογώνης.

XXIX. 599. πουλλήν. — 600. ἐάν. συέννηται. — 601. ἥτις. ὀξίγκην. περιληφθεῖ. — 602. ποσός. — 603. αὐτόν τε τὸ πουλλήν. — 604. ἀλλ' αὀτὸν δαμάζει τὸ πῦρ.

XXX. 606. ἡ γῆ τε αὐτά. — 607. φολεύει. — 608. ς manque. κορφάς. φολεάν. — 608. τῆς φολίας τῶν; le reste manque à partir de τοῦ.

596. ὅταν τὰς ἐντολὰς τοῦ θεοῦ. — 597. ἀτένισαι. ἁμαρτίας σου. — 598. ὡς τὸ παγώνην.

XXIX. Περὶ τῆς σαλαμάνδρας τὸ πουλήν. — 600. πουλλήν. — 600. ἔἀν. συέννηται ὅλοι. — 601. ἥτης. ὀξίγκην. περιληφθεῖ. — 602. ποσός. — 603. τοίνην. πουλλάκι. — 604. οὐδέν. αλλ' αὐτὸν δαμάζει τὸ πῦρ.

XXX. 605. ψαλμοδός. — 606. ἡγῆται αὐτόν. — 607. φολεύει. — 608. ς manque.

καὶ τὰ στρουθία τὰ μικρὰ γύρωθεν ὑποκάτω
τῆς φωλεᾶς τοῦ πελαργοῦ κάμνουσι τὰς φωλιάς των·
« τοῦ ἐρωδιοῦ ἡ κατοικιὰ ἡγεῖταί αὐτῶν », καὶ φυλάττει
τὴν νοσσιά τε τῶν μικρῶν ἀπὸ φθοροποιῶν [τε]
τῶν ἑρπετῶν τῶν θέλοντα αὐτὰ κακοποιῆσαι.

XXXI.

Περὶ τοῦ ἀετοῦ.

Ἔστιν γὰρ ὁ ἀετὸς βασιλεὺς τῶν ὀρνέων· ἀετὸς γὰρ καλεῖται διὰ τὴν πολυετίαν αὐτοῦ. Οὗτος μὲν ζήσας ἔτη ἑκατὸν γηρᾷ, αὔξει δὲ καὶ ἡ προμυκτῆρα αὐτοῦ καὶ ἀμβλύνεται τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ τοῦ μὴ ὁρᾷν, καὶ οὐκ ἰσχύει κυνηγῆσαι. Ἀνέρχεται οὖν εἰς ὕψος λίαν, καὶ ῥίπτει αὐτὸν ἐπὶ ἀκροτόμου πέτρας καὶ συνθλάττει τὴν προμυκτῆραν αὐτοῦ διὰ τὴν πολλὴν πεῖνα· καὶ λούεται ἐν Ἀχερουσίᾳ τῇ λίμνῃ, καὶ καθέζεται ἄντικρυς τοῦ ἡλίου, καί, ὅταν παχυνθῇ τοῦ ἡλίου ἡ θέρμη, ἐν αὐτῷ πίπτουσιν ὡς αἱ λεπίδες ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν αὐτοῦ, καὶ πάλιν νεώτερος γίνεται.

Ἀναγωγή.

Καὶ σὺ οὖν, ὦ ἄνθρωπε, ὅτε πολλὰ ἁμαρτήσῃς, ἄνελθε εἰς τὸ ὕψος τῆς ταπεινοφροσύνης, ῥίψον σεαυτὸν κατὰ τὴν πέτραν τῆς πίστεως, καὶ θλάσον σου τὴν προμυκτῆραν, τὴν προσβολὴν τῆς ἁμαρτίας· λοῦσόν σου εἰς τὴν λίμνην, τοῦτ' ἔστιν τοῖς δάκρυσιν, θερματικὰ κατὰ τοῦ ἡλίου, τοῦτ' ἔστιν ἐκκλησίας, καθὰ φησὶν Δαβὶδ ὁ προφήτης· « Ἀνακαινισθήσεται ὡς ἀετοῦ ἡ νεότης σου. »

610. κατοικεία. — 612. τά.

XXXI. ὀρναίων. πολλιετίαν του. αὔξη. τὸν προμυκτῆραν του. χερουσία. λύμνη. ἀντίκρις. ὀφθαλμῶν αὐτῶν. πάλι. — ἁμαρτήσεις. προυολήν. λύμνην. ἐκλησίαν.

611. κατοικειὰ ἡγῆται. — 612. τὰ νοσσία. — 613. τὸν θέλοντα.

XXXI. ὀρναίων. πολλιετίαν. αὔξη. προμηκτῆρα. προμηκτῆραν. χερουσία. λύμνη. ἀντίκρις. ὀφθαλμῶν αὐτῶν. — ἁμαρτήσεις. λύμνην. ἀνακαινησθήσεται. νεότη σου.

XXXII.

Περὶ τοῦ γυπός.

Ἔστιν γὰρ ὁ γὺψ γαστρίμαργον ὄρνεον· οὗτος νηστεύει ἡμέρας μα', καί, ὅταν εὕρῃ βρῶμα, ἐσθίει λίτρας μα', καὶ ἀνασώζει τῶν πρώτων ἡμερῶν τὴν νηστείαν, καὶ τελείως γίνεται σῶος καὶ χορτασμένος. Καὶ ποίῳ τρόπῳ γινώσκει ὁ γὺψ τὰ βρώματα; Ὁρᾷ κατὰ νότον καὶ ὅπου γίνεται πτῶσις ἐν οἱῳδήποτε ζώῳ, βάπτεται ὁ ὄνυξ αὐτοῦ ὁ δεξιός, καὶ εὐθέως γινώσκει ὅτι βρῶμα ἐγένετον καὶ ὑψοῦται λίαν· διὰ τοῦτο γὺψ ὀνομάζεται ὅτι ἀπὸ γῆς ὑψοῦται. Καί, ὅτε ὑψωθήσεται αὐτός, γίνεται αὐτῷ σημεῖον ἕτερον ὡς αἵματος, καὶ πορεύεται ὡς νεφέλη ἐνώπιον τῶν ὀφθαλμῶν αὐτοῦ· ὁ δὲ γὺψ ἀκολουθεῖ ὄπισθεν· ὅταν δὲ πλησιάσῃ τοῖς βρώμασιν, ἀφίησιν αὐτὸν τὸ σημεῖον· ὁ δὲ βάλλει αὐτὸν κάτω καὶ ἔρχεται εἰς τὸ βρῶμα, καὶ ἔσθίει λίτρας μα'. Καί, ὅταν γίνεται ἡ θήλη ἔγκυος, καὶ πλησιάσωσιν αἱ ἡμέραι τῆς γέννας, καθέζεται ἐν τῇ νοσσιᾷ· καί, μὴ δυναμένη τεκεῖν, ἀπέρχεται ὁ ἄῤῥην κατὰ νότον, καὶ λαμβάνει λίθον ὀνόματι εὐτόκειον, καὶ ἀναφέρει αὐτὸν καὶ θέτει ἐν τῇ κοιλίᾳ αὐτῆς, καὶ εὐκόλως γεννᾷ ἡ θήλη. Καὶ πάλιν ἀποστρέφει τὸν λίθον εἰς τὸν τόπον ὅπου τὸν ηὗρεν.

Ἀναγωγή.

Καὶ σύ, ὦ ἄνθρωπε, νήστευσον ἡμέρας μα' ἐν τῇ ἀναστάσει τοῦ Χριστοῦ καὶ μὴ τῇ γαστριμαργίᾳ σχόλαζον, ἵνα μὴ ἀπολέσῃς τῶν ἡμερῶν σου τὴν νηστείαν, καὶ ἀνύψωσον σεαυτὸν [μὴ] καὶ πάλιν εἰς βάθος ἐμπέσῃς καὶ εἰς βρῶμα περιπέσῃς σκωλήκων. Καὶ σὺ οὖν, ἄνθρωπε, ὅταν ἐμπέσῃς εἰς ἁμαρ-

XXXII. περὶ τοῦ γύψ. — οὕτως. υρώμα μ'. τὴν ἠστειάν. τέλιος. γυνώσκει. τοῖς υρώμασιν· ὡρά. γύνεται. πτώσει. ζῶον. υάπτεται. υρῶμα. Après ὑψοῦται, il y a ceci, qui est une glose : εἰς ὕψος μετὰ ποιῆται (*sic*). ἀκολουθεῖν. υρώμαμασιν. υάλλει. υρώμα. λύτρας μ'. θύλη ἐγγύω. ἄῤῥεν. λαμυάνει λίθον ὄνομα τὸ πανέφημόν τε καὶ τὸν ὀρέον τὸ ὀνόματι. θέτη. θύλη. ἀποστρέφη. — μ'. υάθος ἐμπέσεις. υρῶμα περιπέσις σκολύκων. ἐμπέσις.

XXXII. Περὶ τοῦ γύψ. — νηστεύη. ἔβρη. λύτρας. — Ce qui est compris entre νηστείαν et καὶ ποίῳ n'est pas dans le Ms. 390. — γύνῶσκει. τοῖς βρώμασιν, ὡρά. γύνεται πτῶσει. ζῶον. — ἀπὸ γῆς εἰς ὕψος μεταποιεῖται καί. ὅται. — γύνεται. θύλη ἐγγύω. νοσσηά. τεκήν. ἄρρεν. θέτη. θύλη. ἀποστρέφη. ἤβρεν. — ἀπολέσῃς. ἐμπέσεις. περιπέσεις κολύκων. ἐμπέσεις.

τίαν, ἀπόλυσον αὐτὴν εἰς τὸν ἴδιον τόπον, ἵνα μὴ ἐγχρονίσασα ..... ἀπόλυσον τὸ σῶμα, ὥσπερ τὸ ζῶον ἀποστρέφει τὸν λίθον εἰς τὸν τόπον αὐτοῦ.

XXXII.

Περὶ τοῦ πελαργοῦ.

Ὁ πελαργὸς φιλότεκνον ὄρνεον ἐστὶν [πάνυ,]
πορεύονται ἀμφότεροι καὶ ποιοῦσιν τοὺς νεοσσούς των·
κ'εὐθὺς ἡ θήλη ἀπέρχεται καὶ [τοῖς] κομίζει βρῶσιν,
ὁ δὲ ἄῤῥην καθέζεται, τοὺς νεοσσοὺς φυλάττει·
καὶ ἀλλήλοις ἀλλάσσουσιν καὶ τὴν αὐτῶν καλίαν
. . . . ἔχουν δὲ συνήθειαν ἐδικά τους,
ὅτ' ἐννοήσουν τὸν καιρὸν ὅτι ἔρχεται χειμῶνας,
περνοῦσιν εἰς τὴν ἔρημον, ἐκεῖ ἐξηχειμωνιάζουν·
πάλιν ςτὸ ἔαρ στρέφονται, ςτὸν τόπον τους ὑπᾶσιν·
ὅταν γηράσῃ ὁ πελαργὸς καὶ πέτεται ςτὰ ὕψη,
πάντοτε συντροφιάζουν τον τριὰ ἢ δυὸ ἀπὸ τὰ νέα,
ἂν ἔναι ὅτι κουραστῇ, εὐθὺς νὰ τὸν δεχθοῦσιν.

Ἀναγωγή.

Ἀκούσατε, ὦ ἄνθρωποι, [τοῦ πελαργοῦ τὴν πίστιν,]
τὴν πίστιν σας φυλάττετε καὶ τὴν εὐσέβειά σας,
ὡς πελαργὸς τὴν καλιὰν τὴν ἑαυτοῦ φυλάττει·

ἀπώλησον.

XXXIII. 615. πορεύονται γάρ. αὐτόν. — 616. καὶ εὐθέως ἀπέρχεται ἡ θήλυ πρὸς ἐκεῖνα καὶ φέρνει υρῶσιν αὐτή ἡ θύλη καὶ κομείτει υρώσιν. — 617. ἄῤῥεν. καὶ φυλάττειν τοὺς νεοσσούς. — 618. καὶ ἀλάσωσιν ἀλλήλοις καὶ τὴν καλιὰν αὐτοῦ. — 619. οὐ καθεσιώσοι ἔχουν. — 620. ὅταν ἐνοήσουσιν τό. — 621. ἐξηχιμονιάζουν. — 622. εἰς. εἰς. εἰπάσιν. — 623. γυράσει. εἰς. ὕψει. — 624. τό. — 625. τό. — 627. πίστη. εὐσέυεια. — 628. φυλάττειν.

ἀπώλησον.

XXXIII. Περὶ τοῦ πελειάργου. — 615. πελιάργός. — 615. πορεύονται γάρ. — νεοσσοὺς αὐτόν. — 616. καὶ εὐθέως ἀπέρχεται ἡ θύλη. — 617. ἄρρεν. καὶ φυλάττει τοὺς νεοσσούς. — 619. ἀλάσσωσιν ἀλλήλοις, καὶ τὴν καλίαν αὐτῶν οὐκαθετώσοι. — 620. ἐνοήσουσιν. χερόν. — 621. ἐξήχῖμονιᾶζουν. — 622. εἰς. εἰς. εἰπᾶσιν. — 623. γυράσει. ὕψει. — 624. τό. — 625. εὐθής. τό. δεχοῦσιν (ainsi accentué dans le Ms.). — 626. πίστην. εὐσέυεια. — 629. κοιλίαν. φυλάττειν.

ἑσπέρας [τε] καὶ τὸ πρωΐ, ὄρθρον καὶ λειτουργίαν,
τὴν ἐκκλησίαν σύντρεχε· πικροῦ χειμῶνος φύγε·
(καὶ τοῦ μεγάλου κλύδωνος ἡμεῖς νὰ λυτρωθῶμεν,
καὶ ἔαρ ἀνατείλαντος πάντας ἡμᾶς εὐφραίνῃ!)
καὶ ἀνεπίστρεψον εὐθὺς εἰς τοὺς ἰδίους τόπους,
ςτὴν ἄνω Ἱερουσαλὴμ, ςτὸν τόπον τῶν δικαίων.
Οὕτω καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε, γηρόβοσκε πατέρας,
καὶ γένου βακτηρία [των], ποῦ νἄχῃς τὴν εὐχήν τους.

XXXIII.

Περὶ τῆς περιστερᾶς.

Περιστερὰ ἀκέραια ὑπάρχει εἰς τὴν γνώμην,
καθὼς ὁ κύριος φησὶν ἐν τοῖς εὐαγγελίοις·
ἐνθυμηθῆτε, οἱ ἄνθρωποι, τὴν γνώμην περιστέρας,
καὶ γίνεσθε ἀκέραιοι εἰς τὴν εὐσέβειά σας·
κἂν νεοσσοὺς κἂν τε ὠὰ ἐνθύμησιν τὴν ἔχουν·
ποῦ πᾶσιν πάντοτ' ἔρχονται εἰς τοὺς αὐτῶν δεσπόταις,
ἀλλ' εἶν' ἡ γνώμη τους ὀρθὴ, σῶα καὶ ἀκεραία·
καὶ ὥστε ζῇ τὸ θηλυκὸν ἄλλον οὐδὲν γυρεύει,
εἰ μὴ τὸν ἔχει ἐξ ἀρχῆς τὸν ἄῤῥεναν ἐκεῖνον·
ὁμοίως καὶ ὁ ἄῤῥενας ἄλλον οὐδὲν πορνεύει,
ἀλλ', ὅταν ἀποχωριστοῦν, κάμνουν μεγάλην θλίψιν·

629. λειτουργείαν. — 630. χειμόνος. — 631. καὶ κλύδωνος μεγάλου νὰ λυτρωθῶμεν καὶ ἡμεῖς ὡς τὰ ὅπλα ἐκεῖνα. — 632. εὐφραίνει. — 634. εἰς. εἰς. — 635. ὦ manque. γυρόυοσκε. — 636. ὁποῦ νὰ ἔχεις.

XXXIV. 637. ἀκέρεα. — 639. οἱ manque. — 640. γίνεσθαι ἀκέρεοι. εὐσέυεια. — 641. ἔχου. — 642. ὁποῦ ὑπάσισιν πάντοτε ἔρχουνται εἰς τὸν αὐτὸν δεσπότην. — 643. ἀλλήν, ὀρθοί. — 644. ζῆν. θηλικόν. — 645. ἠμή. ἔχοι. — 646. πορεύει.

629. τῶ. λειτουργείαν. — 630. χειμόνος. — 631. καὶ κλύδωνος μεγάλου νὰ λυτρωθῶμεν καὶ ἡμεῖς ὡς τὰ ὅπλα ἐκεῖνα. — 633. εἰμᾶς. — 635. εἰς. εἰς. — 635. γυρόβοσκε. — 636. ὁποῦ νὰ ἔχεις.

XXXIV. 638. ἀκέρεα. — 639. ἀκέρεοι. εὐσέυεια. — 642. ὅπου ὑπάσιν πάντοτε. αὐτόν. — 643. ἀλῆν. ὀρθοί. — 644. θυλικόν. — 645. ἠμή. ἔχοι. — 646. ἄλλου.

καὶ πάντα πέτουνται ὁμοῦ ζευχταὶ οἱ δυὸ ἀντάμα,
ὁμοφωνοῦν αἱ πτέρυγες διὰ τὴν ζευγνωσύνην,
καὶ ὁ ἐξύπτερος αὐτὰ οὐ δύναται ἁρπάσαι.
Εἶναι καὶ παστρικώτερα ἁπάντων τῶν ὀρνέων,
καὶ τέρπονται τὴν εὐωδιὰν καὶ τόπους μυρισμένους,
καὶ σάρωμα ἡ κοίτη τους θέλουν νὰ μὴ τοὺς λείψῃ·
καὶ, ὅταν τοίνυν τὰ πουλιὰ ἐϐγοῦν ἀπὸ τ' αὐγά τους,
κείτουνται ἄπνουν καὶ νεκρὰ ἕως γὰρ τρεῖς ἡμέρας·
τότε ὁ ἄρσην [παρευθὺς] ἔρχεται καὶ φυσᾷ τα,
καὶ τότ' εὐθὺς φουσκόνουσιν καὶ γίνονται μεγάλα,
καὶ τρέφονται ἀμφότερα ἀπὸ τῶν δύο τούτων·
ἀφ' ἑαυτῶν οὐ δύνανται πετάσαι τὰ πουλία,
ἀλλ' ἔρχετ' ὁ ἀρσενικὸς, βαστᾷ αὐτῶν τὴν βρῶσιν
ἀπέσω εἰς τὸ στόμα του, καὶ χαίνουσιν ἐκεῖνα·
ἐτοῦτος γὰρ κομπόνει τα, κἀκεῖνα 'ναπετοῦσιν,
καὶ οὕτως κάμνουσιν πτερὸν, μανθάνουν νὰ πετοῦσιν.

Ἀναγωγή.

Ἀκούσατε, οἱ ἄνθρωποι, περιστερᾶς τὴν γνώμην·
οὕτω ὀφείλει καὶ ἡμεῖς οἱ πάντες νὰ ποιοῦμεν,
ἀκέραιοι νὰ ἤμεθα ὅλοι στὴν ἐκκλησίαν,
καθὼς ἀπόστολος φησὶν ὁ Παῦλός τε ὁ μέγας.
« Καὶ τίς ἡμᾶς χωρίσει γὰρ ἐκ τοῦ θεοῦ τὸν πόθον;
οὐ θάνατος, οὐ κίνδυνος, οὐ θλίψις, οὐδὲ πεῖνα. »
Ἀλλ' ἡμεῖς ἵνα τρέχωμεν πρὸς τοὺς ἡμῶν δεσπότας,

649. ὁμοφονοῦν. πτέρυγαις. — 651. ἦναι. παστριxρότερα. — 652. τέρποντε. — 653. οἰκήτη. θέλου. λήψει. — 654. εὐγοῦσιν. τά. — 655. κήτουνται. ἡμέρες. — 656. ἄρσεν. — 657. φωσκόνουσιν. — 661. ἔρχεται. υαστὰ αὐτόν. υρῶσιν. — 661. χύνουσι. — 662. κομπόνη. ἀναπετοῦσιν. — Καί ἡ ἀναγωγή του. — 664. ἀκούσαται. — 665. ὀφίλει. — 666. ἀκέρεοι. ὅλη εἰς. — 668. χωρήσει. τὸν deux fois. — 669. πίνα. — 670. ἀλλὰ ἀνατρέχομεν.

649. ὁμοφονοῦν ἐπτέρῦγαις. — 651. ἦναι. παστρκότερα. — 653. οἱ κήτη λήψει. — 654. εὐγοῦσιν. τά. — 655. κήτουνται. — 656. ἄρσεν. — 657. τότε. — 658. τόν. — 660. ἔρχεται. αὐτόν. — 661. στόμαν. χῦνουσιν. — 662. κομπόνη. ἀναπετοῦσιν. — 663. οὗτος. ακ (au lieu de νά du Ms. 929). — 666. ὀφίλει. — 666. ἀκέρεοι. ὅλη εἰς. — 668. χωρήσει. — 669. πίνα. — 670. εἶνα. τρέχομεν. αὐτῶν, puis le scribe a ajouté ἡμῶν au-dessus, comme correction.

καὶ σωφροσύνην νἄχωμεν, ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες·
τὴν κοίτην νὰ φυλάττωμεν τὴν ἐστεφανωμένην,
ἐκρίπτοντες πορνείας τε καὶ τῆς ἀκαθαρσίας,
καὶ νὰ πετώμεθα οἱ δυὸ δμοῦ ζευγαρωμένοι,
καὶ καθαροὶ, ἀμόλυντοι ἐξ ἄλλων συνουσίας,
καὶ τότε ὁ ἐξύπτερος, διάβολος ὁ ὄφις,
νὰ ἀποφεύγῃ ἐξ ἡμῶν διὰ τὴν ἀρετήν μας·
καὶ μὴ μακρύνῃς ἑαυτὸν ἀπὸ τῆς ἐκκλησίας.
Ἀνάγεται ὁ ἀῤῥενικὸς αὐτὸς πρὸς τὸν σωτῆρα,
[ἀνάγεται] ςτὴν τριήμερον ἔγερσιν τοῦ σωτῆρος.
Ὡς ὁ πατὴρ τριήμερον Χριστὸν ἀπὸ τοῦ τάφου,
οὕτω μὲ τρεῖς ἡμέρας τε ὁ νεοσσὸς ἀνέστη.

XXXV.

Περὶ τῆς πέρδικος.

Ἡ πέρδιξ ὄρνεον ἐστὶ πολύτεκνον [τὸ] πάνυ,
καὶ ὅτε τοίνυν βουληθῇ τὴν καλιὰν ποιῆσαι,
καθ' ἣν ἡμέραν γὰρ γεννᾷ τὰ ὠά [της ἡ θήλη,]
ὅταν ἰδῇ καὶ δέν ἔχει πλέον διὰ νὰ γεννήσῃ,
σκεπάζει μὲ τὰς πτέρυγας τὰ ἑαυτῆς ὠά [τε],
ὁμοῦ δὲ καὶ μὲ τὴν κοιλιὰν αὐτῆς αὐτὰ σκεπάζει·
ὡς ἰδῇ ὅτι ἔχει εὔκαιρον δι' ἄλλα ὠὰ τόπον,
ὑπάγει ἄλλην φωλεὰν πέρδικας ἀλλοτρίας,
κλέπτει τὰ ὠὰ ἐξ αὐτῆς, παίρνει τα ςτὴν φουλιάν της,

671. σοφροσύνην. — 672. κήτην. φυλάττομεν. ἔχστεφανωμένην. — 673. ἐχρύπτοντες πορνίας. — 674. ζευγαρομένο. — 676. διάυολος. ὁ manque. — 679. ἀῤῥενικὸ αὐτό. — 680. εἰς. — 682. ἡ au lieu de ὁ.

XXXV. Περὶ πέρδιξ. — 683. πάνη. — 684. υουληθῇ. — 686. ἰδεῖ. πλέον. γεννήσει. — 687. της après πτέρυγας. — 688. της au lieu de αὐτῆς. — 689. ἔφη εὔκαι (*sic*) τόπον δι' ἄλλα ὠά. — 691. πέρνει. εἰς. φουλλίαν.

671. σοφροσύνην. — 672. κήτην. φυλάττομεν. ἐκστεφανωμένην. — 673. ἐκρίπτονταις πορνίας. — 674. πετούμεθα. ζευγαρωμένη. — 679. ἀρενικός. — 680. εἰς. — 682. ἡ νεοσσός.

XXXV. Περὶ τοῦ πέρδικος. — 683. πάνη. — 686. ἰδεῖ. πλέων. γεννήσει. — 687. πτέρυγάς της. — 688. κοιλία. — 689. ἔχη εὔκερον τόπον δι' ἄλλα ὠά. — 691. πέρνη. εἰς. φουλλίαν.

ἐξ οὗ τὸ πέρδιξ κέκληται πτερνίστρια καὶ κλέπτρια·
ὅταν ἐξηπωλιάσουσιν καὶ πέτωνται ὀλίγον,
ὑπᾶν τινὲς, αὐτόχειρα βούλονται νὰ τὰ πιάσουν·
ἡ πέρδιξ, μὲ τὴν τέχνην της, τὸν κυνηγὸν κομπόνει,
ἐκεῖνος φενακίζεται, θαῤῥεῖ αὐτὴν νὰ λάβῃ,
καὶ τὰ πουλιά της τὰ μικρὰ ὑπᾶσιν καὶ κρυβοῦνται,
εὐθὺς ἐκείνη ἀπολεῖ πτερὸν ἀπὸ προσθέτου,
ἐκεῖνος χάσκει ἐδῶ κ'ἐκεῖ, χάνει τὰ λογικά του.
Ἄκουσον σοφιὰν ἕτερην, ἔργα θεοῦ μεγάλα·
ἡ πέρδικα, ποῦ ἔχασεν τὰ ὠὰ ἐκ τῆς φουλιᾶς της,
τρέχει ςτὰ ὄρη, ςτὰ βουνὰ, ςτὰς νάπας, ςτὰ λαγκάδια,
καὶ κακκαρίζει δυνατὰ, κλαίει διὰ τὰ παιδιά της·
ἂν τύχῃ κλέπτρια πέρδικα ἐκεῖ μὲ τὰ παιδιά της,
ἀκούουσιν τῆς μάννας τους καὶ κλαῖ διὰ ἐκεῖνα,
ἀφίνουσιν τὴν κλέπτριαν, καὶ πᾶσιν πρὸς τὴν μάνναν·
εὐθὺς ἰδοὺ πεπλήρωται τοῦ ψαλμῳδοῦ ὁ λόγος·
« Μητέρα ἐπὶ τέκνοις γὰρ πολλὰ εὐφραινομένη. »

Ἀναγωγή.

Ἡ πέρδικα ἀνάγεται [καὶ] εἰς τὴν ἐκκλησίαν,
καὶ αὐτὴ εἶν' πολύτεκνος θεοῦ ἡ κολυμβήθρα·
καὶ ἐσὺ οὖν, ὦ ἄνθρωπε, ὅταν πλυσθῇς.....
ἐλεημοσύνην ζήτησον καὶ ἐντολὰς ἑτέρας.
Ὁ κυνηγὸς ἀνάγεται πρὸς τὸν διάβολόν [τε]·
καθὼς τοίνυν ὁ κυνηγὸς πάσχει καὶ πολεμίζει

692. κέκλιται. — 693. ἐξυπολιάσουσιν. — 694. εἰπάν. — 695. κομπόζη. — 696. φαινακίζεται θαρῆ αὐτή. — 697. κρίβουνται. — 699. ἐκεῖνο καὶ κεῖ. — 701. ὁποῦ. — 702. εἰς partout. — 703. κακαρίζει. — 704. τύχει. — 705. ἀκούσουσιν. μάνας. κλέει. — 706. μάνα. — 707. ψαλμωδός. — ἀναγωγή του. — 710. ἦν πολλύτεκνο. κολυμυήθρα. — 712. ἑτέρας ἐντολάς. — 713. διάυολον.

692. κλέπτια. — 693. ἐξυπουλιάσουσιν. — 694. εἰπὰν. — 695. κομπόνη. — 696. φαινακίζεται θαρῆ. — 697. κρίβουνται. — 699. ἐκείνη (deux fois). — 699. καὶ κεῖ. — 701. ὁποῦ. φολίαν. — 702. εἰς. ὄρει εἰς. εἰς τάς. εἰς τά. — 702. κακαρίζει. — 703. τύχει. κλέπτια. — 704. μάνας. κλέει. — 705. μάναν. — 706. ψαλμωδός. — 709. ἦν. — 710. πλησθῆς. — 711. καὶ ἑτέρας ἐντολάς. — 714. εἰς. υάλει. — 715. διάυολος.

τὴν πέρδικαν τὴν παλαιὰν ςτὰς χεῖράς του νὰ βάλῃ·
οὕτω καὶ ὁ διάβολος πρὸς τοὺς μεγάλους τρέχει,
καὶ πάντα τὴν εὐσέβειαν πάσχει διὰ νὰ χαλάσῃ·
αἱρετικοὺς ἀνέγειρεν, λύκους τῆς ἐκκλησίας,
ἀλλὰ ἐκσφενδονίστηκεν ἐκ τῶν σεπτῶν πατέρων,
καθὼς ἄφρων ὁ Ἄρειος καὶ οἱ ἑξῆς σὺν τούτῳ.

XXXVI.

Περὶ τρυγόνος.

Φίλανδρον ὄρνεον ἐστὶν τὸ θαυμαστὸν τρυγόνιν
παρ' ἁπάντων τῶν πετεινῶν τοῦ οὐρανοῦ, καὶ τἄλλα
πορεύονται γλυκύτατα ὁμοῦ εἰς μιὰν ἀγάπην,
πορεύονται τ' ἀμφότερα εἰς τὴν αὐτῶν φωλέαν,
ποιοῦσιν δὲ τοὺς νεοσσοὺς ἀνὰ δυὸ εἰς τὴν γένναν.
Καὶ ἐὰν λάχῃ ἐξ αὐτῶν ἕνας νὰ τελευτήσῃ,
εὐθὺς τὸ ὑπομένοντα οὐδὲ σμίγει μὲ ἄλλον,
ἀλλ' ἔχει θρῆνον καὶ κλαυθμὸν ἄχρι τῆς τελευτῆς του,
ὑπᾷ ςτὰ ὕψη τοὐρανοῦ, χαμμυοῦν οἱ ὀφθαλμοί του·
τότε τὰς πτέρυγας αὐτοῦ ὁμοῦ τε τὰς ἐσμίγει,
καὶ πίπτει κάτω εἰς τὴν γῆν, κρούει διὰ ν' ἀποθάνῃ,
εἰ δὲ καὶ ἀποτύχῃ τε, καὶ θάνατον οὐ λάβῃ,
ὑπᾷ μέσα ςτὴν ἔρημον, στέκει τε μοναχόν του,
καὶ κλαῖ, καὶ κόπτει, καὶ θρηνεῖ ἄχρι τῆς τελευτῆς του·
καὶ, ὅταν θὲ νὰ πιῇ νερὸν, πρῶτα τὸ συνταράσσει,

715. τὴν παλαιάν manque. λάβει. — 716. διάυολος. — 717. εὐσέυειαν. χαλάσει. — 720. ἄφρον. ἄριος. ἐξοῖς. τούτων.

XXXVI. τρίγωνος. — 721. τρυγῶνην. — 722. τά. — 724. τά. φολαίαν. — 725. ποιῶσιν. τὶν γέναν. — 726. ἕνα. τελευτήσει. — 729. εἰπὰ εἰς. ὕψει τοῦ. τοὺς ὀφθαλμούς. — 730. πτέριγας. αὐτοῦ manque. ἐσμίγη. — 732. ἠδέ. ἀπὸ τύχη. λάυη. — 733. εἰς. — 734. κόπτη. — 735. θέλη. πηεῖ.

716. χαλάσει. — 717. ἀνέγυρεν. — 718. ἄφρον. ἐξοῖς. τούτων.

XXXVI. Περὶ τρυγώνος. — 721. τρυγώνην. — 722. τὰ ἄλλα. — 724. φολαίαν. — 725. ποιῶσιν. — 726. λάχει. τελευτήσει. — 729. εἰπά. ὕψει τοῦ. καμμηοῦν τοὺς ὀφθαλμούς. — 732. ἤ. — 733. εἰς. στέκετε. — 734. κόπτη. — 735. θέλει ναμπῆ εἰς νερόν.

καὶ κάμνει το πολλὰ θολὸν, καὶ τότε σκύπτει, πίνει.
Οὐδέποτε ἐσμίγεται μὲ κἄτινα πουλάκια.

Ἀναγωγή.

Ἄκουσον, φρῖξον, ἄνθρωπε, συστάσου σωφροσύνην·
γένου τρυγόνιν καθαρὸν, πῖνε ἐκ τῶν σῶν φρεάτων·
εὐφραίνου μετὰ γυναικὸς τῆς ἐκ νεότητός σου,
μὴ ἄλλου κοίτην ὀρεχθῇς, χάσῃς τὴν ἰδικήν σου,
κλαῦσον καὶ μετανόησον, ὡς κλαίει τὸ τρυγόνιν·
ἐκεῖνον μονογαμιὰν κλαῖ, ἐσὺ τὰς ἁμαρτιάς σου·
ἐλέησον τὸν πένητα ἵνα σὲ συμπαθήσῃ,
καὶ θολερὴν ἔχε καρδιὰν ὡς τὸ νερὸν τὸ πίνει,
καὶ εἶναι πολλὰ θολερὸν καὶ εἶν' τεταραγμένον,
ἵνα λευκάνῃς τὴν ψυχὴν, καὶ τότε πρὸς τὸ ὕψος
νὰ πέτεσαι, νὰ θεωρῇς πρᾶξιν καὶ θεωρίαν·
ἐξ οὗ ὁ μέγας Μωϋσῆς τοῦτο διακελεύει·
τρυγόνων δύο νεοσσοὺς ἢ τῶν περιστερῶν τε
ἀνάγεσθαι ἐν τῷ ναῷ ὁμοῦ μετὰ τοῦ βρέφους,
ὅταν σαρακονθήμερον λάβῃ τὴν εὐλογίαν.

XXXVII.

Περὶ τοῦ φοίνικος.

Ὁ φοίνιξ πετεινὸν ἐστὶν πάνυ λίαν ὡραῖον,
ὑπάρχουν αἱ πτερούγαις του ὡς ὑακίνθου λίθος,

735. κάμνη. πίνη. — 736. οὐδέποτε. τό. θύλη. — 737. οὐδέποται ἐσμίγηται: πουλλάκια. — 738. σοφροσύνην. — 739. τρυγόνην. — 741. κύτην ὀρεχθεῖς. — 742. τρυγόνην. — 748. κλαίει τὸ τρυγόνη. — 744. συμπαθήσει. — 746. νερὸν καὶ ἦν τεταραγμένον. τὸ πίνει manque. — 746 manque. — 748. θεορεῖς. θεορίαν. — 749. δι καὶ λεύει. — 750. τριγόνων. — 751. υρέφους. — 752. λάϐεν.

XXXVII. φίνιξ. — 753. πάνη. ὡραίαν. — 754. πτέρυγες. ἰακίνθου λίθου.

735. πίνη. — 736. οὐδέποτε. τό. θύλη. — 737. πουλαχ (*sic*). — 738. σοφροσύνην. — 739. τρυγόνην. — 741. κύτην. — 742. τρυγόνην. — 743. μογαμίαν (*sic*) κλαίει. — 744. συμπαθήσει. — 745. πίνη. — 746. ἦναι. ἦν. — 748. θεορεῖς. θεωρείαν. — 749. δι καὶ λεύει. — 750. περιστερόν. — 752. λάυον.

XXXVII. Περὶ τοῦ φοίνιξ. — 753. πάνη. ὡραίων. — 754. πτέρυγες. ἰάκινθου.

ἐπὶ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ στέφανον ἐπιφέρει,
καὶ εἰς τὰς χεῖρας σφαίρας τε ὥσπερ βασίλισσά τε·
αὐτὸς πλησίον κατοικεῖ Ἴνδων τοῦ βασιλέως,
ἐγγὺς Ἡλιουπόλεως, ςτὰς κέδρους τοῦ Λιβάνου.
Ὑπάρχει ἡ ζωὴ αὐτοῦ χρόνους πεντακοσίους,
καὶ τρέφεται ἐκ χάριτος Πνεύματος παναγίου.
Ὅταν περάσουν τὸ λοιπὸν χρόνοι πεντακοσίοι,
τὸν μῆναν τὸν ἀπρίλιον ὑπάγει εἰς τὰς κέδρους,
μίζει τὰς πτέρυγας αὐτοῦ ἐκ τῶν ἐκεῖ ἀρωμάτων,
καὶ κάθεται κ' ἐκδέχεται τὸ πότε νὰ σημάνῃ·
ὁ ἱερεὺς τῆς πόλεως εἰς τὸν βωμὸν ὑπάγει,
ἐκεῖνος ἅπτει κλήματα ἔσω ςτὴν ἐκκλησίαν·
τότε ὁ φοίνιξ εἰσελθὼν εἰς τὸν βωμὸν ἐμπαίνει,
εὐθὺς ἐξάφτει ὁ βωμὸς, αὐτὸς πυρπολειοῦται,
καὶ ἐκ τῶν ἀρωμάτων τε μυρίζει ἡ ἐκκλησία·
καὶ, τὸ πρωῒ, ὁ ἱερεὺς Ἡλιουπόλεώς τε
ὑπᾷ, θωρεῖ ἐν τῇ σποδῷ εἰς τὸν βωμὸν ἀπέσω,
εὑρίσκει σκώληκα μικρὸν ςτὸ ἄνθος κεχωσμένον,
καὶ τῇ δευτέρᾳ θεωρεῖ καὶ νεοσσὸν εὑρίσκει·
ςτὰς τρεῖς ἡμέρας βλέπει τον τέλειον ὡς τὸ πρῶτον·
ἀσπάζεται τῷ ἱερεῖ, πετᾷ καὶ πάλιν πάγει
ςτὸν τόπον του τὸν ἴδιον, ὅθεν ἐξῆλθεν πρῶτα.

Ἀναγωγή.

Ἀνάγεται πρὸς τὸν Χριστὸν ὁ θαυμαστὸς ὁ φοίνιξ·

756. τουσφέραστε. νασίλεισσάτε. — 757. αὐτόν. ἴνδου. νασιλέως. — 759. εἰς. κένδρους. λιυάνου. — 761. στρέφεται. — 761. πενταχοσίοι ainsi accentué. — 762. ἀπρίλλιον. κένδρους. — 764. καί. σιμάνει. — 765. νωμόν. — 766. εἰς. ἐκλησίαν. — 767. φίνιξ ἐλθῶν εἰς. νωμὸν ἐμπένει. — 768. ἐξᾄυτη. νωμός αὐτὸ πῦρ πόλιοῦται. — 769. ἐκλησία. — 770. τῶ. — 771. θεορεῖ. νωμόν. — 772. σκόλικα. εἰς. κεχοσμένον. — 774. εἰς. νλέπη. — 775. ὑπάγει. — 776. εἰς.

756. βασίλεισσα. — 757. ἴνδον. — 758. ἡλίου πόλις. εἰς. — 760. πενταχοσίοι est ainsi accentué dans le Ms. — 762. ἀπρίλλιον ὑπάγη. — 764. καί. σιμάνει. — 766. ἔσσω εἰς. — 768. ἐξᾄυτη. — 770. τῶ. — 771. θεορεῖ. — 772. σκόλικα. εἰς. κεχοσμένον. — 774. εἰς. βλέπη. — 775. ὑπάγη. — 776. εἰς. ἐξῆλθε.

καθὼς αὐτὸς, ὁ φοίνικας ἔχει τὴν ἐξουσίαν
τοῦ ἀποκτεῖναι ἑαυτὸν καὶ τοῦ ζωοποιῆσαι,
οὕτω τοίνυν καὶ ὁ Χριστὸς, ὡς ἐξουσίαν ἔχων,
πρὸς τοὺς δεινοὺς ἀγνώμονας ἔλεγεν Ἰουδαίους·
« Τὴν ἐξουσίαν ἔχω γὰρ τοῦ θεῖναι τὴν ψυχήν μου,
καὶ πάλιν τοῦ λαβεῖν αὐτὴν ἔχω τὴν ἐξουσίαν. »
Ὡς φοίνιξ γὰρ τριήμερος πάλιν ἀνεζοώθη,
οὕτω τοίνυν καὶ ὁ Χριστὸς τριήμερος ἀνέστη·
ὡς λέγει καὶ ὁ ψαλμῳδὸς καὶ γράφει περὶ τούτων·
« Ὡς φοίνιξ τε ὁ δίκαιος θέλει γὰρ ἐξανθήσει,
καὶ πληθυνθήσεται ὡσὰν τὴν κέδρον τοῦ Λιβάνου. »

XXXVIII.

Περὶ τοῦ πελεκάνου.

Ὁ πελεκᾶνος ὄρνεον φιλότεκνον ὑπάρχει·
ὅταν ποιήσουν νεοσσοὺς, ἡ θηλυκὴ καθέζει,
καὶ βλέπει τὰ πουλία της, καὶ παίζει μετ' ἐκεῖνα·
ὁ ἄῤῥην πᾷ καὶ κυνηγᾷ, καὶ κουβαλεῖ καὶ φέρνει,
καὶ τρέφει τὰ πουλία του ὁμοῦ τε καὶ τὴν μάνναν·
ἡ θηλυκὴ καθέζεται καὶ μόνον κολακεύει·
καὶ κατασπαζομένη τε φιλεῖ καὶ κολακεύει,
πλευράς τε τοίνυν τῶν πουλιῶν τρυπᾷ ταις κὴ ἀποθνήσκουν·
κάθεται τοίνυν, βλέπει τα ἕως ἡμέρας τρεῖς τε·
καὶ μετὰ ταῦτα ὁ ἀῤῥενικὸς θλίβεται ἡ καρδιά του,

— 779. αἱ αὐταί. — 780. δυνούς. — 782. ἔχει. — 783. ἔχει. — 784. ἀνεζοῶθη. — 786. ψαλμοδός. γράφη. — 788. ὡς κένδρω. λιυάνου.

XXXVIII. πελεκάνος. — 789. πελεκάνος ἔναι. — 790. θυλική. — 791. υλέπει. πέζει. — 792. ἄρεν ὑπά. κουβαλῆ. φέρνη. — 793. τρέφη. μάννα. — 797. θηλικὴ καθέζετε. — 795. φιλοῦν. κολακεύη. — 796. τες καί. — 797. βλέπι. — 798. θλίυεται.

778. καθός. — 779. ἀποκτεῖναι αἱ αὐταί. — 780. τοίνην. — 781. δυνούς. — 782. ἔχει. — 783. λαυεῖν. ἔχει. — 785. τοίνην. — 786. ψαλμοδός. γράφη. — 779. ὡς.

XXXVIII. 789. πελεκάνος ἔναι. — 790. θυλικῆ. — 791. πέζη. — 792. ἄρρεν ὑπά. κουβαλῆ. φέρνη. — 793. τρέφη. μάναν. — 794. θυλικῆ καθέζετε. — 795. φιλοῦν. κολακεύη. — 796. τες καί. — 798. ἀρενικός.

καὶ τὴν πλευράν του ξετρυπᾷ μὲ τὴν διχήν του μύτην,
καὶ τρέχει καὶ τὸ αἷμά του ἀπάνω ςτὰ παιδιά του,
ἐκεῖνα εὐθὺς σηκόνουνται, πάλιν ζωογονοῦνται.
Αὐτοῦ τοίνυν τοὺς νεοσσοὺς ὁ ὄφις θανατοῖ τους,
ἔχει τὴν ἔχθραν γὰρ πολλὴν [ὡς] πρὸς τὸν πελεκᾶνον·
αὐτὸς ἀπὸ τὸν φόβον του ςτὴν ἔρημον ὑπάγει,
εἰς ὕψος κάμνει τὴν φωλιὰν ἐκ τὸν πολὺν τὸν φόβον,
καὶ περιφράσσει την καλὰ ὥσὰν καὶ ἠμπορέσῃ.
Ὁ ὄφις στέκει καὶ θωρεῖ, κατασκοπεῖ καὶ βλέπει,
ἀποφουσκίζει ἀπὸ μακρὰ καὶ πέπτει τὸ φαρμάκιν,
[καὶ] ὧς διὰ τοῦ ἀέρος ἐκεῖνα φαρμακόνει·
εὐθὺς γὰρ ἀποθνήσκουνται μέσα εἰς τὴν φουλιάν τους·
ἐκεῖνος, ὡς προείπομεν, πάλιν ζωογονεῖ τα.

Ἀναγωγή.

Οὕτω τοίνυν ἀνάγεται πάλιν πρὸς τὸν δεσπότην·
ὁ πελεκᾶνος, ὁ Χριστός· οἱ νεοσσοί, οἱ ἄνθρωποι·
ὁ ὄφις ἐστὶν ὁ διάβολος, ὡς πρώην εἰς τὴν Εὔαν·
ὁ δὲ [γὰρ] κύριος ἡμῶν, Χριστὸς ὁ ζωοδότης,
ἐπὶ σταυροῦ ἀνυψωθεὶς πάντας ἀνακαλέσει,
καὶ λόγχῃ τὴν πλευρὰν αὐτοῦ ἐτότε ἀνοιγήσει·
αἷμα ’ποξῆλθε γὰρ αὐτῆς καὶ ὕδωρ σὺν ἐτούτῳ·
καὶ τοὺς πιστεύοντας εἰς μὲ πάντας ἀναιζοώσω,
τοὺς τεθαμμένους ἐκ πολλῶν δεινῶν ἁμαρτιῶν τε,

799. ξυτριπά. μήτην. — 800. εἰς. — 801. συκώνουνται. — 802. αὐτό. θανατῆ. — 803. πελεκᾶνον ὁ ὄφις. — 804. φόυον. εἰς. ὑπάγη. — 805. κάμνη. φολιάν. πολλήν. — 806. περιφράσση. ὅσαν ὑμπορέσει. — 807. στέκεται. θεορεῖ. — 808. φαρμάκην. — 809. φαρμακώνει. — 811. Après τά le Ms. donne ὡς πρῶτα. — 813. πελεκάνος ἐστίν. νεοσσοὶ τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων. 814. διάυολος. — 816. ἀνακαλέσω. — 817. ἀνοιγήσαν. — 818. ἐξῆλθεν. αὐτοῖς. τούτοις. — 819. σέ. ἀνεζωώσο. — 820. ἁμαρτιῶνται.

799. ξῦτριπά. μήτην. — 800. αἷμαν. εἰς. — 801. συκώνουνται. — 802. αὐτὸ. θανατή. — 804. Après πελεκᾶνον le Ms. donne ὁ ὄφις. — 804. εἰς. — 805. κάμνη. φολιάν. — 806. πολλήν. — 807. περιφράση. ὅσον ὑμπορέσει. — 808. στέκεται. θεορεῖ. — 809. φαρμακώνει. — 810. φουλλίαν. — 811. προείπαμεν. πάλην. — 813. ὁ πελεκᾶνος ἐστὶν ὁ Χριστὸς, οἱ νεοσσοὶ τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων. — 816. ἀναχαλέσω. — 818. ἐξῆλθε. αὐτοῖς. τούτοις. — 819. εἰς σέ. ἀνεζώωσο.

καὶ καλῶς τοίνυν ὁ Δαβὶδ προφητεύει καὶ λέγει·
« Καὶ ὡμοιώθη ὁ Χριστὸς ἐρήμου πελεκάνῳ. »

XXXIX.

Περὶ τῆς χελιδόνος.

Τὸ χελιδόνιν τὸ πουλλὶν μαυρόπτερον ὑπάρχει,
καὶ κάτω ἡ κοιλία του ἄσπρη ὡς περιστέρας.
Καὶ ὅταν θέλῃ κηλαδεῖ τὴν γλῶσσάν του φωνεῖται,
καὶ μὲ τὰ χεῖλη κηλαδεῖ καὶ χειλιδὼν ἀκούει·
τὸν χρόνον ἥμισον αὐτὸν ςτὴν ἔρημον τὸν κάμνει,
καὶ τὸν ἐξῆς τὸν ἥμισον ςτὰς στράτας καὶ ςτὰ σπίτια·
ςτοὺς οἴκους κάμνει ταῖς φωλιαῖς, καρπογονίας γόνους·
πορεύονται ἀμφότερα, κομίζουσιν τὴν βρῶσιν,
καὶ τρέφουσιν τοὺς νεοσσοὺς ὁ ἄῤῥην καὶ ἡ θήλη·
καί, ἐὰν τύχῃ ἐξ αὐτῶν ὅτι νὰ τυφλωθῇ γάρ,
εὐθὺς ἡ θήλη πέτεται, ςτὴν ἔρημον ὑπάγει,
βοτάνιν φέρνει κ'ἔρχεται, ςτοὺς ὀφθαλμοὺς τὸ βάλλει
τοῦ πυρωθέντος νεοσσοῦ, εὐθὺς κἀκεῖνος βλέπει.

Ἀναγωγή.

Καὶ σὺ τοίνυν, ὦ ἄνθρωπε, αὐλήσου ἐν ἐρήμῳ,
καί, κρυβηθεὶς ςτὸν οἶκόν σου, κλαῦσον τὰς ἁμαρτιάς σου,
τὴν τυφλωμένην σου ψυχὴν θεράπευσον, ὦ τάλας,
βοτάνιν βάλε καὶ ἐσὺ ἀρχὴν τῆς μετανοίας,

821. καλλός. — 822. ὁμοιώθη.

XXXIX. χελιδῶνος. — 823. χελιδώνην. πουλλήν μαῦρον πτερόν. — 824. ἄσπρι. — 825. κοιλαδῆ. φονεῖται. — 826. κοιλαδῆ. χηλιδόν. — 827. εἰς. κάμνην. — 828. εἰς. εἰς. ὀσπήτια. — 829. εἰς. κάμνη. φολιαῖς. — 830. υρώσιν. — 831. ἄῤῥεν. θήλυ. — 832. τυφλοθῆ. — 833. θυληκή. εἰς. ὑπάγη. — 834. υοτάνην φένη (*sic*) καί. εἰς. υάλλη. — 835. κακεῖνον υλέπει. — 837. κριυηθεῖ εἰς. — 838. μου.

821. καλός. — 822. ὁμοιώθη.

XXXIX. Περὶ τῆς χηλιδόνος. — 823. χελϊδώνην. πουλήν. μαυρὸν πτερὸν ὑπάρχει χει (*sic*). — 824. ἄσπρι. — 825. κοιλαδή. φονεῖ. — 826. κοιλαδή. χηλιδόν. — 827. εἰς. κάμνην. — 828. εἰς τὰ ὀσπήτια. — 829. εἰς. κάμνη. — 830. πορέβονται. — 831. θύλη. — 832. τυφλοθῆ. — 833. θύλη. εἰς. ὑπάγη. — 834. υοτάνην φέρνη καί. εἰς. — 835. κακεῖνον. — 837. κριβηθεῖ εἰς. — 838. μου ψυχήν. — 839. βοτάνην βάλλε.

καρποὺς ἀφέσεως ποιῶν τῶν σῶν ἁμαρτιῶν τε,
ἵνα βασιλειᾶς τοῦ θεοῦ ἀεὶ κληρονομήσῃς.

XL.

Περὶ τοῦ δενδροκόλαπος.

Ποικίλον ὄρνεον ἐστὶν αὐτὸς ὁ δενδροκόλαψ·
πορεύονται εἰς τὸν δρυμὸν ἀρσενικὸς καὶ θῆλη,
γυρεύουν, πάσχουν, θεωροῦν δένδρον κοῦφον νὰ εὕρουν,
νὰ ποίσουν τὴν φωλέαν τους ἀπέσω εἰς τὸ δένδρον·
ὁ ἄρσην μὲ τὴν μύτην του τὸ δένδρον κοπανίζει,
ἄνω καὶ κάτω τὸ κτυπᾷ, τὸ θηλυκὸν ἀφκρᾶται·
ἂν ἔχῃ ἀντιδόνισμα, καθίζουν καὶ τρυποῦν το·
εἰ δὲ καὶ ἔναι δυνατὸν, πάλιν γυρεύουν ἄλλον,
ὥστε νὰ εὕρουν τὸ ζητοῦν, ποσῶς οὐδὲν καθίζουν.

Ἀναγωγή.

Οὕτω καὶ ὁ διάβολος ἡμῶν τὸ γένος πάσχει,
ποικίλος ὢν καὶ πάνουργος, πολλὰ μᾶς ἐνθυμίζει·
τὸν νοῦν ἡμῶν ἀναπετᾷ κ' ἐξάφτει καὶ πυρόνει,
καὶ, ὅταν εὕρῃ δυνατὸν, ὀρθὸν, βεβαιωμένον,
ἀπαρασάλευτον τὸν νοῦν, ἀκέραιον τῇ πίστει,
πορεύεται εἰς ἕτερον ἀκάρδιον, κωφόν τε,
ῥᾴθυμον, ὀκνὸν προσευχῆς, γαστρίμαργον, ὑπνώδη,

841. ἵνα καὶ υασιλείας. ἐκληρονομῆσαι.

XL. δενδροκόλαψ. — 842. ὄνεον. — 843. θύλη. — 844. γυρέουν. — 845. πήσουν. φολαίαν. εἰς τήν et au-dessus un ο. — 846. De ce vers κοπανίζει seulement figure au Ms. — 847. κτιπά. αὐκράτε. — 848. ἔχει ἀντιδώνισμα. τριποῦν. — 849. οἱ. — 850. ὅστις. ποσός. — καὶ ἡ ἀναγωγή του. — 851. διάυολος. — 853. ἀπετᾶ καί. πυρώνη. — 854. εὕρει. υευαιωμένον. — 855. ἀκέρεον. — 856. κοφόν. — 857. ῥάθυμον ῥύθμον. ὑπνώδει.

840. ἵνα καὶ σϊλείας (sic). κληρονομήσας.

XL. Περὶ τοῦ δενδροκόλαψ. — 843. ἀρσενϊκόν. θύλη. — 844. γυρέβουν. — 845. πήσουν. φολαίαν. — 846. ἄρσεν. μήτην. — 847. κτιπά. θυληκὸν αὐκρατε. — 848. ἔχει ἀντιδώνισμα. — 849. οἱ. γυρευου. — 850. ὅστις. ποσός. — 851. δϊἄυολος. — 853. καὶ ξἄυτη. πυρώνη. — 854. εὕρει. — 855. ἀκέρεον. — 856. κοφόν. — 857. ὑπνώδει.

καὶ εἰς αὐτὸν εἰσέρχεται, καθίζει στὴν καρδιάν του,
κάμνει τον δοῦλον ἡδονῆς, δοχεῖον ἐδικόν του.

XLI.

Περὶ ἐπόπτος.

Ἐστὶ γὰρ τοίνυν πετεινὸν λεγόμενον ἐπόπτος,
καὶ εἶναι φιλοπάτορον παρ' ὅλα τὰ ὀρνέα.
Ὅταν γηράσουσιν τὰ δυὸ, τὸ ἄρσεν καὶ τὸ θῆλυ,
τότε οὐ δύνανται πετᾶν διὰ νὰ κυνηγοῦσιν,
καθίζουν στὴν φωλέαν τους, ἔρχονται τὰ πουλιά τους,
καὶ βλέπουν ὅτι ἐγήρασαν οἱ ἑαυτῶν γονεῖς τους·
καθίζουσι καὶ ἀνασποῦν πτέρυγας παλαιάς τε,
καὶ τοῦ πατρὸς καὶ τῆς μητρὸς γυμνοῦν αὐτὰς τὰ πάντα,
τοὺς ὀφθαλμούς των λείχουσιν, θάλπουν, ζωογονοῦσιν,
καὶ μὲ τὰς πτέρυγας αὐτῶν αὐτοὺς κατασκεπάζουν,
καὶ, ὅταν πτεριάσουσιν, γένονται πάλιν νέα·
ἀναχωροῦν καὶ φεύγουσι ἀπ' ἔξω τὴν φωλιάν τους.

Ἀναγωγή.

Μὴ γένῃς τοίνυν, ἄνθρωπε, χείρων τῶν πετεινῶν τε·
μνήσθητι [τοὺς] γεννήτορας, πατέρα καὶ μητέρα,
θυμήσου κόπον τὸν πολὺν καὶ ἔξοδον τὸν εἶχαν,
νὰ σὲ ποιήσουν ἄνθρωπον τέλειον εἰς τὸν κόσμον,
καὶ δώσῃς τὴν ἀνταμοιϐὴν, νὰ λάϐῃς τὴν εὐχήν τους.

858. εἰς. — 859. κάμνη.
XLI. 860. ἐπόπτως. — 861. ἦν. ὤλα. — 862. θύλη. — 863. δύναντε. — 864. φολίαν. πουλλία. — 865. ἐγύρασαν. τους manque. — 866. καθίζουν. — 868. λίχουσιν. θάλπουσιν. — 870. πτερυάσουσιν. — 871. ἀναχωροῦσιν. ἀπό. φολίαν. — ἀναγωγή του. — 872. χοίρων. — 874. θυμίσου. πολύ. ἔξωδον. ἦχα. — 876. δώσει. ἀνταμιυήν. λάυης.

858. εἰς τήν. — 859. κάμνη.
XLI. — 860. ἐπόπτως. — 861. ἦν. παρώλα. ὀρνέα (ainsi accentué dans le Ms.). — 862. γυράσουσιν. θύλη. — 863. δΰναντε πετά. — 864. εἰς. φολίαν. — 865. ἐγύρασαν. — 866. καθίζουν. — 868. λίχουσιν. — 870. πυερυᾶσουσιν. — 871. ἀναχοροῦν. ἔξω ἀπό. φολίαν. — 872. χοίρων. — 874. θυμίσου. πολύ. ἔξωδον. ἦχα. — 876. δώσει. ἀνταμϊϐήν.. λάυης.

XLII.

Περὶ τῆς γοργόνης.

Μορφὴν γὰρ πόρνης κέκτηται θηρίον ἡ γοργόνη·
αἱ τρίχες δὲ τῆς κεφαλῆς ὁλόξανθαις ὑπάρχουν,
αἱ ἄκραι τῶν τριχῶν αὐτῆς ὡς ὄφιων κεφαλαί τε,
καὶ τὸ χορμίν της εἶν' γυμνὸν, ἄσπρον ὡς περιστέρας,
καὶ τὰ βυζιὰ τῆς γυναικὸς ὡραῖα μὲ τὰς ῥώγας·
τὸ εἶδος τοῦ προσώπου της θάνατον γὰρ εἰσάγει,
οἷον γὰρ ἴδῃ, παρευθὺς πέπτει καὶ ἀποθνήσκει,
αὐτὴ γὰρ τοίνυν νέμεται τῆς Δύσεως τὰ μέρη,
ὅλας τὰς γλώσσας ἠξευρεῖ, τὰς φωνὰς τῶν θηρίων,
ὅταν 'στρηνιάσῃ γὰρ αὐτὴ, πρῶτον τὸν λέων κράζει,
ἐκεῖνος διὰ τὸν θάνατον ἐκεῖ οὐδὲν σιμόνει·
πάλιν κράζει τὸν δράκοντα καὶ οὐδὲ κεῖνος πάγει·
εἶθ' οὕτως ὅλα τὰ θηριὰ, μικρά τε καὶ μεγάλα.
Συρίζει ὡραῖα, τραγουδεῖ νόστιμα παρὰ ὅλα,
ὕστερον πάντων ἐκφωνεῖ ἀνθρώπινην φωνὴν δέ·
« Δεῦτε νὰ ἀπολαύσετε σαρκὸς ἐπιθυμίαν,
οἱ ἄνθρωποι τὸ κάλλος μου, κἀγὼ τὸ ἐδικόν τους. »
Γινώσκοντες οἱ ἄνθρωποι ἐτότε τὸν καιρόν της,
τὸ πῶς μέθῃ τὴν ἡδονὴν καὶ γοητείας κάμνουν,
καὶ ἵσταντο ἀπὸ μακρὰ, ἵνα μηδὲν τὴν 'δοῦσι,
βάλλουν φωνὴν καὶ κράζουσι, καὶ λέγουν πρὸς ἐκείνην·
« Ὄρυξον βόθρον τε βαθὺν, βάλε τὴν κεφαλήν σου,

XLII. 877. καὶ κτηται et ε au-dessus de αι. — 878. ὁλόξανθες. — 879. ὄφιον. — 880. χορμήν. ἦν. — 881. ὀρέα. ῥόγας. — 882. συνάγει. — 883. οἷον ναΐδες. — 885. ἠξεύρη. φωνάς τε. — 886. στρινιάση. αὐτήν. — 887. σιμόνη. — 888. ὑπάγη. — 889. ἐιθὸύτως. 890. — τραγουδῆ νόστημα. — 891. ἐκφωνῆ. φωνῆδε. — 895. μεθῆ. — 896. μακρόθεν. — 897. νάλλουν. — 898. ὤρυξον. ναθύν.

XLII. 878. τρίχαις. ὀλόξανθες. — 879. ὄφιον κεφαλάς. — 880. χορμήν. ἦν. — 881. ὀρέα. ῥόγας. — 882. τῆς et au-dessus ου. — 883.; ἴδει. — 884. νέμετε. — 885. ἠξεύρη. φωνάς τε. — 886. στρινιάση. — 887. σιμόνη. — 889. οὗτος. — 890. τραγουδῆ νόστημα. — 891. ἐκφωνῆ. φωνῆ. δέ *abest*. — 894. κερόν. — 897. βάλουν.

διὰ νὰ μὴ ἀποθάνωμεν καὶ νἄρτωμεν μετά σου. »
Ἐκείνη εὐθὺς τοίνυν γοργὸν λάκκον ὑπᾷ καὶ κάμνει,
καὶ βάλλει τὸ κεφάλιν της, κὴ ἀφίνει τὸ κορμίν της,
ἀπὸ τὴν μέσην φαίνεται ὁλόγυμνον ὡς κάτω,
καὶ στέκεται κ' ἐκδέχεται οἶστρον τῆς ἀσελγείας.
Ἐκεῖνος πᾷ πισθοφανῶς, κόπτει τὴν κεφαλήν της,
ὀμπρὸς ὀπίσω πιάνει την, βάλλει την εἰς ἀγγεῖον,
κὴ ἂν ἀπαντήσῃ δράκοντα, ἢ λέονταν, ἢ πάρδον,
τὴν κεφαλήν της δείχνουσιν, κἀκεῖνα ἀποψυχοῦσιν.
Ταύτην εἶχεν ὁ Ἀλέξανδρος ὅλον τὸν κόσμον σκύλλαν,
ὅπου νὰ πῆγεν . . . .

Ἀναγωγή.

Ἄκουσον, φρῖξον, ἄνθρωπε, τὸ φοβερὸν θηρίον,
διὰ τὴν ἁμαρτίαν γὰρ πῶς χάνει τὴν ζωήν της·
οὐ λέοντας, οὐ δράκοντας, ἢ ἄλλον κῆτος μέγα,
δύναται δώσειν θάνατον τὴν θαυμαστὴν γοργόνην,
ἀλλ' ἡ ἐπιθυμία της αὐτὴν γὰρ θανατόνει·
καλῶς ὁ ἀδελφόθεος κυριοῦ φάσκει, διδάσκει
πρὸς ἡμᾶς . . . . . . καὶ οὕτως λέγων·
« Μηδεὶς γὰρ πειραζόμενος λεγέτω, ἀδελφοί μου,
ὅτι ἐκ τοῦ θεοῦ πειράζεται μηδεὶς τοῦτο λεγέτω·
ὁ γὰρ θεὸς ἀπείραστος πάντων ἡμῶν ὑπάρχει,
ἡμεῖς δὲ πειραζόμεθα ἐκ τῆς ἐπιθυμίας,
ὁ γὰρ ἐπιθυμήσας μὲν γεννᾷ τὴν ἁμαρτίαν,
ἡ ἁμαρτία δὲ γεννᾷ τὸν θάνατον εὐκόλως. »

899. μηδὲν ἀποθάνομεν. — 900. καὶ λάκκον. κάμνη. — 901. βάλη. ἀφήνει. κορμήν. — 902. φένεται. ὅλον γυμνόν. — 903. καί. — 904 manque. — 905. ὀπρός. πιάννη. νάλλη. ἀγγύον. — 906. καί. παντήσι. λέωνταν. — 908. ἧχεν. — 909. ναπίγεν. — 910. φουερόν. — 912. λέωντας. κύτος. — 913. δύνατε δώσιν. — 914. ὁ au lieu de ἡ. θανατώννη. — 915. καλός. — 921. μὲν manque.

899. μηδὲν ἀποθάνομεν. — 900. λάκον. κάμνη. — 901. καὶ φαλὴν. καὶ ἀφήνει. κορμήν. — 902. φένεται ὅλον γυμνόν. κάτο. — 903. καί. — 905. ὑπᾶ πισθοφανός. Les vers 905-935 manquent dans le Ms. 390.

XLIII.

Περὶ τοῦ λαγωοῦ.

Δρομεὺς ἐστὶν ὁ λαγωός· ὅταν ἴδῃ τοὺς κύνας,
πάντα τρέχει στὰ ὑψηλὰ ἀπάνω εἰς τὰ ὄρη,
διότι γνώθει ὁ λαγὼς ὅτι οἱ ἄνθρωποι κ' οἱ κύνες
πολλὰ γοργὸν κουράζονται, ὅταν τὰ ὄρη τρέχουν,
καὶ χάνουσιν τὸν λαγωὸν ἀφ' τὸν πολὺν τὸν κόπον·
εἰ δὲ ἐξηκαμπίσῃ τον ἐκεῖ οὐδὲν λυτροῦται.
Ὡς λέγουσιν, ὁ λαγωὸς δύο γὰρ φύσεις ἔχει,
τὸν ἕνα χρόνον θηλυκὴν, τὸν ἄλλον ἀῤῥενίζει,
καὶ ὅταν ἔλθῃ εἰς αὐτὸν νύκτα οὐδὲν κοιμᾶται,
ἐξ οὗ καὶ μῦθον λέγουσιν οἱ ἄνθρωποι τοῦ κόσμου·
τὴν νύκτα εὕδει κὴ ὁ λαγὼς καὶ δαίμων καὶ ἀγάπη,
τὰ τέσσαρα δαιμονικὰ τὴν νύκταν οὐ κοιμοῦνται·
ὅταν κοιμᾶται, ἀνοικτοὺς ἔχει τοὺς ὀφθαλμούς του.

Ἀναγωγή.

Βλέπε καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε, μὴ σὲ πατήσῃ ἔρως,
καὶ σκύψῃς εἰς τὰ γήϊνα θηλομανὴς ὡς ὄνος,
καὶ πότε μὲν ὡς ἄῤῥενας, [καὶ] πότε δὲ ὡς θήλη·
ἀλλὰ στὰ ὕψη ἀνάτρεχε τῶν ἀρετῶν, καὶ [βλέπε]
μὴ εἰς τοὺς κάμπους περπατῇς, εἰς τὴν πλατεῖαν στράταν,
καὶ λάϐῃ σε ὁ κυνηγὸς, φθορέας τῶν ἀνθρώπων.

XLIII. Περὶ τοῦ λαγωὸς τοῦ ζώου. — 924. εἰς. ὑψιλά. — 925. γνώθη. λαγὸς ὄττι. καί. — 927. αὐτὸν πολλήν. — 928. οἰδέ. ἐξυκαμπήσι. ἐκεῖ δὲν οὐ. — 929. οἱ λόγωοι (*sic*). — 930. θυλικήν. — 932. μεῖθον. — 933. ἡ νύκτε ευδα. λαγός. — 935. ὁ λαγὼς ὄτα. ἀνυκτούς. αὐτοῦ. — 936. πατήσει ἔρος. — 937. γίηνα θυλομανεῖς. — 938. ἄῤῥεν. θύλη. — 939. εἰς. ὄψει. — 940. περπατεῖς. — 941. λάυη.

936. πατήσει ἔρος. — 937. γίηνὰ θυλομανεῖς. — 938. ἄρρεν. θύλη. — 939. εἰς. ὕψει. — 940. περπατεῖς. — 941. κυνιγός.

XLIV.

Περὶ τοῦ λέοντος.

Ὁ λέων ἔναι βασιλεὺς ἁπάντων τῶν θηρίων,
ἔχει καὶ ἰδιώματα βασιλικῶν χαρίτων·
τὸ πρῶτόν του τὸ φυσικὸν οὕτως γὰρ ἔχει· ὅταν
εἰς τὰ ὄρη περιπατῇ διὰ νὰ κυνηγήσῃ,
φοβεῖται γὰρ τοὺς κυνηγοὺς μήπως, αὐτοῦ τὰ ἴχνη
ἀκολουθοῦντες, εὕρουσιν τὴν μάνδραν [ποῦ μονάζει],
μὲ τὴν οὐρὰν καλύπτει [τα] τὰ ἴχνη τῶν ποδῶν του·
καὶ πάλιν, ὅταν βουληθῇ θέλῃ νὰ κυνηγήσῃ,
ὑπᾷ εἰς δάσος καὶ βουνὶν, σαρόνει το τριγύρου,
καὶ κάμνει το ὡς ἅλωνα τριγύρου ὅλον τὸ δάσος,
κὴ ὀμπρὸς ςτὴν πόρταν κάθεται ὁ λέων κὴ ἀναμένει,
τὰ ζῶα ὅλα γέρνονται, ἐϐγαίνουν ἐκ τὸ δάσος,
εὑρίσκουσιν τὸ σάλον του, γυρεύουν ναῦρουν πόρτα,
νὰ διασκελίσουν δὲν τορμοῦν τοῦ βασιλεῶς τὸ σάλον·
ἄκων καὶ μὴ βουλόμενοι ἔρχονται εἰς τὴν πόρταν,
καὶ γέρνεται ὁ λέοντας, ποιεῖ [καὶ] τὸ κυνῆγιν.
Ἡ λέαινα ἡ θηλυκὴ, ὅταν γεννᾷ τὸν σκύμνον,
ἡ μήτρα της σπαράττεται, ἄλλην γένναν οὐ κάμνει·
μὲ ὄνυχας ὁ λέοντας γεννᾶται ἐκ κοιλίας,
ἐξ οὗ ἡ μήτρα φθείρεται, πλέον οὐ συλλαμϐάνει.

XLIV. 942. υασιλεὺς πάντων. — 943. υασιλικῶν. — 944. οὕτω. — 945. περπατῆ. κυνηγήσει. — 946. φουεῖται. — 949. διὰ νὰ κυνηγήσει. — 950. ὑπάγει. βουνήν. σαρώνη. — 951. κάμνη. — 952. καί. εἰς. καί. — 953. εὐγένουν. — 954. εὑρίσ κουσιν τὸν ἅλωνα. τὸ σάλον. ταύρου. — 955. διασκελίσουσιν. υασιλέος. — 957. κυνήγει. — 958. λέενα. — 959. μήτης της. — 960. μέ deux fois. λέων γεννάτε. — 961. πλέων. συλαμϐάνει.

XLIV. 942. πάντων. — 944. οὗτος. — 945. εἰς. κυνηγήσει. — 949. διὰ νὰ κυνηγήσει. — Il y a dans le vers 951 et les trois vers suivants plusieurs mots complétement effacés dans le Ms. — 951. κάμνη. — 952. καί. εἰς. καὶ ἀναμένη. — 953. εὐγένουν. — 954. νά βροῦν. — 956. ἔρχουνται. ἐκ. — 957. λέων. κυνήγει. — 958. λέενα θυληκή. γένα. — 959. παράττεται. γέναν. κάμνη. — 960. λέων γενᾶτε. 961. πλέων. σῦϐαμϐάνει.

῞Οταν καθίζῃ ὁ λέοντας ἔσω εἰς τὸ σπηλαῖον,
οἱ ὀφθαλμοί του πάντοτε ἀνεῳγμένοι εἶναι.
Καί, ὅταν δὲ ἡ θηλυκὴ γεννήσῃ [τον] τὸν σκύμνον,
νεκρὸς κείτεται εἰς τὴν γῆν καὶ ἄφωνος καὶ ἄπνους,
καὶ τρεῖς ἡμέραις κάθηται ἡ θήλη καὶ τὸν βλέπει,
τότ' ἔρχεται ὁ ἀρσενικὸς, στέκεται καὶ φυσᾷ τον
ὡς τρεῖς φοραῖς ςτὸ στόμα του· εὐθὺς πνοὴν λαμβάνει,
ἐγέρνεται ἀναζητῶν μαστὸν ἀπὸ τῆς θήλης.

Ἀναγωγή.

Ἀνάγεται ὁ λέοντας ςτὸν βασιλεὰ τῶν πάντων,
ςτὸν ἐπουράνιον θεὸν, θεοῦ λόγον τοῦ ζῶντος.
Ἀποσταλεὶς ἀπὸ πατρὸς, θεοῦ τοῦ ἀθανάτου,
ἐκάλυψεν τὰ νοερὰ θανάτου τε τὰ ἴχνη·
μετὰ ἀγγέλων ἄγγελος καὶ μετὰ ἀρχαγγέλων,
καὶ μὲ ἀνθρώπων ἄνθρωπος τέλειος ἐγεγόνη,
ἕως εἰς μήτραν ᾤκησεν Μαρίας θεοτόκου,
καὶ σὰρξ ὁ Λόγος γέγονεν, σκηνώσας μεθ' ἡμῶν τε.
῞Ωσπερ ὁ σκύμνος κείτεται ἄφωνος τρεῖς ἡμέρας,
καὶ μετὰ ταῦτα ὁ πατὴρ φύσεῖ αὐτὸν ἐκ τρίτου,
καὶ τότε ἀνεγείρεται, τὴν λέαιναν γυρεύει·
οὕτωσὶ τοίνυν ὁ Χριστὸς τριήμερος ἐν τάφῳ
πρωτότοχος ἐκ τῶν νεκρῶν ἐκ τοῦ πατρὸς ἀνέστη·
πρῶτον ἐφάνη τῇ μητρὶ αὐτοῦ τῇ θεοτόκῳ·
μετέπειτα καὶ τοὺς ἑξῆς ἁγίους ἀποστόλους
ἐκ τρίτου γὰρ ἐφύσησεν κ' ἔλαβον τ' ἅγιον Πνεῦμα.
Καλῶς τοίνυν ὁ Ἰακὼϐ εὐλογῶν τὸν Ἰούδα·

962. καθίζει. λέωντας. — 963. ἀνεωγμένη. — 964. γεννήσει. — 966. θήλυ. υλέπει τον. — 967. τότε. — 968. εἰς. πνοὴ λαμυάνει. — 969. μαστῶν. θηλυκῆς καὶ υυζάννη. — ἀναγωγή του. — 970. λέων εἰς. υασιλέα. — 971. εἰς. λόγου. — 975. τέλιος ἐγεγόνει. — 979. φησί. — 980. γυρεύη. — 981. οὕτω. — 984. ἐξεῖς. — 985. καί. τό. — 986. τοίνει. —

962. καθίζει. — 963. ἀνεωγμένη. — 964. θτλικῆ. γενήσει. — 965. κεῖται. — 966. κάθηται. θύλη καὶ βλέπει τον. — 967. τότε. ἀρρενικός. — 968. τρῖς. εἰς. — 969. μασθῶν. θύλης. — 970. εἰς. — 971. εἰς. λόγου. — 975. ἐγεγώνει. — 979. φησὶ. — 980. γυρεύη. — 981. οὕτω. — 984. ἐξεῖς. — 985. καὶ. τό. — 986. τοινει.

« Σχύμνος ἐκ σοῦ γὰρ, ἔλεγεν, ὡς λέων ἐκβλαστήσει·
ἀναπεσὼν κεκοίμηται, τίς γὰρ αὐτὸν ἐγείρει;
Αὐτὸς γὰρ μόνος ὁ πατὴρ, ὁ ποιητὴς τῶν ὅλων. »

XLV.

Περὶ τοῦ μονοκέρου.

Εἶναι δὲ ὁ μονόκερως πάνυ μικρόν τε ζῶον,
ἡσύχιον καὶ πρᾷόν τε, ὅμοιον ὡς ἐρίφος.
Ἓν κέρας μόνον κέκτηται μέσον τῆς κεφαλῆς του·
εἶναι μακρὺν καὶ ἰσχυρὸν τὸ κέρας [τοῦ θηρίου.]
Οὐ δύναται ὁ κυνηγὸς ἀγρεῦσαι τὸ τοιοῦτον,
διὰ τὸ εἶναι ἰσχυρὸν καὶ δυνατὸν τὸ ζῶον·
ἀλλ' ἄκουε πῶς ἀγρεύεται καὶ πῶς γὰρ κυνηγεῖται.
Παρθένον κόρην βάλλουσιν ἐκεῖ εἰς τὴν φωλιάν του,
ὁλόγυμνην τὴν ῥίπτουσιν, μόναυτ' ἀναχωροῦσιν·
ἔρχεται ὁ μονόκερως, εὑρίσκει την τὴν κόρην·
ἐκεῖνος ἄλλεται ἐξ αὐτῆς, ςτὸν κόλπον της καθίζει,
καὶ τοὺς μαστούς της τέρπεται, θηλάζει τους ὡς βρέφος·
καὶ τότ' αὐτὴ ἐνδύεται, πάλιν τὸ ζῶ λαμβάνει,
βαστάζει το ςτὰ ῥοῦχά της, ὀμπρὸς εἰς τὴν κοιλιάν της,
τὸ στόμα του ςτὸ στῆθός της, καὶ παίζει ςτὰ βυζιά της·
οὕτως αὐτὴ βαστάζει τον, καὶ παίρνει τον ποῦ θέλει.
καὶ ὁ Δαβὶδ [ὁ ψαλμῳδὸς] μέμνηται περὶ τούτου·
« Καὶ ὑψωθήσεται, φησὶν, ὡς μονοκέρου κέρας,

988. καικοίμηται.

XLV. 990. ἦν. μονόκερος. πάνη. — 997. ἡσύγχυον. — 992. κέκτητε. — 997. υάλουσιν. — 998. μοναύτα. — 999. μονόκερος. την manque. — 1000. ἔλλεται. εἰς. — 1002. τότε. τὸ ζῶον πάλιν. — 1003. υαστάζη. εἰς. ὀπρός. — 1004. τὸ στῆθος, sans le 'ς. πέζη τὰ υἶζιά. — 1005. βαστάζη. πέρνη. ὅπου. — 1006. μέμνητε. — 1007. μονοκέρωτος κέρασμα.

988. ἐγέρει.

XLV. ὁ μονόκερος. — 990. ἦν. μονόκερος πάνη. — 991. ἐρίφον. — 992. κέκτητε. — 993. ἦναι. — 998. την βάλλουσι, μοναύτα. — 999. μονόκερος. — 1000. ἔλλεται. εἰς. — 1001. μαζούς. θυλάζει. — 1002. τότε. τὸ ζῶον πάλιν. — 1003. βαστάζη. εἰς. κοιλίαν αὐτῆς. 1004. τὸ στῆθος, 'ς manque. πέζη τὰ βιζήα. — 1005. βαστάζη. πέρνη. ὅπου. — 1006. μέμνητε. — 1007. μονοκέρωτος τὸ κέρας μου.

ὅπερ ἐστὶν εἰς πρόσωπον κυρίου τοῦ σωτῆρος,
αὐτὸς γὰρ κέρας ἔγειρεν τῆς ἡμῶν σωτηρίας,
ἐν οἴκῳ τοῦ παιδὸς αὐτοῦ, Δαβὶδ τοῦ βασιλέως,
τῆς ἀληθοῦς παρθένου τε, μητρὸς τῆς θεοτόκου,
ὁ Λόγος σὰρξ ἐγένετο κ' ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν. »

Ἀναγωγή.

Βλέπε καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε, μὴ βάλλεσαι εἰς πάθος,
καὶ ἄκουσον τοῦ Σολομὼν πῶς παραινεῖ καὶ λέγει·
« Ἀπὸ χειλέων πόρνης τε βλέπε νὰ ἀποφεύγῃς,
πρὸς καιρὸν [γὰρ] γλυκαίνει σε, ὕστερον σὲ πικραίνει·
μᾶλλον μαχαίραν δίστομον αὐτὴ παρομοιάζει. »
Μὴ ἀγρευθῇς εἰς κάλλος τε ἀλλότριον καὶ ξένον,
ὡς ὁ μονόκερως θηριὸν, κὴ ὁ κυνηγὸς σὲ λάβῃ.
Καὶ ποῖος ἔναι ὁ ἐχθρὸς κὴ ὁ κυνηγὸς τῆς ψυχῆς σου;

1010. υασιλέως. — 1011. μητρὸς καὶ τῆς. — 1012. καί. Après ἡμῖν il y a καὶ θεάσαμ τὴν δόξαν αὐτοῦ. — 1013. βάλλεσε. — 1015. ἀποφεύγεις. — 1016. γλυκαίνη. πικραίνη. — 1017. αὐτὰ παραμιάζει. — 1018. ἀγρευθύς. — 1019. μονόκερος. καί. — 1020. καί.

Ici vient la répétition du chapitre XXIV consacré au Renard. Je donne les leçons du Ms. en les rapportant aux vers cités plus haut. — 517. ἐστήν. — 518. πεινάσει. καὶ οὐκ ἔχει. — 519. — ὑπάγη. ἀχειρόκοπρον. ἔχει. — 520. ἀποθαμένη. — 521. δακρύων au lieu de δεικνύων. — 523. μαζόνουντε καί. — 524. πλακώνουσιν. — 526. καὶ δράση ὅσα πιάση τρώτα. — ἀναγωγή του. — 526. οὕτως. πάνην. — 527. πάντα manque. — 528. καί manque. — 529. ἀναπληρώνονται. φώνους. — 530 manque. — 531. φύγωμεν τοίνυν φύγωμεν τό.

1009. ἤγειρεν. — 1011. μητρὸς καὶ sans τῆς. — 1012. σάξ.καί ἡμήν. — 1013. βάλλεσε. — 1015. ἀποφεύγεις. — 1016. κερὸν γλυκαίνη. — πικραίνη. — 1017. αὐτὰ παραμῖάζει. — 1019. μονόκερος. κα.. λάνη. — 1020. καί.

XLVI.

Περὶ ὕδρωπος.

Ὁ ὕδρωψ ζῶον γάρ ἐστιν παμμεγέθη καὶ μέγα,
καὶ ἔναι ζῶον δυνατὸν, παρόμοιον ὡς βῶδιν·
ἔχει γὰρ δύο κέρατα ςτὴν κεφαλὴν ἀπάνω,
οἱ κέρχοι τῶν κεράτων του στραβοειδῶς ὑπᾶσιν,
μακρέα καὶ μονόκλωνα, καὶ δυνατὰ ἰσχύος.
Αὐτὸς τοίνυν πορεύεται ὠκεανοῦ πλησίον,
εἰς τὸν Εὐφράτην ποταμὸν, πίνει [μὲν] ἐκ τὸ ὕδωρ.
καὶ θάλπεται τοῖς ὕδασιν, τὰς ὄχθας καταπαίζει·
ἐκεῖ ἔχει δένδρον δυνατὸν, τὸ λέγουσιν τιτέην,
παρόμοιον ὡς κλῆμα γὰρ ἔχει μακρὰς τὰς βέργας·
ἐκεῖ δὲ παίζει τὸ θηριὸν, τὰ κέρατά του βάλλει
εἰς κλάδους τοίνυν τοῦ δενδροῦ, πλέκεται καὶ κρατεῖται,
βάλλει φωνὴν ὀδυνηρὰν, πάσχει διὰ νὰ γλυτώσῃ·
ἀκούουν τον οἱ κυνηγοὶ, ὑπᾶν καὶ σφάζουσίν τον.

Ἀναγωγή.

Ἀνάγου τοίνυν, ἄνθρωπε, καὶ σὺ ὥσπερ τὸν ὕδρωψ,
καὶ δύο κέρας νόησον τὰς δύο διαθήκας,
τὴν παλαιάν τε. . . . . . καὶ νέαν διαθήκην·
καὶ ἐν αὐτῷ τοίνυν ἡμεῖς ἐχθροὺς κερατιοῦμεν,
αὐτὸν γὰρ τὸν διάβολον σὺν τοῖς αὐτοῦ ἀγγέλοις.
Ὠκεανὸς δὲ λέγεται ἡ ἡδονὴ τοῦ βίου,

XLVI. ὕδρωψ. — 1023. νόδην. — 1023. εἰς. — 1024. ἡ κέρκει. στραβοηδός. — 1025. μακρέα τε καὶ μονόκλονα. — 1026. αὐτῶ. ὠκεανόν. — 1027. ἐκ τὸν ἐφράτην. πίνη. τοῦ. — 1028. καταπέζει. — 1031. πέζη. υάλλει. — 1032. πλέκετε. — 1033. υάλη. γλητώσει. — 1034. ἀκούοντο. κυνηγεῖ. το. — ἀναγωγή του. — 1035. ἀνάγων. 1035. ναίαν. — 1038. ἐχθρύς (*sic*). — 1040. διάυολον. — 1040. ὀκεανός. υίου.

XLVI. Περὶ ὑδρώψ. — 1021. παμεγέθη. — 1022. βούδην. — 1023. εἰς. — 1024. κέρκει τόν. στραυοηδός. — 1025. μακρέα τε. μονόκλονα. — 1026. αὐτῶ. ὠκεανόν. — 1027. ἐκ τὸν ἐφράτην. πίνη. — 1028. κατὰπέζει. — 1029. παρόμιον. — 1031. ʽπέζη. — 1032. δροῦ (le scribe a oublié la première syllabe) πλέκετε. — 1033. βάλλη. γλητώσει. — 1034. ἀκούοντο ἡ κϋνηγεῖ. — 1035. ἀνάγων. — 1037. ναίαν.

καὶ συμπλακεῖς τὰς ἡδονὰς καὶ ἀμελεῖς τὴν πίστιν,
καὶ εὕρῃ σε ὁ κυνηγὸς ψυχῶν τε καὶ σωμάτων,
καὶ ἀποκτείνει σε διπλῶς διὰ λαγνείας πάθος.

XLVII.

Περὶ τοῦ ὄφεως.

Δεινὸν, φαρμακερὸν ἐστὶν ὁ ὄφις τὸ θηρίον·
ὅταν εἰς γῆρας γὰρ ἔλθῃ, τυφλοῦται καὶ ἐκεῖνος,
ἀμβλυωπεῖ τοὺς ὀφθαλμοὺς, 'μποδίζεται βαδίζειν,
ὑπᾷ εἰς πέτραν στενωπὴν κἀκεῖ στενοκοπᾶται,
πρῶτον νηστεύει καὶ αὐτὸς σαράκοντα ἡμέρας,
τὸ δέρμαν του χαυνόνεται καὶ τότε πᾷ ςτὴν τρῦπαν·
στενοκοπεῖται δυνατὰ, τὸ δέρμαν του ἔξω βάλλει,
ἀνοίγει δὲ τοὺς ὀφθαλμοὺς, εὐθὺς ἀνακαινοῦνται,

1041. Le premier καί manque. πίστην. — 1042. εὕρησαι.— 1043. ἀποκτείνησαι διπλός. Après πάθος il y a καὶ χάσης τὴν ψυχήν σου.

XLVII. 1044. δυνόν. — 1045. ὅταν γὰρ εἰς γεῖρας ἐλθεῖν τυφλοῦτε καὶ ἐκεῖνον. — 1046. ἀμυλυόπει. υαδίζειν. — 1047. στενοκοπήν. στενοκοπάτε. — 1048. αὐτόν. τεσσαράκοντα. — 1049. χαυνοῦται. ὑπά. τρίπαν. — 1050. υάλλει. — 1051. ἀνοίγη.

1041. πίστην. — 1042. εὕρησαι. — 1043. ἀποκτείνησαι διπλός.

[Ici se trouve une répétition de l'article περὶ ἐχιδνῶν (voir plus haut vers 405). Je me contente de noter les leçons du Ms., en appliquant aux vers les numéros qu'ils portent ci-dessus.]

Vers 404. ἔχειδνα. τό. λέγει. — 405. θύλη. — 406. ἄνθρωπον. ὀφαλόν. — 407. του ἡ οὐρὰ παρόμοια τοῦ ὄφι. — 409. τόν. — 410. ἄρρεν. νοχεύει θυλίαν. — 412. ὅταν γὰρ τό. ἐκκρέει. θύλην. — 413. θυλικῆ. τον. — 414. φράσει. τἄναγγαια. — 415. αἱμώρια. ἄρενος. ψοφά au lieu de ἀποθνήσκει. — L'ἀναγωγή n'est pas répété ici.]

XLVII. 1044. δηνόν. — 1045. γύρας. ἐλθεῖν. ἐκεῖνον. — 1046. ἀμβλυοπεῖ. — 1047. στενοπήν κακῆ στενοκοπεῖται. — 1048. αὐτόν. — 1049. δέρμα. ὑπὰ εἰς. τρίπαν. — 1050. καὶ στενοκοπεῖται. τὸ δέρμα. — 1051. ἀνοίγη. ἀνανεοῦται. —

καὶ πάλιν νέος γίνεται ὡσὰν [καὶ] ἦτον πρῶτα·
ἀλλ', ὅταν πᾶ νὰ πιῇ νερὸν, πρῶτον ὑπᾶ κ' εὑρίσκει
πέτραν νὰ ἔχῃ λάκκωμα, κ' ἐκεῖ ξερνᾶ φαρμάκιν,
ἀφίνει το. . . . . καὶ τότε ὑπᾶ καὶ πίνει·
εἶθ' οὗτος πάλιν στρέφεται καὶ πίνει τὸ φαρμάκι.
Καὶ, ὅταν ἄνθρωπον γυμνὸν ἴδῃ αὐτὸς ὁ ὄφις,
φοβεῖται, ἀποστρέφεται καὶ φεύγει ἐξ ἐκείνου,
καὶ, ὅταν πολεμίζεται ὑπό τινος ἀνθρώπου,
ἢ μὲ θηρίον ἕτερον ὅμοιον ὡς ἐκεῖνον,
ὅλον τὸ σῶμα γὰρ αὐτοῦ εἰς θάνατον τὸ δίδει,
τὸ δὲ κεφάλιν ἑαυτοῦ πάντα τηρεῖ καὶ βλέπει

Ἀναγωγή.

Καλῶς τοίνυν ὁ κύριος εἶπεν καὶ περὶ τούτου
τὸ « φρόνιμοι γὰρ γίνεσθε ὥσπερ αὐτὸς ὁ ὄφις·
τὴν πίστιν σας φυλάττετε, τὸ πρῶτον τὸ κεφάλιν· »
γυμνώσου τῆς παρακοῆς, ἐνδύσου ἀφθαρσίαν,
καὶ λάβε τὸν οὐράνιον ἄρτον διὰ νηστείας,
νήστευσον τοίνυν καὶ ἐσὺ καὶ τῆξέ σου τὸ σῶμα,
καὶ ἐκδύσου τὸ παλαιὸν [τὸ] φύραμα τῆς ζύμης,
καὶ πρόσδραμε εἰς τὴν στενὴν πύλην καὶ τεθλιμμένην,
νὰ εὕρῃς τὴν εὐρύχωρον ὁδὸν τῆς βασιλείας.

1052. γύνεται. ὁσάν.—1053. ὑπά. πῆ. καὶ βρίσκει. — 1054. ἔχει λάκωμα καί. τὸ φαρμάκη. 1055. ἀφίνιτο. πίνη. — 1056. ἤθ. πίνη. φαρμάκη. — 1057. ειδῆ. — 1058. φουεῖται. φεύγη. —1059. πολεμήζεται. — 1061. Après ἕτερον on lit ἢ ὁμιόον του ἑρπετόν. — 1061. δίδη. — 1062. κεφάλεον αὑτοῦ. υλέπει. — 1064. φρόνημοι. γίνεσθαι.— 1065. πίστην. φυλάττεσθαι. — κεφάλην. —1067. λάυε.— 1069. φοίραμα. — 1071. ἵνα υασιλείας.

1053. ὑπανα πῆ. καὶ βρίσκει.—1054. πέτραν *abest*. νὰ ἔχει λάκωμα καί. ξερνὰ καὶ εὐγάλλει τὸ φαρμάκι. — 1055. ἀφίνει το *abest*. — καὶ τότ'. — 1058. οὗτος. πίνη. — 1056. εἶδη. — 1058. φευγη. — 1061. δίδη. — 1062. καὶ φάλην. — 1064. φρόνημοι. γίνεσθαι. — 1065. πίστην. κεφάλην. — 1067. οὐράνοιον. — 1068. τήξε. — 1069. ἐκδίσου.

XLVIII.

Περὶ τοῦ μύρμηκος.

Καὶ ἴθι πρὸς τὸν μύρμηκαν, ἡ παροιμία λέγει,
ὀκνηρὲ, μὴ ὑπνώσῃς ἐσὺ, ὁ Σολομὼν ὡς λέγει.
Τρεῖς φύσεις τοίνυν κέκτηται ἐκεῖνος δὲ ὁ μύρμηξ·
ἐν τῷ καιρῷ τοῦ θερισμοῦ ἔρχεται ςτὸ χωράφιν,
καὶ τῶν πυρῶν τοὺς στέλεχας ὀσμεῖται ἐκ τὴν ῥίζαν,
ἐκ τῆς ὀσμῆς αἰσθάνεται, εὐθὺς καταλαμβάνει
τίτοιον ἔστιν τὸ φυτὸν, ἢ σῖτος ἢ κριθάρι,
καὶ εἰς τὸν σῖτον ἔρχεται, ςτὸν κρῖθον δὲν ὑπάγει·
διότι [βρῶσις] τῶν κτηνῶν ὑπάρχει τὸ κριθάρι·
καὶ εἰς τὸν σῖτον ἔρχεται καὶ [τὰ] κουκκιὰ συνάγει.
Καὶ στρατηδὸν περιπατοῦν ὅλα τὰ μύρμηκά [τε],
ἄλλα ὑπᾶν μὲ τὰ κουκκιὰ, ἄλλ' ἔρχουνται νὰ πάρουν.
Ἐκεῖνοι ὁποῦ στρέφουνται συναπαντοῦν τοὺς ἄλλους
ὁποῦ βαστάζουν τὰ κουκκιὰ, οὐδὲν τοὺς πολεμίζουν·
οὐδὲ ζητοῦν τους· δότε μας αὐτὰ ὁποῦ βαστᾶτε,
ἀμμὲ ὑπᾶσιν καὶ αὐτοὶ καὶ κουβαλοῦν καὶ παίρνουν.
Ἄλλην σοφίαν κέκτηνται, ἄλλην μεγάλην γνῶσιν·
ςτὴν τρῦπαν ὅπου κουβαλοῦν ἀπέσω τὸ σιτάρι,

XLVIII. μερμικίου. — 1072. ἴσθι. μύρμικαν. — 1073. ὀκνηρὲ νεανία. ὑπνώδης. ὥσπερ λέγει ὁ Σολομόν. — 1074. τήνην et au-dessus de τή la syllabe οι. — 1075. χωράφην. — 1076. τὸν πυρόν. ὡσμῆτε. — 1077. ἰσθάνεται. — 1078. τήτιον. κρῖθος. — 1079. εἰς. ὑπάγη. — 1081. κτεινῶν (ainsi accentué). κριθάρη. — 1081. ἀλλ' εἰς. — 1082. στραχιδὼν περπατοῦν. μέρμικα. — 1083. ὑπά. ἄλλα. — 1084. ἐκεῖνα. συναπατοῦν. — 1085. υαστάζουν. — 1086. δῶτε. υαστάται. — 1087. ἀμέ. κουυαλοῦν. πέρνουν. — 1089. εἰς. τρίπαν. σιτάρη.

XLVIII. μυρμικός. — 1072. μύρμικαν. — 1073. ὠκνηρὲ νεάνία. ὑπνώδης. ὥσπερ λέγει ὁ σολομόν. — 1074. αὐτὸς, au lieu de ἐκεῖνος. — 1075. κερῶ. εἰς. χοράφην. — 1076. τὸν πυρόν. ὡσμῆτε. — 1077. ἰσθάνεται. — 1078. τήτιον. κρῖθος. — 1079. εἰς τὸ κριθάρι. ὑπάγη. — 1080. κτεινῶν. — 1082. στραχϊδῶν. μύρμικα. — 1083. ἄλλα. — 1084. ἐκεῖνα. συνεπαντοῦν. — 1086. δῶτε. — 1087. ἀμέ. πέρνουν. — 1089. εἰς. τρίπαν. σιτάρη.

[illegible] βλαστήσῃ·
καὶ [illegible] ἐν καιρῷ γεωργίας καὶ [illegible]·
αὐτὰ κάρπον [illegible] πολλὴν, καὶ γίνονται εἰς [illegible],
καὶ βούλονται νὰ κλέπτουσιν τῶν γεωργῶν τοὺς κόπους·
ὀργίζεταί τους ὁ θεὸς, κάρπον στερεῖ καὶ [illegible],
κ' ἐχάσασιν τους τὰ πετεινὰ, καὶ [illegible] τους [illegible].

Ἀναγωγή.

Διάῤῥηξον τὰ ῥήματα, ἄνθρωπε, ὡς τὸν κόκκον,
τοῦ πρωτοπλάστου τοῦ Ἀδὰμ, τῆς παραβάσεώς τε,
μήπως λοιμοκτονήσῃς μοι ὥσπερ [οἱ] Ἰουδαῖοι,
καὶ ἔχουσιν τοὺς εὐκαίρους τῶν οὐδὲν δυναστεύουν,
ἐκείνους ὅπου φέρουσιν τὸν κόκκον δὲ τοῦ σίτου·
οὕτω καὶ σὺ μιμήσασθαι 'πὸ κόπου σου νὰ ἔχῃς.
καὶ ἐν τῷ νῦν αἰῶνι γὰρ καὶ ἐν τῷ μέλλοντί σε·
μὴ ὁμοιάσῃς τὰς μωρὰς τὰς πέντε δὲ παρθένους,
ἥτινες οὐκ ἐβάστασαν ἔλαιόν τε καὶ κηρόν·
ὀσμήσου δὲ τοὺς στέλεχους, τοὺς πυρούς τε τῶν σίτων,
καὶ τῶν κτηνῶν τε τὴν τροφὴν ἀπόφευγε ὡς μύρμηξ·
τοῦ δὲ τοῦ σίτου τὴν τροφὴν ἔσθιε κατὰ πάντα,
ἥτις ἐστὶν ὁ σιτευτὸς ὁ μόσχος τῆς παρθένου.

1090. κουκήν. υλαστήσει. — 1092. πολλήν. γύνονται. — 1093. νούλονται. κλεύπτουσιν. τῶν γεφιγόν (sic). — 1094. ὀργίζετε. — 1095. καὶ υρίσκουν. τρόν. καὶ ἀφανήζουνται. — Ἀναγωγή του. — 1096. διάῤῥιξον. κόκον. — 1097. παραυάσεως. — 1098. λοιμοκτωνήσε. — 1100. κόκον. — 1101. ἀπό. ἔχεις. — 1103. ὡμιάσεις. μοράς. 1104. ἐνάστασαν. — 1105. τὸν σῖτον. — 1106. κτεινῶν. μύρμιξ. — 1107. ἤσθιε.

1090. κουκήν. βλαστήσει. — 1091. κερῶ. — 1092. πολλήν. γύνονται. — 1093. γεωργόν. — 1094. ὀργίζετε. — 1095 manque. — 1096. διάρριξον. κόκον. — 1098. λοιμοκτωνήσεις. — 1099. εὐκέρους. — 1101. κόκον. — 1101. μιμήσασται. — 1103. ὡμιᾶσεις. μοράς. παρθένες. — 1106. κτεινῶν. μύρμιξ. — 1107. ἤσθιε. — 1108. μόσχου.

XLIX.

Περὶ τῆς μελίσσας.

Καὶ τὸ μελίσσιν τὸ σοφὸν γλυκεῖαν βρῶσιν κάμνει,
καὶ ὁ καρπός της ποθεινὸς ὑπάρχει γὰρ τοῖς πᾶσιν,
οὐ μόνον ἰδιώτας τε ἀλλὰ καὶ βασιλεῖς τε,
καὶ ποθεινὴ γὰρ ὑπάρχει ἡ μέλισσα τοῖς πᾶσιν,
ἐπισυνάγει ἅπαντα τὰ ἄνθη τε καὶ κρῖνα,
καὶ τὸν καρπόν της ἐκτελεῖ καὶ ἀρεστὸν τοῖς πᾶσιν
καὶ βρῶσιν ἐκ θεοῦ..... καὶ πάντα περιτρέχει·
οὐκ ἔχει ἀναγκάζοντα ἵνα ἐπιμελῆται·
ἀεὶ καὶ διαμένουσα πάντοτε κοπιάζει,
οὐ μόνον τὰς ἡμέρας τε, ἀλλὰ [δὲ] καὶ τὰς νύκτας·
καὶ ἄκουσον τὰς ῥήσεις [τε] τοῦ σοφοῦ Σολομῶντος,
πῶς γὰρ κελεύει δι' αὐτὴν τὴν μέλισσαν καὶ λέγει·
« Μιμήθητι, ὦ ὀκνηρέ, τὸ σποῦδος τῆς μελίσσας,
πῶς κοπιᾷ διὰ παντὸς, ἕως τέλους ζωῆς της. »
Καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε ὀκνηρὲ, ῥᾴθυμε καὶ ὑπνιώδη,
ἕως πότε κατάκεισαι βορβορωμένῃ κλίνῃ;
Καὶ τάχυσον καὶ σπούδασον ἐν τῷ ναῷ κυρίου,
ἄκουσον λόγους ἐκ θεοῦ καὶ γλύκανε τὸν νοῦν σου,
καθὼς καὶ ὁ πρᾳότατος Δαβὶδ βοᾷ καὶ λέγει·
« Ὡς γλυκεὰ τῷ μου λάρυγγι τὰ λόγια σου ὑπὲρ μέλι. »

XLIX. 1109. μελήσσην. υρώσιν. — 1110. ποθήνός. — 1111. ἀλλὰς. νασιλεῖς. τε manque. — 1112. πᾶσι. — 1113. ἐπὶ συνάγει γάρ. — 1114. πᾶσι. — 1116. οὐκ ἔχει γὰρ τινὰ τοῦ ἀναγκάζοντος. — 1119. σολομόντος. — 1122. — κοπιάζῃ. τέλος. — 1123. ῥάθυμε deux fois. ὑμνώδεις. — 1124. κατάκεισε. υορυορωμένη. — 1126. νοῦ. 1125. υοά. — 1128. τὸ λάρυγγί μου. μέλιν. τὸ λάρυγγί μου.

XLIX. μελήσας. — 1109. μελήσσην. — 1110. ποθηνός. — 1111. μῶνον. διδἰώτης. — 1112. ποθηνή. — 1113. ἐπισυνάγει γάρ. — 1117. ῥῶσιν. ᾽θῦ. — 1116. οὐκ ἔχει γὰρ τΐνὰ τοῦ ἀναγκάζοντος. ἐπιμελεῖτε. — 1117. διμένουσα. — 1119. σωλομόντος. — 1120. κελεύει διὰ τὴν μέλισσαν. — 1120. ὑπνώδεις. — 1124. κατάκεισε. — 1128. τὸ λάρυγγι που.

Ἀναγωγή.

Μιμήθητι, ὦ ἄνθρωπε, τὴν βρῶσιν τῆς μελίσσης,
πῶς κοπιᾷ διὰ παντὸς, θεοῦ τοῦ συνεργοῦντος,
καθὼς γὰρ ἄνω εἴπαμεν· πλείων ἀναγωγή τε.

Ἀναγωγή του. — 1129. ρῶσιν (*sic*). — 1131. πλείον.

1129. ρῶσιν. — 1132. κοπειά. — 1131. ἄνωθεν. πλεῖον. — τέλος, τέλος, τέλος.

Τέλος τοῦ Φυσιολόγου.

OBSERVATIONS

ET

NOTES SUR LE *PHYSIOLOGUS*.

Les deux copies du *Physiologus* que possède notre Bibliothèque nationale me semblent avoir été exécutées, à des époques assez rapprochées l'une de l'autre, d'après un seul et même manuscrit. Toutes deux présentent de nombreuses et incontestables traces d'une commune origine. Dans le n° 929, le plus moderne, selon toutes les apparences, ce sont les mêmes fautes d'orthographe, la même absence de ponctuation, les mêmes lacunes, les mêmes répétitions et les mêmes non-sens que dans le n° 390. J'ai déjà parlé de la mauvaise écriture et des ligatures fantaisistes de ce dernier manuscrit, lors de la publication du texte de l'*Histoire de Ptocholéon* (1). Afin que l'on puisse plus aisément constater quelle similitude, orthographique surtout, existe entre l'un et l'autre texte, j'ai donné au bas des pages, sans vouloir même éviter les répétitions qui doivent nécessairement en résulter, toutes les leçons de nos deux manuscrits. On verra avec quelle servilité les scribes ont suivi la copie qu'ils avaient sous les yeux, et on remarquera que c'est principalement dans les passages corrompus que la similitude est le plus frappante.

Le *Bestiaire* de Guillaume de Normandie, dont les rapports avec notre texte sont si étroits, m'a été plus d'une fois d'un très-grand secours pour éclaircir des leçons douteuses et pour combler quelques lacunes.

Le texte versifié (je n'ose dire poétique) du *Physiologus* grec ne possède absolument aucune des qualités qui révèlent chez un auteur une imagination riche et féconde. La facture du vers est

(1) N° 19 de ma *Collection Néo-Hellénique*.

des plus incorrectes, très-souvent l'accent ne se trouve pas sur la syllabe où le rhythme exige qu'il soit, très-souvent aussi le vers est trop court ou trop long de plusieurs pieds. C'est à peine si le versificateur fait subir quelques modifications très-légères à la prose qu'il a sous les yeux. Là où un heureux synonyme aurait donné quelque élégance au vers, il se contente d'insérer une particule explétive et vide de sens, dont l'unique office consiste à tenir lieu, dans la phrase, d'une ou de plusieurs syllabes. C'est ainsi que μέν, δέ, γάρ, καί, τοίνυν, etc., sont cent fois prodigués à tort et à travers.

Il ne faut cependant pas croire que ce singulier abus ne se soit produit que dans notre *Physiologus;* nous le rencontrons dans des poëmes d'une date ultérieure, dans l'*Iliade* de Constantin Hermoniakos (1323-1335), et plus tard dans la traduction du même poëme par Nicolas Loukanis (1526).

La langue du *Physiologus* est celle que l'on a coutume d'appeler ecclésiastique. C'est un barbare mélange de mots empruntés au grec littéral et au grec vulgaire. Souvent deux expressions synonymes se trouvent l'une à côté de l'autre ; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, l'auteur emploie, au vers 22, ὕδωρ, et, au vers suivant, νερόν, termes absolument identiques.

Ce poëme est, selon toutes les apparences, antérieur au treizième siècle ; il serait facile de le prouver ; mais, si l'on voulait préciser, d'une façon certaine, la date de sa rédaction, il faudrait chercher ses arguments ailleurs que dans le style. Cette langue bâtarde a longtemps persisté, et nous la voyons employée dans des élucubrations d'une époque très-rapprochée de nous. Signalons la Ἱστορία τῆς Σωσάννης, par Marc Dépharanas, le Περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ ἁγίου Πνεύματος de Léon Allatius, et une foule d'autres opuscules de piété ou de polémique, sortis, pour la plupart, des presses de la Propagande romaine.

Du Cange est, à ma connaissance, le seul auteur qui ait fait mention de l'un des manuscrits du *Physiologus* de la Bibliothèque nationale de Paris, celui qui est aujourd'hui coté sous le nº 929. Voici ce qu'il en dit dans l'*Index auctorum*, qui se trouve à la fin de son *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis* (colonne 38) :

Physiologus de natura et speciebus animalium, reptilium, etc.; hoc titulo : Ἐκ τοῦ Φυσιολόγου περὶ φύσεως καὶ ὕδους ζώων καὶ ἑρπετῶν, καὶ ἀναγωγὴ τῶν ἀνθρώπων, ὡς ἔχει. Liber scriptus lingua græca vulgari Ecclesiastica. Ex Cod. Colb. 5104.

Le nº 5104 est celui que portait ce manuscrit dans la bibliothèque particulière de Colbert, dont il faisait partie avant de passer dans notre Bibliothèque nationale.

Tous les passages du *Physiologus* cités par Du Cange, dans son Glossaire, sont extraits de ce manuscrit et non du nº 390, que ce savant connaissait cependant, puisqu'il lui a emprunté un grand nombre de vers de l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*, éditée, pour la première fois, par M. W. Wagner, dans ses *Medieval greek texts* (Londres, 1870).

On remarquera que les deux chapitres consacrés à l'*Aigle* et au *Vautour* sont en prose. Le versificateur a-t-il trouvé le texte original trop difficile à plier aux règles du rhythme pourtant si aisé dont il avait fait choix? C'est ce que je serais tenté de supposer. Il n'eût pourtant pas été besoin que

Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues,

pour forger des vers d'aussi bon aloi que ceux dont le poëme est composé.

Voici un essai de versification que j'ai tenté :

Περὶ τοῦ ἀετοῦ.[1]

Ὁ ἀετὸς εἶν' βασιλεὺς ἁπάντων τῶν ὀρνέων
διὰ τὴν πολυετίαν του ἀετὸς γὰρ καλεῖται·
οὗτος μὲν ζήσας ἑκατὸν ἔτη γηρᾷ· καὶ αὔξει
ἡ προμυκτήρ του, ἀμβλύνεται τοὺς ὀφθαλμοὺς τοὺς δύο
τοῦ μὴ ὁρᾷν, κῂ οὐ δύναται ποσῶς νὰ κυνηγήσῃ.
Ἀνέρχεται ςτὰ ὑψηλὰ τοῦ οὐρανοῦ τὰ μέρη,
καὶ ῥίπτεται ὁ ἀετὸς ἐπ' ἀκροτόμου πέτρας,
καὶ, διὰ τὴν πεῖνα τὴν πολλὴν καὶ τὴν γαστριμαργίαν,
τὴν προμυκτῆράν του συνθλᾷ, καὶ λούεται τῇ λίμνῃ
τῇ Ἀχερουσιᾷ· καθέζεται ἄντικρυς τοῦ ἡλίου,

καὶ, ὅταν τοίνυν παχυνθῇ ἡ θέρμη τοῦ ἡλίου,
ὡς αἱ λεπίδες πίπτουσιν ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν του,
καὶ γίνεται νεώτερος ὁ ἀετὸς τὸ πάλιν.

Ἀναγωγή.

Καὶ ἐσὺ οὖν, ὦ ἄνθρωπε, ὅταν πολλὰ ἁμαρτήσῃς,
εἰσὲ τὸ ὕψος ἄνελθε τῆς ταπεινοφροσύνης,
καὶ ῥῖψον σεαυτὸν κατὰ τῆς πίστεως τὴν πέτραν,
θλάσον τὴν προμυκτῆράν σου, τὴν προσβολὴν δὲ λέγω
τῆς ἁμαρτίας· λοῦσόν σε ςτὰ ὕδατα τῆς λίμνης,
τοῦτ' ἔστιν τοῖς σοῖς δάκρυσιν, ὡς ὁ Δαβὶδ βοᾷ σοι·
Ὡς ἀετοῦ ἡ νεότης σου πάλιν ἀνακαινοῦται.

Il serait facile de versifier de cette façon l'article relatif au *Vautour*. Ces vers prosaïques ressemblent à ceux dont parle le poëte latin; on pourrait en composer mille, *stans pede in uno.*

Ἀγριοφωνάζω, *pousser des cris sauvages* (vers 594).

Ἀκανθόκεντρον, τὸ, *piquant du hérisson* (vers 473).

Ἁλίσκω (vers 147) employé transitivement.

Ἄνθος, τὸ, *cendre* (vers 772). Ce mot est aujourd'hui inusité. Cf. ἄνθραξ.

Ἀπείραστος, *qui ne peut être tenté* (vers 919).

Ἀσπιδοχελώνη, ἡ, *tortue-aspic,* animal fabuleux (vers 499). Ce mot se trouve dans le Dictionnaire de Sophoclis, qui le cite d'après le *Physiologus* d'Épiphane, publié dans le tome XLI de la *Patrologie* de l'abbé Migne.

Ἀφκράτης, ὁ, c'est peut-être la *pieuvre* (§ XVIII). R. ἀπό, κρατεῖν.

Ἀφ' ὅτης, *lorsque* (vers 136). On trouve également ἀφ' ὄντης et ἀπόντης. C'est l'équivalent du grec littéral ἀφ' οὗ.

Ἀχυρόκοπρον, τὸ, *fumier* (vers 521). Du Cange (colonnes 162-163): « Ἀχυρόκοπρον, *fimarium.* »

Βρῶμα, τὸ, *nourriture.*

Βυθός, ὁ, est *oxyton,* tandis que τὸ βύθος est toujours *paroxyton* (vers 505).

Γαδοῦρι, τὸ, *âne* (vers 396).

Γηροβόσκω, *nourrir des vieillards* (vers 635).

Γοργόνη, ἡ, *gorgone* (vers 877). R. **Γοργώ.**

Γουριάζω, *devenir couvi* (vers 240). R. **οὔριον.** On dit aujourd'hui **χλουβιάζω.** Un *œuf couvi*, **αὐγὸν χλούβιον.**

Δακάω, comme δαγκάνω (vers 376).

Δενδροκόλαψ, ὁ, *pie* (vers 842). Les dictionnaires ne donnent que δενδροκολάπτης.

Διώκω, *courir rapidement* (vers 75). Ce verbe a le même sens au neutre en grec ancien. A l'actif et au moyen il signifie seulement *poursuivre;* ainsi dans Homère: Διώκετό μιν πεδίοιο, *il le poursuivait à travers la plaine.*

Ἐκ gouvernant le datif (vers 447) n'est pas fréquent même chez les auteurs qui ont le moins de respect pour la syntaxe. C'est la première fois que j'en rencontre un exemple.

Ἐκδυτόν, τὸ, *dépouille* (vers 77). Ce que notre *Physiologus* appelle ἐκδυτὸν τοῦ ὄφι, se nomme, dans l'île de Mitylène, πουκάμισο τοῦ φιδιοῦ, littéralement *chemise du serpent.* Cf. **Νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα,** tome I, page 417.

Ἐνομάδες, comme νομάδες (vers 398).

Ἐξαπολάω (vers 304) et **ἀξαπολέω** (vers 356) comme **ἐξαπολύω,** *laisser aller, lâcher.* La seconde forme est chypriote.

Ἐξεπουλιάζω, *éclore* (vers 202).

Ἐξηκαμπίζω, *attirer dans la plaine* (vers 928).

Ἐξηπουλιάζω (vers 179) et **Ἐξηπωλιάζω,** *éclore* (vers 693).

Ἔξοδος, ὁ, *dépense* (vers 874). Au masculin singulier, il est rare avec ce sens ; on dit habituellement **τὰ ἔξοδα.**

Ἐξύπτερος, ὁ, *épervier* (vers 650 et 676). Coray fait erreur quand il donne pour racine à ce mot son synonyme latin *accipiter* (Ἄτακτα, I, 244). Passow (*Index verborum*) se trompe également en traduisant le diminutif ξεφτέρι (pour ἐξυπτέριον) par *Angelus sex alis ornatus* (1). C'est, comme l'a fait M. Dehèque, dans son Dictionnaire grec-moderne, donner à tort pour racine à ce mot ἐξ et πτερόν. La forme primitive est, selon moi, ὀξύπτερος (sous-entendu

(1) Il y a dans le livre *angulus*, mais ce n'est assurément qu'une faute d'impression.

ὄρνις), *oiseau aux ailes rapides*. Le changement de l'ο en ε n'a rien qui doive nous surprendre ; il est fréquent en grec vulgaire, ainsi ἐμιλιά pour ὁμιλιά :

Τὸ θὲς νὰ πῇς νὰ πῶ ἄλλοῦ, παρακαλῶ νὰ χάσω
Τὴ γλῶσσα καὶ τὴν ἐμιλιὰ, κ' ἡ γῆ, etc.
(*Érophile*, page 6 ; édit. de 1820.)

Ἐπόπτος, ὁ, *huppe* (vers 860). Cf. le latin *upupa*.

Ἐσμίγω, *réunir*, *entremêler* (vers 730). Au moyen ἐσμίγομαι, *se mêler à* (vers 737).

Ἐχένταυρος, ὁ, probablement pour ὀνοκένταυρος (titre du § XX). Comme il n'est parlé dans ce paragraphe que des *sirènes*, je pense qu'il y a eu primitivement deux articles, dont le premier consacré aux *onocentaures* est perdu. Je suis presque sûr que la découverte d'un ms. plus complet du *Physiologus* justifierait ma supposition.

Ἥμισος, η, ον, comme ἥμισυς (vers 827 et 828).

Θάλασσος, ἡ, *mer* (vers 112). On trouve aussi le masculin ; ainsi dans une chanson populaire publiée par l'*Almanach national* grec de 1865, on lit (page 36) :

Τ' ἄστρι παραχαμήλωσε καὶ τόπε τοῦ θαλάσσου.

Θήλη, ἡ, *femelle* (vers 11 et *passim*). En grec littéral ce terme signifie *teton*. R. θῆλυς.

Θηλομανής, pour θηλυμανής (vers 937).

Θῆλυ, τὸ, *femelle* (vers 10 et *passim*). N'a pas cette signification en grec ancien, mais celle de sexe féminin ou de *femme* en général.

Καταχυλιστός, *qui renverse* (vers 516).

Καταφλέγων (vers 254), le nominatif pour le génitif καταφλέγοντος.

Κομπώδης (vers 225). Il serait peut-être préférable d'écrire κιμπώδης (Ms. κυμπόδης) qui signifie *tacheté*, *picoté*, *moucheté*, et auquel je donnerais pour racine le verbe inusité κίμβω. Cf. Ἄτακτα, I, 272.

Κοπιάω, *travailler* (vers 1122 et 1130). Ce verbe signifie aussi *se donner de la peine*. On le trouve dans Ἐρωφίλη (page 17 de l'édit. de 1820) :

Καὶ δίχως νὰ σχολάσουσι, πάσχουσι καὶ κοπιοῦσι.

Κορκόδειλος, ὁ, *crocodile* (vers 290, 292, 296 et 409). La transposition du ρ en grec vulgaire est très-fréquente. Ainsi, dans le dialecte crétois, par exemple, on dit πρίκα pour πίκρα.

Notons, à titre de simple curiosité, que dans certains patois du nord de la France, on dit *cocodrile*. Cf. aussi le latin *corcodilus*.

Κουλουριάζω, *entortiller* (vers 165). On dit aussi κουλουρόνω. Ces deux expressions sont très-rares.

Κουτάβιον, τὸ, *petit chien* (vers 328). Le masculin κούταβος est usité, mais ne s'emploie que comme mot injurieux. Cf. Νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα, I, page 407.

Κρῖθος, ὁ, *orge* (vers 1079).

Κτῆνον, τὸ, *bête brute* (vers 262). Cette forme se rencontre plusieurs fois dans le *Physiologus* au lieu de κτῆνος.

Μαυρόπτερος, *aux ailes noires* (vers 823).

Μέ pour μετά (vers 346 et 975). Coray fait erreur quand il affirme que μέ ne se construit que très-rarement avec le génitif; il n'y a, au contraire, presque pas d'auteur dans la langue grecque vulgaire qui ne nous en fournisse des exemples, et ce à toutes les époques.

Μεγεθέστατος (vers 3), superlatif de μεγέθης. Cet adjectif n'existe pas dans les lexiques à l'état simple. On n'y trouve que quelques composés, tels que παμμεγέθης.

Μίζω, *parfumer* (vers 763). Je laisse à Du Cange la responsabilité de cette interprétation qui, à vrai dire, s'accorde assez bien avec le contexte. Du Cange (colonne 932) : « Μίζειν, *ungere*. »

Μονόκλωνος, *qui a une seule branche* (vers 1025).

Μυῖγα, *mouche* (vers 211), forme vulgaire pour μυῖα.

Μύρμηκον, τὸ, *fourmi* (vers 1082).

Νυμφίτσα, ἡ, *belette* (vers 448). Du Cange (colonne 1009) : « Νυμφίτζα, *mustela*. » Aujourd'hui νυφίτσα est seul usité.

Ξηῤῥωγίζω, comme ἐξεῤῥωγίζω, *égrener le raisin* (vers 471). R. ῥῶγα, *grain de raisin*.

Ξύγγι, τὸ, *graisse* (vers 191). R. ὀξύγγιον. Au vers 601 il y a ὀξύγγιν.

Ξυλοσοφία, ἡ, *philosophisme* (vers 464). Ce terme est assez rare. Il y a aussi le verbe ξυλοσοφῶ, qui correspond parfaitement à *philosophailler*. Cf. Coray, Ἄτακτα, II, 268.

διχοτομοῦσιν τὸ κουκκὶν διὰ νὰ μηδὲν βλαστήσῃ·
καὶ ἀποθάνουν ἐν καιρῷ χειμῶνος καὶ σκληρίας·
αὐτὰ κάμνουν γόνον πολὺν, καὶ γίνονται εἰς πλῆθος,
καὶ βούλονται νὰ κλέπτουσιν τῶν γεωργῶν τοὺς κόπους·
ὀργίζεταί τους ὁ θεὸς, κάμνουν πτερὰ καὶ φεύγουν,
κ' εὑρίσκουν τους τὰ πετεινὰ, καὶ τρῶν τους κὴ ἀφανίζουν.

Ἀναγωγή.

Διάῤῥηξον τὰ ῥήματα, ἄνθρωπε, ὡς τὸν κόκκον,
τοῦ πρωτοπλάστου τοῦ Ἀδὰμ, τῆς παραβάσεώς τε,
μήπως λιμοκτονήσῃς μοι ὥσπερ [οἱ] Ἰουδαῖοι,
καὶ ἤκουσαν τοὺς εὐκαιρους πῶς οὐδὲν δυναστεύουν,
ἐκείνους ὁποῦ φέρνουσιν τὸν κόκκον δὲ τοῦ σίτου·
οὕτω καὶ σὺ μιμήσασθαι 'πὸ κόπου σου νὰ ἔχῃς,
καὶ ἐν τῷ νῦν αἰῶνι γὰρ καὶ ἐν τῷ μέλλοντί σε·
μὴ ὁμοιάσῃς τὰς μωρὰς τὰς πέντε δὲ παρθένους,
ἥτινες οὐκ ἐβάστασαν ἔλαιόν τε καὶ κῆρον·
ὀσμήσου δὲ τοὺς στέλεχους, τοὺς πυρούς τε τῶν σίτων,
καὶ τῶν κτηνῶν τε τὴν τροφὴν ἀπόφευγε ὡς μύρμηξ·
τοῦ δὲ τοῦ σίτου τὴν τροφὴν ἔσθιε κατὰ πάντα,
ἥτις ἐστὶν ὁ σιτευτὸς ὁ μόσχος τῆς παρθένου.

1090. κουκήν. υλαστήσει. — 1092. πολλήν. γύνονται. — 1093. υούλονται. κλεύπτουσιν. τῶν γεφιγόν (*sic*). — 1094. ὀργίζετε. — 1095. καὶ υρίσκουν. τρόν. καὶ ἀφανήζουνται. — Ἀναγωγή του. — 1096. διάῤῥιξον. κόκον. — 1097. παραυάσεως. — 1098. λοιμοκτωνήσε. — 1100. κόκον. — 1101. ἀπό. ἔχεις. — 1103. ὡμιάσεις. μοράς. 1104. ἐυάστασαν. — 1105. τὸν σῖτον. — 1106. κτεινῶν. ωύρμιξ. — 1107. ἤσθιε.

1090. κουκήν. βλαστήσει. — 1091. κερῶ. — 1092. πολλήν. γύνονται. — 1093. γεωργόν. — 1094. ὀργίζετε. — 1095 manque. — 1096. δῐᾰρριξον. κόκον. — 1098. λοιμοκτωνήσεις. — 1099. εὔκερους. — 1101. κόκον. — 1101. μιμήσασται. — 1103. ὠμῖᾰσεις. μοράς. παρθένες. — 1106. κτεινῶν. μύρμιξ. — 1107. ἤσθιε. — 1108. μόσχου.

XLIX.

Περὶ τῆς μελίσσας.

Καὶ τὸ μελίσσιν τὸ σοφὸν γλυκεῖαν βρῶσιν κάμνει,
καὶ ὁ καρπός της ποθεινὸς ὑπάρχει γὰρ τοῖς πᾶσιν,
οὐ μόνον ἰδιώτας τε ἀλλὰ καὶ βασιλεῖς τε,
καὶ ποθεινὴ γὰρ ὑπάρχει ἡ μέλισσα τοῖς πᾶσιν,
ἐπισυνάγει ἅπαντα τὰ ἄνθη τε καὶ κρῖνα,
καὶ τὸν καρπόν της ἐκτελεῖ καὶ ἀρεστὸν τοῖς πᾶσιν
καὶ βρῶσιν ἐκ θεοῦ..... καὶ πάντα περιτρέχει·
οὐκ ἔχει ἀναγκάζοντα ἵνα ἐπιμελῆται·
ἀεὶ καὶ διαμένουσα πάντοτε κοπιάζει,
οὐ μόνον τὰς ἡμέρας τε, ἀλλὰ [δὲ] καὶ τὰς νύκτας·
καὶ ἄκουσον τὰς ῥήσεις [τε] τοῦ σοφοῦ Σολομῶντος,
πῶς γὰρ κελεύει δι' αὐτὴν τὴν μέλισσαν καὶ λέγει·
« Μιμήθητι, ὦ ὀκνηρὲ, τὸ σποῦδος τῆς μελίσσας,
πῶς κοπιᾷ διὰ παντὸς, ἕως τέλους ζωῆς της. »
Καὶ σὺ, ὦ ἄνθρωπε ὀκνηρὲ, ῥᾴθυμε καὶ ὑπνώδη,
ἕως πότε κατάκεισαι βορβορωμένῃ κλίνῃ;
Καὶ τάχυσον καὶ σπούδασον ἐν τῷ ναῷ κυρίου,
ἄκουσον λόγους ἐκ θεοῦ καὶ γλύκανε τὸν νοῦν σου,
καθὼς καὶ ὁ πρᾳότατος Δαβὶδ βοᾷ καὶ λέγει·
« Ὡς γλυκεὰ τῷ μου λάρυγγι τὰ λόγια σου ὑπὲρ μέλι. »

XLIX. 1109. μελήσσην. υρώσιν. — 1110. ποθήνός. — 1111. ἀλλὰς. νασιλεῖς. τε manque. — 1112. πᾶσι. — 1113. ἐπὶ συνάγει γάρ. — 1114. πᾶσι. — 1116. οὐκ ἔχει γὰρ τινὰ τοῦ ἀναγκάζοντος. — 1119. σολομόντος. — 1122. — κοπιάζη. τέλος. — 1123. ῥάθυμε deux fois. ὑμνώδεις. — 1124. κατάκεισε. υορυορωμένη. — 1126. νοῦ. 1125. νοά. — 1128. τὸ λάρυγγί μου. μέλιν. τὸ λάρυγγί μου.

XLIX. μελήσας. — 1109. μελήσσην. — 1110. ποθηνός. — 1111. μῶνον. διδἴώτης. — 1112. ποθηνή. — 1113. ἐπισυνάγει γάρ. — 1117. ρῶσιν. ʹθῦ. — 1116. οὐκ ἔχει γὰρ τἴνὰ τοῦ ἀναγκάζοντος. ἐπιμελεῖτε. — 1117. διμένουσα. — 1119. σωλομόντος. — 1120. κελεύει διὰ τὴν μέλισσαν. — 1120. ὑπνώδεις. — 1124. κατάκεισε. — 1128. τὸ λάρυγγι που.

Χεῖρα, ἡ, *main* (vers 459).

χολά, ἡ, *teinture noire* (vers 241). Voir le troisième volume des Cypriaques de Sakellarios, p. 421.

Χρυσόῤῥοος, *ruisselant d'or* (vers 118).

Φιλοπάτορος, *ami de ses parents* (vers 861).

Φουλιά, ἡ, *nid* (vers 701 et 810). Le changement du ω en ου est très-fréquent en grec vulgaire, ainsi que celui du ε en ι. R. φωλέα.

LETTRES AUTOGRAPHES

INÉDITES

DE CORAY

A CHARDON DE LA ROCHETTE

PUBLIÉES

PAR M. BRUNET DE PRESLE.

En 1829, trois ans avant sa mort, Coray, dans la plénitude de sa réputation en France, et on peut dire de sa gloire en Grèce, cédant aux sollicitations de ses jeunes compatriotes, prit la plume pour écrire sa vie. Il s'étendit avec complaisance sur sa jeunesse à Smyrne, sur ses parents, et surtout sur son grand-père maternel, qu'il n'avait pas connu, mais qui fut le premier auteur de ses succès, en léguant par testament sa bibliothèque à celui de ses petits-fils qui sortirait de l'école ayant appris tout ce que le maître pouvait enseigner. Diamantis Coray remplit cette condition et ne s'en tint pas là. Il chercha toutes les occasions d'étendre ses connaissances : il apprit le latin, l'hébreu, les sciences physiques, alla en Hollande, en Allemagne, étudia la médecine à Montpellier, et, reçu docteur dans cette école alors célèbre, il vint enfin se fixer à Paris

en 1788, âgé de quarante ans, et n'ayant pour toute fortune que son amour du travail et les recommandations de quelques-uns de ses professeurs, tels que Chaptal, dont il s'était fait apprécier.

M. L. de Sinner, qui a écrit dans la Biographie universelle une très-bonne notice sur Coray, nous dit : « La ré« volution depuis longtemps menaçante était alors sur le « point d'éclater. Coray ne prit aucune part active à ce « drame historique, et c'est même ici qu'il interrompt son « autobiographie littéraire pour ne la reprendre qu'aux « premiers jours de l'empire. Si quelques données four« nies par ses ouvrages de 1799 à 1804 ne venaient combler « cette lacune, nous en serions réduits aux conjectures « pour nous représenter quels furent durant ce long orage « et ses idées et ses travaux. »

Cette lacune a été en partie comblée en 1838 par la publication d'une correspondance que Coray entretint du 15 septembre 1788 au 23 janvier 1793, avec un de ses amis intimes de Smyrne. Cette correspondance grecque n'est pas, comme celle de Stamaty, qui vient d'être retrouvée, une correspondance diplomatique. Autant Stamaty court après les nouvelles pour les transmettre immédiatement à son prince, autant Coray se tient le plus qu'il peut éloigné du tumulte de la rue. Il lui est impossible néanmoins de rester étranger à ces grands événements, dont tout le monde recevait le contre-coup, et qui firent sur son esprit une profonde impression. Dans ces lettres, séparées quelquefois de plusieurs mois, Coray résume avec une grande précision les événements survenus dans l'intervalle, de manière à permettre à son ami d'en saisir l'enchaînement. Elles mériteraient d'être traduites en français, car elles apportent des documents très-sincères sur ces temps si diversement jugés.

Coray parle aussi dans presque toutes ses lettres des travaux qui l'occupaient alors, de son Hippocrate, de sa traduction de Théophraste et de ses relations avec les savants du temps, surtout avec Villoison.

Mais, ce qui nous rendra tout à fait l'image de ces années, qui furent pour Coray l'époque la plus douloureuse et la plus féconde à la fois de sa vie, c'est une volumineuse correspondance (cent lettres environ), dont les autographes ont été jusqu'à ce jour soigneusement conservés dans la famille d'un de ses plus intimes amis, et qui s'étend de 1790 à 1796.

En arrivant à Paris, Coray se lia surtout avec quelques médecins instruits, auxquels il avait été recommandé, et avec des hommes placés dans des situations diverses, mais que réunissait un commun amour de la langue grecque.

Le premier était Villoison, l'éditeur des scholies d'Homère, le compagnon de Choiseul-Gouffier dans son voyage d'Orient, qui travaillait avec une fougueuse ardeur à réunir les matériaux d'un grand ouvrage, qui n'a jamais vu le jour, sur la Grèce ancienne et moderne. Villoison avait conçu la plus vive admiration pour les ingénieuses corrections que Coray, grâce à son double savoir d'helléniste et de médecin, introduisait chaque jour dans le texte d'Hippocrate. Ayant des relations étendues avec les savants de toute l'Europe, Villoison faisait d'avance au futur éditeur une renommée dont Coray, qui avait horreur du bruit, se défendait le plus qu'il pouvait. Ces relations n'étaient pas sans quelques nuages, et c'est probablement à Villoison que Coray fait allusion dans une de ses lettres, en parlant d'un ami qui n'aime en lui que le grec.

Clavier, le traducteur de la Bibliothèque d'Apollodore et de Pausanias, était alors un jeune magistrat qui jouissait d'une assez grande fortune, et était possesseur d'une belle bibliothèque classique. Il avait engagé Coray à venir demeurer dans son voisinage; il lui prêtait des livres et profitait de son savoir.

Pendant la tourmente révolutionnaire, Clavier s'était retiré dans une petite terre qu'il possédait près de Nemours (1), et y avait offert un asile à son ami, qui n'accepta

(1) Voici comme il donnait son adresse : Clavier, agriculteur à la Nozaye, par Nemours, département de Seine-et-Marne.

pas sans bien des hésitations, et regretta bientôt d'avoir cédé à ces amicales instances.

Coray était d'une excessive timidité, d'une sauvagerie même et d'une délicatesse peut-être un peu orgueilleuse, qui lui faisait repousser tout ce qui pouvait ressembler à de la protection et risquait de compromettre sa chère indépendance. Sa santé était épuisée par un travail excessif; sa sensibilité nerveuse était très-excitée; une inquiétude, une contrariété, lui donnait la fièvre, des insomnies. Il crachait le sang, croyait sa fin prochaine, chargeait ses amis de ses dispositions dernières, et rédigeait son épitaphe, qu'il refit quarante ans plus tard.

En arrivant chez Clavier, près duquel il croyait continuer paisiblement ses études, il trouva la petite maison remplie d'hôtes auxquels Clavier, consultant son cœur plus que sa bourse, dans un temps où toutes les fortunes étaient anéanties par la dépréciation des assignats, avait offert également un refuge. Le beau-frère de Clavier céda à Coray la chambre qu'il occupait; mais cette chambre était froide, humide et sans feu; on ne pouvait y travailler. Le cabinet de Clavier était le lieu de réunion de toute la maison. Coray, plus souffrant que jamais, craignant d'être à charge à ses hôtes, et ne pouvant continuer loin de Paris les collations de manuscrits qu'il avait commencées pour des savants étrangers et qui l'avaient fait vivre jusqu'alors, écrivait par tous les courriers à son plus intime ami, à Chardon de la Rochette, confident de ses peines comme de ses travaux littéraires. Il le supplie de lui trouver à Paris une chambre garnie, dût-elle coûter 25 fr. par mois, bien que ce fût beaucoup pour ses moyens, mais où il puisse reprendre ses travaux au milieu de ses livres. Il le prie de vendre, n'importe à quel prix, quelques meubles qu'il avait laissés à Paris, de lui acheter des éditions dont il a besoin, de presser l'impression des livres de médecine dont il avait commencé la publication à Montpellier et à Paris, et de trouver un éditeur pour son Théophraste. D'autres fois il oublie tous ces soucis et communique à

son savant ami des conjectures, des corrections qui se présentaient en foule à son esprit dès qu'il ouvrait un livre grec. Quelquefois enfin, à l'occasion de son pays, loin duquel il vit, parce qu'il ne veut pas se soumettre au despotisme turc, mais qu'il aime avec passion, il écrit alors des pages qui font entrevoir l'affranchissement de la Grèce, dont il fut un des plus fervents apôtres, et qu'il eut la consolation de voir se réaliser en partie avant de fermer les yeux. Presque toutes ces lettres touchent à des sujets littéraires. Un certain nombre des corrections qu'il soumet avec une grande modestie à la critique judicieuse de son ami ont peut-être trouvé place dans ses éditions de la Bibliothèque grecque ou dans les publications des hellénistes, auxquels il les communiquait volontiers; il nous semble cependant, d'après une première inspection, qu'il y en a bon nombre dont on n'a pas encore profité.

Quant aux détails intérieurs de sa vie, qui peuvent sembler parfois bien mesquins, ils font ressortir la grandeur du caractère de l'homme, et rappellent quelques passages des lettres si touchantes qu'à la même époque un autre savant encore obscur, mais depuis célèbre, Ampère, écrivait à sa femme. Cette lutte journalière contre les difficultés de la vie, auxquelles tous deux furent en butte, et dont ils triomphèrent à force d'abnégation et de courage, sont un enseignement salutaire pour les jeunes gens qui se laissent trop souvent décourager par des obstacles bien moins grands.

L'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, qui a fait connaître, l'an passé, quelques-unes des lettres de Stamaty, admet cette année quelques-unes de ces lettres de Coray à Chardon de la Rochette. Si elles sont accueillies avec la faveur que nous semble mériter un nom si grand parmi les Grecs et les hellénistes, et un si beau caractère, nous nous proposons d'en insérer un plus grand nombre dans les annuaires suivants, à moins qu'un éditeur ne se présente pour une édition intégrale.

I (1).

Mon cher ami, je vous renvoie par Thomas votre Saumaise, en me réservant de vous le redemander au besoin. Je suis encore fort loin de commenter les Aphorismes, dans lesquels d'ailleurs il y a fort peu de chose à dire relatif à la critique. Je vous envoie de même 27 fr. pour que vous ayez la complaisance de m'acheter les ouvrages de Lennep, ou me laisser ceux que vous m'avez déjà envōyés, ce qui revient au même. Vous m'avez affligé avec le prix de 50 fr. pour Du Cange, d'autant plus que depuis quelque temps je m'occupe de recherches sur notre langue moderne. J'attendrai que mon libraire me donne quelque argent, et alors je verrai si j'aurai assez de courage de me décider à un prix si exorbitant.

Mon nom est : CORAY *Doctoris Medici Monspeliensis*, et rien de plus. C'en est même trop. Ἔῤῥωσο!

II.

Quoique j'aie la fièvre, mon cher ami, il faut bien que je satisfasse votre curiosité. Le nominatif est Διαμαντῆς Κοραῆς, et le génitif Διαμαντῆ Κοραῆ. C'est un nom anomale de la famille de ceux dont Gaza rapporte des exemples, ὁ Ποδῆς τοῦ Ποδῆ. Quant à *Coray*, j'ai trouvé que mon père, qui faisait le commerce de la Hollande, signait de cette façon ; car en hollandais cela se prononce comme *Coraï* en trois syllabes, et non en deux, comme *Tournay* en fran-

(1) Dans cette publication de lettres *autographes*, on a cru devoir respecter scrupuleusement le texte original, même quand il offrait des négligences et des traits d'incorrection, d'ailleurs bien pardonnables à un étranger écrivant en notre langue. L'adresse, au verso de ce premier billet est : Τῷ Σοφῷ Ῥοχετίῳ. Les autres portent ordinairement : Τῷ Σοφοτάτῳ La Rochette.

çois. C'est un nom ἄκλιτον, et (1) n'a point de génitif; les génitifs qui suivent *Doctoris et C.* déterminent assez son cas. Ainsi je vous prie de l'écrire, comme je vous l'ai déjà marqué, seul, sans nom de baptême.

Je vous suis bien obligé pour Astruc, et je vous envoie ci-inclus un billet de 5 livres; car je suis sûr que vous l'avez acheté pour moi. Si au contraire vous ne l'avez pas encore payé, ou que vous ayez la facilité de le placer quelque part, je ne serai pas fâché de le céder. Mais prenez-y garde, ne vous gênez pas : cela augmentera ma fièvre. Le livre est à moi, et je ne suis pas pressé de le revendre, ni embarrassé de le garder, si je ne trouve pas à le vendre.

Vous me dites de ne point m'inquiéter. Je suis, mon ami, si inquiet, que je songe sérieusement aux moyens de quitter Paris. Les muses aiment la paix et la tranquillité, surtout moi, mon ami, et par mon naturel fort-enclin au λάθε βιώσας, et par mon état valétudinaire, je suis désolé quand je pense qu'il me faudra tantôt me présenter chez un tel, tantôt chez un autre. Cela irrite tellement mon système nerveux, qu'il m'est impossible de résister. Voilà encore un projet d'obliger les citoyens de monter personnellement leur garde. Je sens que cela est très-juste et même nécessaire pour la sûreté générale. Mais moi, pauvre diable étranger, et dans un état physique tel que la moindre fatigue du corps ou la moindre inquiétude d'esprit me met en convulsions, qu'ai-je à faire à tout cela? Ἔρρωσο εὐδαιμονῶν. Donnez-moi la rue et le numéro de la maison de M. Larcher.

(1) Coray avait d'abord écrit *il*, qu'il a barré pour écrire *et* au-dessus. On n'a pas cru devoir noter spécialement tous ces accidents de rédaction.

III (1).

Le passage que vous m'avez demandé, mon cher ami, se trouve dans le deuxième livre des Épidémies, section première, p. 688, édit. Vander Lind : Αἱ τῶν ἤτρων ῥήξιες, αἱ μὲν περὶ ἥϐην τὰ πλεῖστα ἀσινέες τὸ παραυτίκα· αἱ δὲ σμικρὸν ἄνωθεν τοῦ ὀμφαλοῦ ἐν δεξιοῖς ὀδυνώδεες αὗται καὶ ἀσώδεες, καὶ ΚΟΠΡΙΗΜΕΤΟΙ· οἷον καὶ τῷ Πιττακῷ. Γίνονται δὲ αὗται ἢ ἀπὸ πληγῆς, ἢ σπάσιος, ἢ 'ΕΜΠΗΔΗΣΙΟΣ 'ΕΤΕΡΟΥ. Le sens de ces derniers mots est rendu par les interprètes : *aut ab alterius insultu*. Je ne conçois pas comment Hippocrate, après avoir parlé des causes générales d'un hernie (*sic*), telles que les πληγὴ et σπάσις, a ensuite attribué ces deux derniers accidents à la seule ἐμπήδησιν, tandis qu'il y en a plus d'une cause qui peuvent les produire. Je lis donc : ἢ ΕΜΠΙΛΗΣΙΟΣ ΕΝΤΕΡΟΥ, *aut a constipatione intestini*. Cette correction me paraît vraisemblable, non-seulement par l'histoire des maladies, où l'on voit que les intestins constipés par des vents ou par d'autres matières peuvent s'échapper hors de la cavité du ventre et former ce qu'on appelle une hernie ; mais encore par un endroit parallèle d'Hippocrate, liv. 3, de Morb., p. 105 de la même édit. de Vander Lind, où, en parlant de la passion iliaque, il dit : ξυναυαίνεται γὰρ τὸ 'ΕΝΤΕΡΟΝ καὶ ΞΥΜΠΙΛΕΕΤΑΙ. — ὥστε 'ΕΜΕΕΙΝ ἐνίοτε, πρῶτον μὲν φλεγματώδεα, ἔπειτα δὲ χολώδεα, τελευτῶν δὲ ΚΟΠΡΟΝ : où vous voyez, mon cher ami, que la même cause ἡ ἐμπίλησις ou ξυμπίλησις τοῦ ἐντέρου est suivie du même terrible accident, τῆς κοπριημεσίας.

(1) Cette lettre de Coray avait été adressée à Villoison ; mais celui-ci, pensant qu'elle intéressait Chardon de la Rochette, la lui envoya, en écrivant lui-même une lettre sur la quatrième page restée blanche. Villoison, au milieu de sa lettre, dit : *M. Favras est resté près de trois heures à l'Hôtel-de-Ville avant d'être pendu.* Or Favras fut exécuté le 19 février 1790. Cette cirsonstance sert à faire connaître la date de la lettre de Coray.

A peine ai-je fini ces remarques que j'ai voulu consulter Arétée. Il ne parle que de cette dernière maladie à la p. 18. τοὔνεκε καὶ τὸ πάθος ἐπίκλησιν ἔσχεν εἰλεόν· κῆν πρὸς τοῖς στρόφοις δὲ καὶ ΠΙΕΣΙΣ, καὶ μάλθαξις τῶν ἐντέρων ἔῃ, χορδαψὸς ΤΟ ΤΟΙΟΥΤΟΝ ἐστι· οὔνομα δ' ἔψησις μὲν γὰρ ἡ μάλθαξις· χορδὴ δὲ ἐντέρων ἐπώνυμον. Petit, dans ses notes, prétend qu'au lieu de πίεσις il faut lire ἔψησις, par rapport à l'οὔνομα δ' ἔψησις qui suit. Cette correction me paroît destituée de tout fondement. Πίεσις peut très-bien rester comme il est; mais s'il falloit le changer, j'aimerois mieux encore lire ΠΙΛΗΣΙΣ, comme plus conforme à Hippocrate, dont Arétée souvent est le copiste. Au reste, ce passage corrompu et mal ponctué doit être lu de cette manière : — κῆν πρὸς τοῖς στρόφοις δὲ καὶ πίεσις (ou, si vous approuvez ma conjecture, πίλησις), καὶ μάλθαξις τῶν ἐντέρων ἔῃ, χορδαψὸς ΤΩ ΤΟΙΟΥΤΩ ἐστὶν οὔνομα· (je supprime le Δ') ἔψησις μὲν γὰρ ἡ μάλθαξις, χορδὴ δὲ ἐντέρων ἐπώνυμον.

Mes sincères amitiés, je vous prie, à notre ami, monsieur de la Rochette. Priez-le de ma part de ne communiquer à personne ces remarques. Il me tarde de le revoir; je vous prie de lui dire que je vais m'éloigner de lui, en passant chez M. Clavier; mais que notre amitié ne soufrira (*sic*) rien de cet éloignement. Ἔρρωσο σοφώτατε καὶ τιμαλφέστατε φίλε !

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. J'avais écrit les remarques précédentes hier au soir; mais ce matin en me levant, je me suis rappelé d'un autre endroit d'Hippocrate, qui me paroît propre à confirmer davantage ma conjecture. C'est un parallélisme plutôt rationnel que verbal; le voici : en parlant des eaux des marais et des étangs croupissantes ὕδατα ἑλώδεα καὶ στάσιμα καὶ λιμναῖα (de aër. loc. et aq. p. 334 et suiv.) et des mauvais effets qu'elles produisent dans ceux qui en font usage, il dit : τοῖσι δὲ πίνουσι σπλῆνας μὲν αἰεὶ μεγάλους εἶναι καὶ μεμυωμένους, καὶ τὰς γαστέρας σκληράς τε καὶ λεπτὰς καὶ θερμάς, et plus bas, p. 355 : τοῖσι δὲ παιδίοισι κῆλαι ἐπιγίγνονται, *pueris vero herniæ accidunt.* Pourquoi? Parce que ceux qui ont les ventres durs, et qui se présen-

tent difficilement à la garde-robe, sont ceux qui sont les plus sujets à la constipation des intestins, τὴν ἐμπίλησιν τῶν ἐντέρων. C'est pendant la nuit que m'étoit venue cette idée : Ὀνειροπολῶ γὰρ καὶ καθεύδων, non ἱππικὴν comme le Phidippide d'Aristophane (Nub., v. 26), mais αὐτὸν τὸν Ἱπποκράτην.

IV.

Je suis fâché, mon bon ami, de m'être un peu trop empressé de vous affliger au sujet des désagréments que j'avois essuyés de la part de vos compatriotes. Je vais vous en dédommager par le récit d'une conduite tout opposée, que celui qui présidoit hier au soir l'assemblée tint vis-à-vis de moi. Lorsque je vous écrivois hier matin, je venois de cracher du sang, ce qui m'arrive toutes les fois que le désespoir s'empare de mon âme. Je passai toute la journée d'hier avec un seul bouillon; la morgue aristocratique que je venois d'essuyer m'avoit trop agité pour que j'osasse prendre mon repas ordinaire. J'avois, comme je vous avois marqué, résolu de suspendre toutes démarches ultérieures; mais vers les six heures du soir, assis sur mon fauteuil, tout égaré et en proie aux idées les plus noires, l'idée me vint qu'il falloit absolument brusquer l'affaire et faire un dernier effort, pour me tirer au plutôt de cet état désespérant. Je pris la plume et je chiffonés (*sic*) tant bien que mal la pétition suivante, dans l'intention de prier le premier que j'y aurois rencontré de la lire pour moi à l'assemblée.

« Citoyens, je suis étranger et d'un pays qui n'est point « en guerre avec la France. Je vous demande un passeport « pour aller rétablir ma santé dans une campagne près de « Fontainebleau. Depuis environ cinq ans que j'ai l'hon« neur d'être parmi vous, ma conduite a été celle d'un « honnête homme de lettres naturellement paisible. Le ci« toyen qui s'étoit chargé de vous présenter mon passeport « avec le certificat du médecin, me dit à présent que je

« dois m'adresser personnellement à l'assemblée. La « faiblesse de ma voix, jointe au peu d'usage que j'ai de « votre langue, m'oblige de vous présenter ma pétition par « écrit. J'ai prêté mon serment du 10 août; j'ai ma carte « de citoyen; j'ai payé mes impositions et les gardes que « ma santé toujours chancelante ne m'a point permis de « monter moi-même; j'ai contribué suivant mes facultés « aux dépenses de la section toutes les fois qu'on s'est pré- « senté chez moi pour m'en avertir. D'après ces considéra- « tions, citoyens, je suis persuadé que vous ne refuserez « point à un homme libre comme vous le droit de faire ce « que l'état de sa santé exige impérieusement, et que la « loi ne défend point. »

Armé de cette pétition, je me présentai à l'assemblée à huit heures du soir. Elle étoit très-nombreuse et très-orageuse. J'étouffois de chaleur, et je commençai (*sic*) à désespérer du succès de mon affaire, lorsque je m'apperçus (*sic*) par bonheur que le fauteuil étoit occupé par un autre président d'une physionomie prévenante, et à qui j'avois souvent entendu faire des motions très-sages. Cette découverte ranima mon courage et me fit rester jusqu'à onze heures. Alors, la plupart des assistants étant partis, et la discussion devenant plus calme, au lieu de chercher quelqu'un pour le prier de lire ma pétition, je m'avance tout droit, accompagné de mon propriétaire, vers le président, et je la lui présente. Après l'avoir lue tout bas, il me demande à l'oreille de quel pays j'étois. Le nom de Grec lui causa un mouvement de surprise, et après m'avoir bien fixé et bien regardé, non de ce regard insolent qui glace l'honnête homme, mais de ce regard philanthropique qui met le calme dans une âme agitée, me dit d'un air affable et vraiment françois d'être tranquille et de m'asseoir en attendant qu'il saisisse le moment favorable de lire ma pétition à l'assemblée.

Ce moment arrivé, il la lut, et il y mit de l'onction. La lecture finie, il dit à l'assemblée que j'étois Grec, et que ma demande lui paraissoit de nature à ne devoir point être

refusée. A peine il prononça ces derniers mots que toute l'assemblée, d'une voix unanime et simultanée, cria qu'il falloit me l'accorder. Je fis un mouvement de tête pour remercier l'assemblée, et je voulus me dérober sur-le-champ à ces regards curieux; mais le président me fit observer (toujours avec la même honnêteté) que je devois attendre qu'on m'expédiât par écrit l'ordre sans lequel je ne pouvois obtenir mon passe-port du comité. C'est alors, La Rochette, qu'il falloit voir l'embarras de votre pauvre ami. Pendant tout le temps qu'on employa pour expédier cet ordre, les yeux de presque toute l'assemblée étoient fixés sur moi; quelques-uns même se sont approchés de moi pour s'assurer si un Grec étoit fait comme les autres hommes. Enfin, on me regardoit avec la même curiosité que si j'étois une de ces bêtes féroces qu'on montre aux foires. Cette badauderie parisienne me fit beaucoup souffrir; mais je m'en consolois en songeant toujours à l'extrême honnêteté du président. Je ne sais si c'est le nom de Grec ou ma mine triste et défaite qui lui avoit inspiré tant d'intérêt pour moi. Cet intérêt étoit si marqué qu'il me fit passer toute la nuit sans dormir. Cela vous surprendra peut-être, mais j'ai, mon ami, malheureusement pour moi, les nerfs si débiles que le chagrin, la joie, le sentiment de gratitude, en un mot tout mouvement quelconque de l'âme les met en jeu. Ainsi finit, mon bon ami, le premier acte de ma pièce de passe-port. A présent je suis au second, qui contient les démarches qu'il faut faire relatives à la municipalité. Dieu veuille qu'il ne soit pas aussi long que le premier. Deux pièces de cette nature suffisent pour me précipiter au tombeau. Ἔρρωσο εὐδαιμονῶν!

Mardi matin.

V.

La mauvaise humeur du brave Panagiota contre les Européens m'a paru, mon cher ami, d'autant plus délicieuse,

que j'en ai toujours été moi-même pénétré. Je saisis l'occasion qu'elle me fournit pour vous expliquer un entretien que nous eûmes il y a quelques semaines sur le boulevard, et qui, peut-être, est encore une énigme pour vous. Vous vous rappelez sans doute de (*sic*) la question que je vous fis relativement aux cartes de sûreté qu'on livroit à cette époque en deux couleurs différentes, et le désir que je marquai d'en avoir de la couleur assignée aux étrangers. Je vous donnai pour motif la crainte que j'avois d'être traité comme émigré, si, forcé par les circonstances de sortir pour quelque temps de la France, je voulois y rentrer ensuite. Tout cela vous surprit beaucoup, et je m'en apperçus (*sic*). Quelques jours après, je me présentai au bureau pour demander ma carte, et je la demandai comme étranger, en faisant à celui qui les livroit les mêmes observations que je vous avois faites, et en lui ajoutant de plus, que quoique domicilié depuis quelques années en France, je n'avois point renoncé au projet de retourner à ma patrie. Il me répondit que cela étoit égal, et qu'il alloit me donner une blanche. Craignant de passer pour un homme suspect, je n'osai point insister, et je la pris malgré moi. Je vous disois à tous deux la vérité sur mes motifs; mais je ne vous la disois pas tout entière, ce que je vais faire à présent, grâce à la mauvaise humeur de Panagiota. Cet aveu, non-seulement m'excusera à vos yeux, mais il vous rendra encore indulgent pour toutes les extravagances que vous me verrez faire dans la suite. Car je vous assure qu'elles tiennent toutes plus ou moins à cette mauvaise humeur, qui tourmente le brave Panagiota, et à ma passion pour l'indépendance, passion qui, par les sacrifices mêmes que je lui ai faits, se change quelquefois en fureur.

En quittant ma malheureuse patrie, je me flattois de trouver bientôt en Europe de quoi m'en consoler. Je séjournai pendant longtemps en Hollande; je parcourrus (*sic*) une partie de l'Allemagne et de l'Italie, et je suis maintenant en France depuis près de douze ans. Partout, hélas !

j'ai vu mes espérances trompées. Partout j'ai trouvé une indifférence glaciale pour ma nation souffrante, et de chauds apologistes pour ceux qui l'oppriment, à l'exception d'un très-petit nombre d'hommes de lettres, qui, pleins de reconnoissance pour les lumières que les écrits des Grecs avoient répandues en Europe, prenoient quelque intérêt au sort de leurs malheureux descendants. Je vis dès ce moment que, bien loin de gagner quelque chose en renonçant à ma patrie, je n'avois fait que déchirer ma plaie et la rendre plus douloureuse. Chez moi, me disois-je, j'avois au moins de temps à autre de quoi distraire ma douleur. Au sein de ma famille, de mes amis, des hommes enfin gémissant sous la même oppression que moi, j'avois au moins la consolation d'épancher mon cœur dans leur sein, et de recevoir leurs regrets dans le mien. Je pouvois parmi eux maudire en sûreté mes oppresseurs, et les oublier même quelquefois en me dérobant à leur vue. Là, en m'éloignant seulement de quelques pas de la ville, j'enivrois pour un moment mon âme par des illusions et par des réminiscences. Sur le rivage de la mer je récitois le vers d'Homère :

Αἰολίδα Σμύρνην ἁλιγείτονα ποτνιάνακτα.

Au bord d'un ruisseau je me disois : C'est peut-être dans ce même endroit qu'il avoit composé les plus beaux endroits de l'Iliade. Au sommet d'une colline entourée de vallons, je croyois être à côté de Bion composant l'épitaphe d'Adonis, et je chantois avec lui, les larmes aux yeux, ces vers pleins de sentiment :

ἁ δ' Ἀφροδίτα
Λυσαμένα πλοκαμίδας, ἀνὰ δρυμοὺς ἀλάληται
Πενθαλέα, νήπλεκτος, ἀσάνδαλος. . . . . etc., etc.

En un mot, dans ma patrie, malheureux, mais plein d'admiration pour mes ancêtres, et d'estime pour moi-même, qui avois su les apprécier et les regretter, j'avois de quoi me consoler. Mais en Europe, qu'ai-je vu depuis que

j'y séjourne? Des hommes ou indifférents pour mon sort, ou même assez cruels pour me reprocher mes malheurs; des écrivains sycophantes qui, se donnant le fastueux titre de *philosophe*, et à leurs ouvrages celui de *recherches philosophiques* (1), vomissent du fond de leur cabinet leur fiel sur une nation qu'ils ne connoissent que par des ouï-dire; d'autres, qui s'apitoyent sur les malheurs de mes tyrans, et tremblent de voir finir une oppression aussi scandaleuse que déshonorante pour toute l'Europe; un parlement Britannique, arrogant de sa prétendue liberté, qui, par la plus ridicule des contradictions, s'échauffoit en faveur des Nègres, dans le même temps qu'il préparoit son escadre pour empêcher que les Russes n'écrasassent le stupide tyran de Byzance; des François qui, en dépit de leur liberté naissante, parlent encore en faveur des Turcs; et le vénal Peyssonel, employant sa criminelle plume pour détruire l'effet qu'auroient pu faire dans les esprits les écrits de Voltaire et de Volney contre les Turcs; enfin toute l'Europe spectatrice tranquille de l'infâme partage de la Pologne et se soulevant aussitôt qu'il est question du moindre danger pour son cher allié le Turc. D'après de pareilles observations, mon bon ami, vous ne serez plus surpris, si je préfère de garder ma qualité d'étranger, et d'être marqué de ce signe de réprobation, savoir d'un homme sans patrie, plutôt que d'adopter aucune contrée de l'Europe pour ma patrie. Mon indignation n'étouffera jamais dans mon âme la reconnoissance que je dois à toutes celles qui m'ont donné l'hospitalité : mais je croirois trahir ma véritable patrie si je consentois jamais à m'appeler citoyen d'une contrée amie de ceux qui l'oppriment, fût-elle aussi libre qu'on pourroit l'être dans l'état de la nature. Non, mon ami, il n'y a plus de patrie pour moi. Je suis citoyen du monde, et je ne connois d'autres citoyens, d'autres frères, d'autres amis après ceux que la nature m'a donnés, que le peu de personnes philanthropes et amies de la jus-

(1) Allusion évidente au livre de Corneille de Pauw.

tice qui se trouvent répandues chez toutes les nations. La seule patrie que je pourrois adopter, ce seroit l'Isle de Malte, ou la Russie, si les Russes et les Maltois étoient libres : chez eux seulement j'aurois pu me consoler en voyant sans cesse menés en captivité ceux qui tiennent dans les fers mes malheureux compatriotes. Mais je n'aime ni les Maltois ni les Russes. Si je m'intéresse aux succès de ces derniers, c'est que je sens, mon ami, que les Grecs, dans l'état où ils sont actuellement, ne peuvent arriver à la liberté que graduellement. Il faut qu'ils soient d'abord soustraits au joug de leur despote par un autre despote, n'importe lequel, pourvu qu'il soit moins féroce et plus éclairé, et qu'il leur fournisse les moyens de s'instruire, tels qu'ils existent dans toute l'Europe. Le reste sera l'ouvrage du temps. Si cela arrivoit, je me féliciterois au moins d'avoir survécu à ce *monstrum horrendum ingens* qui a avili le beau nom des Grecs; et quoique éloigné, je verrois avec plaisir un prince qui, favorisant dans ma patrie les sciences et les arts, contribueroit sans le vouloir à la grandeur future de la Grèce.

Ayez donc la complaisance de dire au brave Panagiota que j'ai été enchanté de sa juste indignation contre *li falsamente creduti popoli colti.* Dites-lui que c'est cette indignation, jointe aux regrets d'avoir abandonné ma patrie, qui a consumé mes forces, et qui m'ôtera peut-être bientôt l'envie même de faire quelque chose d'utile.

Τὴν δ' αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν καὶ πίονας ἀγροὺς
  Πτωχεύειν, πάντων ἔστ' ἀνιηρότατον.

. . . .

Ἔχθιστος γὰρ τοῖσι μετέσσεται, οὕς κεν ἵκηται,
  Χρησμοσύνῃ τ' εἴκων καὶ στυγερῇ πενίῃ.
Αἰσχύνει τε γένος, κατὰ δ' ἀγλαὸν εἶδος ἐλέγχει,
  Πᾶσα δ' ἀτιμία καὶ κακότης ἕπεται.
Εἶθ' οὕτως ἀνδρός τοι ἀλωμένου οὐδεμί' ὤρη
  Γίγνεται, οὔτ' αἰδὼς εἰσοπίσω τελέθει.

Voilà, mon bon ami, le déchirant mais très-expressif

tableau de l'horrible situation où se trouvent Panagiota, Coray, et tous les Grecs un peu instruits, qui errent dans l'Europe et qui s'avilissent par le séjour qu'ils y font. Mais il faut que je finisse, parce que je sens déjà tous mes nerfs en convulsion.

Dites, je vous prie, à Panagiota, après lui avoir fait mes respectueux compliments, que le traité de l'incomparable Hippocrate περὶ Ἀέρων κ. τ. λ. est déjà traduit par Dacier, et même assez bien.

Le parti que Villoison a pris m'a fait bien de la peine. Je vous suis bien obligé de l'article d'Orion. N'auriez-vous pas commis une faute de distraction dans cet endroit .... Ἐπίχαρμος Ὀδυσσεῖ ἀλλὰ καὶ ῥέξει τι χρῶμα, ἀντὶ τοῦ ΒΑΠΤΕΙ? il me semble qu'il faudroit ΒΑΨΕΙ.

Ayant oublié le contenu de votre première lettre jointe à celle de M. Larcher, que je vous avois renvoyée, je ne comprends (*sic*) ce que vous me dites sur l'Ἀχαιοὶ pour ἀρχαῖοι. Ἔῤῥωσο. εὐδαιμονῶν!

VI.

Je vous remercie, mon cher ami, des réponses satisfaisantes que vous faites à mes éternelles questions. Le passage de Pline, qui est une version de celui d'Aristote concernant la sèche, me confirme dans la conjecture que j'ai faite il y a longtemps. Aristote dit, t. I, p. 840, éd. Duval : ὁ ἄῤῥην παρακολουθῶν καταφυσᾷ [τὸν θόλον] ΚΑΙ γίνεται στιφρά, et Pline, dans Gesner, p. 1028, traduit : *masculus prosequitur afflatu, ALIAS sterilescunt*. Il est donc évident qu'il avoit lu dans Aristote . . . . καταφυσᾷ, Ἢ γίνεται στιφρά., *le mâle les souffle en les suivant de près ; autrement ils deviennent stériles*, ou ils *ne sont point fécondés*. Vous n'ignorez pas que l'ἢ chez les Grecs équivaut souvent à l'εἰ δὲ μὴ, *si non*, ou *alioquin*, ce que Pline a voulu exprimer par *alias*, qui n'est pas dans ce sens de la bonne latinité.

Κἂν ταῦτ' ἀνύσῃ, τετταράκοντα βούλεται,
Ἢ φησιν, οὐ βιωτὸν αὐτῷ τὸν βίον.
Aristoph. Plut., 196,

dans le sens d' εἰ δὲ μὴ [λάβοι], φησὶν οὐ βιωτὸν κ. τ. λ. Quant à στιφρὰ, c'est dans le sens de *sterilia* que l'emploie Hippocrate de Aer. loc. et aq., t. I, éd. Lind, p. 332, en parlant des pays froids : πρῶτον μὲν ΣΤΙΦΡΑΙ πολλαὶ γίνονται διὰ τὰ ὕδατα ὄντα σκληρά τε καὶ ἀτέραμνα καὶ ψυχρά κ. τ. λ. Car, quoique le texte porte στρυφναί, Foësius remarque très-bien, d'après Galien, qu'il faut lire στιφραί, leçon qu'approuve également Ruhnkenius dans ses notes sur Timée v. στρυφνὸν, et qu'Hippocrate lui-même met hors de doute, en lui opposant plus bas (p. 333) le mot ἐναριχύμονες, *des femmes qui conçoivent facilement*. Voyez Hésychius et Foësius, v. Ἀριχύμων. Cette influence des eaux sur la conception et même l'accouchement est un fait d'observation constante chez les anciens. Ainsi vous trouverez dans Athénée, l. II, p. 41, extr., ὕδατα πολύγονα, παιδογόνα, et ἄγονα. Empédocle y avait une fois remédié, en corrigeant les eaux d'une rivière par le mélange de deux autres : τοῖς δὲ Σελινουντίοις ἐμπεσόντος λοιμοῦ διὰ τὰς ἀπὸ τοῦ περικειμένου ποταμοῦ δυσωδίας, ὥστε καὶ αὐτοὺς φθείρεσθαι, καὶ ΤΑΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣ ΔΥΣΤΟΚΕΙΝ, ἐπινοῆσαι τὸν Ἐμπεδοκλέα, καὶ δύο τινὰς ποταμοὺς τῶν σύνεγγυς ἐπαγαγεῖν ἰδίαις δαπάναις, καὶ καταμίξαντα γλυκάναι τὰ ῥεύματα. *Diog. Laert. in Vit. Empedocl. circa finem*. Il faut que cet Empédocle fût bien bête de faire une pareille dépense, tandis qu'il y avoit un moyen bien simple et qui ne lui auroit coûté que quelques boisseaux de sel. Mais, malheureusement pour lui, Empédocle n'était point prophète, quoiqu'il prétendît être un dieu. Voici comment se tira d'affaire Élisée le prophète : καὶ εἶπον οἱ ἄνδρες τῆς πόλεως [Ἱεριχὼ·] πρὸς Ἐλισαιὲ· ἰδοὺ ἡ κατοίκησις τῆς πόλεως ἀγαθὴ, καθὼς ὁ κύριος βλέπει, καὶ τὰ ὕδατα πονηρὰ, καὶ ἡ γὴ ἈΤΕΚΝΟΥΜΕΝΗ· καὶ εἶπεν Ἐλισαιὲ, λάβετέ μοι ὑδρίσκην καινὴν, καὶ θέτε ἐκεῖ ἅλα· καὶ ἔλαβον, καὶ ἤνεγκαν πρὸς αὐτόν· καὶ ἐξῆλθεν Ἐλισαιὲ εἰς τὴν διέξοδον τῶν ὑδάτων, καὶ ἔῤῥιψεν ἐκεῖ ἅλα, καὶ εἶπε, τάδε λέγει κύριος, ἴαμαι τὰ ὕδατα

οὐκ ἔσται ἔτι ἐκεῖθεν θάνατος καὶ ἀτεκνουμένη· καὶ ἰάθησαν τὰ ὕδατα ἕως τῆς ἡμέρας ταύτης. *Liv. IV des Rois, c. II*, 19 *ad* 22.

Dites-moi, je vous prie, si, dans votre langue, le mot *foireux* se prend quelquefois dans la signification de *peureux*. Vous savez que la grande peur produit quelquefois l'effet d'une décharge du ventre involontaire et subite. Avez-vous jamais entendu en Italie appeler un homme qui s'effraie facilement *caca-braghe*, ou quelque chose d'approchant ? Je trouve dans Hésychius : Κίναρχος, ἄψυχος. Les critiques ayant regardé ce mot (qui paroît pris de quelque poëte comique) comme suspect, le corrigent κίναργος *vacuus a motu .i. .e. mortuus :* je crois au contraire qu'il ne faut rien changer, mais qu'il faut seulement l'expliquer en remontant aux éléments dont il est composé οὗ ὁ ἀρχὸς [ῥᾳδίως] κινεῖται *cujus anus facile movetur, i. e. solvitur*. Ἄψυχος suivant le même Hésychius, est δειλὸς, et l'on trouve le κινεῖσθαι dans le sens d'avoir *un cours de ventre*, non-seulement chez les anciens, ainsi que vous pouvez le voir dans Foësius, v. κινέειν, mais encore chez nous autres pauvres Grecs modernes. Nous donnons aujourd'hui le nom de κίνησις au *dévoiement*, et nous disons τὰ σταφύλια τὸν ἐκίνησαν, *les raisins l'ont purgé* ou *lui ont donné le dévoiement*.

Je vous remercie des consolations que vous me donnez sans cesse en me recommandant d' εὐελπτεῖν. Mais je ne voudrois pas cependant passer dans votre esprit comme un κίναρχος; et je vais à cet effet vous répéter à peu près ce que j'écrivois, il n'y a pas longtemps, à Clavier. Mes principes peuvent être outrés, mais j'agis toujours en conséquence. J'ai toujours considéré le meilleur gouvernement possible comme un mal nécessaire, auquel les hommes se sont soumis, pour se soustraire à des maux plus grands encore, dont leur sottise et leur orgueil n'auroient pas manqué de les accabler. J'ai sacrifié à ces principes ma patrie, ma santé, peut-être même ma fortune : ces principes, sans cesse obsédant mon âme par la recherche et l'espoir d'une indépendance absolue, qui vraisemblablement est une chimère, ont imprimé dans tout mon système

nerveux une irritabilité excessive, qui me dévore et me consume tous les jours. La moindre gêne est pour moi un véritable supplice, le moindre obstacle dans l'exercice de mes facultés physiques et morales, est une tyrannie cruelle. C'est en agissant d'après ces principes, que j'ai pendant tout le cours de ma vie évité autant que j'ai pu toutes les occasions qui pourroient m'exposer à comparoître devant un juge, un magistrat, un fonctionnaire public quelconque. Leur supériorité, nécessaire sans doute dans l'ordre social, et l'idée de recevoir de leur part des ordres, peut-être même des reproches, m'ont toujours révolté. Ce sont ces principes qui m'ont fait abandonner le commerce, après l'avoir exercé six ans, parce que le commerce me mettoit dans un cercle de rapports et de dépendances multipliées très-gênantes pour mon âme farouche, et qu'il m'exposoit à des affaires litigieuses avec des hommes qui m'auroient peut-être opprimé. J'ai embrassé l'état d'homme de lettres comme le seul dans lequel je pusse conserver mon indépendance. Quel fut mon chagrin, lorsqu'arrivant à Paris, je me vis obligé de débuter par enseigner le grec pour de l'argent ! Le jour que je reçus le premier payement fut pour moi un jour de deuil; et il m'arriva précisément la même chose que Plutarque raconte d'Isocrate. Cet orateur, bien différent des Démagogues d'Athènes, ἰδὼν τὸν μισθὸν ἀριθμούμενον, εἶπε δαχρύσας, ἐπέγνων ἐμαυτὸν νῦν τούτοις πεπραμένον. Enfin, la fortune me délivrant de cet état, m'en donna un autre beaucoup plus pénible, mais qui au moins me permettoit la jouissance de ma liberté jusqu'à un certain point, puisque je pouvois, dans ma chambre et à mon loisir, me procurer les moyens d'une honnête existence, sans être obligé d'aller les chercher ἐν ταῖς τῶν πλουσίων θύραις. Cette même fortune, jalouse apparemment du petit répit qu'elle m'a donné, me menace de nouveau de la perte de mon indépendance. Dans les angoisses d'une pareille perspective, et luttant sans cesse contre un état de langueur insupportable, je m'apperçois tout à coup que j'étois *nolens et nesciens* inscrit dans la liste des défenseurs de la

République françoise; je me vois en relation avec des sergents, des capitaines, des commandants. Je suis contraint de me trouver à des appels. Je sais bien, mon ami, que c'est peut-être un devoir de ma part de servir de toutes mes facultés une nation qui m'a donné l'hospitalité. Je sens de même que les François sont trop généreux pour me sacrifier, sans qu'il résulte de ce sacrifice aucun profit pour eux, dès qu'ils sauront l'impossibilité physique où je suis de les servir. Mais cette nécessité même d'exposer les raisons de mon refus, jointe à la crainte de passer pour un homme suspect dans un moment où les esprits sont aigris par les malheureuses circonstances, est un véritable supplice pour moi. Le bruit de la caisse, toutes les fois que je l'entends, met tous mes nerfs en convulsion. Jugez de l'effet qu'y doit produire le tocsin ou le canon d'alarme. Ajoutez à tout cela l'idée d'être très-peu connu dans Paris, et de ne savoir à qui (*sic*) me réfugier ni par qui me faire réclamer dans le cas d'une vexation. Le jour où je fus obligé d'aller chercher ma carte de sûreté, ce jour, dis-je, si vous étiez présent et que vous pussiez lire dans mon âme, vous m'auriez plaint, tout en riant peut-être de ma foiblesse. Des questions sur mon nom, surnom, âge, état, patrie. Tout cela n'étoit encore rien, quoiqu'il me fît bien de la peine; mais il falloit sentir ce que je sentis, lorsqu'on vint à prendre mon signalement: me fixer entre deux yeux, me toiser de pied en cap comme une bête de somme, pour consigner dans les fastes de la République mes yeux et mes sourcils noirs et mon énorme bouche. Je pensai me trouver mal. Je sais bien, encore une fois, que toutes ces précautions sont autorisées et justifiées par les circonstances; mais toutes ces considérations ne peuvent point appaiser (*sic*) le trouble qu'excite dans mon âme la cruelle idée d'être traité comme un conspirateur contre la liberté par un de mes égaux, qui auroit honte lui-même de me faire de pareilles questions s'il pouvoit lire dans le fond de mon âme. Jusqu'à présent je n'ai parlé que de moi-même. On auroit grand tort si l'on jugeoit par là que je suis un

égoïste. Je vous le jure, mon ami, par les mânes de Socrate, l'homme le plus philanthrope peut-être qui ait jamais existé. Je ne crains ni ne déteste l'oppression dans les cas seulement que je crois en être l'objet. La même chose, et pire encore, m'arrive, lorsque je vois souffrir les autres, surtout quand je ne puis pas les venger. Le jour à jamais mémorable du pillage des épiciers, j'eus la fièvre le soir, pour avoir eu la sotte curiosité de m'avancer jusqu'à la rue des Lombards. Témoin d'une injustice aussi criante, et indigné de ne pouvoir prendre par le collet aucun de ces coquins, qui courroient par la rue chargés de sucre et de café, pour les revendre ensuite, je me sentis tout à coup par tout le corps les frissons précurseurs de la fièvre.

Voilà, mon ami, une bien longue et bien ennuyeuse lettre; mais j'ai cru me soulager en vous exposant toutes les raisons de ma pusillanimité. Vous aurez beau dire que c'est une folie digne des Petites-Maisons; mais la folie, mon ami, est une maladie tout comme les autres, surtout lorsqu'elle tient à des raisons physiques; et on n'est pas plus coupable d'avoir la tête dérangée que d'avoir la migraine. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que ma façon de penser, exaspérée par les circonstances, achèvera peut-être de me délivrer pour jamais de toute crainte de tyrannie et d'oppression. Déjà je sens mes forces diminuer de plus en plus, et je sens le besoin de mettre un peu d'ordre dans mes affaires. Je ne suis pas embarrassé de mes richesses; mais enfin, le peu que je possède en livres ou en meubles vaut quelque chose, et il faut que quelqu'un de mes amis se charge de le vendre et d'en envoyer le produit à M. Keun, ministre de l'Église hollandoise, à Smirne, et mon intime ami, homme aussi recommandable par ses connoissances que par ses vertus. Une autre fois, quand j'aurai la tête un peu libre, je vous enverrai toutes mes volontés cachetées, pour que vous, Villoison (qui connoît le ministre Keun particulièrement) et Clavier ayez la complaisance de servir après sa mort un ami à qui vous avez prodiguez (*sic*) tant d'honnêtetés pendant sa vie, et

dont vous auriez prolongez (*sic*) l'existence sans doute, si vous l'eussiez pu. En attendant, je vous envoie une inscription que vous garderez jusqu'à ce que je puisse en faire une meilleure. J'exige de votre amitié de la faire graver sur ma tombe; c'est moins comme un monument d'une existence pleine d'amertume et inutile que je le désire, que comme une leçon pour les Grecs qui pourroient venir quelquefois à Paris. Ils apprendront à détester de plus en plus leurs exécrables tyrans, puisque leur présence chasse de leur patrie le peu d'hommes de lettres qui pourroient leur être de quelque utilité. La voici telle que je l'ai envoyée à Clavier :

ΔΙΑΜΑΝΤΗΣ.ΚΟΡΑΗΣ.ΙΑΤΡΟΣ.ΠΑΤΡΙΔΑ.ΦΙΛΗΝ.ΕΚΩΝ.
ΑΕΚΟΝΤΙ.ΘΥΜΩι ΦΕΥΓΩΝ.ΕΝΘΑΔΕ.ΚΕΙΜΑΙ.ΑΛΛ.Ω.
ΧΑΙΡ.ΕΛΛΑΣ.ΠΟΘΕΙΝΟΝ.ΟΜΜΑ.ΚΑΙ.ΓΕΝΟΙΟ.
ΚΑΝ.ΟΨΕ.ΤΩΝ.ΤΥΡΑΝΝΟΥΝΤΩΝ.ΚΡΕΙΤΤΩΝ.

Je n'ai trouvé d'autre expression plus propre que l'ἑκὼν ἀέκοντι θυμῷ d'Homère, pour exprimer l'état d'une âme tiraillée en sens contraire par deux passions diamétralement opposées, le désir et l'horreur d'une chose. Imaginez-vous, mon cher ami, un amant passionné vis-à-vis de sa maîtresse placée dans un endroit dont l'entrée est défendue par un monstre à cent têtes; figurez-vous ce malheureux amant prêt à s'élancer pour s'unir à l'objet qu'il chérit, et qui l'appelle en lui tendant les mains, et toujours repoussé par la crainte que son moindre mouvement sera le signal de sa destruction et de celle de son amate (*sic*); et vous aurez une idée des regrets qui embrasent et qui consument sans cesse mon âme. J'ai encore bien des choses à vous dire; mais je dois finir une lettre déjà trop longue.

M. Lévêque a grande envie de faire votre connoissance. Je le rencontrai avant-hier aux Thuileries au sortir de l'Académie. Il m'a fait l'honneur de me communiquer un mémoire qu'il venoit d'y lire, dans lequel il fait un parallèle de la langue grecque avec la langue illyrienne. J'ai cru

y voir des choses frappantes, et des analogies qui prouvent que la langue et la religion des Grecs tirent leur origine de la Thrace plutôt que de tout autre pays. Ἔῤῥωσο εὐδαιμονῶν!

VII.

J'espère, mon cher ami, que vous n'avez pas encore répondu à la lettre de M. Belin. Je vous envoie par Thomas les 20 francs que je vous prie de lui remettre pour le prix de son livre, et je vous promets qu'il ne saura jamais que c'est moi qui l'achète. J'ai pour M. Belin toute l'amitié et toute l'estime qu'il mérite, et même de la reconnoissance pour des preuves qu'il m'a données dans d'autres occasions de son empressement à me servir. Mais, mon ami, *quand on commence par accepter quelque chose, bientôt on ne refuse plus rien; sitôt qu'on reçoit tout, bientôt on demande; et quiconque en vient à demander, fait bientôt tout ce qu'il faut pour obtenir. La gradation me paroît inévitable.* Ce sont les propres paroles de votre immortel Rousseau, et ç'avoit été toujours ma conduite constante. On ne doit accepter, même de ses meilleurs amis, que ce qu'on a mérité par des services antérieurs bien constatés, ou ce qui leur est entièrement inutile. Or vous avouerez franchement qu'un objet, par lequel on peut acquérir les ouvrages de Lennep, n'entre point dans cette catégorie, sans parler de ma position vis-à-vis de M. Belin, à qui je n'ai (*sic*) eu le bonheur de rendre le moindre service. J'espère, mon ami, que ces raisons suffisent pour vous déterminer à agir de la manière que je désire. Si cependant M. Belin est déjà informé à n'en plus douter que son livre m'est destiné, je vous prie de lui montrer ma lettre. Je me flatte qu'il aura trop d'estime pour un pauvre Grec pour insister à vouloir lui faire abandonner ses principes.

Puisque vous allez chez Debure, dites-moi, je vous prie,

combien coûtent les ouvrages de Lennep et Ruhnkenius séparément.

Hésychius explique γόρυνος par μῦς, βάτραχος. Je vous prie de me dire si Henri Étienne ou vos autres lexicographes (le manuscrit de Photius y compris) disent quelque chose de plus sur cette glose.

Je vous invite à lire la glose du même grammairien, Ἀψεφέων· ἀμελῶν, et de me dire ce que Vossius entend par son plaisant *méchant comme un âne rouge* qu'il a mis en note. On pourroit l'excuser s'il faisoit cette remarque sur la glose précédente, ἄψητος, quoiqu'elle n'y soit pas mieux placée.

Vous savez que Timée, dans son lexique, nous dit que ῥᾴδιον est la forme positive de ce qu'on appelle *facile*, ῥᾷον, la forme comparative *plus facile*, et ῥᾷστον la forme superlative *très-facile*. Cette remarque est confirmée par l'usage des auteurs. Mais Hésychius, qui copie Timée dans les mots ῥαῖον et ῥαῖστον, semble s'en écarter dans les mots ῥᾷον et ῥᾷστον, en les confondant avec le ῥᾴδιον. Je voudrois savoir si Ruhnkenius, dans la nouvelle édition de Timée, fait quelques remarques, ou si Henri Étienne allègue quelque exemple de ῥᾷον employé pour ῥᾴδιον, *facile*.

Si vous avez le Dictionnaire italien d'Alberti, ayez la complaisance de me marquer nettement la signification d'*immiare* et d'*animella di motone*.

Prêtez-moi votre Hogween *de Particulis L. Gr.*, pour deux jours seulement.

Vous avez à moi deux cahiers de remarques, dans lesquels il y a quelques notes sur Xénocrate, Περὶ τῆς ἀπὸ τῶν ἐνύδρων τροφῆς. Si vous n'en avez plus besoin, vous pouvez me les envoyer. En tout cas, envoyez-les-moi pour quelques jours, et je vous les renverrai à votre première réquisition. Je dois les consulter sur quelque chose relative à mon Hippocrate. Ἔῤῥωσο !

VIII.

Mon cher ami, *malheur est bon à quelque chose,* dit le proverbe. Samedi le soir, je fus averti de me rendre chez le lieutenant de notre compagnie avec les autres *commilitones,* pour pourvoir aux moyens d'envoyer deux hommes au département de l'Eure. J'y restai depuis sept heures jusqu'à onze sur mes pieds, dans une cour, au milieu d'un nombre de citoyens qui se disputoient, s'échauffoient, se disoient de temps en temps de petites gentillesses, sans pouvoir franchir la porte gardée par un Cerbère armé d'un fusil, et qui ne paroissoit pas fort tendre. Vous sentez à merveille que cela ne devoit guères m'amuser. Un nuage épais de tristesse et de mélancolie couvrit toutes mes idées; je voyois tout en noir; des réflexions désagréables sur ma situation se succédoient rapidement les unes aux autres, et finissoient toutes par ce désolant refrain : *Je suis exposé à tout cela pour n'avoir pas une patrie.* Je sortis enfin de cette véritable bastille après avoir payé, sous le titre d'offrande volontaire, pour ceux qui avoient été choisis pour l'expédition projetée. Je rentrai chez moi avec une fièvre de cheval, dont la cause étoit purement morale, et qui me tracassa pendant la plus grande partie de la nuit. L'insomnie, la chaleur de la saison et la nécessité de changer le cours de mes idées noires pour ne pas empirer mon mal, m'obligèrent de quitter le lit, d'allumer ma chandelle et de prendre mon unique consolation, Hippocrate. Je l'ouvre au hasard, et je tombe précisément sur un passage qui répand encore une plus grande lumière sur les passages de Lucien et de Cicéron relatifs à l'exercice de la voix. Cet homme extraordinaire, le citoyen Hippocrate, toujours attentif à expliquer les phénomènes de l'homme malade par les phénomènes physiques de l'homme en santé, parle d'une maladie qu'il appelle ailleurs ὀπισθότονος. et qui consiste dans une roideur des muscles du dos. Cette

roideur est telle qu'elle oblige le corps de rester dans une direction droite, sans pouvoir pencher la tête en avant. Une maladie toute opposée, appelée ἐμπροσθότονος, produit l'effet contraire, en tenant la tête baissée en avant, sans qu'on puisse la relever. Mais revenons à notre ὀπισθότονος, et voyons ce que dit Hippocrate, *de Vict. acut.*, t. II, p. 301, édit. Lind. : Καὶ τοὺς ὄπισθεν τένοντας (ce sont les tendons des muscles) ἐν τῷ τραχήλῳ ξυντείνεται, καὶ ἡ φωνὴ ἀπέῤῥωγε (c'est la voix cassée dans votre langue), καὶ τὸ πνεῦμα σμικρὸν, καὶ ἡ ἀντίσπασις τοῦ πνεύματος πυκνὴ καὶ βιαία παραγίνεται. Οἱ τοιοίδε τὴν ἀρτηρίαν ἕλκοῦνται (peut-être ἕλκοῦται) καὶ τὸν πνεύμονα πίμπρανται οὐ δυνάμενοι τὸ ΕΞΩΘΕΝ πνεῦμα ΕΠΑΓΕΣΘΑΙ, κ. τ. λ. Sans parler de ces derniers mots écrits en majuscules, qui confirment le changement que j'ai déjà fait de πνεῦμα ἐπ' ἄκρον en π. ἐπακτὸν, dans le passage que vous avez chez vous, vous voyez, mon cher ami, que cet endroit prouve encore *ex contrario*, comme disent les logiciens, l'observation relative au baissement de la tête en avant, nécessaire pour l'émission d'une voix plus grande et plus sonore, puisque cette même voix devient sourde et cassée, ἡ φωνὴ ἀπέῤῥωγε, lorsque la tête est tiraillée en arrière. C'est que ce tiraillement doit nécessairement, ainsi qu'on peut le déduire des paroles de l'ingénieux Hippocrate, rétrécir la cavité de la poitrine et empêcher qu'une quantité suffisante d'air n'y entre, οὐ δυνάμενοι τὸ ἔξωθεν πνεῦμα ἐπάγεσθαι. Car la force de la voix est en raison de la quantité de l'air qui entre dans la poitrine ; et cette quantité, à son tour, est en raison du volume et de la capacité des poumons. Je me rappelle à cette occasion d'une (*sic*) observation faite par votre immortel Buffon (quoi qu'en disent ceux qui ne souffrent point le mérite dans les autres). C'est que la quantité de chaleur dans chaque espèce d'animal est généralement proportionnée à l'étendue et à la capacité des poumons. Cette observation appartient sans contredit à l'illustre naturaliste qui l'a faite. Mais, qui croirait qu'on en trouve les semences, les vestiges ou les éléments dans Hippocrate ? Les nigauds

qui ne lisent que les modernes se félicitent de savoir une foule de choses que les anciens ignoroient absolument. Mais, pour les détromper, vous n'avez qu'à leur citer ce passage *auro carius*, qui confirme l'observation de Buffon, et qui en reçoit à son tour un grand jour; car je doute fort que les interprètes d'Hippocrate (si l'on en excepte cependant Galien) l'aient bien compris et apprécié. Il se trouve dans le VIe livre des *Épidémies*, sect. IV, t. I, p. 809, édit. Lind : Οἷσι πλεῖστον τὸ θερμὸν, μεγαλοφωνότατοι· καὶ γὰρ ψυχρὸς ἀὴρ πλεῖστος. L'admirable concision avec laquelle est exprimé ce passage paroît le rendre obscur : mais un peu d'attention suffit pour en concevoir le sens, si on le rapproche surtout aux (*sic*) autres passages d'Hippocrate. Il dit que ceux qui ont une grande quantité de chaleur animale ont aussi la voix grande et forte. Pourquoi? parce que ces hommes, suivant l'observation de Buffon, ont aussi des poumons d'une grande capacité, et que par conséquent ils reçoivent une plus grande quantité d'air nécessaire à la formation de la voix : καὶ γὰρ ψυχρὸς ἀὴρ πλεῖστος (en sous-entendant εἰσέρχεται). Ces observations, mon ami, ne se bornent point à une stérile curiosité; mais, ce qui fait le charme de l'ancienne littérature, elles concourent à répandre de la lumière sur l'histoire des anciennes républiques, de leurs révolutions et des personnages qui y jouèrent quelque rôle.

Lorsqu'Isocrate se plaint de la foiblesse de sa voix et de sa timidité, comme causes de n'avoir jamais pu monter à la tribune ni parler dans les assemblées du peuple, οὔτε γὰρ φωνὴν ἔσχον ἱκανὴν οὔτε τολμὰν δυναμένην ὄχλῳ χρήσασθαι (*Orat. ad Philip.*, t. I, p. 360, édit. Auger, cf. et t. II, p. 430), on devine aisément et le tempérament et le caractère moral d'Isocrate. C'étoit un homme phlegmatique, froid, un peu poltron, ainsi que Lucien le lui reproche (*de Parasito*, c. 42, p. 132, t. VII, edit. Bip.), peu entreprenant, mais parfait honnête homme, doué d'un grand jugement, fuyant les affaires bruyantes et jouissant des plaisirs de la vie dans l'intimité d'un nombre d'amis choisis. Au con-

traire, quand Démosthène appelle Eschine βδελυρὸν et μέγιστον φθεγγόμενον, reproche sur lequel il revient souvent (*Orat. de fals. legat.*, p. 155, édition de Wolf, qui ne contient que les deux oraisons *de Fals. legat.*), on voit d'un côté que Démosthène lui envioit cette voix tonnante, et que de l'autre côté Eschine devoit être d'un tempérament bouillant, d'un caractère entreprenant, plein d'esprit, mais peu délicat sur le choix des moyens pour exécuter ses projets, et capable enfin de favoriser ceux de Philippe contre la liberté de sa patrie. Ainsi, mon professeur en médecine, mon intime ami et un de ces hommes rares, doués de toutes les qualités du cœur nécessaires pour faire un grand médecin, timide et doux comme un agneau, pareillement foible de voix par un vice de poumon qui l'a enfin emporté à la fleur de son âge, l'illustre M. de Grimaud avoit raison de dire, à l'occasion d'Hippocrate, *que les Grecs sont les véritables maîtres du monde, parce qu'ils en seront toujours les instituteurs*. Je lui ai entendu dire ces paroles plus d'une fois en assistant à ses excellents cours à Montpellier; et je me rappellerai toujours avec attendrissement de (*sic*) ses regards pleins d'amitié qu'il jettoit (*sic*) sur moi, toutes les fois qu'il les prononçoit, quoiqu'elles ne fussent point du tout applicables à nous autres misérables *Græculi*. En retrouvant ces paroles, il y a quelques jours, dans son *Cours de fièvres* qu'on vient d'imprimer, j'ai regretté beaucoup d'avoir alors ignoré le fameux passage d'Hippocrate : Οἷσι πλεῖστον τὸ θερμὸν, μεγαλοφωνότατοι, κ. τ. λ. Il m'auroit su gré, lui qui me faisoit quelquefois l'honneur de me consulter sur le sens de plusieurs passages d'Hippocrate, de lui avoir fourni matière d'éloge sur les anciens, et de quoi appuyer l'observation de Buffon, que je tiens de sa bouche. Mais, pour revenir à ces hommes Stentors que nous avons regardés comme hommes d'un caractère ardent et très-entreprenant, ἐγχειρηματικοὺς, caractère qui se forme et qui s'explique par la chaleur animale, laquelle, partant de leurs poumons comme d'un brasier, se communique à tout leur corps, le met en action, et leur fait regarder le repos

comme un vrai supplice; je crois qu'on peut, par ces considérations, corriger un endroit d'Hésychius, dans lequel il présente *la chaleur* comme synonyme d'intrépidité. Le voici : Θέρμα........ ἄδεια, καὶ ΕΚΕΧΕΙΡΙΑ. Ce dernier mot doit absolument être changé en ΕΓΧΕΙΡΙΑ, qui signifie une *hardiesse entreprenante;* d'autant plus que plus haut le même grammairien explique ἐγχειρίας par ἀδείας καὶ ἐπιχειρήματα. Je m'étonne que les critiques, qui ont très-bien vu la connexion de ces deux articles, n'aient pas osé prononcer hardiment sur l'expulsion du terme ἐκεχειρία, qui, signifiant *une trêve*, est tout à fait déplacé ici.

A propos d'Hésychius, comme je suis en train de bavarder, et qu'il y a encore un peu de place, je vais vous communiquer quelques corrections récentes, que j'y ai faites. Vous savez par mes cahiers d'Hippocrate, que j'ai chassé les peuples de la Cappadoce Ἰσαύρους de l'article d'Hésychius Αὖροὶ où ces barbares se sont fourrés *invita Minerva.* Je viens de donner la même chasse aux Lydiens, qui occupaient cet article : ΝΥΧΜΑ· ὄνειδος. ΛΥΔΟΙ, ΨΩΛΟΣ, en lisant : ΝΥΓΜΑ · ὄνειδος, ΛΟΙΔΟΡΙΑ, ΨΟΓΟΣ. (Cf. Λοίδορος et Ψόγος). Je n'ai pas été plus indulgent à l'égard des Crétois, quoique Grecs : ΧΙΔΑΙ .ἀντι τοῦ ΚΡΗΤΕΣ. Je lis : ΧΙΔΡΑΙ (ou si vous voulez χίδρα) .ἀντὶ τοῦ ΚΡΙΘΑΙ, *orge:* car dans l'article κίδναι, également corrompu, on lit : ΚΙΔΝΑΙ αἱ ΕΓΧΩΡΙΟΙ πεφρυγμέναι κριθαὶ, que je change ΚΙΔΡΑΙ (ou κίδρα dans le dialecte ionique pour χίδραι ou χίδρα) .αἱ ΕΓΧΛΩΡΟΙ κ. κ., des épis d'orge encore en lait, ἔγχλωροι, qu'on étoit dans l'usage de torréfier. L'auteur du Lévitique les appelle πεφρυγμένα χίδρα νέα, cap. XXIII, 14, voyez les notes sur le mot Χίδρα d'Hésychius. J'ai expulsé pareillement les habitants de Tarente d'un autre article d'Hésychius : mais le défaut de place me force à remettre cette hardiesse à une autre fois. Ἔρρωσο !

IX.

La complaisance que vous avez, mon cher ami, de répondre à mes importunes questions, m'encourage peut-être plus qu'il ne faut à vous en faire de nouvelles; mais ne vous effrayez point : vous pouvez y répondre à loisir, et vos réponses me seront toujours parvenues à temps, quand même je ne les aurois qu'après deux mois. Vous voyez que je ne suis pas tout à fait indiscret, et que je sais la différence qu'il faut mettre entre le χρῆσθαι et le καταχρῆσθαι.

Dites-moi donc : 1° Si Casaubon dit quelque chose sur le mot στιφρᾷ d'Athénée, liv. VII, p. 323, extr. ; 2° donnez-moi un exemple autre que celui de Plutarque rapporté dans les lexiques sur l'acception du mot μακρὸς (non pour *longus*, mais pour *longinquus*), lointain; 3° examinez, s'il vous plaît, si, dans l'Hérodote de Wesselinge, ou de M. Larcher, il y a quelque variante sur ces mots, liv. IV, cap. 127 : πρότερον δέ, ἪΝ μὴ ἡμέας λόγος αἱρῇ, οὐ συμμίξω μέν τοι; la variante doit porter sur les particules ἢν μή; 4° je voudrois savoir si Du Cange dit quelque chose sur le mot καμάρη ou κεμάρη, ou κεμάριον, ou καμάριον, ou καμάρδα, qui ait du rapport avec la glose d'Hésychius : Καμάραι ζῶναι στρατιωτικαί. Je crois entendre parfaitement cette glose sans y rien changer; mais je veux d'avance savoir si Du Cange en a parlé; 5° Cicéron de Oratore, livr. I, 59, en parlant de la manière dont les acteurs tragiques des Grecs exerçoient leur voix, dit : *et annos complures sedentes declamitant, et quotidie antequam pronuntient vocem cubantes sensim excitant*, etc. Ce passage est aussi curieux qu'obscur, du moins pour moi. Si vos critiques ne l'expliquent point, demandez-le à M. Larcher ou à quelque autre savant; demandez-le enfin à toute la terre, parce qu'il m'intéresse plus que tout le reste, par un rapport que je crois y trouver avec un autre passage d'Hippocrate, qui n'est pas plus clair. En voilà assez pour des questions littéraires, à moins que je ne m'en

rappelle d'autres avant de finir ma lettre; car j'en ai et j'en aurai des milliers.

Faites-moi savoir, je vous prie, combien de jours on compte ordinairement pour l'envoi et le retour des lettres d'ici à Naples, et si de là on les envoie en Angleterre par des vaisseaux d'occasion ou par des paquebots destinés à cet objet, ainsi que cela se pratique dans Calais et dans Dunkerque. Si cela est, connoissez-vous par hasard les jours que ces paquebots ou coches d'eau y mettent pour faire ce trajet?

Je viens de faire une découverte tout à fait singulière, et qui n'est (*sic*) peut-être sans aucune utilité. Je la dois absolument à une réminiscence que le hasard a réveillée dans mon esprit. Vous connoissez le Dialogue supposé de Lucien, sous le titre de Χαρίδημος ἢ περὶ κάλλους. Dans ce Dialogue, qui n'est point de Lucien, ou qui n'est peut-être qu'un exercice de collége que Lucien avait fait dans son enfance, toute la partie qui traite de la beauté est imitée ou plutôt volée d'Isocrate. Les critiques ne s'en sont point apperçus (*sic*). Je ne sais si M. Belin de Balue l'a également ignoré. L'abbé Auger, dans son édition d'Isocrate, ne l'a pas remarqué non plus. Si vous êtes curieux de voir ce plagiat, je vous enverrai le cahier de mes remarques sur Lucien, où j'ai eu la patience, non ἀγγελικὴν, mais ὀνικὴν ou ὄνειον, de renger (*sic*) en deux colonnes le propriétaire et le voleur de cet éloge. Ce parallèle explique et corrige quelques passages dans l'un et dans l'autre.

Si, dans votre correspondance avec les savants de l'Europe, vous découvrez quelque collation de manuscrits, je l'entreprendrai volontiers, en attendant que celle que je fais pour Holmes recommence : ἐργάζευ, Πέρση, Δῖον γένος. Que voulez-vous faire? Si le sort m'a condamné à des travaux que je déteste, est-ce ma faute? Il y a plus : le prix qu'on me donne pour cette pénible collation, qui creuse (oui, mon ami, *qui creuse,* je vous l'affirme sans hyperbole) tous les jours mon tombeau, ne convient plus aux circonstances malheureuses où nous sommes dans ce moment.

Mais je ne puis faire entendre raison à mon homme que dans le seul cas où je serai sûr d'avoir une autre ressource, s'il ne vouloit point être raisonnable. Vous seul êtes en état de me donner là-dessus des éclaircissements. Peut-on, par exemple, présumer qu'année commune, on pourroit avoir assez des commissions de collations de différentes parties de l'Europe pour se procurer le strict nécessaire? Je regrette beaucoup de n'avoir (*sic*) un peu donné dans cette partie, savoir d'entretenir un commerce de lettres avec quelques savants les plus connus. Ἔῤῥωσο!

Si les remarques sur le passage de Cicéron (supposé qu'il y en ait) sont très-longues, gardez-vous de les transcrire. Vous n'avez qu'à m'envoyer le volume. L'obscurité dont je me plains n'est point dans les mots, mais dans le procédé qu'employaient ces messieurs pour fortifier leur voix. Y a-t-il quelque chose de semblable chez les modernes qui puisse le justifier? Pour des raisons physiques, je crois qu'on pourroit en alléguer quelques-unes de passables qui le justifient. Il seroit par exemple curieux d'en demander à ceux qui crient le journal du soir.

DES TRADUCTIONS

ET

DES IMITATIONS

EN GREC MODERNE

PAR M. LE Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE.

Il y a quelques années, dans une séance du congrès scientifique tenu à Amiens, notre éminent collègue et ancien président, M. Egger, parlant des traducteurs français d'Hérodote, s'exprimait ainsi :

— « On a beaucoup parlé, beaucoup écrit sur l'art de traduire les anciens, mais il est une difficulté qu'on n'a pas assez remarquée, c'est celle qui tient aux aptitudes naturelles que les langues peuvent offrir aux traducteurs, selon le degré de leur développement où elles sont parvenues. L'esprit historique s'est assez tard fait place dans la critique littéraire : jusqu'à notre temps, on dissertait sur le génie des langues ; on ne songeait guère à leur histoire. Or les langues ont une histoire comme les littératures. Dans les diverses périodes qu'elles traversent, elles changent de caractère et de physionomie, même en conservant les règles constitutives de leur grammaire. A ce point de vue, la prose de Froissard et celle d'Amyot ne se ressemblent guère, et encore moins ressemblent-elles à la prose du siècle de Louis XIV. Le grec et le latin ont traversé les

mêmes phases de l'enfance, de la jeunesse et de la maturité. A ces différences s'ajoutent parfois celles des écoles. Deux auteurs contemporains de Périclès, Hérodote et Thucydide, par cela seul que l'un est d'école ionienne et l'autre d'école attique, ont des façons de style absolument différentes. L'un écrit avec une aisance gracieuse, et même un peu négligée, le dialecte ionien où abondent les longues désinences, où quelque chose reste encore de la richesse homérique; l'autre a l'austérité laborieuse d'un disciple des premiers grammairiens et des premiers sophistes. Sa période, savamment ordonnée, se ressent beaucoup des efforts qu'elle lui coûte. Or quand Du Ryer entreprenait, au dix-septième siècle, de traduire tour à tour ces deux historiens, il n'avait nul souci de telles différences, parce qu'il n'en avait nul sentiment, et, en cela, il faisait comme tous les traducteurs ses contemporains. L'ingénieux Paul-Louis Courier est, peut-être, le premier en France qui nous ait avertis, en 1823, que la langue parlée à l'Académie et à la cour, au temps de Louis XIV, répugnait, par ses qualités mêmes, à reproduire la naïveté d'Hérodote, et que la langue d'Amyot avait pour cet office une plus heureuse aptitude. Seulement Courier allait trop loin, lorsque, pour appuyer sa thèse un peu suspecte déjà de paradoxe, il s'essayait à traduire Hérodote en français du seizième siècle. Courier d'ailleurs ignorait et bien d'autres après lui ont négligé d'apprendre (ce qui était pourtant facile) qu'un écrivain du temps d'Amyot, Pierre Saliat, fort inférieur sans doute au célèbre traducteur de Plutarque, nous avait donné d'Hérodote une version française et naturelle qui en reproduit les traits principaux avec une fidélité assez heureuse..... Ceux qui tenteront cette lecture trouveront que le français de ce temps est bien vieux, parfois difficile pour les lecteurs d'aujourd'hui; mais je tiens pour démontré, par cet exemple, qu'aux mêmes âges de leur développement respectif, la langue française et la grecque ont eu entre elles des ressemblances dont il faut que les traducteurs sachent saisir l'à-propos : car l'à-propos une fois passé ne se retrouve guère. Selon moi, Héro-

dote aurait dû être traduit par Amyot, et Thucydide par Balzac : alors il y aurait eu, entre la langue de l'auteur et celle de son interprète, une convenance naturelle à laquelle tous les artifices du talent ne sauraient suppléer (1). »

Nous avons tenu à rappeler *in extenso* ces paroles éminemment justes, au moment de parler des traductions si nombreuses, non plus du grec en français, mais du français en grec. Ces ingénieux aperçus de notre savant collègue sont, en effet, aussi vrais, aussi justes pour une langue que pour l'autre.

Si rien n'est plus utile, et il faut ajouter plus commun, que les traductions, rien n'est plus difficile et plus rare qu'une bonne traduction. Une traduction est une de ces conquêtes pacifiques d'une nation sur une autre dont on se plaît à suivre le développement dans l'histoire de l'humanité. Les traductions sont, pour emprunter les termes de M. Marmier, dans son discours de réception à l'Académie française, des conquêtes de l'esprit, et ces conquêtes, aucun pays n'en a fait autant que la France. Toute traduction est cependant difficile dans notre langue française si rigide, si peu disposée à se plier au génie des langues étrangères. Il y a, en effet, des langues qui se prêtent plus aisément que d'autres aux traductions : ce sont celles qui ont la faculté de composer les mots. Celles-là sont plus flexibles, plus souples, et peuvent s'assimiler plus aisément au génie des autres langues. A ce point de vue, la langue grecque, et surtout la moderne, se trouve remplir toutes les conditions nécessaires pour être une bonne langue de traduction. De plus, il a existé de tout temps, ainsi que le signalait déjà au seizième siècle Henri Estienne, une conformité merveilleuse du langage français avec le grec, et cette conformité s'est encore accentuée davantage au dix-neuvième siècle, par ce fait étrange et

(1) *L'Art de traduire et les traducteurs français d'Hérodote*, par M. Egger. — Extrait des actes du Congrès scientifique de France, tenu en 1867, dans la ville d'Amiens.

digne de remarque, que si la langue grecque ancienne a été comme la mère nourrice de notre langue et de notre littérature ancienne, la langue grecque moderne, au moment du réveil de la nationalité et de la renaissance de la littérature grecque est venue se retremper aux sources vives de la langue et de la littérature française, y retrouvant en quelque sorte le génie grec, accentué par le génie français. Si donc la langue française du seizième siècle se prêtait merveilleusement à la traduction de certains auteurs grecs anciens, on peut avancer sans crainte que la langue grecque moderne, dans l'état où elle existe aujourd'hui, convient fort bien à la traduction de nos principaux écrivains contemporains, de ceux du siècle dernier, et peut-être même, à la rigueur, à la traduction de nos grands poëtes ou de nos illustres prosateurs du siècle de Louis XIV, bien que, pour ces derniers, le grec ancien paraisse plus convenable Mais, ce point une fois admis, la langue grecque n'ayant point d'incompatibilité avec la française, ayant même avec elle de grandes affinités, le problème d'une bonne traduction n'en reste pas moins entier, et la difficulté complète. Ce serait peut-être ici le cas de rechercher quelles sont les règles d'une bonne traduction, et d'examiner sommairement les différents systèmes de traduction que l'on a suivis de nos jours.

Pour être bonne, une traduction doit-elle se borner à faire passer d'une langue dans une autre les tournures de phrase, les expressions, les mots mêmes de l'auteur original qu'il s'agit de traduire? Dans ce cas, une traduction littérale, un mot à mot, où l'on chercherait, chose encore très-difficile et très-ardue, à trouver, autant que possible, un équivalent à chaque mot, serait l'idéal d'une bonne traduction. Avec ce système qui semble prévaloir en ce moment, du moins pour une certaine école, nous avons des traductions du grec ou de l'anglais dont le moindre défaut est de n'être pas écrites en français et d'être compréhensibles pour les seules personnes qui ont une connaissance approfondie de la langue de l'auteur original qu'on a voulu faire passer dans la nôtre. Or il est incontestable que toutes les fois

qu'on le pourra, on préférera toujours lire l'original plutôt que la traduction, quelque intéressante qu'elle puisse être.

Ils ne pensaient pas ainsi, ces grands traducteurs français du seizième siècle, et principalement le plus illustre d'entre eux, Jacques Amyot, le traducteur de Plutarque. Un des mérites qui frappent le plus chez lui, c'est le caractère parfaitement français de sa prose et la rareté des emprunts qu'elle se permet à la langue de l'original (1). On voit que la traducteur sait être abondant, précis, vigoureux, éloquent même au besoin, sans sortir du vocabulaire français, et sans mêler d'inutiles hellénismes au vocabulaire ou à la syntaxe naturelle de notre langue.

Faut-il, au contraire, que, négligeant les expressions, les tournures de phrase originales, le style en un mot, le traducteur se borne à reproduire l'idée, la conception originale, sans s'inquiéter des détails, ou même parfois en les modifiant, en les dénaturant absolument de façon à les rendre méconnaissables, pour ne point choquer les idées reçues ou les règles acceptées du public chez lequel on prétend faire passer l'auteur étranger? Cette méthode, qui a joui d'une certaine vogue au commencement de ce siècle, et à laquelle on doit des œuvres très-estimables, dont le principal et quelquefois même le seul défaut est de ne point être originales, est aujourd'hui jugée un peu sévèrement peut-être, mais jugée et condamnée. Ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes n'est absolument recommandable, et la vérité en ce cas, comme sur tant d'autres points, se tient entre les deux extrêmes. Une traduction, pour être vraiment bonne, devrait rendre à la fois l'œuvre originale dans son ensemble et dans ses détails. Mais là est précisément le grand écueil, et rien n'est plus difficile que de remplacer une expression propre à une langue par une expression équivalente, car, d'expressions absolument synonymes, il n'en existe pas non-seulement dans deux langues différentes, mais même dans une même langue. Chaque langue

(1) Egger, l'*Hellénisme en France*, tome I.

a son génie propre, et c'est en ce sens qu'il faut entendre ces mots que l'on attribue à Charles-Quint : — « L'homme qui ne sait qu'une langue, n'est qu'un homme ; celui qui en sait deux, en vaut deux, et ainsi de suite. » — Mais il serait bon cependant que les règles des bonnes traductions fussent fixées, sinon en général, au moins pour certains détails que l'on peut aisément déterminer, par exemple pour les noms propres d'hommes, de lieux ou de villes, pour lesquels il y a une véritable anarchie, source de confusions regrettables. Mais ceci nous entraînerait trop loin de notre sujet ; hâtons-nous d'y rentrer et de revenir, après cette digression, aux traductions en grec moderne.

Les premières traductions en grec datent du moyen âge et de l'époque byzantine ; les anciens ne traduisaient pas, et l'art de la traduction est relativement moderne. M. Gidel, dans son curieux et intéressant mémoire couronné par l'Institut, sur les imitations en grec de nos romans de chevalerie depuis le douzième siècle, a signalé, un des premiers, les curieuses imitations de nos vieux poëmes du moyen âge. — « Étrange destinée des pays et des peuples ! dit M. Gidel. L'influence de notre littérature du moyen âge s'est fait sentir jusqu'à la Grèce. Homère cède, dans sa patrie, la place à Benoît de Sainte-More, à Robert Wace, à Chrestien de Troyes. On y a presque oublié, au moyen âge, le nom du chantre d'Ulysse et de la Guerre de Troie. Toutes les traditions sont interrompues ; l'inspiration vient de la France, et, avilie par les injures du temps, la langue grecque ne sert plus qu'à traduire des compositions étrangères. C'est alors que nous voyons devenir grecs *le Vieux Chevalier*, *le Roi Artus et ses paladins*, *Flore et Blanchefleur*, *Lancelot* et *Jauvani*, et jusqu'à ce roman satirique si éminemment français et même gaulois, quoique d'origine flamande, *le Roman de Renart* » — (1). Ce n'é-

(1) Gidel, *Études sur la littérature grecque moderne*, imitations en grec de nos romans de chevalerie depuis le douzième siècle, ouvrage couronné, en 1864, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Imprimerie impériale, 1866.

taient pas là, à proprement parler, des traductions : c'étaient des imitations faites encore avec beaucoup d'art et une certaine indépendance. Mais on commence toujours par l'imitation avant de tomber dans la traduction littérale, et les Byzantins étaient sur cette pente funeste lorsque la chute de Constantinople, prise par Mahomet II, l'année fatale de 1453, vint arrêter le mouvement que le retour des Paléologues sur le trône, en 1261, avait déjà essayé d'enrayer. A partir de cette date funeste de 1453, du milieu du quinzième siècle au milieu du dix-huitième, pendant trois siècles, la langue et la littérature grecques, chassées de Constantinople et de l'Orient, réfugiées dans les îles en Occident et principalement à Venise, ne donnent plus que de rares signes de vie (1). Le poëme d'*Érotocritos* de Vincent Cornaro, la tragédie d'*Érophile* de Chortazès, quelques commentaires sur les belles éditions données à Venise par les Aldes des chefs-d'œuvre classiques de l'antiquité grecque, voilà tout ce qui vient prouver de temps en temps que la race grecque existe encore, et que sa nationalité n'a pas été étouffée par le flot des Barbares.

Le réveil commença au moment où la Porte se décida à élever au rang d'hospodars de la Moldavie et de la Valachie des Grecs qui étaient restés après la conquête à Constantinople, ou qui y étaient revenus. A ce moment, au milieu du dix-huitième siècle, on commença à relever l'étude des lettres et de la langue grecques. On créa des écoles, et, naturellement, avant d'écrire des œuvres originales, on

(1) La première traduction en grec vulgaire d'ouvrages contemporains que nous trouvons mentionnée dans le curieux et intéressant Catalogue des livres grecs imprimés depuis le quinzième siècle, que M. A. Papadopoulo Vréto a dressé et publié en 1854 à Athènes, est celle du *Pastor fido* de Guarini, qui eut au dix-septième siècle un si prodigieux succès en Italie.

Voici le titre de la traduction grecque, tel que le donne M. A.-P. Vréto :

Παστὼρ Φῖδος, ἤγουν Ποιμὴν Πιστὸς, μεταγλωττισμένος ἀπὸ τὸ Ἰτάλικὸν παρὰ Μιχαὴλ Σουμμάκη. Ἐνετίῃσιν· ,αχνη' (1658) εἰς 8ον.

s'occupa à populariser les chefs-d'œuvre des littératures de l'Europe, parmi lesquelles celle de la France jetait alors un si vif éclat. Selon M. Rizos Néroulos (1), ce fut Samuel, l'illustre patriarche de Constantinople, qui, le premier, insinua l'idée de traduire les ouvrages classiques de l'Europe moderne. Guidé par ses conseils, le prince Nicolas Caradza publia en grec moderne : — l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations; le Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, et *l'Histoire de la Conjuration des Espagnols contre Venise*. Ce sont là les premières traductions en grec moderne des ouvrages contemporains. On voit qu'au dix-huitième, de même qu'au douzième siècle, la littérature française fournissait les éléments de ce réveil de la littérature grecque moderne. Plus tard, Thomas de Rhodes, un de ces Grecs instruits dont aimait à s'entourer le prince Constantin Mourouzy, fit une traduction en prose des œuvres de Métastase et des élégies d'Ovide. Eugène de Corfou, plus connu sous le nom d'Eugène Bulgaris, né en 1716, et que ses rares aptitudes pour tous les sujets, son esprit universel et ses connaissances variées mettent au premier rang des littérateurs de la Grèce moderne, s'occupa pendant son séjour en Russie, et sur le conseil de l'impératrice Catherine, à mettre en vers grecs l'*Énéide* de Virgile. Cette traduction, qu'il voulait faire vers par vers, dans le style homérique, l'occupa fort longtemps, mais elle fut trouvée généralement au-dessous de la réputation de son auteur. Elle fut imprimée avec grand luxe, en deux volumes in-folio, ornée d'un très-beau portrait de l'auteur.

Les traductions du latin sont relativement peu communes en grec moderne; les Grecs d'aujourd'hui étudient en général peu le latin, qui a pour eux le défaut d'être une langue morte, et dont la littérature s'est surtout inspirée de la Grèce ancienne : aussi est-ce l'occasion de mentionner ici une autre traduction en vers grecs de l'Énéide, œuvre de M. Jacovaky Rizo Rangabé, père de l'ambassadeur actuel

(1) *Cours de littérature grecque moderne*, p. 39.

de Grèce à Paris, et qui avait déjà traduit en vers quelques tragédies de Corneille et de Racine, entre autres *Phèdre* et *Cinna*. Cette traduction a paru l'année dernière à Constantinople, par les soins de son fils.

Peu d'années avant de mourir, Eugène Bulgaris traduisit encore en grec moderne *les Confessions de saint Augustin*. Ce fut son dernier ouvrage. Bulgaris mourut en 1806.

Nous ne voulons pas mettre au rang des traductions du français en grec, et pourtant nous ne pouvons omettre de citer la célèbre imitation que Rhigas fit de la *Marseillaise*, qui fut en même temps le chant de guerre et l'hymne de la délivrance des Grecs soumis aux Turcs. Cette imitation ou plutôt cette adaptation de la *Marseillaise* aux idées de liberté de la Grèce est trop importante pour que nous puissions la passer sous silence; de plus elle est complète. On peut s'en convaincre par la traduction des deux premiers couplets que Rizos Néroulos en a donnée dans son cours de littérature :

« Allons, enfants des Grecs, enfants des héros ! le jour de gloire est arrivé ! Illustres et antiques ossements, venez, reprenez la vie, sortez de vos tombeaux; voyez la patrie qui gémit et qui verse des pleurs ! Aux armes, Hellènes ! Prenez vos armes ! Qu'un fleuve de sang ennemi coule devant vos pieds.

— « Braves Hellènes ! fils des Spartiates, et tous ceux que la foi réunit à nous ! Venez, amis, embrassons-nous en frères et faisons tous sur notre épée ce serment solennel : C'est au nom de la foi, au nom de la patrie, au nom de l'espérance en Dieu, que je tire le glaive; je ne le remettrai dans le fourreau que lorsque la race tyrannique des cruels Musulmans sera complétement anéantie. Aux armes, Hellènes ! prenez vos armes ! Brisons les têtes des infidèles Turcs ! — » (1).

(1) M. Rizos Néroulos ajoute :

« On n'entendait dans toute la Grèce, à cette époque, que les hymnes de Rhigas; tous les jeunes gens les répétaient dans leurs sociétés,

On voit que le mouvement patriotique est le même que dans la *Marseillaise*, si les autres sentiments sont sensiblement et heureusement modifiés dans le sens des aspirations religieuses des Grecs.

Presque en même temps, c'est-à-dire vers la fin du dix-huitième siècle, paraissait la belle traduction de *la Pluralité des Mondes*, de Fontenelle, œuvre de Panagiotaky Kodrikas, d'Athènes, premier secrétaire de Michel Soutzo, hospodar de Valachie.

Néophyte Doukas, d'Épire, un des principaux élèves de Lambros, remplit après son maître la principale chaire du lycée de Bucharest. Pour faire connaître les écrivains de l'antiquité grecque à ses élèves, les descendants de ces héros ou de ces grands génies, pour lesquels leurs œuvres eussent été lettre morte, il eut l'idée de traduire les grands écrivains anciens dans la langue vulgairement parlée à cette époque, et il commença par traduire *l'Histoire* de Thucydide en grec moderne, avec des notes et une carte géographique des contrées qui furent le théâtre de la guerre en Péloponnèse. Cette traduction, comme la plupart des traductions en grec vulgaire, est surtout une paraphrase, une sorte de commentaire perpétuel, qui explique en même temps les passages difficiles du texte. De plus, dans toutes les traductions de Néophyte Doukas, il y a toujours beaucoup de notes ; ce sont véritablement des éditions à l'usage des écoles. Cette paraphrase de Thucydide, le premier essai, à notre connaissance, de vulgarisation des auteurs anciens, fut imprimée à Vienne, avec le texte en regard. Quelle ne dut pas être la douleur de ces éminents patriotes

leurs festins ; l'hiver, au coin du feu ; l'été, sous l'ombre des oliviers ou des platanes. Ces chansons bravaient les oreilles des barbares jusque dans la capitale du sultan. Moi-même, me trouvant quelquefois aux parties de plaisir des ministres turcs, je les entendais ordonner aux musiciens grecs de chanter l'air : « Allons, enfants de la Grèce ». Cet hymne était répandu, et l'air en plaisait tellement aux Turcs qu'ils en savaient par cœur les premiers mots, sans avoir la curiosité d'en connaître le sens » (*Cours de littérature grecque moderne*, p. 49).

qui rêvaient l'affranchissement de leur patrie, et le retour à la belle langue de leurs ancêtres, lorsqu'ils se virent obligés, pour les faire comprendre, de traduire dans cette langue corrompue, qui à cette époque n'avait plus de grec que le nom, ces œuvres immortelles qui ont servi de modèle, toujours imité, jamais égalé, à toutes les nations civilisées! Vers la fin de sa vie, Néophyte Doukas et son ami Comitas, réfugiés à Cronstadt, en Transylvanie, s'occupaient à traduire Homère en vers grecs modernes, entreprise que devait renouveler, quelques années plus tard, le premier poëte lyrique de la Grèce contemporaine, Athanase Christopoulo. Notre confrère, M. Émile Legrand, a publié le premier chant de son *Iliade* dans sa curieuse collection des monuments pour servir à l'histoire de la littérature néohellénique (1).

Vers la même époque, en 1790, parut à Venise une curieuse traduction des fables d'Ésope, en grec vulgaire, principalement destinée aux écoles, et qui fut réimprimée en 1810.

Un peu plus tard, Daniel Philippidès, de Mélée, et son compatriote Grégoire Constantas, traduisirent en grec vulgaire : l'un, *la Logique de Condillac* (Vienne, 1801, in-8); l'autre, *les Institutions de logique, de métaphysique et de morale de l'abbé Soave*. Constandas, aidé du médecin Cavras, traduisit encore l'*Histoire générale de l'abbé Millot*, dont deux volumes seulement furent imprimés à Venise. Daniel

(1) Déjà au seizième siècle, en 1536, avait paru à Venise un petit in-4°, une traduction libre et burlesque de l'Iliade en vers de huit syllabes, non rimés, ornés de très-curieuses figures sur bois. Le titre grec est assez curieux pour être reproduit textuellement. En voici la traduction : — L'Iliade d'Homère traduite anciennement en langue vulgaire, présentement revue et corrigée par Nicolas Loukanos, livre très-utile et agréable pour les lecteurs, et, comme il contient plusieurs mots difficiles en tant qu'homériques, il y a été joint une table dans laquelle on trouvera toutes les expressions homériques clairement expliquées. Prenez donc ce livre afin que vous y voyiez les divers chefs-d'œuvre. — La riche bibliothèque de M. Brunet de Presle possède un exemplaire de ce très-rare ouvrage.

Philippidès, de son côté, vint en France et visita l'Allemagne, passant sa vie à traduire ou à composer des ouvrages originaux. Outre *la Logique de Condillac*, il publia en grec moderne, l'*Histoire de Justin, la Physique de Brisson, la Chimie de Fourcroy* et *l'Astronomie de Lalande* (1803, 2 vol. in-8); enfin Coray, dont le nom se retrouve toujours dans l'histoire de la littérature grecque, Coray, déjà connu en France par ses traductions françaises de Théophraste et d'Hippocrate, se fit connaître en Grèce par ses traductions en grec moderne du *Traité des délits et des peines de Beccaria*. Cette traduction, dédiée à la République des Sept îles ioniennes, eut un immense retentissement. Ce fut un événement à la fois politique et littéraire, car c'est dans cet ouvrage que Coray exposa pour la première fois son système de correction de la langue grecque, qui, après avoir été fort discuté, finit par prévaloir. Mais Coray pensait, et avec raison, qu'il valait mieux, au lieu de traduire les auteurs anciens en langage vulgaire, les faire lire dans le texte original, et il s'occupa d'en donner des éditions très-soignées, accompagnées de notes, de préfaces et d'introductions qui étaient souvent de véritables manifestes littéraires dans lesquels il donnait aux Grecs le conseil de revenir à la langue ancienne. On commença par se moquer beaucoup de Coray, surtout dans les principautés de Moldavie et de Valachie où se trouvait une société polie, instruite et lettrée. Malgré ces sarcasmes, Coray eut une grande et salutaire influence sur tout le mouvement littéraire et philologique qui se faisait en Grèce. Grâce à lui, la langue grecque moderne a toujours été se rapprochant de la langue ancienne. Cependant, dans ce grec nouveau qui a l'apparence du grec ancien, l'influence des idées et des langues modernes de l'Europe, principalement du français, est très-sensible. Les métaphores, par exemple, ne sont jamais ou au moins sont fort rarement prises dans la langue ancienne. A la vérité, on peut dire avec raison que la langue actuelle est encore en voie de formation. Cependant, pour éviter ces tâtonnements, quelques auteurs ont franchement pris le

parti de revenir au grec ancien. Dans ce moment, à Athènes, il y a au moins deux journaux qui sont absolument écrits en grec ancien, avec l'emploi ordinaire des infinitifs, des aoristes et des datifs, et rien ne prouve qu'ils soient pour cela moins goûtés ou moins populaires.

A partir des premières années du dix-neuvième siècle, les traductions abondent en Grèce, de telle sorte qu'il est presque impossible de les énumérer. Les Grecs, dans un sentiment de louable émulation et dans leur ardeur patriotique de se mettre au courant des connaissances littéraires et scientifiques de l'Europe, ont beaucoup traduit de l'italien, mais surtout du français, dont l'influence est très-grande dans tout l'Orient, mais particulièrement en Grèce. Ce choix ne doit point nous étonner. Le principal but des écrivains du commencement de ce siècle étant d'éclairer leurs compatriotes, ils ne pouvaient mieux atteindre ce but qu'en leur faisant connaître les principaux chefs-d'œuvre littéraires ou scientifiques de l'Europe, et, comme, à cette époque, tous les regards comme toutes les espérances étaient tournés du côté de la France, il ne faut pas s'étonner d'une part de trouver dans la littérature grecque moderne de ce temps beaucoup plus de traductions que d'ouvrages originaux, et, de l'autre, de voir que c'est surtout la littérature française qui a fourni le texte de ces traductions. On peut dire avec le vieil Estienne Pasquier : — «Ce fut une belle guerre que l'on entreprit lors contre l'ignorance — », et dans cette guerre, les traducteurs ne sont pas ceux qui y prirent la moindre part. Il serait impossible de signaler toutes les traductions qui ont été faites depuis cette époque, la liste en serait interminable; cependant nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'en citer quelques-unes qui suffiront à montrer le genre d'ouvrages que les Grecs s'occupaient à traduire pour en populariser la lecture.

En première ligne se placent :

L'Histoire ancienne de Rollin, traduite par Georges Cancellarios, en 17 volumes in-8. Venise, 1773;

La Grandeur et la Décadence des Romains, par Georges

Emmanuel (Leipzig, 1795, 1 vol.), et l'*Esprit des Lois*, de Montesquieu, traduit par le Phanariote Jacovaky Argyropoulo, homme d'un grand talent et d'une vaste érudition, qui fut secrétaire-interprète de la Porte, et qui traduisit en turc l'*Histoire de Russie*, de Castera. Cette dernière traduction a été imprimée à Boulak, au mois de Ramazan 1244 (mars 1829, in-fol.);

L'*Histoire grecque*, de Goldschmidt, par Démétrios Alexandridès (Vienne, 1722);

L'*Histoire de l'Amérique*, de Robertson, par Bendotes (Vienne, 1794, 4 vol. in-8);

Les Aventures de Télémaque, par Gobdellas (Bude, 1801, 2 vol. in-8). Une autre traduction du même ouvrage, par Démétrios Panagiostos, parut à Venise en 1803;

L'*Histoire de la philosophie*, de Tenneman, par Koumas;

Les Éléments d'Euler, par Cavras;

Les Métamorphoses d'Ovide et *les Vies de Cornélius Népos*, par Blandis (Venise, 1798).

Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce a été traduit deux fois, ainsi que les principaux ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, traduits par M. Spiridion Valetas, et de Voltaire, par M. Jacovaky-Rizo Rangabé.

Les dames grecques elles-mêmes ont enrichi de traductions la littérature nationale. Catherine Soutzo a traduit avec une rare fidélité, dit Rizos Néroulos, *les Entretiens de Phocion*, par l'abbé Mably : la princesse Argyropoulo, fille de l'hospodar Caradza, a fait une excellente traduction de l'*Histoire de la Grèce*, par Gillies. Beaucoup d'autres dames se sont aussi occupées de faire passer en grec les chefs-d'œuvre des littératures occidentales.

En France il en fut de même. Des Grecs réfugiés, ou des philhellènes qui avaient appris à parler et à écrire le grec, se mirent à traduire les principaux ouvrages de notre littérature, voulant ainsi rendre à la cause hellénique un signalé service. Ils ne se trompaient pas. C'est ainsi que M. Piccolos traduisit les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, dont la principale, *Paul et Virginie*, eut trois éditions succes-

sives, très-curieuses à étudier. On peut y constater les progrès que faisait d'année en année la langue vulgaire, car M. Piccolos, à chaque édition, réformait et corrigeait sa traduction selon l'état de la langue. C'est ainsi que le savant philhellène, M. Brunet de Presle, avec le regrettable M. Dehèque, traduisait en grec *le Discours de Silvio Pellico, sur les devoirs des hommes* (Paris, 1835), et seul, *les Maximes de La Rochefoucauld* (Paris, 1828, in-8) et celles de Vauvenargues qui, croyons-nous, n'ont point été imprimées (1).

Aujourd'hui, les traductions ne se comptent plus en Grèce, et on peut avancer hardiment qu'il n'est pas un seul ouvrage important, pour la littérature, les sciences, le droit ou la médecine, publié en France, en Angleterre, en Allemagne ou en Italie, qui ne soit anssitôt traduit en grec. Nos

(1) Actuellement encore, bien que cela puisse paraître étrange, à Paris, des philhellènes publient des traductions en grec moderne ou ancien. Au premier rang, il convient de citer M. Wyndham, un Anglais pour qui la langue et la prosodie grecque n'ont plus de secrets, et qui a publié, en 1873, chez Maisonneuve, sous le titre de Ἔμμετρα ἐμμέτρως μεταφρασθέντα εἰς τὴν ἑλλάδα γλῶσσαν τὴν ἀρχαίαν, un recueil de traductions en vers de différentes poésies, dont voici le catalogue : Horace, lib. I, od. 1; André Chénier, *Fragment d'Idylle*, et *la Jeune Captive;* Victor Hugo, *les Châtiments : le Manteau impérial* et une autre pièce, livre VII, 15 ; Becker, *le Rhin allemand*, et la *Réponse* d'Alfred de Musset, le beau sonnet de *Vicenzo Filicaja* sur l'Italie, et des fragments de poésies allemandes de Schiller, ou anglaises de Byron, Coleridge et Alfred Tennyson.

M. Wyndham est l'auteur de trois petits recueils de fables d'Ésope mises en vers grecs, dans le mètre des Fables de Babrius, et qu'il a publiés en 1856, 1860 et 1862 sous le titre de *Fabulæ græcæ choliambicæ.*

A ce propos de fables nous ne pouvons nous dispenser de citer une très-remarquable traduction de quelques fables de La Fontaine, par M. Andreadis, publiée à Athènes en 1863, sous le titre de : Μῦθοι τοῦ Λαφονταίνου ἐκ γαλλικοῦ μεταφρασμένοι ὑπὸ Μ. Ἀνδρεάδου.

Ajoutons à cela qu'il vient de paraître tout récemment en Allemagne, sous forme de comédie aristophanesque en vers grecs anciens, un pamphlet politique et religieux d'un sujet tout actuel, intitulé en allemand : *Die Ultramontanocommunisten, eine griechische Komœdie von Julius Richter*, et de son titre grec : Ἰουλίου Κρίτου Χελιδόνες, 1405 vers, 78 pages. *Iena*, Friedrich Frommann, 1873, in-8°.

romans surtout et nos pièces de théâtre sont presque tous connus en grec et popularisés par les traductions. Ce qu'il faut regretter, c'est que les traducteurs ne se montrent pas plus difficiles pour le choix des œuvres originales, et certains de nos vaudevillistes seraient bien étonnés s'ils savaient que leurs œuvres, bien éphémères en France, ont été traduites dans la langue de Ménandre et d'Aristophane (1). Presque toutes les chansons de Béranger ont été traduites, quelques-unes par Alexandre Soutzo; les principaux romans d'Alexandre Dumas, d'Eugène Sue, de Théophile Gautier, de George Sand, de Victor Hugo et d'Octave Feuillet, même ceux de Ponson du Terrail, sans parler des romans de Paul de Kock, dont les ouvrages ont eu les honneurs des plus nombreuses traductions, comme la *Cuisinière bourgeoise* est le livre qui a eu les honneurs du plus grand nombre d'éditions, sont traduits et servis aux lecteurs d'Athènes, soit en livres, soit en feuilletons dans les journaux. Presque toutes les comédies du théâtre français sont traduites en grec, et *la Pandore*, dans ses derniers numéros qui furent, hélas! son chant du cygne, avait publié en grec *la Joie fait peur*, de Mme de Girardin; *la Julie*, de M. Octave Feuillet, dont *le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Sibylle* et *M. de Camors*, ont déjà droit de cité à Athènes. Il en est de même de nos journaux et de nos revues. Les principaux articles de nos journaux quotidiens et des revues sont traduits en grec, surtout les articles de la *Revue des Deux-Mondes*, dont il paraît quelquefois deux traductions simultanées. Enfin, dans leur ardeur de se mettre au courant de toutes les sciences, les Grecs ne laissent passer aucun ouvrage remarquable sans le traduire ou au moins l'analyser. Ces traductions, on le comprend, ne sont

(1) Entre autres, deux vaudevilles français : *la Poudre aux yeux*, de MM. Labiche et Martin, et *un Mari dans du coton*, de M. Lambert Thiboust, ont été traduits, adaptés à la scène grecque et publiés par M. A. Vlachos. *Les Femmes qui pleurent*, de M. Lambert Thiboust, avaient déjà été traduites par M. Marino Vréto, et publiées par lui dans son Ἡμερολόγιον.

pas toutes remarquables, il s'en faut; on peut même dire qu'en général, sauf quelques rares exceptions que nous nous réservons de signaler, toutes ces traductions sont très-médiocres. Elles se ressentent de la rapidité avec laquelle elles ont été faites; elles montrent surtout combien peu le traducteur s'est préoccupé des règles et des difficultés d'une bonne traduction; on voit qu'il s'est occupé surtout à mettre à la portée des Grecs les ouvrages ayant obtenu quelque succès dans l'Occident. Du reste, les traductions sont fort aisées à faire pour les Grecs. Tous les jeunes gens de bonne famille ont quitté la Grèce de bonne heure pour venir terminer leurs études en Europe; ils voyagent beaucoup, apprennent avec une étonnante facilité les différentes langues étrangères qu'ils arrivent à parler et à écrire avec une assez grande pureté. Toujours préoccupés de l'intérêt de leur patrie, écrivant avec une facilité extrême, qui n'a d'égale que la rapidité de l'impression et la multiplicité des journaux, ils envoient d'Europe, à leur petite famille grecque, une traduction aussi aisément qu'une lettre, et la traduction aussitôt imprimée paraît dans quelque journal. On ne saurait demander à ces traductions, faites pour la plupart hors du pays natal et sur le sol étranger, d'avoir quelque mérite; au point de vue littéraire ou linguistique, on pourrait plutôt y retrouver la trace de l'influence étrangère; nous nous reprocherions même d'avoir insisté aussi longuement sur cette branche de la littérature néo-hellénique, si nous n'avions pas cru intéressant de montrer une fois de plus les efforts que les Grecs n'ont cessé de faire pour se mettre et se tenir au courant du mouvement littéraire et scientifique de l'Europe, et de nous rappeler à nous-mêmes quels services notre littérature française a rendus à la Grèce, que nos armes avaient aidée d'abord à reconquérir son indépendance. Une autre raison nous a déterminé à parler de ces traductions en grec actuel. Nous avons voulu signaler un ouvrage très-remarquable en ce genre, qui a paru dernièrement à Trieste : c'est la traduction de trois chefs-d'œuvre de notre immortel Molière, *le Misanthrope*, *le Tartufe* et

l'Avare, traduits : les deux premiers en vers, le dernier en prose, par M. J. Skylizzis, et publiés par lui en un beau volume, fort bien imprimé, sous le titre de Μολιέρου Ἄριστα Ἔργα.

II.

M. Skylizzis n'est pas un inconnu pour nous. Il est membre de notre Association depuis sa fondation. Il est de plus un des Grecs qui ont le plus contribué à répandre et à populariser par des traductions les chefs-d'œuvre des littératures étrangères; en même temps il a, comme poëte, contribué à enrichir la littérature de son pays, et, comme journaliste, c'est un des plus ardents propagateurs d'idées.

En 1835, à peine âgé de seize ans, il avait déjà publié en prose une traduction de *la Thébaïde* de Racine, et à dix-huit ans il était rédacteur en chef du journal de Smyrne, *la Mnémosyne*.

C'était débuter très-jeune dans la carrière où il devait trouver ses plus grands succès.

Comme poëte, il écrivit en 1839 un poëme intitulé : « — *les Amours de Héro et de Léandre*, — » d'après l'ancien texte de Musée, qui eut un légitime succès, et qui reste encore aujourd'hui une de ses meilleures œuvres. En 1847, il composa et publia un recueil de poésies lyriques et de chansons écrites dans un style beaucoup plus relevé que ne le sont d'ordinaire des chansons, et ces chansons furent dès les premiers jours de leur publication très-recherchées par la bonne société grecque. En 1865, parut sous le titre d'*Hellènes et Helladites* (Ἕλληνες καὶ Ἑλλαδῖται), une satire en vers très-remarquable, qui n'a peut-être pas été goûtée dans le royaume hellénique, mais dont la justesse a été fort appréciée partout où se trouvent encore des Grecs soumis à la Turquie. L'auteur s'était fait l'avocat des plaintes de ces Grecs, dont il était, contre les Grecs libres qu'ils accusaient d'avoir compromis le Philhellénisme, par la faute de leur politique, et d'avoir, par leurs incessantes querelles intestines, retardé l'émancipation de leurs frères, encore sujets

des Ottomans. Enfin, en 1867, il publia à Paris, et en français, car cette langue lui est aussi familière que la langue grecque, une brochure politique intitulée, — *le Russisme grec,* et signée du pseudonyme de Cléon Gélon.

Comme journaliste, dès 1837, il prenait part à la rédaction de l'*Observateur ionien*, journal politique et littéraire, publié à Smyrne. En 1838, il était rédacteur en chef de *la Mnémosyne.* En 1839, il fondait un recueil littéraire, intitulé : *le Jardin philologique de l'Ionie* (ὁ φιλολογικὸς κῆπος τῆς Ἰωνίας); puis l'*Argos*, journal politique et littéraire, qui ne dura qu'un an. En 1849, il fondait le *Journal de Smyrne,* politique et littéraire; enfin, en 1854, il fonda à Trieste l'Ἡμέρα, *le Jour*, un des plus importants journaux grecs publiés à l'étranger, du format des grands journaux français, et dont le légitime succès dure encore; puis à Paris, en 1867 et 1868, les Μύρια Ὅσα, curieux recueil mensuel, orné de charmantes gravures dans le genre du *Magasin pittoresque*, et dont il était seul rédacteur.

Mais les principaux ouvrages de M. Skylizzis sont les traductions. Il est certainement un des Grecs qui ont le plus contribué à faire connaître en Grèce les œuvres étrangères et qui les y ont popularisées.

En 1839, il publia la traduction des *Lettres à Émilie sur la mythologie,* par Demoustier, qui parut en feuilleton dans *le Jardin philologique de l'Ionie.* En 1840, il fit en vers une magnifique traduction de *la Mort de Socrate,* de Lamartine, dont les *Méditations poétiques* ont été parfaitement traduites, en vers grecs, par M. O. Vlachos en 1864. Cette traduction, qui fit beaucoup de bruit, signala pour la première fois le nom de M. Skylizzis à l'attention du public grec. De 1841 à 1843, il traduisit *Atala*, de Chateaubriand; *Angelo, tyran de Padoue,* de Victor Hugo; *les Janissaires,* roman de M. Alphonse Royer; *Leone Leoni*, de George Sand; en 1844, *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, qui furent son grand succès de traducteur; en 1845, *Mathilde,* d'Eugène Sue, et *Lucrèce Borgia,* de Victor Hugo; en 1850 et 1851, *les Sept Péchés capitaux*, d'Eugène Sue, et *Adalbert,* du même au-

teur. Ce fut aussi cette même année 1851 qu'il fit paraître sa première traduction en vers du *Tartufe*, de Molière, dont nous parlerons plus loin ; en 1853, *la Reine Margot*, d'Alexandre Dumas ; en 1856, *le Roi des Montagnes*, de M. E. About ; en 1863, *les Misérables*, de Victor Hugo. Enfin, en 1871, il fit paraître sa belle traduction des chefs-d'œuvre de Molière, *le Misanthrope*, *le Tartufe*, revu et corrigé, en vers, et l'*Avare*, en prose.

Voilà les traductions que M. Skylizzis fit du français. Nous les avons citées tout au long, pour montrer quel empressement les Grecs mettent à faire passer dans leur langue les ouvrages populaires en France, et avec quelle ardeur ils veulent connaître les œuvres nouvelles qui paraissent chez nous. Cependant la littérature française n'était pas la seule à laquelle M. Skylizzis demandait les originaux de ses traductions. Il traduisit de l'espagnol *Don Quichotte*, de Cervantès (1860), et de l'italien, *Francesca de Rimini*, de Silvio Pellico ; *Medea*, de Maffei ; *Jacopo Ortis*, d'un autre Grec que l'exil avait fait italien, *Ugo Foscolo ;* et divers passages de la *Divine Comédie* de Dante, entre autres la belle narration du chant 33 de l'Enfer, *la Mort d'Ugolin*. Dans toutes ces traductions, on remarque les deux qualités les plus précieuses du traducteur, une profonde connaissance des deux langues, et une scrupuleuse fidélité, qui n'est cependant pas du servilisme. M. Skylizzis est un des Grecs qui possèdent le plus complétement leur langue et qui usent le plus heureusement et sans excès de cette ressource merveilleuse qu'elle a de pouvoir composer les mots. Aussi aucun obstacle ne l'arrête. Connaissant à fond la langue ancienne, lorsqu'il n'y trouve pas déjà formé le mot propre à désigner une idée ou une invention moderne, il compose lui-même ce mot, d'après les règles anciennes, et le plus souvent ce mot est d'une justesse telle, il rend si bien la chose qu'il veut exprimer, qu'il est adopté immédiatement par les Grecs, et devient populaire. Cette faculté et cette facilité de rendre par des mots composés en grec les idées les plus modernes et même les inventions ou les habitudes locales, se

sont fait remarquer surtout dans son journal le Μύρια Ὄσα, dont les courriers de la mode (τὰ τοῦ Σύρμου) étaient de véritables chefs-d'œuvre du genre. Dans ces courriers, les détails les plus minutieux des choses de la mode et de la toilette d'une Parisienne de nos jours, ainsi que les noms souvent bizarres donnés aux modes et jusqu'aux nuances des étoffes, étaient admirablement rendus par des mots grecs. Ces courriers de la mode ont fait l'étonnement des Grecs eux-mêmes; ils pourraient être étudiés avec fruit par les étrangers qui veulent se rendre compte du degré de flexibilité de la langue grecque.

M. Skylizzis, on le comprend, a usé avec plus de ménagements de cette faculté créatrice dans ses deux traductions des chefs-d'œuvre de Molière, qui demeurent pour nous jusqu'à présent son œuvre la plus remarquable. Plein de respect et d'admiration pour notre immortel Molière, il s'est attaché à rendre scrupuleusement non-seulement l'idée, mais les expressions mêmes de son modèle. Il s'est attaché à traduire le *Misanthrope* et le *Tartufe*, en quelque sorte, vers par vers. En dépit ou peut-être à cause de cette difficulté, il est arrivé à faire une traduction qui, si elle ne peut contenter encore les plus difficiles, doit cependant être signalée à tous les amis des lettres grecques. Du reste, il n'était pas le premier qui eût essayé de faire passer Molière de notre langue en grec. En 1815, Constantin Kokkinakis, de Chio, avait publié à Vienne une traduction en vers du *Tartufe*, précédée d'une longue préface sur les origines et les progrès de la comédie, sur l'utilité de la bonne comédie et sur la vie et les ouvrages de Molière (1). Mais Kokkinakis, dont l'œuvre est très-curieuse et offre un intéressant spécimen de l'état de la langue grecque à cette époque, ne s'était guère piqué de fidélité dans la traduction qu'il fai-

(1) Ὁ Ταρτοῦφος, κωμωδία εἰς πέντε πράξεις συντεθεῖσα Γαλλιστὶ ὑπὸ Μολιέρου, μεταφρασθεῖσα δὲ εἰς τὴν καθομιλουμένην ἡμῶν γλῶσσαν παρὰ Κωνσταντίνου ΚΟΚΚΙΝΑΚΟΥ, τοῦ Χίου, καὶ διὰ δαπάνης τῶν Ἑλλήνων εἰς τύπον ἐκδοθεῖσα.

Ἐν ΒΙΕΝΝΗ, τῆς Αὐστρίας, 1815, εἰς-8, 150 σελίδ.

sait. Tantôt il abrégeait, mais le plus souvent il paraphrasait son modèle, et, s'il respectait consciencieusement les expressions du temps et de la cour de Louis XIV, qui, n'ayant pas d'équivalent en Grèce, passaient, grâce à lui, avec une terminaison grecque dans sa traduction (1), il semblait ne pas se douter que le premier devoir d'un traducteur est de respecter son modèle, non pas dans les détails de peu d'importance, mais dans ce qui fait son principal mérite, la composition et le style. C'est, du reste, ce que lui reprochait Coray, dans une lettre très-importante et fort remarquable, que M. Skylizzis a fait autographier et qu'il a mise en tête de son volume. En voici la traduction :

« J'ai reçu votre *Tartufe* qui m'est parvenu en même temps que votre lettre, et je vous en remercie. Avant celui-là, je n'avais reçu aucun autre livre de votre part, et, comme à cause des circonstances politiques, d'autres envois ont été égarés, je crois que les vôtres ont subi le même sort.

« Votre traduction est bonne, elle n'est pourtant pas sans fautes. Vous me demandez de vous les signaler, je ne le puis tant à cause de mes nombreuses et importantes occupations, qu'à cause de mon grand âge de soixante-dix ans, enjolivé encore d'une belle attaque de goutte.

« La source première de gêne pour faire une traduction exacte, c'est la rime, cette rime barbare qui s'est attachée à nous comme la gale. Dans les langues barbares de l'Europe, la consonnance finale était presque une nécessité pour en adoucir la rudesse : mais, pour la nôtre, qui, bien que devenue barbare, est encore bien supérieure à la leur, c'est la colère des Muses qui nous a envoyé la rime. — Mais elle est agréable à l'oreille, dit-on. — Eh ! qu'est-ce que l'habitude ne rend pas agréable ? Les Éthiopiens ont bien leurs Vénus, comme nous autres, gens à peau blanche. Ils ont aussi des poëtes, et ils ne changeraient pas le dernier des leurs pour dix Homères.

(1) Kokkinakis traduit ainsi ce vers :

Madame la Baillive et madame l'Élue.

Ἔπειτα εἰς τῆς κυρίας Βαιλλίβας καὶ Ἐλοῦς.

« Quoi qu'il en soit, je vous prie, vous et tous vos confrères en poésie, s'il n'y a plus moyen (et je crains bien qu'il n'y en ait plus) de chasser la rime, je vous prie de garder au moins dans la langue l'autorité des vers non rimés, et de traduire quelquefois les comédies étrangères en prose. Vous ne feriez pas mal de traduire *le Misanthrope*, de Molière, en prose, ou même de mettre en prose votre *Tartufe*, que vous avez traduit en vers. De cette façon, vous vous exercerez à la traduction, et vous peignerez notre langue encore mal peignée, dont j'ai nommé l'état informe la seconde source de toutes les fautes communes à nous tous.

« Quelles que soient ces fautes, et si nombreuses qu'elles soient, elles ne doivent pas diminuer notre ardeur pour arriver à la perfection de la langue. La nature nous a fait naître les premiers, dans l'ordre des temps de la régénération de la Grèce, prééminence bien malheureuse, si nous la comparons à l'ère brillante qui est réservée dans l'avenir aux poëtes, aux écrivains, même aux traducteurs. Mais cependant il dépend de nous d'éviter l'opprobre du malheur, en n'ayant d'autre but, dans tout ce que nous faisons, que de rapprocher cette heureuse époque. »

CORAY.

5 septembre 1816.

L'année suivante, en 1816, le patriarche Constantin Oiconomos avait traduit en prose sous le titre de ὁ Ἑξινδαβελώνης (l'*Homme aux soixante épingles*), l'*Avare*, de Molière. Cette traduction, qui est devenue d'une rareté extrême, et qui ne se retrouve plus guère que dans l'édition des œuvres complètes d'Oiconomos, était faite avec beaucoup d'esprit et de conscience. Mais la langue grecque moderne a tellement changé depuis 1816, que cette traduction n'a plus aujourd'hui qu'un mérite d'archéologie, et M. Skylizzis, bien qu'il s'en soit servi, a été obligé de la récrire presque entièrement pour la rendre intelligible même aux Grecs d'aujourd'hui. Enfin, en 1858, parut à Athènes sous le titre de

Αἱ κερατσίτσαι (*les Mijaurées*), une traduction ou plutôt une paraphrase des *Précieuses ridicules*, de toutes les pièces de Molière celle qui semble se refuser le plus à tout essai de traduction, tant le sujet est français ou, pour mieux dire, local. Dans cette traduction publiée sous le nom de D.-J. Lacon (?), et adaptée aux mœurs grecques actuelles, il est un peu question de tout, et particulièrement de l'habitude que l'auteur reproche aux Athéniennes de nos jours d'affecter de parler le français, et de ne lire que des livres français ou des ouvrages traduits du français. Il y est question des modes nouvelles venues de France, des *lorgnons*, des *médaillons*, même du *Quadrille des Lanciers* et de *la Dame aux Camélias*. On voit par là que l'auteur de cette traduction ne s'est pas précisément piqué de fidélité.

A ce propos, les lecteurs du nouvel ouvrage de M. Skylizzis, et nous espérons qu'il en aura beaucoup, pourraient lui faire un reproche semblable, car, s'il a toujours rigoureusement respecté la pensée, et même les expressions de son modèle, ainsi que nous le disions tout à l'heure, il a, lui aussi, mérité peut-être le blâme de n'avoir pas conservé exactement le caractère des comédies de Molière, en voulant changer le lieu de la scène et le nom des personnages. En effet, M. Skylizzis a transporté le lieu de la scène du *Misanthrope*, du *Tartufe* et de l'*Avare*, en Orient, à Smyrne ou à Athènes; il a changé le nom des personnages, bien que, chez Molière, ces noms fussent tous grecs: Alceste est devenu Palaimon, Philinte Charidème, et Célimène Aspasie, ce qui est presque un contre-sens. Dans le *Tartufe*, si le principal personnage a conservé son nom, Orgon est devenu Lesbikis, et Elmire Kalliope. Ce reproche est sérieux, car les chefs-d'œuvre de Molière sont essentiellement de leur temps et de leur milieu; si les travers qu'il a peints, si les caractères qu'il a tracés, si les hommes qu'il a mis en scène sont de tous les pays et de tous les temps, s'ils sont l'homme même, il n'en est pas moins vrai qu'on ne peut les transporter d'un pays dans un autre sans leur faire perdre beaucoup de leur caractère. M. Skylizzis a

senti la justesse de ce reproche, et il s'en défend par des raisons que nous ne pouvons mieux faire que de reproduire, si nous ne les approuvons pas absolument :

— « On me reproche, dit-il, d'avoir transporté le lieu de la scène du *Tartufe* et du *Misanthrope*, de ces deux comédies si françaises, en Orient, où elles semblent ne pas avoir raison d'être, et d'avoir hellénisé le nom des personnages. Il faut convenir cependant que, si le *Tartufe* a pu exister à Paris, un imposteur comme lui peut bien ne pas être un personnage exclusivement français; que, de par le monde, il y a bien des avares et des misanthropes, qui, sans porter les noms du dix-septième siècle et habiter ou Versailles ou Paris, ont les mêmes extravagances et les mêmes défauts, à la seule différence du milieu où ils existent, c'est-à-dire des gens qui les entourent. On n'aurait peut-être pas compris en Orient toutes les subtilités du Tartufe français, pas plus que les tribulations du Misanthrope de Versailles, ou les ressources en finesse de l'Avare parisien, si je n'avais cherché à trouver des analogies pour le premier à Constantinople, pour le second à Athènes et pour le troisième à Smyrne. L'ancien traducteur du *Tartufe*, Kokkinakis, n'y a point pensé : il n'a rien remplacé et rien changé; il a tout transcrit en mots et en lettres grecques avec une fidélité toute judaïque : il a appelé Fagotin, personnage inconnu chez nous, ὁ Φαγοτὶν, Mme la Baillive et Mme l'Elue, Κυρίαν Βαϊλλίβαν καὶ Κυρίαν Ἐλοῦν, etc. Mais, à en juger par le public pour lequel lui et moi nous avons traduit, c'est ma main plus que la sienne qui aurait serré Molière, s'il se trouvait présent au théâtre grec, la main de celui qui a rendu son esprit, et non de celui qui s'est attaché servilement à ses mots, à ses noms, à ses choses. Ah ! s'il s'agissait de personnages historiques, je comprendrais l'objection. Si, par exemple, j'avais eu à traduire *le Roi s'amuse* ou *Marie Tudor*, j'aurais scrupuleusement conservé, avec le lieu de la scène, les noms, les coutumes, les costumes; mais, comme caractères, Alceste et Célimène de Versailles ont bien leurs pareils chez les Athéniens de nos jours. »

Il y aurait certes plus d'une réponse à faire à ces raisons, peut-être un peu spécieuses, mais en cette circonstance, le public, ce tout le monde qui a plus d'esprit que Voltaire ou Molière, a tranché la question, et semble jusqu'à présent avoir donné gain de cause à M. Skylizzis. Il y a peu de temps, l'auteur lut sa traduction dans une séance publique de la société *le Parnasse*. L'auditoire très-nombreux, qui se composait des hommes les plus distingués d'Athènes, curieux de voir et d'entendre cet homme de lettres, de l'Ionie, encore turque, qui avait tant écrit depuis 1835, et rendu tant de services à la cause et à la langue grecques par ses journaux et ses traductions, l'auditoire, s'il faut en croire un article de journal que nous avons sous les yeux, fut transporté, et lorsque le lecteur descendit de sa chaire, M. Philippe de Jean (Φίλιππος Ἰωάννου), un littérateur éminent, lui dit publiquement : « Monsieur, ne dites pas que vous avez traduit, vous avez hellénisé le chef-d'œuvre du Ménandre français. » — (Ἐξελλινήσατε τοῦ Γαλλικοῦ Μενάνδρου τὰ ἀριστουργήματα.) Cela pourrait être à la fois un compliment et une critique.

Puisque nous avons parlé ici des traductions de Molière en grec moderne, on nous saura gré peut-être de transcrire une note que nous a communiquée un de nos jeunes amis, orientaliste très-distingué, M. Edmond Fagnan, sur quelques pièces de Molière, qui viennent d'être, pour la première fois, traduites en turc, et représentées sur un théâtre de Constantinople.

Voici cette note :

« Molière, sans doute, malgré la conscience qu'il avait de son génie, n'a jamais pensé que ses œuvres pussent un jour amuser l'Asie, ou du moins des populations asiatiques, qui, pour habiter l'Europe, n'en sont pas moins à une prodigieuse distance de nos mœurs et de notre manière de penser. C'est pourtant le spectacle auquel nous pouvons maintenant assister à Constantinople. Ahmed-Véfik-Efendi a longtemps habité Paris, comme attaché à l'ambassade de la Porte, et connaît admirablement la langue française;

très-instruit, du reste, sous tous les rapports, et non pas seulement à la manière orientale, ardent promoteur de tout ce qui touche au développement et à l'instruction de son pays, il a consacré le peu de loisir que lui laissent ses fonctions officielles à la traduction de plusieurs pièces de l'immortel comique français. Aussi peut-on maintenant voir jouer et applaudir Molière, dans la capitale de l'Islamisme. Il ne s'agit, sans doute, pas ici du *Misanthrope* ou du *Tartufe :* si les Allemands, les Italiens ou les Anglais n'en sentent même pas toute la finesse, toute l'élégance, comment attendre plus de goût des Turcs? Il s'agit de ces pièces dont le comique s'adresse au grand public, qui est de tous les temps, et que chacun peut comprendre, *George Dandin, le Médecin malgré lui, le Mariage forcé ;* et, même dans ces pièces, il serait bien téméraire d'affirmer que le public turc comprend, par exemple, la satire de la noblesse du temps que recèle chaque mot de George Dandin. Ce sont là des idées et des faits sociaux trop éloignés des sentiments et de la constitution d'une société musulmane et orientale. Ce n'est pas moins un fait prodigieux, toute une révolution, peut-on dire, que cette représentation sur la scène, de la vie privée et des incidents du mariage, quand on pense au voile impénétrable qui recouvre les relations de famille et à leur caractère d'inviolabilité. Rien pourtant n'a été fait ici pour déguiser l'atteinte aux antiques coutumes, car, contrairement même à l'usage suivi jusqu'à ce jour, ce sont les femmes de la troupe arménienne qui jouent les rôles féminins.

« Ce n'est pas une mince entreprise que la traduction de l'œuvre d'un homme de génie, même dans ses parties faibles. Une connaissance approfondie de la langue dans laquelle il a écrit, et de celle dans laquelle on veut le faire passer, ne suffit pas : il faut être profondément imbu de sa pensée. Autant qu'un étranger peut en juger, il nous semble que S. E. Ahmed-Véfik a parfaitement réussi. Tout en serrant le texte à tel point que chaque mot français trouve pour ainsi dire son équivalent en turc, il a su, malgré le

génie si différent des deux langues, rendre parfaitement la pensée de l'auteur par des expressions purement turques, et les proverbes eux-mêmes ont trouvé leurs équivalents. Il n'est pas jusqu'aux expressions un peu vieillies du français qu'il n'ait su rendre par des locutions quelque peu archaïques, bien que, paraît-il, encore intelligibles. Il serait certainement pour nous bien autrement intéressant de voir un produit direct de l'inspiration indigène s'élever à côté de l'antique *Kara-Gueuz*. Malheureusement la littérature turque ne semble pas sortir encore de la voie d'emprunts qui a toujours été son caractère. Après avoir imité ou traduit les littératures arabe ou persane, elle traduit ou imite les littératures occidentales. Au point de vue de la langue pourtant, les traductions dont nous parlons ont un côté très-curieux : à la langue artificielle et ampoulée, aux nombreux mots arabes et persans dont est saturée la langue proprement littéraire, le traducteur, fidèle à son but, a substitué les mots vulgaires en usage dans le peuple et qui sont pour la plupart ceux de la vieille langue turque. Aussi un bon nombre ne se trouve-t-il pas dans les dictionnaires tels que nous les avons, et se trouve-t-on obligé, pour les comprendre, de recourir au tchagatéen, c'est-à-dire à la langue de l'Asie centrale, première patrie des Osmanlis. Presque partout aussi les phrases coupées d'un dialogue vif et animé ont remplacé les interminables périodes aux replis sinueux et savamment cadencés. Aussi se trouve-t-on en face d'une langue toute nouvelle ,quand, quittant la lecture des chroniqueurs ou des romanciers, on ouvre ces charmantes traductions. »

BIBLIOGRAPHIE.

Inscriptions céramiques de Grèce, par M. Albert Dumont. — **Rapport sur un Voyage archéologique en Thrace**, par le même.

(Compte rendu par M. Ch.-Em. Ruelle.)

Ces deux mémoires composent à eux seuls tout un volume, le sixième de la seconde série, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*. Chacun d'eux n'est que la première partie d'un travail qui promet de fournir à l'archéologie grecque des résultats imposants. Une rapide analyse de ceux que M. Dumont a consignés dans la portion publiée suffira pour donner une idée des faits nouveaux dont l'exposé remplira celles qui doivent suivre.

Inscriptions céramiques.

L'iconographie des terres-cuites anciennes a donné lieu à des recherches et à des publications qui ont presque épuisé ce champ d'études inépuisable. Il n'en est pas de même de l'épigraphie céramique dont les matériaux se rapportent pour la plupart à des usages purement industriels et ne se sont guère éloignés du lieu de leur fabrication. Cette branche de l'érudition ne pouvait donc se développer que dans le voisinage des collections formées sur place et qu'après que l'esprit investigateur et sérieusement critique, qui anime la science moderne, aurait conduit des archéologues sur le sol même où l'on heurte à chaque pas un débris de poterie antique. Tout le monde sait qu'en matière d'archéologie grecque cultivée en Grèce, l'honneur de l'impulsion première revient à M. Rangabé, dont les *Antiquités* commencèrent à paraître dès 1842. Mais, pour ne parler que de la céramographie, plusieurs collectionneurs se mirent à l'œuvre, notamment M. Coumanoudis, conservateur du Musée de la Société archéologique d'Athènes, M. Papadaki, M. Nicolaïdès. La collection athénienne de M. George Finlay mérite aussi d'être signalée comme ayant fourni un grand nombre de spécimens céramiques au *Corpus inscriptionum græcarum*.

Thiersch, en 1837, et Stoddart, dix ans après, furent les premiers à qui l'on doit une description des timbres et autres inscriptions amphoriques. M. Dumont donne la bibliographie des publications faites depuis cette époque sur des textes analogues. L'érudition française et l'Association pour l'encouragement des études grecques y sont représentées par MM. Egger, A. de Longpérier, Miller, Georges Perrot, Rangabé, Renan, Sabatier, Waddington, Carle Wescher et par M. de Witte,

dont presque tous les travaux ont été composés et imprimés en France. Mais aucune de ces publications ne porte le caractère d'une étude spéciale et complète, et ici, comme dans l'histoire de l'*Éphébie* et en quelques autres points de l'archéologie, M. Dumont a mis en pleine culture un terrain à peine défriché. Il nous apprend que plusieurs épigraphistes se disposent à marcher dans cette voie nouvelle. M. Newton vient de rapporter à Londres un millier d'inscriptions recueillies à Rhodes. M. Reifferscheid s'occupe des poteries romaines du mont Testaccio. Un autre savant dont il n'indique pas le nom s'applique à réunir les inscriptions céramiques de Sicile.

Le fonds principal des inscriptions reproduites dans ce volume est emprunté au Musée de la Société archéologique d'Athènes. Ce riche dépôt et quelques autres collections athéniennes ont permis à M. Dumont d'examiner plus de *six mille* fragments épigraphiques. La seule fabrication cnidienne, qui comprend 177 articles dans le *Corpus inscriptionum græcarum,* figure ici pour un chiffre décuple. M. Dumont croit devoir établir la classification qui suit :

1re partie : Thasos, série unique.

2e partie : Rhodes, six séries.

3e partie : Cnide, douze séries, dont la première se subdivise en cinq sections, la neuvième en sept sections; la onzième en comprend cinq.

4e partie : Paros, Colophon, Ikos et Naxos.

5e partie : Inscriptions latines et de provenance italienne.

6e partie : Inscriptions recueillies en dehors d'Athènes, notamment dans les mines du Laurium.

7e partie : Inscriptions d'un intérêt particulier pour résoudre cette question : Les Grecs ont-ils connu l'usage des caractères mobiles ?

8e partie : Inscriptions diverses.

On ne saurait contester à ce classement le mérite d'une précision absolue et d'une excellente méthode; et nous sommes les premiers à le reconnaître; mais nous placerons ici cette observation toute personnelle qu'un tel classement aurait gagné encore si le savant épigraphiste avait adopté une série unique de numéros, indépendamment de celle qui se rapporte à chaque groupe en particulier. De plus, les six catégories de la deuxième partie (Rhodes), appelées séries dans l'Introduction, ce qui paraît devoir être leur nom véritable, prennent celui de *sections* dans le corps même de l'ouvrage. Enfin, la 11e série de la partie cnidienne, que l'Introduction annonce comme divisée en cinq sections, ne donne lieu, en réalité, qu'à deux numérotages, comprenant l'un les 171 empreintes des trois premières sections, l'autre les 88 symboles et sceaux qui correspondent aux sections 4 et 5. Ces anomalies, tout en étant plus apparentes que réelles, n'en font pas moins ressortir la nécessité du système de numérotage adopté dans le *Corpus inscriptionum græcarum,* dont les *inscriptions céramiques de Grèce* sont dès aujourd'hui une annexe considérable.

M. Dumont publie pour le moment les textes épigraphiques qu'il a rapportés de Grèce, et y joint les principales conclusions auxquelles

l'a conduit l'examen critique dont ils ont été l'objet de sa part. Il fait allusion en plusieurs endroits au commentaire de ces textes et à la démonstration de ces conclusions. Du reste, nous avons déjà comme un avant-goût de l'œuvre originale qui nous est promise et dont le public savant ne le tiendra pas quitte, quoique un récent voyage en Grèce ait encore enrichi ses portefeuilles de documents précieux à faire connaître sans retard, et qu'il puisse à peine suffire, malgré son activité rare, à la publication de travaux antérieurs. Nous pouvons donc nous représenter les caractères propres aux céramiques diverses. « Chaque pays, comme l'écrivait récemment M. Miller à propos de ce même travail (1), avait ses procédés de fabrication se distinguant par la couleur, la forme, la dimension, la nature de la terre, d'où il est facile de reconnaître à quel centre de production appartient tel ou tel fragment. ». — « L'archéologie céramique, dit encore le savant académicien, est une science pour ainsi dire nouvelle, et tous les principes n'en sont pas établis d'une manière certaine. Elle soulève une foule de problèmes dont la solution est à chercher et que M. Albert Dumont met en relief. Quels sont, par exemple, le sens et le but des sceaux amphoriques? Pourquoi la présence des noms? Les attributs sont-ils des marques de fabrique? Rappellent-ils la cité ou un magistrat particulier? Et beaucoup d'autres questions du même genre. On y trouve en outre des renseignements qui intéressent l'épigraphie et la paléographie, les dialectes, l'orthographe, la prononciation, les noms propres nouveaux, l'histoire, le commerce, les cultes religieux, le calendrier des anciens, enfin l'usage des lettres mobiles dans l'antiquité (2). »

Les inscriptions céramiques augmentent d'un dixième environ le nombre des noms propres grecs aujourd'hui connus.

Parmi les découvertes consignées dans le travail de M. Albert Dumont, nous considérons comme un véritable événement archéologique celle des timbres amphoriques formés de caractères mobiles. L'auteur, et nous l'en remercions, a bien voulu, dans la partie consacrée à cette question tout à fait neuve, soulever un coin du voile qui recouvre encore son commentaire. Rien n'est plus intéressant que de suivre, à la lumière de ses ingénieuses déductions, le travail de typographes antérieurs à notre ère dont les coquilles ont servi à reconnaître des lettres isolées pouvant être substituées les unes aux autres, à peu près comme celles qui composent aujourd'hui les timbres employés par l'administration des postes.

On remarquera encore l'explication donnée ici pour la première fois des cônes et pyramides en terre cuite, recueillis en grand nombre sur le sol de l'ancienne Athènes et dans toute la Grèce. M. Dumont croit y voir l'imitation d'offrandes religieuses particulières aux cérémonies funèbres.

(1) *Journal des Savants*, 1872, p. 42.

(2) *L. c.*, page 44. — M. Miller a fait faire dans l'île de Thasos des fouilles qui lui ont révélé un grand nombre d'inscriptions céramiques. (Voir *la Revue archéologique*, années 1865, 1866, 1869, 1870, le *Journal des Savants*, janvier et avril 1872, et enfin l'Annuaire de notre Association, année 1872.)

L'espace et le loisir nécessaire nous manquent pour entrer dans l'examen détaillé de ces milliers de textes épigraphiques. Nous présenterons seulement une courte observation, ne fût-ce que pour répondre à l'appel du savant éditeur. P. 249, n° 23, 1re ligne, au lieu de Αἰσυλ? forme qui n'a pas d'analogie en grec, nous proposons Λυσια qui en est le renversement, et cela avec d'autant plus de vraisemblance que la ligne suivante, comme l'a reconnu M. Dumont, présente aussi des caractères tracés à rebours, Ἐπὶ Εὐ.

Voyage archéologique en Thrace.

Nous ne quittons qu'à regret ce travail, qui était digne d'une analyse plus développée, et cependant le rapport suivant fait connaître des résultats qui, pour être d'un autre ordre, n'en sont pas moins d'une grande importance. Ce n'est, il est vrai, qu'un premier résumé des recherches faites par M. Albert Dumont pendant son voyage en Thrace; mais on ne pourra lire ce mémoire sans faire des vœux pressants pour que les développements que son auteur annonce soient publiés au plus tôt. Il est inutile d'insister sur l'insuffisance des documents que nous ont laissés sur cette contrée les historiens grecs. M. Dumont rappelle que les géographes s'en occupent depuis une vingtaine d'années seulement. Voici les divisions adoptées par le savant voyageur :

Période primitive : Noms propres, constructions pélasgiques, tumulus.

Période grecque : Date des établissements fondés par les Grecs jusqu'au fond de la Thrace, tombeaux, murailles, bas-reliefs, inscriptions, ruines de deux villes dont le nom est perdu. Les villes dont les géographes et les historiens ont parlé, mais dont il ne reste plus aucun vestige, peuvent être retrouvées, s'il faut en croire M. Dumont, par l'examen comparé des textes historiques ou géographiques et des régions où elles ont dû être bâties. Il est regrettable que l'auteur de ce premier rapport ait réservé pour le rapport suivant les solutions auxquelles l'ont conduit cet examen.

Période romaine. L'exploration de la plaine d'Ourounjik et de Lidjakeni a permis à M. Dumont de déterminer d'une manière certaine la position de Trajanopolis, capitale du Rhodope, que Viquesnel, dans sa carte de la Thrace, publiée en 1854, n'avait fait qu'indiquer.

Période byzantine. Là encore l'étude des monuments, poursuivie avec autant de soin que de sagacité, est venue confirmer les données souvent mal interprétées de l'histoire. « La topographie de la Thrace, dit l'auteur, éclaire des récits occidentaux, difficiles à comprendre. » Il y a lieu d'espérer que le rapport détaillé de M. Dumont deviendra un utile commentaire de la nouvelle édition de Villehardoin, que vient de publier M. N. de Wailly. Il en est de même de la topographie du Bosphore dont il a éclairé bien des points encore contestés.

Tel est le double travail dont vient de s'enrichir le *Recueil des missions scientifiques et littéraires*. Nous n'avons pas qualité pour expri-

mer un avis sur la valeur qu'il nous paraît avoir. C'est à nos maîtres qu'il appartient de prononcer ce jugement; mais nous aimons à terminer cette notice des *Inscriptions céramiques* et du *Voyage en Thace* par ce témoignage que l'un d'eux portait récemment après en avoir fait l'examen : « Ce jeune savant est de ceux dont on peut dire : *Magna minatur*. Il est appelé à rendre de grands services à l'archéologie grecque et à occuper une des premières places de l'érudition française (1). »

(1) Miller, *l. c.*

LISTE
DES
PRIX DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION.

(1868-1873.)

1868. Prix de 500 fr. M. Tournier, édition de Sophocle.

— Mention honorable. M. Boissée, 9e vol. de l'édition avec traduction française de Dion Cassius.

1869. Prix de l'Association. M. Weil, édition de sept tragédies d'Euripide.

— Prix Zographos. M. A. Bailly, *Manuel des racines grecques et latines*.

— Mention très-honorable. M. Bernardakis, Ἑλληνικὴ γραμματική.

1870. Prix de l'Association. M. Pierron, édition de l'Iliade.

— Prix Zographos. M. Paparigopoulos, *Histoire nationale de la Grèce*.

1871. Prix de l'Association. M. Ch.-Em. Ruelle, *Traduction des Éléments harmoniques d'Aristoxène*.

— Prix Zographos. Partagé entre M. Sathas (Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Νεοελλενικὴ φιλολογία, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα) et M. Valettas (Δονάλδσωνος ἱστορία τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φιλολογίας ἐξελληνισθεῖσα μετὰ πολλῶν προσθηκῶν καὶ διορθώσεων).

1872. Prix de l'Association (n'a pas été décerné).

— Prix Zographos (n'a pas été décerné).

— Médaille de 500 fr. M. Politis (Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων).

1873. Prix de l'Association. M. Am. Tardieu, traduction de la Géographie de Strabon, tomes 1 et 2.

— Médaille de 500 fr. M. A. Boucherie, Ἑρμηνεύματα et Καθημερινὴ ὁμιλία, *textes inédits attribués à J. Pollux*.

— Médaille de 500 fr. M. A. de Rochas d'Aiglun, *Poliorcétique des Grecs; Philon de Byzance*.

— Prix Zographos. M. Coumanoudis (Ét.-A.), Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι.

— Médaille de 500 fr. M. C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*.

CATALOGUE

DE

PUBLICATIONS RELATIVES AUX ÉTUDES GRECQUES.

(1871-1873.)

NOTA. Les ouvrages offerts à l'Association ne sont généralement pas compris dans ce catalogue. Ils ont été mentionnés par M. Chassang dans son Rapport annuel sur les travaux de la Société (voir plus haut, page LII).

C.-E. RUELLE.

I. RECUEILS PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

ACTA societatis philologicæ Lipsiensis, ed. Frid. Ritschel, t. I, fasc. 2. *Leipzig*, *Teubner*, gr. in-8.

Contient : *Bernhardi*. De Incisionibus anapæsti in trimetro comico Græcorum (publié à part depuis ; 34 p.). — C. Jacoby. Obss. critt. in Dionys. Halic. Miscella ad Æschylum, Euripidem, Mimnermum, Thucydidem.

ARCHIV. für Literaturgeschichte, hgb. v. R. Gosche, 2 Bd., 1 u. 2 h. : *Liebrecht*, Ueber Cyprische Volkslieder. *Freymüller*, Biblisches u. Homerisches in Schiller's Jungfrau v. Orleans.

ARCHIVES des missions scientifiques et littéraires. *Paris*, *Impr. nat.*, t. VII, 1872, in-8.

2e livraison : *P. Foucart*. Rapport sur un sénatus-consulte inédit de l'année 170 relatif à la ville de Thisbé.

3e livraison : *Albert Dumont*. Rapport sur une mission archéologique en Grèce.

ATTI dell' Accad. di scienze morali e politiche. *Napoli*, in-4, t. VI.

Labriola. La dottrina di Socrate secondo Senofonte, Platone ed Aristotele.

— Della reale Accad. di archeologia, etc. *Napoli*, in-8, t. V.

Corcia, i diversi miti di Partenope.

BIBLIOTHÈQUE de l'École des hautes études, publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Sciences philologiques et historiques, 10e fascicule, livraisons 1 et 2. *Paris*, *F. Vieweg*, 1872.

Exercices critiques de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par Ed. Tournier.

BLÆTTER für das Bayerische Gymnasialschulwesen redigirt von W. Bauer und G. Friedlein. 8 Baud. *München*, *Lindauer in Comm.* gr. 8.

Contient : H. 1-5 : Die griechischen Deponentia (Forts). Seite 1. Die zwölf Arbeiten des Herkules S. 12. — Zu Aristophanes (Aus Dr. Stanger's hinterlasse-

nen Papieren). S. 39. — *Mähly*. Theocrit's dreissigstes Idyll S. 79. — *Thenn*. Eurip. Alcestis 336. 430. 1003. S. 85. — *Unger*. Antrones und Orchomenos. S. 147. — *Geist*. Bemerkungen zu Curtius. S. 164.

CHRONICLE (The numismatic-) and Journal of the numismatic Society, ed. by W. S. W. Vaux, J. Evans and Barclay V. Head, 1871, p. 3.4, new series, nr. 43.44. *London, J.-R. Smith*, in-8.

Contient : *De Saulcy*. Monnaies des Zamarides, dynastes juifs de Bathyra, p. 157. — *Gardner*. On some coins with the inscription ΤΡΙΗ, p. 162. — *Head*. On some rare greek coins recently acquired by the British-Museum, p. 166. — *Lang*. Treasuretrove in Cyprus of gold Staters, p. 229.

HERMES. Zeitschrift für classische Philologie, unter Mitwirkung von R. Hercher, A. Kirchhoff, Th. Mommsen, hrsg. von Emil Hübner. 6. Bd. 3. Heft. *Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung*, gr. 8. 3. th.

Contient : *Dittenberger*. Römische Namen in griechischen Inschriften und Literaturwerken. S. 281. —*Jordan*. Das Templum deæ Syriæ in Rom. S. 314. — *Mommsen*. Bruchstücke des Johannes von Antiochia und des Johannes Malalas. S. 323. — *Schmidt*. Zu Euripides Cyclops v. 512 ff. S. 383.

JAHRBUCHER, Neue —, für Philologie und Pädagogik. Herausgegeben von A. Fleckeisen und H. Masius. 103 u. 104 Band. 1872. 2. Heft.

Contient : I. Abth. : *Breitenbach*. Das Jahr der Rückkehr des Alkibiades. — *Schimmelpfeng*, Zu Lukianos Ζεὺς ἐλεγχόμενος.
II. Abth. : *Schauenburg*. Schiller's Glocke und Homer's Achilleschild.

— 105. u. 106. Band. 1872. 3. Heft.

Contient : I. Abth. : *Ludwich*. Zu den Odysseescholien. — *Schubart*, Philologisch-archäologische Bemerkungen und Gegenbemerkungen. — *Ziel*. Zu Sophokles. — *Lehrs*. Zur Rechtfertigung des Aristophanes. — *Diels*. Zur Literature der griechischen Florilegien. — *Rutger's*. Ueber die Proklisis im griechischen. — *Dindorf*. Lexicon Sophocleum, dritter Artikel.

— 4. Heft.

Contient : I. Abth. : *Perthes*. Pindars dritte isthmische und elfte pythische Ode. — *Ludwich*. Zu den Odysseescholien. — *Hart*. Zu den Scholien des Dionysios Thrax.
II. Abth. : *Hermann*. Das wissenschaftliche Princip der philologischen Hermeneutik.

— 5. Heft.

Contient : I. Abth. : *Plew*. Polymnia-Hebe ? — *Ludwich*. Zu den Odysseescholien. — *Autenrieth*, Ἀχέροντα. — *Arnoldt*. Ueber das Auftreten der einzelnen Choreuten bei Aristophanes.

— 6. Heft,

2. Abth.: *Kerber*, Vier Regeln der griechische Schulgrammatik.
I. Abth. : *Dindorf*. Ueber Photios Lexicon und Bibliothek. — *C. von Jan*. Die mit ὑπέρ zusammengesetzten Namen der Töne. — *Isler*. Der Process des Perikles. — *K.-H. F.*, zu Lysias Rede.

— 7. Heft.

I. Abth. : *Rosenberg*. Zu (Gorgias) Helene und Palamedes. — *Trieber*. Zum Kriegswesen der Spartaner. — *Mähly*. Zu Aristodemos.

— 8. Heft.

I. Abth. : *Plew*. Arrian, VII, 25 und Plutarch. Alex. 76. *Lowinski*. De emendando versu Æschyleo (Sept. adv. Th. 997.!— *Krüger*. Zu Soph. Œdipus in Kolonos. — *Rohde* et *Dindorf*. Ueber den Schriftsteller Σπλήνιος. — *Cron*. Zu Platons Gorgias. — *Carnuth*. Aristarch über ἀγέρωχος. — *Kiessling*. Epigraphisches.

— 9. Heft.

I. Abth. : *Bulle*. Pindars 3. isthm. u. 11. pyth. Ode. — *Ludwich*. Zu den Odysseescholien. — *Skrzoczka*, Ueber die τέχνη γραμματική des Apollonios.

— 10 Heft.

I. Abth. : *Dindorf*. Lexicon Sophocleum (2e art). — *Ludwich* (suite). — *Volkmann*. Ueber das Verhältniss der philos. Referate in den Eglogæ physicæ des Stobaeos zu Plutarchs placita philosophorum.

— 11. Heft.

I. Abth. : *Ludwich*. (Suite.) — *Schöne* (Die Biographien der 10 att. Redner), die Biograph. des Lysias. — *Piderit*. Zu Sophocles Œd. in Kolonos. — *Onckcn*, der Process des Perikles. — *Susemihl*. Zu Aristoteles Politik.

— 5. Suppl. Bd. 4. Heft. *Leipzig*, *Teubner*, gr. in-8.

K. Lugebil. Zur Geschichte der Staatsverfassung von Athen. — *H. Meusel*. Pseudocallisthenes nach der Leidener Handschrift herausgegeben.

JOURNAL DES SAVANTS. *Paris*, *Didier*, in-4.

1872 (suite) : *Maury*. Histoire d'Hérodote. — *Egger*, Fragment d'Aristote. *Id*. Index d'Aristote. — *Id*. L'Iliade d'Homère, Sophocle. Euripide. — *Miller*. Dictionnaire grec de Chassang. — *A. Dumont*. Vases peints de la Grèce propre. — *Beulé*. La Galatie et la Bithynie.

PHILOLOGUS. Zeitschrift für das klassische Alterthum. Herausg. von Ernst. v. Leutsch. 31 Bd. 4 Heft. *Göttingen*, *Dieterich*. gr. 8.

Contient : *Schmidt*. Zum Anonymus de musica § 98. S. 577. — *Matz*. — Brunn's Zweite Vertheidigung der philostratischen Gemälde. S. 585. — *Sievers*. — Ueber das Geschichtswerk des Herodianus, S. 631. — *Campe*. Horaz und Anakreon. S. 667. — *Georges*. Τετραγράμματος, S. 697. — *Schäfer*. Ueber die Angaben der Alten von der Grösse des Erdumfangs, S. 698. — *Urlichs*. Zu Eustathios. S. 711. — *Jahresberichte : Wecklein*. Die Æschyleische Literatur von 1859-1871, S. 712. — *Münscher*. Zu Xenophon's Anabasis IV, 8, 2, S. 753. — *Liebhold't*. Zu Platon, S. 755.

— 32. Band. 2. Heft. *Göttingen*, *Dietrich*, gr. 8.

Contient : *Susemihl*. Ueber Ilias B, 1-483, S. 193. — *Comparetti*. Die Strafe des Tantalos nach Pindar, S. 226. — *Todt*. Bemerkungen zu Sophokles Electra, S. 252. — *Jahresberichte : Wecklein*. Die Æschyleische Literatur von 1859-1871 (Fortsetzung). S. 318. — *Wieseler*, Soph. Antig. 575, S. 356. — *Zeterling*. Zur Interpretation von Thucyd. II, 35, 2, S. 357. — *Lawes*. Zu Xenophon's Hellenica. S. 361. — *Liebhold*. Zu Platon, S. 363. — *Spengel*. Zu Demosthenes (ἀκονητί), S. 365.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Nouv. série, 12e année. Livr. 1-6, 1er semestre 1872, in-8. *Paris*.

Perrot, G. Inscription d'Ancyre, p. 20. — *Dumont*. Découvertes récentes à Salone. p. 118. — *Egger*. Note sur un papyrus grec inédit, p. 137. — *Perrot* et *Guillaume*. Les Monuments de la Ptérie (Boghas-Keuï, Aladja et Enïuk), p. 157-209. — *Colonna Ceccaldi*. Leontopolis de Syrie, p. 169. — *L. de Ronchaud*. Le Péplos d'Athéné Parthénos. Étude sur les tapisseries dans l'antiquité et sur leur emploi dans l'architecture et spécialement dans la décoration du Parthénon, p. 265. — *G. Colonna-Ceccaldi*. Stèle inédite de Beyrouth, p. 253. — *G. Perrot*. Les Monuments de la Ptérie (suite), p. 281. — *Clermont-Ganneau*. Une stèle du temple de Jérusalem (suite), p. 290. — *A. Dumont*. Miroir grec, orné de dessins au trait, p. 297. — *Miller*. Lettre à M. Waddington, sur une inscription byzantine trouvée dans la petite Arménie, p. 299. — *L. de Ronchaud*. Le Péplos d'Athéné Parthénos (suite), p. 309. — *G. Perrot*. Monuments de la Ptérie (suite), p. 345. — *Miller*. Inscription grecque trouvée au musée de la Société archéologique d'Athènes, p. 353. — *Jules Girard*. De l'authenticité de l'oraison funèbre attribuée à Lysias, p. 373. *L. de Ronchaud*. Le Péplos d'Athéné Parthénos (suite), p. 390.

— 2e semestre 1872.

A. Dumont. Bronze archaïque trouvé à Gourizi (Albanie), p. 1. — *Jules Girard*. L'Oraison funèbre attribuée à Lysias (suite), p. 4. — *G. Perrot et Guillaume*. Monuments de la Ptérie (suite). p. 15. — *O. Rayet*. Inscriptions inédites ou mal publiées de Samos, p. 36. — *L. de Ronchaud*. Le Péplos d'Athéné Parthénos (suite), p. 80. — *O. Rayet*. Inscriptions agonistiques d'Halicarnasse, p. 109. — *A. Dumont*. Timbres rhodiens trouvés à Arezzo et

à Chiusi. p. 157.—*G. Perrot* et *Guillaume*. Amasia (Cappadoce), p. 201. — *G. Colonna Ceccaldi*. Découvertes en Chypre (suite), p. 221. — *A. Dumont*. σήκωμα découvert à Panidou (Thrace), p. 229. — *Franç. Lenormant*. Le Monastère de Daphni, près d'Athènes, p. 232, 278. — *A. Dumont*. Chœnix du système attique, p. 297.— *G. Colonna Ceccaldi*. La patère d'Idalie, p. 304. — *A. Dumont*. Stèle athénienne représentant une déposition funèbre, p. 339. — *Ph. van der Haeghen*. Inscriptions grecques du temple de Philes, p. 342. — *Léon Heuzey*. Héraclée de la Lyncos et la cité des Pélagons, p. 368.

RHEINISCHES MUSEUM für Philologie, herausgegeben von Friedrich Ritschl und Anton Klette. Neue Folge, 26. Band. *Frankfurt am Main, Sauerländer*, in-8.

Heft 2. : *Schmidt*. Corrections d'auteurs grecs. — *Nissen*. Die Œkonomie der Geschichte des Polybios. — *Sommerbrodt*. Lucianische Handschriften. — *Stahl*. Zu Thukydides.— H. 3 : *Blümner*. Geschichte der griechische Malerei. — *Wächendorf*. Coniectt. in Demosthenem. — *Susemihl*. Studien zur Aristotelischen Poetik. — *Wachsmuth*. Dekret der ägyptischen Satrapen Ptolemaios I. — *Steup*. Zu Thukydides Bericht über die attische Pest, etc.

SCHRIFTEN der Universität zu Kiel aus dem Jahre 1870. 17 Bd. *Kiel, Universitätsbuchh*. IV, 283 S. gr. 4.

Contient : *Herm. Richard*. De Euripide Æschyli Sophoclisque et correctore et vituperatore, 47 S.

TRANSACTIONS of the American philological Association.

Hadley. On the nature and theory of the greek accent. — *Goodwin*. On the aorist subj. and future indic. with ὅπως and οὐ μή.

ZEITSCHRIFT für die oesterreichischen Gymnasien. Red. : J.-G. Seidl, F. Hochegger, J. Wahlen. 23. Jahrg. 1872. 12 Hefte. *Wien, Gerold's Sohn*. 1. Heft, 80 S. gr. 8. 5 1/3 th.

22. Jahrg. H. 7-11 : *La Roche*. Die Trithemimeres im Homerischeu Hexameter, S. 497. — *Oberdick*. Kritisch-exegetische Bemerkungen zu Æschylus, S. 660. — *La Roche*. Die Lehre von der Congruenz. Ein Beitrag zur griechischen Syntax, S. 729.

23. Jahrg. 1872, H. 1-3 : *La Roche*. Beobachtungen über den Sprachgebrauch von ἐπί im Homer (Fortsetzung), S. 81.

ZEITUNG, archäologische —. N. F. Bd. 4. H. 1-4. *Berlin, G. Reimer*.

Contient : H. 1 : *Adler*. Stirnziegel aus Caere (hierzu Taf. 41) S. 1. — *Curtius*. Zur Topographie von Attica, S. 3. — *Id*. Der attische Friedhof vor dem Dipylon (hierzu Taf. 42, 43, 44), S. 12. — *Heydemann*. Kadmos, S. 35. — *Wittich*. Das Stadion an den griechischen Rennbahnen, S. 37. — *Curtius*. Neuestes aus Athen, S. 50. — *Hübner*. Zur Aphrodite mit der Stephane, S. 51. *Kekulé*. Ueber eine angebliche Darstellung der Tyche mit Plutos, S. 51. — *Abbildungen :* Taf. 41. Stirnziegel aus Caere. —Taf. 42. 1. Der attische Friedhof vor dem Dipylon. — 2. Uebersicht über das Terrain vor dem Dipylon. — 3. Grabstein aus Athen. — Taf. 43. Grabrelief aus Athen. — Taf. 44. Grabrelief aus Athen.

H. 2 : *Heydemann*. Vasensammlung des Museums zu Palermo, S. 53. — *Friedländer*. Philoktet und Æacus auf zwei Münzen d. k. Münzkabinets in Berlin, S. 79. — *Conze*. Athenisches Sepulcralrelief, S. 81. — *Bötticher*. Zwei Hermenbildnisse der Sappho, S. 83. — *Hübner*. Die Madrider Sapphoherme, S. 86. — *Schwabe*. Aphrodite mit der Sandale drohend, S. 97. — *Michaelis*. Priamos bei Achilleus, S. 100. — *Abbildungen :* Taf. 45. Nike; Boreade in Liebesverfolgung, Vasen des Museums zu Palermo. — Taf. 46. Theseus; Tod des Aias, Vasen des Museums zu Palermo. — Taf. 47. Chiusinisches Vasenbild im Museum zu Palermo. — Taf. 48. Tod des Troilos, Vasen des Museums zu Palermo. — Taf. 49. Athenisches Sepulcralrelief. — Taf 50. Zwei Hermenbildnisse der Sappho.

H. 3. *Wittich*. Von den Maassen des Parthenon, des Vorpersischen und des Perikleischen, S. 105. — *Michaelis*. Zu den Parthenonsculpturen, S. 110. — *Heydemann*. Reliefiragmente (hierzu die Abbildung Taf. 54), S. 116. — *Forchhammer*. Eirene mit dem Plutos und Athene Lemnia, S. 131.

H. 4. : *Michaelis*. Griech. Grabrelief (Taf. 53, 53*a*). S. 138. — Jason bei

Aietes, Vasenbild aus R ıvo, S. 154. — Darstellung aus dem Mythos der Phädra und Hippolytos S. 1.7. — *Miscellen : Friedländer*. Ueber das von Herrn Professor Wieseler gefı ndene « bisher nicht richtig erkannte Attribut des Vulcanus », S. 162. — *Pervanoglu*. Zur Topographie Athens, S. 164 — *Schliemann*. Inschriften aus Neu-Ilion, S. 169.

II. RELIGION ET PHILOSOPHIE.

BURNOUF (Émile). La Science des religions, 2e édit. *Paris, Maisonneuve*, 1872, 1 vol. in-16.

— La Légende italienne Étude de mythologie comparée. *Paris, Maisonneuve*, 1 vol. in-16.

DEMETRACOPULUS, Andron. C., Græcia orthodoxa sive de Græcis qui contra Latinos scripserunt et de eorum scriptis. (In neugriech. Sprache.) *Leipzig, List u. Francke*. XI-204 S. gr. 8. 1 th.

HUTTEMANN. Die Poesie der Orestessage. *Braunsberg*, 31 p.

LABRIOLA. Dottrina di Socrate secondo Senofonte, Platone ed Aristotele. *Napoli*, VI-148 p. in-4.

MÜLLER (Max). Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes, traduit de l'anglais par Georges Perrot. *Paris, Didier*, 1 vol. in-8.

OVERBECK, Johs., Atlas der griechischen Kunstmythologie. Mit Unterstützung des königlich sächsischen Ministeriums des Cultus und öffentlichen Unterrichts. In 10 Lfgn. 1. Lfg. *Leipzig, Engelmann*, 5 Steintaf. m. 2 S. Text. Imp.-Fol. 16 th.

RAGNISCO, Pietro, Storia critica delle categorie dai primordj della filosofia greca sino ad Hegel. Due vol. *Firenze, tip. Cellini*, p. 1—416, 417—832. In-16. L. 8,00.

STEIN, de Atlante Homerico et Æschyleo. *Oppeln*, 8 p.

VACHEROT. Rapport fait au nom de la section de philosophie sur le concours relatif à la question de Socrate considéré surtout comme métaphysicien. Lu dans la séance du 5 décembre 1868. Institut de France. *Paris, impr. Didot*. 55 p. in-4.

III. ARCHÉOLOGIE. — ÉPIGRAPHIE.

BADER (Clarisse). La Femme grecque, étude de la vie antique. *Paris, Didier*, 2 vol. in-8. 12 fr.

BEULÉ (Ernest). Fouilles et découvertes, résumées et discutées en vue de l'histoire de l'art. Italie et Grèce, Afrique et Asie. *Paris, Didier*, 2 vol. in-8. 15 fr.

BIARDOT (E.-Prosper). Les terres-cuites grecques funèbres dans leur rapport avec les mystères de Bacchus, ouvrage accompagné d'un atlas de 54 pl. noires et coloriéès. *Paris, A.-F. Didot.*

DAREMBERG ET SAGLIO, directeurs. Dictionnaire des antiquités grecques et latines, donnant le tableau de la vie politique et privée des anciens d'après les dernières recherches et les découvertes les plus récentes, 2 volumes in-4, illustrés de 3000 gravures d'après les documents les plus authentiques. *Paris*, *Hachette.*

Ce dictionnaire se composera d'environ vingt livraisons. Chaque livraison comprendra 20 feuilles d'impression (160 pages) et se vendra 5 francs. — La première livraison est en vente: il paraîtra trois ou quatre livraisons par an.

DÉMÉTRIADÈS. Ἱστορικὸν δοκίμιον τῶν Ἀλεξανδρινῶν βιβλιοθηκῶν. Ἐν Λειψίᾳ, 32 p.

DUMONT (Albert). Rapport sur un voyage archéologique en Thrace. *Paris*, 73 p. Inscriptions céramiques de Grèce. *Paris, Thorin*, 451 p. in-8.

Extraits des *Archives des Missions*, t. VI.

— Mélanges archéologiques, *Paris, Didier*, 1873, in-8, 34 pages, avec planches.

FROEHNER. Deux Peintures de vases de la Nécropole de Kameiros. *Paris*, 19 p.

FROEHNER, W. Les Musées de France, recueil de monuments antiques (glyptique, peinture, céramique, verrerie, orfévrerie). Reproductions en chromolithographie, eaux-fortes, gravures sur bois, phototypographies, etc., d'après les monuments les plus intéressants des collections publiques et privées à Paris et en province, choisis au point de vue de l'art, de l'archéologie et de l'industrie antique. Livraisons 1-4. *Paris, Rothschild*, 32 p. et 16 pl. in-folio. 2 livraisons ensemble, 24 fr.

Contient : 1re livraison. Texte : Vase peint du Cabinet de France ; masque de Méduse ; marbre d'Athènes (du musée du Louvre). — Vases peints du Cabinet de France ; Vénus de Tarse, terre-cuite du musée du Louvre. — Les livraisons 3 et 4 contiennent : Feuilles 3 et 4 ; pl. Œnochoé de la collection E. Dutuit ; Stèle sépulcrale du musée du Louvre ; Vases peints de différentes collections particulières ; Vase de bronze du cabinet de M. Charvet ; Bas-relief du musée de Strasbourg ; Bronzes d'Alexandrie de la collection Oppermann ; Terres-cuites de Tarse du musée du Louvre ; Vases peints de la collection Oppermann.

— Tablettes grecques du Musée de Marseille. 3e édition, revue et augmentée. *Paris, impr. Pillet*, 11 p. 8.

HEUZEY, Léon. Un Palais grec en Macédoine. Étude sur l'architecture antique. Avec un plan restauré et un parallèle des ordres d'architecture par H. Daumet. *Paris, imp. Donnaud*, 47 p. 8.

HOUSSAYE (Henry). Histoire d'Apelles. Études sur l'art grec, 1 vol. in-8. *Paris, Didier.* 2 fr.

LE BAS ET WADDINGTON, Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, fait par ordre du gouvernement français pendant les années 1843 et 1844 ; par Philippe Le Bas et W.-H. Waddington,

membres de l'Institut, avec la coopération d'Eugène Landron, architecte. Gravure de Lemaître. Livraisons 63-79. *Paris, Didot*, gr. in-4 à 2 col.

MANITIUS, C. De antiquissima Neptuni Figura. *Leipzig, Engelmann*. 16 gr.

NOTIZIE e osservazioni su di un' antica epigrafe greca trovata in Selinunte di Sicilia e sulle illustrazioni fattene sinora. *Livorno, tipografia Fabbreschi*, 32 p. in-8.

PERROT (G.). Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie et de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, par MM. G. Perrot, ancien membre de l'École d'Athènes, Edmond Guillaume, architecte pensionnaire de l'École de Rome, et Jules Delbet, docteur en médecine. 1 vol. gr. in-4° de texte, deux vol. de 80 pl. et 7 cartes. *Paris, Didot*, 1862-1872.

RICCIO. Vascelli greci da guerra dei primi tempi. *Napoli*, 712 p.

ROZY. Essai sur le droit privé athénien. *Toulouse*, 66 p.

STENERSEN, L.-B., Fidias. En Skildring fra den græske Billedhuggerkunsts hoieste Blomstring. Med et Titelbillede og Træsnit i Texten. *Gyldendal*, 144 S. in-8. 1 Rd.

STRUBE, Carl. Supplement zu den Studien über den Bilderkreis von Eleusis, herausgegeben von H. Brunn. Mit 3 lith. Taf. in qu. Fol. *Leipzig, Engelmann*, 18 S. gr. in-4. 1 1|3 th.

URLICHS, Ludw. Die Anfänge der griechischen Kunstlergeschichte. 2 Hft. *Würzburg, Stahel*, 31 S. 4. 16 Ngr.

WALSH, W. Pakenham. The Moabite Stone : The Substance of Two Lectures. *Dublin, Herbert; London, Hamilton*. 94 p. 12. sd. 1 sh.

IV. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

BECQ DE FOUQUIÈRES. Aspasie de Milet; étude historique et morale. *Paris, Didier*, 1 vol. in-8.

BELVIGLIERI, Carlo. Storia della Grecia dai tempi remoti sino alla conquista Romana. *Firenze, Paggi*, 304 p. 16. L. 2,50.

BUTTMANN, Auguste. Agesilaus, Sohn des Archidamus. Lebensbild eines spartanischen Königs und Patrioten. Nach den Quellen m. besond. Berücksichtigung d. Xenophon dargestellt. *Halle, Buchhandl. d. Waisenh.* XII-295 S. 8. 1 th.

— Kurzgefasste Geographie von Alt-Griechenland. Ein Leitfaden für den Unterricht in der griechischen Geschichte und die griechische Lectüre auf höhere Unterrichts-Anstalten. *Berlin, Nicolai's Verl.*, VIII-140 S. gr. 8. 18 Ngr.

CORCIA. De' Cercoli o Cercopi di Diodoro Sicolo, 2 ediz. *Napoli*, 16 p.

DU MESNIL-MARIGNY. Histoire de l'économie politique des anciens peuples de l'Inde, de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce. 2 vol. *Paris, Plon,* 937 p. in-8.

DUMONT (Albert). Le Balkan et l'Adriatique. *Didier,* 1873, 400 pages in-8. 6 fr.

FIELITZ (Wilh.). Der Parthenon. *Stralsund,* 1871, 26 p. in-4.

FRIEDRICHS (C.). Kunst und Leben. Reichsbriefe aus Griechenland, dem Orient und Italien. *Düsseldorf,* v-220 p. gr. in-8.

FRIETEN. De Philopœmene Megalopolitano. *Düsseldorf,* 26 p.

GILBERT, Gust. Studien zur altspartanischen Geschichte. *Göttingen, Vandenhoek et Ruprecht,* IV-196 S. gr. 8. 1 th. 2 gr.

GUHL, E., und W. **KONER.** Das Leben der Griechen und Römer. 8. Aufl. In 12 Lfgn. 1—3. Lfg. *Berlin, Weidmann,* S. I-224 m. eingedr. Holzschn. gr. 8. 1/3 th.

HAAKE, Alb. Der Besitz und sein Werth in homerischen Zeitalter. Eine kulturhistor. Skizze. *Berlin, Ebeling u. Plahn.* 16 S. gr. 4. (Progr.) 6 gr.

HENKEL, Herm. Studien zur Geschichte der griechischen Lehre vom Staat. *Leipzig, Teubner,* IV, 168 S. gr. 8 n. 1 Th. 6 Ngr.

KIEPERT. Bemerkungen über die Geographie von Alt-Griechenland. *Berlin,* 22 p.

— Neuer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien.

LUGEBIL. Zur Geschichte der Staatsverfassung von Athen. *Leipzig.*

RUELLE, C.-E. Tableau des archontes éponymes d'après M. Albert Dumont. *Paris, Labitte,* 18 p. 1 fr.

SAUPPE, H. Commentatio de amphictionia delphica et hieromnemone attico. 4. *Göttingen, Dielerich.* 8 gr.

SMITH, W. Dictionary of Greek and Roman Biography. 3 vol. *Murray.* 18. adv. each. 28 sh.

STEIN, Res Syracusan. a morte Hieronis ad urbis expugnationem. *Neuss,* 11 p.

STIENE, Albert. De Heracleotarum Ponticorum republica et rebus gestis. *Monasterii* 1870. 49 S. 8. (Diss.)

STOLL, H.-W. De helden van Griekenland en oorlog en vrede. Geschiedenis van Griekenland in biographien. Uit het Hoogduitsch door E. Mehler. *Sneek, van Druten en Bleeker.* VIII-553 bl. 8. f. 1,80.

WADDINGTON, W.-H. Fastes des provinces asiatiques de l'empire romain depuis leur origine jusqu'au règne de Dioclétien. 1re partie. *Paris, Didot,* 276 p. in-8.

WOLFF, Eduard. De Vita Themistoclis Atheniensis. *Monasterii,* 1871. 84 p. 8. (Diss.)

V. PHILOLOGIE ET LINGUISTIQUE.

ASSMUS. Eigenthumlich. Bedeutungen gr. Zeitformen. *Salzwedel*, 8 p.

BEYER. De pronomine ἕ, σφέ, σφίν, etc. *Neustettin*, 11 p.

BORN, E. Tavole sinottiche per la conjugazione dei verbi irregolari della lingua greca : seconda edizione riveduta da Giuseppe Müller. *Roma, Torino e Firenze, Lœscher* 56 p. 16. L. 0,80.

CREMER, Hermann. Biblico-Theological Lexicon of New-Testament Greek. Translated from the German by D.-W. Simon and William Urwick. *Edinburgh, Clark; London, Hamilton*. 647 p. 8. 14 sh.

CURTIUS, Geo. Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik. 4. Bd. 2. Heft. *Leipzig, Hirzel*. V u. S. 231-492. gr. 8. n. 1 1/3 th. (I-IV, 2. : 9 2/3 th.

DEVÉRIA, Théodule. Catalogue des manuscrits égyptiens écrits sur papyrus, toile, tablettes et ostraca, en caractères hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, grecs, coptes, arabes et latins, qui sont conservés au musée égyptien du Louvre. *Paris, imprim. de Mourgues; au musée du Louvre*. 276 p. in-12. 1 fr. 50.

GREEN, T.-S. Greek and English Lexicon to New Testament. *Bagster*. 12.

HAUPT, M. Variarum lectionum capita septem. *Berlin. Calvary et Comp*. 9 S. gr. 4. 12 Ngr.

HEIMSTÖH. De versuum Ionicorum mensura. *Bonnæ*, 20 p.

HIGNARD, Henry. L'Étude du grec dans l'éducation française. Discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, prononcé le 1er août 1871. *Impr. Regard*. 20 p. 8.

KLEEMANN, M. Reliquiarum dialecti creticæ pars prior. Glossæ creticæ cum commentariolo de universa creticæ dialecti indole. *Halle, Lippert'sche Buchh*. 44 S. gr. 8. 12 Ngr.

LANCELOT, dom Claude. Le Jardin des racines grecques. Nouvelle édition, revue, corrigée et annotée par Alexis Pierron. *Paris, Delalain*, XII-282 p. in-12. 2 fr.

MARSHALL, J.-M. Table of Greek irregular Verbs. *Macmillan*. 8. 1 sh.

PEILE, John. An Introduction to Greek and Latin Etymology, 2nd ed. *Macmillan*, 470 p. 8. 10 sh. 6 d.

POTT, A.-F. Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen unter Berücksicht ihrer Hauptformen Sanskrit; Zend-Persisch; Griechisch-Lateinisch, etc. 2. Aufl. A. u. d. T. : Wurzelwörter-Buch der indogerman. Sprachen. 4. Bd. Wurzeln auf stumme Consonanten. Nämlich : Wurzeln auf Cerebrale u. Dentale. *Detmold, Meyer*. n. 6 th. (I-IV. : 44 1/3 th.

RÉGNIER (Ad.). Le Jardin des racines grecques réunies par Claude Lancelot, et mises en vers français par Louis-Isaac Le Maistre de

Sacy. Nouvelle édition, augmentée : 1° d'un traité de la formation des mots grecs ; 2° d'un grand nombre de racines nouvelles et des principaux dérivés ; 3° d'un nouveau dictionnaire des mots français tirés du grec. *Paris, Hachette*, CLXII-340 p. in-8. 3 fr.

THUROT. Emploi des modes dans les propositions suppositives. *Paris*, 12 p.

WENTZEL. Die Redeweise μᾶλλον ἢ οὔ. *Grossglogau*, 16 p.

WILHELM, E. De infinitivi linguarum sanscritæ, bactricæ, persicæ, græcæ, oscæ, umbricæ, latinæ, gothicæ forma et usu. *Eisenach, Bacmeister*. 1 1/3 th.

VI. LITTÉRATURE. — GÉNÉRALITÉS.

BOECKH'S, Aug. Gesammelte kleine Schriften. 6. Bd. A. u. d. T. : Akademische Abhandlungen vorgetragen in den Jahren 1836-1858 in der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, nebst einem Anhang epigraphische Abhandlungen aus Zeitschriften enthaltend. Hrsg. v. Ernst Bratuscheck und Paul Eichholtz. *Leipzig, Teubner*, VIII-469 S. m. 14 Taf. in gr. 8 gr. 4., Fol. qu. 4. u. gr. Fol. gr. 8. n. 4 th. (I—III. V. u. VI. : 16 th.

BOSCHINI, A. Dizionarietto biografico dei principali scrittori greci. *Pesaro, tip. Nobili*, 100 p. in-16.

BERNHARDY, G. Grundriss der griechischen Litteratur. 3. Bearb. 2. Thl. Geschichte der griechischen Poesie. 2. Abth. Dramatische Poesie, Alexandriner, Byzantiner, Fabel. *Halle, Anton*, XXII-815 S. gr. 8. 4. th. (1—II, 2 : 10 Th. 27 Ngr.).

COURDAVEAUX, V. Eschyle, Xénophon et Virgile. Études philosophiques et littéraires. *Paris, Didier ; Pedone-Lauriel*, x-372 p. in-8. 5 fr.

GERMAIN, A. Isaac Casaubon à Montpellier. *Montpellier, Boehm*, 42 p. in-4.

GROSSO, Stefano. Sugli studii di Francesco Ambrosoli nelle lettere greche e latine : ragionamento. *Milano, tip. Bernardoni*, 80 p. in-8. L. 1,50.

HECKER, W. Klassisch woordenbœk van eigennamen uit de Grieksche en Romeinsche geschiedenis, mythologie, aardrijks- en letterkunde. 2e verbeterde druk. *Amsterdam, P.-N. van Kampen*. 4 en 421 bl. in 2 kolommen. 8.

JAHRESZEITEN (griechische). Herausgegeben v. A. Mommsen. 1. u. 2. Heft. *Schleswig, Bergas*. 1 1/2 Th.

MÉLANGES gréco-romains tirés du Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, t. III, livr. 3. Ebd. n. 1/3 th.

MNEMOSYNE. Bibliotheca philologica Batava. Scripserunt C.-G. Cobet, C.-M. Francken, H. van Herwerden, etc. Collegerunt H.-T. Kar-

sten, H.-J. Polak, H.-W. van der Mey. Nova series. Vol. I. 4. Hefte. *Leipzig, Richter et Harrassowitz.* n.n. 3 th.

MÜLLER, Max. Essays, 3. Bd. Beiträge zur Literaturgeschichte, Biographik und Alterthumskunde. Mit einem Anhang : Briefe v. Bunsen. an Max Müller aus den J. 1848-59. Aus dem Engl. m. Autorisation des Verf. ins Deutsche übertragen v. Fel. Liebrecht. *Leipzig, Engelmann.* v-547 S. gr. 8. n. 2 1/2 Th. (I—III. : n. 6 1/2 Th.

RICHTER, J. Die Ultramontanocommunisten. Eine griech. Komödie. 4. *Jena, F. Frommann.* n. 1 Th.

PERROT (Georges). L'Éloquence politique et judiciaire à Athènes. Ouvrage couronné par l'Académie française. *Hachette*, in-8.

VOLKMANN, Rich. Die Rhetorik der Griechen und Römer in systematischer Uebersicht dargestellt. *Berlin, Ebeling et Plahn.* VIII, 505 S. gr. 8. n. 3 Th. 18 Ngr.

WILAMOWITZ-MOLLENDORF. Obss. critt. in comœdiam græcam. *Berol.* 1870, 57 p.

VII. AUTEURS GRECS.

ÆSCHINIS in Ctesiphontem oratio. Recensuit, explicavit Andreas Weidner. *Leipzig, Teubner,* XL-211 S. gr. 8. 1 Th. 6 Ngr.

ÆSCHYLI quæ supersunt in cod. Laurent. veterrimo, ed. R. Merkel. *Oxon,* VIII-139 p. in fol.

— Œuvres complètes. Traduction nouvelle par Leconte de Lisle. *Paris, Lemerre,* 373 p. in-8. 7 fr. 50 c.

Dinges. De divina rerum hum. ap. Æsch. moderatione. *Bensheim,* 22 p.
Maennel. De parodo Eumenidum Æsch. *Halis Sax.,* 28 p.
Merkel. Æsch. cod. Laurent., etc., præfationis lineamenta. *Quedlinburg,* 16 p.
Zwolski. Explicantur loci aliquot Æsch. Choëph. *Ostrowo,* 19 p.
Wecklein, N. Studien zu Æschylus. *Berlin, Weber,* x-176 p. gr. in-8.

ALEXANDRE D'APHRODISIAS.

Essai sur Alexandre d'Aphrodisias, suivi du traité *du Destin et du Libre pouvoir,* traduit en français pour la première fois, par M. Nourrisson. *Paris, Didier,* 1 vol. in-8. 6 fr.

ANTIPHON.

Hug (Arnold). Commentatio de arte critica in Antiphontis orationibus factitanda. *Turici,* 26 p. in-4.

APPENDIX ad opera edita ab Angelo Majo S. R. E. Presbytero Cardinali, continens quædam scriptorum veterum poetica, historica, philologica e codicibus collecta. *Roma,* 1871, *G. Spithöver.* VIII-168-104 p. in-4.

APPIANUS.

Fahland (B.). Quomodo Appianus in historia belli contra Antiochum magnum gesti auctoritate Polybii usus sit. *Greiffenberg,* 18 p. in-4.

ARISTOPHANES. Il Pluto greco italiano riveduto sui migliori libri e corredato di note per opera di Carlo Castellani. *Firenze, Lemonnier*, xxvi-258 p. in-8.

ARISTOTELES.

Brückner. Die Bedeutung der aristotelischen Philosophie für eine Erziehung zur Freiheit und Sittlichkeit. *Brandenburg an H.*, 20 p. in-4.
Krohn (A.). Zur Kritik aristotelischer Schriften. *Brandenburg, Müller*, III-52 p. gr. in-4.
Susemihl (Frd.). De politicis Aristoteleis quæstionum criticarum particula IV. Gryphiswaldiæ. *Berlin, Calvary.*
Wiggert. De Aristotelis ethicorum Nicomacheorum, VII, 5. In-12, *Stargard* 17 p.

BABRIUS.

Hoch. Babrii fabularum quæ in cod. Athoo leguntur corr. atque interpretatione. *Halis Sax*, 37 p.

BEROSUS.

Lenormant, François. Essai de Commentaire des Fragments cosmogoniques de Bérose, d'après les textes cunéiformes et les monuments de l'art asiatique. *Paris*, 576 p. in-8. 30 fr.

COLLECTION de monuments de la langue néo-hellénique publiée par Émile Legrand, n° 15. Γραφαὶ καὶ στίχοι καὶ ἑρμηνεῖαι κυροῦ Στεφάνου τοῦ Σαχλήκη. *Paris*, 1871, IV-48 p. gr. in-8°.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE. De l'Élocution, traduit en français pour la première fois par M. Al. Guillemot (nos de juillet et août 1873 de *l'Instruction publique*).

DRACONTIUS.

Dracontii carmina minora plurima inedita. Ex codice Neapolitano ed. F. de Duhn. *Leipzig, Teubner.* 12 Ngr.

ETYMOLOGICUM MAGNUM.

Carnuth, O. De Etymologici magni fontibus. *Berlin, Borntræger.* 16 Ngr.

EURIPIDES.

Bauer. Zu die Herakliden des Euripides. *München, Lindauer*, 20 p.
Buchholtz. Die Tanzkunst des Euripidis. *Leipzig, Teubner*, x-191 p. in-8.
Von Hoff. De Lacunis quæ extant in Euripidis Heraclidis. *Cottbus*, 31 p. in-4.

HERODOTUS. Recens. H. Stein, t. II. *Berlin. Weidmann*, 358 p. in-8.

Bredow. Ferdin. De Herodoti ratione theologica atque ethica. Pars II. *Treptow a. R.* 13 S. 4. (Progr.)
Gaisser. Ueber die religiösen Grundideen in Herodot's Weltanschauung. *Rotweil*, 1871; *Tübingen, Fues*. 26 S. gr. 4. 1/2 Th.
Halévy. Examen critique du témoignage d'Hérodote sur la religion des Arabes. *Paris, impr. Donnaud*, 8 p. in-8.
Kirchhoff, A. Nachträgliche Bemerkungen zu der Abhandlung über die Abfassungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes.

HESIODUS.

Schneider (Paulus). De Elocutione Hesiodea commentatio. Pars I. *Berlin, Calvary*, 46 p. in-8.

HOMERUS. The Odyssey of Homer, edited with marginal references, various readings, notes and appendices by Henry Hayman, D. D., late fellow of St-John's college, Oxford, headmaster of Rugby school. Vol. II, to XII. *London, David Nutt*, 1873, in-8.

Albrecht. De acc. cum inf. origine et usu homerico. *Lips.*, 58 p.
Buchholz, E. Die homerischen Realien. 1. Bd. Welt u. Natur. 2. Abth.: Die drei Naturreiche. *Leipzig, Engelmann.* 2 Th.

Düntzer, Heinr. Homerische Abhandlungen. *Leipzig, Hahn*, xv-604 p. gr. in-8. 3 Th.

Gutsch, Guilelm.-Osc. Quæstiones de Homerico hymno in Cererem. *Halle, Lippert'sche Buchh.*, 41 p. gr. in-8. 12 gr.

Lexicon Homericum composuerunt A. Capelle, A. Eberhard, E. Eberhard, etc., Ed.-H. Ebeling. Fasc. II-VI. *Berlin, Ebeling et Plahn.* 1 1/3 Th.

Lohsee, Ernst. De hymno in Mercurium homerico. Dissertatio inauguralis. *Berlin, Calvary et Comp.*, III-48 S. 8. baar 1/3 Th.

Hartel. Homerischen Studien. *Wien*, 88 p.

Riemer. De temporum apud Homerum usu. *Neustadt. Westpr.* 40 p.

Schrader, Herm. Ueber die porphyrianischen Ilias-Scholien, nebst einer Ausgabe der auf Ilias Γ bezüglichen. *Hamburg, Friederichsen und Comp.* 45 S. gr. 4. 12. gr.

Stier, Theoph. De numero et Achivorum Trojam obsidentium et Trojanorum ipsorum dissertatiuncula. *Zerbst, Luppe*, 8 S. 4. 2 gr.

Weissenfels, Paullus. De versibus paucis Batrachomyomachiæ græcæ commentatio critica. *Züllichau*, xix S. 4. (Progr.)

Winter. De Jove homerico. *Brunsbergæ*, 1870, 41 p.

JOANNES ANTIOCHENUS.

Kœcher. De Jo. Antioch. ætate, fontibus, auctoritate. *Bonnæ*, 80 p.

JOSEPHUS, Flavius. Siége de Jérusalem, extrait de l'Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains. *Paris, Hachette.* xvi-240 p. in-16. 2 fr.

Wollenberg. Recensentur 77 loci ex Fl. Josephi scriptis excerpti, etc. *Berlin*, 36 p.

LUCIANUS.

Lexique grec des Dialogues des morts, de Lucien. *Paris, Delalain*, xii-112 p. in-18. 80 c.

Pohl. Ueber Lucian und seine Stellung zum Christenthum. *Breslau*, 19 p.

Ziegeler, Ernest. De Luciano poetarum judice et imitatore. *Gottingæ*, 51 S. in-8. (Diss.)

LYCOPHRON.

Konze, Jos. De dictione Lycophronis Alexandrinæ ætatis poetæ. Pars I. De Lycophroneæ dictionis proprietate in universum ratione simul habita Homeri et tragicorum. *Münster, Regensberg*, iv-109 S. gr. 8.

LYSIAS.

Hoffmeister. De quibusdam locis XX. orationis Lysiacæ. *Stargard*, 16 S. 4. (Progr.)

Mentzner, G. Commentatio de Lysiæ oratione περὶ τοῦ σηκοῦ. 4. *Lipsiæ.* (Plauen, Hohmann.) 12 gr.

PINDARUS.

Panse. Gebrauch der Mythen in den pindarischen Epinikien. *Greiffenberg*, 19 p.

Perthes. 3. isthm. u. 11. pyth. Ode. *Treptow a. R.*, 18 p.

PLATONIS Opera omnia uno volumine comprehensa ad fidem optimorum librorum denuo recognovit et una cum scholiis græcis emendatius ed. G. Stallbaum. Ed. ster. novis chartis impressa. 4. *Leipzig, Holtze*, cart. 4 1/2 Th.

— Sämmtliche Werke. Uebersetzt v. H. Müller. 9. Bd. Platon's Leben v. K. Steinhart. *Leipzig, Brockhaus.* n. 1 1/3 Th. (1-9. : n. 27 1/3 Th.

— Euthydemus. Ed. M. Schanz. *Würzburg, Stuber.*

Egger. Sur l'Éroticos inséré dans le Phèdre. *Paris*, 24 p.

Gotschlich. Die Veranlassung des Gorgias u. die Polemik i. dems. *Beuthen*, 14 p.

Hamel. Analyse critique du Gorgias. *Toulouse*, 36 p.

Lévêque, Charles. Rapport fait au nom de la section de philosophie sur le concours relatif à la question de la théorie des idées de Platon. Lu dans la séance du 12 décembre 1867 de l'Institut de France. *Paris, Didot*, 47 p. in-4.

Pluntke. Plato's Urtheil über Isokrates. *Iena*, 68 p.

Schaub, G. Zusammenstellung und Beurtheilung der Beweise für die Unsterblichkeit der Seele, welche in Platon's Phaidon entwickelt werden. *Spandow*, 28 S. 4. (Progr.)

PLUTARCHUS.

Hartmann. Bemerkungen zu Plutarch : Timoleon. *Sondershausen, Eupel*, 14 p. in-4.

Rasmus, Ed. De Plutarchi libro, qui inscribitur de communibus notitiis, commentatio. *Francofurti, Berlin, Calvary et Comp.* 24 S. gr. 4. (Progr.)

POETÆ LYRICI.

Kaibel. De monumm. aliquot Gr. carminibus. *Bonnæ*, 46 p.

SAMMLUNG (neueste) ausgewählter griechischer und römischer Classiker, verdeutscht von den berufensten Uebersetzern. 334-339 Lfg. *Stuttgardt, Hoffmann*, gr. 16. 1 Th. 9 Ngr.

Contient : 334. *Xenophon's Werke*. 12 Band. Kynegetikus od. Büchlein v. der Jagd, auf's neue übers. u. als Anh. Arrian's Kynegetikus, od. Büchlein v. der Jagd, zum ersten Mal übers.,u. beides durch Anmerkungen erläut. von Chrn.-Heinr. Dörner, 131 S. 12 Ngr. — 335-339. *Plutarchs* ausgewählte Biographien. Deutsch v. Ed. Eyth. 26 Bdchn. : Galba u. Otho, 55 S. 1/6 Th. — 27 : Demosthenes u. Cicero, 98 S. 6 Ngr. — 28 : Demetrius Poliorketes, 63 S. 1/6 Th. — 29 : Marcus Antonius, 93 S. 6 Ngr. — 30 : Dion (Schluss von Plutarch's Biographien), 62 S. 1/6 Th.

SEXTI sententiarum recensiones latinam, græcam, syriacas conjunctim exhibuit J. Gildemeister. *Bonn, A. Marcus*. 1 1/3Th.

SOPHOCLES.

— The Philoctetes, critically revised, with the aid of mss. newly collated, and explained by Freder.-H.-M. Blaydes. *Jena, Fr. Frommann*. x-308 S. gr. 8. 1 2/3 Th.

— The Trachiniæ, critically revised, with the aid of mss. newly collated, and explained by Freder.-H.-M. Blaydes. Ebds. *London, Williams et Norgate*. xv-323 S. gr. 8. 1 2/3 Th.

Ellendt, Frieder. Lexicon Sophocleum, adhibitis veterum interpretum explicationibus, grammaticorum notationibus, recentiorum doctorum commentariis. Editio altera emendata. Curavit Herm. Genthe. Fasc. VIII. *Berlin, Borntraeger*, S. 561—640. Lex-8. 2/3 Th.

Goetschke, C. Adnotationum Sophoclearum specimen. — Rede zum Andenken an Karl Goetschke, von Harre. *Berlin, Calvary u. Comp.* 18 S. gr. 4. (Progr. des Kön. Gymnas. zu Charlottenburg.) 12 gr.

Lange. Cod. schol. Sophocl. Lobcowiciani collationis confectæ specimen V. *Gissæ*, 1870, 16 p.

Matthiæ. Beitr. zur Erklärung d. Antigone. *Schleusingen*, 33 p.

Schulze, Louis. Ueber die Charactere in der Tragödie Sophokles. *Guben*, 21 S. 4. (Progr.)

Widmann. Sophoclis Electr. v. 173 sqq. *Seigen*, 6. p.

Zippmann. Aus seinem Nachlasse (Theorie der Responsion bei den Tragikern und besonders in Sophocl. Œd. R.). *Schneidemühl*, 8 p.

STEPHANUS BYZANTIUS.

Niese, B. De Stephani Byzantii autoribus. Commentatio 1. *Kiel, Schræder u. Co.* 8 gr.

THEOCRITUS.

Zettel, Carol. Quæstionum Theocritearum specimen. *Eichstätt*, 1867. *Krüll*. 9 S. gr. 4. 8 gr

THUCYDIDES. With Collation of the two Cambridge MSS., and the

Aldine and Juntine editions, by Richard Shilleto. *Bell and Daldy*, 192 p. 8. 6 sh. 6 d.

TRYPHIODORUS. La Prise de Troie. Traduction inédite par feu F.-D. Dehèque. *Paris, impr. Lainé*, 27 p. 8.

WESCHER, C. Notices de plusieurs textes palimpsestes qui se rencontrent parmi les inscriptions grecques de l'Egypte. *Paris, impr. Donnaud*, 20 p. in-8.

XÉNOPHON. Expédition des Dix-mille. Traduction de M. Eugène Talbot. *Paris, Hachette*, XII-340 p. in-16. 2 fr.

Grosser, R. Zur Charakteristik der Epitome von Xenophon's Hellenica. *Barmen, Baedeker*. 1/3 Th.

Schambach (Ottfried). Untersuchungen über Xenophon's Hellenica. *Berlin. Calv.*, 51 p. gr. in-8.

Theiss. Vollständisches Wörterbuch zu Xenophon. Anabasis, 7. Auflage. *Leipzig*, IV-123 p.

ZOSIMUS.

Sudhaus. De ratione quæ intercedat inter Zos. et Ammiani de bello a Juliano imp. cum Persis gesto relationes. *Bonnæ*, 1870, 102 p. in-8.

NOTA. Dans le catalogue du prochain Annuaire, on s'efforcera de fournir des indications plus complètes sur les ouvrages mentionnés. Le prix de la publication sera donné dans le système monétaire du pays où elle aura eu lieu, d'une façon plus générale qu'on n'a pu le faire cette année-ci. C.-E. R.

ERRATA.

Page 138, l. 5 en montant, au lieu de : ou pour l'appeler par son nom, l'*art dupeur*, lire : ou l'art de duper avec les mots.

Page 151, l. 4 en montant, au lieu de : οὐκ, lire : οὐχ.

TABLE DES MATIÈRES.

DOCUMENTS RELATIFS A LA SOCIÉTE.

MÉMOIRES ET NOTICES.

